

10143

Two



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/mmoiresdelitt02acad>

MEMOIRES
DE LITTERATURE
TIREZ DES REGISTRES
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES.

Depuis le Renouvellement de cette Académie jusqu'en M. DCCX.

TOME SECOND.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXVII.





CSB

AC

162

P 322

1717

V.2

T A B L E
P O U R
L E S M E M O I R E S.

T O M E S E C O N D.

<i>Parallelle d'Homère & de Platon.</i> Par M. l'Abbé MASSIEU.	Pag. 1.
<i>Vieillesse héroïque , ou Vieillards d'Homère.</i> Par M. BOIVIN le Cadet.	18.
<i>Le caractère de Pindare.</i> Par M. l'Abbé FRAGUIER.	34.
<i>Dissertation sur la Cyropédie de Xénophon.</i> Par M. l'Abbé FRAGUIER.	47.
<i>Histoire de Zarine & de Stryangée.</i> Par M. BOIVIN l'Aîné.	67.
<i>Dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile.</i> Par M. BOIVIN l'Aîné.	84.
<i>Dissertation sur l'usage que Platon fait des Poëtes.</i> Par M. l'Abbé FRAGUIER.	113.
<i>Dissertation sur l'Eclogue.</i> Par M. l'Abbé FRAGUIER.	128.
<i>Discours sur la manière dont Virgile a imité Homère.</i> Par M. l'Abbé FRAGUIER.	150.
<i>Défense de la Poësie.</i> Par M. l'Abbé MASSIEU.	171.
<i>Discours sur la Satyre , où l'on examine son origine, ses pro- grés & les changements qui luy sont arrivez.</i> Par M. DACIER.	199.
<i>Premier Mémoire sur l'origine des Lettres Grecques.</i> Par M. l'Abbé RENAUDOT.	246.
Tome II.	2

T A B L E.

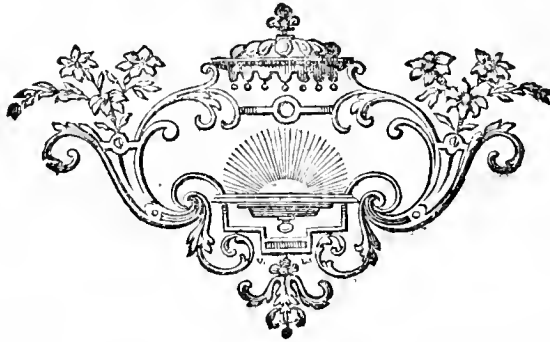
<i>Second Mémoire sur l'origine des Lettres Grecques.</i>	265.
<i>Remarques historiques & critiques sur l'Anthologie manuscrite qui est à la Bibliothèque du Roy. Par M. BOIVIN le Cadet.</i>	279.
<i>Sur un passage de Cicéron, où il est parlé du tombeau d'Archimède & de sa personne. Par M. l'Abbé FRAGUIER.</i>	321.
<i>Nouvelle explication d'un passage d'Horace. Par M. l'Abbé COUTURE.</i>	333.
<i>Explication d'un endroit difficile de Denys d'Halicarnasse. Par M. BOIVIN l'Aîné.</i>	341.
<i>Dissertation au sujet de quelques endroits de Tacite & de Velléius Paterculus, où ces deux auteurs paroissent entièrement opposer sur les mesmes faits. Par M. l'Abbé de TILLADET.</i>	352.
<i>Différentes conjectures sur l'Anchialus de Martial. Par M. MORIN.</i>	366.
<i>Explication d'un passage de Trébellius Pollio. Par M. BAUDELLOT.</i>	378.
<i>Chronologie de l'Odyssée. Par M. BOIVIN le Cadet.</i>	386.
<i>Chronologie de Denys d'Halicarnasse. Par M. BOIVIN l'Aîné.</i>	399.
<i>Restitution chronologique d'un endroit de Censorin. Par M. BOIVIN l'Aîné.</i>	412.
<i>Epoque de Rome selon Denys d'Halicarnasse. Par M. BOIVIN l'Aîné.</i>	428.
<i>Dissertation sur le Dieu Bonus Eventus, & sur les médailles qui concernent son culte. Par M. MOREAU DE MAUTOUR.</i>	448.
<i>Explication d'une inscription antique, où sont décrites les particularitez des sacrifices appelez Tauroboles. Par M. DE BOZE.</i>	475.
<i>Eclaircissement sur les explications que les Anglois ont données de quelques inscriptions de Palmyre, & des remarques sur une qui se trouve à Héliopolis de Syrie, appelée</i>	

T A B L E.

<i>communément Baalbek. Par M. l'Abbé RENAUDOT.</i>	509.
<i>Dissertation sur l'année de la naissance de Jesus-Christ découverte par les médailles antiques. Par M. VAILLANT le Pere.</i>	532.
<i>Du titre de Néocore dans les médailles Grecques frappées sous les Empereurs Romains. Par M. VAILLANT le Pere.</i>	545.
<i>Dissertation sur une médaille de la Reine Zénobie, trouvée dans les ruines de la ville de Palmyre. Par M. VAILLANT le Pere.</i>	562.
<i>Eclaircissement sur le nom de Septimia qui est joint à celui de Zénobia sur les médailles de cette Princesse. Par M. l'Abbé RENAUDOT.</i>	567.
<i>Dissertation sur les médailles de Vabalathus. Par M. VAILLANT le Pere.</i>	574.
<i>Discours dans lequel on prétend faire voir que les médailles qui portent pour légende F. CL. CONSTANTINUS IVN. N. C. n'appartiennent point à Constantin le jeune fils de Constantin le Grand. Par M. de VALOIS.</i>	584.
<i>Dissertation dans laquelle on tâche de démêler la véritable origine des François par un paralelle de leurs mœurs avec celles des Germains. Par M. l'Abbé DE VERTOT.</i>	611.
<i>Dissertation sur l'origine des loix Saliques. Par M. l'Abbé DE VERTOT.</i>	651.
<i>Dissertation au sujet de la Sainte Ampoule conservée à Rheims pour le sacre de nos Rois. Par M. l'Abbé DE VERTOT.</i>	669.
<i>Discours sur les anciennes sépultures de nos Rois. Par le R. P. Dom MABILLON.</i>	684.
<i>Dissertation sur l'ancienne forme des serments usitez parmi les François. Par M. l'Abbé DE VERTOT.</i>	700.
<i>Discours sur quelques anciens Poëtes & sur quelques Romans Gaulois peu connus. Par M. GALLAND.</i>	728.
<i>Bibliothèque du Louvre sous les Rois Charles V. Charles</i>	

T A B L E.

<i>VI. & Charles VII. Dissertation historique. Par M.</i>	
<i>BOIVIN le Cadet.</i>	74.
<i>Vie de Christine de Pisan & de Thomas de Pisan son pe.</i>	
<i>Par M. BOIVIN le Cadet.</i>	762.
<i>Querelle des Philosophes du XV. siècle, Dissertation histo-</i>	
<i>rique. Par M. BOIVIN le Cadet.</i>	775.





A. Coypel in

D. Audran sc.

MEMOIRES

DE

LITTERATURE,

TIREZ DES REGISTRES

de l'Academie Royale des Inscriptions.

PARALLELE D'HOMERE
ET DE PLATON.

Par M. l'Abbé MASSIEU.



On se figure un écrivain agréable qui se propose princi-
Tome II. A

N sera peut-estre surpris que j'entreprenne de comparer deux grands hommes qu'on a coustume de concevoir sous des idées fort différentes. Au nom d'Homère toutes les graces de la poésie s'offrent à l'esprit :

palement de plaire, & qui ne songe qu'à présenter sans cesse à l'imagination tout ce qui est le plus capable de la flatter. Au lieu que le nom seul de Platon semble annoncer toute la gravité de la philosophie : on le regarde comme un auteur solide, dont le premier but est d'instruire, & qui s'occupe continuellement à munir la raison de tout ce qu'il y a de plus propre à la perfectionner.

Mais outre cette différence, que l'on découvre du premier coup d'œil dans leurs caractères, peut estre aura-t-on encore de la peine à comprendre, qu'il puisse y avoir une vraie ressemblance entre deux écrivains, dont l'un s'est fait comme un devoir de blasphemer éternellement l'autre. Ceux qui commencent à lire Platon, sont fort embarrassés à démêler ses véritables sentiments au sujet d'Homère. Jamais personne n'en a parlé, soit en bien ou en mal, d'une manière plus outrée. Si nous l'en croyons dans quelques-uns de ses Traitez, Homère est le plus excellent & le plus divin de tous les Poètes ; c'est le chef de tous les sçavants & de tous les sages ; ses ouvrages renferment toute la philosophie humaine & divine. Si nous ajoutons foy à Platon dans d'autres endroits, ce même Homère est le plus dangereux de tous les écrivains ; il n'est propre qu'à gâster l'esprit & le cœur ; c'est un corrupteur public dont on doit proscrire les ouvrages, & qu'on doit chasser de tout estat bien policé. Comment sauver de contradiction des jugements en apparence si oppoiez ! Rien de plus aisé, si nous en croyons les sçavants hommes qui ont le plus étudié Platon. Il ne faut qu'expliquer les endroits où il loué Homère par les endroits où il le blasphème. Il plaïsante dans les premiers, & parle sérieusement dans les seconds. C'est de quoy l'on ne peut douter pour peu qu'on jette les yeux sur les livres de sa République, & principalement sur le II. & sur le III. où il rend raison de ce qu'il pense, & où il fait un long dénombrement de tous les endroits qu'il condamne dans ce fameux Poète. Une autre marque encore que les éloges dont il le comble quelquefois ne

sont ; tout considéré, que des railleries cachées, c'est qu'il les met dans la bouche de Socrate naturellement grand moqueur, comme l'on sçait; & qui dit souvent tout le contraire de ce qu'il semble dire. Caractère commode pour concilier en général tous les endroits où Platon pourroit paroître se contredire.

Mais d'un autre côté, s'il est certain que Platon ait eû dans le fonds si mauvaise opinion d'Homère, le moyen de croire, comme je prétends le prouver, qu'il l'eût choisi pour son modèle ! Quelle apparence qu'il se fust par tout déchainé contre un écrivain, qu'il auroit taché par tout d'imiter ! Auroit-il eu recours à cet artifice grossier, pour faire prendre le change à ses lecteurs ! Soupçonnerons-nous un aussi grand Philosophe d'une jalousie si peu digne de luy ! Et croirons-nous qu'un génie du premier ordre, un ancien, ait esté capable d'une foiblesse, à peine pardonnable dans un esprit mediocre, & dans un moderne.

Quoy-qu'il en soit, & quelques motifs que puisse avoir eû Platon, il est constant qu'il a puisé ses plus grandes beautés dans Homère. On ne peut lire leurs ouvrages, sans reconnoître en mesme temps les obligations qu'il luy a. Si cette opinion paroît singulière, elle a eû d'illustres défenseurs dans l'antiquité. Panétius trouvoit dans Platon une si grande conformité avec Homère, qu'il avoit coutume de l'appeller l'Homère des philosophes. *A juger de son stile, dit Cicéron, & par la rapidité avec laquelle il coule, & par les expressions lumineuses dont il est plein, c'est plustost de la poësie que de la prose.* Denys d'Halicarnasse assure que Platon regardoit Homère avec des yeux de rival, & qu'il ne luy a porté tant d'attaques, que parce qu'il estoit blessé du trop grand éclat de sa gloire. Héraclide de Pont va plus loin ; il ne craint point d'avancer que Platon est le plus ingrat de tous les hommes, d'avoir en tant d'occasions, dit du mal de celui de tous les écrivains dont il auroit deû par reconnoissance dire le plus de bien. Mais écoutons Longin dont le témoignage est peut-estre d'autant plus re-

PROPOSITION
Homère &
Platon se res-
semblent.

cevable, qu'il paroît sentir moins l'invective, & estre plus exempt de toute partialité. *Tous les écrivains les plus illustres*, dit-il, *ont esté grands imitateurs d'Homère. Platon néanmoins est celui qui l'a le plus imité. Car il a puisé dans ce Poète comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux, &c.*

C'est ainsi qu'on croyoit alors communément que ces deux grands hommes avoient beaucoup de l'air l'un de l'autre. Le mal est que ces excellents critiques se sont contentez de nous apprendre qu'ils ont esté dans cette opinion ; ils ne nous ont point laissé les raisons sur lesquelles ils se fondon. Je vais tâcher de suppléer à leur silence. Que si je ne parviens pas à bien établir ce qu'ils ont crû, on ne doit pas en tirer de conséquence défavorable contre le sentiment qui est d'eux, mais seulement contre les preuves qui sont de moy.

DIVISION.

Homère & Platon se ressemblent par le fonds de la doctrine, par la manière d'enseigner & par le stile.

On peut dire en général que tous les grands-hommes se ressemblent ; la nature les a comme marquez à un même coin. Quelques différens que puissent estre les talents qui les distinguent, la supériorité de leur génie met entre eux un rapport commun. Mais cette convenance vague n'est pas la seule qui se trouve entre Homère & Platon ; ils en ont plusieurs autres particulières. Trois choses caractérisent principalement deux écrivains ; le fonds de la doctrine, la manière d'enseigner, & le stile. Si nous considérons Homère & Platon sous ces trois différens points de veüe, nous trouverons qu'il n'est guères possible d'imaginer une conformité plus parfaite.

I. PARTIE.

Ils se ressemblent par le fonds de la doctrine.

Ils nous enseignent les mêmes vérités. On sçait que les diverses obligations des hommes regardent ou la Religion, ou l'Estat, ou la vie commune & civile. Toutes les instructions qu'on peut leur donner roulent sur ce qu'ils doivent ou à Dieu dont ils tiennent tout, ou à la patrie dans le sein de laquelle ils vivent, ou aux autres hommes avec lesquels ils sont unis par les liens de l'humanité. Or toute l'antiquité a toujours regardé Homère & Platon

comme les plus excellents de tous les maîtres sur ces différentes sortes de devoirs. Commençons par examiner ce qu'ils pensent sur la Religion.

On ne peut disconvenir que la Théologie d'Homère ne se resente fort du siècle & du pays où il a vécu. Elle est pleine de fables extravagantes : Il y a même bien de l'apparence qu'il ne s'est pas borné à celles que lui fournissoit la créance publique, & qu'il en a beaucoup ajouté de son invention. Si l'on peut en excuser quelques-unes à la faveur des sens allégoriques qu'on leur donne, on se sent comme forcé par l'évidence à passer condamnation sur la plupart des autres. Mais il semble aussi d'une autre part, que la vérité perce quelquefois à travers ces nuages dont Homère la couvre. Parmi cette foule de divinités fabuleuses, qu'il fait servir à l'embellissement de ses poèmes ; on est presque tenté de croire que le Dieu véritable ne lui étoit pas absolument inconnu. En plusieurs endroits de ses ouvrages il employe le nom qui le désigne. *Sçachez*, dit Agamemnon à Achille, *que si vous avez la valeur en partage, vous ne devez pas vous en glorifier : c'est de Dieu que vous la tenez.* Non, mon fils, dit Phœnix. au même héros, *je ne pourrois me résoudre à vous quitter, quand Dieu même me promettrait qu'à ce prix je serois délivré de la vieilleesse importune qui m'accable, & que je retournerois à ma première jeunesse.* Allons, dit Polydamas aux Troyens, *allons attaquer les Grecs jusques sur leurs vaisseaux, & voyons si ce n'est point là que Dieu nous prépare la victoire.* Si ce grand Poète s'étoit toujours exprimé de la sorte, on ne l'auroit pas accusé d'avoir rempli ses écrits de divinités ridicules & monstrueuses.

Que fit Platon, qui se mit à la lecture d'Homère avec toutes les dispositions les plus heureuses d'un esprit solide & d'un discernement droit ! Il sépara le bon d'avec le mauvais, & la vérité d'avec le mensonge. Il épura toutes ces idées & toutes ces expressions qui défiguroient la Divinité, & les réduisit à une précision philosophique. Heu-

reux s'il avoit sçeu toujours éviter les écueils où son maître estoit tombé. Mais il faut en convenir de bonne foy : les écrits de Platon , mesme sur ce qui regarde le souverain Estre , ont souvent besoin d'indulgence aussi bien que ceux d'Homère. Les connoissances les plus sublimes de ce Philosophe sont mêlées d'un grand nombre d'erreurs. Si en quelques endroits il parle de Dieu , comme pourroit faire un homme éclairé des plus pures lumières de l'Evangile , on est tout estonné de voir qu'il en revient continuellement au langage du Paganisme. Il s'explique sans cesse sur les dieux , comme s'il en reconnoissoit plusieurs ; il leur conserve leurs noms , leurs prérogatives , leurs attributs : soit que la vérité qu'il avoit entreveuë , succombast quelquefois sous la force des premiers préjugés , & que la religion qu'il se faisoit à part , fust de temps en temps balancée dans son cœur par la religion dominante , qui , quelque extravagante qu'elle puisse estre , exerce d'ordinaire sur les meilleurs esprits un empire , dont ils ne peuvent presque jamais secouer entièrement le joug : soit que par des raisons politiques , il n'osast se déclarer d'une manière uniforme , & que la crainte d'avoir le mesme sort qu'avoit eû Socrate , l'obligeast à se rapprocher , du moins en apparence , des sentimens receûs : soit enfin qu'il soit arrêté que les plus grands génies , qui , avec le seul secours de la raison , osent approcher de trop près la Divinité , soient ébloüis de l'éclat qui l'environne , & tombent des plus hautes lumières dans les plus profondes ténèbres. Mais il n'est pas question d'examiner icy , si Homère & Platon ont raisonné conséquemment sur la nature de la Divinité : il s'agit de voir si dans le fonds les principes de leur Théologie sont à peu près les mesmes.

Il est certain que dans leurs écrits l'on trouve l'idée d'un Estre souverain , infiniment élevé au-dessus de tous les autres. Ils reconnoissent des substances qui tiennent comme le milieu entre ce premier Estre & les hommes ; & qu'ils appellent indifféremment du nom de dieux , de

démons, ou de génies. Ils enseignent que ces intelligences sont fournies au souverain Être, qui s'en sert comme d'autant de ministres pour porter ses ordres & pour exécuter ses desseins. Qu'en qualité de cause universelle il opère tout le bien, & permet tout le mal qui arrive dans le monde. Qu'à son gré & avec un pouvoir absolu il envoie l'esprit de prudence & l'esprit de vertige; les succès & les revers; les victoires & les défaites. Que l'homme dans une dépendance continuelle de ces puissances qui sont au-dessus de luy, doit les invoquer par des prières, & les honorer par des sacrifices. Ils tâchent l'un & l'autre de réveiller la piété par la pensée d'un autre monde qu'ils proposent. Ils nous apprennent que les âmes sont distinguées des corps; que lorsqu'elles en sont séparées, elles subsistent par elles-mêmes; qu'après la mort, des récompenses ou des punitions les attendent, selon le bon ou le mauvais usage qu'elles auront fait de leur vie; qu'en de certaines occasions & pour des raisons particulières, elles viennent quelquefois dans des apparitions se montrer aux vivants dont les intérêts les touchent encore, ou dont elles attendent quelque secours. Doctrine que Platon, si nous en croyons les plus grands critiques, a moins puisée dans les écrits des Egyptiens, que dans le vingt-troisième livre de l'Iliade, où l'âme de Patrocle apparaît à Achille, & le prie de luy faire donner au plus tôt les honneurs de la sépulture. C'est ainsi qu'ils conviennent presque en tout sur ce qui regarde les devoirs de l'homme à l'égard des dieux.

Ils ne sont pas moins d'accord touchant les devoirs du citoyen à l'égard de la patrie. Ils veulent qu'il soit toujours prêt à voler où la voix de la mère commune l'appelle, & à occuper le poste où elle juge à propos de le placer: toujours prêt à combattre, & s'il le faut, à mourir pour elle. Ils posent la sainteté des loix pour le fondement de la félicité publique. Par tout dans leurs écrits ils assurent au Souverain son autorité, & prescrivent aux Sujets l'obéissance.

fance. Le salut du corps entier dépend, selon leurs principes, de l'accord parfait, non seulement du chef avec les membres, mais encore des membres entre eux. En général ils regardent l'union dans un Etat, comme ce qui en fait la force & le bonheur ; la mesintelligence, comme une cause sûre d'affoiblissement, & une source perpétuelle de calamitez. Quant aux différentes formes de gouvernement, ils n'en imaginent point de plus parfaite que celle du gouvernement monarchique ; & ce beau vers d'Homère ; *rien n'est de plus pernicieux que le partage de l'autorité souveraine ; qu'il n'y ait qu'un maître & qu'un roi* ; est la grande & l'éternelle maxime de Platon, qui l'estend à tout, & qui ne veut qu'un souverain, soit dans le monde, & c'est Dieu ; soit dans un estat, & c'est le Prince ; soit dans l'homme, qu'il considère comme une espèce de de petit estat & de petit monde, & c'est la Raison. Idée magnifique & sublime, où les ouvrages d'Homère & de Platon conduisent & ramènent sans cesse le Lecteur.

Que diray-je maintenant des instructions qu'ils donnent à l'homme, considéré par rapport à la vie privée. Ils exigent de luy sur toutes choses, qu'il s'accoustume à se respecter soy-mesme, & à respecter les jugements de ceux qui l'environnent. Ils luy recommandent ce respect salutaire, comme le frein le plus propre à le retenir, & à l'empescher de rien faire dont il puisse rougir au tribunal ou de sa conscience ou du monde. Ils serrent ou laschent ses devoirs selon qu'il est plus ou moins lié par le sang, par l'affinité, par l'amitié. Excellents maîtres sur tout ce qui concerne la bienséance, ils luy tracent des regles admirables pour se conduire différemment avec les personnes selon la différence de l'âge, du rang & du mérite. Ils demandent dans les vieillards un esprit de bonté, de douceur & de patience à l'égard des jeunes gens, & dans les jeunes gens du respect, de la docilité & de la reconnoissance pour les vieillards ; & non contents de nous donner des leçons sur ce dernier point, ils nous présentent des modèles.

Socrate

DE LITTERATURE.

9

Socrate qui dans un âge avancé, aime le commerce des jeunes gens , qui supporte leurs défauts , qui combat leurs préjugés & leurs passions , & qui par le moyen d'une éloquence toujours victorieuse , exerce un doux empire sur leurs esprits , a beaucoup de l'air de Nestor , qui usant de l'autorité que luy donne son âge , représente aux rois & aux peuples leurs devoirs , blâme leurs divisions , condamne leurs emportements , & se rend maître de leurs âmes avec des paroles infiniantes , qui n'ont pas moins de force que de douceur.

Mais si , à quelque différence près , Homère & Platon se ressembloient par le fonds de la doctrine , ils ne se ressembloient pas moins par la manière d'enseigner. Ils sçavoient que les instructions , si elles ne sont accompagnées de beaucoup d'art & de ménagement , ne manquent guères de produire un effet tout opposé à l'intention de ceux qui les donnent , & de blesser la délicatesse de l'homme , au lieu de corriger ses vices. Ils se proposèrent donc d'instruire en divertissant , & de cacher le précepte sous l'appas du plaisir. Et parce que entre les différents genres d'écrire , il n'y en a point qui soit plus propre à donner du plaisir au lecteur , que celui où il entre le plus & d'imitation & de fiction , c'est à celui-là qu'ils se sont principalement attachés. Ils sont les deux plus grands peintres de l'antiquité , & de plus , les deux écrivains qui ont employé le plus fréquemment & avec le plus de succès l'Allégorie.

II. PARTIE.

Il se ressembloient par la manière d'enseigner.

On sçait le pouvoir que l'imitation a sur les hommes. Elle leur présente je ne sçais quels attraits dont ils ne peuvent se défendre. Sa force est si grande , qu'elle sçait donner de l'agrément aux objets mêmes les plus affreux. Et c'est-là peut-être la principale source de ces charmes inexprimables qui se trouvent dans les ouvrages d'Homère & de Platon , & qui font que depuis tant de siècles on ne se lasse point de les lire. Ce sont les tableaux les plus parfaits que l'esprit humain ait jamais produits , soit que l'on en considère l'ordonnance générale , soit qu'on arrête les

yeux sur les figures particulières , soit que l'on s'attache aux accompagnements qui embellissent le fonds de ces grands chefs-d'œuvres. Par tout les hommes y sont peints d'après nature, & avec toutes les couleurs les plus vives.

Dans les ouvrages d'Homère , ce n'est presque point Homère qu'on lit. C'est Agamemnon, c'est Achille, c'est Nestor, c'est Ulysse, qu'on voit & qu'on entend. On les suit dans toutes leurs démarches & dans tous leurs mouvements ; on est comme entraîné par les intérêts & par les passions qui les agitent ; on se trouve au milieu d'eux dans le conseil , dans les combats , dans les réjouissances , dans les sacrifices.

Dans les ouvrages de Platon , on n'apperoit presque point ce grand homme. Ce sont Socrate , Timée , Agathon , Alcibiade , qui parlent & qui agissent. On est admis à leur familiarité la plus intime ; on entre en communication de toutes leurs pensées les plus secrètes ; on se trouve avec eux à la promenade , aux festes publiques , à table , en prison ; on est témoin non seulement de la manière dont ils vivent , mais encore de celle dont ils meurent.

Dans les écrits de l'un & de l'autre , tout est action ; tout est vie. De sorte que , comme l'antiquité a dit d'Homère qu'il estoit le plus dramatique de tous les poètes , sans en excepter mesmes les poètes tragiques , on peut dire avec autant de justice , que de tous les écrivains en prose , le plus dramatique est sans contredit Platon. Toute la différence qui se trouve entre eux , c'est que l'un nous présente une image naïve de la vie des héros , qui vont à la gloire à travers les dangers , & que l'autre nous offre une image naïve de la vie des sages , qui dans des conférences sçavantes cherchent la vérité.

Un autre moyen des plus efficaces pour attacher les lecteurs , c'est la fiction. L'expérience nous apprend que tous les hommes ont naturellement du goust pour les fables & pour les contes. Nous avons beau faire les graves , nous sommes tous enfants sur ce point. Un tissu d'avan-

tures extravagantes & ridicules, qui sont dépourvûes de toute vrai-semblance, mais où le merveilleux se trouve, a souvent plus de force pour attirer & pour soutenir nostre attention, que le discours le plus raisonnable & le plus sensé. Or la fiction a cet avantage, qu'en s'accommodant à nostre foiblesse, elle tourne à nostre utilité. Elle nous présente le faux en apparence, & le vrai dans le fonds.

On a coustume de regarder Homère comme celuy de tous les écrivains qui a le mieux sçeu mettre en œuvre ces symboles ingénieux. Mais je ne sçais si Platon ne peut point luy disputer cette gloire. Les ouvrages de ce philosophe sont tous pleins d'Allégories. Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de celles qui sont purement de son invention; je me restraints à quelques-unes, qu'il paroist avoir plus copiées d'après celles d'Homère.

On sçait qu'Homère donne des aîles ou un char à la plupart de ses divinitez. Platon en use de mesme à l'égard de l'ame. Non content de luy donner des aîles, il luy donne un équipage complet, un char, deux chevaux, un cocher.

La Chimère, selon le poëte, est un monstre qui a une teste de lion, un ventre de chèvre, & une queue de dragon. Qu'est-ce que l'homme, selon le philosophe! un assemblage monstrueux composé de trois natures différentes, & surmonté d'un grand nombre de testes, dont les unes sont d'animaux apprivoîsez, & les autres d'animaux féroces.

Nous lisons dans Homère que Minos, Eacus & Rhadamante sont les juges des enfers. Platon nous apprend de quelle manière ils sont parvenus à cette redoutable Magistrature; & il semble qu'il veuille faire passer ce conte pour une vérité. *Ecoutez un discours fort instructif, dit Socrate, discours que vous prendrez, je crois, pour une fable, mais que je vous donne moy pour une histoire. Lorsque Jupiter Neptune & Pluton eurent partagé le royaume de leur pere, ils establirent que ceux d'entre les mortels*

qui auroient mené une vie sainte & irréprochable , iroient après leur mort dans un séjour délicieux , où ils jouïroient d'une félicité parfaite : Qu'au contraire ceux qui auroient vescu dans l'injustice & dans l'impiété , seroient précipitez dans le Tartare où ils souffriroient d'affreux tourments ; qu'un jugement intègre & irrévocable décideroit du sort éternel des uns & des autres. Or sous le regne de Saturne & au commencement du regne de Jupiter , on jugeoit les hommes encore vivants , & lorsqu'ils estoient sur le point de mourir ; & ceux qui les jugeoient estoient vivants aussi. Pluton & ses ministres , chargez de tenir la main à l'exécution de la sentence , se plaignirent à Jupiter , qu'il venoit à eux quantité de morts très mal jugez. Cela vient , dit Jupiter ; de ce que ceux qui rendent ce jugement , & ceux qui le subissent , sont revestus de corps & environnez d'un appareil extérieur qui empesche les uns de démesler la vérité , & les autres de paroistre ce qu'ils sont. J'ordonne donc , pour remédier à un si grand désordre , qu'à l'avenir les hommes ne seront plus jugez qu'après leur mort , & que mes fils Minos , Eacus & Rhadamante , à qui je confie cette importante judicature , ne l'exerceront qu'après qu'ils seront morts eux-mesmes.

Dans les principes du poëte , nos prières sont les filles de Jupiter & de nostre indigence. Cette fable donne lieu au philosophe d'en imaginer une sur l'origine de l'amour ; qui , quoy-que toute différente de celles que les autres Poëtes nous donnent sur ce sujet , n'en est pourtant ni moins poëtique , ni moins propre à bien expliquer toutes les contrariétés qui se trouvent dans la nature de cette passion bizarre. *Le jour que Venns vint au monde , dit-il , les immortels célébrèrent sa naissance par un banquet solennel. Tous les dieux s'y trouvèrent , & le dieu des richesses comme les autres. La Pauvreté se tenoit à la porte pendant le repas pour attendre qu'on se levast de table , & pour profiter de la desserte. Or il arriva que le dieu des richesses ayant un peu trop beû de nectar , (car alors il*

n'y avoit point encore de vin ,) alla se coucher dans le jardin de Jupiter & s'y endormit. La Pauvreté crut l'occasion favorable pour se donner un fils de la façon d'un dieu ; elle s'approcha doucement du dieu des richesses , sçeut luy plaire par des manières engageantes , & c'est de là qu'est né l'Amour. Ce petit dieu s'est toujours attaché depuis à la suite de Venns , & parce qu'ils sont nez le mesme jour , & parce que naturellement amonreux de la beauté , il en aime éperduëment la déesse. Il tient beaucoup de son pere & de sa mere , &c.

C'est ainsi que Platon sçait, quand il veut, prendre tout l'air d'Homère. Mais pour luy ressembler encore plus particulièrement , de mesme que ce Poëte a mis dans ses vers un grand nombre de fictions dont on n'a pas trop l'intelligence , & qui ouvrent une ample carrière aux conjectures ; ainsi ce philosophe a rempli sa prose d'un grand nombre d'allégories , qui, au jugement mesme de ses plus habiles commentateurs, sont presque inintelligibles , & toutes propres à exercer la faculté divinatrice de ses lecteurs. Telle est , entre plusieurs autres , celle qui se trouve sur la fin du IX. livre de la République. *La Nécessité*, dit-il, *a trois filles , ce sont les trois Parques ; Lachesis , Clotho & Atropos. Elles tournent au lieu de fuseau l'essieu du monde & les huit ciens. Ces déesses sont habillées de blanc & assises sur des thrones avec des couronnes sur la teste. Elles sont placées à distances égales sur ces grands orbes , qu'elles balancent & qu'elles remuent. Sur chacun de ces orbes il y a une sirène qui chante de toute sa force ; les Parques répondent à ce chant , & toutes ces différentes voix ne font qu'une mesme harmonie.* Le reste est encore plus énigmatique , & seroit trop long à rapporter. J'ose dire que dans Homère , & peut-estre dans tous les poëtes ensemble , il n'y a point de fictions , sur qui celle-cy ne l'emporte , soit par la singularité des idées , soit par la longueur de l'allusion , soit enfin par l'obscurité mystérieuse dont elle est par tout revestue.

III. PARTIE.

Ils se ressemblent par le style.

Une dernière ressemblance qui se trouve entre Homère & Platon, est celle du style. Ressemblance d'autant plus propre à faire impression, qu'elle se fait sentir d'une manière plus continuë. Ils ont tous deux écrit dans le même genre, c'est-à-dire, dans celui qui tient le milieu entre le genre austère & le genre fleuri, & qui sans en avoir les défauts, en rassemble les perfections. Or du consentement des plus grands critiques, entre tous les écrivains qui ont suivi cette manière tempérée, celui qui l'emporte sans contredit sur tous les autres, c'est Homère, & celui qui approche le plus d'Homère c'est Platon. On trouve dans leur diction la même pureté, la même douceur, la même abondance, la même élévation & la même harmonie.

Mais outre ce rapport général, leurs styles en ont encore de particuliers. Platon embellit continuellement le sien de citations d'Homère. Ses ouvrages sont tous pleins de vers de ce Poète. On en compte jusqu'à vingt cinq dans l'Ion, & jusqu'à trente dans le Gorgias : deux dialogues pourtant qui ne sont pas fort longs. Et quelquefois ces vers présentent un sens plus délicat, & ont plus de grace dans les endroits où Platon les transporte que dans ceux où il les a pris.

Mais il ne se contente pas de citer Homère. On diroit qu'il tâche de transformer son style en celui de ce poète; empruntant de luy des expressions qu'il enchâsse dans les siennes propres, de telle sorte que les unes & les autres ne forment plus ensemble qu'un même corps. Tissûre presque imperceptible, dont l'artifice échape aux yeux du lecteur, s'il n'est point familiarisé par une longue lecture avec les ouvrages de ces deux célèbres écrivains.

Enfin dans les endroits même où Platon ne cite ni ne copie Homère, son style n'en est pas moins Homérique. Platon avoit naturellement l'esprit tourné à la poésie; elle eut même ses premières amours. Tout jeune encore il composa des vers; & non content de s'exercer sur des sujets

galants, il essaya ses forces dans la tragédie & dans le poëme épique. Mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Il compara son travail avec celui d'Homère & en sentit la différence. Convaincu qu'il combattroit vainement contre un athlète, qui depuis quatre ou cinq siècles s'esloit comme emparé de tous les suffrages, il abandonna un genre d'écrire dans lequel il crut ne pouvoir estre que le second, & tourna ses veûës vers un autre où il ne désespéra pas d'estre le premier. Son dépit mesme le porta jusqu'à jeter au feu tous les vers qu'il avoit faits; mais en les brulant, il ne put s'empescher de citer un endroit du poëte mesme qui causoit son chagrin. C'est ce vers qu'Homère met à la bouche de Thétis, lorsqu'elle va chez Vulcain luy demander des armes pour Achille :

A moy Vulcain , Thétis a besoin de ton aide.

Platon ne fit que mettre son nom à la place de celui de la déesse :

A moy Vulcain , Platon a besoin de ton aide.

Si nous en croyons les anciens, ce mécontentement que luy donna la poësie, lorsqu'il entra dans le monde, fut ce qui le porta dans la suite à se déchaîner contre elle. En quoy, disoit-on, il se conduisit comme ces amants, qui parlent mal des belles personnes dont ils n'ont pu se faire aimer.

Mais en quittant la poësie, Platon ne quitta pas le goust qu'il avoit pour elle. Il le porta jusques dans sa prose, & l'on y retrouve par tout des traces de sa première passion. Jamais stile n'a esté plus poëtique que le sien. On sçait que ce qui fait l'essence de la poësie, ce n'est pas précisément la mesure ni un certain arrangement de mots. C'est principalement la pompe de l'expression, la hardiesse des figures, la vivacité des descriptions, & sur tout je ne sçais quelle chaleur heureuse qui se répand dans tout le discours & qui l'anime. Or toutes ces qualitez se trouvent dans Platon au souverain degré. Après Homère il est celui de tous

les écrivains qui a porté le plus loin la magnificence des termes. On trouvoit son stile si majestueux, qu'on avoit coutume de dire, *Que si Jupiter vouloit parler grec, il parleroit comme Platon.*

Quant à la hardiesse des figures, il la pouffoit quelquefois jusqu'à l'audace. Il appelle de simples tablettes sur lesquelles on gravoit les résolutions publiques, des monuments de cyprès. Selon luy une vieille tradition, est une tradition blanchie par les années. L'aigle qui porte Jupiter est un char aisé; les dieux assemblez dans l'Olympe sont une armée de dieux. Dans son langage, le vin n'est pas seulement une liqueur violente, c'est un dieu bouillant & furieux; l'eau qu'on y verse & dont on le trempe, est une divinité sobre qui le corrige & qui le chastie.

Que diray-je de la vivacité qu'il sçait jeter dans ses descriptions! Quoy de plus vif, & en mesme temps de plus riant, que celle qui se trouve au commencement du Phédre, & qui représente le lieu où le dialogue se passe. *Mon dieu, le bel endroit, s'écrie Socrate, que ce plane haut & touffu plait à la vèùe! Cet autre arbre ne la charme pas moins par la hauteur de sa cime, & par l'épaisseur de son feuillage. Les fleurs dont il est tout couvert, répandent au loin un agréable parfum. Qui ne seroit charmé de cette fontaine dont coule une eau si fraische & si pure! Les offrandes dont ses bords sont parez, sont voir qu'elle est consacrée aux nymphes & au fleuve Achéloüs. Sentez-vous ce doux zéphir qui rafraischit l'air que nous respirons, & qui mesle son souffle au chant harmonieux des cigales! Mais ce qui met le comble aux agréments de ce lieu, c'est cette pente douce que la nature semble avoir exprés revestue de gazon pour inviter ceux qui passent à s'y reposer. Non, Phédre, vous ne pouvez m'amener dans un endroit plus délicieux.*

Ajoutez à tout cela que Platon est souvent dans l'enthousiasme. En plusieurs endroits de ses ouvrages, ce n'est point un philosophe qui dogmatise de sens rassis, & qui débite de belles maximes, c'est un prestre ému d'une fu-

reur

reur divine, qui ne peut contenir le dieu dont il est plein, & qui prononce des oracles. Aussi voyons-nous que Socrate demande quelquefois grace sur la foudre qui l'emporte. *Silence, écoutez-moy*, dit-il, dans le même dialogue que je viens de citer, *le sujet que je traite est tout divin. Que l'on ne s'étonne donc pas si je parle en homme inspiré; mon langage a tout l'air d'un Dithyrambe.* Et c'est par cette raison encore, que Socrate implore quelquefois le secours des Muses, comme si l'ouvrage où il va s'engager estoit non un dialogue en prose, mais un poëme. *Muses*, dit-il au même endroit, *charmantes déesses de l'harmonie, je vous invoque, venez à moy & me soutenez dans l'exécution de mon projet.*

Voilà une partie des traits par où Homère & Platon se ressembloit. Deux grands hommes, qui, à tout prendre, font honneur à l'humanité; qui compensent le petit nombre de leurs fautes par une multitude innombrable de beautés; qui du consentement unanime de tous les siècles, ont tous deux mérité le glorieux surnom de divins: véritablement comparables l'un à l'autre, soit que l'on considère la grandeur, l'élévation & la fécondité de leurs génies, soit que l'on jette les yeux sur l'étendue immense de leur savoir; qui, avant qu'il y eût des règles, ont composé chacun en leur genre, des ouvrages sur lesquels les règles ont été faites; qui ont trouvé le secret de rassembler dans leurs écrits tous les trésors de la plus riche & de la plus abondante de toutes les langues; dont le premier n'a peut-être sur le second, d'autre avantage que celui que tout excellent original a nécessairement sur sa copie.



VIEILLE SSE H E R O I Q U E ,

O U

VIEILLARDS D' H O M E R E .

Par M. BOIVIN le Cadet.

LA plupart des vieillards d'Homère sont sages , éloquentes , polis , d'une humeur douce & agréable , ennemis de l'injustice , amis de la paix.

Voulez-vous une image gracieuse de la vielleffe la plus venerable ! Jetez les yeux sur les vieillards de Troye.

Vieillards de
Troye.

Paris & Menelas sont prêts à se battre en champ clos. Ils ont pour spectateurs les Grecs & les Troyens. Priam , Ucalegon , Antenor , & plusieurs autres Seigneurs du premier rang sont assis sur le haut des portes de la ville. *Leur grand âge , dit Homère , les dispensoit d'aller à la guerre. Mauvais combattants , mais bons harangueurs , ils ressembloient à ces cigales légères , qui établissant leur séjour dans les forets , se perchent au haut des plus grands arbres , & font retentir au loin l'agréable son d'une voix claire & perçante. Tels on voyoit alors tous ces vieux chefs de la nation Troyenne assis sur le haut d'une tour , d'où ils contemploient l'armée ennemie. Helene vient ; ils la voyent qui s'avance vers eux : Ils se disent tout bas l'un à l'autre : Non certes , non , les Grecs ni les Troyens ne sont point dignes de blasme , d'avoir souffert tant de maux depuis si long-temps pour l'amour d'une si belle personne. Ce n'est pas une mortelle , c'est une déesse ; elle en a le visage & tous les traits. Mais n'importe. Qu'elle s'en aille loin d'ici avec tous ses charmes ; qu'elle se rembarque au plusloft sur les vaisseaux de la Grèce ; qu'elle ne demeure pas plus long-temps chez nous pour estre nostre malheur & la ruine de nos enfans. Ainsi parloient ces sages vieillards.*

Quelle idée Homère donne en même temps & de la beauté d'Hélène, & de la sagesse des vieillards de Troye ! La beauté d'Hélène arrache de la bouche de ces vieux magistrats l'éloge le plus flatteur qui pût jamais luy estre donné : mais cette beauté, qui les frappe, ne les ébloût point. Ils désirent de ne la revoir jamais ; & la raison en eux demeure entièrement victorieuse des sens.

Entre les vieillards de Troye, Antenor estoit le plus puissant & le plus considéré après le Roi. Homère luy donne par tout un caractère d'homme sage, qui désapprouve la conduite de Pâris, qui est d'avis que l'on fasse justice à Menelas, en un mot qui veut la paix. Antenor,

Les Troyens s'assemblent dans la citadelle d'Illion, aux portes mêmes de Priam. La terreur, le trouble, le tumulte regne dans cette assemblée. Antenor parle le premier, & exhorte les Troyens à rendre Hélène : *Rendons, dit-il, la belle Grecque. Livrons-la tout-à-l'heure aux enfants d'Atrée. Qu'ils l'emmenent au plusloft, & tout ce qui est à elle. Songez que nous faisons aujourd'hui la guerre, après avoir violé la foi des traités.*

Pâris se leve, & parle à son tour. Son discours est le discours d'un jeune homme violent, emporté, & qui n'écoute que sa passion. La reflexion d'Horace sur cet endroit est très juste :

Antenor censet belli præcidere causam.

Quid Pâris ! ut salvus regnet vivatque beatus

Cogi posse negat.

Homère fait comme les peintres, qui ont soin de disposer leurs figures, de manière qu'elles contrastent les unes avec les autres. Lorsqu'il fait paroître un vieillard, il ne manque presque jamais de placer un jeune homme vis-à-vis, ou à côté. Comparez Antenor avec Pâris : la prudence est le partage du vieillard, & l'imprudence celui du jeune homme. Si les conseils d'Antenor avoient esté suivis ;

l'empire de Priam auroit subsisté, & Troye n'auroit pas esté livrée aux flâmes.

Priam.

Priam est un prince équitable, & plein de raison. Ses ennemis mesmes luy rendent ce témoignage. Ses enfants, Pâris & Hector, proposent aux Grecs un accommodement. Menelas refuse de traiter avec les deux jeunes Princes. *Faites venir*, dit-il, *Priam luy-mesme, pour assurer la foi des traitez . . . Les jeunes gens ont un esprit léger, dont l'instabilité ne peut jamais estre fixée. Au contraire, qu'un vieillard interpose sa médiation, il porte ses regards de tous costez, & regle toutes choses à l'avantage des deux partis.* L'éloge de la vieillesse se trouve icy joint avec celui de Priam.

Le caractère de ce Prince n'est pas seulement la sagesse & l'équité. Ce qu'il dit à Hélène sur la tour, où il est assis avec les vieux magistrats du Sénat Troyen, marque une politesse, une bonté, & une douceur extrême. Hélène s'approche avec une crainte mêlée de honte & de respect: *Avancez*, luy dit Priam, *avancez ma chere fille, venez vous asseoir devant moi. Ce n'est pas vous qui estes la cause de mes maux. C'est aux dieux que je m'en prends. Ce sont les dieux qui m'ont suscité de la part des Grecs cette guerre funeste, qui nous a coûté tant de larmes.*

Priam est un homme juste & éclairé; mais il est pere. Cet homme si sage n'a pas la force de résister aux volontez d'un fils insensé. Il peche par une trop grande indulgence, & par un excés de tendresse paternelle.

Si dans le dernier livre de l'Iliade il paroist de mauvaise humeur contre ses enfants, ce n'est pas la vieillesse, c'est l'adversité qui produit en luy cette bizarrerie. Après s'estre vû le plus riche, le plus puissant & le plus redoutable des Rois de l'Asie, il devient à la fin le plus infortuné de tous les hommes. Il perd en moins de huit jours, outre l'élite de ses troupes, un grand nombre d'enfants vertueux. Il perd le plus brave de tous, sa gloire, son appuy, son cher Hector. Ce dernier coup l'accable, & le change

tellement, qu'il n'est plus reconnoissable. Il devient impatient & farouche. Il gronde, il menace. Personne n'ose approcher de luy. Ses enfans tremblent. Il leur commande de le baston à la main, & leur fait mille reproches qu'ils ne paroissent pas avoir mérités. Terrible effet de la mauvaise fortune. Je ne rapporterai point ici les vers d'Homère, qui expriment admirablement ce que je viens de dire, mais qui sont plutôt la peinture d'un homme malheureux, que le vray caractère d'un vieillard.

Venons présentement aux vieillards de l'armée Grecque. Les deux plus illustres sont Phœnix & Nestor.

Vieillards de
l'armée Grec-
que.
Phœnix,

Phœnix fut choisi par Pelée pour former le jeune Achille à l'éloquence & à la vertu, pour lui montrer de quelle manière il falloit & parler & agir.

... : Διδασκέμεναι πάδε πάντα,
Μύθων τε ῥήτῃρ' ἔμεναι, περικτῆα τε ἔργων.

Achille, ne consultant que son impetuosité naturelle, se broüille avec Agamemnon, méprise les remontrances de Phœnix, & n'est pas long-temps sans se repentir de n'avoir pas écouté la voix de ce sage gouverneur. Belle leçon pour les jeunes gens, toujours prêts à secouer le joug de la prudence, qui leur parle par la bouche des vieillards.

Le caractère de la vieillesse ne paroît pas moins dans les discours que dans les actions. Le discours de Phœnix est tellement propre à ce vieillard, qu'il ne peut convenir qu'à luy seul. Il y a beaucoup d'art, d'autant plus que l'on ne s'apperçoit presque pas qu'il y en ait.

Achille vient de rejeter avec hauteur les propositions qui luy ont esté faites de la part d'Agamemnon ; & bien loin d'accorder aux Grecs le prompt secours qu'ils luy demandent, il déclare qu'il est résolu de partir dès demain pour s'en retourner en Thessalie. Il s'agit de faire une seconde tentative auprès de luy, & de tâcher d'emporter ce que l'éloquence d'Ulysse n'a pû obtenir. Phœnix s'y prend d'une manière adroite & insinuante. Comme il voit

qu'Achille n'est pas disposé à entendre parler de réconciliation, il luy parle d'abord de toute autre chose. Il commence par luy exposer les raisons qu'il a de demeurer toujours attaché à sa personne. Il le fait souvenir des soins qu'il a pris de son enfance. Il le promene ainsi par de longs circuits, jusqu'à ce qu'il ne soit plus sur ses gardes, & tout d'un coup il trouve le moyen de le ramener au but. Pour lors il met tout en œuvre pour le persuader. Il luy propose l'exemple des dieux. Il luy remet devant les yeux les offres d'Agamemnon. Il luy raconte ce qui arriva autrefois à Méléagre pour avoir esté trop opiniâtre dans sa colère. Enfin il luy demande avec instance ce que d'abord il n'auroit pas même osé luy proposer.

Le discours est long. Mais on ne doit pas trouver étrange qu'un vieillard parle long-temps; sur tout lorsqu'il entreprend de vaincre l'opiniâtreté d'un jeune homme fier & indocile.

Nestor.

Le plus vieux de tous les Heros, c'est Nestor. C'est aussi le vieillard favori d'Homere. Le portrait qu'il en donne est beaucoup plus fini que tous les autres. Il l'a presque toujours devant les yeux; il y revient continuellement; il ne se lasse point d'y toucher, & après en avoir tracé soigneusement tous les traits dans les grands tableaux de l'Iliade, il n'y met la dernière main que dans l'Odyssée. Sagesse, équité, religion, politesse, agrément, douceur, éloquence, activité, valeur, tout cela entre dans le caractère de Nestor.

Il faudroit avoir le pinceau des plus grands maîtres, pour bien copier les différentes attitudes, & représenter toutes les situations où Nestor se trouve peint par Homere. Dans le conseil, dans les assemblées, avant le combat, au milieu de l'action, aux spectacles, à table, dans l'ombre même de la nuit, c'est par-tout Nestor; c'est toujours une vieillesse recommandable par quelque avantage singulier, toujours reconnoissable par les traits qui la caractérisent.

DE LITTERATURE.

23

Dans le conseil & dans les assemblées publiques, c'est un homme venerable par son âge, & par sa sagesse. Il parle, on l'écoute. Tous les Grecs luy applaudissent. Agamemnon s'écrie, *Venerable vieillard, vous l'emportez encore aujourd'huy par vostre sagesse & par vostre éloquence sur tous les enfants de la Grèce. Plust aux dieux que j'eusse dans mon conseil dix hommes de cette capacité. Bien tost la ville du Roy Priam, subjuguée & livrée au pillage, tomberoit sous nos mains victorieuses.*

Αἰ γὰρ Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀ'πολλων,
 Τοιοῖοι δὲ καὶ μοι συμφεάδμονες εἶεν Ἀ'χαιῶν.
 Τῷ κε τάχ' ἡμῶσθε πόλιν Πριάμοιο ἀνάκτορ,
 Χερσὶν ὕφ' ἡμετέρῃσιν ἀλοῦσά τε περὶ θυρήν τε.

Il. 6. 371.

Surquoy l'on peut remarquer avec Cicéron, que le général de l'armée Grecque ne souhaite pas dix braves tels qu'Ajax, mais une dizaine d'hommes sages tels que Nestor.

Il. 2. 288.
 Il souhaite à tous les Grecs le courage des deux Ajax.

Dés le premier livre de l'Iliade les deux principaux chefs de l'armée Grecque, Achille & Agamemnon se querellent publiquement. Ils en viennent aux injures, aux menaces, & enfin à une rupture ouverte. Nestor prévoit aussi-tôt les suites funestes de leur division. *Cette bouche éloquente, d'où coule une voix plus douce que le miel; cette langue enchanteuse, cet agréable orateur des Pyliens se leve promptement, & se met entre les deux Princes furieux. Jamais vieillesse ne fut plus respectable que la sienne. Deux fois, depuis qu'il regne dans la grande ville de Pylos, il a vu toute sa cour se renouveler : il a vu mourir & les peres qui ont esté élevez avec luy, & les enfants nez de ces mesmes peres. Il commande presentement aux hommes de la troisième generation. Eclairé par sa prudence, il parle, & harangue ainsi les deux heros.*

Ciel ! que vois-je ? quelle affliction pour toute la terre d'Achaïe ! O que Priam & ses enfants seroient ravis, que

tous les Troyens auroient de joye, s'ils venoient à avoir con-
noissance de cette funeste querelle, qui desunit en vous les deux
plus grands guerriers de l'armée, & les deux meilleures testes
du conseil ! Mais non : daignez me croire. Vous estes tous
deux beaucoup plus jeunes que moi. Je me suis vû dès mes
jeunes ans associé à de grands guerriers ; jamais ils ne m'ont
meprisé. Quelques braves que vous soyez l'un & l'autre, ils
l'estoient encore plus que vous. Car enfin, je ne crains point
de le dire, je n'ay jamais vû, & je ne verrai jamais des
hommes comparables ni à Pirithoüs, ni au fameux Dryante,
ce fidele pasteur des peuples ; ni à Thesée, cet homme sem-
blable aux immortels, digne fils du fameux Egée ; ni à Ce-
neus, ni à Exadius, ni au divin Polypheme. C'estoient les plus
vaillants hommes, les hommes les plus forts que la terre ait
jamais nourris. Leur force estoit extreme. Ils combattoient con-
tre les hostes sauvages des montagnes, contre les plus forts
Centaures, & ils en faisoient d'horribles carnages Ce
n'estoient pas des hommes tels qu'on en voit presentement sur
la terre ; il n'est point aujourd'huy de mortel qui pust se com-
parer à eux. Cependant ils écoutoient mes conseils, ils avoient
égard à tout ce que je leur disois. Ayez donc aussi les mes-
mes égards . . . Vous, brave & vertueux Agamemnon, n'en-
levez point à Achille sa captive. Laissez-luy ce prix de ses
travaux, comme il l'a reçu des Grecs. Et vous, fils de Pelée,
ne vous revoltiez point contre le Roy. Songez que jamais mo-
narque portant le sceptre, comblé de gloire par Jupiter mes-
me, n'a esté élevé à un si haut degré d'honneur. Si vous estes
vaillant, si vous avez pour mere une déesse, Agamemnon est
plus puissant que vous par la grandeur de son empire. Et
vous, fils d'Atrée, calmez la violence de vos transports, ou-
bliez vostre colere. C'est moy qui vous prie de vous relâcher en
faveur d'Achille, dont le bras est le plus sûr rempart que tous
les Grecs puissent opposer à leurs ennemis.

Ainsi parle le sage & éloquent vieillard. Agamemnon
approuve son conseil & ne le suit pas. Il s'en repentira dans
peu ; il avoüera publiquement sa faute ; il cherchera tous les
moyens

moyens de la réparer, & d'oresnavant il ne se gouvernera plus que par les conseils de Nestor.

Si dans la suite il est trompé, c'est par un fantosme semblable à Nestor. S'il commence par établir le bon ordre dans toute l'armée, en ôtant la confusion qui a régné jusqu'icy parmi les troupes, composées de soldats mal assortis & mal disciplinez, c'est Nestor qui luy a donné ce conseil. Exact & religieux observateur des préceptes de Nestor, c'est par son avis qu'il permet aux Grecs de réparer leurs forces par la nourriture & par le sommeil, lorsque Diomède semble vouloir les mener au combat fatiguez & à jeun ; qu'il donne un grand repas, & prodigue ses meilleurs vins à tous les vieux officiers, & qu'après avoir délibéré à table avec eux, il députe d'abord vers Achille, & envoie ensuite reconnoître le camp ennemi par deux braves qui y jettent l'épouvante.

C'est aussi l'éloquence de Nestor, qui excite entre neuf guerriers du premier ordre une noble émulation, & qui leur fait briguer à l'envi l'honneur dangereux de se battre contre Hector. C'est cette même éloquence qui touche Patrocle, & l'engage à demander à Achille la permission de secourir l'armée & les vaisseaux. Patrocle est tué : le désir de vanger sa mort change le cœur d'Achille, & l'amène enfin au point d'accorder à Agamemnon ce que ni l'éloquence d'Ulysse, ni les sages remontrances de Phœnix, ni l'indignation d'Ajax n'avoient pû gagner. Les Troyens sont défaits. Hector succombe. Le bonheur des Grecs n'est pas moins l'ouvrage de Nestor que celui d'Achille ; & l'on peut dire que la sagesse du vicillard a autant de part à ce grand succès, que la valeur du jeune homme.

Je n'entre point dans le détail de plusieurs délibérations où Nestor est appelé des premiers. C'est ordinairement luy qui y propose le meilleur avis. Si les autres chefs parlent avant Nestor, il ne manque jamais d'enchérir sur ce

qu'ils ont dit. Il porte toûjours ses veûs beaucoup plus loin que les plus éclairez d'entre eux.

Nestor allant
au combat.

Du lieu des assemblées, & de la chambre du conseil, passons au champ de bataille. Considerons Nestor allant au combat. La vieillesse de Nestor est une vieillesse héroïque, une vieillesse active, ennemie de l'oïveté; & comme il est le plus vieux des guerriers, il est aussi celui qui entend le mieux la guerre.

L'armée Grecque commençoit à s'ébranler pour marcher à l'ennemi. Agamemnon faisoit l'office de General; couroit de rang en rang, visitoit les bataillons, & encourageoit les chefs.

Nestor rangeoit ses troupes en bataille, & les animoit par son éloquence. Il a sous luy cinq lieutenants. Les cavaliers avec leurs chevaux & leurs chars font l'avant-garde. L'élite des gens de pied, qui sont en grand nombre, forme l'arrière-garde, & est pour servir de rempart contre l'ennemi. Il renferme dans le centre les hommes de peu de valeur, pour obliger le soldat à combattre, même malgré qu'il en ait. Il donne ses ordres par tout, & premièrement aux cavaliers, auxquels il recommande expressément de tenir leurs chevaux en bride, & de ne pas se débander : *Que personne de vous, leur disoit-il, par une trop grande confiance, ne s'avance hors des rangs, pour combattre seul & avant tous les autres. Que personne ne recule. Le moindre dérangement vous affoiblira. Que si quelqu'un descend de son char pour monter sur le char d'un ami, c'est à celui-cy de gouverner ses propres chevaux, & à l'autre de lancer la pique. C'est-là le parti le plus sûr. Nos peres en ont usé de la sorte; & s'ils ont pris tant de villes, s'ils ont forcé tant de murailles, c'est qu'ils ont tenu cette conduite.*

Ainsi donnoit ses ordres ce vieux capitaine, cet homme sçavant & expérimenté dans le métier de la guerre. Agamemnon l'aborde, & luy dit en l'embrassant : *Genereux vieillard, plust au ciel que vos genoux encore souples & vos forces toutes entières pussent seconder l'ardeur qui échauffe*

vosre sein ! Mais par une loi commune à toute la nature , le poids des années vous accable. Plust aux dieux que cette importune vieillesse fust tombée en partage à quelqu'autre de nos guerriers , & que l'on vous comptast parmi les plus jeunes !

Fils d'Atrée , répond le vieux Nestor , je voudrois de tout mon cœur , aussi bien que vous , estre encore aujourd'hui ce que je fus autrefois. Ah ! que ne suis-je tel que j'estois lorsque je tuai le grand Eurythalion ! Mais les dieux n'accordent pas aux hommes toutes leurs faveurs à la fois. J'estois jeune alors ; présentement je me vois accueilli par la vieillesse. N'importe ; je ne laisserai pas de tenir encore mon rang parmi les guerriers. Je les régirai par mes conseils & par mes discours. Cette manière de combattre & de commander est le partage des vieux capitaines. Je laisse aux jeunes gens , qui sont plus alertes que moi , le maniement de la lance & de l'épée.

Tel est le portrait de Nestor le jour de l'action , avant le combat. Suivons-le jusqu'au sort de la mêlée.

Jupiter favorable aux Troyens tonne , & lance au milieu de l'armée Grecque un horrible tourbillon de flâme. Les Grecs à cette veüe sont saisis de crainte. Tout tremble. Tout fuit. Le vieux guerrier de Gerène , le fidèle gardien de la Grèce , Nestor seul demeure au milieu des ennemis , non par une audace téméraire , mais parce que son cheval est blessé d'un coup de flèche , dont le bel Aléxandre l'a atteint au sommet du front. Le cheval , sensible à la douleur , se dresse , se cabre. Le trait perçant luy entre jusques dans la cervelle. Il s'agite , il se roule sur le fer dont il est blessé , & met en désordre tout l'attelage. Pendant que le vieillard s'élance , s'allonge sur son char , le fabre à la main , pour couper les traits de la volée , les rapides coursiers d'Hector , portant leur maître audacieux , fendent la foule des fuyards , s'avancent , s'approchent ; & peut-estre que le vieux guerrier eust perdu la vie en cette occasion , sans Diomède , qui vole seul à son secours , n'ayant pû arrêter la fuite d'Ulysse. Le discours de Diomède achève le por-

trait de Nestor : *Vieillard* , luy dit-il , *les jeunes guerriers vous donnent bien de l'exercice. Vos forces sont usées ; l'incommode vieillesse vous suit, vous accable. Vostre escuyer est sans force ; vos chevaux sont lents & retifs : montez promptement sur mon char.*

Nestor ne balance pas. Il monte sur le char de Diomède ; il prend en main les rênes. Diomède combat , tuë l'escuyer d'Hector , & déconcerte les ennemis. Jupiter apperçoit les deux héros Grecs , & recommence à tonner avec plus de bruit qu'auparavant. La foudre tombe , & jette jusques sous les pieds des chevaux de Diomède un nouveau tourbillon de feu blanchissant. Les rênes semblent fuir Nestor , & luy échappent des mains. Son courage est ébranlé par la crainte. Il s'adresse à Diomède , & luy dit : *Fils de Tydée , tournez bride. Ne voyez-vous pas que la victoire , qui suit la volonté de Jupiter , n'est pas de nostre côté. Oui, le fils de Saturne accorde à Hector la gloire de cette journée. Demain le mesme dieu nous fera , s'il veut, la mesme grace. Nulle force humaine ne peut empescher l'exécution des décrets de Jupiter : nos forces ne sont rien en comparaison des siennes.*

Nestor , comme je l'ai déjà dit , conserve par tout son caractère. Il parle en vieillard , Diomède répond en jeune homme : *Vous avez raison de me parler de la sorte. Mais que dira Hector , s'il me voit fuir ! Qu'il dise tout ce qu'il voudra , replique aussi-tost Nestor ; les Troyens ne le croiront pas. Certainement s'il veut vous faire passer pour un lasche , il ne persuadera jamais les dames Troyennes ; jamais il ne sera cru de ces jeunes veuves , dont vous avez terrassé les aimables époux à la fleur du plus bel âge.*

Le jeune homme balance entre un vain point d'honneur & son salut , d'où dépend le salut de sa patrie. Le vieillard se met peu en peine des mauvais discours , & n'estime la gloire que lorsqu'elle est solide & utile :

Non ponebat enim rumores ante salutem.

Nestor ne combat jamais, & ne laisse pas de se trouver à toutes les actions. C'est luy qui anime les soldats lorsqu'il faut combattre; qui ordonne la retraite lorsque Jupiter se déclare pour les ennemis; qui emmene les blessés, & qui prend soin de les soulager.

Ses armes sont la pique, le casque, & le bouclier. Mais le bouclier sur tout est ce qui le distingue des autres chefs. Ce bouclier est d'or massif dessus & dessous. Chez les ennemis mêmes il n'est fait mention que du bouclier de Nestor. Les armes défensives sont les seules qui conviennent aux vieux guerriers.

Il est difficile, comme je l'ai déjà dit, de bien copier toutes les différentes attitudes de Nestor, tel qu'Homère nous le dépeint dans les différents points de vie où il le place. Icy dans un jour sombre, au milieu d'un camp où la terreur est peinte sur tous les visages, le sage vieillard, consulté par Agamemnon, propose & décerne une députation vers Achille. Il commence par des actes de religion. Il fait apporter des eaux lustrales. Il ordonne par tout le camp des prières & des libations. Ensuite, après avoir luy-même nommé les députés, il les presse de partir; il les suit des yeux & de la voix.

Τοῖσι ᾧ πόλλ' ἐπέτελλε γερῷος ἱππότα Νέστωρ,
Δενδύλων ἐς ἔχθρον

Là dans l'ombre de la nuit, couché mollement, mais dormant d'un léger somme, il repose sous sa tente, auprès de son vaisseau. Diverses armes étendues par terre brillent à côté de luy.

Dans le même endroit, éveillé par le General, il se lève & s'habille. Ses vestemens sont une longue veste qui luy croise sur l'estomac, & une robe de pourpre à longs plis, frisée d'un cotton fin & moëlleux, doublée de pareille étoffe, & attachée avec de riches agrafes: vestemens convenables à un vieillard, & à l'occasion pressante, qui l'oblige à sortir du lit après un court & léger sommeil.

Ensuite, ce qu'Homère exprime en peu de vers, & qui mériteroit plusieurs tableaux pour estre bien représenté ; le mesme Nestor traverse le camp, marche avec Agamemnon à la lueur des estoiles entre les vaisseaux & les tentes des Grecs, visite les sentinelles, les louë & les encourage ; tient conseil hors des retranchements, & envoie reconnoître le camp ennemi.

Faut-il réjouir vos yeux par des peintures moins sombres, & par des objets plus agréables ? Regardez Nestor dans sa tente assis à table près de Machaon, qui est le médecin de l'armée Grecque, & qui a besoin luy-mesme d'un médecin. Une femme à tresses blondes, une belle captive, jette devant eux & déploye une table à pieds de gés. Elle la couvre de plusieurs vases, entre lesquels est une coupe massive & profonde, vase singulier que le vieillard porte par tout avec luy. L'orfèvrerie & tout le relief est d'un goust antique. Homère en fait une description exacte en trois vers :

Χρυσείοις ἦλοισι πεπαρμένον· οὕατα δ' ὤπερ
 Τέσσαρ' ἔσαν· δοιὰ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκασον
 Χρύσεα νιμέθοντο· δύω δ' ὑπὸ πυθμύρεσσι ἦσαν.

Cette coupe estoit enrichie de clouds d'or, & avoit quatre anses. Deux colombes d'or à chacune becquetoient de costé & d'autre le vase posé sur deux pieds.

Ce qu'il ajousté est un agréable éloge de Nestor :

Ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασσι τραπέζης,
 Πλεῖον ἐόν. Νέεω δ' ὁ γέρον ἀμορνήει ἀειρεν.

Lorsque cette coupe est remplie jusqu'aux bords, c'est tout ce qu'un jeune homme peut faire que de l'ébranler sur l'affiète où elle est posée : le vieillard la lève luy seul sans peine.

La table dressée, & le couvert mis, cette mesme captive, dont il a déjà esté parlé, sert aux deux héros un breuvage d'une composition particulière. Ils boivent, & après avoir

estanché leur soif, ils cherchent à charmer leur ennui par les douceurs de la conversation.

Venons aux spectacles. Il s'agit d'une course de chars. Menelas, Eumelus, Diomède & Mérione entrent dans la carrière; le fils de Nestor, l'aimable Antiloque, y entre avec eux. Les cauales d'Eumelus & les chevaux de Diomède sont d'une race immortelle. Ceux d'Antiloque sont de vieux chevaux, qui ont esté bons autrefois, mais qui sont devenus pesants par l'âge; en un mot ce sont les chevaux de Nestor. Ce vicillard est présent. La tendresse paternelle n'est pas long-temps à se déclarer; inquiet & tremblant pour un fils si cher, il s'avance promptement, il s'arreste à la barrière auprès de luy, il l'anime par des loüanges, il l'instruit & le dirige par ses leçons. On croit voir le pere de Phaëthon, tel qu'il est peint par Euripide, ou pour parler le langage de Longin; on diroit que l'ame d'Homère, ou plustost celle de Nestor, monte sur le char avec Antiloque; qu'elle va partager tous ses périls, & courir avec luy dans la carrière: *Mon fils*, luy dit-il, *vous estes jeune, mais Jupiter & Neptune vous aiment. Ce sont eux qui vous ont formé: c'est d'eux que vous avez appris tout ce qu'un parfait cavalier doit sçavoir. Ainsi il n'est pas nécessaire de vous donner des leçons. Personne ne sçait mieux que vous comment il faut tourner autour du but. Mais vos chevaux sont lents en comparaison de ceux de vos adversaires. Non, vos concurrents n'ont d'autre avantage sur vous que celui d'avoir de meilleurs attelages. Prenez donc courage; mon cher enfant; rassemblez dans vostre esprit tout ce que vous avez d'intelligence, pour faire ensorte que le prix ne puisse vous échapper. C'est par son industrie que le bucheron se distingue entre les bucherons, beaucoup plus que par sa force. C'est par son industrie que le pilote sçait conduire à travers les flots un fustes vaisseau battu de la tempeste. Enfin, c'est par son industrie que le conducteur d'un char l'emporte sur un adversaire dont l'attelage vaut mieux que le sien. En effet, il arrive fort souvent que celui qui a le meilleur char, & les*

chevaux les plus vigoureux , présumant de cet avantage , court en insensé çà & là , prend de longs détours , permet à ses coursiers de s'égarer du droit chemin , & néglige de les retenir , pendant que celui dont les chevaux sont beaucoup plus foibles , mais qui sçait son métier , observe le but sans jamais le perdre de vue , &c.

Le Poète a un grand avantage sur le peintre. Les images chez celui-ci sont muettes & inanimées. Tout parle , tout respire dans la poésie. Les discours que fait Nestor en tant d'endroits de l'Iliade , & dans le IV. livre de l'Odyssée , sont des images , mais des images parlantes ; c'est Nestor luy-même , nous le voyons , nous l'entendons.

Après avoir veû son fils victorieux remporter le prix de la course & de la modération sur Ménélas , il reçoit luy-même de la main d'Achille le prix glorieux , non de la lutte , ou de la course , mais de la vertu la plus distinguée. *Recevez ce prix surnuméraire , dit Achille , je vous en fais présent , parce que l'incommode vieillesse ne vous permet pas de combattre.* Nestor , sensible à l'honneur , reçoit avec plaisir cette marque de distinction , & répond à Achille : *Il est vray , mon cher enfant , je n'ay plus ni souplesse ni fermeté dans les genoux ; mes pieds ont perdu leur agilité ; mes bras ne lancent plus leurs coups avec la mesme roideur qu'autrefois. Que ne suis-je à la fleur de mes jeunes ans ! Que n'ay-je toute la vigueur que j'avois lorsque les Epéens célébroient les funérailles de leur Roi Amaryncée ! C'estoit dans la ville de Buprase. Les enfans du Prince mort avoient proposé des prix aux athlètes. Aucun alors ni des Epéens ; ni des Pyliens , ni des fiers Etoliens , ne put me vaincre ni m'égalér. Je remportay le prix du ceste sur Clytomède fils d'Enope , & celui de la lutte sur Ancée le Pleuronien , qui seul se présenta pour jousster contre moi. Je courus avec Iphichus , & je le devançai , tout bon coureur qu'il estoit. Dans le combat de la lance je triomphai & de Polydore & de Phylée. Il n'y eut que la course des chevaux où j'eus du dessous. Les neveux d'Actor , m'enviant la gloire de ce combat ,*
dont

dont le prix estoit le plus considérable , me devancèrent par l'avantage qu'ils avoient d'estre deux contre un. Ils estoient deux , & freres jumeaux. De ces deux cavaliers , l'un ne faisoit autre chose que tenir les resnes , sans jamais les quitter ; l'autre frappoit les chevaux , & les pressoit avec le fouet. Tel j'estois alors. Les temps sont changez. Ce n'est plus à moi , c'est aux jeunes gens de s'offrir à de semblables travaux. Je brillois en mon temps ; je tenois le premier rang parmi les héros de mon âge ; je dois aujourd'hui me soumettre à la dure loi de la cruelle vieillesse. Allez , genereux Achille , continuez d'honorer les cendres d'un fidèle ami par la pompe des jeux funébres. Je reçois avec reconnoissance le don que vous me faites. Vous vous souvenez toujours de mes services , & vous ne manquez jamais à me rendre publiquement les honneurs qui me conviennent. Daignent les dieux immortels vous récompenser abondamment & au gré de vos desirs.

Pour achever entierement le portrait de Nestor , il faudroit rapporter ses autres discours , & les placer chacun dans son lieu. Il faudroit encore , après avoir parcouru l'Iliade , où nous l'avons veü vigilant , actif , capitaine , & même soldat ; le représenter tel qu'on le voit dans l'Odyssée , heureux & tranquille , menant une vie douce dans sa maison , au milieu de sa famille , environné d'une troupe nombreuse d'enfants qui l'aiment , qui le respectent , qui s'empres sent à luy donner des marques de leur soumission ; uniquement occupé des devoirs de la vie civile & de la religion ; exerçant l'hospitalité ; donnant enfin d'utiles leçons à la jeunesse , qui le consulte comme son oracle.

Mais c'est assez parler de Nestor , auquel certains critiques de mauvaise humeur reprochent une chose , qui pourroit m'estre reprochée plus justement , si je n'abrégeois pas ce discours. Nestor n'avoit pas la même crainte que je dois avoir , d'ennuyer des auditeurs aussi éclairés que ceux à qui je parle. C'est cette crainte même , fondée sur de très justes raisons , qui m'empêche de donner à ma dissertation toute l'estendue que la matière auroit pû me four-

nir. J'aurois pû joindre aux portraits d'Antenor, de Priam, de Phœnix & de Nestor, celui de Chryfès Prestre d'Apollon, celui de Mentor, ou si vous voulez, de Minerve, c'est-à-dire, de la plus sage des déesses, qui emprunte la figure d'un vieillard pour accompagner un jeune Prince dans des voyages de long cours; celui de Laërte retiré dans sa maison de campagne, & trompant ses ennuis par les plaisirs de la vie champêtre; celui d'Homère même, qui s'est peint, à ce que l'on croit, dans la personne de Demodocus, vieux poëte, qui par son chant, & par le récit harmonieux de la prise de Troye, charme la cour voluptueuse d'Alcinoïs, & fait verser des larmes au sage * Héros dont il raconte les aventures. Mais tout ces portraits me meneroient trop loin. Mon dessein n'est pas de remplir une galerie; mais d'orner tout au plus un cabinet.

* Ulysse.

LE CARACTERE DE PINDARE.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

L'ACADEMIE n'a pas seulement pour objet de transmettre à la posterité par des monuments durables les merveilles du Regne où nous vivons, & d'éclaircir par des recherches exactes quelques restes précieux de ce que l'Antiquité a gravé sur le bronze & sur le marbre. Les grands & divers talents qui se rencontrent dans les personnes qui la composent ne lui permettroient pas, quand elle le voudroit, de se renfermer dans ces bornes-là. Elle se propose donc avec raison, d'embrasser toute l'étendue des Lettres humaines; & c'est, Messieurs, pour contribuer quelque chose de ma part aux exercices où vous m'avez fait l'honneur de m'associer, que je me suis attaché à traiter un sujet de poésie presque également célèbre & inconnu, mais dont la connoissance dépend plus encore des reflexions que du savoir. Ce sujet est le caractère de Pindare, dont j'en-

treprends de donner icy une idée en peu de paroles sans entrer dans les choses d'érudition ; & je m'estimerois très-heureux , si mon foible travail pouvoit animer des personnes d'un goust sûr & d'un profond savoir à faire connoître plus en détail un poète , qui n'est pas peut-estre moins digne de l'attention des gens de lettres que les marbres & les bronzes les plus curieux.

Le but de la poésie, selon le sentiment de Platon , est de plaire à l'imagination. Mais si les différents genres de poésie, comme l'Idylle, l'Elegie, le poème Epique, vont à ce but par des moyens différents, l'Ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous ; & que de même qu'un fameux peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans plusieurs belles personnes , de même l'Ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différents genres de poésie sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, qui fait son véritable caractère, & qui fait aussi celui de Pindare. C'est l'enthousiasme ; & par-là on la peut encore comparer à cette Junon d'Homère qui emprunte la ceinture de Venus pour se rendre toute gracieuse , mais qui est toujours la reine des dieux , distinguée par un air de grandeur qui luy est particulier , par sa fureur même & par son emportement. Les medecins de l'antiquité rapportoient à une cause divine les maladies extraordinaires dont ils n'appercevoient point la source dans la nature. Il est difficile de ne pas faire un semblable jugement de l'enthousiasme. Sa violence au-dessus des regles ordinaires de l'esprit, semble tenir de l'inspiration & de la divinité. Aussi en est-il de cette qualité si essentielle au poète Lyrique, comme de toutes les choses de pur sentiment ; on peut l'éprouver en soy, mais mal-aisément peut-on l'exprimer. Il n'est pas possible toutefois de donner une juste idée de Pindare , & d'en éclaircir le caractère sans parler de l'enthousiasme, & sans tâcher du moins à l'expliquer

E ij

par l'impression qu'il fait sur le poëte qui en est possédé ; & c'est ce que je vais essayer de faire , afin que , par la connoissance de cette impression , l'esprit soit plus aisément conduit à en démesler les effets dans les Odes de Pindare.

Pind. l. 2.

Je suppose donc qu'un homme né poëte & plein de son sujet , après en avoir distribué à peu près toutes les parties , & en avoir tracé une légère ébauche , dans un repos entier dont la tranquillité n'est troublée de rien , s'applique ensuite à envisager le tout ensemble avec une forte attention : Bien-tost son esprit s'échauffe ; son imagination s'allume ; toutes les facultez de son ame se réveillent pour concourir à la perfection de son ouvrage ; & le feu qui l'anime , répandant l'éclat d'une lumière vive & brillante , luy découvre tout d'un coup , comme Venus à Enée , ce qu'avant cela il n'estoit pas capable d'appercevoir. Tantost les pensées nobles & les traits les plus brillants ; tantost les images tendres & gracieuses ; tout cela se vient présenter en foule , avec une suite de choses agréables , empressées , pour ainsi dire , à se placer d'elles-mêmes. Souvent aussi la chaleur de l'enthousiasme s'empare tellement de son esprit , qu'il n'en est plus le maître , & que s'il luy restoit dans ce moment quelque autre sentiment que celui de sa composition , ce seroit pour se croire l'organe de quelque divinité. Ces différentes impressions produisent des effets différents : des descriptions quelquefois simples & pleines de douceur & d'agrément , quelquefois riches , nobles & élevées ; des comparaisons justes & vives ; des traits de morale lumineux ; des endroits heureusement empruntez de l'histoire ou de la fable , & des digressions mille fois plus belles que le fonds de son sujet. L'harmonie , l'ame des beaux vers , ne se fait point dans ce moment chercher par le poëte : les expressions nobles & les cadences heureuses s'arrangent toutes seules comme les pierres sous la lyre d'Amphion ; rien ne ressent l'étude ni le travail. Une méditation profonde conduite par une raison scrupuleuse & délicate , ni la beauté même de l'esprit , quelque grande

qu'elle puisse estre, ne peuvent jamais toutes seules produire rien de pareil; aussi les poësies, qui sont le fruit de l'enthousiasme, ont un tel caractère de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre, sans estre échauffé du même feu qui les a produites, & l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand, que celui des vers nez dans le feu de la fureur poëtique.

Ce caractère de divinité n'est dans nul auteur si sensible que dans Pindare, dont les odes ont fait l'admiration de toute l'antiquité. Je sais que depuis peu quelques personnes d'esprit & de mérite n'en ont pas fait un jugement si avantageux, soit que trouvant trop de servitude, à n'oser s'écarter des anciens préjugés, ils ayent voulu, (peut-estre d'abord pour s'égayer) soutenir un paradoxe, qui depuis par la chaleur de la dispute est devenu leur opinion : soit qu'ils se fussent laissé emporter à leur zèle pour la gloire de nostre siècle, qu'ils vouloient élever au dessus de tous les siècles passés, & que, pour réussir plus sûrement dans l'une & dans l'autre de ces veües, ils se soient arrestez à des traductions dont les meilleures font toujours perdre à la poësie une grande partie de ses beautés. Pour moy qui ne me sens pas assez de force dans l'esprit pour m'éloigner si aisément de ce qu'on a pensé dans tous les temps, ni assez de pénétration pour voir tout le mérite d'un original dans sa copie; accoutumé d'ailleurs à admirer Pindare, mais inquieté par l'autorité des nouveaux escrivaains; je me suis attaché plusieurs fois à lire ses odes dans leur source, à les méditer, à les examiner avec soin, à en conferer avec des personnes intelligentes, sous qui j'ai tâché de m'instruire, & je vous apporte aujourd'hui, Messieurs, comme à mes juges, les pensées que cet examen m'a fait naistre dans l'esprit.

Je ne m'attacherai point à marquer en détail les endroits de Pindare où sa grandeur & l'élévation de son génie paroissent le plus. Il me suffit de dire que s'il estoit permis de rien comparer à la beauté des Pseaumes, aux endroits

poétiques du livre de Job , & au sublime des Cantiques que l'esprit de Dieu a mis dans la bouche de ses prophètes, la poésie de Pindare en approche autant que la faiblesse humaine peut approcher de ces divins modèles.

Mais, dit-on, Pindare va au delà des bornes de la nature; ses figures sont trop hardies, & ses hyperboles sont outrées. Quel charme trouve-t-on dans l'excès de ses métaphores! Il est bien mal-aisé de déromper ceux qui pensent de la sorte. La beauté ne se prouve point, & demander pourquoi elle plaît; c'est peut-être de toutes les questions la plus difficile à résoudre. Heureux ceux dont l'ame enchantée de la perfection & attachée sans cesse à l'idée du beau, par le rapport naturel qu'elle a avec luy, peut ressentir cette *docte & sainte yvresse* qui élève l'esprit au dessus des règles ordinaires! Les compositions des grands génies n'y doivent point être soumises. Le sang froid est mauvais juge de l'enthousiasme.

De ce même principe naît une autre accusation qu'on fait à Pindare, & sur laquelle on insiste encore davantage. Pour vouloir mettre du merveilleux dans ses ouvrages, il se jette, dit-on, & se perd dans de longues digressions, qui n'ont que peu ou point de rapport avec son sujet. Mais ces digressions qu'on blâme comme contraires aux règles de l'art, & qui dans un grand poète sont l'effet de l'impression violente que les différents objets qu'il envisage font sur son imagination, ne détournent jamais Pindare de son sujet que pour le conduire à quelque chose de plus élevé, & quand il donne cet effort à son esprit, c'est toujours pour présenter au nôtre de plus grandes & de plus nobles idées.

C'est ainsi qu'Horace dans cette belle Ode qui est la troisième du troisième livre, après un début magnifique sur le courage que la vertu inspire aux grandes ames; après avoir dit que l'homme de bien verroit sans sourcil-ler les élémens se confondre & le monde entier rentrer dans le chaos; que c'est à cette vertu que Pollux, Hercule

& Bacchus le vainqueur des Indes doivent les honneurs divins ; que c'est elle qui a donné place à Romulus dans le ciel , & qui l'a fait asséoir au banquet des immortels , si-tôt que Junon se fut expliquée dans le conseil des dieux , & qu'enfin rassasiée de sa vengeance sur Ilion , elle eût pardonné au fondateur de Rome en faveur de Mars ; après cela , dis-je , le poète par un noble enthousiasme rapporte le discours de Junon , & toutes les menaces qu'elle fait , si jamais la puissance Romaine entreprend de relever les murs d'Ilion ; & dans tout ce qu'il luy fait dire , il employe toute la majesté , toute la hauteur qui convient à la sœur & à la femme du maître des dieux.

Je fais ce que de très-savants hommes ont pensé sur cette Ode d'Horace , & qu'ils ont cru voir dans cette longue digression , le dessein qu'il avoit , dit-on , d'empêcher qu'Auguste ne rétablît Troye pour y transporter le siège de l'Empire. Mais en suivant mesme cette docte & judicieuse remarque , il faut convenir qu'Horace a sceu profiter admirablement bien de ce que la poésie luy donnoit de liberté , & que s'il a suivi dans cette Ode les veûes de sa politique , il n'a pas moins suivi les routes que Pindare luy a marquées.

C'est ce qu'Horace fait encore dans deux Odes à peu près sur un mesme sujet , mais adressées à des personnes bien différentes : l'une à Virgile sur son voyage de Grèce , & l'autre à Galatée , qui estoit sur le point de faire un voyage sur mer. Dans l'une , laissant bien-tôt Virgile à part , il exagère l'audace & l'intrépidité de quiconque a exposé le premier sa vie au caprice des vents & à la fureur des flots ; & dans l'autre , saisissant l'occasion de parler d'Europe , il raconte comment elle fut enlevée , & quelle fut l'expression de ses sentiments & de son desespoir. Mais il en fait une peinture si parfaite , que l'on ne peut qu'estre charmé d'avoir perdu de veûe Galatée , pour trouver en sa place la fille d'Agenor.

Voilà dans Horace une foible imitation de Pindare , &

ces trois Odes peuvent nous donner quelque idée de ses digressions, pour ne rien dire de ses autres pieces, où l'on peut remarquer le même sens & le même caractère. Ce sont des tableaux d'un élève habile, où l'on reconnoît la manière du maître, bien qu'on n'y retrouve pas à beaucoup près tout son génie. Il est aisé d'en marquer la différence, sans parler de celle du stile, qui dans Pindare a toujours plus de force, plus d'énergie & plus de noblesse que dans Horace. Les digressions dans ces trois Odes, sur tout dans la première, ne tiennent que fort peu au sujet; & il semble que, sans y faire tort, on auroit pu mettre toute autre chose à la place. Pindare au contraire ne se jette jamais absolument à quartier. L'athlète dont il chante la victoire le porte naturellement à se ressouvenir du héros qui a établi les jeux, à invoquer les dieux qui en sont les protecteurs, ou même à rappeler dans la mémoire des hommes les noms & les faits de ces illustres personnages qui ont rehaussé l'éclat de sa maison & de son pays, & dont il s'approprie la gloire en imitant leur vertu. Il faut pourtant convenir que Pindare donne quelquefois une grande étendue à ses digressions; mais aussi ne finit-il pas tout court comme fait Horace dans les Odes dont je viens de parler, il se ressouvient toujours de l'endroit d'où il est parti, & dans ce labyrinthe, sa muse fait par quels chemins il faut le ramener.

Pourquoy donc voit-on tous les jours des gens d'esprit se revolter contre ce qu'ils appellent la licence des digressions! Ne seroit-ce point parce que nous ne prenons plus d'intérêt au héros dont le mérite a ouvert une si belle carrière à la poésie, & qu'ainsi ces digressions, quelques beautés qu'elles nous présentent, ne nous attachent que médiocrement! Arcésilas, par exemple, car c'est le premier qui s'offre à ma mémoire, donne occasion à Pindare de célébrer ses ancêtres; & comme ce sont des hommes illustres & plus distingués que luy, ils tiennent dans l'Ode une place, qu'il auroit dû, ce semble, ne partager avec personne.

personne. La maison d'Arcéfilas ne nous touche guères. & le peu d'intérêt que nous y prenons, fait que nous sommes portés à trouver hors d'œuvre tout ce que le poète ajoute pour en relever la gloire. Mais mettons l'exemple dans quelque sujet de nos jours, dans quelque jeune prince, dont la mémoire soit encore toute brillante par ses grandes qualitez, & par les services qu'il aura rendus à sa patrie ; & voyons si ce qui blesse dans Pindare, ne fera pas un effet tout contraire dans le poète qui en usera comme luy.

Imaginons-nous qu'un génie élevé & capable du sublime, eust pris pour sujet d'une Ode françoise l'éloge de feu Monsieur le Duc de Longueville, celui qui fut tué au passage du Rhin. C'estoit un prince qui donnoit de très grandes espérances, & qui faisoit voir, avec des qualitez aimables, toutes les vertus qui forment les héros. Cependant sa grande jeunesse l'empeschoit de pouvoir encore estre mis en parallèle avec le fameux Comte de Dunois, le premier de sa maison, & celui dont la valeur sous le Roy Charles VII. fut le salut de la France. L'éclat de ce premier héros de sa race rejaillissoit sur luy, & ajoûtoit un nouveau lustre à son nom. Le poète qui auroit entrepris de le louer, ne pourroit-il pas, après en avoir déploré la mort, s'écarter tout-à-coup, & retraçant les malheurs de la France sous Charles VI. & sous son successeur, la prospérité des Anglois & leurs espérances, faire de tout cela une peinture pathétique ! montrer ensuite dans le Comte de Dunois, l'unique ressource du Royaume ; revenir en même temps sur les louanges du Comte de Saint Paul, & terminer sa pièce, soit par animer à la vertu les jeunes guerriers, soit par quelque sentence pleine de noblesse & de sens ! Que sçais-je ! par invoquer le ciel, & luy demander qu'il conserve au monde les autres princes qui en font l'espérance ! Le poète qui auroit assez de force pour fournir une si belle carrière, mériteroit mieux une couronne, que ceux qui aux jeux Olympiques remportoient le prix. Il n'est point

d'esprit si froid & si éloigné des Muses, qui ne fust échauffé & ravi par une telle composition, & les ennemis de Pindare l'admireroient dans sa copie.

Voilà ce qui regarde les digressions qui se font au sujet des personnes que l'on veut honorer, en rassemblant tout ce qui peut contribuer à leur gloire. Il y en a d'autres que la seule poésie amène dans la chaleur de la composition, & qui ne sont que de purs embellissemens. Pindare en fournit beaucoup d'exemples; il avouë que le nom des demi-dieux réveille & réjouit son esprit, & qu'il n'est pas en son pouvoir de refuser à leur souvenir l'attention que sa Muse luy inspire, & qui produit avec des louanges admirables de si riches digressions.

Malherbe, d'ailleurs peut-être un peu trop méthodique, en fait une belle & bien digne de Pindare dans son Ode pour le Roy Louis le Juste, allant châtier la rebellion des Rochelois. D'abord il anime ce prince à punir des sujets soulevez, & luy dit avec un air de liberté qui ne convient qu'à un grand homme, & qui renferme une louange tres-fine :

*Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.*

Il s'imagine déjà voir la Victoire qui l'attend pour ne le plus quitter; & il en fait un tableau qu'elle ne peut désavouer dans toute sa plus grande gloire:

*Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire;
Qui son plus grand honneur de tes armes attend,
Est aux bords de Charante, en son habit de gloire;
Pour te rendre content.*

*Je la vois qui s'avance, & qui semble te dire:
Roi, le plus grand des Rois, & qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.*

*Que sa façon est brave , & sa mine assée !
 Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
 Et qu'il se connoist bien , à la voir si parée ,
 Que tu vas triompher !*

Il faut estre poëte & poëte du premier ordre pour imaginer d'aussi belles choses , & pour trouver dans nostre langue de quoi les exprimer aussi noblement ; mais il faut avoir quelque chose de plus , il faut estre animé du génie de Pindare & de son feu pour ajoûter ce qui suit :

*Déjà de toutes parts s'avançoient les approches :
 Icy couroit Mimas , là Typhon se battoit.
 Et là suoit Euryte à détacher les roches
 Qu'Encelade jettoit.
 A peine cette fille eut l'affaire embrassée ;
 Qu'aussi-tost Jupiter en son throne remis ,
 Vit selon son désir la tempeste cessée ,
 Et n'eut plus d'ennemis.*

Que fait là cette description des Géans , dira quelqu'un ; & tout cet endroit n'est-il pas effectivement hors de son sujet ! Il est vrai que Malherbe auroit pû absolument s'en passer , mais que son Ode auroit perdu de grandes beautés , & que nous aurions perdu nous-mêmes de plaisir , s'il ne se fust arrêté un peu à loisir , sur un sujet aussi propre à la poësie , que l'est toute cette peinture des Titans revoltez contre les Dieux , & occupez à entasser les montagnes pour escaler le ciel. Ce sont là des routes détournées que les Muses ne découvrent qu'à ceux qu'elles honorent de leurs puissantes faveurs , pour me servir de l'expression du même poëte : & cette différence se fait sentir dans la peinture comme dans la poësie , où la richesse & l'abondance plaît bien autrement qu'un goust sec & austère.

Ces effets de l'enthousiasme sont grands & hardis dans Pindare : il pourroit même y paroître un peu trop de hardiesse , si un mélange de choses plus agréables ne servoit à les adoucir. Le poëte l'a bien senti ; & c'est ce qui luy a fait de temps en temps répandre des fleurs à pleines mains , en quoi sa rivale , la célèbre Corinne , luy a même reproché l'excès. Véritablement Horace ne le louë que par les endroits élevez de ses poësies. Selon luy c'est un cygne qu'un effort impétueux & le secours des vents élevent jusques dans les nuës : c'est un torrent qui , grossi par l'abondance des eaux , renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais à le regarder par d'autres endroits , c'est un ruisseau paisible dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or , entre des rives fleuries. C'est une abeille qui pour composer son nectar , ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Virgile & Tibulle ont emprunté de luy la peinture des Isles Fortunées , & du bonheur qui après cette vie doit estre la récompense des gens de bien. Le soleil luit toujours pour eux ; ils ne connoissent point l'horreur des ténèbres , & dans ces lieux enchantez la durée du temps n'est plus qu'un beau jour. L'air n'est agité que par l'haleine des Zéphyrus. La terre montre tout ce qu'elle peut produire de fleurs les plus riantes , & ses habitants heureux n'ont de soin que celui de les choisir pour en former des guirlandes & des couronnes. Qui s'attendroit à trouver rien de si doux & de si agréable dans Pindare , qui n'est , ce semble , connu parmi nous que par ses écarts , & dont le nom même a fourni à nostre langue une expression qui ne se prend jamais qu'en mauvaise part !

La Nymphe Cyrene , dit-il ailleurs , (c'est celle qui eut pour fils Aristée , si connu par les Géorgiques de Virgile , & celle d'après qui Virgile & le Tasse ont peint l'un sa Camille , l'autre sa Clorinde) Cyrene , dit-il , ne s'occupoit point , comme les personnes de son sexe , de mille petits amusements ; elle n'avoit que de l'indifférence pour tout

ce qui fait le plaisir le plus ordinaire des autres. La chasse faisoit toute son occupation ; elle combattoit contre des bestes sauvages, & au lever de l'aurore elle prenoit un peu de repos. Apollon la rencontra luttant contre un lion, mais sans autres armes que son adresse. Le courage, qui de luy-mesme a quelque chose de farouche, devient aimable quand la beauté luy presse ses charmes. Apollon la vit, & l'aima. De cette amour naquit Aristée ; Mercure le prit dans ses bras, & les Heures, ces divinités à qui Homère donne le soin d'ouvrir les portes du ciel, le mirent sur leurs genoux. Sa nourriture fut le Nectar, source de l'immortalité. Pindare avoit dit ailleurs, au sujet d'Iamus, que sa mere le cacha parmi des fleurs, où il fut nourri d'un miel exquis par deux serpents que les dieux suscitérent exprés. Car les anciens n'avoient pas des serpents la mesme horreur que nous en avons. Mais revenons à Cyrene. Apollon enleva cette nymphe. Venus les attendoit : & Pindare nous la fait voir leur presentant la main pour descendre de leur char. Quelle peinture ! & les tableaux de l'Albane ou du Corregge les plus achevez ont-ils rien d'aussi gracieux ! Si le temps n'eust pas plus épargné les œuvres de Pindare que celles de tant de grands personnages, dont nous ne sçaurions trop regretter la perte ; s'il ne nous restoit de luy comme de Menandre, que des morceaux tels que j'en viens de rapporter quelques-uns, n'auroit-il pas sa place avec Sappho & Anacréon, avec Bion & Moschus, ces poëtes tendres & fleuris qui n'ont jamais invoqué que les Graces.

La seule Ode où il décrit le départ de Jason & son arrivée en Colchide, fournit une infinité de traits tout-à-fait semblables à ceux que vous venez d'entendre. Il vint, dit-il, ce héros si fameux ; & , comme il estoit inconnu, & que tout l'air de sa personne avoit quelque chose de plus qu'humain, on le prenoit pour quelqu'un des immortels ; & chacun demandoit en le voyant, si ce n'estoit point ou Mars ou Apollon. Il y a parmi les Olympioniques une

Ode entiere qui n'est qu'un éloge des Graces , auquel on peut dire qu'elles ont elles-mêmes travaillé.

On voit aisément par cet échantillon combien s'éloignent de la verité ceux qui croient qu'il n'y a dans Pindare que de l'élévation , & qui le voyent toujours comme un aigle dont le vol échappe aux yeux , & se perd dans l'obscurité des nuës.

Après avoir traité de l'enthousiasme , & des digressions de Pindare , & avoir montré ce qu'il est dans le genre sublime , & dans le genre fleuri , il faut dire un mot de son stile. Il est toujours le même par tout , toujours proportionné à sa manière de penser , serré , concis , & sans trop de liaisons dans les mots : l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il dit ; & les vers en ont plus de force. Le soin d'ajuster des transitions ne seroit que rallentir le feu du poëte , en donnant à l'enthousiasme le temps de se refroidir.

Par tout ce que je viens de rapporter de Pindare , on peut juger , ce me semble , qu'il a esté en son genre un des plus grands génies du monde. Il rassembloit en luy seul toutes les qualitez qui font les excellents poëtes ; un esprit noble & élevé , un grand feu d'imagination , une disposition presque égale pour la force & pour l'agrément. Il fait souvent un usage admirable de la fable , & il l'emploie avec tant d'art , que si l'on en excepte quelques endroits où il se livre aux erreurs de son temps , luy qui d'ailleurs les combat presque par tout , il n'y a rien dans ses poësies qui ne puisse convenir à un théologien tres sage. Tout y porte les hommes à la pieté envers les Dieux , à l'amour de la patrie , & aux vertus dont la pratique fait le lien de la société civile. Il échauffe l'ardeur du courage ; & il l'inspire même par ses pensées & par la cadence de ses vers. Avec ces qualitez il méritoit pour le moins autant que le fameux Tyrtée d'avoir une place honorable dans la republique de Sparte ; il méritoit même d'estre couronné dans celle de Platon.

Du reste quant à ce qui regarde les particularitez de sa vie, le détail & la critique de ses œuvres, les dissertations que l'on peut faire sur les jeux célèbres de la Grèce, & plusieurs autres choses dont les recherches seroient curieuses, & ne seroient pas sans utilité, tout cela presentement ne fait rien à mon sujet. En parlant de Pindare, je ne me suis proposé, Messieurs, que de vous entretenir du caractère de sa poésie, & j'ay peut-estre raison de craindre qu'il n'y ait déjà trop long-temps que je vous en parle.

D I S S E R T A T I O N
S U R L A C Y R O P E D I E
D E X E N O P H O N.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

L'HISTOIRE de Cyrus a esté écrite fort diversement par trois auteurs célèbres; Hérodote, Ctésias & Xénophon. Voicy comme la raconte Hérodote, le plus ancien des trois, & qui vivoit en mesme temps que Xerxés & Artaxerxés Longimanus.

Astyage, Roy des Médes, donna sa fille Mandane en mariage à Cambyse Perse, d'une naissance obscure, & cela dans la crainte que s'il l'a donnoit à quelque homme puissant, l'enfant qui naistroit de ce mariage, n'employast les forces de son père pour accomplir sa destinée, laquelle, par la bouche de l'Oracle, luy promettoit de renverser l'empire des Médes. Dans ce temps-là les Perses leur estoient soumis, & n'avoient pas dans l'Asie une grande réputation. Cyrus, par une longue suite de guerres & de victoires, les rendit illustres, & maistres de ceux à qui ils obéissoient auparavant. Astyage, après trente-cinq ans de regne, fut dépouillé par Cyrus; Crésus fut vaincu, & Ba-

bylone fut prise après un long siège. Enfin, ce conquérant qui avoit sçeu former un si grand empire, trouva par les mains de Tomyris Reine des Massagètes la fin de ses victoires & de sa vie, après avoir esté vingt-neuf ans sur le Throne.

Ctésias estoit de Cnide, & vivoit en mesme temps que Xénophon. Car il se trouva dans l'expédition que le jeune Cyrus entreprit contre son frere Artaxerxès Mnemon. Il fut pris par celui-cy, & comme il estoit habile médecin, il demeura seize années entières à sa cour dans une grande considération. Ce fut pendant cet espace de temps qu'ayant consulté les Archives des Perses, il en tira, selon Diodore, de quoy remplir les vingt-deux livres de l'Histoire Persique qu'il écrivit, & dont parle Photius. Mais sa bonne foy est extrêmement suspecte, & il semble n'avoir écrit l'histoire de Cyrus que dans la veüe de contredire Hérodote, lequel se rend témoignage à luy-mesme, que n'ignorant pas les manières différentes dont on racontoit l'histoire de Cyrus, il s'est attaché à celle qu'il a jugée la plus veritable. Ctésias prétend qu'Astyage n'avoit avec Cyrus aucune alliance, bien loin d'estre son ayeul; qu'il épousa la fille d'Astyage nommée Amyntis; que les Bactriens se soumirent volontairement à sa domination. Il place ensuite l'expédition de Cyrus contre les Saces, puis celle de Lydie, où Cyrus ayant fait Crésus prisonnier, le fit passer dans la Médie; & luy donna une grande ville proche d'Ecbatane. Il raconte qu'Astyage mourut poignardé par celui mesme que Cyrus avoit député vers luy: & que Cyrus enfin ayant esté blessé dans une bataille contre les Derbices, ne survécut que trois jours, & mourut après trente ans de regne.

Hérod. l. i.

Xénophon contemporain de Ctésias dans les huit livres de la Cyropédie, a donné la vie de Cyrus tout autrement que les autres; de sorte que n'ayant suivi personne, il n'a trouvé personne qui l'ait suivi. Car outre une infinité d'endroits qu'on ne pourroit rapporter icy, sans copier une grande

grande partie de son ouvrage. Premièrement, il place dans l'empire des Mèdes Cyaxare entre Astyage & Cyrus, quoique Cyrus ait succédé immédiatement à Astyage, comme Ctésias, qui combat les sentiments d'Hérodote en toute occasion, en convient avec luy. En second lieu, le consentement de ces deux auteurs est une preuve manifeste que la mort de Cyrus n'a point esté telle que Xénophon la raconte, lorsqu'il le fait mourir au milieu de la paix & dans les embrassements de sa famille. Ces différences & beaucoup d'autres ont esté cause que ni Diodore, ni Trogus Pompeius, ni Justin, n'ont suivi le récit de Xénophon, & qu'ils luy ont unanimement préféré Ctésias & Hérodote. Et c'est aussi ce qui a fait dire à Cicéron dans la première épître à son frere Quintus, que Xénophon avoit composé l'histoire de Cyrus, non pas suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement : *Cyrus ille à Xenophonte non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justî imperii*. Le P. Petau & Joseph Scaliger, deux hommes au moins aussi capables que Cicéron de décider en matière d'Histoire & de Chronologie, sont entièrement du même avis; le premier s'explique ainsi dans le livre dixième de *Doctrina Temporum*. *Xenophontem autem, quia fabulam de Cyro potius quàm historiam edidit, consultò præterimus*. Et Scaliger dans les Prolégomènes de son livre de *Emendatione Temporum*, soutient qu'excepté les noms propres, & le souvenir de deux ou trois événements, tels que sont la défaite de Crésus, & la prise de Babylone, on ne trouvera pas plus de vérité dans la Cyropédie, que dans le Roman d'Héliodore.

L'opinion opposée n'a pas laissé de trouver des deffenseurs, qui semblent estre fâchez qu'un livre écrit avec un si grand art, & rempli de maximes si utiles, ne soit pas tant regardé comme une histoire, que comme un recueil de préceptes, sans compter que ces préceptes mis dans un jour très agréable, ont leur mérite à part, & qu'il vaut encore mieux estre philosophe qu'historien.

Cependant le sentiment de Cicéron a prévalu ; & c'est pour l'appuyer d'une nouvelle preuve, que je veux développer dans cette Dissertation le fonds de la Cyropédie. Voicy donc ce que je crois de plus vrai-semblable.

La Cyropédie contient deux choses. La vie de Cyrus depuis sa naissance jusqu'à sa mort, & par occasion elle contient aussi un nombre infini d'enseignements très sages, tant pour la guerre que pour la paix, tant pour ceux qui doivent commander aux autres, que pour ceux qui doivent obéir. Premièrement, tout ce qu'on trouve de morale dans la Cyropédie, n'est autre chose que la doctrine de Socrate, dont Xénophon avoit esté disciple. Secondement, ce qu'il y a d'historique n'y sert que d'occasion d'étaler de la morale, comme dans nos meilleurs Romans les faits historiques ne sont conservez que pour donner lieu à des choses plus agréables. Et c'est pour ce dessein que Xénophon a préféré Cyrus aux autres héros qu'il auroit pû choisir, parce que sa vie, comme je l'ai déjà dit après Hérodote, estoit racontée diversément. Dans l'obscurité des temps reculez, & dans cette espece d'incertitude, il a choisi & ajusté ce qui convenoit le mieux à son entreprise. De la vie de Cyrus, il a sçeu faire ce qu'on a fait depuis de son propre ouvrage, avec cette différence qu'en ménageant à son gré les événements, il n'a songé qu'à enseigner la vertu, au lieu que par les mesmes moyens on n'a, ce semble, pensé dans ces derniers temps, qu'à débiter des aventures frivoles, & des contes de galanterie. Et certainement le choix de Xénophon est très heureux. Car de mesme que pour le Roman d'Astrée, l'auteur a choisi un lieu tranquille & délicieux, parce qu'il luy falloit une scène conforme au spectacle qu'il vouloit représenter : ainsi pour l'éducation dure & austère que Xénophon vouloit inspirer aux hommes, il a trouvé un pays rude & stérile, & un peuple tout occupé de la chasse, & du soin des bestiaux, car c'est ainsi que Platon en parle dans le troisième livre des Loix. Et il ajoûte que l'obéissance estoit fort douce parmi les Per-

ses , de sorte que l'amitié plustost que le devoir unissoit les chefs & les soldats ; & que Cyrus ne dédaignoit pas d'écouter les sentiments de tout le monde, & d'admettre à son entretien tout ce qui composoit son armée. Xénophon, dans la nature du pays & dans l'humeur des hommes, a trouvé où baslir son système d'éducation , & dans cette liberté des conversations, de quoy produire tout ce que la conversation de Socrate luy avoit appris.

Dans cette espece de Roman , pour m'exprimer ainsi ; Xénophon, comme Scaliger l'a fort bien remarqué, a suivi l'exemple des plus célèbres Sophistes de son temps , qui pour donner plus de poids & d'autorité à leurs préceptes, les mettoient dans la bouche de ces anciens héros dont la mémoire estoit en grande vénération ; & supposoient, par exemple, que Nestor , Ulysse, ou Palamède, estant au siège de Troye, avoient dit dans l'occasion telles & telles choses, qui n'estoient en effet que les pensées de ces écrivains. Nous avons dans Platon des exemples de cette coutume , comme on peut voir dans le premier Hippias & dans le Phédrus. Car dans le premier Dialogue qui porte le nom d'Hippias , ce Sophiste célèbre , invite Socrate à venir l'entendre réciter un discours touchant les exercices auxquels un jeune homme doit s'appliquer, & luy dit que la forme de ce discours est telle : Après que Troye fut tombée sous la puissance des Grecs, un jour Néoptolème s'adressant à Nestor , luy demanda quels estoient les exercices convenables à un jeune prince. Sur quoy Nestor fait une réponse à Néoptolème remplie de tout ce qu'Hippias avoit pû imaginer sur un si beau sujet. Et dans le Phédrus, Socrate demande à ce jeune homme dont le Dialogue porte le nom , s'il ne connoist pas l'art de la Rhétorique composé par Nestor & par Ulysse dans le loisir du siège de Troye, & Phédrus répond qu'il ne connoist point les ouvrages de Nestor ni d'Ulysse, à moins que par Nestor, on n'entende Gorgias, & par Ulysse, on n'entende Thrasymaque ou Théodore. Et c'est pour quelque ouvrage

*Quintil. l. 3.
c. 1.*

En 1707.

semblable que quelques lignes après il nomme Palamède un des Sophistes, lequel, selon Quintilien, n'est autre qu'Alcidamas d'Elée. C'est en quelque façon de cette manière détournée que M. l'Archevêque de Cambrai a usé dans son *Télémaque* composé pour l'instruction des Princes, qui font aujourd'hui l'appuy & l'espérance de tant de Royaumes.

D'ailleurs Xénophon qui ne vouloit pas de bien aux Perses, n'a peut-être pas esté fâché de redonner en beau l'origine de quelques usages dont on ne voyoit plus parmi eux que des traces très foibles, & des vestiges défigurés. Il prend soin de terminer la *Cyropédie* par une comparaison odieuse des Perses de son temps avec les anciens Perses, & d'apprendre à tout le monde ce qu'il avoit vû, lorsqu'avec Agéfilas, ou avec le jeune Cyrus, il avoit passé dans leur pays. Il faisoit en cela une chose agréable à toute la Grèce, qui n'avoit point d'ennemi plus redoutable que le Grand Roy. Car c'est ainsi qu'ils appelloient le Roy de Perse, comme nous nommons aujourd'hui le Grand-Seigneur.

Pour confirmer ces conjectures touchant la *Cyropédie*, il faut voir si en effet la doctrine de Socrate y est contenue : car si d'un côté on y voit une singularité telle que je l'ai fait remarquer, à décrire les actions de Cyrus avec leurs circonstances, & que d'un autre côté on y retrouve une morale qui n'a pris naissance qu'avec Socrate, on fera ; ce me semble, bien fondé à regarder la *Cyropédie* comme un Roman de vertu. Or je soutiens que les sentiments de Socrate, & ceux qu'on voit répandus dans tout le corps de la *Cyropédie* sont précisément les mêmes. Mais comme pour en faire la comparaison il ne nous reste de bien complet que Platon & Xénophon ; je dis, & il est clair, qu'on doit plustôt comparer la *Cyropédie* avec les mémoires de Socrate dressés par Xénophon, qu'avec les dialogues de Platon, bien que dans ceux-cy on ne laisse pas de trouver les mêmes choses lorsqu'on y regarde de près. C'est

donc dans le Socrate de Xénophon qu'il faut chercher les sentimens dont Xénophon a rempli la *Cyropédie*, parce que cette voye est la plus courte, & parce qu'il est naturel que Xénophon ait rendu Socrate comme il l'a compris.

Tout le monde sçait que ces deux hommes célèbres ont esté disciples de Socrate ; tous deux ont reçu de luy les principes de sa morale, & tous deux dans des ouvrages immortels, les ont transmis à la postérité. Mais comme ces principes avoient fait sur leur esprit des impressions différentes, ils les ont rendus différemment chacun selon sa manière de se les approprier. Et c'est sans doute une forte d'estude très agréable & très utile en mesme temps, que d'observer avec soin comment les mesmes discours prennent un tour & un air si différent, suivant la différence des personnes qui les entendent ; à peu près comme les mesmes plantes ont plus ou moins de force & de beauté, selon la nature des terres où elles sont cultivées. Socrate ayant trouvé la philosophie toute occupée à la contemplation de la nature, & dans des recherches plus capables d'attirer l'admiration des hommes, naturellement amoureux de ce qu'ils ignorent, qu'elles ne servent à establir leur véritable félicité ; Socrate, dis-je, fut le premier qui luy fit tourner les yeux du costé de la morale, & qui songea uniquement à rectifier les mœurs des hommes, comptant pour rien la gloire de satisfaire leur curiosité. Il sçeut donc dans la connoissance de l'homme mesme trouver l'idée de sa perfection, & s'attachant à suivre cette idée, comme on suit un guide éclairé, il sçeut parvenir à la source du vrai bonheur. Platon qui avoit admirablement bien compris toute l'estenduë de ses principes, les a expliquez d'une façon très claire, dans son *Dialogue sur la Justice*, qu'on nomme communément la *République*. Il y compare chaque homme avec une République entière, & comme le bonheur d'un estat consiste dans la correspondance mutuelle de toutes ses parties,

& dans une parfaite subordination, de même dans chaque personne en particulier, la vertu & le bonheur viennent, selon luy, de la même cause, ſçavoir de l'ordre, que les facultez de l'ame doivent garder entre elles, & de la dépendance où elles doivent eſtre l'une de l'autre. Car il y enſeigne que l'ame, toute ſimple qu'elle eſt, peut avec raiſon eſtre conſiderée comme eſtant compoſée de trois parties, qui ſont comme autant de principes différens, d'où naiſſent tous les mouvements & toutes les actions qu'on peut imaginer dans la conduite de la vie. La première de ces trois parties eſt l'entendement, *νοῦς*, à qui il appartient de régler toutes les autres. La ſeconde eſt celle qui capable de mouvements impétueux, eſt par elle-même indifférente au bien ou au mal, & ſuit la détermination qu'on luy donne, ſoit que cette détermination vienne de la raiſon, ſoit qu'elle vienne des paſſions. Et la troiſième eſt celle où réſident toutes les paſſions, qui peu d'accord entre elles, & avec les autres parties, ſe déchirent mutuellement, & veulent ſe rendre maiſtreſſes au lieu d'obéir. La perfection de l'homme, ſelon Socrate, & l'origine de ſon bonheur conſiſte dans le pouvoir qu'exerce ſur les autres parties l'entendement, cette émanation de la Divinité, ce démon familier qui, par un privilège ſpécial de la nature humaine, nous eſt donné en naiſſant, pour tenir toujours la bride, & régler toutes les actions de noſtre vie : & c'eſt pour ſoumettre les paſſions qu'il a droit de mettre de ſon coſté les forces de la partie iracible, comme la ſouveraine puiffance dans un eſtat employe la force militaire & les armes pour tenir dans le reſpect des ſujets toujours preſts à ſe ſoulever, toujours en garde elle-même pour ſ'empêcher d'eſtre vaincuë, & miſe au fers par les paſſions, comme par une populace rebelle & inſenſée. De ce principe bien développé, & mis, pour ainſi dire, ſous les yeux par des images ſenſibles, on peut tirer ſans peine, après Platon, les définitions de toutes les vertus & de tous les vices, & des règles infaillibles pour juger du

mérite de chaque chose, même de celles qui s'attirant le plus l'admiration des hommes, semblent éblouir leur raison, & la mettre hors d'état de leur donner leur juste prix. Et le chemin marqué par la lumière de ce flambeau, conduit les hommes au plus haut point de perfection, où ils puissent naturellement arriver.

Tel est en abrégé le fondement de tous les discours de Socrate. Tout ce qu'on y apperçoit de beautez, ne sont que des rayons qui partent de ce principe si fécond & si lumineux. Et c'est une erreur de croire que dans les Dialogues de Platon, Socrate qui fait presque par tout le premier rôle, ne se découvre jamais, & que content d'avoir jetté son adversaire dans de nouvelles obscuritez, il garde pour luy seul la connoissance de la vérité, sans se mettre en peine de la faire passer dans l'esprit des autres, ni de lever des difficultez qu'il n'a fait que rendre plus grandes par l'adresse de ses demandes & par la subtilité de ses objections. Car dans le Dialogue où Platon le fait parler sur la justice, c'est-à-dire, sur le fondement de toute la Morale, il démesle très nettement ses pensées; il expose sans déguisement le fonds de ses principes, & l'on n'a peut-être pas un autre ouvrage, où l'esprit soit conduit avec plus de précision & de clarté. Et si dans les autres Dialogues l'ironie, cette figure favorite de Socrate, & qu'il emploie si heureusement à refuter les opinions ridicules des Sophistes, ne luy permet pas toujours d'establiir luy-même sa doctrine: il ne faut que se ressouvenir de celui-cy, pour voir d'un coup d'œil, & suppléer ce qui n'est pas peut-être assez exprimé. Mais revenons à Xénophon.

J'ai souvent esté tenté de croire qu'il avoit composé la Cyropédie pour redonner la doctrine de Socrate à sa manière, comme Platon dans le Dialogue de la République l'a redonnée selon qu'elle luy avoit frappé l'esprit. Et pour dire la vérité, s'il a eu en veüe d'écrire à l'envi de Platon, comme on peut assez aisément se le persuader, on luy doit la louange d'avoir bien sçeu de quelle manière il devoit

s'y prendre pour réussir à faire un ouvrage, qui pût trouver ses partisans. Car comme dans le Dialogue de Platon sur la justice, il n'y a que peu d'interlocuteurs, & que Socrate y parle presque seul, depuis le commencement jusqu'à la fin; apparemment Xénophon aura crû pouvoir de son costé arrester l'attention des hommes, & faire quelque chose de parfait pour la forme, s'il présentoit dans une narration élégante & variée, des faits historiques dont la lecture eût des charmes par elle-mesme, avec des entretiens amenez à propos, & qui fussent remplis d'enseignements à la portée de tout le monde, & débitez d'une manière agréable & sans affectation. En un mot, il aura crû que si dans la mesme composition, il réunissoit la douceur d'un récit noble & poli, les graces du Dialogue & la solidité des préceptes, il pourroit ou égaler ou surpasser l'ouvrage de Platon, qui n'offre à l'esprit du lecteur, qu'une de ces trois choses, c'est-à-dire, un très beau Dialogue. Il a bien compris que les hommes aiment naturellement les histoires, & que d'ailleurs ce qui se dit comme par occasion & sans dessein, s'empare plus agréablement de leur imagination, que ce qui est proposé d'une façon directe & sans art. Par ce moyen-là Xénophon a donné de l'ame & du mouvement à la République de Socrate, telle qu'il l'a imaginée, & il a rempli autant qu'il estoit en luy, le desir que ce Philosophe fait voir au commencement du Timée, où il s'explique sur le plaisir qu'il auroit à voir tout ce grand corps en mouvement, comme un homme qui regardant des animaux en peinture, leur souhaite de la vie & de l'action.

Quoy-qu'il en soit de ce dessein de Xénophon, que je mets au rang de ces pensées qui viennent quelquefois aux gens de Lettres, & qu'il est plus aisé de sentir, que de prouver aux autres; on doit convenir que la philosophie de Socrate avoit jetté dans l'esprit de Platon des racines bien plus fortes & bien plus profondes, que dans celuy de Xénophon. Je n'en veux donner qu'un exemple, mais

il

est assez sensible pour faire entendre en peu de mots ce que je veux dire.

Les sciences où la méditation a beaucoup de part, comme sont la science des Nombres & la Géométrie, ont deux usages, dont l'un regarde la perfection des arts, l'autre consiste à éloigner l'ame du commerce des sens, à détourner les yeux des objets matériels, par l'habitude d'envisager des vérités abstraites; & de mettre ainsi l'homme autant qu'il se peut pendant le cours de cette vie mortelle, dans l'état de perfection où l'ame se trouvera, lorsque dégagée du corps comme d'une prison, elle sera renduë à elle-même; lorsque ne tenant plus rien de la contagion que cette partie mortelle fait passer jusqu'à elle, libre du trouble des sens, elle contempera dans un repos entier les vérités éternelles, dont elle n'a icy qu'une très foible connoissance. Tout le système de Socrate conduit les hommes à considérer les sciences élevées par rapport à ce dernier usage. Et c'est aussi de cette façon que dans le septième livre de la République, Socrate en approuve l'estude & les recherches. Xénophon au contraire, bien qu'éclairé des mêmes lumières que Platon, n'en tire pas les mêmes conséquences. Et lorsque dans le recueil des Dits de Socrate, il le fait parler sur la Géométrie, ou sur l'Arithmétique, vous n'y trouverez rien qui ne soit commun, ni qui passe l'usage ordinaire. Xénophon n'a pas porté plus loin ses veûs, soit qu'accoutumé aux affaires, & peu né pour le repos de la méditation, il n'ait pas crû nécessaire de quitter les routes battûes; soit qu'il n'ait pas espéré de remporter le prix dans une carrière que Platon avoit fournie si glorieusement, soit qu'en effet l'estenduë de son esprit eust des bornes, & que malaisément il pût suivre un système dans des conséquences un peu recherchées. Car pour envisager une vérité & en soutenir toutes les conséquences, il ne faut pas avoir les yeux de l'esprit moins perçants, ni moins assésûrez, que le devoient estre les yeux du corps pour soutenir tout l'éclat d'un corps lumineux comme le soleil. Et

c'est l'avantage qu'on ne peut refuser à Platon.

Cette inégalité d'esprit & d'intelligence se remarque tous les jours dans les personnes qui font les mêmes études. Ainsi de deux hommes qui s'attacheront à lire les Dialogues de Platon, l'un né pour les réflexions & les veûes de la haute Philosophie, s'en rendra propres tous les principes, & sans négliger les beautés du langage & le tour du Dialogue, se remplira l'esprit du plan tout entier de sa Dialectique ou de sa Morale ; l'autre n'entrera que dans ce qu'il trouvera de plus aisé, il en choisira des traits, & l'esprit plein des grandes beautés qu'il aura remarquées, soit dans les exordes, soit dans certains endroits plus travaillez que les autres, il ne laissera pas de dire des choses qui parmi les gens du monde le feront passer pour un homme versé dans la Philosophie des anciens, mais qui parmi les vrais sçavants ne le feront passer que pour un homme du monde qui a pris une teinture de Philosophie.

C'est de cette sorte qu'on peut imaginer le génie de Xénophon ; & c'est avec ces dispositions qu'il a recueilli les Dits mémorables de Socrate, qui n'ont servi que de matériaux pour la composition de la Cyropédie. Mais si de la Philosophie de Socrate il ne nous restoit que l'un & l'autre de ces ouvrages, on auroit aujourd'hui bien de la peine à la démêler. Il faudroit estre encore plus intelligent, que le seroit un Architecte, qui sur la moindre partie d'un monument antique qui se seroit conservée entière, pourroit marquer les proportions justes de tout l'édifice. Il faudroit, par exemple, deviner tout ce que j'ay dit en parlant de la République, d'après ce seul morceau qui se trouve au livre sixième de la Cyropédie, lorsqu'Artaspe fait à Cyrus un aveu de sa foiblesse, & confesse que sa vertu n'a pû résister à l'impression que la veûe de Panthée a faite sur ses sens. » J'éprouve, dit-il, sensiblement » que j'ay deux ames. C'est une nouvelle Philosophie que » l'Amour, ce grand Sophiste, m'a enseignée. En effet, si je

n'avois qu'une ame, la mesme ne pourroit pas estre en-semble & bonne & mauvaise, ni en mesme temps aimer le bien & le mal, ni vouloir tout à la fois faire une mesme chose & ne la pas faire. Cela prouve clairement que j'ay deux ames. Quand la bonne est la plus forte, elle fait le bien. Quand la mauvaise a l'avantage, elle entreprend des actions vicieuses. Maintenant que je vous ay à mon secours, dit-il à Cyrus, ma bonne ame est la plus puissante.

Il faudroit de mesme, de ce qu'on trouve dans Xénophon sur la nature de l'ame, venir de proche en proche à toutes les autres preuves de son immortalité, que Socrate en apporte dans Platon. Car Cyrus au lit de la mort, parle à ses enfants sur ce sujet, conformément en partie à ce qu'on lit dans le quatrième livre des Dits mémorables de Socrate, & à ce qu'on voit plus au long dans le Philébe, dans le dixième livre des Loix de Platon, & dans l'Oraison de Cicéron pour Milon, où cet orateur s'approprie ce qu'il avoit lû dans Platon, dont les sentiments, qui ne sont autres en morale que ceux de Socrate, estoient pour luy des oracles. Voicy l'endroit tout entier tel que Monsieur Charpentier de l'Académie Françoisé, l'a rendu en nostre langue, & dont j'ay suivi la traduction dans tout ce que j'ay rapporté de Xénophon. Il est aisé d'y reconnoître l'opinion de Socrate sur la nature de l'Ame, & les mesmes discours que Socrate condamné par la pluralité des voix, adressa à ceux de ses juges, qui avoient donné leurs suffrages en sa faveur. Ce qui sert encore extrêmement à prouver ma conjecture. « Mes enfants, dit Cyrus, je n'ay jamais pû croire que l'Ame vécust tandis qu'elle est dans un corps mortel, & qu'elle mourust, lorsqu'elle s'en sépare. Je vois bien que tandis qu'elle est avec luy, c'est elle qui le fait vivre & mourir. Mais je ne puis croire qu'elle cesse d'entendre & de raisonner, quand elle s'est détachée de ce corps, qui de soy-mesme est incapable de raisonnement & de discours. Au contraire

■ quand l'esprit est pur & séparé de la matière, c'est alors
 » que ses connoissances sont plus nettes, & que son intelli-
 » gence est plus éclairée. Considérez aussi que quand le
 » corps se dissout, chaque partie de sa substance retourne
 » visiblement à son semblable. Il n'y a que l'ame seule qui
 » ne se voit point, ni tandis qu'elle est icy, ni tandis qu'elle
 » en part. Et après quelque autre propos, il ajoûte, « Si donc
 » ces choses sont de la sorte, si mon ame ne fait que quit-
 » ter mon corps, faites pour l'amour d'elle ce que je vous
 » dis. Que si je suis trompé dans ma croyance, & qu'il ne
 » reste plus rien de moy après ma mort, du moins craignez
 » les Dieux qui ne meurent point, qui voyent tout, & dont
 » la puissance est infinie.

Pour entendre bien ces deux endroits, & y découvrir par-
 faitement la doctrine de Socrate, jusqu'au point de la réduire
 en système, combien faut-il avoir donné de temps & d'ap-
 plication à la lecture du Timée, du Phédon, du Ménon,
 de la République, du Phédrus, du Gorgias, & des au-
 tres ouvrages de Platon que j'ay déjà citez !

Voilà quelques échantillons du Socrate de Platon dans
 la Cyropédie. Dans tout le reste c'est le Socrate de Xéno-
 phon, tel qu'il l'a rendu dans les quatre ou les cinq li-
 vres des Dits mémorables ; ou si l'on y retrouve encore
 en quelques endroits des morceaux de la République,
 c'est avec la différence qui du génie des disciples a passé
 aux leçons du maître, quand les disciples les ont redonnées.

Socrate dans le Dialogue sur la justice étant obligé par
 son sujet à tracer le plan complet d'une République pour
 y remarquer en quoy consiste la justice, afin qu'après l'a-
 voir veûë en grand dans un estat, il pût dans chaque
 homme la reconnoître aux mesmes marques, bien qu'en
 racourci ; de mesme, dit-il, que quelqu'un qui auroit à
 lire de petits caractères, les liroit plus aisément, s'il avoit
 vû la mesme chose écrite en caractères plus grands : So-
 crate, dis-je, dans Platon, a formé sa République de
 forte, qu'il ne s'est pas contenté d'élever les hommes à une

vie dure & pénible pour en faire de bons foldats; il a songé à en faire des hommes sages, & capables de gouverner les autres, selon les plus grandes veûes de la Philosophie; persuadé que le monde ne seroit heureux que sous la conduite d'un Philosophe. Xénophon de son costé a imaginé l'éducation des Perses à peu près la mesme. Dans son plan, non plus que dans celui de Platon, l'éducation des hommes n'est point arbitraire, ni abandonnée aux soins d'une famille ignorante; mais c'est l'un des plus grands objets de l'attention que les magistrats doivent avoir au bien public. Ils veulent tous deux que d'âge en âge on entre comme dans différentes classes, supposé qu'on en soit jugé capable, ou qu'on soit rejeté, si l'incapacité se fait sentir: afin que par toutes ces diverses épreuves estant parvenus à un un âge meur, il s'éleve des hommes capables de se bien gouverner eux-mesmes, & de bien gouverner les autres. Le soin d'enseigner les enfants d'une manière conforme à la foiblesse de leur âge, & de leur mettre dans l'esprit insensiblement & comme par divertissement les principes de tout ce qu'ils doivent sçavoir un jour; ce soin, dis-je, est le mesme de part & d'autre. Et l'on peut croire que tout cela est proposé par Xénophon dans la Cyropédie, comme Socrate dans le premier Alcibiade imagine à sa fantaisie une éducation très parfaite, qu'il dit estre celle des Princes Perses, pour piquer par là l'émulation d'Alcibiade, & luy faire comprendre la différence d'une éducation parfaite, à celle qu'il a reçeüe de son tuteur Périclés. Platon & Xénophon, après Socrate, estoient persuadez que ce qui décide du reste de la vie en bien ou en mal, c'est le premier âge des hommes, & les impressions que la vertu fait dans leur esprit & dans leur cœur, lorsqu'encore tendres & flexibles, ils sont capables de tout ce qu'on veut leur inspirer. Et c'est peut-estre pour cette raison que Xénophon ayant résolu de prendre Cyrus au berceau, & de le conduire jusqu'aux derniers moments de sa vie, n'a point nommé son ouvrage l'histoire de Cyrus, mais l'éducation

de Cyrus, la *Cyropédie*, comme pour faire entendre, que la première éducation que Cyrus avoit reçeüe dans son enfance, avoit produit en luy tout ce que le monde y avoit admiré depuis. Cependant Xénophon n'ayant pris dans les idées de Socrate que ce qui tourne les hommes à la patience & à la force du courage, & ne songeant non plus que Minos & Lycurgue, qu'à les préparer aux travaux de la guerre par les exercices du corps, sans cultiver en eux par la Musique & les autres arts liberaux, cette partie de l'ame qui produit les vertus de toute espèce : il a suivi Socrate à la vérité, mais il ne l'a suivi que dans le chemin le plus aisé, & au lieu de songer à faire des hommes, il n'a songé qu'à faire des soldats. Aussi Platon dans le troisième livre des Loix, peut-estre ayant en veüe la *Cyropédie* de Xénophon, convient que Cyrus avoit esté grand capitaine, & grand amateur de son pays, mais il luy refuse l'avantage d'avoir eu une éducation entièrement bonne.

On m'objectera peut-estre touchant ce que j'ay dit de la manière dont la même doctrine de Socrate a esté renduë par deux grands hommes ; que Platon preste souvent ses propres idées à Socrate, & qu'il suivoit luy-même la méthode des Sophistes dont j'ay parlé au commencement de ce discours, lorsque pour rendre ses veüs plus recommandables, il les suppose de Socrate. Cette objection n'est pas nouvelle, mais elle est frivole. Car au travers de ce qui nous reste dans Xénophon, il est aisé maintenant de voir que Socrate a pu penser conséquemment tout ce que Platon luy fait dire ; & si l'on fait attention sur l'Apologie de Socrate, telle qu'on l'a dans Platon, l'on y retrouvera les plus sublimes principes de morale, ou du moins les conséquences immédiates. Et que cette Apologie soit conforme au discours que Socrate prononça en effet, Xénophon semble le dire luy-même, lorsqu'il convient que d'autres ont égalé la grandeur des choses que Socrate dit devant ses Juges. Ce qui certainement ne peut pas tomber sur

l'Apologie de Socrate que Lytias avoit composée.

Du reste, il ne faut qu'ouvrir la *Cyropédie* pour y trouver quelques endroits des mémoires de Socrate écrits par Xénophon. Par exemple, sur les devoirs de l'amitié fraternelle, sur la force de l'amour, sur les vertus économiques dans un général d'armée, sur les connoissances qui luy sont nécessaires, & sur mille autres sujets dont le détail seroit infini & ennuyeux. Il arrive même quelquefois à Xénophon de ne pas changer le tour du dialogue, & de rendre presque mot à mot dans la *Cyropédie* ce qu'on lit dans les *Dits mémorables* de Socrate. Témoin l'endroit où Cambyse parle de l'art militaire. Je le rapporteray en partie, comme il est dans l'un & dans l'autre de ces ouvrages. Dans les *Mémorables* au livre troisième, Socrate s'adressant à un jeune homme, qui avoit eu un maître dans la science de la guerre, luy demande ce que son maître luy a enseigné. Le jeune homme luy répond, « Qu'il luy a fait voir seulement l'ordre qui se doit tenir dans une armée, soit pour marcher, soit pour camper, soit pour combattre. Mais ce n'est-là, dit Socrate, qu'une petite partie de la charge d'un général. Il faut outre cela qu'il soigne aux appareils de la guerre; qu'il fournisse les soldats de munitions nécessaires; qu'il soit inventif, laborieux, diligent, patient, d'esprit vif; qu'il soit doux & rigoureux tout ensemble; qu'il sçache conserver son bien & prendre celui d'autrui; qu'il prodigue & qu'il pille; qu'il soit libéral & avare; qu'il soit retenu & entreprenant: enfin qu'il ait mille autres qualitez naturelles & acquises. Le jeune homme ensuite, pour montrer à Socrate un échantillon de ce qu'il sçait, luy dit, « Que selon le sentiment de son maître il faut toujours placer les meilleurs soldats aux premiers & aux derniers rangs; sur quoy il apporte des raisons qui paroissent bonnes. » Il vous a donc appris, dit Socrate, à connoître les bons & les mauvais soldats. Certes, replica le jeune homme, il ne m'a point appris ce que vous dites. Mais enfin, reprend Socrate, lorsque ce maître vous

» a montré les différentes façons de ranger une armée, vous
 » a-t-il dit quand il faut se servir des unes & des autres. Nul-
 » lement, répondit-il. Cependant, reprit Socrate, c'est se-
 » lon les occasions qu'il faut changer l'ordre. Quoy-qu'il en
 » soit, dit le jeune homme, il ne m'a rien expliqué de tout
 » cela.

L'endroit parallèle de la Cyropédie, est celui-cy. A la
 fin du livre premier, lorsque Cambyse conduit Cyrus sur
 les confins de la Perse; Cyrus entre autres choses dit à
 Cambyse, » Un jour, quand je vous priai de donner quel-
 » que recompense à celui qui m'avoit enseigné l'art mili-
 » taire, après m'avoir accordé ce que je vous demandois,
 » vous m'interrogeastes si ce maître m'avoit fait quelques le-
 » çons d'œconomie; car les soldats, me dites-vous, ont be-
 » soin des mesmes choses que les serviteurs dans une famille.
 (Il faut remarquer en passant ce trait répété tant de fois
 par Socrate;) » & après que je vous eus confessé qu'il ne
 » m'en avoit pas dit un mot, vous me demandastes s'il m'a-
 » voit discoursu des moyens pour préserver une armée des
 » maladies. . . . Je vous confessai encore qu'il ne m'en avoit
 » point parlé. . . . Ce qui vous donna sujet de me deman-
 » der, quelles choses donc il m'avoit enseignées, à quoy je
 » vous répondis qu'il m'avoit seulement enseigné les ordres
 » de batailles. Ce qui vous fit rire d'abord, & vous me mon-
 » trastes ensuite qu'il n'y avoit pas grande utilité à une ar-
 » mée, quand elle sçauroit se ranger en bataille le mieux du
 » monde, si elle manquoit de provisions, ou de santé, ou
 » d'adresse, ou d'obéissance.

Il faudroit transcrire tout cet entretien qui est très
 long, & dont tous les points sont traitez conformément
 à ce qu'on lit dans les choses mémorables de Socrate, &
 dans quelques endroits de la République de Platon, & ce
 feroit un travail peu susceptible d'agrément, & par con-
 séquent toujours trop long. Il me suffira d'avoir établi
 ce qui me paroist le plus approchant de la vérité, &
 d'avoir par une preuve nouvelle appuyé un sentiment qui
 est

est celui de Cicéron , & des plus grands critiques. L'attention des lecteurs aux livres que j'ay indiquez en fera une espèce de démonstration ; & je me flatte qu'on aura de la peine à n'estre pas étonné que personne jusqu'à présent n'ait examiné de cette manière la Cyropédie.

Xénophon mesme au huitième livre semble avoir voulu faire comprendre son dessein ; car dans un entretien entre Cyrus , Gobryas & Hytaspes , Gobryas ayant fait une réponse très digne d'un philosophe , Cyrus se tournant vers Hytaspes , « Eh bien , luy dit-il , avez-vous entendu le raisonnement de Gobryas ! Oüi , certes , répondit Hytaspes , & s'il en fait souvent de semblables , je rechercheray plustost sa fille , (car il s'agissoit de le marier) que s'il me promettoit beaucoup d'or & d'argent. Oüi , oüi , repartit Gobryas , j'ay plusieurs semblables discours par écrit , que je vous communiqueray volontiers. Ne peut-on pas croire avec raison que par ces discours , Xénophon dans le personnage de Gobryas veut parler des Dits mémorables de Socrate , dont la comparaison qu'on en peut faire avec la Cyropédie , prouvent manifestement qu'ils en sont les matériaux. Mais outre la doctrine de ce Philosophe , qui fait le fonds de la Cyropédie , Xénophon n'a pû se refuser à luy-mesme le plaisir d'y jetter l'histoire & la cause de sa mort. Cyrus ayant avec luy le roy d'Arménie , qu'il avoit fait prisonnier , & Tigrane fils de ce roy , adresse la parole à Tigrane , & luy dit : Qu'est devenu ce galant homme qui venoit autrefois à la chasse avec nous , & de qui tu faisois tant d'estat. Hélas , répondit Tigrane , estes-vous le seul qui ne sçachiez pas son infortune , & avec quelle rigueur mon père l'a traité. Et pour quelle occasion , dit Cyrus. Il s'estoit figuré , qu'il me donnoit de mauvais conseils , répondit Tigrane ; cependant il estoit si homme de bien , qu'estant prest d'expirer , il me manda , & me dit ces propres paroles ; Que ma mort , Tigrane , ne vous soit point un sujet de vouloir mal au Roy ; il ne l'a pas fait par méchanceté , mais sur

» une fausse opinion, & j'estime que ce qu'on fait par ignorance,
 » on le fait contre son gré (remarquez ce principe de Socrate.)
 » Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus. Et aussi-tôt
 » le roy d'Arménie voulant se défendre, parla ainsi : Quand
 » un mary poignarde celui qui cajole sa femme, ce n'est
 » pas qu'il soit fâché qu'elle se polisse l'esprit dans ces
 » sortes de conversations galantes, mais il croit qu'on luy
 » dérobe l'amour qu'elle doit avoir pour luy. J'ay eu pareillement de la jalousie contre cet homme-là, parce qu'il
 » me sembloit que mon fils luy portoit plus d'honneur qu'à
 » moy-mesme. Prince, luy dit Cyrus, tu as les sentiments
 » ordinaires de tous les hommes. Mais toy, Tigrane, il faut
 » que tu excuses ton père.

Peut-on avec une connoissance médiocre de Platon & de Xénophon, ne pas reconnoître dans cette histoire, l'aventure de Socrate un peu déguisée; luy, qui, selon les propres termes de Xénophon, mourut accusé de ce » que
 » persuadant aux jeunes gens qu'il estoit le plus sage de tous
 » les hommes, & le plus capable de mettre les autres dans
 » le véritable chemin de la sagesse, ils croyoient que tout
 » le monde n'estoit rien en comparaison de luy. C'estoit-là, en effet, son crime. Les autres crimes qu'on luy imputoit n'estoient que des prétextes pour le punir de celuy-là. Mais en examinant de près cet endroit de Xénophon, ne pourroit-on pas, dans l'avis que Cyrus donne à Tigrane d'excuser la faute de son père, imaginer un reproche tacite à Platon, d'avoir trop mis en jour la honte de son pays & le crime de ses citoyens dans la condamnation de Socrate ! Car je n'ignore pas l'opinion commune touchant la méfintelligence de Platon & de Xénophon. Cette opinion est principalement fondée sur quelques fragments de lettres attribuées à ce dernier, peu dignes de luy, & qui ne sont peut-estre pas plus véritables, que la plupart des lettres qui passent pour estre de ces temps-là. Il est certain d'ailleurs que Xénophon dans le livre troisième des Mémoires de Socrate a nommé Platon

avec distinction. Socrate, dit-il, affectionnoit Glaucon, à cause de Platon & de Charmide. Ce Glaucon estoit frère de Platon. Mais quelque opinion que l'on ait sur la prétendue jalousie qui divisoit ces deux grands hommes, si dans Xénophon elle a produit la pensée d'écrire les Discours mémorables de Socrate, & d'après eux la Cyropédie, il faut convenir avec un ancien, que

La noble jalousie est utile aux mortels.

HISTOIRE

DE ZARINE ET DE STRYANGÉE.

Par M. BOIVIN l'Aîné.

L'HISTOIRE de la Reine Zarine & du Prince Stryangée qui se tua d'amour pour elle, paroîtra neuve à plusieurs : mais quoy-que personne presque n'en ait encore entendu parler, cependant elle est très ancienne, & il n'y a rien qui n'en soit tiré d'auteurs originaux. Le principal canevas est un morceau qui nous reste du premier livre des histoires de Nicolas de Damas surnommé le Peripatéticien, ami particulier d'Auguste & d'Hérode le Grand. Il se trouve dans les Extraits de l'Empereur Constantin Porphyrogénète, qui ont été donnez au public, & traduits en latin par le sçavant Henry de Valois, lequel y a joint ses excellentes notes. Il y a indiqué le bel éloge qui est fait de cette Reine par Ctésias dans Diodore, l. 2. chap. 11. pag. 84. & plusieurs autres endroits. J'ay mis tout cela en œuvre, & y ay adjoint divers éclaircissements que j'ay crû nécessaires.

Quoy-que plusieurs de ces fragmens ne fussent qu'à peine reconnoissables, parce que ce n'estoient quelquefois que de brèves citations qui ne faisoient pas même un sens par-

fait, & qui ne marquoient aucun nom propre ; il est pourtant visible qu'ils se sont renouïez d'eux-mêmes, & se sont rajustez si naturellement à cette narration, que l'on ne peut pas douter qu'ils n'en fussent, desorte que nous l'avons aujourd'hui presque complète. Nous ne sçavons pourtant point de quelle manière Zarine a reçu la nouvelle de la mort de son amant. L'exact Henry de Valois nous apprend qu'il manquoit-là deux pages dans le manuscrit unique sur lequel il nous a donné les extraits de Porphyrogénète.

Ce sujet au reste semble fait exprès pour estre la matière d'une tragédie, & je ne doute point que quelque excellent Poëte n'en soit tenté. Tout y est illustre. Les principaux personnages sont des Rois & des Héros de l'antiquité. L'exemple d'un amant qui se tuë sur un refus, est un événement singulier, autant rare dans l'exécution que fréquent en la bouche des amans vulgaires. Mais sur tout les sentimens héroïques de la Reine Zarine, amante passionnée, sont quelque chose de si admirable, qu'ils donnent de la jalousie non seulement aux Philosophes, mais aux Chrestiens. Il est impossible d'entendre raisonner une Princesse Sacide, une Scythe avec tant de bons sens, d'esprit, de politesse & de vertu, sans que nous ayons honte de nous-mêmes & de nos foibleffes.

Empire des
Scythes,

Les Scythes ont possédé plusieurs fois l'Empire de l'Asie. Justin dès le commencement de son livre parle de leur Roy Tanaïs, contemporain de Véxores Roy d'Egypte. Il dit au second livre que l'Asie a esté tributaire des Scythes pendant 1500. ans, & que c'est Ninus Roy des Assyriens qui l'en a affranchie le premier.

Strabon l. 15. atteste qu'Idanthyrsus le Scythe avoit conquis l'Asie jusques en Egypte.

Arrien, en ses Parthiques dans Photius, prétend que les Parthes sont une Colonie des Scythes, qui quittèrent leur patrie sous Jandylus Roy des Scythes du temps de Sélostris.

Il se peut faire que ces trois auteurs parlent d'un même

fait, & que Tanais, Idanthyrus & Jandyus soient les différents noms d'un même Roy, comme Véxores & Sésostris passent pour un même Roy d'Egypte.

Mais Hérodote l. 1. c. 103. parle d'un temps tout différent, & beaucoup postérieur, qui est celui dont il est icy question. Il dit donc que les Scythes sous leur Roy Madyés conquièrent l'Empire des Médes sur Cyaxare, & qu'ils furent les maîtres de toute l'Asie pendant 28. ans. C'est à la fin de ces 28. ans qu'arriva l'histoire de Zarine.

Il est à propos de fixer un peu davantage cette Chronologie.

Cyaxare a régné quarante ans, il a commencé l'an 634. Cyaxare. avant l'ère vulgaire de la naissance de N. S. il a fini l'an 594.

Les vingt-huit ans de l'Empire des Scythes font partie des quarante du règne de Cyaxare, & commencent aussi l'an 634. avant N. S. car Cyaxare devint leur tributaire dès sa première année. Il secoïa le joug vingt-huit ans après, & par conséquent l'an 606. avant N. S. La guerre entre luy & Zarine a duré deux ans. Ainsi la paix se fit l'an 604. Ce fut en cette même année 604. qu'une troupe de Scythes chassés de leur pays se refugia chez Cyaxare, qui les employa pour montrer à tirer de l'arc aux jeunes Seigneurs Médes. Mais ensuite s'emportant contre eux de ce qu'ils ne luy avoient pas fourni de la venaison un certain jour, ils se vangèrent par une cruauté sur un de leurs disciples qu'ils luy firent manger, & se sauvèrent en Lydie chez Alyatte, père de Crésus, ce qui fut cause de la guerre des Médes en Lydie, où Cyaxare commandoit en personne ses armées contre Alyatte, tandis que Stryangée son gendre faisoit la guerre chez les Parthes contre Zarine avec une autre armée.

Cyaxare est le plus grand des Empereurs Médes, comme dit Hérodote. Il est appelé Astibaras ou Astibarnas par Ctésias dans Diodore. Il estoit fils de Phraortés & petit fils de Déjocés. Tous ces Rois ont plusieurs noms,

& tout à fait différents, non seulement suivant chaque langue, mais souvent en la même, suivant les divers auteurs qui en parlent. C'est ce qui rend leur histoire fort difficile. On prétend que Cyaxare & Assuérus sont un même nom qui se donne à tous les Rois Mèdes. Il est certain que Déjocès est appelé Cyaxare dans Diodore de Sicile, qui cite même cela d'Hérodote, dont il s'écarte en changeant le nom propre. L'opinion commune est aussi qu'Astyage fils de Cyaxare s'appelloit Assuérus, ou Cyaxare comme son père, & il doit estre l'Assuérus mary d'Esther. La Chronologie le fait voir. Outre cela Darius le Méde dans Daniel chap. 5. & 6. est le Cyaxare de Xénophon livre 8. de la Cyropédie, comme Josephé l'insinüe livre 11. ch. 12. mais pour éviter cette confusion de noms, tenons nous en icy à ceux d'Hérodote.

Mort de
Phraortès.

Phraortès père de Cyaxare fut tué devant Ninive qu'il avoit assiégée, & ce fut l'an 634. avant nostre ère. Nabuchodonosor Ciniladan possédoit alors Ninive, car il estoit Roy des Assyriens & des Babyloniens. Il avoit commencé l'an 647. avant N. S. Labopolassar qui est Nabuchodonosor qu'on appelle le père, luy succéda l'an 625. & Lagocolassar qui est Nabuchodonosor le fils & surnommé le Grand, succéda à son père l'an 604. Tout cela est constant par l'ère de Nabonassar, qui est la plus certaine de toutes les ères, & qui a esté inventée exprés par les Mathématiciens. Ce fut donc Ciniladan qui tua Phraortès.

Le premier exploit de Cyaxare fut de rassembler Ninive tout de nouveau pour venger la mort de son père, mais il ne put prendre cette place pour lors. Car il fut contraint de lever le siège pour aller s'opposer aux Scythes qui estoient entrez en armes dans ses estats.

Madyés.

Madyés fils de Protothyés, estoit Roy des Scythes de devers le Tanais. Il chassa de l'Europe les Cimmériens; & les ayant poursuivis jusques dans la Médie, où ils s'estoient réfugiés, il y entra avec eux. Cyaxare estant ac-

couru pour luy donner bataille , la perdit , & devint tributaire des Scythes , qui par ce seul coup se rendirent maîtres de tout l'Empire des Mèdes.

Madyés traversoit déjà la Palestine pour passer en Egypte quand Psammitique Roy d'Egypte qui venoit de prendre Azot ville de Syrie , après un siège de vingt-neuf ans , trouva moyen de conjurer cet orage , en arrêtant ce conquérant Scythe à force de presens & de prières. Psammitique.

Quelques Scythes en s'en retournant pillèrent le temple de Venus Uranie dans la ville d'Ascalon.

D'autres s'emparèrent de la ville de Betsan , qu'on dit avoir esté autrefois la fameuse Nyse de Célésyrie fondée par Bacchus , & luy donnèrent le nom de Scythopolis , ou ville des Scythes , dont il est fait mention sous ce nom dans le second livre des Macabées chapitre 12. verset 29. 30. 31. & dans Joseph en une infinité d'endroits. Ils y consacrèrent mesme un temple à Diane Scythique , comme dit Hégésippe l. 3. c. 9. Cette ville qui est proche du Jourdain dans la Galilée , avoit fait partie du Royaume de Samarie , ou des dix tribus d'Israël ; mais il y avoit déjà 106. ans qu'il ne subsistoit plus , & qu'il avoit esté détruit par Salmanassar l'un des prédécesseurs de Ciniladan. Ainsi les Scythes s'estoient emparez de cette ville sur Ciniladan. Scythopolis.

Mais le bon Roy Josias regnoit encore alors à Jérusalem , & ne mourut que l'an 630. avant N. S. Psammitique mourut aussi en la mesme année 630. Et ce fut son fils Nécas ou Nécao , nouveau Roy d'Egypte , qui tua Josias à Mageddo , ou Magdolé en Syrie , en allant faire la guerre contre Ciniladan. La Bible fait mention de cet exploit & Hérodote mesme l. 2. c. 159. Josias

Madyés mourut aussi quelque temps après ; on ne sçait point en quelle année , & Marmarés Roy des Scythes Saces luy succéda. Il se peut faire mesme que Marmarés dans Ctésias , est le mesme que Madyés dans Hérodote , & qu'Osimadyés dans d'autres , car chaque auteur ne parle que d'un de ces Rois & que d'un de ces noms. Les Sa- Nécao. Marmarés.

ces sont des Scythes Nomades aussi-bien que ceux de devers le Tanaïs, & mesme les Perses donnent le nom de Saces à tous les Scythes. Ainsi cette qualité de Roy des Saces ne suffit pas pour establir de la distinction entre Madyés & Marmarés.

Les Saces.

Mais en particulier les Saces sont les plus braves de tous les peuples de la Scythie, & passent pour les mesmes que les Massagètes. Ainsi Tomyris Reine des Massagètes qui tua Cyrus l'an 529. avant nostre ère, est probablement une des descendantes de nostre Zarine, Reine des Saces l'an 608.

Les femmes Saces vont à la guerre comme les hommes, & combattent ordinairement à cheval.

La ville capitale des Saces s'appelle Roxanace, ou Roxonace. On trouve ce nom dans Nicolas Damascène & dans Stephanus.

Rétablissement de Cyaxare.

Cyaxare qui demouroit toujors à Ecbatane, ancienne capitale de Médie, estoit devenu père d'Astyage, qui depuis a esté son successeur à l'empire des Médes. Il s'estoit fortifié insensiblement par des alliances. Il avoit deux filles parfaitement belles, & célèbres mesme par leur esprit & leurs divers talens. L'une s'appelloit Rhétée ou Roitaie, qui avoit épousé depuis peu Stryangée, Prince des plus braves, des mieux faits, & des plus polis de tout l'Orient. L'autre estoit cette fameuse Nitocris qui fut mariée peu de temps après à Nabuchodonosor le Grand, comme nous l'apprenons suffisamment d'Hérodote & de Joseph.

Cyaxare paroissoit tout accoutumé au joug des Scythes depuis 28. ans. Il prépara un festin à Marmarés son Empereur, & aux principaux Scythes de sa Cour, où il ne manqua pas l'occasion de les enivrer, & de les égorger ensuite tous. Ce stratagème arrivé l'an 606. avant nostre Seigneur, rétablit l'Empire des Médes.

Après la mort du Roy Marmarés, les Saces n'abandonnerent pas d'abord leurs prétentions à l'Empire. On voit que tout y estoit en confusion dans ces temps-là, & que les

les Egyptiens, les Assyriens & Babyloniens d'alors aussi-bien que les Médes & les Scythes, le déchiroient chacun de leur côté.

Le Royaume des Saces par la mort de Marmarés, appartenoit de droit à Zarine, ou Zarinée, comme d'autres l'appellent; Princesse qui possédoit éminemment toutes sortes de qualitez héroïques: la beauté, la noblesse, la politesse, la valeur, la prudence dans les conseils, la grandeur d'ame dans les entreprises, la constance & la vigueur dans l'exécution, une éloquence mâle & naturelle, soutenue d'une philosophie surprenante & difficile à croire dans une Scythe; toute la vertu morale la plus pure & la plus sévère, qu'il est impossible de ne pas admirer, & qu'il ne semble pas possible d'imiter. C'est tout dire, qu'après sa mort ses peuples ont rendu les honneurs héroïques à sa mémoire, & luy ont consacré des temples comme à leurs Dieux.

Voicy les propres termes dont Ctésias en parle dans l'abregé qu'en a fait Diodore: *Les Saces avoient alors pour Reine une femme nommée Zarine, qui excelloit à faire la guerre. Elle avoit de l'audace & de l'exécution beaucoup au dessus des autres femmes Sacides, quoy-que cette nation en général abonde en femmes vaillantes, & qui participent comme les hommes à tous les hazards de la guerre. On dit que cette Reine n'avoit pas sa pareille en beauté. Elle se faisoit admirer par la grandeur de ses entreprises, & par la bonne part qu'elle avoit toujours à les terminer.*

Zarine ne se contenta pas de conserver son royaume dans l'indépendance des Médes. Les Parthes, dit Ctésias; se révoltèrent contre Cyaxare pour se donner aux Saces, & livrèrent leur ville & leurs provinces à cette illustre Reine. Cela produisit entre les Saces & les Médes une guerre sanglante qui dura deux ans, pendant lesquels il se donna plusieurs grandes batailles, & il y eut de part & d'autre une infinité d'hommes tuez.

Les armées de Cyaxare estoient commandées par le vail-

tant Stryangée son gendre. La brave Sacide estoit en personne à la teste des siennes.

La renommée estoit favorable à l'un & à l'autre, & tout l'univers se tenoit en suspens dans cette égalité de mérite des deux chefs.

La victoire comme indifférente, ou plustost devenuë, pour ainsi dire, amoureuse de tous les deux, changeoit tous les jours de party. On la voyoit tour à tour dans l'un & l'autre camp; elle y portoit incessamment une estime réciproque dans les cœurs ennemis. Tout estoit égal, tous les avantages estoient journaliers & sujets à revanche. Plus on se sentoît poussé & battu, plus on se rendoit justice l'un à l'autre. On se tuoit sans se haïr, on se disputoit à qui seroit le plus généreux, & la guerre n'estoit plus qu'un jeu couvert. Ce n'estoient plus qu'honnestetez, ce n'estoient que complimens réciproques. On se faisoit honneur de son ennemy. On se loüoit, on se vantoit d'avoir esté vaincu en attendant le retour. Le cœur suivoit insensiblement les honnestetez.

Le Méde conçût une estime toute particulière pour la Sacide, & cette genereuse Reine ne resta point indifférente pour la bonne mine, la bravoure, les tendresses, & les manières engageantes d'un ennemi si poli.

L'estime se changea aussi-tôt en amour secret, & devint une passion la plus généreuse & la plus noble. C'estoit à qui vaincroit dans les cœurs comme en campagne.

Mais cependant la guerre & la gloire marchaient toujours leur train, & ces amans passionnez cherchoient continuellement à s'entr'arracher la vie.

Zarine vaincuë.

Enfin l'occasion décisive arriva. Le hazard l'emporta sur cette égalité de mérite, & Stryangée abbatit. Zarine de cheval dans une dernière bataille.

Il eut plus de peur de mourir qu'elle, & plus de honte d'estre vainqueur que la vaincuë. Il luy sauva la vie en la luy demandant luy-mesme des yeux; & bien loin de luy arracher le cœur, il acheva de luy donner le sien.

Il luy offrit aussi-tôt la paix avec toutes sortes d'avantages.

Il luy conserva tous ses Estats, à la réserve des seuls Parthes, qui appartenant à Cyaxare, n'avoient pas eû droit de se donner à elle, & qui faisoient tout le sujet de la guerre.

L'alliance fut jurée perpetuelle sous ces conditions entre les Médes & les Saces, & plus sincèrement encore entre ces deux chefs

Voicy en quels termes Ctésias en parle dans Diodore : *Sous ce regne les Parthes se revoltèrent contre les Médes, & livrèrent aux Saces leur contrée & leur ville. Il y eut à cause de cela une guerre de deux années entre les Saces & les Médes ; ils se donnèrent plusieurs batailles. Il y eut grand nombre d'hommes tuez de part & d'autre. Enfin ils firent la paix sous ces conditions ; les Parthes retournèrent sous la puissance des Médes. Chacun demeura maître de ce qu'il possédoit auparavant. Ils firent l'un avec l'autre paix & alliance pour toujours.*

Nicolas Damascène dans les extraits de Porphyrogénète, dit positivement qu'après la mort de Marmarès Roy des Saces, Stryangée fut long-temps épris d'amour pour Zarinée sans le dire, & elle de mesme.

Il paroît qu'aussi-tôt que cette paix fut conclüe, la confiance devint entière entre deux ames si royales & si généreuses. Stryangée demanda la permission à Zarine d'aller luy rendre visite dans sa capitale. La Sacide qui ne cherchoit pas non plus à se séparer de luy, l'invita d'y entrer avec toute son armée. Ce pas si délicat ne le parut ni à l'un ni à l'autre. On est toujours sans défiance entre deux cœurs ouverts. Ce tendre vainqueur se faisoit un mérite aux yeux du public de vouloir suivre en triomphe le char de sa captive.

Cette Héroïne passionnée partit à l'heure mesme pour aller préparer une entrée solennelle dans Roxanace à la réception de son amant. Elle faisoit gloire de ne pas

Entrée de
Stryangée à
Roxanace,

passer pour ingrate , & sa tendresse éclatoit sans crainte sous prétexte de la plus vive reconnoissance.

L'aimable Méde auroit mille fois souhaité n'estre point le gendre de son Empereur , afin de pouvoir offrir à cette illustre Reine un cœur libre. Elle ne faisoit pas moins de vœux en secret de pouvoir donner sa couronne à un si doux ennemy.

Il estoit encore fort loin de la ville , quand elle en sortit pour voler au devant de luy toute pleine de joye , & bien lon d'en faire aucun mystère , elle estoit ravie d'en étaler tout ce qu'elle en sentoit.

Elle mit pied à terre d'aussi loin qu'elle l'apperçeut : Elle courut le saluer & le baïsa à la jouë devant tout le monde. Elle voulut absolument monter dans le char de ce Prince avec luy : elle luy rendit tous les honneurs possibles.

L'Héroïne le complimenta sans cesse , & l'entretint pendant tout le chemin avec une tendresse d'amante , & tout l'enjouement le plus poli. Ils entrèrent ensemble de la sorte dans la ville , & allèrent en cette pompe jusques au palais , où le plus bel appartement estoit préparé à cet illustre hôte. Le peuple estoit en haye , & battoit par tout des mains. Chacun applaudissoit du meilleur du cœur à une feste si heureuse.

Ce brave Méde qu'on venoit d'éprouver pour ennemi si terrible , entroit en triomphe comme libérateur & père de la patrie. Le devoir engageoit tellement la Reine à toute sorte de gratitude , que la plus forte passion luy tenoit lieu de bienfaisance & de vertu parfaite ; son feu modeste ne se pouvoit cacher autrement qu'en ébloüissant tous les yeux de sa propre lumière.

Ainsi elle fit au Prince toute la bonne réception possible : elle luy témoignoît ce qu'elle sentoît , ne pouvant rien feindre au delà.

L'armée Méde qu'il avoit à sa suite , fut traitée aussi très magnifiquement.

Comme nous écrivons cecy pour les sçavans, il est nécessaire d'en donner les preuves.

Les extraits faits en abrégé du premier livre des Histoires de Nicolas Damascène par l'Empereur Constantin Porphyrogénète, sont conçûs en ces termes : *Quand ce Seigneur fut proche de la ville de Roxanace, où les Rois Saces avoient leur palais, Zarinée vint au devant de luy, & témoignant beaucoup de joye de le voir, elle luy fit bonne réception, le salua par un baiser devant tout monde, & monta dans le char de ce Prince avec luy; ils allèrent ensemble jusques au palais, en s'entretenant agréablement. Zarinée reçut aussi très magnifiquement l'armée qu'il avoit à sa suite.* Textes & autoritez.

Quand Stryangée après le festin se fut retiré dans son appartement, il reconnut qu'il ne se pouvoit séparer de Zarine; son cœur se sentoît arracher & se déchiroit. Il souffroit, il soupироit, il mouroit, & ne se possédoit point.

Il fut contraint d'en parler au plus fidèle de ses Eunuques. Tout le monde sçait que dans les cours d'Orient, la dignité d'Eunuque estoit la première après celle du Prince. On les appelloit Bagoas ou Vagosés. Ils estoient comme ses gouverneurs & ministres nez, & commandoient ordinairement les armées en son absence. Le Vagosés ne trouvant point d'autre remède à la violence de cette passion, luy conseilla de retourner la découvrir à la Reine.

Il se rendit donc auprès d'elle, qu'il venoit de quitter; & d'abord il luy fit voir ce qu'il ne luy pouvoit dire. Plus sa langue estoit muette & plus son silence estoit éloquent. Il balança long-temps, il soupira, il changea de couleur, il s'enhardit enfin, & parla. Cette Héroïne qui voyoit bien qu'il n'estoit plus le maître de sa passion, le refusa de la manière du monde la plus tendre & la plus polie.

Je vous puis assûrer, dit-elle, que mon cœur n'est pas moins touché que le vostre. Je vous dois tout, & je vous aime plus que moi-mesme; mais je ne suis pas assez ingrate pour oser suivre mon plus doux penchant aux dépens de vostre gloire, & de la mienne. Jouïssiez, Prince,

Discours de Zarinée.

du doux plaisir de la vertu, qui fait la belle tendresse de nos ames. Vostre generosité a esté aussi pure que ma reconnaissance. Cette union amoureuse des esprits n'a rien d'infame ni de suspect. Je sçais que je ne dois la vie qu'à vostre estime la plus désintéressée. Songez donc quelle honte, & quel préjudice une pareille chose me pourroit causer ; qui cependant vous seroit encore plus funeste à vous-mesme. Car enfin je suis Reine, & ne dépends de personne, graces à vos bontez. Mais vous, mon cher Stryangée, vous estes le gendre de vostre Empereur. Vous estes le mary de Rhetée, fille du grand Cyaxare, qui passe pour plus belle non seulement que moy, mais que les autres beautés les plus fameuses. Pour moy je mourray plustost que de vouloir écouter nostre amour qui vous perdrait. Loüez ma cruauté, qui est plus contre mes plus doux vœux que contre vous-mesme. Ayez la force de me vaincre dans vostre cœur, mieux encore que dans le champ de bataille où vous m'avez donné la vie. La victoire sur soy-mesme & sur les passions qui troublent l'ame, est encore plus grande que sur les ennemis en guerre. Ce petit plaisir d'un moment vous pourroit causer trop de repentir. Nous faisons profession vous & moy de vie héroïque, & de vraye grandeur d'ame. Je suis jalouse pour vous de la solide vertu. N'exigez pas de moy ces indignes voluptez qui se peuvent gouter avec des courtisannes, & dont les bestes mesmes sont capables. Pensons à toute autre chose, & soyez persuadé qu'il n'y a rien, pour grand qu'il soit, que je puisse vous refuser, pourvû qu'il soit honneste.

Stryangée écouta tout cela dans un profond silence : il admiroit Zarine moins pour sa beauté que pour sa vertu & son éloquence ; & prenant ensuite congé d'elle avec un doux baiser à la joie, il se retira.

Désespoir de
Stryangée.

Pour lors son abattement fut extrême en présence de son cher Vagosés. Il se lamenta, il se desespera, il se trouva tout autrement confus & interdit que la première fois.

Tantost il estoit tenté de triompher de son amour par une noble émulation ; & se sentoît jaloux de la gloire & de la vertu de Zarine. Tantost il se croyoit méprisé & trahi par cette artificieuse beauté, & toute son ambition s'entendoit avec sa flamme pour luy faire perdre l'esprit. Il cedoit la palme à sa belle rivale, & avoit honte de n'estre pas mort de honte. A la fin il se livra tout entier aux reproches & à la rage, & prit la généreuse résolution de mourir par un tendre desespoir.

Mais auparavant il écrivit une lettre à l'Heroïne, dont voicy les termes.

Stryangée à Zarine. J'ay ce peu de mots à vous dire : *Lettre de Stryangée.*
Je vous ay sauvé la vie. Oüy, vous la tenez de moy, & je suis cause de tout le bonheur dont vous jouïssiez aujourd'hui. Cependant vous m'avez fait mourir. C'est vous qui m'avez tué, & vous m'avez mis hors d'estat de pouvoir jouir d'aucune joye au monde. C'est pourquoy si vous avez eû raison d'en user de la sorte, puissiez-vous estre comblée de toutes sortes de biens, & regner heureuse. Mais si au contraire vous avez tort, puissiez-vous estre réduite en l'estat où je suis, & souffrir ce que je souffre ; car enfin c'est vous qui m'avez inspiré le courage d'agir de la sorte. Adieu pour jamais.

Ayant écrit cette lettre, il fait jurer son fidèle Eunuque de la porter à Zarine, aussi-tost qu'il le verra mort, & avant que personne puisse rien sçavoir d'un événement si tragique. Il met la lettre sous son chevet, & répète en s'en allant généreusement à la mort : oüy, c'est vous qui m'avez inspiré ce courage. Il demande son poignard. L'infortuné Vagosés fondant en larmes, voulut luy faire quelques remontrances, que le Prince ne daigna pas écouter. Il luy arrache le poignard des mains, & se l'enfonce dans le sein. Sa belle ame qui n'attendoit que le premier coup, sortit incontinent par la playe. * * * * C'est icy où manquent les deux pages dans le manuscrit de Porphyrogénète. Ainsi on ne sçait point le reste de cette histoire. Il

est seulement certain que Stryangée se tua généreusement, & que sa lettre qui a couru par-tout, fut renduë à Zarinée comme il l'avoit ordonné.

Texte de Porphyrogénète.

Quoy qu'il soit désagréable de dire plusieurs fois la mesme chose, on croiroit que je debiterois icy un Roman, si je ne traduisois en François mot pour mot les termes originaux qu'on peut voir dans le Grec de Porphyrogénète, & qui ne sont qu'un très petit abrégé de Nicolas le Peripatéticien. *Après le festin, dit cet abrégiateur, Stryangée se retira en l'appartement qui luy estoit préparé, en soupirant d'amour pour Zarinée, & ne pouvant estre le maistre de sa passion, il en communiqua avec le plus fidèle des Eunuques de sa suite. Celuy-cy l'encourageant, luy conseilla de surmonter cette trop grande timidité, & de parler à Zarinée mesme. Il se laissa persuader, & se rendit à l'instant auprès d'elle. Il en fût receü très gracieusement. Il balança long-temps, il soupira, il changea de couleur, il s'enhardit enfin, & luy déclara qu'il brûloit d'un ardent amour pour elle. Cette Reine le refusa très poliment, luy remontrant qu'elle recevroit de la honte & du préjudice d'une telle action; & que la chose luy seroit encore à luy-mesme plus infame & plus préjudiciable, parce qu'il estoit le mary de Rhétée, fille d'Astibaras, qui passoit pour plus belle non seulement qu'elle, mais que beaucoup d'autres beautez fameuses. Qu'il falloit donc qu'il témoignast de la force, non seulement contre les ennemis à la guerre, mais aussi en ces occasions qui troubloient l'ame; d'autant plus que ce petit plaisir d'un moment, & qui se peut mesme trouver avec des courtisannes, luy causeroit un long repentir, si Rhétée s'en appercevoit. Qu'elle le prioit de ne penser donc plus à cela, mais de luy demander toute autre chose, assuré qu'il estoit de n'en estre point refusé, quoy que ce pût estre. Après qu'elle eut dit cela, il garda long-temps le silence, puis prenant congé d'elle par un baiser, il se retira. Il se trouvoit pour lors dans un abbatement beaucoup plus grand, & se lamentoit devant son Eunuque. Enfin il écrivit une lettre, & fit jurer l'Eunuque de la porter à Zarinée;*

*rinée, aussi-tôt qu'il le verroit mort, & avant que personne scût rien de ce tragique accident. Le contenu de la lettre estoit : STRYANGÉE A ZARINÉE. Je vous ay sauvé la vie, & je suis cause de tout le bonheur dont vous jouïssiez aujourd'huy; mais vous, vous m'avez tué, & m'avez rendu incapable de jouir de quoy que ce soit. Si vous avez eu raison d'en user de la sorte, tout bien vous en puisse arriver, & vivez heureuse; mais si vous avez eu tort, puissiez-vous tomber dans le mesme malheur que moy, car c'est vous qui m'avez donné le courage de faire ce que je fais. Ayant écrit cette lettre, il la met sous son chevet, en s'en allant généreusement aux Enfers; car, oüy, répète-t-il, vous m'avez inspiré de me comporter de la sorte: & il demande son poignard, & l'Eunuque ****. Le reste s'est perdu dans le manuscrit de cet abrégé.*

Denys d'Halicarnasse en son livre de l'Elocution, que plusieurs attribuent mal-à-propos à Démétrius Phaléréen, parle aussi de cet événement en ces termes : *Un certain Stryaglius, personnage Méde, ayant abbatu de cheval une femme Sacide, & ayant vû que cette Sacide estoit belle & pleine d'agrément, luy laissa la liberté de se sauver. Après cela, quand la paix fut faite, il aima cette femme, & en fut refusé: il prit résolution de se tuer, mais auparavant il fit des reproches à cette personne par une lettre qu'il luy écrivit en ces termes : Je vous ay sauvé la vie, & c'est par moy que vous estes vivante, & moy c'est par vous que je suis mort. Cet auteur n'en dit pas d'avantage, & il cite ce passage de Ctésias, pour montrer que cet Historien aime à se servir de répétitions, afin d'estre plus clair dans son stile.*

Tous les autres Ecrivains qu'on a pu trouver qui parlent de ce fait, ne le considèrent que par rapport au stile & non par rapport à l'histoire.

Jean Tzetzs, Chiliade 12. histoire 451. vers. 894. dit, *Que les Saces ont inventé le bouclier, qui s'appelle en Grec Sacos à cause de cela, & que leurs femmes combattent contre les hommes, ainsi que le disent Ctésias & une infi-*

nité d'autres. *Les femmes des Saces combattent à cheval, dit-il. Et ailleurs : Stryalius, personnage Méde, ayant abattu de cheval une femme Sacide. Tzetzés en demeure là.*

Suidas sur le mot Grec *ὀνείδης*, qui signifie *cruelle*, cite ce passage : *Je crains que vous ne passiez pour une cruelle, de de vous estre si fort vangée, dit Nicolas Damascène.* Henry de Valois croit que ce sont les paroles de l'Eunuque à Zarine. Mais proprement Zarine ne s'est point vangée. C'est Stryangée qui a bien voulu se tuer, & elle ne luy avoit pas conseillé de le faire. Ces paroles d'ailleurs conviendroient moins bien en la bouche du Bagoas, qu'en celle de l'amant, qui supposeroit que Zarine s'est vangée d'avoir esté vaincuë. Mais ces sortes de conjectures ne valent pas la peine de nous arrêter.

On voit au reste que cette histoire estoit aussi dans Ctésias, car Denys d'Halicarnasse & Tzetzés le citent expressément. Ctésias estoit medecin d'Artaxercés Mnémon vers l'an 404. avant N. S. Il finit son histoire l'an 398. Diodore qui en a fait l'extrait, n'a pas pris la peine de dire un mot de cet illustre & malheureux Stryangée. Il n'y a personne aujourd'huy qui ne s'estimast heureux de pouvoir retrouver ce qui nous manque de cette tendre histoire, & qui ne souhaitast de la donner au public, non seulement dans la précision des extraits de Porphyrogénète, mais tout au long & telle qu'elle estoit dans l'original de Nicolas le Péripatéticien. Il nous feroit aisé d'y suppléer par nos conjectures & par nos imaginations agréables, & d'y décrire à plaisir comment l'affligé Vagosés s'acquitta de sa commission, & tout ce que Zarine fit, ou dut faire, & put penser de beau & de tendre en une si triste aventure. Mais les loix de l'histoire, & le respect de l'exacte critique pour la sçavante antiquité, nous font rejeter cette profanation, ou du moins la renvoyer à ceux qui cherchent plus l'agrément que la vérité dans les livres. Chacun a son but, je ne blâme point le leur. Il me suf-

fit de dire qu'il est différent du mien icy.

A l'égard de Zarine, l'histoire nous apprend qu'elle ne se tua pas après son amant, comme autrefois vers les mêmes lieux, la Babylonienne Thisbé après Pyrame. Elle soutint l'héroïsme jusqu'au bout, & ne démentit point sa vertu. Elle se maintint en paix auprès des Médes, dont la Cour estoit alors la fleur des armes, des beaux arts & de la politesse. Elle affecta la noble émulation de ne leur céder en aucune de ces qualitez. Elle attaqua & vainquit tout ce que la barbarie qui environnoit ses estats avoit de plus rebelle & de plus intraitable. Elle fonda plusieurs villes; elle fit cultiver les arts & les sciences dans ses provinces; elle enrichit & polica tous les estats voisins qui se mirent sous sa protection; elle gagna les cœurs des peuples entiers par amour & par la douceur de son gouvernement; elle sacrifia son repos & tous ses plaisirs pour sa gloire & pour la félicité des peuples. Elle se rendit enfin le modèle des Reines & des grands Rois, & l'héroïne du siècle.

Entreprise digne de toute autre ame, ce semble, que d'une Scythe Sacide, qui ne suivoit pour loy que la bonté de la nature, éprise de la seule beauté de la vertu.

Le nombre de ses grandes actions nous fait présumer que son regne doit avoir duré assez long-temps. On ne peut mieux finir son éloge que par celui que luy donne Ctésias dans Diodore.

Elle subjuga les peuples barbares des environs, ceux mesmes qui estoient les plus fiers, qui avoient eu l'audace de l'attaquer, & qui prétendoient s'assujétir la nation des Saces. Elle défricha beaucoup de terres incultes, & civilisa plusieurs nations sauvages; elle fit bastir un grand nombre de villes, & généralement elle augmenta fort le bonheur de ses sujets.

C'est pourquoy, ajoûte-t-il, on honnora sa mémoire après sa mort par des monuments publics de reconnoissance des bienfaits que la patrie en avoit reçûs; & l'on consacra sa vertu.

par un tombeau plus magnifique de beaucoup que ceux des autres Rois. Car on y éleva une pyramide à trois angles, dont chaque costé avoit trois stades de long, & la hauteur estoit d'un stade. (Chacun sçait que le stade est 125. pas; & le pas de cinq pieds) On adjoûta au dessus de ce tombeau une statuë d'or colossale. On luy consacra à jamais les honneurs héroïques. On luy défera enfin toutes sortes d'avantages & des privilèges plus considérables qu'à aucun des Monarques qui l'avoient précédée.

Tout cela est traduit mot à mot de Diodore, liv. 2; chap. 11. p. 84. 85.

D I S S E R T A T I O N
SUR UN FRAGMENT
DE DIODORE DE SICILE.

Par M. BOIVIN l'Aîné.

DIODORE de Sicile, comme l'on sçait, avoit fait quarante livres d'Histoire universelle. Il ne nous en reste que les cinq premiers & la seconde décade entière. Ainsi il y en a vingt-cinq de perdus.

On en a retrouvé des extraits & des fragments qui font plaisir. Celuy-cy doit estre un morceau du fixième livre. Il n'a encore jamais esté imprimé sous le nom de Diodore de Sicile à qui il appartient.

Ce fragment a passé d'abord pour une déclamation de quelque Sophiste Grec que l'on ne connoissoit point. Il n'avoit jamais esté traduit en Latin; & il a esté presque entièrement ignoré jusqu'icy.

Henry Estienne en 1567. l'a imprimé en Grec pour la première & la seule fois. C'est sous le nom de *déclama-*

tion d'un certain anonyme , touchant deux hommes qui avoient fait de belles actions à la guerre , & qui se disputoient le prix de la valeur. Il l'a placé page 20. C'est après les déclamations de Polémon & avant celles d'Himérius.

Isaac Vossius vers l'an 1640. passant par Florence , visita la Bibliothèque du Grand Duc , où il trouva un manuscrit qui attribuoit ce fragment à Diodore de Sicile. Il le copia , sans sçavoir qu'il avoit déjà esté imprimé , & l'intitula dans ses papiers : *Fragment de Diodore de Sicile ; touchant Cléonnis & Aristoménés.*

Gérard Vossius son père en fit une note aux *addenda* de ses *Historiens Grecs* , p. 529. de l'édition de 1650 ; mais sans indiquer , ni le livre de Diodore , ni qui sont ce Cléonnis & cet Aristoménés.

Cela me donna la curiosité en 1710. d'examiner la question. Et j'ay eu le bonheur de découvrir tout le fonds de cette Histoire.

Il s'y agit de la première guerre Messéniaque.

Euphaés , Roy de Messénie , 8.^e Epytide , & 13.^e descendant d'Hercule , après la bataille d'Ithome , qu'il venoit de gagner sur Théopompe & Polydore , Rois de Lacédémone , descendants du mesme Hercule au 15.^e degré , préside tout blessé , avec ses officiers de guerre , au conseil , pour faire adjuger , suivant la loi , le prix de la gloire à celui qui avoit le mieux fait au combat. Cléonnis & Aristoménés se le disputent. Les Juges tout d'une voix prononcent en faveur d'Aristoménés.

Euphaés mourut de ses blessures peu de jours après.

Cette bataille fut donnée la 3.^e année de la 12.^e Olympiade , c'est-à-dire l'an 46. après la première Olympiade vulgaire , l'an 730. avant N. S.

Comme cet excellent morceau de Diodore ne se trouve pas aisément , on me sçaura peut-estre gré de le redonner.

Voicy l'original Grec , avec la traduction Latine que j'en ay faite.

Le Texte de Diodore.

La Traduction Latine.

MΕΤΑ' αὐτῷ ὁ μὲν βασιλεὺς, ἀναλαβὼν ἑαυτὸν ἐκ τῆς τραυματικῆς κρίσιν ἀριστείου κατέβησαν μὲν οὖν ὅτι ὄν ἀγῶνα δύο, Κλέωνις τε καὶ Αἰστομένης, ὧν ἑκάτερος εἶχεν ἰδίον τι πρὸς δόξαν. ὁ γὰρ Κλέωνις ὑπερχαίρει τὴν βασιλέα πεπωκότα, τῇ ἐπιφροσύνῃ Σπαρτιατῶν ὀκτὼ ἱερούς ἐπεποιήκει καὶ πύτων ἦσαν δύο ἡγεμόνες ὅπτι φάρις. πύτων δὲ τῇ ἀναρρήτων ἑω' αὐτὸς τὰς πανοπλίας ἐσκυλευκώς, ἐδεδώκει τοῖς ὑπασιγαῖς, ἵνα ἐχὴ σημεῖα τῆς ιδίας ἄρετῆς πρὸς τὴν κρίσιν. πολλοῖς δὲ περὶ τῶν τραύμασιν, ἀπορῶν ἔχεν ὀδύνην, μέγιστον παρὰ χολῆς τεκμήριον τὸ μηδενὶ τῶν πολεμίων εἶξαι. ὁ δ' Αἰστομένης ἐν τῇ περὶ τῆς βασιλέως ἀγῶνι πέντε μὲν ἀνιῇ τὴν Λακεδαιμονίων, καὶ τὰς πανοπλίας ἐσκυλεύκει, τῇ πολεμίων ὅπτι κειμένων. καὶ τὸ μὲν ἑαυτοῦ σῶμα διεφύλαξεν ἀπὸ τῶν, ἐκ δὲ τῆς μάχης ἀπερχόμενος εἰς τὴν πόλιν, ἔργον ἐπαμυνόμενον ἔπαυεν.

Post hæc, rex, cum ad se rediisset ex vulneribus, judicium proposuit de virtutis præmio. Descenderunt itaque in certamen duo, Cleonnis & Aristomenes, quorum uterque habebat peculiare aliquid ad gloriam. Cleonnis enim cum regem protegeret humi jacentem ex irrudentibus in eum Spartiatis, octo interfecit, atque in his erant duo duces insignes. Cumque omnium quos occiderat, arma spoliasset, ea tradidit suis militibus, ut haberet argumenta propriæ fortitudinis ad iudices. Ex multis etiam vulneribus quæ exceperat, omnia erant ex adverso, maximumque hoc habebat testimonium se nulli hostium cecidisse. Aristomenes autem in hoc ipso circa regem certamine quinque trucidaverat Lacedæmonios, & armis spoliaverat inter infensos hostes, ac suum ipsius corpus illæsum servaverat. Cum autem à pugna se reciperet in urbem, facinus patraverat laudabile.

Siquidem Cleonnis vulne-
ribus infirmus, neque ince-
dere per seipsum, neque
deduci manibus poterat. Il-
lum vero Aristomenes suo
corpore sublatum portavit
in urbem, & nihilo fecius
propria gestavit etiam arma,
quanquam foret Cleonnis
præ cæteris ingens magni-
tudine & robore corporis.
Quæ cum subsidia illis sup-
peterent ad eam de fortitu-
dine contentionem, rex ad-
fuit pro tribunali cum du-
cibus, secundum legem.
Cleonnis autem prior sic
effatus est.

Brevis quidem hæc ha-
benda est de præmio forti-
tudinis oratio. Nam judi-
ces ii sunt qui viderunt cu-
jusque virtutem. Hoc autem
volo monitos, quod cum
uterque contra eosdem ho-
mines pugnaremus, eodem
tempore & loco, ego plu-
res necavi. Porro manifest-
um jus est, ut in iisdem cir-
cumstantiis, uter numero
interfectorum sit potior, ita
& jure præmiorum. Ve-
rum enim vero corpora etiam
utriusque manifestissima ex-
hibent indicia præstantiæ.
Alter enim plenus vulne-

ὁ μὲν γὰρ Κλεόννης ἀθενὲς
ἐν τῷ τραυμάτων δ/ακεί-
μῳ, οὔτε βαδίζειν καθ'
αὐτὸν, οὔτε χ/εραγωγεῖσθαι
δυνατὸς ἦν. ὁ δ' Ἀριστο-
μένης ὁραμὸς αὖν ἐπὶ τοῦ
σώματος, ἀπήνεγκεν εἰς τὴν
πόλιν, οὐδὲν δὲ ἥπρον κομί-
ζων τ' ἰδίῳ πομπολίῳ, καὶ
ταῦτα τ' Κλεόννιδος παρ' ἐ-
χόντος τὸν ἄλλων μεγέθη τε
καὶ ῥώμην σώματος. ποιούτας
δ' ἐχόντων ἀφορμὰς εἰς τ'
ὑπ' αὐτῷ ἀριτερίων κρίσιν, ὁ
βασιλεὺς ἐκάλεσε μετὰ τῶν
ταξιαρχῶν, κατὰ τὸν νόμον.
παρ' αὐτῶν οὖν τὸν λόγον ὁ
Κλεόννης, τοιούτοις ἐχρήσατο
λόγοις:

Βεβαχὲς μὲν ὅτιν' ὁ παρ'
τῶν ἀριτερίων λόγος· κριταὶ
γὰρ εἴσιν οἱ τετραμῶναι παρ'
ἐκάστων ἀρετῆς. ὑπομνη-
σαι δὲ δεῖ με δέξι' παρ'
τοῖς αὐτοῖς ἀνδράσιν ἐκατέρων
δ/αγωνισαμένων ὑπ' ἑνα κα-
ρὸν καὶ τόπον, ἐγὼ πλεονε-
κτέναι. δῆλον οὖν ὡς κα-
τὰ πλὴν αὐτῶν παρίστασιν ὁπό-
τερος ἐν ἀριθμῷ τῶν ἀναιρε-
θέντων παρ' ἑτέρῳ, καὶ τοῖς εἰς
τὸ παρ' αὐτῶν δισχείοις. Ἄλλα
μὲν καὶ τὰ σώματα ἐκα-
τέρων ἐμφανεστάτας ἀπιδεί-
ξαις ἐχθρῇ τῇ ὑπερβύχῃ. ὁ
μὲν γὰρ, πλήρης ὢν τραυ-

μάτων ἐναντίων, ἀπελύετο
τῆς μάχης· ὁ δ' ὥσπερ ἐκ
πύρρηγύρεως, ἀλλ' οὐ τηλι-
χεύτης παρατάξεως ἐξίαν,
οὐκ ἐπειράθη πὶ δυνάτα
πολεμίων σίδηρος. βύτυχέσε-
ρος μὲν οὖν ἴσως Αἰριστομέ-
νης, ἀγαθώτερος δ' ἡμῶν
οὐκ αὖ διχαίως κριθεῖν. παρ-
εὐδής γάρ ὁ ὑπομείνας το-
σαύτας ἐλαίρεσις τῷ σώμα-
τος, ὡς ἀφ' ἑδῶς ἑαυτὸν ἐπέ-
δωκεν ὑπὲρ τῆς πατρίδος·
ὁ δ' ἐν πολεμίων συμ-
πολοκῇ καὶ τοιούτων κινδύ-
νων, τηρήσας ἑαυτὸν ἀπρω-
τον, βύλα βεβαίως παθεῖν πὶ
τοῦτ' ἐνέργησεν. ἀτοπον οὖν
εἰ παρὰ τοῖς ἐωρεάσι τὴν
μάχην, ὁ τῶν πολεμίων μὲν
ἐλαίρεσις ἀνελών, τὰ δ' ἰδίῳ
σώματι κινδυνύσας ἡτῶν,
παρεκρίθησεται τῷ παρτεύον-
τος ἐν ἀμφοτέροις. ἀλλὰ
μὴν καὶ τὸ μηδενὸς ἐπὶ κινδύ-
νου ὑπάρχοντος, βασιάσαι τὸ
σῶμα καταπεπονημένον ὑπὸ
τῶν τραυματίων, εὐδρῆσαι
μὲν οὐδεμίαν ἔχθρ, σώματος
δ' ἴσως ἰσχυρὸν ὅτι δεικνύται.
ἰκανὰ μοι ταῦτα εἴρηται
παρὰ ὑμῖς. παρὲς γὰρ
ἀγῶν οὐ λόγων ἀλλ' ἔργων.

Παραλαβὼν δ' ἐν μέρῳ
τῶν λόγων Αἰριστομένης.

Θαυμάζω, φησὶν, εἰ μέλ-

rum adverforum excessit
ἐ pugna: alter vero tanquam
ex celebritate & non acie
tanta redit, nec expertus
est quid possit hostium fer-
rum. Fortunatior, igitur for-
tasse Aristomenes, at me for-
tior non debet judicari. Nec
dubium est quin quicumque
tot pertulit lacerationes cor-
poris, sibi non pepercerit pro
patria; sed quisquis tot hosti-
bus, tot periculis implicitus,
evadere potuit sine vul-
nere, is mirè sibi cavit ne
quid pateretur. Itaque ab-
surdum foret, si coram iis
qui rem viderint, ille qui
pauciores hostes cecide-
rit, & minus in suo sit cor-
pore periclitatus, primas ta-
men alteri auferat qui utra-
que in re præstiterit. Cæte-
rum, ubi jam res in nullo
versatur discrimine, expor-
tasse corpus alterius vulneri-
bus invalidum id bellicæ
laudis non est, sed hume-
rorum fortasse robur de-
monstrat. Satis mihi sint hæc
dicta coram vobis. Proposi-
tum enim est certamen non
verborum, sed factorum.

Pro se tum vicissim lo-
cutus Aristomenes;

Miror, inquit, si debet
de

de præmio contendere ille qui servatus est, cum illo qui fervavit. Necesse enim est, aut illum eorum qui judicant insciam amentiam arguere, aut sententiam ipsi videri de his quæ nunc dicuntur, non de illis quæ tum gesta sunt ferendam. Non solum autem Cleonnis ostendetur fuisse virtute inferior, sed & ingrati prorsus animi. Nam omisit ea quæ bene gessit ipse percensere, & calumniatus est res meas, ambitiosior quam par est. Etenim cui vel propriæ salutis maximas debet gratias, cum sua ob res bene gestas laude per invidiam defraudavit. Ego certè fateor inter illa discrimina felicem me fuisse, sed dico fortem priùs fuisse. Quod si vitassem hostium incursum, ne vulnera acciperem, non felix debeam nominari, sed timidus; neque de palma certare censear, sed in pænas legum incidisse. Verùm quoniam inter antesignanos dimicans, & iis sublatis qui contra stabant, non ea passus sum quæ feci, dicendum est me fuisse non solum fortunatum, sed etiam for-

Tome II.

λῆ πρὸς θριγείων ἀμφισβη-
τεῖν ὁ σωθεὶς τὰς σωσάντη.
ἀνὰσχόντων γὰρ ἢ τῶν δικα-
ζόντων αὐτὸν ἀγῶνι κατὰ γι-
νώσκον, ἢ πλεὺν κρίσιν δοκεῖν
ἐκ τῶν κινῶ λεηλομένων, ἀλλ'
οὐκ ἐκ τῶν τότε πεπρα-
γμένων ἔσθαι. οὐ μόνον δὲ
Κλέωνις δειχθήσεται κατ' ἀρε-
τήν ληπρόμυτος, ἀλλὰ καὶ τε-
λέως ἀχάριστος. ἀφ' οὗ γὰρ
ὅτι τὰ σωτελεαθέντα ἴσως
αὐτὸς καλῶς διαπορεύεσθαι,
διέσπυρὲ τὰς ἐμαὶς περὶ αὐτοῦ,
φλοπιμότερος ὢν ἢ δίκαιον.
ὦ γὰρ καὶ ἰδίᾳ σωτηρίας
τὰς μεγίστας ὀφείλει χάρι-
τας, πούτου ὅν' ἐπὶ τοῖς κα-
λῶς περαχθεῖσιν ἔπαυον δια-
φθόνον ἀφῆρηται. ἐγὼ δὲ ὁμο-
λογῶ μὲν ἐν τοῖς τότε γενη-
μένοις κινδύνοις βύτυχῆς ὑπάρ-
ξαι, φημί δὲ περὶ πλεονάζον-
τος γινέσθαι. εἰ μὲν γὰρ
ἐκκλίνας πλεὺν τῶν πολεμίων
ἐπιφορεῖν, ἀπώτερος ἐγερμένη,
οὐκ βύτυχῃ με περὶ σῆκεν
ὀνομαζέειν, ἀλλὰ δειλὸν, οὐδ'
ὑπὲρ θριγείων λέγειν κρί-
σιν, ἀλλὰ πᾶσι ἐκ τῶν νό-
μων ἡμμελείας ἀειπεπρωχέ-
ναι· ἐπεὶ δ' ἐν περὶ τοῖς μα-
χόμενοις, καὶ τοῖς ὑφισταμένοις
ἀνὰ γὰρ, οὐκ ἔπαυον ἀφῆ-
ρ' ἀφῆρα, ῥητέον οὐκ βύτυ-
χῇ με μόνον ἀλλὰ καὶ ἀγα-
· M

ἦν. Εἴτε γὰρ οἱ πολέμοιοι
καταπλαγῆτες τὴν θρετὴν,
οὐκ ἐτόλμησαν ἀμύνασθαι,
μεγάλων ἐπαίνων ἄξιος, ὃν
ἐφοβήθησαν. Εἴτ' ἐκείνων
ἀγωνιζομένων, διθύμους ἐγὼ
φονδίων τοῖς ἀνθεστηκότας, καὶ
τῷ σώματος ἐποιούμην παρ-
νοίαν, ἀνδρὸς ἅμα καὶ σπου-
δῆς. ὁ γὰρ ἐν αὐτῷ τῷ θυμο-
μαχῆν, ἐμφρονῶς ὑπομένων
ὁ δεινὸν, ἐκατέρως ἔχει τὰς
θρετὰς, σώματος τε καὶ ψυ-
χῆς. καίτοι γε ταῦτα δίχα
πρὸς ἑτέροις ὡς μοι ρητέον
ἀμείνοις τύπου. ὅτε γὰρ
Κλέοννιν παραλελυμένον ἐκ
τῆς μάχης εἰς τὴν πόλιν
ἀπήνεκα, πάντων δὲ σώζων
ὅπλα, καὶ ὑπὸ αὐτῷ κεκρί-
σθαι νομίζω τὸ δίχα. καίτοι γε
παρρησιᾶς πᾶσι ὑφ' ὑμῶν,
ἴσως ὅτι αὐτὸν ἤριζε νῦν ὑπὲρ
θρισιῶν, οὐδὲ δ' αὖτ' ὅτι τῶν
λικούτων μέγιστος βίεργεσίας,
ἔλεγε μηδὲν εἶναι μέγα ὁ
παραχθὲν, ὅτι καὶ ἐκεί-
νον ὃν καὶ ἐν ἀποχωρῆν ἐκ
τῆς μάχης τοῖς πολεμίοις.
τίς γὰρ οὐκ οἶδεν ὅτι πολλὰ
κίς οἱ διελυθέντες ἐκ τῆς
μάχης, ἐξ ὑποστροφῆς εἰσά-
θαισι ὅτι πῆθεσθαι, καὶ στρατη-
γία ταύτῃ χρησάμενοι, τυ-
χεύειν τὴν νίκης; ἰκανὰ μοι τὰ
ρηθέντα. λέγων γὰρ πλὴν

tem. Sive enim hostes vir-
tutem admirati, non sunt
ausi propulsanti obsistere,
magnis laudibus dignandus
sim quem timuerunt. Sive
illis decertantibus, ego for-
titer confeci collatos, & si-
mul meo consului providus
corpori, audax idem fuerim
ac prudens. Nam qui in ipso
pugnandi ardore, cautè sub-
bit periculum, utraque pos-
sident virtutes & corporis &
animi. Sed hæc apud alios
jura mihi salva forent qui-
essent illo homine æquio-
res. Quando enim Cleon-
nim invalidum ex pugna in
urbem portavi, meis etiam
armis conservatis, tum & ab
illo judicatum fuisse puto
quod justum erat. Et quidem
si neglectus tunc à vobis fuisset,
non fortasse contenderet
nunc de primatu; neque be-
neficentiæ tantæ contempta
magnitudine diceret non ma-
gnum esse facinus, quando
quidem ea hora recesserant
ex pugna hostes. Quis enim
nescit quod ii sæpe qui so-
luti ordinibus è prælio dis-
cedunt, rursus soleant incur-
rere, atque hoc consilio repor-
tare victoriam! Hæc sufficiant
à me dicta, verbis enim plu-

ribus non puto vos indigere. νων οὐκ οἶμαι ὑμᾶς πρὸς δέϊσθαι.

His dictis iudices una sententia prætulerunt Aristoménem. Τούτων ῥηθέντων, οἱ δικάζοντες ὁμογνώμονες ῥημόδιον πρὸς ἐκπιδῶ τὸν Αἰρισμένιον.

Plusieurs personnes qui ne sçavent pas le Latin, m'ont obligé dans la suite de leur faire une version Françoisé de ce fragment , & de m'y attacher à la lettre autant que cela se pourroit , afin d'y conserver le caractère original pour la critique.

Version Françoisé & Littérale.

Après cela le Roy , sentant un peu moins ses blessures, proposa d'adjuger le prix à celui qui avoit le mieux fait « au combat. Deux se le disputèrent, qui furent Cléonnis & « Aristoménés. L'un & l'autre avoit quelque chose de particulier en sa faveur ; car Cléonnis , descendant le Roy ren- « versé par terre , avoit tué sur la place huit Spartiates qui « l'entraisoient , entre lesquels il y en avoit deux qui estoient « des capitaines signalez ; & ayant dépoüillé tous ces morts , « il avoit mis leurs armes en garde entre les mains de ses sol- « dats , afin d'avoir des preuves de sa valeur devant les Ju- « ges. Il avoit reçu plusieurs blessures , & elles estoient « toutes de front ; marque très certaine qu'aucun des enne- « mis ne luy avoit fait lâcher le pied. Pour ce qui est d'A- « ristoménés , en combattant dans la même occasion pour « sauver le Roy , il avoit tué cinq Lacédémoniens , & avoit « aussi emporté leurs dépoüilles malgré tous les ennemis : « il avoit outre cela paré tous les coups , & sçû s'exempter « d'estre blessé. Il avoit depuis cela fait encore une action « loüable , en retournant à la ville après la bataille. Car « Cléonnis , à cause de ses blessures , ne pouvant marcher , « ni de luy-même , ni avec le secours de ceux qui luy don- « noient la main , Aristoménés , sans vouloir quitter ses pre- « pres armes , le chargea sur son corps , & le porta à la

» quoy que Cléonnis fust d'une taille & d'une corpulence
» plus haute & plus forte qu'un autre. Chacun d'eux ap-
» portant ces raisons de recommandation pour le prix de
» la bravoure, le Roy présida au conseil avec les officiers de
» guerre suivant la loi.

» Cléonnis parla le premier & tint ce discours :

» Il n'y a pas grande harangue à faire touchant le prix.
» Car ceux qui sont les juges, ont vû eux-mêmes les bel-
» les actions de chacun. Je veux seulement les faire souve-
» nir que quand nous avons combattu l'un & l'autre con-
» tre les mêmes hommes, dans le même temps & dans le
» même lieu, c'est moy qui en ay tué le plus. Or il est mani-
» feste que dans les mêmes circonstances, celuy qui a tué
» un plus grand nombre d'ennemis, a le plus de droit au
» prix. Mais d'ailleurs le corps de l'un & de l'autre, sont des
» preuves très évidentes de celuy qui a esté le plus brave.
» Car l'un est sorti de la bataille tout couvert de playes re-
» çûes de front ; l'autre en revient comme d'une fesse, &
» non pas comme d'une meflée si sanglante. Il n'a seulement
» pas éprouvé ce que peut faire le fer des ennemis. On
» doit juger de là qu'Aristoménés peut avoir esté plus heu-
» reux, mais non pas plus brave que moy. Il est indubi-
» table qu'un homme qui s'est fait hacher le corps en tant
» d'endroits, n'a pas craint de s'exposer pour sa patrie ;
» mais quiconque au milieu de tant d'ennemis & de tant de
» dangers, s'en est pû tirer sans blessure, doit avoir esté mer-
» veilleusement attentif à la conservation de sa personne.
» Ce seroit donc une étrange chose, si par le jugement de
» ceux qui ont vû l'action, celuy qui a tué moins d'en-
» nemis, & qui a moins souffert en son corps, remportoit le
» prix sur un autre qui le surpassé en ces deux points. Au
» reste ce n'est point une action de valeur d'avoir emporté
» sur ses épaules, lorsqu'il n'y avoit plus de péril, un hom-
» me qui ne pouvoit marcher à cause de ses blessures. Cela
» peut seulement prouver la force du corps. Voilà tout
» ce que j'avois à représenter devant vous. Car il n'est pas

question icy de paroles , mais d'actions.

Alors Aristoménès se défendant à son tour : J'admire , dit-il , que le prix de la valeur doive estre en contestation entre celuy qui a esté sauvé & celuy qui l'a sauvé. Car c'est une nécessité que mon adversaire croyè, ou que les juges ne font pas de bon sens , ou qu'ils vont juger sur ce qui se dit présentement & non pas sur ce qui s'est passé au champ de bataille. On va faire voir que Cléonnis a eu non seulement moins de valeur , mais qu'il est tout-à-fait ingrat. Car il a omis de raconter les actions qu'il a faites, & il a donné aux miennes un mauvais tour. Il fait voir plus d'ambition qu'il n'est permis ; car enfin c'est par envie qu'il a privé de la louange dûë aux belles actions un homme à qui il a de très grandes obligations de l'avoir sauvé. J'avouë que j'ay esté heureux au milieu de ces périls , mais je soutiens qu'avant toutes choses j'ay esté brave. Car si j'avois évité les ennemis venants à la charge , pour m'exempter d'estre blessé , je ne devrois pas estre appelé heureux , mais lasche. Et je ne serois pas reçu à prétendre le prix , mais j'aurois encouru la peine des loix. Mais puisqu'en combattant aux premiers rangs , & tuant ceux qui faisoient face , je n'ay pas souffert ce que j'ay fait souffrir aux autres , il faut dire que j'ay esté non seulement heureux , mais outre cela vaillant. Car soit que les ennemis étonnez de ma valeur , n'ayent osé me résister , ce m'est une grande louange de m'estre fait craindre d'eux. Soit que quand ils ont combattu , j'aye eu tout ensemble & la force de les tailler en pièces ; & la sage précaution de me préserver d'estre blessé , j'auray esté tout à la fois & vaillant & prudent. Car quiconque dans la chaleur mesme du combat , s'expose aux hafards avec précaution , possède les vertus & du corps & de l'esprit. Mais ces raisons me pourroient servir auprès d'un homme qui auroit plus d'équité. Cependant je suis persuadé que dans le temps que j'emportois Cléonnis mourant , du champ de bataille dans la ville , sans avoir pour cela quitté mes armes , je

„ suis persuadé, dis-je, qu'alors Cléonnis me rendoit justice.
 „ Et peut-estre mesme que si vous eussiez alors tenu moins
 „ de compte de luy, il ne songeroit pas aujourd'huy à me
 „ disputer le prix de la valeur; & pour diminuer le mérite
 „ d'un si grand bienfait, il ne diroit pas que c'est une action
 „ peu considérable, parce qu'alors les ennemis avoient quit-
 „ té le champ de bataille. Qui ne sçait pas que souvent
 „ ceux qui s'estoient retirez du combat en desordre, sont
 „ revenus à la charge, & ont remporté la victoire par cette
 „ conduite! Voilà tout ce que j'avois à vous dire, & je ne
 „ crois pas que vous ayez besoin d'un plus long discours.
 „ Après ces paroles, les juges tout d'un avis, prononcèrent
 „ en faveur d'Aristoménés.

*Dissertation sur la découverte de ce Fragment,
 & sur ce qu'il contient.*

Il est à propos d'expliquer icy un peu d'avantage l'histoire de la découverte de ce fragment.

Diodore de Sicile avoit enchassé toute l'histoire Messénique aux divers endroits de sa Bibliothèque suivant le temps des événements. Cela se voit & par ses livres qui nous restent, & par une récapitulation qu'il fait en peu de mots de toute cette histoire au livre 15. pag. 491. & 492.

La preuve que nous avons que ce fragment est du 6.^e livre de Diodore, c'est l'histoire de Polycharés qui y est rapportée dans les extraits de Porphyrogénète page 226. sur quoy le sçavant Henry de Valois dans ses notes pag. 38. a bien observé que c'est icy où Diodore racontoit le commencement de la guerre Messénienne.

La mesme histoire de Polycharés est racontée par Pausanias, liv. 4. chap. 4. où il explique exactement l'origine de cette guerre.

L'argument Grec de nostre fragment est conçu dans Henry Estienne en ces termes : *Ἀγωνίστου πρὸς τὴν δυνάμει*

ἀνδρῶν ἀεισευμένων ἐν πολέμῳ, καὶ ἀγωνιζομένων περὶ παλμῶν. Cela veut dire en Latin : *Anonymi cujusdam de duobus viris qui egregiè se gesserant in bello , & certabant de palma.*

Ce frontispice avoit donc esté fabriqué tout exprés pour donner l'air de déclamation à ce morceau d'histoire. On le trouvoit si beau , que l'on croyoit qu'il avoit esté imaginé à plaisir.

Il est vray que le sujet d'un prix à adjuger entre deux braves , semble assez estre la matière d'une déclamation.

Mais dés le premier mot , tout le monde voit que c'est un fragment. La pièce est *Acéphale*. Elle commence par *après cela*. Le Sophiste auroit peché contre toutes les règles de son art , s'il avoit affecté une pareille obscurité. D'ailleurs le stile n'est point d'un Rhéteur. Il est historique ; naturel , sans fleurs , ni pointes , & précisément tel que Photius chap. 70. l'attribuë à Diodore.

D'un certain anonyme. Ce n'est rien dire , c'est avouer que l'ouvrage est inconnu.

Touchant deux hommes. Pourquoi ne pas dire touchant Cléonnis & Aristoménés , puisqu'ils sont nommez dans le texte !

Qui s'estoient signalez. Il falloit marquer qu'ils avoient sauvé le Roy , & qu'il estoit blessé , & renversé par terre , & que les ennemis l'entraisoient déjà pour le dépouiller.

A la guerre. Il ne falloit point dire à la guerre en général , c'estoit dans un combat tout récent & du dernier jour.

Il falloit adjoûter que c'estoit contre *les Lacédémoniens ; ou Spartiates*. Ils sont nommez deux fois , & de l'un & de l'autre nom dans le fragment. Ce Sophiste forger de titres , n'a aucune critique. Il efface toutes les marques qui peuvent faire reconnoître un ouvrage.

On n'ose pas accuser Henry Estienne d'avoir pris Diodore pour un déclamateur. Il aura trouvé cette mauvaise inscription à la teste de la pièce dans son manuscrit. Il

vouloit donner au public un recueil Grec de déclamations; Il l'a grossi de ce morceau sur la foy du titre.

Il faut pourtant avoïer qu'il a bien maltraité ce morceau d'histoire. Non seulement il l'a enseveli dans ces ouvrages obscurs de Sophistes. Il n'a pas daigné en faire la traduction ni une note. Il n'en a pas dit un mot en particulier dans la préface du livre. Ou plustost il y déclare en général que c'est la première fois qu'il s'amuse à si peu de chose, & dit qu'il destine ces livrets à des enfans. *A magnis libris ad libellos cogitationem transfuli; atque hoc eò libentius feci, quod me in grandibus voluminibus semper occupatum, nullius unquam libelluli editione pueris gratificatum esse nonnulli quererentur.*

Enfin on a découvert que c'est un fait historique d'un bel exemple, & d'une antiquité très respectable.

L'ancien manuscrit de la Bibliothèque du grand Duc attribué ce fragment à Diodore son véritable auteur.

Isaac Vossius l'y copia, & son intention estoit de le faire imprimer. Mais Gérard son père l'avertit que Henry Estienne l'avoit déjà fait, & fut ravi d'apprendre que cet excellent morceau appartenoit à Diodore de Sicile.

Après une si grande perte des livres de Diodore, dit-il dans sa note, c'est quelque sorte de consolation, de ce qu'il nous en reste des endroits choisis & des extraits. *In tanta verò librorum Diodori jactura, qualicunque solatio est quod ex deperditis ενλογας atque excerpta habemus.* Il indique Photius, Fulvius Ursinus, David Hoëschélius, Henricus Valésius qui en ont donné, & ajoute: *Item fragmentum de Cleonide & Aristomene, quod unà cum nonnullis Polemonis & Himerii edidit Henricus Stephanus; sed nesciebat esse Diodori Siculi, cui tribuitur in Florentino codice Bibliothecæ Medicæ; unde in peregrinatione sua exscripsit filius meus Isaacus, ignarus tum jam Stephani prælo prodiisse.*

Gérard Vossius donne donc à cette pièce le nom de *Fragment sur Cléonide & Aristoménès*. Mais il ne dit point
qui

qui est Cléonnis, ni qui est Aristoménés. Et peut-estre qu'il ne le sçait point.

Il ne pouvoit pas ignorer qui est Cléonnis. Quiconque a lû Pausanias en ses Messéniques, sçait que Cléonnis estoit un Prince Messénien, du sang royal d'Epyte & d'Hercule, du temps de la première guerre Messéniaque, & qu'il y a toujours commandé le corps de bataille depuis le premier jusqu'au dernier jour de cette guerre où il fut tué.

Mais personne jusqu'à présent n'a sçû démêler qui est cet Aristoménés. Mon but est de faire voir qu'il y en a eu deux, l'un dans la première, l'autre dans la seconde guerre.

Cette question est si ancienne, qu'elle a embarrassé & Diodore & Pausanias, & les autres historiens avant eux. C'est la seconde partie de cette dissertation, où je me suis proposé d'expliquer ce que contient ce fragment.

Nous sommes obligez aux deux Vossius de la découverte que c'est une histoire, & que l'auteur est Diodore de Sicile. Mais il est bon de sçavoir ce que c'est que cette histoire, qui est Cléonnis, qui est Aristoménés, qui est ce Roy blessé, pourquoy il est icy parlé des Lacédémoniens, & quel fruit on peut tirer & de ce fragment & de cette dissertation.

Les noms de Cléonnis & d'Aristoménés sont tout Messéniens; les Lacédémoniens sont nommez deux fois dans ce fragment. Il est donc constant qu'il s'y agit d'une guerre Messéniaque. La question est de sçavoir si c'est de la première ou de la seconde. Pour moy je n'ay pas balancé un moment. Le nom de Cléonnis ne m'a pas permis d'en douter. C'est ce nom qui a esté la clef & le denoüement de toute nostre question. Cléonnis est répandu dans toute la première guerre qui a duré vingt ans. Je ne sçais que ce seul Cléonnis connu dans l'histoire. Il est nommé jusqu'à sept fois dans nostre fragment. Le nom seul, pour peu que les critiques y eussent fait attention, les auroit conduits infailliblement à la restitution de ce bel endroit

de Diodore. Il n'estoit point besoin pour cela du manuscrit de Florence, la chose parle assez d'elle-mesme. Diodore décide par ce fragment qu'il y a eu un Aristoménés du temps de Cléonnis. Il décide par sa récapitulation, liv. 15. pag. 492. qu'il y a selon plusieurs un Aristoménés du temps de la première guerre.

Rien n'est mieux marqué que les actions de Cléonnis dans les Messéniques de Pausanias, ch. 7. 8. 9. 10. 11. 13. Et mesme il a concouru deux fois pour estre élu Roy, la première, après la mort d'Euphaés, la seconde, après la mort d'Aristodème. Il a commandé sous Euphaés, sous Aristodème & sous Damis.

Quand on connoist une fois Cléonnis, toute cette première guerre est connue.

On demande quel est ce Roy blessé, & qui sont ses ennemis ! Je l'ay trouvé heureusement le nom de ce brave Roy, qui tout couvert des blessures dont il est mort, avoit eu soin de satisfaire à la loy de l'Estat, & d'adjuger le prix de la gloire au plus vaillant de l'armée après la bataille. C'est Euphaés. Et qui ne le connoistroit pas au portrait que Pausanias nous en a laissé ! Il faut lire Pausanias. Il n'y a pas moyen ni de se priver d'un si bel endroit, ni de copier des livres entiers dans une dissertation.

Qui connoist Euphaés connoist aussi Alcaménés, Théopompe & Polydore, Rois de Lacédémone, ses injustes ennemis.

Jamais Roy ne fust plus aimé qu'Euphaés, ni ne mérita mieux de l'estre.

On pourroit s'imaginer que ce fragment est un feüillet arraché de quelque vieux manuscrit de Diodore. Mais non, c'est un endroit choisi par un Compilateur d'extraits, & des plus beaux morceaux d'anciens Auteurs.

Il en aura fait une copie sans y mettre de titre. Un autre Copiste y en aura fait un à sa mode, en supposant que ce devoit estre une déclamation.

Il ne faut ni teste ni préface à un pur fragment. Céluy-cy est un tout, qui a son unité d'action ou de matière, & qui explique tout ce qui concerne le prix de la bravoure.

C'estoit une loy & un excellent usage chez les Messéniens de faire proclamer le plus brave de la journée après chaque bataille. On voit avec combien de soin au plus fort de la meslée, Cléonnis & Aristoménés s'attachent à dépouiller tous ceux qu'ils tuent, à en mettre les armes en garde entre les mains de quelques soldats, afin d'avoir, comme dit ce fragment, des preuves de vaillance devant les Juges.

C'est déjà un trophée, que d'enlever ces dépouilles; & de s'en couvrir malgré les ennemis au milieu d'eux.

C'est bien autre chose au conseil de guerre, qui se tient pour adjuger publiquement le prix de la gloire à celui qui l'aura le mieux mérité au jugement de tous les généraux & de toute l'armée.

Quelles couronnes & quel triomphe estoient plus propres à exciter les courages à la vertu, à les enflammer pour servir la patrie, à les précipiter dans le mépris des dangers & de la mort!

Il n'y a jamais eu de récompense plus naturelle ni mieux méritée. Rien ne semble si nécessaire pour l'exemple, & rien n'est si aisé à accorder. C'est une justice. C'est une dette de l'Estat. C'est bien le moindre salaire que les Rois doivent à la valeur.

La vénalité, les brigues portent leurs taches & leurs marques d'infamie secrètes ou publiques. L'honneur est icy tout pur. La gloire désintéressée est le vray salaire de la vertu. Icy les Juges ne sont point suspects. Les actions parlent encore. Chaque soldat y a sa part. Chacun y est juge en sa propre cause, & peut produire sur le champ ses témoins. C'est le Roy qui préside entre les officiers d'armée. C'est le public qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal sans faveur ni cabales. Le nom

seul, le nom mesme de prix de la gloire, est un prix inestimable. Il n'a point de pareil.

Chacun plaide icy luy-mesme sa cause. C'est Cléonnis, c'est Aristoménés qui parlent.

Imaginons nous voir Ulysse & Ajax qui plaident leur cause pour les armes d'Achille dans les Métamorphoses. Mais chez les poètes il s'agit de fiction & de déclamation. Nostre fragment est la nature & l'histoire toute pure.

On connoit Cléonnis, on connoit le Roy blessé. Il n'est plus question que de sçavoir qui est Aristoménés.

Cette difficulté au reste n'est qu'incidente à nostre fragment. La principale estoit de sçavoir si ce fragment est ou de Diodore de Sicile ou d'un Sophiste. Celle-cy ne regarde que la matière & non l'auteur du fragment. Mais elle est pourtant la plus utile. Et mesme la restitution n'est parfaite qu'après l'éclaircissement de cette difficulté.

Il faut détacher autant que l'on peut ces sortes de questions, & les traiter séparément. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit entrer dans tous les incidents. On ne peut pas estre bref & tout dire. Il suffit que nostre fragment soit en sûreté & bien restitué à Diodore de Sicile. Mais pour le fonds, il faut sçavoir qui est Aristoménés.

Je veux prouver que cet Aristoménés de la première guerre Messénique, est le mesme que l'Aristodème qui a succédé immédiatement à Euphaés. Celuy qui remporte icy le prix de la vaillance sur Cléonnis, est aussi celuy qui a emporté sur luy la couronne de Messénie. Il a esté préféré deux fois en quatre ou cinq jours à Cléonnis.

Aristoménés est le moins connu des personnages de ce fragment. Il est le mieux payé & le moins connu. C'est celuy qui a remporté le prix de la bravoure. Celuy pour qui nous retrouvons le fragment, le héros de la pièce.

Il est surprenant que Paulanias n'ait pas dit un mot du vainqueur de Cléonnis. Tant il est vray que les plus belles actions demeurent quelquefois ensevelies dans l'oubli, & ne peuvent pas toutes estre conservées.

Pausanias dans toute cette première guerre, qui a duré vingt ans, ne nomme aucun Aristoménés, ni le nôtre, ni un autre.

Il y vante Euphaés, Cléonnis, Pytharatus, Antandre, Lyciscus, Aristodème, Damis, Phylée, tous braves Messéniens, & du sang royal.

Ils auront tous gagné l'immortalité historique à cette guerre, & Aristoménés sera oublié! Aristoménés qui a remporté le prix de la gloire sur tous les braves.

Affûrément Pausanias ne l'aura pas oublié. Cela ne peut-estre.

Il est bien plus naturel de soupçonner que c'est que Pausanias luy donne un autre nom. Les Rois ont souvent plusieurs noms. Personne, que je sçache, ne l'avoit encore affirmé positivement.

Celuy que Diodore appelle Aristoménés dans la première guerre, est celuy que Pausanias y appelle Aristodème. Je le soutiens.

Le temps, les actions, le nom qui approche fort, la pareille faute qui se trouvoit autrefois dans plusieurs Historiens, si c'est une faute, sont des démonstrations historiques de cette ancienne vérité, qui est aujourd'huy une nouvelle conjecture.

Apprenons donc que l'Aristoménés du fragment, est le Roy qui a succédé quatre ou cinq jours après à Euphaés en Messénie. Il s'appelloit selon les uns Aristoménés, & selon les autres Aristodème.

C'est ou Cléonnis qui est double, ou Aristoménés. Les Historiens ne connoissent qu'un Cléonnis. Ils parlent de deux Aristoménés, l'un de la première, l'autre de la seconde guerre. Le héros de la seconde a effacé celuy de la première. On les confond. Cela arrive tous les jours.

C'est Diodore, c'est Pausanias qui ne le disent pas en propres termes, mais ils le donnent à entendre si clairement, qu'il faut ou les en croire, ou renoncer à toute sorte d'équité critique.

Diodore dans sa récapitulation, l. 15. p. 492. après avoir dit que toute la seconde guerre s'étoit faite sous les auspices d'Aristoménés, adjoûte ces mots: *Il y a pourtant des Historiens qui écrivent qu'Aristoménés estoit du temps de la guerre des 20. ans.* Voilà donc Diodore qui atteste que, selon ces historiens, Aristoménés estoit du temps de la première guerre. Il estoit selon d'autres du temps de la seconde guerre. Mais qu'en pense Diodore ! Il est de tous les deux costez. Il dit dans le fragment qu'Aristoménés est de la première guerre. Il dit au livre XV. qu'Aristoménés est de la seconde. Mais il y avertit de l'autre opinion, & que les Historiens sont partagez sur cette difficulté. Elle est pourtant aisée à résoudre. C'est qu'il y a eu deux Aristoménés, tous deux Rois de Messénie, tous deux Héraclides, tous deux Epytides, tous deux Héros. Mais pourtant les actions du dernier ont effacé celles du premier. Cela concilie les deux opinions. L'un doit s'appeller Aristoménés premier, l'autre Aristoménés second ou le Grand.

Les actions du dernier ont esté des prodiges. Elles sont admirables & presque incroyables. Voyez dans Pausanias. Celles du nostre sont grandes, mais humaines & croyables. Le nostre remporte le prix sur Cléonnis l'an 730. avant N. S. Le Héros de la seconde guerre n'a commencé que l'an 685. avant N. S. Le premier est mort l'an 733. avant nostre ére, l'autre vivoit encore vers l'an 640. avant N. S.

Cette difficulté sur le nom d'Aristoménés a tellement embarrassé Pausanias, qu'il a fait sur cela une Dissertation, l. 4. c. 6. & qu'il s'y est trompé. On n'en veut pas d'autre preuve que ce qu'il dit luy-mesme. Il est absolument nécessaire de refuter un si bon auteur.

Il croit que Myron l'Historien de la première guerre, & Rhianus le poète historien de la seconde, ne s'accordent pas. Cependant ils s'accordent parfaitement, & c'est luy-mesme qui ne les entend pas. Il s'est prévenu, & il a l'esprit, comme on dit, bouché sur cette question. La pré-

vention de Pausanias est que Théopompe est mort de vieillesse à Sparte, & qu'il a vû la guerre Thyréatique sans y assister. Ce sont les hypothèses Lacédémoniennes, contraires à celles des Messéniens, chacun pour l'honneur de sa nation. Pausanias cite après cela le poëte Tyrtée. Il en rapporte les vers, & il ne les entend pas mieux. Voyons, lisons. Voilà ce que c'est d'estre prévenu.

L'Historien Myron, dit Pausanias, n'a écrit que la première guerre, & il ne va pas au delà des 20. ans. Il y écrit qu'Aristoménès a tué Théopompe, & que ce fut peu avant la mort d'Aristodème. On répond à Pausanias : Myron entend qu'Aristoménès & Aristodème sont la même personne qui a deux noms. Ainsi nulle difficulté.

Le poëte Rhianus, poursuit Pausanias, n'a parlé que de la seconde guerre, & même il n'a écrit que de la dernière bataille. Il y parle d'Aristoménès. Il en fait son héros, comme Homère a fait le sien d'Achille. On répond : cela conclut qu'il y a eu un Aristoménès à la seconde guerre. Mais cela n'exclut pas qu'il n'y en ait aussi eu un à la première. Ainsi Pausanias a tort. Myron & Rhianus s'accordent. Il y a eu deux Aristoménès. Rhianus est un poëte. Il ne traite qu'une action, & elle est de la seconde guerre. Il ne faut donc pas prendre ce poëte pour un historien de la première guerre, ni le préférer à Myron.

Pausanias est encore dans une autre erreur. Il ne veut pas qu'Aristoménès ait tué Théopompe ; & pour preuve, il cite Tyrtée le poëte, qui estoit un des généraux Lacédémoniens dans la seconde guerre. Tyrtée écrit :

Nostre Roy Théopompe à la faveur des Dieux,

A des Messéniens conquis les vastes lieux.

Ἡμετέρῳ βασιλῇ θεοῖσι φίλῳ Θεοπέμῳ,

ὅν 219' Μεσπίνῳ εἰλομένη δ' ὑπέχρεον.

Théopompe n'a donc pas été tué dans la première guerre, dit Pausanias. C'est Théopompe qui l'a terminée, & qui a fini toute la première guerre. Ces vers de Tyrtée l'attestent, & je sçay, dit Pausanias, que Théopompe est mort à Sparte dans son lit.

Mais Pausanias qui dit cela, me permettra de luy répondre qu'il prend icy mal Tyrtée. De Messé, ville bastie par Polycaon, & ainsi appelée du nom de sa femme, on a fait Messène région, suivant l'art des étymologies. Pausanias, dès le commencement de son livre Messénique, nous apprend luy-mesme que Messène n'est pas une ville, mais une région ou royaume entier, & il l'a fait voir par le témoignage d'Homère. Il auroit pu y joindre celui-cy de Tyrtée, qui n'est gueres moins formel, puisqu'il donne à la Messénie l'épithète d'ὠρυχόρος, c'est-à-dire vaste, spacieuse, & proprement où il y a des plaines pour danser au large & à l'aise. Car ὠρὺς signifie large, & ῥορός veut dire *chorus*, un chœur de musique, une danse. La Messénie estoit un pays de plaines & de campagnes. C'estoit un peuple de danseurs & de fauteurs. Tyrtée fait peut-estre allusion aux festes de Limnés, où les filles Lacédémoniennes alloient danser. C'est une des causes de la guerre. Il est vray que Théopompe a conquis aux Lacédémoniens tout le plat-pays de la Messénie, & c'est ce que dit icy Tyrtée. Mais il ne dit pas que Théopompe ait terminé la guerre. C'est Pausanias qui le dit, & il se trompe. Il affirme témérairement & contre l'autorité de Myron & des autres historiens que Théopompe n'est point mort à la guerre. Il ne cite que Tyrtée, & Tyrtée ne dit point cela.

Tout le monde sçait qu'après la seconde bataille dans la première guerre, la Messénie fut affligée de maladies, de pauvreté, & d'autres calamitez qui réduisirent Euphaés à abandonner la campagne à Théopompe, & à se retrancher à l'entour du mont & de la petite ville d'Ithome. Voilà ce que Tyrtée appelle une conquête. C'est un poëte. Les Lacédémoniens le firent leur citoyen & leur chef. Il suit
les

les hypothèses des Lacédémoniens , & couvre autant qu'il peut leurs défavantages. C'est dans ce sens qu'il faut entendre Tyrtée , & il est impossible de l'entendre autrement. On peut donc dire que Théopompe a conquis la plaine , ou toutes les plaines de la Messénie. Mais il n'a jamais pris Ithome. Au contraire il y a esté pris par le Roy Aristoménés ou Aristodème sept ans après la mort d'Euphaés , & sacrifié à Jupiter d'Ithome ou Ithomate avec trois cent autres Lacédémoniens. C'est l'opinion de Myron & de tous les autres historiens. Plutarque dans la vie de Romulus p. 33. dit que les Messéniens semblent exagérer le nombre des trois Hécatomphonies d'Aristoménés. Il ne dit que cela , mais il suppose sans doute comme tout le monde , que Théopompe estoit du nombre. Les Pères de l'Eglise les plus anciens ont reproché aux Payens ces horribles sacrifices de victimes humaines. Ils y nomment Théopompe. Voicy les propres termes de saint Clément Aléxandrin en son Protreptique , p. 20. *Aristoménés Messénien , a égorgé en l'honneur de Jupiter Ithomète 300. hommes , croyant que tant & de si considérables Hécatombes estoient d'excellents sacrifices ; & Théopompe Roy des Lacédémoniens estoit la principale victime.*

Eusébe en sa Préparation, l. 4. c. 16. p. 157. répète la mesme chose. Ces Hécatombes humaines sont célèbres sous le nom d'Hécatomphonies. C'est ainsi que Plutarque les appelle. C'est donc l'opinion de Myron qui a triomphé de celle de Pausanias. Myron se concilie avec Tyrtée. Il se concilie avec Diodore , avec Plutarque , avec les Historiens dont parle Diodore , qui mettent un Aristoménés du temps de la première guerre & de Théopompe , & avec les Pères de l'Eglise. Pausanias est donc tout seul de son sentiment.

Il cite le Poète Rhianus. Il l'oppose à Myron. Et il dit luy-mesme qu'ils ne parlent pas de la mesme guerre. Ils ne parlent donc pas non plus du mesme temps , ni d'un mesme Aristoménés. Il y a donc eû deux Aristoménés , l'un

dans la première, l'autre dans la seconde guerre Messéniaque. Et c'est ce que Pausanias devoit conclure comme l'a fait Diodore.

Sylburge dans son Commentaire , dit que Pausanias reprend icy Myron d'une faute de chronologie, qui est d'avoir mis Aristoménés dans la première guerre Messénique. Cunius, autre Commentateur , dit que Pausanias blâme Myron de n'avoir pas assez relevé Aristoménés. Ils ne sont pas au fait.

Théopompe avoit seulement réduit les Messéniens à se retrancher aux environs du Mont Ithome. Théopompe n'avoit donc pas terminé la guerre, ni pris Ithome. Au contraire, il y fut pris & immolé la 19.^e année de la guerre , qui est la septième & dernière du regne d'Aristoménés premier. Anaxandride avec Polydore doivent avoir pris Ithome & terminé la première guerre véritablement. Anaxandride est fils de Théopompe , & luy succède dans Hérodote , l. 8 c. 131. Pausanias est contraire à Hérodote dans toute cette suite généalogique des rois de Lacédémone.

Il faut donc suivre l'opinion de Myron qui n'a nul inconvénient , & rejeter celle de Pausanias qui n'est pas soutenable. Il ne s'entend pas luy-mesme.

Il devoit conclure comme Diodore , qu'il y a deux Aristoménés : que celui de Myron est de la première guerre : que celui de Rhianus est de la seconde. Pausanias ne peut pas comprendre qu'il y ait eû deux Aristoménés. Cela n'est-il pas merveilleux pour un génie tel que Pausanias !

Voicy pourtant une nouvelle difficulté. Car Pausanias suppose que Myron distingue Aristoménés d'avec Aristodème. Et moy je suppose qu'il n'en fait qu'un , & que c'est un mesme Roy qui a deux noms. Les termes de Pausanias sont : *Myron a feint ou a forgé, περιίρη, qu'Aristoménés tuë Théopompe Roy des Lacédémoniens, un peu de temps avant la mort d'Aristodème.*

On peut répondre à cela que c'est Pausanias qui parle , & qui détourne le sens de Myron pour l'amener au sien.

Myron nomme Aristoménés, Pausanias y met le nom d'Aristodème. Myron n'en fait qu'un même Roy, & Pausanias en fait deux. On peut dire aussi que quand un Roy a deux noms, l'historien pour varier, les emploie tous deux. C'est un stile ordinaire.

Mais quoy qu'il en soit, le fait est constant. Voilà un Aristoménés dans la première guerre. Cela confirme notre fragment, & l'assûre à Diodore.

Enfin voilà deux opinions. Celle de Diodore n'est pas douteuse. Il faut la suivre pour notre fragment qui est de Diodore.

Ces histoires sont encore si proches des temps fabuleux, qu'il ne faut pas s'efflonner si elles sont obscures. La plupart des histoires de la Grèce sont douteuses & se contredisent, dit Pausanias luy-même en ses Messéniques, c. 2.

La vraie cause de cette difficulté incidente, c'est que les actions d'Aristoménés second, ont effacé celles du premier, qui est le nôtre. Le rapport des noms & des actions, la proximité des temps, l'identité des lieux & des conditions, font cette diversité de sentiment. Mais cela n'empêche pas que notre Aristoménés n'ait été aussi héros. Il l'a été de la première guerre, & l'autre de la seconde. La postérité les a confondus. Cela est ordinaire. Je crois qu'ils sont présentement assez débrouillez.

On peut donc aujourd'huy hardiment enrichir notre Aristoménés premier de Diodore, de toutes les belles actions de l'Aristodème de Pausanias. Il a retrouvé son nom & son histoire dans les Messéniques. On peut l'appeller Aristoménés-Aristodème, & n'en faire plus qu'un seul nom.

Aristoménés-Aristodème est du sang royal des Héraclides Epytides. Il a surpassé Lyciscus en pitié, en bravoure & en toute sorte d'actions généreuses. Il a offert volontairement & dévoué sa fille pour la patrie. Il avoit gagné particulièrement l'estime & la confiance d'Euphaés. Il l'a défendu le plus utilement, & eût l'honneur de le sauver plus glorieusement qu'Antandre qui s'y est fait tuer,

& que Cléonnis qui s'y est fait percer de coups. Il a remporté le prix de la journée au jugement du Roy & de tous les officiers. Il a esté élu Roy après Euphaés par tous les suffrages du peuple Messénien, dans le temps où l'on avoit le plus de besoin d'un Roy héroïque. Il a contenté le peuple & les grands. Il a sçu plaire à tout le monde. Il a par tout témoigné autant de prudence que de valeur, à la fougue près qui le transporta comme un vray descendant d'Hercule, quand il tua de sa main sa chère fille, pour montrer qu'elle estoit vierge & digne d'estre offerte aux dieux. Il a battu les Lacédémoniens estant Roy. Il a pris Théopompe, & l'a immolé à Jupiter Ithomate dans la triple Hécatomphonie si fameuse. Il a charmé tous ses sujets pendant un regne de six ans & plusieurs mois. Enfin il s'est tué luy-mesme dans un noble désespoir sur le tombeau de sa fille, par la superstition payenne des oracles, des songes & des présages. Il y a du grand à tout cela dans les erreurs de la religion payenne. Plutarque dans la vie de Romulus trouve que les Messéniens ont outré les choses dans le nombre des 300. sacrifices par Aristoménés.

Quand il fut Roy, il honora des plus grandes charges Cléonnis & Damis ses rivaux. Le zèle de la patrie estoit si grand dans ces belles ames, qu'ils n'estoient ni jaloux ni amis que pour la sauver. Toujours concurrens, jamais ennemis, perpétuels amateurs de la gloire & du devoir; fâchez uniquement & au delà de tout ce que l'on peut dire, quand le succès ne répondoit pas à la vertu.

La plupart de ces faits sont tirez de l'exact Pausanias. On avoit donc raison de ne pas croire que Pausanias eust oublié nostre Aristoménés.

Il y a un endroit dans Pausanias où nostre fragment seroit à merveilles. C'est quand il dit qu'Euphaés revenu un peu de ses blessures, sentit de la joye de ce que les siens n'avoient pas eû du désavantage dans cette grande action.

Qui ne croiroit que c'est une table d'attente pour y restituer nostre fragment ! Il est certain que s'il y estoit,

on le prendroit pour estre de Pausanias, d'autant plus qu'il n'en a rien dit, & non pas de Diodore. Mais ce fragment n'appartient point à Pausanias; & cela prouve seulement qu'ils écrivoient la mesme guerre Messéniaque; ainsi il ne faut pas s'estonner si l'un convient si juste avec l'autre.

Il seroit à souhaiter que le temps nous permist de mettre icy toute la récapitulation que Diodore a faite de l'histoire Messénienne en son XV. livre. On pourroit ensuite le conférer avec Pausanias, & suppléer à l'un par l'autre. On auroit ainsi le meilleur plan que l'on puisse avoir de toute l'histoire Messéniaque. J'y ay travaillé, & crois y avoir fait d'heureuses restitutions sur ce qu'il y a de perdu. C'est sur tout depuis la mort de Polycæon jusqu'à Périérés, & l'on sçait que l'on en a grand besoin. Mais ce sera pour une autre occasion.

A l'égard de nostre fragment, il ne peut pas estre de Pausanias. Il appelle Aristodème celuy que Diodore nomme Aristoménès. Il ne paroist pas non plus qu'il y ait rien de perdu dans cet endroit de Pausanias.

Le véritable sujet de cette guerre a esté l'ambition des Lacédémoniens, & leur fureur de vouloir s'aggrandir aux dépens de leurs voisins & de leurs frères.

Ils le font remonter jusqu'à l'establissement des Héraclides au Péloponèse, qui fut l'an 1129. avant N. S. Ils se plaignoient d'y avoir esté trompez par Cresphontés dans le partage. Ils adjoûtoient que quand Cresphontés fut assassiné, ses fils aînez se réfugièrent à Sparte, & donnèrent leur royaume aux Lacédémoniens.

Leur second grief estoit que leur Roy Télède fut tué par les Messéniens dans un combat pour des filles Lacédémoniennes qu'ils vouloient forcer. Ce fut la propre année de la première Olympiade, c'est-à-dire l'an 776. avant N. S. Phintas ayeul d'Euphaés regnoit en Messénie.

Leur troisième prétexte fut à l'occasion de Polycharés Messénien, vers l'an 764. avant N. S. qui est la première année de la quatrième Olympiade où il avoit gagné le prix de la course. Evaiphnus Lacédémonien l'avoit volé, & luy

avoit meſme tué ſon fils, ſous prétexte de rendre la ſomme convenüe. Les Lacédémoniens luy dénièrent juſtice. Il uſa de répréſailles. Le Roy Antiochus père d'Euphaés, offrit de mettre l'affaire en arbitrage. Les Lacédémoniens ne répondirent point. Au lieu de cela ils firent un ſerment ſolemnel entre eux d'entrer en Meſſénie, & de n'en point fortir avant qu'elle fuſt toute conquiſe. Leur Roy Alcaménés fils de Télède ſurprit la ville d'Amphie en une nuit. Ainſi commença la guerre qui dura vingt ans. Ce fut la première année d'Euphaés, l'an 743. avant N. S. Euphaés donna le commandement de ſon armée à Cléonnis. Il ſe donna trois batailles ſous le regne d'Euphaés, ſans véritable avantage. La nuit ſépara touſjours les combatants.

Pytharat fut tué dans le ſecond : Antandre au troiſième : & Euphaés y fut ſi bleſſé qu'il en mourut. C'eſt ce que nous avons dit en expliquant noſtre fragment.

Théopompe & Polydore, Rois de Lacédémone, avoient conjointement commandé l'armée aux deux dernières batailles.

Une calamité générale ſurvenuë avant le dernier combat, avoit contraint les Meſſéniens d'abandonner toutes les places de la campagne, & de ſe retrancher à l'entour du Mont Ithome.

C'eſt ce dernier champ de bataille où les Lacédémoniens laſchèrent le pied les premiers, & qui eſt décrit dans noſtre fragment de Diodore.

L'hiſtoire meſlée de fables a fini entièrement chez les Grecs, par l'eſtabliſſement des Héraclides au Péloponéſe. On eſt dans l'erreur de ſ'imaginer qu'elle ait duré juſqu'à la première Olympiade vulgaire.

Mais quand les faux dieux ont ceſſé dans l'hiſtoire Grecque, la ſuperſtition des oracles a continué d'y faire ſes ravages plus que jamais.

Euphaés a regné treize ans.

Amphie fut priſe en une nuit la première année de ſon regne.

La quatrième année, le premier combat fut livré sur le bord de la Charadre ou grande ravine, contre Alcaménès.

La cinquième année, le second combat se donna. Ce fut contre Théopompe & Polydore. Alcaménès père de Polydore venoit de mourir.

La calamité Messéniène arriva ensuite. On eut recours au funeste oracle de Delphes. Le devin Tifis en rapporta cette réponse :

*Qu'on offre aux bords d'Alloie à l'enfer pour victime
De la race Epytide une vierge sans crime ;
Mais que ce sang par soit aux démons présenté,
Sur tout leur soit offert de franche volonté.*

Κούριον ἄρχαντων ἑρπύρεσι δαίμοσι
κλήρο λαχούσων Αἰτυπιδῶν ἀφ' αἵματος,
Θυητελεῖτε πυκτέροισιν ἐν σφαγῇ.
Ἡ'ν δὲ σφαγήητε, καὶ παρ' Ἀλλοίου, τότε
Θύειν διδόντας ἐς σφαγὴν ἐκουσίως.

Aussi-tôt on tira au sort toutes les filles du sang royal. Le sort tomba sur celle de Lyciscus. Le devin Epébole la rejetta. Nostre Aristoménès-Aristodème offrit la sienne. Son fiancé soutint qu'elle n'étoit plus vierge. Le père en furie la tua sur le champ, & luy ouvrit le sein pour justifier qu'elle étoit vierge. Le malheureux Epébole soutint que c'étoit un parricide & non pas un sacrifice. Euphaés & tous les Epytides dirent que l'oracle étoit satisfait. Les Lacédémoniens en furent si déconcertez, que leurs Rois demeurèrent sept ans campez sans oser présenter bataille. Ce fut alors qu'ils envoyèrent à leurs femmes de jeunes soldats pour avoir des enfants, & delà font nez les Parthéniens qui ont fondé Tarente. Enfin la huitième année, qui étoit la treizième du regne d'Euphaés, la sanglante journée d'Ithome arriva. C'est celle que décrit nostre fragment.

Euphaés enfonça les bataillons de Théopompe avec trop

d'ardeur & de précipitation pour un Roy. Il y fut percé de coups , dont plusieurs estoient mortels. Il tomba & sembloit rendre l'ame. Les ennemis taschoient de l'entraîner. La peur de la honte & l'amour des Messéniens , qui alloit jusqu'à l'adoration pour leur Roy , leur fit trouver plus doux mille fois de s'exposer & de mourir pour luy que de l'abandonner tant que quelqu'un auroit de la vie. Cela fit durer le combat , & porta l'audace de part & d'autre à un excès que l'on n'imagine pas. C'est Pausanias que je ne fais qu'abrégier sur toute cette vive action.

Antandre fut tué : Cléonnis fut percé de coups : Aristoménés sauva le Roy. Tout le carnage que décrit Homère sur les corps , ou de Sarpédon ou de Patrocle , n'est pas comparable. On sent le temps d'Homère ; & on voit que ces Héraclides estoient pleins de sa lecture & de ses mœurs.

Euphaés fut remporté par les Messéniens. Et il eut encore de la joye en cet estat , de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous , dit Pausanias.

Mettez-là nostre fragment. Ce seroit sa vraie place. Rien ne prouve mieux qu'il est de cette première guerre.

Et rejoignez à la fin du fragment, ce qui suit immédiatement dans Pausanias. Voicy les propres termes : *Euphaés mourut très peu de jours après. Il avoit regné treize ans , & fait la guerre pendant tout ce temps contre les Lacédémoniens. Comme il ne laissoit point d'enfants , il choisit pour son successeur , celui qui seroit élu par le peuple Messénien. Cléonnis & Damis le disputèrent à nostre Aristoménés-Aristodème , prétendant le passer en vertus militaires & en autres mérites. Antandre avoit esté haché en pièces par les ennemis à la deffense d'Euphaés. Les devins Epébole & Ophionée se lignèrent tous deux contre nostre Aristoménés. Mais le peuple le préféra malgré eux. Et il fut les délices de tous les Messéniens.*

La question pour la royauté dans Pausanias , ressemble si fort à celle pour le prix qui est dans le fragment de Diodore,

dore; que l'on diroit que Pausanias a pris l'une pour l'autre. Mais non : toutes les deux sont compatibles, & l'une a esté préjugée par l'autre.

J'ay prouvé que nostre fragment est de Diodore, qu'il s'y agit de la première guerre Messéniaque, & qu'il y a deux Aristoménés, l'un de la première, l'autre de la seconde guerre. Ce sont les trois choses que j'avois à faire voir.

DISSERTATION.

Sur l'usage que PLATON fait des POETES.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

JE me suis souvent appliqué à examiner quelles estoient les sources des agréments, dont les dialogues de Platon sont remplis; & ce qui fait que traitant les sujets du monde les plus sérieux, ce philosophe se fait néanmoins lire avec un plaisir que ne donnent point ceux mêmes, qui, soit pour le fonds, soit pour la forme de leurs ouvrages, semblent n'avoir eû pour objet que de divertir & de plaire. J'ay crû en découvrir plusieurs sources, dont la plus féconde, à mon sens, est le contraste de ses personnages, dont les uns, enflés de leurs connoissances, & croyant tout sçavoir, se trouvent dans le fonds n'avoir que des idées communes & superficielles, & ne sçavoir rien solidement; tandis que Socrate, qui est presque par tout le premier acteur, fait profession d'ignorer, & de chercher à s'instruire, quoy-qu'il ait dans l'esprit un système très-net & très-arrangé, dont les principes qu'il laisse entrevoir sans les découvrir entièrement, sont comme un flambeau qui d'un costé marque le droit chemin, & de l'autre fait appercevoir, même à ses adversaires, combien la raison mal conduite égare ceux qui joignent à leur égarement la hau-

teur & l'arrogance. Comme ce caractère propre des sophistes a quelque chose de révoltant, rien n'est plus agréable, que de voir leur orgueil confondu par un homme, qui sous des apparences toutes simples, cache un fonds de sagesse inépuisable, & qui ne dissimule ses forces, que pour attaquer l'erreur plus sûrement. C'est-là le caractère opposé à l'arrogance; c'est celui de l'ironie, suivant la définition d'Aristote. L'ironie suppose dans l'esprit de celui qui sçait la manier, une grande solidité de jugement, avec une légèreté & des graces, dont l'éloquence directe n'est point susceptible. Et ce caractère bien menagé est capable seul de produire, dans le dialogue, un effet toujours très-agréable. Il plaira non seulement à ceux qui en auront pénétré tout le secret & toute l'intelligence, mais encore à ceux-mêmes qui n'en connoistroient pas l'artifice. Comme une musique parfaite, ou un beau tableau, plaisent aux vrais connoisseurs, & à ceux qui n'en jugent que par un sentiment dénué de connoissance.

Mais outre l'ironie de Socrate conduite avec tant d'art & de finesse par Platon; l'on remarque dans les écrits de ce philosophe, je ne sçais quoy de fleuri & de noble, qui flatte l'imagination & qui l'enrichit, au même temps que l'esprit est occupé à jouir de son bien propre, qui n'est autre que la solidité des principes, & la justesse des raisonnements. Cette fleur & cette noblesse ne résulte pas seulement de l'élégance & de la pureté du stile, du beau choix des métaphores, & des mots heureusement placez; ce n'est pas non plus l'effet de cette précieuse abondance, qui a fait mettre Platon en son genre à côté d'Homère, par les plus judicieux critiques, tels que sont Quintilien & Longin. On trouve une partie de ces beautés dans les dialogues de Cicéron, mais certainement on n'y trouve pas ce brillant & ce goût, qui frappe & qui se fait sentir dans ceux de Platon.

Où prendrons-nous donc la source de ces agréments, qui sont pour luy ce que dans Homère, la ceinture de Vénus

nus est pour Junon, & dans quel parterre a-t-il cueilli tant de fleurs dont ses ouvrages sont semez ! c'est sans doute dans celui des Muses, pour m'exprimer comme Pindare ; c'est dans le commerce qu'il a eû avec les Poëtes, qu'il a ramassé les richesses qu'il répand ensuite si à propos, & avec tant de dextérité.

Car il y a deux manières d'employer les passages des poëtes, l'une simple & directe, l'autre indirecte & détournée. L'usage simple est connu de tout le monde, & n'a rien en soy de singulier. Cet usage consiste à citer, par exemple, des vers d'Homère, soit qu'on veuille par l'autorité de ce grand poëte, appuyer quelque sentiment, soit qu'on veuille l'éclaircir & y porter un plus grand jour, soit enfin qu'on ne songe qu'à parer son discours, & à soutenir doucement l'attention de ses lecteurs. La poësie en effet, & principalement la poësie ancienne, est souvent d'un grand poids ; mais elle a toujours quelque chose de plus riant que la prose & de plus capable d'intéresser. Un vers ou plusieurs enchaînez habilement, réveillent l'esprit, le délassent & luy rendent la gayeté, qui s'accorde mal avec une longue attention. Ce soin d'insérer des vers dans les discours les plus graves, est assez remarquable dans les écrits philosophiques de Cicéron ; & soit que luy-mesme il traduise les Grecs, en quoy il est plus habile que le vulgaire ne pense, soit qu'il mette en œuvre les traductions que les vieux poëtes Latins en ont faites, il adjouste par là à ses ouvrages un air de sçience & d'antiquité qui n'en rehausse pas le prix médiocrement. Platon en use aussi dans quelques endroits, comme dans le premier livre de la République, il rapporte très-à-propos un trait de Pindare à la louange de la vertu. Car le vieux Céphale ayant dit qu'un des principaux avantages qui suivent les richesses, consiste à n'estre point exposé au danger de commettre des actions injustes, par la situation pénible où nous réduit l'indigence ; & par conséquent à n'estre point troublé sur le déclin de nos jours, par les horreurs de la crainte ; dans

le temps, dit-il, que les punitions d'une autre vie, qu'on avoit jusqu'alors regardées comme des chimères, se présentent, soit à la lumière, soit à la foiblesse de l'esprit, & viennent nous effrayer jusques dans le sein du repos. Car pour ceux à qui la conscience ne fait nuls reproches, ils vivent dans une espérance bien douce, selon ce mot de » Pindare; les personnes dont les jours ont coulé dans l'in- » nocence, & qui se sont toujours attachées à remplir leurs » devoirs envers les dieux & envers les hommes; conser- » vent dans leur ame une espérance, qui compagne de leur » vieillesse, en est l'appuy & la consolation; espérance, la » mère nourrice des vieillards, & qui d'ailleurs gouverne les » pensées des hommes, dans tous les différents mouvements » dont elles sont susceptibles. Ος αὖ δικαίως καὶ ὥς τις τὸν

*Legitur etiam
ἐπιταλῶντα,
eodem sensu.*

βίον ἀφ' ἡγάγῃ, γλυκεῖά οἱ καρδίαν ἀπάλλοισα χρηστόφροσ
σωαορεῖ ἐλπίς, ἀ μάλιστα θνατῶν πολυτροφον γνώμαν κυβερνᾷ.
Je cite ce morceau de Pindare, d'autant plus volontiers, que c'est un fragment précieux de quelque pièce que l'injure du temps nous a dérobée. Mais il suffira d'avoir cité celui-là, pour montrer l'usage direct que Platon fait des poètes. Je ne parle point icy des vers d'Homère, d'Hésiode, de Théognis, de Tyrtée, que l'on trouve répandus dans ses dialogues; il ne cite le plus souvent ces poètes, & n'en rapporte les sentiments, que pour les réfuter, & pour mettre à la place d'une théologie impie, & d'une morale corrompue, une morale saine, & une théologie épurée de tout ce que l'imagination des hommes y avoit mêlé de profane.

Venons présentement à ce qu'il y a de plus fin & de plus spirituel dans la manière de citer les poètes, qu'on peut appeller une manière détournée, parce que conservant le sens que le poète a donné à ses paroles, on en détourne néanmoins le sens à une application délicate; de sorte qu'un lecteur intelligent qui apperçoit en même temps, & la pensée du poète, qui pour plaire doit estre belle en elle-même, & la pensée de celui qui met en œuvre les vers

du poëte , ressentent tout-à-la fois le plaisir que donne la poésie , celui de la comparaison , & celui que produit toujours une application ingénieuse. Tout cela réveillant en luy plusieurs idées ensemble , luy fait appercevoir du même coup d'œil , la dextérité de l'auteur , & des rapports dont la justesse le saisit. Et c'est en cela que consiste une grande partie de ces graces si nobles & si riantes , que les amateurs de Platon sçavent démêler dans ses dialogues. Je dis les amateurs de Platon. Car on doit convenir que cela ne se fait peut-estre pas sentir dans une première lecture , ni même dans une lecture assidue , à moins que par un grand usage des anciens Poëtes , on n'ait leurs vers présents à l'esprit lorsqu'on en retrouve l'application. Et l'on peut appliquer à ce sujet ce qu'on fait dire à Platon au sujet de sa Philosophie ; que personne n'entreprenne de l'estudier , si auparavant il n'est instruit dans toutes les belles connoissances. Je parle icy d'une chose toute de goût , & par conséquent obscure , & qu'il faut éclaircir par des exemples. J'en choisiray donc un ou deux seulement des plus remarquables , & dont les rapports feront les plus aisez à mettre entièrement dans leur jour ; & j'ose me flatter que la compagnie ne trouvera pas mal employé , un temps que nous employerons à nous rappeler des idées aussi agréables , que le sont celles dont je tascheray de remplir quelques moments. On pourra connoître par là que Platon a fait des poëtes l'usage qu'il en falloit faire , puisqu'au lieu de leurs opinions bizarres sur les dieux , & sur la morale , au lieu du soin qu'ils prennent à remuer des passions dangereuses , que la philosophie ne songe qu'à laisser en repos & à détruire , il a choisi dans leurs écrits des endroits pleins de graces & de beauté , qu'il a rendus plus gracieux & plus beaux encore par l'application qu'il en a faite.

Dans le dialogue de Platon , intitulé le second Alcibiade , Socrate rencontre Alcibiade couronné de fleurs , selon la coutume de ceux qui alloient au temple faire des prières & des offrandes. Il l'attaque de conversation ;

& par les tours ordinaires de son ironie , & par cet enchaînement imperceptible de demandes & de réponses , qui le faisoit venir à bout des plus grands Sophistes , Socrate amène ce jeune homme au point d'avouer l'incertitude où il est réduit sur les choses qu'il doit demander aux dieux ; ne pouvant démêler si ce qu'il en peut obtenir , ne tournera point à son désavantage ; de la même façon que les dieux , en accordant à Oedipe l'accomplissement de ses vœux téméraires , firent de luy un exemple des malheurs , où les prières indiscrettes engagent quelquefois la témérité des hommes. Alcibiade à la fin du dialogue , pour le payer d'un avis si sage & si salutaire , luy met sur la teste la couronne qu'il portoit au Temple , & qu'il destinoit aux autels du Dieu qu'il alloit implorer. Il adjouste ensuite : nous en présenterons d'autres aux dieux lorsque le temps dont vous m'avez parlé sera venu , & nous aura amené l'homme sage qui me doit instruire sur la manière de prier. Ce qui ne tardera pas , si les dieux le veulent.

- ³⁶ Καὶ μὴν τυτοὶ τὸν στέφανον, ἐπειδὴ μοι δοκεῖς καλῶς συμβε-
³⁷ βουλομένῃ, σοι ᾄδεισθαι. τοῖς θεοῖς δὲ καὶ στεφανοῖς καὶ τ'
³⁸ ἄλλα πάντα τὰ νομιζόμενα τότε δώσωμεν, ὅταν ἐκείνῳ
³⁹ τιῶν ἡμέραν ἐλθούσων ἴδω. ἥξει δὲ οὐ μακρὸν, εὖ τῶν
⁴⁰ θελόντων. Je reçois très-volontiers ce que vous me donnez, reprend Socrate, & je me verray avec plaisir comblé de vos dons ; & même de cette couronne , je tire un heureux présage , comme fit autrefois Créon , lorsqu'appercevant la couronne d'or que portoit Tirésias , après que les Athéniens la luy eurent donnée pour récompense d'une victoire gagnée , il expliqua cette rencontre en sa faveur ; car , adjousta-t-il , nous sommes , comme vous sçavez , au milieu d'une grande tempeste. On estoit en effet à Thèbes dans la cruelle incertitude de ce qu'alloit devenir cette ville , affligée par une puissante armée , & de ce qu'alloit produire dans deux frères ennemis la haine , qui n'est jamais plus implacable , que lorsque , pour les intérêts d'une couronne , elle a rompu les liens du sang. Je ne suis pas , dit

Socrate, dans une inquiétude moins grande que celle dont Créon estoit troublé, puisque je prétends remporter la victoire sur tous ceux qui vous environnent. Ἀλλὰ δέ- «
 ρομαι καὶ ὅτο, καὶ ἄλλο δὲ αἶψα τ' ὤξυα σοὶ δοθέντων ἡδέως «
 ἴδοιμι διζάμηνον ἐμαυτόν. ὥσπερ δὲ καὶ ὁ Κρέων Εὐρυπύδῃ πε- «
 ποίηται τὸν Τειρεσίαν ἰδὼν ἔχοντα τὰ σέφη, καὶ ἀκούσας ὅτ' «
 τῷ πολέμιων ἀπαρχὰς αὐτὸν εἰληφέναι, καὶ τ' τέχνη, οἰωνὸν «
 ἐθέμην, φησὶ, καλλιπικὰ σέφη· ἐν γὰρ κλύδωνι καίκείμεθα «
 ὥσπερ οἶδα σύ. οὐτω δὲ καὶ γὰρ ὤξυα σοὶ πῶς δοξαν παύτῃ «
 οἰωνὸν πίπτειν. δοκῶ δὲ μοι οὐκ ἐν ἐλάτῃονι κλύδωνι τῷ Κρέων- «
 τος εἶναι, καὶ βουλομένην αὖ καλλιπικὸς γήυεσθαι τῷ σῶν «
 ἐρασῶν. «

Pour pénétrer tout le mystère de cette application, que j'ay choisie comme une des plus aisées à entendre, parce que Platon s'y explique plus au long, que dans beaucoup d'autres endroits, & semble se commenter luy-mesme; il faut se ressouvenir des Phéniciennes d'Euripide, & que dans cette pièce, l'une des plus belles de l'Antiquité, le poëte suppose que Créon par l'ordre d'Etéocle, allant consulter Tirésie sur la destinée de Thèbes, le trouve paré d'une couronne d'or, & qu'il apprend de luy que les Athéniens la luy ont donnée par préférence, comme les prémices du butin qu'ils avoient fait, après une victoire signalée, remportée par son moyen sur l'armée d'Eumolpe, & qu'alors Créon luy parle en ces termes : « Cette couronne que vous portez, & qui est la marque de la victoire, a esté «
 pour moy d'un bon augure; car nous sommes, comme vous «
 sçavez, dans l'horreur de la tempeste, & Thèbes doit ré- «
 sister aux efforts d'un grand assaut : »

Οἰωνὸν ἐθέμην καλλιπικὰ σὰ σέφη,
 Ἐν γὰρ κλύδωνι κείμεθ' ὥσπερ οἶδα σύ,
 Δορὸς Δαναίδων, καὶ μέγας Θηβαίης ἄγων.

Ne pouvons-nous pas nous donner le loisir d'examiner en détail, combien ce seul trait renferme de beautez par-

ticulières, & en pénétrer tout le sens, qu'on n'appercevoit peut-estre pas, si l'on n'y apportoit beaucoup d'attention. Car, s'il est permis aux peintres & aux sculpteurs, de s'occuper long-temps de quelque morceau de sculpture ou de peinture antique, souvent tout défiguré; & s'il a esté permis à quelques auteurs Italiens, de faire des livres entiers sur un sonnet du Pétrarque; à combien plus forte raison doit-il nous estre permis de nous livrer au plaisir de rechercher avec un soin curieux les beautés singulières, qui sont quelquefois cachées dans les moindres morceaux de ce qu'ont produit les grands maîtres de l'antiquité.

Socrate voyoit dans Alcibiade tous les avantages qui peuvent estre rassemblez dans un mesme homme, la beauté, la force, l'audace, les richesses, une naissance illustre, avec une ambition plus grande encore que sa naissance, & tous les talents qui servent à faire valoir ces avantages, ou qui en tirent du lustre & de l'éclat. Il sçavoit d'ailleurs que; comme les naturels foibles ne produisent jamais rien de considérable ni en bien ni en mal, aussi les hommes en qui la nature est forte & hautaine, ne se portent point à des choses médiocres; mais qu'excessifs dans le bien comme dans le mal, ils jouient ordinairement le premier roole dans la paix comme dans la guerre. Socrate qui n'avoit en veüe que le bien de ses concitoyens, crut qu'il devoit s'appliquer à tourner du costé de la vertu les inclinations & les pensées de ce jeune homme, qui, selon la remarque de Valère Maxime, a esté depuis pour sa patrie également un objet de haine & d'admiration. Socrate prévoyoit les malheurs où Alcibiade s'alloit engager, & dans quel trouble il pourroit jeter la république, si la volupté s'emparant de son ame, en chassoit, comme un tyran, des vertus encore foibles & mal establies. D'un autre costé les plaisirs s'offroient de toutes parts à ce jeune homme, & dans l'estat où il se trouvoit, il avoit besoin d'une vertu au dessus de la vertu ordinaire, pour résister à l'attrait des choses les plus flatteuses & les plus agréables. Tel estoit le caractère, & telle

telle estoit la situation d'Alcibiade. On peut s'en instruire plus au long dans Platon mesme, & dans Plutarque. Le meſlange des bonnes & des mauvaiſes qualitez qui eſtoient réunies en ſa perſonne, luy ont fait appliquer ce qu'Homère dit de l'Egypte, ce pays ſi connu pour produire des poiſons, comme il produiſoit des plantes très-ſalutaires :

Ἰ . . . Πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
Φάρμακα, πλὰ μὲν ἐὼλα μεμιγμένα πολλὰ ἧ λυγρὰ.

Socrate luy dit donc, que de la couronne qu'il reçoit de luy, il tire un bon augure pour la victoire qu'il ſouhaite de remporter ſur tous ceux qui luy ſont la cour; c'eſt-à-dire, ſur tous ceux qui ne ſongeoient qu'à luy corrompre le cœur & l'eſprit. καὶ βουλόμην αὐτὸν καλλίνικος γινέσθαι τῆς πᾶν ἐρασῶν. C'eſt la première obſervation que je fais ſur ce paſſage, afin que perſonne ne s'y trompe & ne prenne de la part de Socrate dans un ſens vulgaire le mot ἐρασῶν, qui ſe trouve icy comme en quelques autres endroits, & qui a naturellement rapport à une débauche abominable, que la corruption avoit introduite dans la Grèce, bien que les Athéniens y euſſent oppoſé des loix très-ſévères, comme on en ſera convaincu, ſi l'on jette les yeux ſur l'oraiſon d'Eſchine contre Timarque. Car lorſque dans le premier Alcibiade Socrate ſe nomme ἐραστήν, *amant*, il faut l'entendre tout autrement, que quand il appelle ἐραστὰς ceux qui environnoient Alcibiade. Car l'ironie employe le langage le plus ordinaire, mais ſous les termes les plus communs, elle renferme un ſens qui n'a qu'un rapport très-imparfait avec leur commune acception.

Socrate avoit commencé par dire, que le préſage qu'il tiroit d'une couronne venoit bien à propos, puisſque nous ſommes, adjouſte-t-il, dans le fort d'une tempeſte, comme vous le ſçavez :

Ὡς γὰρ κλύδωνι κείμεθ' ὡπείρ αἶσα σύ.

Ce qui peut ſ'entendre de deux manières différentes. La
Tome II.

plus fine & la plus conforme au caractère que Platon donne par tout à Socrate, est de dire : Nos pensées agitées par des raisonnements contraires, comme un vaisseau l'est par les vents, ne savent à quoy s'arrêter, nous voilà dans le trouble au sujet de la Prière, sur laquelle nous croyions estre les mieux instruits. Et comme ce trouble venoit de l'ignorance d'Alcibiade, Socrate dit le vers entier, dont autrement il se seroit contenté de dire la moitié, sans adjoûter *ὥστε οἶδα σύ* comme vous savez. Car Socrate a raison de dire, comme il le dit en plusieurs endroits, que dans un entretien celuy qui interroge ne dit rien, mais que c'est celuy qui répond, qui dit en effet quelque chose. Ainsi après avoir jetté son adversaire dans l'embarras, & l'avoir forcé à répondre des choses absurdes, Socrate reprend en peu de mots tout ce qui s'est dit dans la conversation, & quand on luy reproche qu'il met en avant des extravagances, il replique : je n'ay fait qu'interroger, & s'il y a là quelque chose d'extravagant, c'est à celuy qui m'a répondu qu'il faut s'en prendre. C'est de là, ce me semble, que dépend l'intelligence entiere de ce vers :

Εν γὰρ κλύδωνι κείμεθ' ὥστε οἶδα σύ.

Et je suis persuadé qu'en y regardant de près, on trouvera que cette explication n'est point du tout un raffinement.

La seconde manière d'entendre l'application que Platon fait des vers d'Euripide dans l'endroit que nous examinons, est plus simple que l'autre, & peut-estre que toutes les deux sont également conformes à l'intention de Platon. Elle consiste à prendre le mot *κλύδωνι* *tempeste*, dans le mesme sens qu'Euripide, après Eschyle, l'a employé, pour signifier l'agitation & le tumulte où se trouve une ville assiégée, & dans une acception métaphorique, signifier l'estat où se trouvoit Alcibiade, deffendu d'un costé par la vertu de Socrate, & d'un autre costé attaqué puissamment par les efforts de la volupté.

Il est aisé maintenant d'entendre ce qui a esté dit plus

haut de l'application directe , & de l'application indirecte & détournée. Il faut convenir que celle - cy , qui est de ce dernier genre , donne tout un autre agrément que n'auroit pu faire l'expression la plus propre & la plus élégante , mais dénuée de ces objets qui flattent icy l'imagination. En effet , cette couronne d'Alcibiade , celle de Tirésie , le souvenir du siège de Thèbes , le présage que fait Socrate de sa victoire sur ses concurrents dans le cœur d'Alcibiade , & du repos que la vertu doit mettre dans l'ame de ce jeune homme , lorsqu'elle y aura apaisé le tumulte des passions , tout cela présente sous un mesme point de veüe , je ne sçais quoy de si beau & de si noble , que je ne me repens pas d'avoir avancé , qu'une des principales sources d'où partent les graces qu'on admire dans Platon , estoit l'usage de certains endroits des poëtes , détournez de leur sens propre & naturel à un sens métaphorique & particulier.

Les Critiques ont remarqué que les dialogues de Platon ressembloient aux pièces dramatiques par le mélange du récit & de l'action. Et c'est peut-estre là une des choses encore qui a autant contribué à faire imaginer des rapports entre les poësies d'Homère & les œuvres de ce grand Philosophe. A regarder le second Alcibiade de ce costé-là , on ne peut s'empescher de donner au moins à Platon la gloire d'avoir mieux & plus habilement amené sur sa scène Alcibiade avec une couronne de fleurs , qu'Euripide n'a mis sur la siénne Tirésie portant une couronne d'or. Il est tout naturel qu'un entretien sur la Prière , soit supposé fait à l'occasion de quelqu'un qui va au Temple , & qui est paré pour y faire ses prières & ses offrandes. C'est pourquoy Alcibiade paroist icy avec une couronne. Au lieu que dans les Phéniciennes d'Euripide , on ne sçait ce que Tirésie fait de cette couronne d'or ; il est obligé de déclarer luy-mesme pourquoy il la porte , & peut-estre après tout qu'Euripide n'en a voulu faire qu'un ornement de son théâtre , & rendre son Tirésie plus respectable , en le faisant paroistre couronné. Dans le fonds il n'en avoit pas

grand besoin. Car l'augure qu'en tire Créon se trouve faux par l'événement; Etéocle au nom duquel il parloit, n'ayant pas, non plus que Polynice, survécu au siège de Thèbes. Il est vray que les vœux de Socrate à l'égard d'Alcibiade n'ont esté gueres mieux accomplis, mais cela n'oste rien à la beauté du dialogue, au lieu que le malheur d'Etéocle qui suit le présage de Créon, semble oster quelque chose à la beauté de la tragédie. Car dans une tragédie il ne doit y avoir rien d'inutile. Les choses d'agrément y doivent avoir une liaison nécessaire avec le sujet principal, si l'on veut faire un tout qui attache & interesse les spectateurs.

Je sens bien que ces reflexions peuvent paroître poussées un peu trop loin; mais outre qu'avec de l'attention, on y trouvera de la solidité; j'ay esté bien aise de donner icy une idée de la maniere dont je me suis toujours proposé d'approfondir les plus beaux ouvrages de l'Antiquité.

J'adjousteray encore un exemple que je tireray du mesme dialogue: je n'auray pas besoin de le traiter avec la mesme estenduë que le premier, auquel si j'ay donné icy la première place, quoy-qu'il soit pris des derniers mots du dialogue, ç'a esté parce qu'il servoit à en faire connoître le sujet, qu'il donnoit plus beau jeu aux réflexions, & qu'il me présentoit une occasion plus naturelle d'expliquer ce que j'avois dans l'esprit, touchant une chose qui n'a, je crois, jamais esté encore bien traitée.

Un peu devant l'endroit que j'ay cité, Platon amene à son sujet un endroit singulier, qu'on trouve dans le cinquième livre de l'Illiade, car après avoir convaincu Alcibiade, qu'il est très mal-aisé de faire aux dieux des prières, sans nous exposer en mesme temps à quelque inconvénient, il luy promet qu'un homme à qui son éducation est chère, luy apprendra un jour de quelle manière il faut concevoir ses prières; mais auparavant, dit-il, le nuage qui vous couvre les yeux doit se dissiper, & vous laisser, comme à Diomède, la liberté de discerner le dieu d'avec

l'homme , c'est-à-dire, le bien & le mal. Car , selon moy, vous n'en estes pas encore capable. Ἀλλὰ δοκεῖ μοι, ὥστερ περ Διομήδει φησὶ τὴν ἀθηναῖν Ὀμήρου δὲ τὸ ὀφθαλμῶν ἀρεῖ- λειν τὴν ἀχλὺν :

Ὅτ' ἐγὼ γιγνώσκω ἡμῶν θεὸν ἢ δὲ καὶ ἀνδρα ,

οὐτὼ καὶ σοὶ δεῖν δὲ τὴν πῆς ψυχῆς περὶ ἀφελόντα ἢ ἀχλὺν, ἢ νῦν παροῦσα τυγχάνει, ποτὶ καὶ ἡδὴ περσφέρειν δι' ὧν μέλλεις γινώσκειν ἡμῶν κακόν, ἢ δὲ καὶ ἐσθλόν. νῦν μὲν, γὰρ οὐκ αὖ μοι δοκεῖς δινηθῆναι.

Cet homme dont parle Socrate , qui doit instruire Alcibiade sur les choses les plus importantes , & qui ne luy trouvant pas l'esprit assez fait encore , pour entrer dans des veûes philosophiques , diffère quelque temps de les luy expliquer , & veut le conduire pied à pied à la connoissance du bien & du mal , afin que soit dans ses actions , soit dans ses discours & ses prières , il puisse toujours choisir le meilleur ; cet homme , dis-je , c'est Socrate luy-mesme. Ainsi dans le premier Dialogue , qui porte le nom d'Alcibiade , Socrate luy dit , que depuis long-temps qu'il est du nombre de ses amis , il ne luy a point encore voulu parler , parce que n'aimant en luy que la beauté de l'ame , il ne l'avoit pas crû capable des discours qui y ont du rapport , & qui estoient les seuls qu'il vouloit employer auprès de luy. Tandis que les autres qui n'avoient pas des pensées si sages , l'avoient entretenu de toute autre chose ; qu'il luy parle donc pour la première fois , parce qu'il commence à le trouver au point qu'on doit estre pour entendre des propos raisonnables. Et dans le second Alcibiade , qui suit de près le premier , il se contente , comme dans le premier , de confondre sa vanité & son ignorance , remettant à un autre temps le soin de l'instruire plus à fonds. Il luy dit qu'on luy enseignera de quelle manière il faut prier les dieux , lorsqu'on aura fait disparoître les nuages de l'ignorance dont il a les yeux de l'esprit obscurcis ; & c'est pour exprimer cela plus noblement qu'il employe un vers

d'Homère, que je vas mettre dans tout son jour.

Diomède blessé d'une flèche , adresse sa prière à Minerve , & la conjure de luy donner l'avantage sur son ennemi. La déesse l'entend, elle l'exauce, & luy répond qu'elle vient de luy inspirer autant de courage & de force, qu'autrefois elle en inspira à son père Tydée. Mais que pour le mettre en estat de se battre avec plus d'avantage & de seûreté, elle luy a déjà osté de dessus les yeux ; le nuage qui les luy couvroit, & qui dans le combat auroit peu l'empescher de distinguer si c'estoit un dieu ou un homme qui se présentoit. Qu'il attaque les hommes , à la bonne heure, mais qu'il s'abstienne de combattre les dieux :

Il. E. v. 124.

Θαρσῶν νυῦ, Διόμηδες, ὅππῃ Τρώεσσι μάχεσθαι.
 Ἐν γὰρ τοι σήθεσσι μένος Πατρώϊον ἦκα
 Ἀΐετον, οἷον ἔχουσε σαρκεσπαλός ἱππότης Τυδείδης.
 Ἀχλὺ δ' αὖ τοι ἄπ' ὀφθαλμῶν ἔλθῃ ἢ πρὶν ἐπῆεν
 Ὅφρ' εὖ γιγνώσκεις ἡμῶν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα.
 Τὰς, νυῦ αἴκε θεὸς περὶ μένος ἐνθάδ' ἵκηται
 Μήν σὺ γ' ἀθανάτοισι θεοῖς ἀντικρὺ μάχεσθαι
 Τοῖς ἄλλοις. ἀτὰρ, ὅς.

L'application du vers d'Homère est sensible , je ne m'attacheray point à l'éclaircir ; je remarqueray seulement combien elle est belle & philosophique, puisque la sagesse est toute divine, & ne porte qu'à des choses divines, au lieu que l'homme, c'est-à-dire, les différents intérêts qui conduisent les hommes, & qui les portent, par exemple, à prier, ces intérêts frivoles, dont les poètes ont rempli les comédies & les satires, & les choses mêmes qui peuvent paroître grandes aux yeux du vulgaire, n'ont rien que de bas & de vil, rien qui ne soit très-éloigné du but, qu'un homme sage doit avoir continuellement devant les yeux.

Ὅφρ' εὖ γιγνώσκεις ἡμῶν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα.

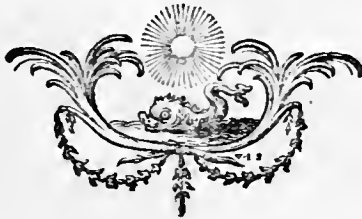
Demeurons-en là, si ce n'est que nous voulions adjouster

une réflexion hors d'œuvre, sur la ressemblance de cet endroit d'Homère avec un endroit du quatrième livre des Rois, c. vi, 17. *Cumque orasset Elizeus, ait : Domine, aperi oculos ejus ut videat. Et aperuit Dominus oculos pueri, & vidit, & ecce mons plenus equorum, & currum igneorum in circuitu Elizei.* Ainsi les fables des poëtes imitent la vérité de l'Ecriture. Virgile, dans le second livre de l'Enéïde, s'est approprié ce morceau de l'Iliade, & il en a fait un usage admirable dans ces beaux vers que Venus dit à Enée; & dont j'ay parlé ailleurs :

*Aspice (namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam)*

Du reste, pour montrer l'usage que Platon fait des poëtes, j'aurois pû choisir mes exemples de tout autre dialogue, que du second Alcibiade; mais je luy ay donné la préférence, parce que des endroits mesmes que j'ay citez, j'en tire une preuve pour montrer qu'il est effectivement de Platon, & non pas de Xénophon, contre un sentiment rapporté dans Athénée, & que Muret semble approuver.

*Muret. Orat.
4. lib. 11.*



D I S S E R T A T I O N
S U R L' E C C L O G U E.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

VIRGILE n'a peut-être rien de plus travaillé ni de plus agréable dans toutes ses poésies, que l'endroit des Géorgiques, où il expose le bonheur de la vie champêtre. Mais on peut avoir quelque sujet de s'étonner, de ce que, parmi les amusements qui en font la douceur, il n'a rien dit des chalumeaux, ni des chansons, qui occupant le loisir des bergers, font le sujet de la poésie pastorale. Cette réflexion paroît même d'autant plus naturelle, qu'Homère ne parle point de la campagne, sans parler de la musique champêtre; témoin la description qu'il fait des différentes choses que Vulcain avoit représentées sur le bouclier d'Achille, parmi lesquelles on voit un jeune berger, qui fait entendre les sons varieés d'un instrument rustique. Mais si l'on y regarde de près, on trouvera que si Homère d'un côté a eû raison d'en user ainsi, en représentant des choses de pure imagination; d'un autre côté Virgile a sagement évité un écueil, où vray-semblablement un poëte médiocre n'auroit pas manqué d'échoïer. Car, comme l'ouvrage des Géorgiques est un ouvrage tout vray & tout sensé, il ne convenoit pas à Virgile d'y louer la vie de la campagne par un endroit dont l'agrément n'est que dans l'imagination des poëtes. Au contraire, comme il ne fort point du vray dans la description de la vie champêtre, & qu'il y a attaché des mœurs douces & innocentes, la peinture qu'il en fait, soutenuë de tous les charmes de la poésie, la fait envisager comme un estat si desirable, que ceux qui lisent avec goust les excellents vers peuvent s'oublier

blier pour quelques moments , au point d'imaginer qu'il ne luy a pas rendu assez de justice , lorsqu'il luy a préféré le bonheur d'un homme consummé dans la philosophie. Il ne luy convenoit donc pas de parler de cette vie autrement qu'il a fait ; & puisqu'au rang des avantages qui la distinguent , il a mis la sainteté du mariage , qui fait le repos & le bonheur des familles , *Castâ pudicitiam servat domus* ; il a esté bien éloigné de trouver du bonheur ou du repos , dans l'amour ou dans la jalousie , dont la poésie bucolique tire ses plus agréables chansons.

Toute poésie est une imitation. La poésie bucolique a pour but d'imiter ce qui se passe & ce qui se dit entre les bergers. Mais elle ne doit pas s'en tenir à la simple représentation du vray réel , qui rarement seroit agréable ; elle doit s'élèver jusqu'au vray idéal , qui tend à embellir le vray , tel qu'il est dans la nature , & qui produit dans la poésie comme dans la peinture , le dernier point de perfection. Il en est de la poésie pastorale comme du paysage , qui n'est presque jamais peint d'après un lieu particulier , mais dont la beauté résulte de l'assemblage de divers morceaux réunis sous un seul point de veüe ; de même que les belles Antiques ont esté ordinairement copiées non d'après un objet particulier , mais ou sur l'idée de l'ouvrier , ou d'après diverses belles parties prises de différents corps , & réunies en un même sujet. C'est-là l'idée que je me suis faite de l'Eclogue ; & c'est suivant cette idée que j'ay dit , que tout ce qui nous charme dans la poésie pastorale , n'existe que dans l'imagination du poëte. C'est sur ce principe que roule toute cette dissertation , dont le sujet est peu de chose à la vérité , *In tenui labor* , mais dont la composition m'a paru un délassement convenable dans le temps des vacations & pour la campagne , où l'on cherche à mettre des amusements à la place des études sérieuses , qui font nostre occupation la plus ordinaire. Je ne tirerai mes exemples que de Théocrite & de Virgile , parce que dans le genre de poésie dont je traite , ce sont-là les originaux

que la plupart des autres ont imitez. Je dirai *mes* seules pensées, sans m'attacher ni à suivre ni à combattre les sentimens de ceux qui ont traité cette matière avant moy, & parmi lesquels il y a des personnes pour qui je ne puis marquer assez d'estime & de considération.

Nous avons dans la langue Françoisse plus d'un mot pour signifier la poésie pastorale; & nous employons presque indifféremment dans cette acception le mot d'*Eclogue*, & celui d'*Idylle*. Ce qu'il y a de bizarre dans l'usage, c'est qu'aucun de ces deux mots ne signifie par luy-mesme & dans son origine ce qu'on luy fait signifier. Le mot d'*Idylle* est un terme diminutif pris de la langue Grecque, & ne signifie en soy qu'un ouvrage d'une estendue médiocre, sans en spécifier le sujet, qui dépend de la volonté de l'auteur. Le mot d'*Eclogue* est tout Grec. Le Latin l'a adopté; & soit en Grec, soit en Latin, il ne signifie autre chose qu'un choix, un triage; & il ne s'applique pas seulement à des pièces de poésie, il s'étend à toutes les choses que l'on choisit par préférence pour les mettre à part, comme les plus précieuses. On le dit des ouvrages de prose, comme des ouvrages de poésie, dans le mesme sens, & on le dit de toute espèce de poésie; jusques-là que les anciens l'ont employé en parlant des œuvres d'Horace; & tout récemment on vient de les réimprimer en Angleterre, sous le titre d'*Eclogues* d'Horace, conformément à l'ancien usage de ce mot Grec & Latin. Servius est peut-être le premier qui luy ait donné en Latin le sens que nous luy donnons en François, & qui ait appelé *Eclogues* les *Idylles* bucoliques de Théocrite.

Le mot d'*Idylle* est moins déterminé à la poésie pastorale que celui d'*Eclogue*. Les Odes de Pindare ont pour titre *εἰδός*, qui est le primitif d'*εἰδύλλιον*, dont nous avons fait *Idylle*. Théocrite a composé des poésies pastorales, qu'il avoit apparemment intitulées *βουκολικά*, mot que l'on trouve souvent employé dans ses ouvrages. Servius remarque qu'il a composé dix *éclogues*, & c'est, sans doute, de

ces élogues que veut parler Quintilien, lorsqu'il dit que Théocrite est admirable en son genre, mais que sa muse toute champêtre & toute pastorale, redoute non seulement la gravité du barreau, mais même le commerce de la ville. *Admirabilis in suo genere Theocritus; sed musa illa rustica & pastoralis non forum modò, verùm etiam urbem reformidat.* Ce jugement de Quintilien ne peut pas regarder les autres poësies de Théocrite. Elles faisoient un corps d'environ vingt pièces, de la même esendue, à peu près, que les dix élogues, pour parler comme Servius. Elles estoient comprises sous le titre de εἰδύλλια, *Idylles*. Dans la suite des temps les grammairiens qui ont recueilli les ouvrages de Théocrite, & qui d'ailleurs ont fait de grands changements dans les titres des livres anciens, ont renfermé toutes ces différentes pièces sous un titre commun, & les ont toutes nommées *Idylles*, εἰδύλλια. Et comme la plus belle & la plus précieuse partie de ce recueil estoit celle qui contenoit les bucoliques, ou les pièces pastorales, & que l'on ne connoissoit plus les ouvrages de Théocrite que sous le nom d'*Idylles* de Théocrite, l'usage de nostre langue semble avoir restreint ce mot à la poésie pastorale & aux Bucoliques. Il faut dire la même chose du mot *Eclogue*, dont la signification vague & indéterminée par elle-même, a été encore plus restreinte parmi nous aux poësies pastorales, & n'a conservé dans nostre langue que cette unique acception, quoy-que les mots d'*Idylle* & d'*Eclogue* n'aient jamais été employez par Théocrite, ni par Virgile. Nous devons donc ces deux mots aux grammairiens Grecs ou Latins. Car les dix pièces de Virgile qu'on nomme élogues, ne sont pas toutes des pièces pastorales. *Sed est sciendum*, dit Servius, *septem eclogas esse merè rusticas, quas Theocritus decem habet.* Ainsi en François les termes d'*Idylle* & d'*Eclogue* sont demeurez aux poësies champêtres, à peu près comme le mot de poésie, qui, dans la langue Grecque, signifie en général quelque ouvrage que ce soit, a été déterminé par l'usage au plus ri-

che ouvrage de l'imagination, que par excellence nous appellons Poësie, après les Grecs & les Latins; qui nomment poëte, celui qui réussit dans cette espèce d'ouvrages, d'un mot, qui, dans l'acception générale du terme Grec, veut dire simplement un ouvrier, *ποιητής*. Ainsi le terme d'amour, qui a pour objet tout ce qui est désirable, a esté déterminé à signifier ce sentiment qui porte l'homme & tous les animaux à la multiplication de leur espèce, & qui, suivant la remarque de Platon, a sa racine dans un désir de l'immortalité. Cependant, pour parler avec quelque précision, je crois que parmi nous le mot *idylle*, qui n'a point esté receû dans le Latin, a plus retenu de son ancienne signification, que le mot *éclogue* n'en a retenu de la sienne, puisqu'éclogue ne se dit en François que de la poësie pastorale, au lieu qu'on pourroit nommer idylle toute petite pièce de poësie, qui n'auroit que fort peu de rapport avec le genre pastoral. Je me servirai donc icy du mot *d'éclogue* dans l'acception qui est purement de nostre langue, pour signifier un poëme bucolique ou pastoral; & je dirai, par exemple, après Servius, que Théocrite a fait dix *éclogues*, à la différence d'environ vingt autres pièces que je nommeray *idylles*.

On trouvera peut-estre que je me suis un peu estendu sur l'explication de ces termes; mais j'ay cru qu'il falloit essayer d'en donner une idée nette & précise, parce que jusqu'icy on n'en a pas peut-estre assez bien démêlé la nature & la différence. Il me reste à expliquer ce qu'il faut entendre par poësie bucolique, & c'est ce que je feray en son lieu.

L'Eclogue est une espèce de poëme dramatique, où le poëte introduit des acteurs sur une scene & les fait parler. Ainsi pour mettre de l'ordre dans cette dissertation, j'examinerai premièrement le lieu de la scene; secondement les acteurs; troisièmement les choses qui se passent, & qui se disent sur la scene; & enfin le stile & la manière dont elles se disent.

Le lieu de la scène est toujours un paysage rustique, qui peut comprendre les bois, les prairies, le bord des rivières & des fontaines, & quelquefois même, quoy-que rarement, le bord de la mer. Et comme pour former un paysage qui plaise aux yeux, le peintre prend un soin particulier de choisir ce que la nature produit de plus agréable, suivant le caractère du tableau qu'il veut peindre; de même le poète bucolique doit choisir le lieu de sa scène conformément à son sujet, & n'offrir à l'imagination que des objets qui n'ayent rien que de vray & de noble tout ensemble. J'appelle vray, ce qui n'est point opposé à la vray-semblance; & j'appelle noble, ce qui, sans s'écarter de la vray-semblance, soutient un certain caractère de bienséance & de dignité. Ce seroit, par exemple, une scène fort propre pour une éclogue, que cet endroit champêtre qui est décrit avec tant de soin dans le commencement du Phédrus de Platon, où Socrate & Phédrus s'entretiennent ensemble sur l'éloquence, & traitent de l'amour par occasion, mais d'une manière toute philosophique & toute sublime. Ce grand Platane qu'on voit au delà du fleuve Ilissus proche d'Athènes, & depuis si célèbre; cet arbrisseau en fleur, qui au milieu de l'esté répand une odeur très-agréable; ce ruisseau d'une eau pure & fraîche; l'épaisseur de l'herbe, qui sur une petite élévation forme en pente douce un lit délicieux; le bruit des cigales, qu'on entend de tous costez dans l'ardeur du chaud; tout cela compose une scène, qui semble faite exprés pour l'éclogue: de sorte que si, au lieu de Phédrus & de Socrate, on y eût introduit des bergers avec leurs troupeaux, se reposant à l'ombre, & chantant ce que leurs passions ou leur oisiveté leur inspireroit, on leur auroit donné un théâtre très-convenable. Chaque objet y fait un tel plaisir, qu'on ne sçait, dit un excellent auteur, si l'on est plus tenté ou de se baigner, pendant le chaud, dans cette eau pure; ou d'en estancher sa soif; ou de prester l'oreille au bruit des cigales; ou enfin de se coucher sur le gazon, & d'inviter le sommeil. Et comme dans

cet endroit Platon ennoblit son paysage, en prenant soin d'y faire remarquer le lieu d'où, suivant la tradition du pays, Borée enleva Orithie, & d'y placer auprès de sa fontaine certaines petites figures champêtres, par où l'on connoissoit que le lieu estoit consacré à Achéloüs, & aux Nymphes; on peut de même dans l'éclogue caractériser la scène & l'ennoblir, comme Virgile a fait dans ces vers, où il a imité Théocrite :

. : : *Jamque sepulcrum*

Incipit apparere Bianoris.

» Nous commençons à appercevoir le tombeau de Bianor : ce qui présente aux yeux un sépulcre antique, & produit un riche effet dans le paysage. La scène du drame bucolique est ordinairement le fonds d'un bois, dans un lieu où la forêt moins fournie d'arbres qu'ailleurs, laisse un terrain libre aux bestiaux, & qu'on nomme en Latin *saltus* :

Georg. 3. Saltibus in vacuis pascant.

Et,

Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Dans cet endroit du bois, *in saltu*, s'il y a un arbre plus remarquable que les autres, c'est au pied de cet arbre que le poète établit sa scène, parce que c'est là où les bergers mènent leurs troupeaux sur le haut du jour :

Georg. 3. Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem ;

Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus

Ingentes tendat ramos ; aut sicubi nigrum

Illicibus crebris sacra nemus accubet umbra :

Mais de même que dans les spectacles ordinaires, la décoration du théâtre doit en quelque sorte faire partie de la pièce qu'on y représente, par le rapport qu'elle doit avoir avec le sujet ; ainsi dans l'éclogue la scène & ce que les acteurs y viennent dire, doivent avoir ensemble une

forte de conformité qui en fasse l'union ; afin de ne pas porter dans un lieu triste des pensées inspirées par la joye ; ni dans un lieu où tout respire la gayeté, des sentiments pleins de mélancolie & de désespoir. Dans la seconde éclogue de Virgile la scène est un bois obscur & triste , parce que le berger que le poëte y veut conduire , doit s'y plaindre des déplaisirs que luy donne une passion malheureuse :

Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos

Affiduè veniebat. Ibi hæc incondita solus

Montibus & silvis studio jactabat inani.

Je pourrois adjouster icy beaucoup de réflexions que j'obtiens, & qui sont communes à la poësie pastorale, & à cette partie de la peinture , qui regarde la disposition du paysage rustique. Après avoir préparé la scène , nous y pouvons maintenant introduire les acteurs.

Les acteurs du drame bucolique sont des bergers. Tout ce qui habite les campagnes est divisé en trois sortes de personnes. Les uns ne sont occupés que du ménage rustique , & passent leurs jours sous les yeux de leur maître , que les Latins ont appelé *villicus* ; & ceux-là n'ont point de roolle à joïer dans le poëme pastoral. Tel estoit celui à qui Horace adresse cette excellente épître qui est la quatorzième du livre premier , & que M. des Preaux a eûe en veûe dans l'épître à son jardinier : 11.

Villice silvarum & mihi me reddentis agelli , &c.

Certemus spinas animone ego fortius , an tu

Evellas agro, & melior sit Horatius , an res.

Les autres travaillent à la terre , & leur occupation continue ne leur laisse pas le temps de songer à des choses qui demandent du repos & du loisir :

*Redit agricolis labor actus in annum;
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.*

Les autres enfin n'ont de soin que celui de leurs troupeaux. Et c'est proprement l'idée qu'on s'est faite de ceux-là, qui a donné naissance à la poésie pastorale :

Horat.

*Dicunt in tenero gramine pinguium
Pastores ovium carmina fistula,
Delectantque deum, cui nemus & nigri
Colles Arcadiæ placent.*

La nature leur a toute seule appris à s'amuser par des chansons & avec leurs chalumeaux. Ils n'ont pas eû besoin d'entendre le ramage des oiseaux pour chanter eux-mêmes; & les zéphirs, dont l'haleine semble animer & faire parler les roseaux, leur a fait naître la pensée de former des instruments semblables, que l'usage & l'art ont perfectionnez. Car je ne chercherai point dans la fable, ni dans des histoires qui n'ont pas beaucoup de certitude, l'origine d'une chose dont je trouve la source dans la nature; & je vois que les plus sçavants escrivains qui ont voulu la chercher hors de la nature, n'ont pas esté contents eux-mêmes de ce qu'ils ont dit sur ce sujet. La vie pastorale de quelques peuples a produit les observations astronomiques, & placé dans le ciel quelques-uns des mêmes animaux qui païssoient dans les campagnes. Elle a produit les mystères de l'Astrologie judiciaire. Mais comme pour l'ordinaire elle a produit des chansons rustiques, les poètes toujours occupez à plaire, ont saisi pour un objet de leur imitation, ces essais informes qu'ils ont ennoblis avec cet art qui embellit tout; & ils ont jugé avec fondement qu'ils ne manqueroient point de réussir par de petites pièces dramatiques, dans lesquelles introduisant pour acteurs des bergers, ils en feroient voir l'innocence & toute la naïveté; soit que ces personnages chantassent leurs plaisirs, soit

soit qu'ils exprimassent les sentiments de leurs peines. Cette sorte de poésie est en effet très-agréable ; elle a plus de douceur que nulle autre. Elle ne rappelle point à l'esprit les images terribles de la guerre & des combats ; elle ne remue point les passions tristes par des objets de terreur & de compassion ; elle ne frappe & ne saisit point nostre esprit & nostre malignité naturelle par une imitation étudiée du ridicule ; mais elle rappelle les hommes à la tranquillité d'une vie douce , dont leurs passions & le malheur de leurs engagements les ont si fort esloignez. Rien n'est plus propre à calmer leurs inquiétudes & leurs ennuis ; parce que rien n'a plus de proportion avec l'estat , qui peut faire leur bonheur. Et c'est pour cette raison que les anciens voulant assigner un lieu où les gens de bien receussent dans une autre vie la récompense due à leur vertu, ont imaginé non des palais superbes , où l'or & les pierres précieuses éclataient de toutes parts ; mais des campagnes délicieuses , coupées de ruisseaux , mais l'obscurité & la fraîcheur des antres & des forêts. En un mot , ils ont feint que les hommes vertueux auroient pour récompense , sous un soleil différent, ce que la plupart des hommes méprisent sous celui-cy :

*Nulli certa domus : lucis habitamus opacis ;
Riparumque toros , & prata recentia rivis
Incolimus :*

dit Anchise à son fils Enée dans le sixième livre de l'Enéide.

Le nom de poésie pastorale & de poésie bucolique est la même chose par rapport à l'origine d'où il est dérivé. Car ce que le mot pasteur, d'où s'est formé pastoral, signifie en François dans une acception générale , βούκολος, d'où s'est formé βουκολικός, & bucolique , le signifie en Grec dans une acception moins étendue. Et comme βοῦς veut dire un bœuf, βούκολος veut dire proprement un homme qui fait paître cette espèce d'animaux , à la différence de ceux qui ont soin des moutons ou des chèvres.

On pourra peut-estre s'estonner que ceux-là ayent eû la préférence sur ceux-cy ; puisqu'ils ne sont ordinairement ni si jeunes , ni , par conséquent , si propres aux chansons & à la poésie que les autres. Il nous paroît même que le bœuf n'est pas un animal dont la veûe ni le souvenir fassent un fort grand plaisir. Mais ce qui nous conduit à penser ainsi , c'est que dans nostre poésie , nous évitons de nommer le *bœuf* & la *vache* ; nous disons un *taureau* & une *genisse*. Chaque langue a son usage particulier , & nous ne devons pas juger des autres pays & des autres langues , suivant l'usage établi dans nostre langue & dans nostre pays. Tel mot , comme celui-cy , est bas en François , qui dans le Grec & dans le Latin est fort noble ; & tel animal déplaist icy , qui ne déplaistoit point du tout ni aux Grecs , ni aux Romains. Nous serions quelquefois bien en peine , pour rendre raison de nos préférences & de nos dégouts. Nostre bizarrerie nous fait mépriser des animaux ; que la raison faisoit estimer aux anciens , comme les compagnons des hommes dans leurs travaux , & comme le principal instrument de la fertilité & de l'abondance. Rien n'est plus ordinaire que de les voir marcher de pair , pour ainsi dire , avec les hommes , soit dans les livres d'agriculture , soit dans les ouvrages de poésie. Je pourrois citer icy plusieurs endroits de Varron & des autres auteurs géoponiques. Je me contenterai du mot de Virgile :

Nec tamen , hæc cum sint HOMINUMque BOVMque labores

Verfando terram experti , &c.

Ils les voyoient ornez de guirlandes , & les cornes enrichies de lames d'or , conduits en pompe , & tomber en sacrifice à l'honneur des plus grands dieux , selon ce que dit Homère en plus d'un endroit , & Virgile :

Et statuem ante aras aurata fronte juvenum :

& ,

Taurum Neptuno , taurum tibi , pulcher Apollo,

Ils voyoient le taureau dans le ciel ; & c'estoit proprement la constellation du taureau qui marquoit aux gens de la campagne le commencement de l'année, dans le mois d'Avril, lorsque la terre ouvre son sein, pour recevoir au printemps les semences qu'elle rend en automne avec usure :

Candidus auratis aperit cum cornibus annum

Taurus.

Vere tument terræ , & genitalia semina poscunt.

Tum pater omnipotens , secundis imbribus , Æther

Conjugis in gremium lætæ descendit ; & omnes

Magnus alit , magno commistus corpore fetus.

Ils voyoient les mêmes animaux gravez sur ce qu'ils avoient de plus précieux ; & , si l'on établissoit une colonie, le premier soin des magistrats estoit de les représenter sur le métal. Cela se faisoit pour perpétuer la mémoire de l'établissement, & pour annoncer à tout le monde la fertilité des nouvelles terres que l'on commençoit à cultiver. Et quel spectacle n'est-ce point, dans la variété d'un beau paysage, que la veüe des taureaux & des génisses, qui, de quelque sorte qu'on les représente, ou paissant l'herbe, ou se reposant, font un si agréable effet dans la peinture ? Ainsi le bœuf étant regardé par les anciens comme l'animal le plus utile & le plus noble des animaux que la nature a soumis aux hommes ; ceux qui prenoient soin de faire paître les bœufs, estoient considérez parmi les bergers comme les principaux ; & delà vient que c'est d'eux que la poésie champêtre a tiré sa dénomination, & s'est appelée poésie bucolique.

C'est icy qu'il est nécessaire que le poëte, qui fait parler des bergers, se ressouvienne que le but de son art n'est pas tant de peindre d'après la nature & le vrai simple, que d'après le vrai idéal & composé ; afin qu'il ne se trompe pas dans le choix des choses qu'il doit exprimer, & qu'il

n'aïlle pas offrir à l'imagination de ses lecteurs la misère & la pauvreté de la campagne, lorsqu'on attend de lui qu'il en découvre les vraies richesses & la commodité. Jérôme Vida reproche à Homère d'avoir fait son *Thersite* un personnage peu digne du poëme épique. On peut luy reprocher de mesme d'avoir peint avec trop de soin dans son *Irus*, les haillons & la saleté d'un gueux mendiant, qui joint à sa misère deux mauvaises qualitez très-haïssables, l'effronterie & la férocité. On feroit le mesme reproche à l'auteur d'un poëme bucolique, si ses bergers se ressembloient trop de la bassesse de leur estat. Cependant c'est un écueil difficile à éviter; & tomber dans le bas, feroit une faute plus pardonnable à Théocrite qu'à Homère, parce qu'il y a plus loin du caractère héroïque au caractère bas, que du caractère médiocre, & qu'il est aisé de se tromper dans le choix de ce qui est médiocre & de ce qui est au dessous. Il faut ennoblir l'estat & la personne d'un berger. Car si anciennement les enfants des rois estoient bergers, on doit convenir que dans la suite, & depuis qu'on connoist la poësie pastorale, les bergers ont esté des esclaves, ou de vils mercénaires. Mais dans ces personnes abjectes par elles-mesmes, le poëte ne doit voir que des hommes, qui séparés des autres, vivent presque sans passions & sans trouble; qui vêtus simplement, avec leurs houlettes & leurs chiens, tandis qu'ils exercent sur leurs troupeaux le mesme empire que Dieu exerce sur les hommes, s'occupent de chansons & de démeslez innocents. C'est en cela que consiste, à peu près, tout le sujet de la poësie bucolique, sur lequel nous pouvons présentement faire quelques réflexions. Je crois en effet avoir suffisamment établi & le lieu de la scène & le caractère des personnages. Mais je m'appërçois que je n'ay rien dit de leur nombre, & qu'il est néanmoins nécessaire de déterminer combien dans une églogue on peut admettre de bergers sur le théâtre rustique.

L'ancienne tragédie, selon Aristote, n'admettoit qu'un

seul acteur. Eschyle en adjousta un second ; & Sophocle en introduisit un troisiéme. L'éclogue a conservé ces trois estats des piéces dramatiques. Un seul berger fait une éclogue : souvent l'éclogue en admet deux ; un troisiéme y peut avoir place , comme le juge des deux autres. C'est ainsi que Théocrite & Virgile en ont usé dans leurs piéces bucoliques. Et cette conduite est conforme à la vray-semblance ; qui ne permet pas de mettre une multitude dans un désert : elle est aussi conforme à la vérité , puisque les auteurs qui ont escrit des choses rustiques , nous apprennent qu'on ne donnoit qu'un berger à un troupeau souvent fort considérable. Dans Théocrite un jeune berger s'adresse aux bestes sauvages , & les prie d'avoir égard à la foiblesse de son âge , & au grand nombre d'animaux qu'on luy a confiez. Il est par consequent très-naturel de s'imaginer que les bergers de deux troupeaux se réunissent :

Compulerantque greges Corydon & Thyrsis in unum ;

& par leurs amusements rendent plus courts des jours , qu'ils ne passeroient pas autrement , sans succomber sous le poids de l'ennuy :

Dum tenera attendent sinæ virgulta capellæ.

Maintenant il faut examiner de quoy peuvent s'entrete-
nir des bergers , & , sans doute , ce n'est que des choses
rustiques , & de celles qui sont entièrement à leur portée ;
de sorte que dans le repos dont ils jouissent , leur premier
mérite doit estre celuy de leurs chansons. Ils chantent donc
à l'envy , & sont voir que les hommes sont toujours sen-
sibles à l'émulation , puisqu'elle naît avec eux , & que ,
mesme dans les retraites les plus solitaires , elle ne les aban-
donne pas. Mais comme cette passion , pour avoir de quoy
plaire , ne doit pas estre trop vive en eux ; aussi l'amour ,
qui est souvent le fruit de leur oisiveté , & la matière de
leurs chansons , ne doit pas avoir trop de violence. Il ne
faut pas d'une éclogue faire une tragédie. Quoy-qu'en di-

III.

sont les grammairiens , la seconde Idylle de Théocrite , qui roule toute sur une passion effrénée , n'est point une églogue ; ce n'est point un poëme bucolique. Car enfin , quel rapport peut avoir avec la simplicité & la douceur de la poésie pastorale une pièce toute pleine de magie & d'enchantements , à quoy une femme passionnée , qu'une malheureuse amour réduit au désespoir , est forcée d'avoir recours , comme à l'unique remède de ses douleurs ! Elle fait donc un sacrifice nocturne ; elle invoque les dieux infernaux , comme la prestresse ou magicienne , que Didon , réduite au même estat , employe dans le quatrième livre de l'Enéide. Dans tout cela il n'y a rien de pastoral. Siméthra n'est point une bergere , Delphis dont elle se plaint n'est point un berger ; & la satire d'Horace où l'on voit la fameuse Canidie évoquer les ombres des morts , pourra passer pour une églogue , si l'enchantement que fait Siméthra en est une. Mais supposant pour un moment avec les scholiastes , que ç'en fust une en effet , j'oserois dire que Théocrite s'y seroit écarté de la véritable idée du poëme bucolique. Virgile , qui dans son églogue huitième nous a rendu une partie de la seconde idylle de Théocrite , a senti cette disproportion , & l'a sauvée autant qu'il a pu. Car en premier lieu dans Virgile c'est un berger qui fait le récit de cet enchantement ; au lieu que , dans Théocrite , c'est Siméthra elle-même avec Thestylis qui ouvre & remplit la scène. En second lieu , Virgile y a mis beaucoup moins d'intelligence dans l'art des enchantements , & ce que son enchanteresse en sçait , elle le tient , dit-elle , d'un berger qui avoit le secret de se changer luy-même en loup , & de transporter , par la force de ses charmes , les moissons d'un lieu dans un autre :

*His ego sæpe lupum fieri , & se condere silvis
 Marin , sæpe animas imis excire sepulcris ,
 Atque satas aliò vidi traducere messes.*

Cela jette dans ce récit un air champêtre qui n'est point

du tout dans la seconde idylle de Théocrite. Il paroît d'ailleurs moins de passion & d'emportement dans l'éclogue Latine que dans l'idylle Grecque. Mais je suis bien esloigné de blâmer Théocrite, puisque je suis persuadé qu'il n'a songé à rien moins qu'à faire une idylle rustique, ou une éclogue, quand il a composé cette pièce, qui est en son genre l'une des plus belles pièces de l'antiquité; le but de Théocrite a été d'imiter dans cet ouvrage, comme il a souvent fait ailleurs, les Mimes du poète Sophron son compatriote, & dont le génie, suivant la remarque des critiques, avoit beaucoup de rapport au sien.

Quant aux choses trop libres que Théocrite & Virgile, mais beaucoup plus Théocrite, se sont quelquefois permises dans leurs éclogues, je dirai, sans m'arrêter à la différence que les anciens ont mise entre les bergers, que ni ceux qui gardent des troupeaux de chèvres & qui sont des personnes viles, & par conséquent moins retenues que les autres; ni ceux qui gardent les moutons ou les bœufs, & qui sont plus nobles en leur genre & plus modestes, ne doivent jamais, dans la poésie bucolique, dire rien qui blesse la pudeur. Comme un peintre seroit blâmable qui rempliroit un paysage d'objets obscènes, aussi l'on blâmeroit justement un poète qui feroit tenir à des bergers des discours contraires à l'innocence qu'on doit supposer dans des hommes, qu'Astrée n'a encore qu'à peine abandonnez :

. *Extrema per illos*
Justitia excedens terris vestigia fecit.

J'ay déjà touché quelque chose de la noblesse propre de l'éclogue. Cette noblesse consiste à esloigner soigneusement tout ce qui pourroit trop ressentir la pauvreté, & rappeler par là les hommes au souvenir de leurs misères, au lieu de tourner leurs regards sur des objets simples à la vérité, mais toujours très-agréables. Je trouve que Théocrite s'est moins écarté de cette règle que Virgile, qui dans ces vers de la première éclogue,

*Pinguis & ingrata premeretur caseus urbi.
Nec spes libertatis erat, nec cura peculi.*

Et dans plusieurs vers de la neuvième, ou donne une idée trop vraie & trop basse de ses personnages, ou représente les calamitez de la guerre, au lieu de la douceur qu'on goûte dans la solitude & dans le repos de la campagne. Je sçais, (& qui ne sçait pas!) que dans l'une & dans l'autre de ces pièces, Virgile avoit ses vœux, & que, si l'on en veut croire Servius, Donat & Probus, il s'agissoit pour luy d'engager l'Empereur Auguste à luy rendre son héritage;

Pauperis & tuguri congestum cespitem culmen,

qu'on avoit, suivant l'usage de ces malheureux temps-là; donné pour récompense à quelques soldats; mais je n'ignore pas non plus ce qu'on peut répondre à cela; & je sçais combien il est dangereux, en composant un ouvrage, d'avoir dans l'esprit un autre but que la perfection de l'ouvrage mesme. Tel morceau d'un poëme escrit pour estre solide, ne se peut assez admirer lorsqu'il est soutenu de l'expression, & orné de toutes les graces que la poésie donne au langage, qui ne réussiroit pas de mesme dans l'éclogue; parce que l'idée de l'éclogue ne portant sur rien de solide, doit toute se soutenir par ses propres agréments & par sa naïveté. Et je doute qu'on pust employer dans les bucoliques ces vers qui sont placez si heureusement dans les Géorgiques, & qui peuvent servir de commentaire à ceux que je viens de citer de la première éclogue:

*Sæpe oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.*

Ou ceux-cy :

*Quod surgente die mulsere, horisque diurnis;
Nocte premunt (quod jam tenebris, & sole cadente,
Sub*

Sub lucem exportans calathis , adit oppida pastor)

Aut parco sale contingunt , hiemique reponunt.

La connoissance des bergers & leur sçavoir s'étend à leurs troupeaux , aux lieux champêtres , aux montagnes , aux ruisseaux , en un mot à tout ce qui peut entrer dans la composition du paysage rustique. Ils connoissent les rossignols & les oiseaux les plus remarquables par leur plumage ou par leur chant ; ils connoissent les abeilles qui habitent le creux des arbres , ou qui sorties de leurs ruches , voltigent sur l'émail des fleurs ; & de ces seules connoissances ils tirent leurs discours & toutes leurs comparaisons. S'ils connoissent des héros , ce sont des héros de leur espèce. Dans Théocrite rien n'est plus célèbre que le berger Daphnis. Les malheurs que luy attira son peu de fidélité , τὰ Δάφνιδος ἀλγία , avoient passé en proverbe ; les bergers célébroient avec plaisir ou le bonheur de sa naissance , ou les charmes de sa personne , ou les cruels déplaisirs qui luy causèrent enfin la mort. Dans les éclogues de Virgile on trouve des noms fameux parmi les bergers. Un berger dit à un autre :

Incipe , Mopse , prior , si quos aut Phyllidis ignes ,

Aut Alconis habes laudes , aut jurgia Codri.

Heureux , dit Virgile , celui dont les lumières ont pénétré « dans les secrets ressorts de la nature , & qui exempt du « trouble qui suit toujours l'ignorance & l'admiration , a mis « sous ses pieds les objets effrayants qui remplissent les hom- « mes de terreur. Heureux qui dégagé de l'horreur qu'ins- « pire aux âmes vulgaires l'appréhension d'un dessein inexo- « rable , est sourd au bruit de l'avare Achéron. Mais heu- « reux encore celui , dont les opinions & les lumières le « conduisent au culte des dieux champêtres , & dont la re- « ligion se borne à Pan , à Silvain , & aux nymphes de leur « suite :

Tome II.

T

*Felix , qui potuit rerum cognoscere causas :
 Atque metus omnes , & inexorabile fatum
 Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari.
 Fortunatus & ille , deos qui novit agrestes ,
 Panaque , Silvanumque senem , nymphasque sorores.*

Tels sont les dieux des bergers qu'on introduit dans l'éclologie. Ils en connoissent peu d'autres ; & s'ils paroissent plus instruits , ils fortiroient de leur caractère. Mettroit-on dans un paysage rustique Jupiter avec sa foudre , ou Junon avec sa majesté ! Quand les poètes ont fait descendre les grands dieux de l'Olympe dans les retraites champêtres , ils ont pris soin d'adoucir l'éclat qui les environne ; ils les ont métamorphosés pour les faire paroître sous une forme étrangère. Si les bergers connoissent Apollon , c'est qu'Apollon a luy-même conduit les troupeaux ; & comme il leur est très-glorieux que trois grandes déesses s'en soient rapportées au jugement d'un berger sur l'excellence de leur beauté , les bergers peuvent porter leurs connoissance jusqu'à ces trois déesses , & sçavoir que le berger qui donna la pomme d'or à Venus , estoit le fils d'un grand roi.

Les bornes de la poésie bucolique n'ont guere plus d'étendue que les choses dont nous venons de parler ; & il faut avouer qu'elle est renfermée dans des limites assez étroites. La scène rustique se peut varier ; les différents objets que présente la campagne , sont en très-grand nombre , & leur assemblage peut se diversifier à l'infini. Mais les chansons des bergers sont bien moins susceptibles de variété ; je dis de cette variété qui puisse plaire , & qui n'engage le poète dans aucun des écueils que j'ay marquez. Or la répétition des mêmes choses , quand elles sont agréables , est la plus sensible , & par conséquent la plus vicieuse. Car , avec la satiété qu'elle donne , elle montre une imagination pauvre & stérile ; & l'on se croit toujours en droit d'attribuer au

poëte le deffaut de fa matière. C'est peut-estre pour cette raison que les grands maistres ont fait un si petit nombre d'éclogues. Les critiques n'en comptent que dix dans le recueil de Théocrite, & que sept dans celuy de Virgile. Encore, si nous rendons au poëte Grec ce que le poëte Latin en a copié, nous serons estonnez de voir que Virgile n'a presque rien fait du tout en ce genre de poësie. En effet il ne luy restera que quatre piéces, sçavoir Tityre, Moëris, Pollion & le Silène. J'ay déjà osé dire ma pensée sur quelques endroits du Tityre, qui est la première éclogue, & du Moëris, qui est la neuvième; & l'on ne doit pas mettre au rang des éclogues ni Pollion, ni le Silène. Ce sont de pures Idylles.

Pour les éclogues où Virgile a copié Théocrite, rien ne seroit plus aisé que de faire la comparaison du Grec avec le Latin. Tant de sçavants l'ont faite, qu'il n'est pas besoin que je la fasse icy; & chacun peut en fort peu d'heures se donner la satisfaction de la faire.

De tout ceci il résulte que d'environ trente piéces que nous avons de Théocrite, sous le titre d'*Idylles*; & de dix que nous avons de Virgile, sous le titre d'*Éclogues*, à peine y a t il en tout huit ou dix éclogues qu'on puisse nommer ainsi, suivant l'acception Françoisse de ce mot. Il y en a bien moins encore dans les auteurs modernes. Car pour ceux qui croient avoir fait une éclogue, lorsque dans une jolie piéce de vers, à laquelle ils donnent ce titre, ils ont ingénieusement démêlé les mystères du cœur, & manié avec finesse les sentiments & les maximes de la galanterie la plus délicate: ils ont beau nommer bergers les personnages qu'ils introduisent sur la scène, ils n'ont point fait une éclogue, ils n'ont point rempli leur titre; non plus qu'un peintre, qui ayant promis un paysage rustique, nous offriroit un tableau, où il auroit peint avec soin les jardins de Marli, ne rempliroit point ce qu'il auroit promis.

Il est aisé présentement de déterminer quel doit estre le stile du poëme bucolique. Il suffit de dire en un mot qu'on

IV.

doit se proportionner aux sujets qui ont place dans l'éclougue. Il ne doit point estre trop concis, l'éclougue recevant avec grace des descriptions estendues, & un détail de petites choses, qui ne réussiroit pas bien dans un genre différent. Cela est fondé sur le loisir de la campagne, & fait partie tant de la liberté dont jouissent les bergers, que de leur caractère de naïveté. Ils peuvent mesme se permettre des digressions, & l'on doit dire d'eux, ce que Socrate dit de luy-mesme en quelque endroit de Platon, qu'ils ne sont point comme des orateurs qui parlent devant les juges, & dont les moments sont comptez. Leur stile doit donc se ressentir de cette liberté, & devenir, en quelque sorte, la peinture de leur vie. Il peut encore estre souvent meslé de proverbes, ou de façons de parler proverbiales, qui, selon la réflexion d'Aristote, sont plus ordinaires aux gens de la campagne qu'aux autres personnes. Théocrite en a inféré plusieurs dans ses éclougues: Virgile en a employé beaucoup moins; & à peine y en trouve-t-on, si ce n'est qu'on mette dans ce rang cette maxime:

. *Trahit sua quemque voluptas:*

& celle-cy:

. . . *An qui amant ipsi sibi somnia fingunt.*

Je n'entrerai point dans une plus grande discussion sur le stile de l'éclougue, de peur ou d'estre trop estendu, ou de ne l'estre pas assez. Il y auroit aussi quelques observations à faire sur la cadence propre du vers bucolique Grec ou Latin; cadence que Théocrite a observée scrupuleusement presque dans tous les vers qui composent ses pièces bucoliques; parce que la variété infinie & la belle cadence des mots Grecs luy en donnoient la facilité; au lieu que la langue Latine, qui n'est ni si féconde, ni si variée, ni si cadencée que la Grecque, n'ayant pas donné à Virgile la mesme commodité, ce poëte n'a pu mesurer ses vers avec la mesme exactitude. Presque tous les vers de Théocrite

font mefurez comme ces trois vers que Virgile a copiez de luy :

*Tityre , dum redeo , brevis est via , pascē capellas :
Et potum pascas age Tityre ; & inter agendum
Occursare capro , cornu ferit ille , caveto.*

Il y auroit d'autres remarques à adjoufter , ou sur le vers intercalaire , tel qu'est ce vers de Virgile :

Incipe Mœnarios mecum , mea tibia , versus ;

qui ressemble à celui-cy de Théocrite :

Ἀρχετὶ βοωκολικᾶς , μάστα φίλαι , ἄρχετ' αἰοιδᾶς :

ou sur les couplets de l'éclogue ; ou sur une quantité de petites règles , dont l'explication nous meneroit trop loin , pour une dissertation comme celle-cy ; dans laquelle je n'ay songé qu'à donner une idée distincte de ce qu'on appelle précisément poésie bucolique , poésie pastorale ou éclogue , trois termes différens , qui ne signifient qu'une même chose.



D I S C O U R S

Sur la manière dont VIRGILE a imité HOMÈRE.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

JE n'entreprends pas de faire icy le caractère d'Homère & de Virgile. Je n'entreprends pas mesme d'en faire la comparaison. Jule César Scaliger, & depuis luy plusieurs sçavants hommes ont travaillé sur ce sujet, & ce seroit se charger d'un travail inutile & ennuyeux, que de répéter les mesmes choses dont tant de livres sont remplis. J'ay prétendu seulement faire quelques remarques, pour mon instruction particulière, & pour apprendre de quelle manière on peut imiter les grands modèles. Pour cela, je me suis attaché à considérer comment Virgile, dans son poëme de l'Enéïde, a sçu imiter Homère, & détourner à un sujet nouveau, ce que les deux poëmes de ce grand poëte luy ont présenté de plus riche & de plus noble. J'ay pensé que le fruit d'une estude comme celle-cy pourroit n'estre pas inutile; & que, s'il l'estoit pour des personnes aussi éclairées que ceux qui composent cette Academie, il pourroit au moins leur faire quelque plaisir, en retraçant à leur esprit, les plus agréables & les plus magnifiques images que la poësie ait jamais fournies.

Lorsque les lettres humaines commencèrent à paroître en Italie, on ne songea d'abord qu'à faire passer dans la langue Latine, ce que l'on admiroit le plus dans le Grec; & ce premier âge du bon goust & du sçavoir ne produisit que des copies, qui toutes belles qu'elles puissent estre, assujétissent toujours l'esprit du poëte au génie & aux pensées de l'original. C'est ainsi que dans le premier âge de la vie, lorsque l'esprit n'a pas encore toute son esen-

duë , & n'est pas évertué par l'éducation & par l'estude , un enfant sans lumière & sans art , ne fait qu'imiter ce qui le frappe davantage dans les objets qu'il a sous les yeux. Chacun crût alors avoir assez travaillé pour sa gloire , lorsqu'il avoit rendu en Latin mot à mot quelque pièce des poëtes Grecs. Car comme dit Horace :

*Et post Punica bella quietus , quærere capit
Quid Sophocles , & Thespis , & Æschylus utile ferrent.*

Cela pût servir à enrichir la langue Latine , & à donner les premières idées de la vraie poësie. Térence qui vint ensuite , ne demeura pas dans des bornes si étroites que ceux qui l'avoient précédé. Il fit réflexion sur l'extrême simplicité des comédies Grecques , & ne croyant pas que cette simplicité si grande pût réussir dans une langue qui , comme remarque Quintilien , n'avoit ni la pureté ni la douceur de la langue Grecque , il osa mesler deux comédies ensemble pour en composer une , & luy donner par là plus de vie & plus d'action. Bien que la satire soit toute Romaine , *Satira tota nostra est* , dit Quintilien , & que Lucilius par là se soit fait un genre à part , *Græcis intacti carminis auctor ; Lucilius ausus primus in hunc operis componere carmina morem* ; cependant Horace nous apprend que les satires de Lucilius tenoient beaucoup de l'ancienne comédie Grecque , où la poësie avoit une grande liberté d'attaquer le dérèglement des mœurs , & les personnes vicieuses , & dégénéra même en une licence digne de l'attention des magistrats ; *In vitium libertas excidit , & vim dignam lege regi*. On ne peut douter de ce que j'avance touchant Lucilius , si l'on se souvient de ce que dit Horace :

*Eupolis atque Cratinus Aristophanesque poëtæ
Atque alii , quorum Comædia prisca virorum est ,
Si quis erat dignus describi , quod malus , aut fur ;
Quod mæchus foret , aut sicarius , aut alioqui*

Famofus ; multa cum libertate notabant.

Hinc omnis pendet Lucilius , hofce fecutus ,

Mutatis tantum numeris , pedibusque facetas.

Mais il ne s'agit pas icy de ces fortes d'ouvrages , qu'Horace luy-mefme ne veut pas qu'on mette au rang des poëfies ;

. Neque fi quis fcribat , uti nos ,

Sermoni propiora , putes hunc effe poëtam.

Ingenium cui fit , cui mens diviniôr , atque os

Magna fonaturum ; des nominis hujus honorem.

Il ne s'agit pas plus de quelques pièces de Théâtre que firent les Romains de leur chet, comme dit Horace,

. Vestigia Græcæ

Aufi deferere , & celebrare domestica facta ,

Vel qui prætextas , vel qui docnere togatas.

Ce qui n'appartient pas proprement à la poëfie :

Idcirco quidam comædia , necne poëma

Effet , quæfivere : quod acer fpiritus ac vis

Nec verbis , nec rebus inest : nifi quod pede certô

Differt fermoni fermo merus.

Nous parlons de la haute poëfie & du langage des dieux.

Virgile tira donc la poëfie Latine de cette imitation servile , & à juger de fes veûës par son poëme , on peut imaginer avec raifon , qu'il ne fe propofa rien moins que de difputer à la Grèce l'avantage du poëme épique , & de réchauffer dans fon Enéïde les cendres de Troye , pour triompher des vainqueurs mefmes de Troye. Son deflein fut grand & magnifique. Il voulut chanter les commencemens d'un peuple qui glorieux alors par la conquête du monde , l'eftoit encore par la nobleffe de fon origine. Il voulut aller chercher dans les temps les plus reculez , & jufques dans

le sang des dieux, les fondateurs de Rome, & les auteurs d'une maison qui devoit donner des maîtres à l'univers : car, selon toutes les apparences, tant de prédictions faites dans l'Enéide aux ancêtres de Jule César touchant la souveraine puissance qui luy estoit dûë par les destins, & touchant le bonheur des peuples qui vivroient sous son empire, & sous celuy d'Auguste, ne sont rapportées que pour accoustumer le courage des Romains au joug d'une domination, qu'ils regardoient auparavant avec horreur ; d'ailleurs Virgile crut qu'un poëme composé sur ce nouveau plan, seroit plus d'honneur à Auguste, que le premier dessein qu'il avoit résolu d'exécuter après ses Géorgiques : *Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas Caesaris*. Un éloge direct n'eust pas tant coûté au poëte, & n'eust pas fait tant d'honneur au héros.

Je conçois que plein de ces pensées, Virgile considéra l'Illiade d'Homère comme un poëme rempli d'action, de combats, & de tout ce ministère des dieux que demande la haute poésie : *Ambages deorumque ministeria*. L'Odyssée au contraire enrichie de beautés différentes, luy faisoit voir une suite de voyages & de récits. Il comprit qu'ayant à faire venir des rives du Scamandre le héros de son poëme, il auroit besoin d'imiter l'Odyssée ; & qu'ayant à le faire combattre pour s'établir en Italie, il auroit besoin d'avoir sans cesse l'Illiade devant les yeux ; d'ailleurs il sçavoit que dans un poëme les dieux doivent jouer le premier roole. Cent ans avant Virgile on se seroit contenté de traduire en vers Latins l'Illiade & l'Odyssée, comme on l'a fait effectivement. La nature qui ne porte rien d'abord à l'eniére perfection, n'avoit pas encore produit en ce temps un génie assez heureux & assez beau pour se rendre original en imitant ; ce présent du ciel n'estoit dû à l'Italie qu'après que les esprits s'éstant élevez par degrez, auroient trouvé dans le siècle d'Auguste, un temps précieux où l'on sçeust priser les beaux arts & en reconnoître le mérite.

Enée voyage comme Ulysse, & combat comme Achille.

Mais parce que la bravoure d'Achille va jusqu'à la férocity, & que la prudence d'Ulyffe va jusqu'à la souplesse & à la ruse, Virgile n'a copié ni l'un ni l'autre de ces caractères. Il en a donc imaginé un troisième tout nouveau, dans lequel le courage & l'adresse sont tempérez par une piété solide; & par une attention continuelle à la volonté des dieux, *Sum pius Æneas.*

Ce que l'histoire ou la tradition fournissoit à Virgile; n'eust esté rien peut-estre entre les mains de tout autre que luy. Mais une imagination riche & correcte tout à la fois, un génie naturellement élevé, soutenu par une grande estude des beautés dont Homère est rempli, de ce rien ont produit un poëme qui fait depuis tant de siècles l'admiration des personnes qui sçavent donner le prix aux ouvrages de l'esprit. Car enfin de quoy s'agit-il dans le fonds! Enée après l'embrasement de Troye monte sur mer avec ce qu'il peut rassembler de Troyens. Il aborde en Italie, il combat, il y fonde un estat, ou, si vous voulez, il y fait recevoir une colonie; semblable en cela à tant d'autres, qui dans de pareils événements, ont fondé loin de leur pays des establissemens & basti des villes; mais qui faute de poëte pour les chanter, sont presque inconnus présentement; témoins les peuples que Josué chassa de la Phénicie, & qui fuyants à la face des armées de Dieu, ont porté presque dans toutes les contrées du monde, les débris malheureux de leur nation : témoin Anténor, pour ne pas sortir de l'Enéide.

Antenor potuit mediis elapsus Achivis

Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus

Regna Liburnorum, & fontem superare Timavi.

Je ne vous rediray point icy en détail comment Virgile a traité son sujet, & comment il a pu faire entrer les quarante-huit livres d'Homère dans les douze livres dont l'Enéide est composée. Ces douze livres font un tout par-

fait & entier, quoy-que quelques personnes d'esprit en aient voulu adjouster un treizième; sans doute pour n'avoir pas fait assez d'attention à la constitution de l'ouvrage, & au plan général du poëte. Dans les six premiers on retrouve l'Odyssée presque par tout, comme on retrouve l'Iliade dans les six derniers. Et l'on doit raisonnablement présumer que si Virgile avoit eu le loisir de mettre la dernière main à son poëme, ayant à imiter un si grand & si noble original, ces derniers livres, qui ne sont pas aussi finis que les autres, auroient eu quelque chose de plus vif encore & de plus fort, de plus grand & de plus majestueux: & que l'Iliade dans l'Enéide auroit conservé tout l'avantage qu'elle peut avoir sur l'Odyssée.

Un Examen de l'Enéide entière nous meneroit trop loin; il suffira d'en détacher des morceaux, pour les mettre à côté des morceaux d'Homère, d'après lesquels ils sont copiez.

Junon dans l'Iliade montre une haine implacable contre les Troyens; elle employe également la force ouverte & l'adresse pour les faire périr. Sa colère qui tient de la fureur & de la rage, est fondée, non sur les loix du mariage violées par le Prince Troyen, qui a eu l'audace d'enlever Hélène à Ménélas; loix saintes, & respectées par tous les peuples de la terre, & à la conservation desquelles Junon, comme femme de Jupiter, préside d'une façon particulière:

Junoni ante alias, cui vincula jugalia curæ.

Mais ce qui l'irrite uniquement, c'est l'affront qu'elle a reçu dans le jugement de Paris, & l'impardonnable outrage de sa beauté méprisée; c'est l'enlèvement du jeune Ganymède.

*Judicium Paridis, spreteque injuria formæ;
Et genus invisum, & rapti Ganymedis honores.*

On voit dans le livre quatrième de l'Iliade une preuve bien claire de ce que j'avance. Car là les Troyens & les Grecs ayant permis à Paris & à Ménélas de terminer leur que-

relle & la guerre par un combat singulier; à condition que si Ménélas estoit vainqueur, on luy remettroit Hélène entre les mains, & que les Grecs se retireroient sans rien entreprendre davantage contre la ville de Troye, mais que si le sort des armes donnoit la victoire à Paris, toute guerre finiroit dans ce moment, & qu'Hélène seroit enfin le prix de sa victoire dans ce combat qui devoit décider de tout. Ménélas eut l'avantage. Alors Jupiter dans le conseil des dieux, propose de s'en tenir aux conditions faites entre les deux peuples. Junon sans doute y eust consenti, si elle n'avoit eu en veüe que les droits de l'hyménée; car après tout, c'estoit rendre à Ménélas celle que les loix luy avoient donnée: les Troyens estoient assez punis par les malheurs inséparables d'une guerre qui avoit déjà duré près de dix ans; c'estoit d'ailleurs garder la foy des serments faits à la face des autels, & avec tous les sacrifices que la religion prescrivoit; mais comme Junon estoit en colère contre la nation même, elle met tout en œuvre pour empêcher une action si juste par tant d'endroits. Elle fait en sorte que les Troyens soient les premiers à violer ce traité solennel, & que par là rallumant une guerre dont la fin eust esté leur salut, ils mettent les choses hors d'estat de souffrir aucun accommodement. Virgile a profité de cette haine de Junon établie dans l'Illiade. Il fait que cette déesse mette obstacle à tout ce qu'Enée entreprend; elle s'y oppose, & parce qu'il est Troyen, & parce qu'il est le fils de Venus, son ennemie & sa rivale; elle s'adresse à Eole pour le faire périr sous les flots; elle veut l'arrêter à Carthage, pour l'empêcher d'achever son voyage, & d'accomplir ses destinées en Italie; & semble vouloir oublier son ressentiment contre Venus, pourvu que cette réconciliation soit un obstacle à la fondation de Rome. Elle ruine en Sicile une partie de sa flotte; mais lorsqu'elle le voit enfin arrivé en Italie, c'est alors que trouvant le ciel favorable à Enée, & inexorable pour elle, toute déesse qu'elle est, sœur & femme de Jupiter, elle s'adresse aux enfers, d'où elle suf-

cite Alecto, pour jeter la discorde par tout, & souffler la rage dans le cœur de Turnus :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.

Que ne dit-elle pas ensuite dans l'assemblée des dieux, qui ouvre le dixième livre de l'Enéide ; & lorsque le destin se déclare , & que la mort de Turnus est résoluë ; quelles soumissions & qu'elles prières n'employe-t-elle pas auprès de Jupiter, pour effacer au moins le nom Troyen dont elle n'a pû exterminer la race :

Ne vero indigenas nomen mutare Latinos , dit elle à Jupiter ,

Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari ;

Aut vocem mutare viros, aut vertere vestes.

Sit Latium, sint Albani per sæcula reges.

Sit Romana potens Italia virtute propago.

La Junon de l'Enéide est formée sur celle de l'Iliade. Cela est visible. Mais voicy ce que Virgile, en imitant, a trouvé dans son propre fonds. Junon outre sa haine contre les Troyens, excitée par les raisons que nous avons dites, paroît animée contre Enée par des raisons particulières, qui rendent son caractère propre à l'Enéide, & qui mettent Virgile bien au dessus du rang de ces imitateurs serviles, qui ne savent que suivre pas à pas ce que les autres ont trouvé avant eux : Junon sçavoit, dit-il, que la puissance Romaine devoit estre funeste à Carthage, ville qui luy estoit si chère, & dont elle songeoit à faire un jour la maîtresse du monde. Cela luy fournit un nouveau sujet d'aversion pour un peuple qu'elle avoit déjà tant de sujets de haïr, & cela fournit à Virgile une occasion de relever la gloire de son pays, en rappelant dans la mémoire des hommes le plus grand événement qu'on lise dans toute l'histoire Romaine.

Et qu'y a-t-il de plus grand pour une nation que d'a-

voir porté son empire à un si haut degré de puissance, malgré les efforts de Junon :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.

C'est ainsi qu'on rend un ouvrage riche & précieux. Et quel autre génie auroit employé si à propos la ruine d'une république florissante, qui seule dans le monde sembloit pouvoir faire teste aux Romains, & balancer leur fortune; si rien eust esté capable de la balancer. Virgile dans le caractère de Junon, n'a pas uniquement songé à la Junon de l'Iliade, il s'est ressouvenu aussi du Neptune de l'Odyssée, que le déplaisir qu'il a reçu d'Ulysse dans la personne de son fils, anime contre ce Prince malheureux. De ces deux divinités il en a formé une, dont le couroux donne un grand relief à son héros, en s'attachant à le persécuter. Les offres que Junon fait à Eole, sont à peu près les mêmes qu'elle fait au dieu du sommeil dans l'Iliade; la tempeste qu'excite le dieu des vents est copiée d'après l'Odyssée. C'est ainsi que dans les tableaux des grands maîtres les connoisseurs retrouvent avec plaisir ce qu'ils ont admiré ailleurs, icy l'Apollon, là le Gladiateur, & tant d'autres précieux restes de l'antiquité.

L'arrivée d'Enée à Carthage après la tempeste, n'est pas imitée non plus d'un seul endroit; Virgile a mêlé l'arrivée d'Ulysse dans le palais d'Alcinoüs, & chez la nymphe Calypso. La rencontre de Venus proche de Carthage, fait ressouvenir d'Ulysse, qui trouve Nausicaa au bord de la mer. Enée raconte à Didon les malheurs de Troye, & ses propres infortunes, de même qu'Ulysse chez Alcinoüs fait l'histoire de ses aventures & de ses malheurs; mais le récit d'Enée est si beau, & se joint si nécessairement à l'Iliade, qu'en continuant en quelque façon ce poëme admirable, Virgile prend, ce semble, à tâche de l'égalér, pour ne rien dire de plus.

L'amour que Didon prend pour Enée, & celui que Calypso prend pour Ulysse, sont dans le fonds la même

chose ; l'ordre de quitter Carthage , que Jupiter envoie à Enée , & celui que reçoit Ulysse de quitter le séjour de Calypso , sont la même chose encore. Mais quiconque voudra faire une comparaison exacte de ces deux endroits , verra sans peine ce qu'on doit attendre d'un grand génie , quand il vient après un homme de même caractère ; & la différence qui se trouve nécessairement du premier inventeur , à celui qui sçait renchérir sur l'invention. En effet , Calypso est touchée d'inclination pour Ulysse ; elle l'aime , parce que toute immortelle qu'elle est , elle n'est pas plus à l'abri des passions qu'une simple mortelle , elle suit un penchant naturel , & ne fait pas même attention que les loix de la pudeur s'y opposent. La passion de Didon pour Enée est ménagée tout autrement. C'est l'amour luy-même , c'est Cupidon , qui à la prière de Venus sa mère , prend la forme d'Ascagne , pour tromper Didon plus aisément. Deux divinités sont occupées à effacer de son ame le souvenir de son premier époux , & à réchauffer dans son cœur des sentimens qu'elle croyoit avoir enlevés dans le tombeau de Sichée :

*Egregiam vero laudem , luy dit Junon , & spolia ampla
refertis*

*Tuque puerque tuus ; magnum & memorabile nomen ,
Una dolo divûm si fœmina victa duorum est.*

Ulysse par l'ordre des dieux abandonne Calypso. Elle se consume en regrets , elle adresse au ciel ses plaintes & ses reproches , mais ses regrets & ses plaintes ne regardent après tout que la perte d'un homme & celle de ses plaisirs. Le caractère qu'Homère donne à Calypso , fait que la facilité qu'elle montre à prendre de l'amour pour Ulysse , ne donne à ce héros nul avantage personnel sur Enée. Les regrets de Didon sont d'une autre espèce. En pleurant l'éloignement d'Enée , elle pleure sa gloire flétrie , & cette réputation qui portoit auparavant son nom jusqu'au ciel :

. *Et qua sola sidera adibam*
Fama prior.

Elle n'imagine plus que du mépris pour elle, dans les princes voisins qu'elle a tant de fois méprisés. L'image de Sichée, cette tendre & funeste image, est sans cesse présente à ses yeux; il ne luy reste plus qu'à mourir dans l'accablement où elle est : *Quin morere, ut merita es.* Aussi meurt-elle, & le récit de sa mort présente des beautés si grandes & si naturelles, qu'il faudroit avoir recours aux endroits les plus passionnés & les plus touchants des tragédies Grecques, pour trouver rien dont on pût faire un parallèle avec la fin du quatrième livre de l'Enéide. Quelle adresse & quelle dextérité n'y a-t-il point d'ailleurs dans cet endroit, d'avoir marqué dans le désespoir de Didon la source de la haine implacable des Carthaginois contre les Romains :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios, ferroque sequare colonos.

Les jeux que Virgile décrit dans le cinquième livre de l'Enéide, ne sont autre chose que les jeux décrits dans le vingt-troisième de l'Iliade; il faut convenir qu'ils sont mieux amenez dans l'Iliade, & qu'il est plus convenable à Achille de rendre ces derniers devoirs à Patrocle, qui vient d'expirer, qu'il ne convient à Enée dans le cours d'un voyage, & qui n'est en Sicile que par hasard & pour très-peu de temps, de faire un si grand appareil pour l'anniversaire d'Anchise; mais Virgile dans le détail des jeux a mis une variété qui fait un grand agrément. Car en premier lieu la course des vaisseaux est toute de luy, & peut-être que les Naumachies des Romains luy en ont fait naître l'idée; on luy doit encore l'incident de Nisus, qui donne l'avantage à Euryale, ce qui concilie les esprits en faveur de l'un & de l'autre, & prépare le lecteur au personnage que le poète leur donne dans le neuvième livre de l'Enéide,
 où

où leur amitié mutuelle leur coute la vie à tous les deux; l'aventure d'Antiloque & de Ménélas racontée dans Homère peut bien avoir fourni à Virgile l'idée de varier son poëme par un incident, mais elle ne luy a pas fourni la manière dont il s'y est pris pour le varier par quelque chose de très-intéressant. Un endroit ménagé avec beaucoup d'art, c'est le combat de Darés & d'Entellus; car on trouve naturellement un grand plaisir à voir l'arrogance & la férocité dans un homme robuste, confonduë par la foiblesse d'un vieillard, que son courage réchauffe, & porte à livrer un combat inégal. Au lieu que dans l'endroit de l'Iliade qui répond à celui-là, le plus jeune & le plus fort des deux combattans terrasse & accable de coups son adversaire, ce qui estant une chose toute ordinaire ne contribüe en rien au divertissement du spectateur ni au merveilleux du poëme. Ainsi Virgile a abandonné dans cet endroit l'Iliade pour aller chercher dans l'Odyssée le combat d'Ulysse avec Irus, & le placer très-à-propos dans ses jeux. On voit avec une autre sorte de plaisir ce que Virgile dans ce mesme livre a adjousté de son chef pour flatter sa nation, c'est à sçavoir cette troupe de jeunes hommes qu'Enée menoit avec luy en Italie, & que le poëte montre aux Romains comme les auteurs des principales maisons de Rome. Il fait remonter jusques à eux l'origine d'un exercice qui estoit en usage parmi la noblesse Romaine, & qu'on nommoit le jeu de Troye :

Trojaque nunc, pueri, Trojanum dicitur agmen.

On remarque aisément de quel endroit est prise la descente d'Enée aux enfers. Ulysse dans l'Odyssée va consulter l'ombre de Tirésie; dans l'Enéide le héros va consulter son père. Ulysse voit comme passer en reveüe les ames des personnes célèbres qui l'ont précédé, ou qu'il a connuës au siège de Troye; il y remarque entre autres Ajax, avec lequel il avoit eu ce fameux différent au sujet des armes d'Achille, & Ajax garde avec luy un silence qui marquoit

de la hauteur & de la fierté. Tirésie dit peu de choses à Ulysse, & tourne sa réponse d'une manière énigmatique & obscure. Dans l'Enéide tout l'appareil de la descente aux enfers est magnifique, au lieu que l'endroit de l'Odyssée d'où celui-là est pris, n'a rien de trop noble. C'est, à quelque chose près, ce qu'on lit dans Horace, lorsque ce Poète décrit les cérémonies nocturnes que font deux magiciennes :

. *Scalpere terram*
Unguibus, & pullam divellere mordicus agnam
Caperunt. Cruor in fossam confusus, ut inde
Manes elicerent animas responsa daturas.

On peut dire que Virgile a plus profité des grenouilles d'Aristophane que des enfers de l'Odyssée.

Enée dans les enfers rencontre Didon, qui garde avec lui un silence obstiné, & ce silence dans une femme méprisée, & réduite à mourir, a ce semble quelque chose de plus convenable encore & de plus touchant que dans un héros, sur qui la douleur ne doit pas faire une si forte impression, & qui doit du moins après la mort oublier les faiblesses de cette vie; au lieu que le déplaisir de Didon est de la nature des peines qui ne nous abandonnent pas même après la mort, si l'on en croit les Poètes : *Cura non ipsa in morte relinquunt*. Télémaque arrivant dans les états du Roy Nestor, trouve ce Prince occupé à faire un sacrifice solennel. On retrouve dans ce sacrifice celui qui occupoit le Roy Evandre, lorsqu'Enée remontant le Tibre, alla lui demander du secours.

Le bouclier d'Enée est la copie de celui d'Achille; mais & dans la description du bouclier, & dans l'entreveuë d'Enée avec son père, Virgile toujours attentif à la gloire de Rome, trouve moyen de placer par anticipation les plus beaux événements de l'histoire Romaine depuis Enée jusqu'à Auguste. Au lieu qu'on ne voit représenté dans le

bouclier d'Achille que des choses indifférentes, & qu'Ulyffe dans les enfers ne voit que les héros qu'il a connus, ce qui pique moins la curiosité qu'une histoire de l'avenir. Et c'est dans ces morceaux là qu'il faut convenir que le poëte Latin a imité le poëte Grec comme les grands peintres & les sculpteurs imitent la nature. Je veux dire dans l'intention de l'embellir.

Le dénombrement que fait Homère des vaisseaux Grecs, ou des troupes venuës pour secourir les Troyens, est un des plus riches endroits & des plus célèbres de l'Iliade. Virgile l'a employé à sa manière, en parlant des peuples qui se joignirent à Enée, ou qui embrassèrent les intérêts de Turnus. Tout est de part & d'autre également varié, pour la géographie, pour l'histoire ancienne, & pour les coutumes les plus singulières de chaque pays, & peut-estre que Virgile, en divisant son énumération pour la répandre en divers endroits de son poëme, n'a pas peu enchéri sur Homère, qui selon la constitution de son ouvrage, n'a pû s'empêcher de la mettre tout de suite; ce qui fait que les Commentateurs donnent à cette partie de son poëme le nom de *Catalogue*.

Le combat d'Enée avec Turnus est pris de trois différens combats singuliers qu'on trouve dans l'Iliade; sçavoir celui de Pâris avec Ménélas dans le troisième livre, celui d'Hector avec Ajax dans le septième, & celui d'Achille avec Hector dans le vingt-deuxième. Minerve dans le cinquième ouvre les yeux à Diomède, & dissipe ce nuage qui empêche que la foible veüe des mortels n'apperçoive les dieux. Elle le fait, afin qu'il puisse reconnoître dans la meûlée Venus & Mars. Venus éclaire Enée de la même manière, mais dans une occasion plus importante, & pour luy découvrir un objet terrible, qui est peut-estre l'endroit le plus fortement imaginé de toute l'Enéide. Car à la faveur de cette nouvelle lumière, il voit clairement les dieux ennemis de Troye, occupez à la renverser de fond en comble.

*'Apparent diræ facies inimicaque Trojæ
 Numina magna deûm.
 Neptunus muros , magnoque emota tridenti
 Fundamenta quatit , totamque à sedibus urbem
 Eruit. Hic Juno scæas sævissima portas
 Prima tenet , sociumque furens à navibus agmen
 Ferro accincta vocat.
 Jam summas arces Tritonia , respice , Pallas
 Infedit , nimbo effulgens & Gorgone sæva.
 Ipse pater Danais animos , viresque secundas ;
 Sufficit : ipse deos in Dardana suscitât arma.*

Le conseil des dieux dans le dixième de l'Enéïde , le discours de Jupiter & de Venus dans le premier , celui de Jupiter & de Junon dans le douzième , ne sont que des copies , mais de belles copies de ce qu'on lit en cent endroits dans Homère. Les présents qu'Hélène dans l'Odyssée fait à Télémaque , ont fourni à Virgile l'idée de ceux qu'Andromaque fait à Astyanax dans l'Enéïde.

Les différentes manières de combattre , & de tomber ou morts ou blessés , & tout ce détail si propre à la peinture , est presque toujours pris du Grec. Il faut en dire autant de presque toutes les comparaisons , qui sont plus fréquentes à ce sujet qu'à nulle autre occasion ; mais qui s'offrent dans Virgile ajustées avec tant d'art , & avec un choix de termes si propres & si élégants , qu'on ne peut quelquefois s'empêcher de convenir que dans un si grand amas de richesses & de choses précieuses dont Homère a rempli ses ouvrages , Virgile a été heureux de n'avoir eu qu'à les choisir & à les placer : Homère semble les avoir répandues à pleines mains au hasard , & même quelques critiques luy reprochent que souvent elles se ressemblent plus entre elles , qu'elles ne ressemblent à la chose com-

parée, ce qui n'arrive jamais au poète Latin ; de sorte qu'il faut sur cet article se ressouvenir quelquefois qu'Homère est l'inventeur, si l'on veut toujours luy donner le pas sur Virgile. Si je n'avois pas l'honneur de parler devant des personnes à qui Homère & Virgile sont parfaitement connus, je pourrois m'estendre davantage sur cet article ; il me suffit présentement de ne l'avoir pas oublié, dans le dessein que j'ay d'éclaircir quelle est la plus parfaite manière d'imiter.

Dans le huitième chant de l'Iliade on voit une situation qui fait comme le nœud de tout le poème, que les critiques comparent avec raison à une tragédie. Jupiter ayant résolu de faire sentir aux Grecs de quel secours leur estoit la valeur d'Achille, & de vanger l'injure qu'il a reçüe d'Agamemnon, donne pour un temps tout l'avantage aux troupes Troyennes ; de sorte que les Grecs chassés de la plaine, & ne se croyant pas même en sûreté à l'abri de leurs retranchements, passent la nuit dans le trouble & dans une cruelle inquiétude. Alors forcez par la nécessité de leurs affaires, ils prennent une sage résolution de députer vers Achille, que le mécontentement & le dégoût éloignoit des combats, & de luy faire enfin de la part d'Agamemnon la satisfaction la plus honorable, & les offres les plus avantageuses qu'il pût espérer. C'estoit là le terme où Jupiter vouloit amener les Grecs, & l'accomplissement des promesses qu'il fait à Thétis dans le premier livre de l'Iliade. D'un autre côté, les Troyens maîtres de la plaine, remplis de confiance & de hardiesse, ont allumé des feux de toutes parts, & n'attendent que l'aurore, pour tomber de nouveau sur le camp des Grecs, les chasser jusques dans leurs vaisseaux, & les réduire à se rembarquer en désordre. Rien n'est plus beau ni mieux peint que le trouble des uns, & l'assurance des autres ; & il paroît que le poète s'est plu à y employer tout ce que l'art & la noblesse de son imagination luy a pû fournir de beautés. Virgile s'est approprié cette situation, si capable d'intéresser.

Car supposant qu'Enée après son arrivée dans le *Latium* avoit assis son camp , & construit des ouvrages assez forts pour mettre ses troupes hors d'insulte , & soutenir même un siège , il conte qu'ayant laissé le commandement à ses généraux , il s'estoit embarqué sur le Tibre , pour aller en personne demander du secours à Evandre ; Turnus averti par Junon de se prévaloir du départ d'Enée , vient attaquer les retranchements , tient les Troyens enfermez de toutes parts , & ne menace de rien moins que de les faire périr en un jour. Les Rutulois triomphent , & ressentent toute la joye que donne l'espérance de vaincre ; l'effroy regne parmi les Troyens , par l'absence d'Enée , à peu près comme il regnoit parmi les Grecs par l'absence d'Achille. C'est alors que Nisus & Euryale s'offrent à pénétrer jusqu'aux lieux où est Enée , & qu'en ayant obtenu la permission , ils font dans le camp ennemi le même ravage que Diomède & Ulysse font dans le camp des Troyens pendant cette même nuit dont nous venons de parler. Le soin que prend Nestor dans l'Iliade d'instruire Ulysse de ce qu'il doit dire à Achille pour l'appaiser , ne croyant jamais avoir assez parlé , & s'exprimant par gestes , lorsqu'Ulysse n'est plus à portée d'entendre sa voix ; ce même soin paroît dans l'Ascagne de Virgile , & l'on ne sçait auquel des deux donner la préférence du vieillard ou de l'enfant , également remplis d'attention pour les intérêts communs ; on voit au fonds que c'est la même chose , mais la différence d'un vieillard à un enfant dépayse le lecteur , & rend l'imitation d'autant plus parfaite , qu'il faut de l'attention pour l'apercevoir. Mais la mort d'Euryale & de Nisus ne ressemble à rien , & quoy-que Virgile ait certainement songé à la mort de Dolon racontée dans l'Iliade , il l'a traitée tout d'une autre manière. Dolon est par rapport à cet endroit-là ce que la nymphe Calypsô d'Homère est par rapport à la Didon de Virgile. Les plaintes de la mère d'Euryale sont celles qu'on lit dans Homère , ou sur la mort de Patrocle , ou sur celle d'Hector.

Parlons d'un autre endroit imité très-heureusement , c'est la mort de Patrocle , qui fait en quelque façon le dénouement de l'Iliade.

Achille touché de compassion pour les malheurs qui accabloient les Grecs , accorde enfin à leurs prières , non pas d'aller combattre luy-mesme , mais d'envoyer ses troupes avec Patrocle à leur teste , pour tâcher de repousser les Troyens , & redonner du courage à son parti. Mais afin que ne voulant pas marcher en personne , il fit au moins marcher la terreur qui le suivoit par tout , il donne sa propre armure à Patrocle , heureux s'il eust pû luy donner aussi sa force & son adresse. Patrocle est tué par Hector. La douleur d'Achille est sans bornes , & pour vanger son ami , plus encore que pour vanger sa nation , il entre au combat , fait un carnage terrible , joint Hector , le tuë , & porte par là le dernier coup à la fortune de Troye :

. *Et ademptus Hector*

Tradidit fessis leviora tolli

. *Pergama Graiis.*

Virgile a sans doute eu Patrocle en veüe , lorsqu'il a joint à Enée le jeune Pallas fils du Roy Evandre ; son père dans un âge avancé , le luy avoit confié pour commander les troupes auxiliaires qu'il luy fournissoit , & pour apprendre sous luy le mestier des armes :

. *Sub te tolerare magistro*

Militiam , & grave Martis opus , &c.

Ce jeune prince est tué par Turnus comme Patrocle par Hector , & Turnus s'estoit paré de sa dépouille , comme Hector estoit revenu chargé des armes de Patrocle. Enée rallume son courage , & donne la mort à Turnus comme Achille à Hector. La douleur d'Achille dans Homère au sujet de Patrocle est bien plus grande que celle d'Enée dans Virgile au sujet de Pallas ; Achille se livre à son désespoir

avec une foiblesse que Platon ne luy pardonne pas, & qu'on ne peut pardonner qu'à l'estroite amitié qui les unissoit depuis long-temps. Celle d'Enée est plus sage, & semble plus digne d'un héros. Virgile ne pouvoit pas imiter avec plus d'intelligence cet endroit d'Homère qui termine l'Iliade, comme il le fait servir à terminer son Enéïde. Enée n'a personne à qui l'amitié luy fasse prendre tant d'intérêt qu'Achille en prenoit à Patrocle. Car il n'y avoit pas d'apparence de faire tuer Ascagne, qui n'estoit encore qu'un enfant, & le héros avoit un assez grand intérêt à la guerre qu'il soutenoit en Italie sans l'animer encore par un sentiment aussi vif qu'auroit esté celui que pouvoit exciter dans son ame la perte d'un fils qui devoit luy estre si cher. Au lieu qu'Achille n'ayant que peu d'intérêt à la guerre de Troye, comme il le déclare à Agamemnon dès le commencement du poëme, & sçachant d'ailleurs qu'il y périroit, devoit estre engagé par un motif bien pressant, pour oublier le déplaisir qu'il avoit receu, & les affronts qui estoient la seule récompense de ses travaux. C'est là ce qui met de la différence dans les manières de traiter un sujet presque semblable, mais comme Virgile l'a trouvé admirable dans Homère, il a voulu en approcher autant que l'économie de son ouvrage le luy permettoit. Le caractère de Pallas est si gracieux & si noble, qu'on ne peut luy refuser des larmes; & comme Pallas est beaucoup plus jeune qu'Enée, il semble avoir quelque chose de plus touchant que Patrocle, qui estoit plus vieux qu'Achille.

Il faut aussi remarquer que si la guerre de Troye se fait pour Hélène, celle qu'Enée soutient se fait au sujet de Lavinie qu'Enée semble enlever à Turnus, à qui les vœux de tout le monde la donnoient; ou que Turnus veut enlever à Enée, à qui les destins, s'expliquant par la voix des oracles, l'avoient promise. Le Roy Latinus de l'Enéïde, est le Priam de l'Iliade. La foiblesse de Priam l'empêche de rendre Hélène, la source de tous les malheurs de Troye; la foiblesse de Latinus l'empêche de suivre l'ordre des dieux, en
donnant

donnant Lavinie au prince Troyen , à qui le ciel l'avoit destinée. Enfin , plus on médite Homère & Virgile , plus on remarque dans le premier de traits que l'autre a empruntez de luy. On y voit les naissances , & comme les ébauches de ce que Virgile a de plus beau , soit pour le plan du tout en général , soit pour la disposition de chaque partie par rapport au tout , soit par rapport à l'exécution.

Ce qu'il a de plus particulier , c'est le Sinon , le Laocoon & la Camille , & tout ce morceau de philosophie qui est un des grands ornemens du livre sixième ; la harangue de Sinon est d'un genre tout nouveau , & ne ressemble en rien à celles qui sont dans Homère , puisqu'elle est toute employée à donner des couleurs à un tissu de mensonges , & à rendre le faux vray-semblable. Le Laocoon a servi de modèle au fameux sculpteur qui l'a copié , comme le Jupiter d'Homère est l'original du Jupiter de Phidias. La Camille est d'un caractère si singulier , que le Tasse qui l'a transporté dans la Clorinde , en a fait un des plus beaux ornemens de son poëme. Enfin , la doctrine de Pythagore que Virgile ose mettre dans un poëme , & qu'il y a mise avec tant de succès , sans estre encouragé à rien de semblable par l'exemple d'Homère ; tout cela , dis-je , fait voir qu'il estoit tout à la fois grand poëte , grand orateur , grand philosophe & grand peintre. Enée qui retrouve Andromaque en Epire , & toutes les choses pleines de douleur , de tendresse & de bienséance que Virgile met dans la bouche d'Andromaque , font un endroit très-singulier encore & très-touchant. Virgile y a peut-estre profité du songe de Pénélope raconté dans l'Odyssée , & son *Hector ubi est* , a son origine dans ce récit : mais ce trait est bien plus court & bien plus vif dans le poëme Latin que dans le Grec.

Revenons au premier livre de l'Enéïde , pour y considérer un endroit d'une beauté singulière. C'est lorsqu'Enée arrive à Carthage , & regardant les peintures dont le tem-

ple de Didon estoit orné , y retrouve les combats des Troyens & des Grecs , & se reconnoist luy-mesme dépeint parmi les principaux chefs. Il n'y a personne qui n'en ait esté frappé. En effet que peut-on imaginer de plus touchant que de découvrir qu'on est occupé de nous , ou de nos malheurs , & de le découvrir par des témoignages dont nous ne devons la connoissance qu'au hazard. Rien n'est plus flateur , parce que rien n'est moins suspect. Aussi voyons-nous que les modernes se sont prévalu de cet endroit de Virgile , & toujourns avec succès. Témoin le temple élevé à la gloire d'Astrée , que cette bergère trouve dans un lieu désert & écarté , où l'on ne pouvoit pas prévoir qu'Astrée dût jamais porter ses pas ; mais après avoir examiné si Virgile luy-mesme n'avoit pas emprunté d'Homère cet endroit , j'ay crû en avoir principalement trouvé l'idée dans ce chantre , qui chez Alcinoüs chante en présence d'Ulysse , mais sans le connoistre , des actions à quoy il prenoit tant de part , & répète mesme son nom plusieurs fois ; aussi-bien que dans ce qui arrive chez Ménélas , à Télémaque , à qui l'on parle d'Ulysse , sans sçavoir que Télémaque est son fils. On ne peut , ce me semble , disconvenir que le Latin n'ait imité le Grec , avec cette seule différence que dans l'un , c'est un chant ou un discours , & dans l'autre c'est un tableau ; différence cependant qui déguise l'emprunt , & qui , comme je l'ay déjà dit , rend l'imitation plus parfaite en la déguisant : enfin Virgile doit à Homère presque tout son poëme , mais il ne doit qu'à luy-mesme la correction , & la justesse qui regne dans tout ce qu'il écrit , & la manière d'imiter son original ; en sorte que si Homère est au dessus de luy , soit par le mérite de l'invention , soit par la naïveté de ses peintures , soit par la fécondité de ses idées , soit enfin par les avantages que la langue Grecque a naturellement sur la Latine ; on pourroit dire d'un autre costé , qu'en quelques endroits les poësies d'Homère ont esté pour Virgile , ce que ceux qui les premiers ont basti des maisons , ont esté pour les archi-

tecles qui font venus depuis. Et c'est à ces seuls endroits que je me suis arresté dans ce discours , parce que mon but n'a pas esté de juger d'Homère & de Virgile , bien moins encore de mettre Virgile au dessus d'Homère , mais de monstrier par quelques traits du poëte Latin , comment il s'y faut prendre pour imiter les grands modèles , & se rendre soy-mesme original en imitant.

DEFENSE DE LA POÉSIE.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

UNE des grandes marques du peu de certitude qui se trouve dans les connoissances de l'esprit humain , c'est la manière dont il varie dans ses jugements. Non seulement un mesme homme pense en divers temps tout différemment de la mesme chose ; mais il semble que les idées des nations entières soient aussi sujettes à cette vicissitude. On est tout surpris que ce qui estoit le plus en vogue chez un peuple , à quelques années delà tombe dans le mépris. Ce qui fait honneur , & ce qui est un titre de recommandation dans un temps , avilit & donne l'exclusion dans un autre.

Presque tous les arts ont éprouvé tour à tour cette disposition que les hommes ont au dégoust & au changement. Mais je ne sçais si aucun art s'en est plus ressenti que la poésie. On la veüë triomphante dans de certains siècles , & dans d'autres humiliée & abbatuë. Il y a soixante ans que sous le ministère d'un des plus grands génies que la France ait jamais eüs , la poésie se trouva parmi nous au plus haut point de sa gloire. On faisoit un cas particulier de ceux qui la cultivoient ; elle élevoit aux dignitez , & menoit à des fortunes considérables. Maintenant il semble que cette grande ardeur qu'on avoit pour elle se soit rallentie. Il ne

paroît pas qu'on soit fort touché du mérite des poètes; & l'on ne pourroit en citer qu'un fort petit nombre, que le commerce des Muses ait élevé ou enrichis.

* C'est M.^r Le
Fèvre, qui a
depuis fait ab-
juration.

Mais on ne se contente pas aujourd'hui de mépriser la poésie, on la condamne. Plus rigides, & peut-être moins vertueux que nos pères, nous traitons d'amusement frivole & pernicieux, ce qu'ils regardoient comme un art honnête & utile. Un * Ministre protestant qui a beaucoup de mérite, fils d'un des plus excellents critiques du dernier siècle, & frère d'une personne, qui par la beauté de son esprit & par l'étendue de son sçavoir, fait honneur à son sexe & à la France, a publié depuis quelques années un assez long traité, pour faire voir que la poésie est non seulement très inutile, mais encore très dangereuse. Un Père Bénédictin fort connu par ses beaux ouvrages, donne assez à entendre que sur ce point il est du même sentiment que le Ministre; & quoy-qu'il garde plus de mesures, & qu'il semble distinguer deux sortes de poésies, l'une bonne & l'autre mauvaise; il est certain que les principes qu'il pose concluent également contre l'une & contre l'autre. Mais quelque autorité que ces deux sçavants hommes aient dans la république des Lettres, on doit avouer, & ils n'en disconviendroient pas eux-mêmes, que la poésie eût autrefois un adversaire encore plus redoutable. Ils ont dans l'antiquité un illustre garant de leur opinion. Platon a pensé comme eux. Ce grand homme, dont les ouvrages ont fait l'admiration de tous les siècles, & sont aujourd'hui la passion d'un petit nombre de sectateurs choisis, condamne la poésie, & bannit les poètes de sa république. Doit-on se taire dès qu'un aussi grand homme a parlé! Ou nous est-il permis d'examiner avec tous les égards deûs à un génie du premier ordre, si dans la question présente son sentiment particulier doit l'emporter sur le sentiment général de tous les hommes!

Après avoir lû assez exactement ce qui s'est écrit contre la poésie, je trouve que les reproches qu'on lui fait peu-

vent se réduire à deux principaux. On prétend qu'elle est propre à gâster l'esprit & à corrompre le cœur. Souffrez, Messieurs, que je tâche de justifier sur ces deux accusations, cette partie des belles Lettres qui a toujours passé pour la plus agréable; & qui dans le noble travail où des ordres augustes vous appliquent, vous fournit souvent les plus grandes idées & les plus heureuses expressions dont vous vous servez.

On soutient donc que par rapport à l'esprit, la poésie produit trois effets très pernicieux; qu'elle l'accoutume au faux; qu'elle l'énerve & l'effémine; enfin qu'elle le dégoutte des études sérieuses & utiles, & le rend incapable des grandes connoissances. La poésie, dit-on, n'offre à l'esprit de toutes parts que des faussetez; elle ne le repaît que de fables & de chimères. On ne peut disconvenir en effet qu'elle ne se serve de l'apparence du mensonge; mais elle ne s'en sert que pour amener les hommes à la vérité. Il ne faudroit estre guère initié dans les mystères de cet art, pour ignorer que les fictions qu'il employe sont autant d'allégories. Tout le monde sçait qu'il y a deux manières d'enseigner la vérité aux hommes; l'une couverte & mystérieuse, l'autre dévoilée & toute simple. Les anciens estoient idolâtres de la première; nous nous sommes déclarés pour la seconde. Croyons que c'est la meilleure, puisque c'est la nôtre; mais ne condamnons qu'avec circonspection & avec retenue celle qui se trouve autorisée par la pratique de la plus saine antiquité. Il est certain qu'en ces premiers temps, tout ce qu'il y avoit de plus excellents écrivains, dans quelque genre que ce pût estre, aimoient à déguiser leurs enseignements sous des fictions agréables & ingénieuses. Non seulement les auteurs profanes, mais les auteurs sacrez, en ont usé de la sorte. L'Écriture est pleine de paraboles & de figures. Celui qui est la vérité même, n'a pas dédaigné de recourir plusieurs fois à ce langage pour se faire entendre des hommes. On ne peut donc blâmer les premiers poëtes de ce qu'ils ont choisi cette manière pré-

féramment à toute autre; ils n'ont fait en cela que se conformer au goust de leurs siècles, & suivre ce qui estoit le plus généralement approuvé.

Que si l'on recherche quel pourroit estre le principe de cette passion que les anciens avoient pour les allégories & pour les fictions, on trouvera qu'elle venoit d'une grande connoissance de la nature. En effet, pour peu qu'on estude les hommes, on découvre qu'ils ont une aversion secrète pour la vérité, sur tout lorsqu'elle touche à leurs passions, & qu'elle attaque leurs cœurs dans des endroits délicats & sensibles. Mais autant qu'ils haïssent la vérité, autant ils aiment le mensonge. De là ce goust qu'ils ont naturellement pour les fables & pour les contes. Nous avons beau faire les graves, nous sommes tous enfants sur ce point. Un tissu d'avantures extravagantes & ridicules, qui sont destituées de toute vray-semblance, mais où le merveilleux se trouve, a souvent plus de force pour attirer & pour soutenir nostre attention que le discours le plus raisonnable & le plus sensé. Les premiers poètes qui furent aussi les premiers philosophes, s'aperceurent de ces deux dispositions du cœur de l'homme. Ils comprirent qu'ils tenteroient inutilement de les changer, & crurent que le seul parti qui leur restoit à prendre, c'estoit de tirer un bien d'un mal nécessaire. Ils s'accommodèrent donc à nostre foiblesse par l'impossibilité de faire mieux; & pour nous amener insensiblement au point qu'ils vouloient, ils nous présentèrent le faux en apparence, & le vray dans le fonds.

Un autre avantage que cette manière avoit encore, c'est qu'elle estoit revestue d'un air de mystère. Or il n'y a rien qui soit plus propre à réveiller la curiosité des hommes. Veut-on presque à coup sûr leur inspirer l'envie d'approfondir une chose, il ne faut que leur laisser entrevoir qu'on la leur cache. Ces voiles & ces gazes que les poètes mettoient sur les instructions, donnoient de l'empressement pour des vérités sur lesquelles on n'auroit pas jetté les

yeux, s'ils les eussent présentées toutes nuës.

Enfin, cette manière flattoit agréablement l'amour propre des lecteurs, en leur donnant lieu de penser qu'ils faisoient quelque usage de leur pénétration. L'esprit de l'homme est naturellement vain. Il n'aime pas qu'on luy montre les objets trop à découvert. Quand on les luy met dans un si grand jour, il croit qu'on se défie de ses lumières; il veut qu'on se repose sur luy de quelque soin, & qu'on luy laisse quelque chose à deviner. Or il trouvoit dans ces allégories de quoy se satisfaire. Elles ouvroient un beau champ aux conjectures, qui souvent alloient bien au delà de ce que les poëtes s'esloient promis. La vérité gagnoit à tout cela, & se monstroit; & par là, le plaisir flatteur qui naissoit de ces découvertes, se trouvoit accompagné d'une utilité solide. C'est ainsi que les premiers poëtes se servirent des passions de l'homme pour le corriger, & cherchèrent le remède dans le mal mesme. C'est par cette raison qu'Homère, celui de tous qui a le mieux connu le cœur humain, a rempli ses ouvrages d'un si grand nombre d'allégories. Nous avons l'intelligence des plus considérables. Qui ne voit que cette merveilleuse chaîne d'or, avec laquelle Jupiter se vante d'enlever le ciel & la terre, les dieux & les hommes, nous marque la disproportion infinie de tous les estres réunis ensemble à l'estre souverain; que les disputes & les dissensions éternelles des dieux, nous représentent cette opposition & cette guerre qui se trouve entre les premiers principes dont tous les corps sont composez; que ces vents enfermés dans des outres, qu'Ulysse cachoit à ses compagnons avec tant de soin, ne sont autre chose que les secrets d'estat qui ne doivent point venir à la connoissance des peuples; que les Sirènes qui par leurs voix mélodieuses attiroient les passants dans des écueils, que Circé qui par ses enchantements, les changeoit en bestes, sont des images naïves de la volupté qui charme & abrutit les hommes. S'il y en a quelques-unes que nous n'entendons pas aujourd'huy, n'en accusons point ce grand

poète qui estoit intelligible de son temps. Craignons qu'il n'y ait en cela plus de nostre ignorance que de sa faute. Reconnoissons du moins de bonne foy qu'il a prétendu cacher un sens sous ces dehors ; & que son intention n'a jamais esté qu'on prît à la lettre des aventures si manifestement fabuleuses. Les poètes qui sont venus depuis se sont formez sur ce grand modelle , & à son exemple ils ont enfermé dans des fictions presque tous les secrets de la Théologie , de la Morale & de la Physique. Mais en se servant de ces fictions , ils n'ont eu en veüe que la vérité ; & ils ont toujourns pris pour règle fondamentale de leur art , cette maxime importante qu'un d'entre eux a si heureusement exprimée dans ces deux vers :

*Rien n'est beau que le vray ; le vray seul est aimable,
Il doit regner par tout , & mesme dans la fable.*

On prétend en second lieu que la poësie oste à l'esprit son activité & sa force. Il n'est pas possible , dit-on , qu'enchaîné avec la mesure ou avec la rime , qu'énervé par la douceur des sons & par la mollesse des nombres , il s'élève à rien de grand. Il y a lieu de douter si ceux qui parlent de la sorte , ont jamais bien compris la nature de la poësie. Ils sçauroient , pour peu qu'ils la connussent , qu'elle consiste principalement dans cet enthousiasme si vanté , qui saisit le poète & qui l'enlève. Poussé par cette impression divine , il renverse tout ce qui s'oppose à son passage. La rime , la mesure ne luy présente que de vains obstacles. Si dans de premiers efforts & lorsqu'il est encore à froid , il les trouve indociles & rebelles , à peine est-il échauffé de ce beau feu , qu'il les assujettit & les maîtrise , & alors elles se rangent comme d'elles-mêmes sous le joug de la raison , & au lieu de la gêner & de l'affoiblir , elles l'aident & la fortifient. Et voilà peut-estre ce que la poësie a de plus admirable. C'est qu'encore qu'elle soit asservie à des loix très dures , non seulement elle parle sans contrainte , comme la prose , de tout ce qui peut entrer dans le discours :

cours : mais elle en parle avec une élévation & une force où la prose ne peut atteindre. Aussi voyons-nous que tous les plus habiles maîtres dans l'art de penser, ont toujours regardé la poésie comme la meilleure école où cet art se pût apprendre. Ils ne recommandent rien tant que la lecture des poètes, sur tout celle d'Homère. Aristote le donne pour modèle à quiconque se propose de bien écrire ; & le met au dessus de tout ce qu'il y a jamais eu d'écrivains, soit pour l'expression ou pour la pensée. Ses ouvrages, si nous en croyons Cicéron, ne sçauroient être trop dans les mains de ceux qui aspirent à la véritable éloquence ; & au sentiment de ce grand connoisseur, quelque prodigieuses que fussent les dispositions qu'Homère avoit pour la poésie, il étoit encore plus orateur que poète. On ne peut lire sans étonnement ce qu'en dit Quintilien ; il en parle comme d'un homme qui a étendu les limites de l'esprit humain ; qui a possédé les idées de tous les genres d'écrire ; & qui nous offre luy seul des exemples de toutes les beautés différentes qui peuvent entrer dans la composition d'un ouvrage. Longin le cite éternellement, & puise plus dans ses écrits, que dans ceux de tous les autres auteurs ensemble. Nous sommes tout au moins un peu vains, si nous croyons nous connoître mieux en sublime qu'Aristote, que Cicéron, que Quintilien & que Longin. Or ces excellents critiques étoient persuadés que c'est principalement chez les poètes qu'il en faut chercher des modèles. En effet où peut-on en trouver de plus fréquents que dans les écrits d'Homère & de Virgile, de Sophocle & d'Euripide, de Pindare & d'Horace ; & si j'ose encore icy adjouster d'autres noms, qui vray-semblablement passeront à côté de ceux-là jusqu'à la postérité la plus reculée, que dans les écrits de Malherbe & de Racan, de Corneille & de Racine ! N'est-ce pas dans leurs ouvrages que l'on découvre tout ce que l'esprit humain a conçu de plus héroïque & de plus merveilleux ! Pouvons-nous arrêter nos regards sur les grands traits & sur les hardieses

heureuses dont ils sont pleins, sans nous sentir comme animez de leur génie, & sans éprouver que l'élévation & la noblesse de leurs sentiments se répandent jusques sur les nôtres ! Mais si de la poésie profane nous passons à la poésie sacrée ; si nous jettons les yeux sur les deux Cantiques de Moïse & sur les Pseaumes, quels effets ne produira point sur nous cette foule de beautés vives & animées qui s'y présentent de toutes parts ! Les fleuves qui remontent vers leurs sources ; les mers qui s'entrouvent & qui fuient ; les collines qui tressaillent ; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui disparaissent ; le ciel & la terre qui écoutent dans le respect & dans le silence ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son auteur, sont peut-être les choses les plus relevées qui aient jamais été dites. Qui ne seroit frappé à la vue de ces grandes images ! Quoy de plus propre à tirer l'ame de sa situation ordinaire, & à l'élever au dessus d'elle-même ! Quels trésors ne peut-on pas tirer de ces mines, pour peu qu'on sçache les creuser ! Quelle source de pensées sublimes & d'expressions magnifiques ! C'est donc sans fondement qu'on reproche à la poésie qu'elle abaisse l'esprit. On pourroit peut-être luy reprocher, avec plus de raison, qu'elle l'élève trop. Mais en cela même elle se prescrit des bornes. Sage jusques dans ses emportements, elle sçait se modérer jusqu'au milieu de son vol le plus rapide. Une de ses principales règles, c'est qu'on ne peut avec trop de soin éviter l'excès. Si l'on excepte quelques genres de pièces, dont le caractère particulier demande qu'on s'abandonne sans ménagement & sans réserve, dans tous les autres elle exténue ses forces à dessein, & n'allant que jusqu'au point qu'il faut, elle nous marque ce que nous devons nous permettre & nous défendre.

Mais du moins, dit-on, la poésie est un obstacle au sçavoir. Ses charmes ostent le goust des autres études, qui sont moins agréables & plus solides. Un poëte occupé & enchanté de ses ouvrages, n'a ni la volonté ni le temps

d'approfondir, & compte pour rien tout le reste. Il est vray que la poésie a ses agréments, & que parmi ce grand nombre d'ouvriers de toute espèce qui sont dans le monde, il n'y en a point qui doivent plus que les poëtes, estre sur leurs gardes contre les illusions de l'amour propre. Mais cela n'empesche point qu'ils ne puissent & qu'ils ne doivent estre sensibles aux avantages des autres sciences. Non seulement il n'est pas impossible qu'un poëte soit sçavant, mais c'est une nécessité qu'il le soit. Tous ceux qui prescrivent des règles sur l'éloquence, demandent dans l'orateur une érudition prodigieuse. Ils veulent qu'il soit profond dans la jurisprudence & dans la philosophie, dans l'histoire & dans la fable, dans la chronologie & dans la géographie; Quintilien mesme adjousté dans la géométrie & dans la musique. Si ces connoissances sont nécessaires à un orateur, elles le sont beaucoup plus à un poëte; car il est rare que quelques-unes trouvent leur place dans un plaidoyer ou dans une harangue; au lieu que presque toutes entrent naturellement dans un poëme, pour peu qu'il soit de longue haleine. Il paroist en effet par les escrits de tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands poëtes, qu'ils ont esté très-éclairés. Eh que ne sçavoit pas celui qui a produit tous les autres, & qui, du consentement de tous les siècles, est le premier par l'ordre & du temps & du mérite! Instruit à fond de ce qui regarde le cœur de l'homme, la structure du corps, les caractères & les mœurs des peuples, la situation & les propriétés des pays, les différentes qualitez des animaux, le flux & le reflux des mers, la source & le cours des fleuves, la nature & le mouvement des astres, les secrets des arts & libéraux & mécaniques; il semble qu'il n'ait rien ignoré de tout ce que l'homme peut apprendre, & que son sçavoir n'ait eu d'autres bornes que celles de l'univers. Si les lumières de Virgile n'estoient pas si vastes, elles ne laissent pas d'estre fort estenduës. Quelle connoissance n'avoit-il pas de l'agriculture, dont il nous a donné de si beaux préceptes;

des anciennes coustumes de l'Italie, qu'il a décrites d'une manière si exacte ; des cérémonies & des mystères de la religion payenne, dont il nous a laissé les monuments les plus curieux qui soient venus jusqu'à nous ; de l'histoire Romaine, qu'il a trouvé le secret d'enchaîner avec tant d'art dans son ouvrage, & de traiter avec toute la pompe & toute la magnificence que demande un sujet si riche ; de la philosophie d'Epicure, qu'il a presque toute renfermée dans une Eglogue ; de celle de Pythagore & de Platon, dont il nous donne une si haute idée dans le sixième livre de l'Enéide ! Mais la science n'a pas été le partage des seuls poètes anciens. Il seroit aisé de faire voir qu'entre nos modernes ceux qui se sont le plus distingués par une érudition profonde, ont presque tous été poètes. On ne dira pas que les Scaligers, les Grotius, les Petaus fussent des hommes médiocrement sçavants. Or on sçait jusqu'où alloit leur passion pour la poésie. Scaliger nous a laissé un gros recueil de vers, & un volume fort ample sur la poétique. Nous avons de Grotius plusieurs pièces d'une diction si pure & si élégante, qu'au sentiment de nos meilleurs critiques, elles ne sont pas indignes de l'ancienne Rome. Quand on lit les poésies Grecques & Latines du P. Pétau, on ne comprend pas qu'il ait pu trouver du temps pour composer tant d'autres beaux ouvrages sur les matières les plus importantes ; & l'on est tenté de croire qu'il avoit passé sa vie à lire Homère & Virgile, dont il prend si bien le tour & le caractère. Que s'il m'étoit permis d'alléguer des exemples vivants, je pourrois citer un des plus sçavants hommes de l'Europe, qui consommé dans toute sorte de Litterature, & qui employant à Aulnay son loisir, comme Cicéron employoit le sien à Tusculum, fait des vers Latins aussi-bien & peut-être mieux que personne de son siècle. Je pourrois sans sortir de cette Compagnie, y trouver un homme dont le moindre mérite est d'être poète ; & qui bon géomètre, bon physicien & bon astronome, sçait joindre aux sciences les plus sérieuses &

les plus abstraites , tout le badinage & tous les agréments des muses Françaises. Si donc nous éprouvons par une expérience personnelle , que l'amour des vers nous empêche de nous élever à ces connoissances , ne nous en prenons point à la poésie , qui bien loin de les exclure , a souvent besoin de leurs secours ; prenons-nous en à nos dispositions particulières , & entrons de bonne grace dans les intentions de la nature , qui n'a pas voulu que nous fussions du nombre de ces hommes privilégiés qui sont capables de tout. Il faut avouer pourtant qu'on n'a pas communément une fort grande idée de la science des poètes. D'où peut venir cette opinion qui leur est si défavorable , & qui est en même temps si fautive. C'est qu'on en juge par le grand nombre de ceux qui portent ce nom , & qui sont bien éloignés de le mériter. Car à qui ne le donne-t-on pas aujourd'hui ? On le prodigue à des gens qui auront fait quelques madrigaux , ou quelques chansons ; qui au lieu de se former sur les règles qu'Aristote & Horace nous ont prescrites , & sur les chefs-d'œuvres qu'Homère & Virgile nous ont laissés , font quelquefois gloire de n'entendre pas les langues dans lesquelles ces grands hommes ont écrit ; qui ne connoissent point d'autres modèles du sublime que Cyrus & Clélie ; dont tout le mérite se réduit à rimer assez heureusement des phrases ramassées dans ces Romans ; qui stériles d'eux-mêmes & dépourvus d'invention , qualité pourtant qui constitue l'essence du poète , rassemblent dans les écrits des autres les diverses pièces dont ils assortissent les leurs ; qui accoustumés au langage d'une douceuse galanterie , ne savent plus que dire dans leurs vers , dès qu'ils n'ont plus à entretenir une Céphise ou une Cloris : hommes frivoles & superficiels , qui se bornant à l'approbation d'un petit nombre de personnes dont ils sont environnés , font du bruit à quelque distance & pour un temps ; mais ignorent les grandes beautés qui sont de tous les pays & de tous les siècles , & qui marquent les ouvrages au coin de l'immorta-

lité. Ce n'est pas là l'idée que les maîtres de l'art ont toujours eue d'un poëte. Si nous les en croyons, il faut qu'un homme, pour estre digne de ce beau nom, ait reçu de la nature un génie sublime & une imagination agréable; qu'il rassemble en luy les plus grandes qualitez, l'élevation, la force, la fécondité, la souplesse; qu'il ait cultivé ces heureuses dispositions par une longue étude des préceptes & des modèles; qu'embellissant ce qu'il emprunte des autres, il y mette encore un plus grand nombre de beautés qui soient de luy; que puisant dans les trésors des sciences & des arts, il sçache parler de tout sans affectation & avec grace; que par une suite continuelle de merveilles, il puisse sans cesse, & dans tout le cours d'un ouvrage, exciter la surprise & entretenir l'admiration; que se souvenant qu'il écrit pour tous les hommes, il trouve le secret de plaire aux esprits les plus différents, & de s'assurer des approbateurs chez toutes les nations & dans tous les âges. Or qui ne voit que tout cela demande, & un grand fond de talents naturels, & une ample provision de connoissances acquises!

Mais si la poésie est bien éloignée de gâster l'esprit, elle l'est beaucoup plus encore de corrompre le cœur.

Il ne faut pas juger d'un art par le mauvais usage qu'on en peut faire. Sur ce principe il n'y auroit rien de bon dans le monde, puisqu'il n'y a rien dont la corruption des hommes n'abuse. Il s'agit donc de sçavoir principalement, s'il se rapporte à une fin honneste, & si les moyens dont il se sert pour y parvenir sont légitimes. Or si l'on examine la poésie sur ces deux règles, on ne pourra luy refuser une place entre les arts les plus utiles. Elle se propose la plus excellente de toutes les fins, & n'emploie pour y arriver que des moyens permis.

Il est certain que si on la considère dans la pureté de sa première institution, elle fut inventée d'abord pour instruire les hommes, & pour leur apprendre les vérités les plus importantes de la religion, de la politique & de la morale.

Je dis de la religion : les plus anciens & les plus beaux morceaux de poésie qui soient dans le monde, sont consacrés à la gloire du vray Dieu. Cet art qui paroît aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des festes destinées à honorer l'Estre souverain. Dans ces jours solennels où les hommes se délassoient de leurs travaux, & se livroient à une joye innocente & nécessaire; ils s'avisèrent, soit par hazard, soit par instinct, d'enfermer dans de certaines mesures, & leurs pas & leurs paroles. Tels furent les commencements de la musique, de la danse & de la poésie. Mais lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la poésie suivit le sort de la religion. On s'en servoit dans les commencements à remercier les fausses divinitez de leurs bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il est vray qu'on l'appliqua bientôt à d'autres usages : mais dans tous les temps on eut soin de la ramener à sa première destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux; Callimaque fit des hymnes en leur honneur; un poëte très-ancien composa ceux qu'on attribue ordinairement à Homère. Les ouvrages même qui roulèrent sur d'autres matières, conduisirent & réglèrent les événements par l'entremise & par le ministère des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. C'est là qu'on nous les représente par tout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élèvent & qui abattent le courage, qui donnent & qui ostent la prudence, qui envoient la victoire & qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent, & qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur & la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la providence. Que si ces dieux sont pleins de défauts, s'ils s'abandonnent à leurs passions, s'ils se plongent dans toute sorte de vices,

si par leurs partialitez, leurs violences, leurs emportemens, leurs excès, ils sont souvent au dessous mesme des hommes, on ne doit point s'en prendre à la poésie. Une des plus grandes injustices qu'on a coutume de luy faire, c'est de croire qu'elle a produit ces opinions extravagantes & monstrueuses ; au lieu que ce sont en quelque sorte ces opinions qui l'ont produite. Car si la poésie est née dans ces jours que l'on consacroit aux fausses divinitez, les fausses divinitez estoient donc avant la poésie. Ainsi tout le crime des premiers poëtes, c'est d'avoir travaillé d'après la créance receüe, & d'avoir parlé de l'Estre souverain conformément aux préjuges de leur pays & de leur siècle. En quoy ils firent ce que feront éternellement les poëtes de toutes les nations du monde. On a donc tort d'imputer aux anciens poëtes de l'Italie & de la Grèce, les absurditez de la théologie payenne. Ce n'est point comme poëtes qu'ils ont eu ces indignes idées de la divinité ; c'est comme Grecs & comme Romains. Ce n'est point la faute de l'art qu'ils professoient ; c'est le malheur des lieux & des temps où ils sont nez, & une suite des profondes ténèbres, où Dieu par un effet de ses jugemens impénétrables, avoit laissé des peuples d'ailleurs si éclairez & si polis. Mais lorsque les lumières de l'Evangile eurent dissipé ces ténèbres, la poésie une seconde fois changea d'objet comme la religion ; elle se rapprocha du véritable Dieu, dont elle s'estoit éloignée, & finit ainsi par où elle avoit commencé. Un grand nombre de poëtes chrestiens l'employèrent, & depuis l'ont employée dans tous les siècles à célébrer les vérités les plus augustes & les plus saintes. L'Eglise elle-mesme a voulu qu'elle entraist dans ses cérémonies, & qu'elle fist partie de son culte.

Mais les poëtes ne furent pas seulement les premiers théologiens, ils furent encore les premiers politiques. On sçait combien ils contribuèrent dans ces siècles grossiers à polir les hommes, à les rassembler dans des villes, & à les unir par les liens d'un intérêt commun. Ce grand ouvrage fut

fut un des miracles de l'harmonie & du nombre. De là ces fables qui se sont répandues dans l'univers, qu'Amphion au son de sa lyre avoit basti les murs de Thèbes; qu'Orphée par la douceur de son chant avoit adouci les bestes féroces & amolli les rochers. Ceux qui composèrent des loix pour ces républiques naissantes, les exprimèrent en langage poétique, persuadez que ce langage concilioit à ces loix plus de respect, qu'il leur donnoit plus d'énergie & plus de force, & qu'il avoit je ne sçais quoy de plus propre à les imprimer dans l'esprit & dans la mémoire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Solon, qui vint longtemps après, mit en vers un grande partie de celles qu'il fit pour le plus sage peuple de la terre. Les anciens nous parlent de luy, non seulement comme d'un grand législateur & d'un grand philosophe, mais encore comme d'un grand poète. L'histoire nous a conservé quelques-uns de ses vers, & nous apprend qu'il en avoit fait plus de six mille. Il semble en effet que les descendants de ces premiers poètes ayent hérité de leurs penchants & de leurs dispositions pour la société. On remarque assez souvent qu'ils sont plus propres que les autres hommes aux vertus civiles & au commerce de la vie; soit qu'ils ayent d'ordinaire quelque chose de gay & d'agréable dans l'esprit; soit que la sorte d'estudes dont ils s'occupent tempère & adoucisse l'humeur; soit qu'enfin charmez de leurs ouvrages, & peu touchés de ce qui fait l'ambition des autres hommes, ils ne songent point à les traverser par des concurrences. Quoy-qu'il en soit, ils sont dans une espèce de possession d'estre aimez & recherchez. Virgile & Horace faisoient les délices de la cour d'Auguste; Marot & Saint-Gélais de celle de François I. Ronsard, Baïf & du Bellai de celle de Charles IX. Dans ces derniers temps les Voitures & les Sarrazins, les Pélissons & les Ségrais ont fait l'ornement & le plaisir des compagnies les plus délicates. Ils ont paru aussi aimables par les manières, qu'estimables par les talents, & l'on ne peut encore aujourd'huy prononcer leurs

noms sans présenter à l'esprit tout ce que l'idée de la civilité, de la galanterie & de la politesse renferme.

Mais une des principales veûes de la poësie fut de former les mœurs. Pour en estre convaincu, il ne faut que considérer la fin particulière de chaque espèce de poëme, & que jeter les yeux sur la pratique la plus générale des poëtes les plus illustres. Le poëme épique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action importante & héroïque. L'ode, de célébrer les exploits & les vertus des grands hommes, & d'engager par là tous les autres à les imiter. La tragédie, de modérer en nous la pitié & la crainte, en nous familiarisant avec ces deux passions, si capables, lorsqu'elles sont excessives, de troubler le repos de la vie. La comédie & la satyre, de nous corriger en nous divertissant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'élégie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'estre regrettées. L'éplogue, de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. Que si dans la suite des temps on se servit de ces différentes sortes de pièces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur intention naturelle, & qu'au commencement elles tenoient toutes à un mesme but, qui estoit de rendre l'homme meilleur. Aussi dans tous les siècles, les poëtes les plus considérables qui ont connu la nature & les obligations de leur art, se sont conformez à cette fin. Je ne parleray point des sentences de Théognis, du poëme moral de Phocylide, des vers d'or qu'on attribüe à Pythagore, petit ouvrage qu'on ne peut assez estimer, & dont une excellente traduction vient de nous faire connoître tout le prix. Si tous les ouvrages en vers ressembloient à ces trois là, nous ne serions pas à la peine de justifier la poësie. Car il est constant qu'ils renferment la morale la plus saine & la plus pure; qu'ils assignent à chaque devoir son véritable rang, & qu'ils font un précis de tout ce que la raison humaine a jamais pensé de plus sage. Je passe donc

aux autres ouvrages qui peuvent former plus de contestation, & auxquels on ne rend pas assez de justice. Je commence par ceux des deux premiers poètes de l'univers, Homère & Virgile. Quel a été leur dessein, lorsqu'ils ont composé ces grands poèmes que tous les siècles ont révérez, & qu'on regarde avec justice comme les chef-d'œuvres de l'esprit humain ! Il ne faut pas croire que ces génies sublimes n'aient fait des vers que pour enfermer des mots dans de certains nombres, & que pour donner un vain plaisir à leurs lecteurs. La seule constitution de leurs ouvrages suffit, pour faire voir qu'ils se sont proposés une fin plus noble & plus digne d'eux. Dans l'Iliade, Achille se brouille avec Agamemnon & se retire. Jusques-là les Grecs avoient toujours été victorieux. Mais les affaires changent tout à coup de face. Battus pendant plusieurs jours de suite, & réduits à la dernière extrémité, ils ne trouvent de ressource que dans la réconciliation des deux princes. Il ne faut pas une fort grande pénétration pour découvrir qu'Homère a voulu nous apprendre par là, que le salut des peuples dépend de la bonne intelligence des princes qui les gouvernent. Dans l'Odyssée, Ulysse est esloigné de sa patrie. Pendant son absence, des princes voisins s'introduisent dans son palais, font la loi à sa femme & à son fils, & commettent toutes sortes d'injustices & de violences. Le prince revient, dissipe ces troubles, & rétablit le calme. Qui ne voit qu'Homère a prétendu nous enseigner par là, que le bon ordre d'une maison dépend principalement de la présence & de l'œil du maître. Ainsi ce poète fameux ne s'est pas moins proposé dans ses deux poèmes, que d'assurer le repos public & particulier, que d'établir le bonheur des états & des familles. L'esprit de l'homme a-t-il jamais conçu un plus grand projet ! Virgile écrivoit à Rome sous les commencements d'un empire encore mal affermi. Charmé de la grandeur Romaine, & touché des bontez d'Auguste, qui l'avoit comblé de bienfaits, il forme le dessein d'un ouvrage, qui puisse tout

à la fois & faire honneur à sa nation , & établir indirectement l'autorité naissante de son prince. Dans cette vue, il choisit pour héros de son poëme un homme que les dieux appellent à fonder un royaume en Italie. Les éléments conjurent s'opposent à l'accomplissement de cette entreprise. Une grande Reine emploie ce qu'elle a de charmes & de puissance pour la traverser. Un rival jeune & audacieux fait valoir les droits du voisinage & du sang , & soulève les nations. Malgré tous ces obstacles , le dessein des dieux s'exécute , & un royaume se fonde. Virgile , par cette voye détournée , vouloit à travers les loüanges qu'il donnoit aux Romains , leur faire entrevoir cette grande vérité , que lorsqu'il plaît au ciel de donner un maître aux hommes , le seul parti qui leur reste à prendre , c'est d'adorer les vœux de la providence , & de se soumettre à l'autorité légitime. Si nous en croyons tout ce qu'il y a de plus excellents critiques , voilà les moralitez qui sont contenues dans ces trois grandes fables. Et il ne paroît pas qu'on en puisse douter ; à moins qu'on ne s'obstine à s'attacher à la surface , sans vouloir pénétrer le fond. Que si de ces instructions générales , qui sont comme le plan & l'économie de ces poëmes , on descend aux instructions particulières répandues dans tout le corps de l'ouvrage , qu'elle multitude de vérités importantes qui peuvent servir de règles pour toute la conduite de la vie ! Quand on voit dans Homère qu'une femme allume une guerre de dix ans , & cause la ruine presque totale de deux nations fameuses ; qu'une autre femme jette la division entre deux héros , auxquels il importe extrêmement d'être bien unis ; qu'un de ces héros abusant du pouvoir suprême , enlève à l'autre le butin qui lui est échecé en partage , & par cet acte d'autorité fait à contre-temps , hazarde le salut de son armée ; que l'autre s'abandonne à la colère ; & que par son opiniâtreté à ne point revenir , il fait périr un nombre infini de personnes , parmi lesquelles se trouve à la fin son meilleur ami ; que cet ami trompé par l'amorce d'un premier succès , se

laissé aller à une confiance qui l'emporte trop loin & qui le perd. Lorsqu'on y voit une infinité d'autres exemples de cette nature, quelles leçons ne peut-on pas se faire à soy-mesme sur les funestes effets que l'amour des femmes, que l'injustice & la violence, que la colère & la présomption peuvent produire ? Mais ce grand poëte n'excelle pas seulement à nous représenter les malheurs où les passions jettent ; il réussit encore admirablement à peindre les vertus avec tous leurs charmes. Quand nous voyons un vieillard, vénérable par son âge & par son expérience, écouté toujours avec attention & avec respect ; un héros sur le point d'aller au combat faire le plus touchant de tous les adieux à son fils & à sa femme, & trembler pour tous les deux lorsqu'il est intrépide pour luy-mesme ; deux guerriers prêts à en venir aux mains, reconnoître qu'ils sont fils de deux hommes qui se sont réciproquement estimez ; & révéler l'un dans l'autre les sentimens de leurs pères ; deux autres au sortir du combat, après s'estre acquittez avec toute la valeur possible de ce qu'ils devoient à leur patrie & à leur gloire, s'acquitter avec autant de générosité de ce qu'ils se doivent l'un à l'autre, & se séparer en se comblant d'honnêteté & de présents ; deux des plus grands héros de l'armée, quoy-que mécontents, s'empresfer pour bien recevoir les députés qu'on leur envoie, entrer eux-mêmes dans un détail de soins, dont de moindres hommes se feroient reposer sur d'autres, & relever les ministères les plus vils par la grandeur d'ame avec laquelle ils s'y abaissent ; le plus fier & le plus intraitable de tous les hommes, oublier ses ressentimens personnels pour courir à la vengeance de son ami mort ; & lorsqu'il a satisfait à l'amitié, accorder le corps du vaincu aux larmes d'un père, & respecter le malheur d'un ennemi. Pouvons-nous n'estre pas touchés de ces exemples d'égards, de bienveillance, de tendresse conjugale & paternelle, de générosité, de grandeur d'ame, d'amitié, d'humanité ? Voilà ce qui faisoit dire à Aristote, que la poésie étoit plus instructive que

l'histoire; & à Horace, que de tous les maîtres de morale, le plus excellent estoit Homère, & qu'il enseignoit mieux que Chrysispe & que Crantor, ce qui est honneste & ce qui ne l'est pas. Si Virgile nous avoit dit : la piété doit estre la première vertu, mesme d'un héros; il faut que les devoirs de la nature marchent immédiatement après les devoirs de la religion : un fils est dans l'obligation de s'oublier soy-mesme, pour songer à la conservation de son père : la mort de ceux qui nous ont donné le jour ne nous acquitte pas à leur égard : nous devons renoncer aux establissemens les plus agréables, & rompre les attachemens les plus sensibles, dès que la voix du ciel se fait entendre & nous appelle ailleurs; il n'y auroit personne qui ne fust charmé de l'excellence de cette morale. Or Virgile nous dit tout cela, lorsqu'il donne à son héros une piété constante qui ne se dément jamais; lorsqu'il nous le représente qui se jette à travers les flammes pour sauver son père; qui célèbre tous les ans des jeux magnifiques sur son tombeau; qui entreprend le voyage des enfers, pour s'entretenir encore une fois avec luy; qui sur le premier ordre du maître des dieux, quitte une Reine à laquelle il tient par tous les sentimens les plus vifs de la tendresse & de la reconnaissance. Il est vray qu'il n'exprime pas ces vérités par de beaux préceptes, ni par de grands termes; mais en sont-elles moins propres à toucher, parce qu'elles sont proposées d'un ton plus modeste & avec plus d'art? Un auteur ne peut-il estre instructif & moral, s'il n'écrit comme Sénèque? Ces poètes habiles connoissoient trop la nature pour donner dans cette manière hautaine & fastueuse; ils sçavoient qu'elle est plus propre à révolter qu'à instruire. Elle blesse la délicatesse de l'homme, qui ne hait pas absolument qu'on le reprenne, mais qui veut qu'on le respecte en le reprenant. On souffre impatiemment qu'un homme paroisse avoir assez bonne opinion de luy-mesme, pour se croire en droit de prescher ouvertement les autres. On a beaucoup de penchant à croire que par ces amas

de sentences brillantes , il songe bien moins à former les mœurs qu'à faire parade de son esprit. On aime aussi à se persuader qu'il porte les choses à l'extrémité , & que le degré de perfection qu'il propose est au dessus des forces humaines. Quelquefois on compare sa conduite avec ses maximes ; & l'on trouve à la honte du philosophe , que l'une détruit ce que les autres établissent. Mais lorsque dans un ouvrage vous ne faites simplement qu'exposer les actions de quelque grand homme , vous évitez tous ces inconvénients ; vous ne vous chargez point de ce que l'instruction a d'odieux ; ce ne sont plus vos leçons , ce sont les vertus d'autrui qui nous instruisent. Outre que l'exemple a cet avantage , qu'il démontre la possibilité de ce qu'il enseigne. C'est pour ces raisons que les poètes se sont servis de la voye des exemples préféablement à celle des maximes. Que si pour estre instructif il falloit nécessairement débiter des sentences , cette sorte de mérite n'a pas mesme manqué à nos deux poètes. Il est vray qu'ils en ont usé sobrement , & qu'ils n'ont appréhendé rien tant que de s'ériger en pédagogues du genre humain. Mais pourtant ils ne les ont pas absolument rejetées. Ils s'en sont servis avec discrétion ; lorsqu'ils ont cru qu'elles pouvoient contribuer à diversifier leur stile , & à le rendre plus vif & plus animé. Eh quelles vérités ne se trouvent pas dans Homère & dans Virgile , énoncées d'une manière mesme sentencieuse ! Si le temps me le permettoit , il me seroit aisé de faire voir que les princes & les sujets , les magistrats & les particuliers , les pères & les enfants , que généralement tous les estats & toutes les conditions de la vie , ont de quoy s'instruire de tous leurs devoirs dans le peu de sentences dont ces grands poètes ont varié leurs ouvrages. C'est donc une vérité constante qu'ils ont enseigné la morale de toutes les manières dont elle peut estre enseignée , par des allégories , par des exemples & par des maximes : préférables en ce point aux philosophes , qui n'employent qu'une de ces trois manières , & peut-estre la plus mauvaise des trois.

Eh que feroit-ce , si faisant l'analyse des grandes pièces de Sophocle & d'Euripide , je montrois que jamais peut-estre il n'y eut de meilleure école de vertu que l'ancienne tragédie ! C'estoit-là qu'au lieu d'exciter une dangereuse tendresse , on mettoit sous les yeux les malheurs inévitables que toutes les passions traînent à leur suite. C'estoit-là que la morale enseignée dans toute sa sévérité , bien loin de chercher des prétextes pour excuser les crimes , faisoit trembler sur les fautes même involontaires ; c'estoit-là que le cœur , qui faisoit un des principaux ornements du spectacle , ne s'occupoit qu'à rendre gloire aux dieux & justice aux hommes ; qu'à prendre le party des gens de bien contre les scélérats ; qu'à former des vœux pour l'innocence , & des imprécations contre le crime. Il me faudroit transcrire tout Pindare & tout Horace , si je voulois rapporter tous les grands principes de morale qui sont répandus dans leurs ouvrages. Plus philosophes encore que poètes , ils ne songent qu'à perfectionner la raison & à former le cœur ; qu'à nous donner des règles pour nous conduire non seulement dans la mauvaise fortune , mais encore dans la bonne , souvent plus difficile à soutenir que la mauvaise ; qu'à nous affermir dans une heureuse tranquillité , en nous délivrant de la tyrannie du désir & de la crainte.

Mais il s'en faut bien , dira-t-on , que tous les poètes n'aient fait un pareil usage de la poésie. Plusieurs l'ont avilie & deshonorée , en l'employant à tout ce qu'il y a de plus méprisable & de plus infame. Ils en ont fait un trafic indigne. Ils l'ont vendue à la flatterie. Ils s'en sont servis non seulement pour entretenir leurs foiblesses & leurs désordres dans leur propre cœur ; mais encore pour les transmettre autant qu'il leur a esté possible , & pour les perpétuer dans tous les cœurs jusqu'à la fin des siècles. On ne sçauroit trop détester ces corrupteurs publics qui ont fait un art infernal d'un art divin. Si les sçavants hommes qui paroissent si ennemis des Muses , n'attaquoient que cette sorte de poésie , on seroit prest de se joindre à eux pour
crier

crier contre l'abus ; mais leurs biais & leurs détours donnent lieu de croire qu'ils en veulent à l'art. Qu'ils s'expliquent donc , & qu'ils nous disent quel est leur véritable dessein. Prétendent-ils que la poésie est mauvaise en elle-même ? On ne peut croire que ce soit là leur pensée. Car c'est un principe incontestable , qu'une chose mauvaise de sa nature , ne peut estre bonne dans aucun cas. Or on ne peut disconvenir qu'au moins la poésie ne le soit quelquefois. Il faudroit estre bien de mauvaise humeur pour blâmer tant de pièces excellentes , qui ne tendent qu'à réformer les hommes ; mais il faudroit estre libertin & impie pour condamner ces beaux morceaux de poésie qui se trouvent dans l'Ecriture. Tout ce qu'ils peuvent donc prétendre raisonnablement , c'est qu'on a souvent abusé de la poésie. Mais est-ce une raison pour la rejeter ? N'a-t-on pas abusé de la prose ? J'ose dire qu'elle a enfanté tout ce qui s'est écrit de plus pernicieux contre la religion & contre les mœurs. Dans tous les temps , l'erreur , l'hérésie , le libertinage , l'impiété s'en sont servis pour establir leurs détestables maximes. Conclura-t-on delà qu'il ne doit pas estre permis d'escrire en prose. On abuse , disent-ils , de la poésie. Eh de quoy n'abuse-t-on pas ? Tous les jours on fait un mauvais usage de la pensée & de la parole ; veut-on nous réduire à ne plus parler & à ne plus penser ? Que diray-je des choses les plus respectables & les plus saintes ? Qui ne sçait qu'elles sont exposées aux profanations & aux sacrilèges ? Faudra-t-il les retrancher du monde , parce que des hommes téméraires les violent & les foulent aux pieds ? Il y auroit donc de l'injustice à condamner la poésie , parce qu'il s'est trouvé des poètes qui ont abusé de leurs talents , & s'en sont servis pour éterniser le souvenir de leurs dissolutions & de leurs vices. C'est comme si on vouloit exterminer la peinture , parce qu'il s'est trouvé des peintres qui ont abusé de leur pinceau , & qui l'ont prostitué à l'emportement & à la débauche. Si le Carache a scandalisé le monde par l'immodestie & par la licence de ses fi-

gures; Raphaël, le Guide, le Poussin ne l'ont-ils pas édifié, en luy mettant devant les yeux tous les plus beaux événements de l'Histoire sacrée & profane, Ecclésiastique & Civile ! Pour quelques tableaux qui représentent des actions infames, combien en avons-nous qui représentent des actions honnestes & vertueuses ! Disons le mesme des ouvrages en vers. Pour quelques-uns qui sont des impressions pernicieuses, combien y en a-t-il qui en sont de salutaires ! Compensons les uns par les autres. Opposons aux iusamies qui se trouvent dans Catulle, dans Ovide & dans Martial, cette morale pure qui est contenuë dans les vers de Théognis, de Phocylide & de Pythagore; aux bagatelles & aux fornettes dont quelques-uns ont rempli leurs ouvrages, les poëmes graves & majestueux d'Homère & de Virgile, les odes pompeuses & magnifiques de Pindare & d'Horace; aux chansons libres, aux contes lascifs qui se sont faits de nostre temps, le livre de l'Imitation mis en vers par M.^r de Corneille, le poëme de la vie de Jesus-Christ par M.^r d'Andilly, les Poësies sacrées de M.^r Godeau, les belles Stances de Racan & de Malherbe. Opposons enfin à tout ce que la poësie a jamais produit de plus dangereux, le seul livre des Pseaumes & les deux Cantiques de Moysé, ouvrages dictés par l'Esprit de Dieu mesme, qui parlent de l'Estre souverain avec une majesté proportionnée à la grandeur du sujet; qui tracent à tous les hommes des régles de conduite pour toutes les situations où il plaist à la Providence de les mettre; & qui feront l'éternelle justification de la poësie contre les vains Sophismes de ceux qui l'attaquent.

Il me reste à faire voir que les moyens dont elle se sert sont légitimes, & c'est ce que je vais tâcher d'establis en peu de mots, en répondant aux objections de Platon. La première, c'est que le but de la poësie est de plaire à l'imagination. Mais je ne crains point d'avancer qu'icy ce grand homme confond le moyen avec la fin. Le but de la poësie n'est point de plaire à l'imagination, comme il le

prétend; c'est d'instruire l'esprit & d'éclairer l'intelligence. Mais parce que l'homme est composé d'ame & de corps, l'expérience a fait connoître que par une suite nécessaire de l'union étroite qui se trouve entre l'un & l'autre, un des plus sûrs moyens pour aller à l'esprit, c'est de passer par l'imagination. On a remarqué que les vérités les plus solides ne faisoient pas de fort grandes impressions, lorsqu'elles estoient proposées d'une manière nue & simple. On a donc songé à les revestir d'ornemens; & l'on a tâché de faire passer l'utile à la faveur de l'agréable. Il ne s'agit que de sçavoir si ce moyen n'a rien de mauvais en soy. Or c'est de quoy il semble que l'on ne puisse pas disconvenir, soit que l'on ait égard à la manière dont nous sommes faits, soit que l'on considère ce qui s'est pratiqué dans tous les siècles. Car puisque l'auteur de la nature nous a donné une imagination, son dessein est sans doute que nous en fassions quelque usage; beaucoup plus que nous en fassions un bon. Et quel meilleur usage en peut-on faire, que de s'en servir pour introduire la vérité dans l'esprit & dans le cœur! Aussi voyons-nous que tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands hommes, orateurs, poëtes, historiens, philosophes, de quelque pays, de quelque siècle, de quelque religion qu'ils ayent esté, n'ont point eu de scrupule d'user d'un artifice si innocent & si utile. Ils ont sans façon employé dans leurs écrits, les tours, les figures, les mouvements, la richesse de l'expression, le nombre & la cadence des périodes, choses qui toutes sont du ressort de l'imagination. Aucun n'a cru qu'il fust obligé en conscience d'écrire d'une manière sèche & désagréable. Platon veut-il faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu d'écrivains excellents! Mais de tous ces écrivains, il n'y en a point qui doivent moins que luy condamner ce moyen; puisqu'il n'y en a point qui s'en serve plus souvent, ny avec plus de succès. Il est estonnant que ce même Platon qui se déchaîne si fort contre l'éloquence & contre la poésie, soit peut-être celui de tous les hommes

qui ait jamais le plus connu les beautés de l'une & de l'autre, & qui ait le mieux sçeu les mettre en œuvre. Eh qui fut jamais plus éloquent que ce grand homme ! Ne possédoit-il pas au souverain degré toutes les qualités qui forment l'orateur ! Où trouve-t-on plus d'élégance, plus de variété, plus de douceur, plus d'insinuation, plus d'adresse ! Mais où trouve-t-on plus de ces agréments & de ces charmes, qui sont le principal mérite des ouvrages en vers ! Sa prose en est toute pleine : jusques-là, que l'antiquité luy reprochoit que son stile estoit trop poétique, & l'appelloit par cette raison, l'*Homère des philosophes* ; de sorte que comme on a dit de luy, que jamais personne n'avoit écrit plus éloquemment contre l'éloquence ; on pourroit dire aussi, que jamais personne n'a écrit plus poétiquement contre la poésie. C'est donc une vérité constante que Platon se propose autant & plus qu'un autre, de plaire à l'imagination. Mais en cela même il ne fait rien que de loüable, parce qu'il ne s'arreste pas à cette faculté de l'ame, & qu'il ne s'en sert que comme d'un passage pour pénétrer jusqu'à la raison. Qu'il ne condamne donc point un moyen, dont il a cru qu'il pourroit légitimement se servir. Qu'il permette aux autres ce qu'il se permet à luy même.

Le second crime dont il accuse la poésie, c'est qu'elle remuë les passions. Mais qui ne sçait que de les remuer précisément, ce n'est point un mal ; c'est même un bien que de les remuer vers leurs véritables objets. La philosophie semble s'estre proposé de les anéantir ; mais quelques efforts qu'elle ait faits, elle n'a pu réussir dans ce dessein. L'homme sans passions est une chimère. De la façon que le cœur humain est construit, c'est une nécessité qu'il aime & qu'il haïsse, qu'il admire & qu'il se fâche, qu'il espère & qu'il craigne. La poésie donc plus sage en cela que la philosophie, songe à régler ce qu'il n'est pas possible de détruire. Comme elle ne peut nous ôter ces divers sentimens qui sont inséparablement attachez à nostre substance, elle tâche du moins de leur faire prendre le cours qu'ils

doivent avoir , & de les tenir dans l'ordre. Elle s'occupe à fortifier en nous l'amour du bien & la haine du mal ; à nous remplir d'admiration pour les bonnes actions , & d'indignation contre les mauvaises ; à réveiller nos espérances , en nous représentant la vertu toujours récompensée ; & nos craintes , en nous peignant le vice toujours puni.

Enfin il réprouve la poésie , parce qu'elle est une imitation. Il paroît même que c'est là le fondement de toute sa doctrine. Il insiste sur cette raison comme sur la plus forte. Mais j'ose dire que ce n'est pas la plus intelligible. Car que prétend ce grand philosophe ! Croit-il que toute imitation soit vicieuse ! Mais qui empêche qu'une imitation ne puisse avoir le degré de perfection qui luy convient , se rapporter à une bonne fin , & produire de bons effets ! Or on luy soutient que la poésie est une imitation de ce genre. Que Platon nous apprenne luy-même ce que nous devons penser de ses Dialogues. Ne sont-ce pas des imitations qui nous représentent au naturel ces conférences sçavantes & polies , où des hommes éclairés agitent le pour & le contre , & joignent leurs lumières pour mieux découvrir la vérité ! Qu'est-ce que de pareilles imitations peuvent avoir de mauvais ! Eh où en sommes-nous , si l'on retranche du monde tout ce que Platon entend par ce mot ! Il met de ce nombre généralement tous les arts , & ceux qui tendent à polir l'esprit , tels que sont l'éloquence , la poésie , l'histoire , la grammaire ; & ceux qui ont pour but un délassement & un plaisir honnête , comme la peinture , la sculpture , la musique , la danse ; & ceux qui sont les plus nécessaires à la vie , comme l'agriculture , la navigation , l'architecture. Veut-il qu'on proscrive tout cela des états bien policez ! Ce seroit une étrange sorte de république que celle d'où l'on banniroit tout ce qu'il appelle imitation. Suivant le système de ce grand philosophe , il faudroit en bannir tout ce qui subsiste dans la nature. Car selon ses principes , toutes les différentes parties qui concourent à former l'univers ne sont à proprement parler que

des imitations faites d'après ces idées éternelles & immuables, qui dans la production des estres, servent d'exemplaires & de règles à la divinité. Ne craignons point de le dire; une république telle que Platon¹ se la figure, est une république en idée. Tant que les hommes ne seront pas de purs esprits; tant qu'ils auront une imagination & des sens, on doit leur permettre d'accorder quelque chose à leurs sens & à leur imagination. Tout ce qu'on peut exiger d'eux, c'est qu'ils n'en fassent point de mauvais usage. Mais vouloir qu'ils se détachent continuellement d'eux-mêmes, & qu'ayant des corps ils pensent & ils agissent sans cesse comme s'ils n'en avoient pas, c'est leur demander des efforts contraires aux vœux de la nature; c'est leur proposer un degré de perfection, où la constitution de leur estre ne leur permet pas d'atteindre. Disons donc de Platon ce qu'il dit luy-même d'Homère, lorsqu'il est sur le point de le critiquer. Il proteste qu'élevé dès l'enfance dans l'admiration de ce grand poëte, il ne peut pourtant approuver ses ouvrages; parce que, dit-il, on doit avoir encore plus de considération pour la vérité que pour un homme. Appliquons à Platon ses propres paroles. Quoy-qu'on ait une vénération singulière pour ce grand génie qui fait honneur à l'humanité; quoy-qu'on soit rempli d'une admiration sincère pour l'excellence & pour la sublimité de sa doctrine, on ne peut toute-fois estre de son avis sur ce qui concerne la poësie; parce qu'après tout, quelque respect qu'on doive à Platon, on en doit encore plus à la vérité.

Oserois-je ramasser en deux mots, ce que j'ay tâché d'establi dans cette dissertation beaucoup trop longue! J'ay voulu faire voir qu'auprès de tout esprit neutre, ces vérités doivent passer pour incontestables: que la poësie en elle-même & dans son origine, est un art divin; qu'elle se propose la plus excellente de toutes les fins, qui est d'instruire les hommes en les divertissant, & de mesler l'utile à l'agréable; qu'en effet tout ce qu'il y a eu de plus grands

poètes, ont eu cette veüe en escrivant ; que les uns dans des pièces purement morales ont presché la vertu directement & à découvert ; que les autres sous des fictions & des allégories ingénieuses ont caché les plus importantes vérités ; qu'on doit convenir pourtant qu'il s'en est trouvé plusieurs, qui se sont esloignez d'une fin si noble, & qui abusant de leur esprit & de leurs talents, ont escrit des choses qu'il seroit à souhaitter qu'ils n'eussent jamais escrites ; mais qu'il y auroit de l'injustice à condamner par cette raison tous les ouvrages en vers ; que ce seroit confondre l'art mesme avec l'abus de l'art, & imputer à la poésie ce qui ne doit estre imputé qu'aux poètes.

DISCOURS

SUR LA SATIRE,

Où l'on examine son origine, ses progrès, & les changements qui luy sont arrivez.

Par M. DACIER.

RIEN n'est plus utile que de travailler à éclaircir des points d'antiquité, qui demeurent encore obscurs ; ou parce qu'ils n'ont point esté traitez, ou parce qu'ils ne l'ont pas esté avec assez d'exaëtitude ; mais ce travail est d'une très grande difficulté : car il demande deux choses, toutes deux très rares, un sçavoir profond & un jugement exquis, qui sont le fondement d'une critique sage & solide. Dénué de ces deux qualitez on peut bien, sans éclaircir la matiere qu'on traite, piller les anciens & leur dire mesme des injures sans les avoir entendus, mais on n'est en estat ni de déterrer ce qui est caché, ni d'achever ce qui est imparfait, ni de corriger ce qui est défectueux, ni enfin de faire aucun ouvrage capable de plaire & d'inf-

truire. Si les travaux, auxquels je suis engagé, me permettoient de m'occuper à ces fortes de recherches, je ferois tous mes efforts pour suivre, quoy-que de loin, l'exemple de tant de sçavants hommes qui instruisent le public par leurs dissertations aussi exactes que curieuses. Mais l'obligation d'achever ce que j'ay commencé, ne me permettant pas de m'écarter dans de nouveaux sujets, je suis forcé de me renfermer dans des matières, où, en obéissant aux loix de cette Compagnie, je puisse satisfaire aussi à mes premiers engagements.

Dans cette veüe, j'ay résolu de rechercher icy l'origine & le progrès de la Satire, & d'expliquer tous les changements qui luy sont arrivez. J'avois déjà ébauché cette matière dans une Préface sur les satires d'Horace. Aujourd'huy je la traiteray plus à fond, & je tafcheray de ne rien oublier de tout ce qui pourra éclaircir un si beau sujet.

Le sçavant Casanbon est le premier & le seul qui ait travaillé avec succès à montrer ce que c'estoit que la poësie satyrique des Grecs & la satire des Romains. Son livre est un trésor inestimable, & j'advouë que j'en ay tiré de fort grands secours. C'est l'usage que nous devons faire de ces hommes extraordinaires, qui ne nous ont précédé que pour nous guider, & pour nous servir comme de flambeau dans les épaisses ténébres dont l'antiquité est enveloppée. Il ne faut pourtant pas avoir toujours les yeux si fort attachez sur eux, que l'on ne regarde souvent à ses pieds; car ils marchent quelquefois par des chemins qui ne sont pas trop sûrs, & qu'il est bon de ne pas suivre. C'est ce que j'ay fait icy, où j'ay suivi des sentiers qui n'ont point encore esté battus, comme on le verra dans la suite.

La satire est une espèce de poësie qui n'a esté connue que des Romains, & qui n'a nulle affinité avec la poësie satyrique des Grecs, comme quelques sçavants l'ont prétendu. Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, quand il escrit, *Satura quidem tota nostra est. La satire est toute entière à nous.* C'est pourquoy Horace l'appelle dans la
dernière

dernière sat. du liv. 1. *Græcis intactum carmen. Une poésie inconnue aux Grecs.*

Il est vray qu'Heinsius, & après luy Vossius, ont cru que le mot *satira* n'estoit pas un mot originairement Latin, & qu'il avoit esté tiré du Grec, parce que l'on trouve dans Hesychius, *Σατήραι σάραυ βοτρυῶν ὡς δὲ Λάκκοισιν. Sateorai, des paniers de raisins chez les Lacédémoniens.* Ce qui revient à cette explication, *Satura est ubi uva passa. Satire est un vaisseau où il y a des raisins secs.* Et sur cela ils ont voulu corriger *σατήραι*, *σάραυ βοτρυῶν*, &c. Mais ils se trompent assurément : jamais les Grecs n'ont connu le mot *σατήραι*, & *σατήραι* est très différent de *satur* & de *satura*, & je ne doute point qu'il n'en faille chercher l'origine dans la Grèce même. *σατήραι* ou *σατήωραι* vient visiblement du verbe *σάττειν*, *entasser, remplir, mettre ensemble*, & du mot *ῶραι*, *ῶραια*, *des fruits* ; & *σατήωραι*, signifioit proprement chez les Lacédémoniens, *Fasciculi uvarum passarum. Des paquets de raisins secs.*

Voicy donc l'étymologie naturelle du mot *satira* ou *satura*. Les Latins disoient *satur*, *saoul*, pour *plenum*, *plein*, à qui il ne manque rien pour sa perfection. C'est ainsi qu'ils ont dit, *satur color*, quand la laine a bien pris la couleur, & qu'il ne se peut rien adjouster à sa teinture. De *satur*, on a fait *satura*, que l'on a aussi écrit par un *i*, *satira*, comme *maximus*, *maximus* ; *optumus* & *optimus*, &c. *Satura* est un adjectif qui se rapporte à un substantif sousentendu ; car les anciens Romains disoient *saturam*, en sousentendant *lancem*, & *satura lanx* estoit proprement un bassin rempli de toutes sortes de fruits qu'ils offroient tous les ans à Cérés & à Bacchus, comme les prémices de tout ce qu'ils venoient de recueillir. Ces offrandes de différentes choses mêlées ensemble, n'estoient pas inconnues aux Grecs, qui les appelloient *πανχαρπὸν θυσιῶν*, *sacrifice, offrande de toutes sortes de fruits* ; *παναρπύων* & *πανερίων*, *offrande de toutes sortes de graines*, quand

ils offroient des légumes. Le Grammairien Diomède a parfaitement expliqué & la coustume des Romains & le mot *satura* dans ce passage : *Lanx referta variis multisque primitiis sacris Cereris inferebatur, & à copia & saturitate rei satura vocabatur, ejus generis lancium, & Virgilius meminit cum hoc modo dicit :*

Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Et,

. . . . Lanceſque & liba feremus.

On portoit aux sacrifices de Cérés un bassin rempli de toutes sortes de prémices, & à cause de cette abondance, ce bassin estoit appelé *satura*. Virgile a parlé de ces bassins dans ses Géorgiques, quand il a dit : Nous offrons les entrailles toutes fumantes dans de grands bassins ; Et en un autre endroit, Nous leur offrirons les grands bassins & les gasteaux.

De là le mot *satura* fut appliqué à plusieurs autres mélanges, car on appella de ce nom toutes sortes de mets faits de plusieurs choses. Ce nom passa mesme aux ouvrages d'esprit, car on appella *leges saturas*, des loix qui contenoient plusieurs chefs ou plusieurs titrés, comme, par exemple, la loy *Julia*, *Papia*, *Poppæa*, qui fut appelée *Miscella*, ce qui est la mesme chose que *satura*. De là vint cette façon de parler, *per saturam legem ferre*, quand on faisoit une loy qui contenoit plusieurs chefs, sans demander les avis sur chaque chef en particulier, mais sur le tout ensemble, ce qu'on appelloit proprement *per saturam sententias exquirere*, comme parle Saluste après Lælius. Festus nous a conservé ces deux explications : *Satura*, dit-il, *& cibi genus ex variis rebus conditum est, & lex multis aliis legibus referta. Itaque in sanctione legum adscribitur : Neve per saturam abrogato, aut derogato. T. Annius Lufcus in ea quam dixit adversus Tib. Gracchum : Imperium quod plebes per saturam dederat, id abrogatum est. Et C. Lælius in ea quam pro se dixit : Dein postero die quasi per*

faturam sententiis exquisitis, in deditionem accipitur. *Satura est, & une sorte de mets composé de plusieurs choses, & une loy qui renferme plusieurs autres loix. Voilà pourquoy dans les ordonnances sur la promulgation des loix, il est escrit, Qu'on n'abroge aucune loy, & qu'on n'y déroge pas mesme en aucun chef par la voye de la satire ou du mélange. L'orateur Annius Luscus dans l'oraison qu'il prononça contre Tib. Gracchus, dit : Le commandement que le peuple luy avoit donné par la voye du mélange ; fut abrogé. Et C. Lælius dans l'oraison qu'il fit pour luy-mesme : Le lendemain, dit-il, les avis estant demandez comme par la voye du mélange, il fut reçu, &c.*

Il est aisé de voir pourquoy les ordonnances deffendoient cette voye de la satire ou du mélange. Le peuple consulté sur plusieurs choses à la fois, pouvoit estre trompé ; au lieu que consulté séparément sur chaque chef, il n'avoit nulle surprise à craindre. Ainsi cette voye du mélange estoit tres vicieuse. Lucilius ne manqua pas de s'en moquer dans ses satires :

Per satiram Ædilem factum qui legibu' solvat.

Comme le rapporte Diomède, qui adjouste : *Alii dicunt putant satiram à lege satura quæ uno rogatu multa simul comprehendat, quod scilicet & satira, carmina multa simul & poemata comprehendat.* Ce Grammairien explique fort bien la nature de la loy *satura*, mais il se trompe sur le poème de la satire.

On ne se contenta pas d'appeller ces loix *saturas*, on donna encore ce nom à certains livres, comme Pescennius Festus qui fit des histoires *saturas* ou *per saturam*, parce qu'elles estoient fort diversifiées & fort variées.

Après tous ces exemples on pourroit bien s'imaginer que les satires d'Ennius, de Lucilius & d'Horace ont tiré de là leur nom, & qu'elles ont esté appellées *satura*, parce que cette poésie est pleine de quantité de choses différentes, comme parle Porphyryon, *multis & variis rebus hoc*

carmen refertum est. Et cela est vray en partie , mais ce n'est pas de là immédiatement. Ce nom avoit passé auparavant à d'autres choses qui ont plus de rapport avec ces satires , & c'est ce que je vais tascher d'expliquer , en suivant un ordre dont Casaubon mesme ne s'est pas avisé , & qui mettra la chose dans une telle évidence , qu'on n'aura plus aucun sujet de douter.

Les Romains furent prés de quatre cens ans sans aucuns jeux scéniques , c'est-à-dire , sans aucune pièce de théâtre. Mais il ne faut pas croire qu'ils ayent esté tout ce temps-là sans aucuns jeux & sans aucune sorte de poésie. Comme la nature est par tout la mesme , elle produit par tout les mesmes effets , & la poésie naquit à Rome comme elle estoit déjà née en Grèce , c'est-à-dire , que les festes & la débauche furent , si on ose ainsi parler , son berceau. Elle naquit dans les assemblées que les anciens Romains , bons laboureurs , faisoient pour offrir aux dieux des sacrifices , & pour les remercier des fruits qu'ils venoient de recueillir. Alors les esprits échauffez produisirent tout d'un coup par une espèce d'enthousiasme les vers appelez *saturniens* & *fescennins*. C'estoient des vers rudes , sans aucunes mesures justes , & qui tenoient plus de la prose cadencée que des vers , comme estant nez sur le champ & faits par un peuple encore sauvage , qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joye & que les vapeurs du vin. Ces vers estoient remplis de railleries grossières , & accompagnez de postures libres & de danses deshonestes. On n'a qu'à se représenter de bons payfans qui dansent lourdement & qui se raillent par des impromptu rustiques , où avec une malignité naturelle à l'homme , & aiguillée par le vin , ils se reprochent tour à tour tout ce qu'ils sçavent les uns des autres. C'est ce qu'Horace nous apprend luy-mesme dans la 1. épistre du liv. II. qu'il adresse à Auguste :

Agricola prisçi, fortes, parvoque beati

Condita post frumenta , levantes tempore fessos

*Corpus & ipsum animum spe finis dura ferentem ,
 Cum sociis operum & pueris & conjuge fida ,
 Tellurem porco , Sylvanum lacte piabant
 Floribus & vino Genium , memorem brevis ævi.
 Fescennina per hunc inventa licentia morem
 Versibus alternis opprobria rustica fudit.*

Voilà la preuve de ce qu'Aristote, ce génie admirable pour découvrir l'origine des arts, pour marquer leur progrès & pour en donner les règles véritables, que la nature & la raison avoient également, a avancé dans sa poétique, que les sources de la poésie ont esté l'impromptu & l'art, *αὐτοχρηδίαμα*, τέχνη, mais que la nature a esté la base & le fondement de l'un & de l'autre, car elle renferme toutes les idées, comme les semences. C'est pourquoy Longin l'appelle *πρῶτον π καὶ ἀρχέτυπον ὁμοειδέως στοιχεῖον ὅτι πάντων*, *Le premier élément & l'archetype de la naissance de toutes choses.*

La nature a d'abord produit l'impromptu, *αὐτοχρηδίαμα*, car c'est la première ébauche, le premier essai de la nature, qui se trouvant forte & vigoureuse, poussée d'abord ce qu'elle a dans son sein.

Ensuite vient l'art, qui corrige, réforme & polit la première ébauche de la nature, car il n'y a rien de parfait que lorsque la nature est aidée par l'art.

Cette sorte de poésie ou ces impromptu, que la nature seule avoit produits, se tinrent quelque temps dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que piquante & chagrine. C'est pourquoy Horace dit, *Lusit amabiliter*. Mais peu à peu ces railleries devinrent amères, & dégénérèrent enfin en emportement & en véritable rage, qui n'épargna personne. Les maisons les plus honnestes & les plus respectables furent impunément attaquées :

. *Jam sævus apertam*
 C c iij

*In vabiem verti cæpit jocus , & per honestas
Ire domos impune minax.*

Cet excès qui alarma ceux même qui avoient esté épargnez , excita des plaintes , & ces plaintes attirèrent enfin une loy , qui condamna à mort ceux qui blefferoient la réputation de quelqu'un par ces sortes de vers. Voicy les propres termes de la loy des XII. tables : *Si quis occentassit malum carmen , sive condidisset , quod infamiam faxit , flagitiumve alteri , capital esto. Si quelqu'un a dit ou composé luy-même des vers contre la réputation ou contre l'honneur d'un autre , qu'il soit puni de mort.*

Cette loy fut donnée l'an de Rome trois cens deux ; preuve certaine qu'avant ce temps-là cette licence estoit connue , puisqu'on cherchoit à la réprimer. C'est le raisonnement de Cicéron même , qui escrit au commencement de son iv. liv. des Tusculanes : *Id etiam XII. tabule declarant condi jam tum solitum esse carmen quod ne liceret fieri ad alterius injuriam leges sanxerunt.*

La réforme qu'elle introduisit dans ces jeux dura environ quatre-vingt-dix ans , jusqu'à l'an de Rome cccxc. ou cccxci. Alors sous le consulat de T. Sulpitius Peticus & de C. Licinius Stolo , une grande peste , qui affligea Rome , ayant obligé les Romains à chercher tous les moyens d'appaiser la colère du ciel , on inventa pour cet effet les jeux scéniques. Tite Live , qui seul nous a conservé cette histoire , la raconte d'une manière si obscure , qu'on s'y est souvent trompé. Je vais donc tâcher de la bien démêler , & d'en donner une idée nette & distincte , en expliquant tout le passage , qui mérite bien d'estre éclairci , car Vigenere n'est pas le seul qui l'ait mal entendu.

Ces jeux scéniques n'eurent d'abord que de très petits commencemens , & ne furent que de simples chœurs de gens qui dansoient au son de la flûte. C'estoient même des Toscans qu'on fit venir exprés. Car ce peuple guerrier ne connoissoit encore que les jeux du Cirque : *Ceterum parva*

quoque, ut ferme principia omnia, & ea ipsa peregrina res fuit, sine carmine ullo, sine imitandorum carminum actu, ludiones ex Etruria acciti ad tibicinis modos saltantes, haud indecoros motus more Tusco dabant. Au reste la chose fut d'abord très petite, comme presque tous les commencements, & même toute étrangère, sans aucuns vers, sans aucun acte de pièce réglée qui consiste dans l'imitation. Des baladins, qu'on avoit fait venir de Toscane, dansoient au son de la flute, & faisoient des mouvements assez agréables à la manière de leur pays.

Tite Live liv. 7. au commencement.

Voilà le premier fondement, la première origine des pièces de théâtre à Rome, des chœurs de danseurs. Cela mérite d'être remarqué.

La jeunesse Romaine charmée de ces jeux, qui n'étoient proprement que des balets, mais qui ne vouloit pas abandonner ses premiers divertissements, joignit les deux ensemble. Elle se mit à danser à la manière des Toscans, & en dansant, elle continua ces premières railleries rustiques dont il a été parlé : *Imitari deinde eos juvenus simul inconditis inter se jocularia fundentes versibus: capere nec absque soni à voce motus erant.* Ensuite la jeunesse commença à imiter ces baladins, en continuant toujours ses railleries, ses plaisanteries en vers grossiers & informes, & ses mouvements s'accordoient assez avec sa voix. C'est le sens de ce passage de Tite Live, qui n'a pas voulu dire que ces vers grossiers, ces vers *fescennins* commencèrent alors, mais seulement qu'on les joignit alors avec ces danses Toscanes.

Ce divertissement fut reçu avec joye, & à force de le repeter, on le perfectionna, ou plutôt on luy osta une partie de sa grossièreté. Il y eut des troupes réglées, auxquelles on donna le nom d'*histrions*, parce qu'en langage Toscan, un baladin s'appelloit *hister*. Ces histrions ne récitèrent plus tour à tour des vers grossiers & faits sur le champ, comme les vers *fescennins*, mais ils jouèrent des pièces complètes appelées *satires*, qui avoient une musique réglée, qui se jouoient au son des flutes, & qui

estoit accompagnées de danses & de mouvemens convenables ; *Accepta itaque res , sapiusque usurpando excitata. Vernaculis artificibus , quia hister Tusco verbo ludio vocabatur , nomen histrionibus inditum , qui non , sicut ante , fescennino versu similem incompositum temere ac rudem alternis jaciebant , sed impletas modis satiras , descripto jam ad tibicinem cantu , motuque congruenti peragebant.* Ces satires estoient proprement des farces encore informes, qui se chantoient & se dansoient , & où les spectateurs & les acteurs estoient joiez indifféremment , & toujours avec certaines bornes & sans blesser la loy.

On voit manifestement que tout ce que Tite Live escrit icy, ne se passa pas l'année du consulat dont il parle , c'est-à-dire , du consulat de Sulpitius Peticus & de Licinius Stolo , comme Casaubon l'a cru , & qu'il renferme nécessairement quelques années.

Ces satires ou farces informes durèrent environ deux cens vingt ans, jusqu'au consulat de C. Claudius & de M. Tuditanus , c'est-à-dire, jusqu'à l'an de Rome DXXIV. Cette année-là le Poëte Andronicus, qui eut le surnom de Livius parce qu'il fut affranchi par Livius Salinator dont il instruisoit les enfans , fit joüer sa première pièce. Comme il estoit Grec de nation , & qu'il y avoit plus de deux cens ans que la Tragédie, & près de cent ans que la Comédie avoient atteint la perfection en Grèce, il tâcha d'imiter en Latin ce que les Grecs avoient si heureusement exécuté en leur langue.

Ce n'est pas à nous à nous estonner & à trouver estrange que les Romains ayent souffert si long-temps leur théâtre dans cette grossièreté & dans ce désordre, & qu'ils ayent profité si tard des grands exemples que leur offroient leurs voisins , & des règles mesme qu'Aristote avoit déjà données. Nous avons beaucoup enchéri sur cette barbarie ; Rome , Athènes , Aristote , rien n'a pu nous ouvrir les yeux pendant une longue suite de siècles , & dans des temps mesme fort heureux, & ce n'est que dans le dernier siècle

siècle qu'on a vû débrouïller ce chaos, & le théâtre reprendre son premier lustre. Il est vray que nous avons cet avantage, qu'un seul & mesme regne a vû, s'il faut ainsi dire, & l'ébauche, & la perfection de cet art qui a cousté aux Grecs & aux Romains & tant de temps & tant de peines.

Livius Andronicus fut donc le premier qui donna des pièces réglées, c'est-à-dire, qui avoient un sujet suivi. *Livius post aliquot annos, continuë Tite Live, ab satiris ausus est primus argumento fabulam serere. Quelques années après Livius Andronicus osa le premier abandonner les satires, & traiter des sujets suivis dans ses pièces. C'est ce que Valère Maxime a dit après luy : A satiris primus omnium poëta Livius ad fabularum argumenta spectantium animos transtulit. Livius Andronicus fut le premier qui des satires fit passer l'esprit des spectateurs à des pièces qui avoient un sujet suivi.*

Voilà l'art qui vient polir & perfectionner l'impromptu, ou l'ébauche de la nature.

Mais ses commencements furent encore foibles, c'estoit le poëte mesme qui joüoit, & qui chantoit. Ce spectacle ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule, & on négligea les satires. On ne pouvoit se lasser de voir les pièces de Livius Andronicus, & on le fit joüer si souvent, qu'il s'ennoïa, & qu'il fut obligé de demander la permission de mettre un homme qui chantast à sa place avec le joüeur de flute. Ce qu'ayant obtenu, il dansa avec plus de vigueur ses intermèdes, débarrassé du chant qui luy ostoit la respiration & la force. De là vint la coutume de donner des chanteurs aux acteurs ou histrions, & de laisser à ces derniers les rolles des scènes pour lesquels on leur conservoit toute leur voix : *Idem scilicet, id quod omnes tumerant, suorum carminum actor, dicitur, cum sæpius revocatus vocem obtudisset, venia petita puerum ad canendum ante tibicinem cum statuisset, canticum egisse aliquanto magis vigente motu, quia nihil vocis usus impediabat. Inde ad manum cantari histrionibus cæptum, diverbiaque tantum ipsorum voci relicta.*

Ces pièces réglées firent entièrement oublier les satires; pendant que les poètes jouèrent eux-mêmes leurs pièces: mais dès qu'ils les eurent données à des troupes de comédiens, aux histrions, la jeunesse Romaine, qui aimoit à rire, rapporta sur le théâtre les satires, qu'elle joüa d'abord dans les intermèdes à la place du chœur; car comme leur sujet estoit divers & nullement suivi, elles pouvoient se partager & se jouier à plusieurs reprises. Ensuite on les réserva pour la fin des pièces; on les joignit sur tout aux pièces Atellanes, qui estoient à Rome la même chose que les pièces satyriques en Grèce, c'est-à-dire, des tragédies mêlées de sérieux & de plaisant, & on changea leur nom de *satires* en celui d'*Exodia*. *Postquam lege hac fabularum, continuè Tite Live, ab risu ac soluto joco res avocabatur, & ludus paulatim in artem verterat, juvenus, histrionibus fabellarum actum relicto, ipsa inter se more antiquo ridicula intexta versibus jactitare cepit, quæ deinde Exodia postea appellata confertaque fabellis potissimum Atellanis sunt.* Les règles plus sévères de ces pièces ayant chassé les plaisanteries & les railleries des satires, & le badinage de la première ébauche, s'estant changé en art, la jeunesse Romaine laissa jouier ces pièces trop sérieuses aux comédiens, reprit l'ancienne coutume & joüa elle-même ces satires, qui de là furent appelées *Exodia*, & adjoustées particulièrement aux pièces *Atellanes*.

La jeunesse Romaine laissa le théâtre libre, & ne rapporta pas ses satires pendant que les poètes jouèrent eux-mêmes leurs pièces, car le magistrat n'auroit pas permis qu'on eust troublé les poètes dans leur art, & interrompu leur action. On avoit cette considération pour eux. Mais après qu'ils eurent donné leurs pièces aux histrions, comme on n'avoit pas les mêmes égards pour eux, la jeunesse rapporta ses satires, & s'empara du théâtre dans les intermèdes. On ne s'étonnera point de cette licence, quand on se souviendra de ce qui arriva aux comédiens mêmes, qui joüoient l'*Hecyre* de Térence. Aux deux premières

représentations ils furent obligez de quitter le théâtre, pour faire place à des danseurs de corde, & ensuite à des gladiateurs. Car au milieu de la plus belle pièce, le peuple toujours ignorant & grossier, demandoit souvent des athlètes ou un ours, & il falloit le luy donner, autrement il devenoit ours luy-mesme. Cela duroit souvent des quatre heures & davantage avant que les comédiens pûssent recommencer. C'est ce qu'Horace a fort bien exposé dans la 1. épistre du liv. II.

. *Media inter carmina poscunt*
Aut ursum aut pugiles.

Et ensuite,

Quatuor aut plures aulæa premuntur in horas.

On ne sçauroit pas marquer précisément le temps que dura l'éclipse de ces satires, il y a de l'apparence qu'il ne fut pas long. Enfin quand on eut commencé à joier des Atellanes, comme les acteurs de ces pièces estoient des hommes libres, des citoyens, on eut pour eux les mesmes égards qu'on avoit eûs pour les poètes; on leur laissa le chœur libre, & on se contenta de joier la satire après la tragédie ou l'Atellane, comme on jouë aujourd'huy parmi nous la pièce comique après la pièce sérieuse. Voilà pourquoy on changea le nom de satires en celui d'*Exodia*. Car on les appella *Exodia*, c'est-à-dire, *issuës*, parce qu'on les joia à la fin des pièces. Et ce nom leur fut donné à l'imitation des Grecs, parce que dans les pièces Grecques la première entrée du chœur est appelée *εἰσόδον*, & sa sortie, le dernier chant après la pièce finie, *ἐξόδον*. On trouve mesme dans les auteurs Latins *Exodium* pour *finis*, fin. *Libertas ab origine ad exodum ducta*, dit Varron. *La liberté depuis la naissance jusqu'à la fin de la vie.*

L'acteur estoit appelé *Exodiarius*. L'ancien scholiaste de Juvenal : *Exodiarius apud veteres in fine ludorum intrabat, quod ridiculus foret, ut quidquid lachrymarum at-*

que tristitiæ coëgissent ex tragicis affectibus , hujus spectaculirifus detergeret. Chez les anciens l'Exodiaire, ou chanteur des satires appelées Exodia , entroit à la fin des jeux , (c'est-à-dire , des pièces Atellanes,) parce qu'il faisoit rire, afin que toute la tristesse & toutes les larmes que causoient les passions qui regnent dans la tragédie , fussent effacées par les ris & par la joye qu'inspiroit cette sorte de spectacle.

C'est en vain que Saumaïse a voulu accuser ce scholiaste de s'être trompé , & contester une chose si bien établie & si solidement prouvée. Il n'a pas eu plus de raison quand il a reproché à Scaliger d'avoir mal expliqué ce passage de Firmicus , qui écrit dans ses livres astronomiques : *Cum effeminati corporis mollitie cynædos efficient ; & qui veterum fabularum exitus in scena sæpe saltantes imitentur.* Scaliger expliquoit ce *veterum fabularum exitus*, des satires ou issuës, *Exodia*, que l'on adjoustoit à la fin des anciennes pièces Atellanes , & il avoit raison : au lieu que Saumaïse vouloit que Firmicus eust mis *fabularum exitus*, pour *fabulas* , ce qui ne peut estre souffert.

Ces satires ou *Exodia* ne durèrent pas seulement jusqu'au temps d'Horace , qui , déjà vieux , se plaint de voir encore dans ces poëmes les marques de l'ancienne grossièreté :

Manferunt , hodieque manent vestigia ruris.

Car c'est de ces satires que le poëte parle, comme je l'ay prouvé dans les Remarques. Mais elles furent encore en vogue long - temps après , la licence & la grossièreté ne cédant que difficilement & peu à peu à l'ordre & à la politesse. Voicy des preuves de leur durée sans aucune discontinuation pendant plus d'un siècle après la mort d'Horace , & par conséquent d'une durée de plus de 550. ans , sans avoir souffert qu'une légère interruption de quelques années.

On connoît les infames débauches de l'Empereur Ti-

bère , & on ſçait le malheur d'une dame de qualité appellée Mallonia , qui accusée d'adultère par l'ordre de ce prince , parce qu'elle n'avoit pas voulu répondre à ſes infamies , ſe tua elle-mefme après luy avoir reproché ſon impureté, *Obſcœnitate oris hirsuto atque olido ſeni clare exprobrata*. Ce reproche fut relevé peu de jours après dans la ſatire ou *Exode* qui fut chantée à la fin d'une pièce Atellane. On entendit avec plaifir l'*Exodiaire* ſ'arreſter & peſer long-temps ſur ce mot , *Hircum vetulum capreis naturam ligurire* , qui fut bien-toſt répandu dans tout Rome , & appliqué généralement à l'Empereur : *Unde mora in Atellanico Exodio proximis ludis aſſenſu maximo excepta percrebruit hircum vetulum , &c.* Car c'eſt ainſi que ce paſſage doit eſtre lû & entendu.

Sueton. Tiber.
45.

Néron avoit empoifonné ſon père & fait noyer ſa mère. Le comédien Datus dans une ſatire qu'il chanta à la fin d'une pièce Atellane , chanta en Grec , *Adieu mon père , adieu ma mere*. En chantant , *Adieu mon père* , il repréſentoit par ſes geſtes une perſonne qui boit ; & en chantant , *Adieu ma mere* , il repréſentoit une perſonne qui ſe débat dans l'eau & qui ſe noye. Et à la fin de ſon chant , il adjouſta , *Pluton vous conduit à la mort* , en repréſentant par ſes geſtes le Sénat que ce prince avoit menacé d'exterminer. *Et Datus Atellanarum hiſtrio in cantico quodam* , *ὕδατος πατήρ , ὕδατος μήτηρ* , ita demonſtraverat , ut bibentem natantemque ſaceret , exitum Claudij Agrippinæque ſignificans , & in noviffima clauſula *ORCUS VOBIS DUCIT PEDES* ſenatum geſtu notaret. Chofe eſtrange , le courage Romain ne ſe retrouvoit plus que dans ces comédiens. Mais ſi leur audace eſt eſſonnante , leur impunité ne l'eſt pas moins , & l'on ne comprend pas comment un Néron ſouffroit ſi patiemment qu'on luy reprochaſt publiquement ſes crimes.

Sueton. Ner.
39.

Dans ces ſatires on inféroit ſouvent des chanſons connues , dont on faiſoit une nouvelle application ſur les circonſtances du temps. L'Empereur Galba eſtant entré

dans Rome, son arrivée fut peu agréable au peuple Romain, comme cela parut dans un spectacle qui fut donné peu de jours après, car les acteurs de la pièce Atellane ayant commencé cette chanson si connue, *Le camard vient des champs*, tous les spectateurs chantèrent la suite sur le même ton & la répétèrent plusieurs fois : *Quare adventus ejus non perinde gratus fuit, idque proximo spectaculo apparuit, siquidem Atellanis notissimum canticum exorsis, Venit io finis à villa, Cuncti simul spectatores consentiente voce reliquam partem retulerunt, ac sæpius versu repetito egerunt.* Il paroît par ce passage que la jeunesse Romaine ne jouoit plus la satire comme elle fit d'abord, & qu'elle l'avoit abandonnée aux comédiens.

Quelquefois on redemandoit une satire qui avoit déjà esté chantée, & on la faisoit rejouer, sur tout dans les provinces, où l'on n'en pouvoit pas toujours avoir de nouvelles. C'est ce qui fait dire à Juvenal sat. 111.

. . . . Tandemque redit ad pulpita notum
Exodium.

Enfin une dernière remarque à faire sur ces satires, ou *Exodia*, c'est que les acteurs les jouoient sous le même masque, & avec les mêmes habits qu'ils avoient dans l'Atellane, & en continuant les personnages, les rôles de cette tragédie. C'est ce qui nous fait entendre ce vers de Juvenal, qui n'a pas esté bien expliqué :

Sat. 6.

*Urbicus Exodio risum movet Atellanæ
Gestibus Autonoes; hunc diligit Ælia pauper.*

Que le comédien dans la satire ou Exode d'une Atellane excite à rire, en jouant le rôle d'Autonoë, Ælia malgré sa pauvreté est éprise d'amour pour lui. Cela sert encore à éclaircir ce passage de Suétone, qui écrit que Domitien fit mourir Elvidius le fils, parce que sous prétexte de faire une satire, ou Exode, pour une pièce Atellane sous les personnages de Paris & d'Oenone, il avoit désigné le divorce

qu'il avoit fait avec sa femme : *Occidit & Elvidium filium quod quasi scenico Exodio sub persona Paridis & Oenones divortium suum cum uxore tractasset*. La pièce Atellane estoit faite sur Paris & Oenone. Elvidius profita de ce sujet pour marquer le divorce de l'Empereur, sous prétexte de ne faire qu'une satire, qu'un Exode pour la pièce Atellane, sous les mêmes personnages de cette tragédie.

Cela sert encore à nous faire entendre un beau passage de Plutarque dans la vie de Crassus. Après que ce général eust esté tué, Suréna luy fit couper la teste & la main, & les envoya à Orodes. C'estoit dans le temps que ce prince venoit de conclure la paix avec Artabase Roy d'Arménie, & de faire épouser la sœur de ce Roy à son fils Pacorus. Ce n'estoient à la cour que festes & grand festins. Sillaces chargé de la teste de Crassus arriva au palais le soir, comme on achevoit de souper. Ce soir là un comédien nommé Jason, avec toute sa troupe, joüoit devant les princes les Bacchantes d'Euripide. Sillaces entre dans la salle, & présente à Orodes la teste de Crassus, les Parthes se mettent à battre des mains & à jetter de grands cris de joye. Orodes fait mettre à table Sillaces, & alors Jason quittant les habits de Penthée dont il joüoit le rôle; & se mettant en Bacchante, prend la teste de Crassus entre ses mains, & avec une fureur & un enthousiasme d'une véritable Bacchante, il chante ces vers :

Φέροντο ἔξ ὄρεος ἔλκα νεότομον
Εἰπὶ μέλατρα μακαρίαν θήσαν

Nous apportons de la montagne ce lionceau, que nous venons de tuer, nous apportons dans le palais cette heureuse chasse. On joüe de même la suite du chœur. Et sur cela Plutarque fait cette judicieuse réflexion ; εἰς τοιοῦτό, φασιν, Εἰζόδον τὴν Κεχάσου σπατήριαν, ὥσπερ τραγωδίαν τελούσας. Amiot a mal traduit : *Voilà quelle fut l'issue de l'entreprise & du voyage de Crassus, qui ressemble proprement à la fin d'une tragédie.* Ce qui ne donne aucune idée de ce que Plutar-

que a dit; car en nostre langue quand on parle de la fin d'une tragédie, on parle d'une partie de la tragédie même, au lieu que l'*Exode* estoit une pièce différente & séparée de la tragédie. Il falloit traduire : *Voilà, dit-on, quelle fut l'issue de l'expédition de Crassus. Elle finit par une satire ou Exode comme une véritable tragédie.* Aussi Lucilius pour dire qu'une chose, qui avoit eu des commencements ridicules, auroit une fin plus ridicule encore, dit : *Que la fin sera digne du commencement, & qu'on verra suivre une satire ou Exode :*

Dignus principio exitus Exodiumque sequetur.

Telle fut la première & la plus ancienne espèce de satire Romaine, un poëme informe & grossier & fort divers, tout rempli de railleries & accompagné de chants & de danses, ensuite porté sur le théâtre pour servir de divertissement après la tragédie Atellane, mais un peu plus chaste & plus poli.

Il y eut ensuite deux autres sortes de satires, & qui bien que très différentes de cette première, ne laissent pas de luy devoir toutes deux leur naissance & d'en estre comme les rejettons. C'est ce que je vais prouver le plus succinctement qu'il me sera possible.

Un an après que Livius Andronicus eut fait jouer sa première pièce, l'Italie vit naître Ennius, qui ayant eu tout le loisir de remarquer l'empressement que les Romains avoient pour les satires dont j'ay parlé, crut que des poëmes, qui ne seroient pas faits pour le théâtre, mais qui conserveroient le fiel, les railleries & les plaisanteries de ces satires, qu'on jouoit avec tant d'applaudissement, ne manqueroient pas d'estre bien receus. Il hazarda donc cette nouvelle sorte de poësie, & pour se délasser de la composition de ses tragédies & de ses annales, il fit des discours auxquels il conserva le nom de *satires*. Ces discours estoient entièrement semblables aux discours d'Horace, & pour la matière & pour la variété. La seule différence essentielle qu'on

qu'on y peut remarquer, c'est qu'Ennius, à l'exemple de quelques Grecs & d'Homère même dans son poëme intitulé *Margites*, avoit pris la liberté de mêler plusieurs fortes de vers, car il mettoit ensemble des hexamètres avec des iambes trimètres, & avec des tétramètres trochaïques, ou vers quarrez, comme cela paroît encore par les fragments qui nous restent. Voicy de ces vers tétramètres trochaïques qu'Aulugelle nous a conservés, & qui méritent bien d'avoir place icy, à cause de leur beauté. Ennius avoit rapporté dans une de ses satires une fable, comme nous en voyons dans Horace, & après la fable il avoit adjoufté:

C'estoit un poëme où Homère avoit mêlé le vers iambe avec le vers héroïque. V. *Aristot. poët. c. 4.*

*Hoc erit tibi argumentum semper in promptu situm,
Nequid expectes amicos quod tute agere possies.*

La moralité de cette fable, que tu dois avoir toujours devant les yeux, est que tu n'attendes point de tes amis ce que tu peux faire toy-mesme. Casaubon a eu tort de vouloir corriger le premier vers, & mettre positum au lieu de situm. Il ne faut rien changer.

J'attribuë aussi aux satires d'Ennius cette autre espèce de vers, qui sont d'une beauté & d'une élégance fort au dessus du siècle où ils ont esté faits. On ne fera pas fâché de les voir icy :

*Non habeo denique nauci Marsum augurem,
Non vicanos aruspices, non de circo astrologos,
Non Ifiacos conjectores, non interpretes somniūm:
Non enim ii sunt aut scientia aut arte divini,
Sed supersticiosi vates, impudentesque arioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat,
Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias,
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam.
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt.
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.*

Je ne fais nul compte des augures Marses , ni des devins des coins des ruës , ni des astrologues du Cirque , ni des pronostiqueurs d'Isis , ni des interprètes des songes ; car ils n'ont ni l'art ni la science de deviner ; mais ce sont des diseurs de bonne aventure superstitieux & impudens , ou des fainéants , ou des fous , ou des gens qui se laissant maistriser par la pauvreté , supposent des prophéties pour en tirer quelque gain. Qui aveugles pour eux-mêmes veulent montrer le chemin aux autres , & qui nous demandent une drachme en nous promettant des trésors. Qu'ils prennent donc cette drachme sur ces trésors , & qu'ils nous rendent le reste.

C'estoit encore , à mon avis , dans quelqu'une de ses fatires qu'il avoit fait cette admirable description d'une coquete :

*Quasi in choro pila ludens
Datatim dat sese, & communem facit.
Alium tenet; alii nutat; alibi manus
Est occupata; alii pervellit pedem:
Alii dat annulum spectandum, à labris
Alium invocat, cum alio cantat, & tamen
Alii dat digito literas.*

Elle est comme une bale dans un jeu de paume qui se donne tour à tour à tous les joüeurs. Elle tient l'un, elle fait signe à l'autre. Sa main cependant est occupée ailleurs. Elle marche sur le pied de celui-cy; elle donne sa bague à regarder à celui-là; elle provoque un sixième par un mouvement flateur de ses lèvres; elle chante avec un septième, & en mesme temps elle ne laisse pas de faire entendre à un huitième le langage muet de ses doigts.

Dans ces fatires d'Ennius on trouvoit la variété, les raileries, les allusions, les fables, le dialogue même, en un mot tout ce qui faisoit le caractère & l'agrément des premières fatires, à l'exception de la danse & du chant,

Après Ennius on eut Pacuve , qui fit aussi des satires à l'exemple d'Ennius qui estoit son oncle , ou selon d'autres son ayeul maternel.

Il ne nous est rien resté des satires de Pacuve , & nous n'avons de ses tragédies que des fragments très courts , ou plustost des vers seuls & des demi vers que les Grammairiens nous ont conservez. Nous avons à Cicéron l'obligation de nous en avoir conservé deux , qui peuvent nous donner quelque idée de sa composition & de son génie. Le premier est de sa pièce intitulée *Chryfés* , où il introduit un homme qui se moque des devins :

*Nam istis qui linguam avium intelligunt ,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quam ex suo ,
Magis audiendum quam auscultandum censeo.*

Car pour ces devins qui se piquent d'entendre le langage des oiseaux , & qui tirent plus de sens du cœur des bestes que de leur propre cœur , je suis d'avis qu'il vaut mieux les écouter que leur obéir & les suivre. Il y a là beaucoup de sens & une élégance digne des meilleurs siècles. Je croy , pour dire cela en passant , que le poëte Latin fait parler ainsi Hector , & qu'il a traduit ces vers d'Homère du XII. liv. de l'Iliade , où ce prince dit à Polydamas :

Τῶν δ' οἰωνοῖσι παντοῖα κέλευε
Πείθεσθαι, ὅπ' οὔτι μεταπείσομαι· οὐδ' ἀλγίζω.

Le second est une description merveilleuse d'une tempeste :

*Interea prope jam occidente sole inhorrescit mare :
Tenebrae conduplicantur , noctisque & nimbūm occæcat
nigror :*

*Flamma inter nubes coruscat , cælum sonitu contremittit :
Grando missa imbri largifluo subita turbine præcipitans
cadit :*

*Undique omnes venti erumpunt , sævi existunt turbines ,
Ferret æstu pelagus.*

Cependant vers le coucher du soleil la mer s'enfle horriblement tout à coup ; les ténèbres s'accumulent ; la noirceur des nuages augmente celle de la nuit ; les éclairs brillent seuls au travers de ces épais nuages ; le ciel tremble au bruit qui les suit ; une gresle mêlée à un déluge d'eaux , se précipite impétueusement avec un bruit épouvantable ; tous les vents déchaisnez se choquent ; de ce choc impétueux se forment d'affreux tourbillons ; la mer boüillonne sous leurs secouffes horribles.

Lucilius naquit dans le temps que Pacuve estoit dans sa force. Il fit aussi des satires, mais il leur donna un tour nouveau , & il tascha d'imiter de plus près le caractère de la vieille comédie Grecque, dont on n'avoit dans l'ancienne satire Romaine qu'une idée très imparfaite , & telle qu'on pouvoit la trouver dans un poëme que la nature seule avoit dicté , avant que les Romains eussent pensé à imiter les Grecs & à s'enrichir de leurs dépouilles. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage d'Horace dans la sat. 1. du liv. II.

. Quid cum est Lucilius ausus

Primus in hunc operis componere carmina morem !

Eh quoy , quand Lucilius osa le premiere faire de cette sorte de vers ! Horace n'a eu garde de vouloir dire qu'on n'eust pas fait des satires avant Lucilius , puisqu'il n'ignoroit pas que Lucilius avoit esté précédé par Ennius & par Pacuve dont il n'avoit fait que suivre l'exemple. Il a voulu seulement faire entendre que Lucilius avoit donné une nouvelle façon à ce poëme , qu'il l'avoit embelli , & que par cette raison il en devoit estre considéré comme le premier auteur. Quintilien a eu la même pensée , quand il a écrit dans le chap. 1. du liv. X. *Satira quidem tota nostra est , in qua primus insignem laudem adeptus est Lucilius. La satire est toute entière à nous ; Lucilius est le premier qui y ait acquis un fort grand nom.* Il faut donc bien s'empêcher de donner dans le sentiment de Casaubon , qui sur la foy

de Diomède, a cru que la satire d'Ennius & celle de Lucilius estoient entièrement différentes. Voicy les propres termes de ce Grammairien qui ont trompé ce judicieux critique : *Satira est carmen apud Romanos, non quidem apud Græcos, maledicum, & ad carpenda hominum vitia, archææ comædiæ caractere compositum, quale scripserunt Lucilius & Horatius & Persius. Sed olim carmen quod ex variis poematibus constabat, satira dicebatur, quale scriperant Parcuvinus & Ennius. La satire est chez les Romains, & non pas chez les Grecs un poëme mordant, & composé sur le modèle de la vieille comédie, pour reprendre les vices, tel que les poësies de Lucilius, d'Horace & de Perse. Mais autrefois on donnoit le nom de satire à des poëmes meslez de diverses sortes de vers, comme Ennius & Pacuve en ont composé.* On voit manifestement que Diomède sépare la satire de Lucilius, de celle d'Ennius & de Pacuve. La raison qu'il donne de cette distinction est ridicule & absolument fausse. Ce Grammairien n'avoit pas assez examiné la nature & l'origine de ces deux satires, qui estoient entièrement semblables, & par la matière & par la forme. Car Lucilius n'avoit fait qu'y adjouster un peu plus de politesse & plus de sel, sans presque y rien changer, comme on le verra tout à l'heure; & s'il n'avoit pas mis ensemble plusieurs sortes de vers dans la mesme pièce, comme Ennius, il avoit fait diverses pièces dont les unes estoient toutes entières de vers hexamètres, & les autres de vers iambes & de vers trochaïques, comme on peut le voir par ses fragments. En un mot, si les satires de Lucilius sont différentes de celles d'Ennius, parce que le premier a beaucoup adjoufté au travail de l'autre, il s'ensuivra de là que celles d'Horace & celles de Lucilius seront aussi entièrement différentes, puisqu'Horace n'a pas moins enchéri sur les satires de Lucilius, que celui-cy avoit enchéri sur celles d'Ennius & de Pacuve. Ce passage de Diomède a aussi trompé Douza le fils. Ce que je ne dis pas pour mettre en veûë quelque légère faute de ces sçavants hommes, mais seulement pour

faire voir avec quelle exactitude & avec quelle défiance il faut lire leurs ouvrages, quand il s'agit d'une chose aussi obscure & aussi ancienne que celle-cy.

Nous trouvons trente fatires de Lucilius citées dans les anciens. Il nous en reste même des fragments que Douza le fils a ramassés avec grand soin, & qu'il a accompagnés de judicieuses remarques. Mais parmi ces fragments, on en trouve fort peu qui fassent un sens suivi. En voici trois ou quatre assez entiers pour faire juger de sa composition & du caractère de ce poète, qui étoit homme considérable par sa naissance, puisque sa nièce Lucilia fut mère du grand Pompée.

Il décrit la vie des Romains, & cette vie est celle de presque tous les hommes. Voici leur portrait tiré d'après nature & très ressemblant :

*Nunc vero à mane ad noctem festo atque profesto,
Toto itidem pariterque die, populusque patresque
Jactare indu foro se omnes, decedere nusquam,
Uni se atque eidem studio omnes dedere & arti,
Verba dare ut caute possint, pugnare dolose,
Blanditia certare, bonum simulare virum se,
Insidias facere, ut si hostes sint omnibus omnes.*

Au lieu que présentement depuis le matin jusqu'au soir, & jour de fêste & jour ouvrier, en un mot tous les jours, on voit le peuple & les sénateurs se promener fastueusement dans la place, & tous ne s'estudient & n'ont d'autre application qu'à tromper finement, & qu'à employer dans toutes leurs actions la ruse & la fraude, qu'à s'accabler de politesses & de civilités, qu'à contrefaire les gens de bien, & qu'à se dresser secrètement des embûches, comme s'ils étoient, non pas concitoyens, mais véritables ennemis.

Dans une autre fatire il se moque de la superstition de ceux qui adoroient les idoles, & qui les prenoient pour de véritables dieux :

*Terriculas Lamias, Fauni quas Pompiliique
Instituere Numæ, tremit has, hic omnia ponit,
Ut pueri infantes credunt signa omnia athena
Vivere & esse homines, sic istice omnia ficta
Vera putant, credunt signis cor inesse athenis.
Pergula pictorum, veri nihil, omnia ficta.*

Et toutes les effroyables Lamies, que les Faunus & les Numa Pompilius ont inventées, il les craint; il croit que tous ses biens & tous ses maux dépendent d'elles; comme les petits enfans croient que toutes leurs poupées, toutes les statuës sont vivantes, que ce sont de véritables hommes, de mesme ces superstitieux prennent des fictions pour des vérités, & s'imaginent que les idoles ont sentiment & vie. Mais il en est de ces idoles, comme de l'atelier des peintres, fictions & couleurs pures, rien de vray. Lactance, après avoir rapporté ce passage, adjouste: *Poëta quidem stultos homines infantibus comparavit. At ego multo imprudentiores esse duco. Illi enim simulacra homines putant esse, hi deos. Ce poëte compare ces insensez aux enfans. Mais moy je les trouve beaucoup plus imprudens, car les enfans prennent les statuës pour des hommes, & ces insensez les prennent pour des dieux. C'est l'âge qui fait croire aux enfans ce qui n'est point, & à ces hommes, c'est la folie. Les enfans se détrompent bien-tost, & l'illusion de ces hommes insensez dure & croist toujours. Avant Lactance l'auteur du livre de la Sageſſe de Salomon avoit trouvé que ceux qui adoroient les idoles estoient plus insensez que les enfans, Longe insipientissimi atque animis infantium miserior.* Sap. xv: 14.

Dans une autre satire il establiſſoit ce que c'estoit que la vertu, & voicy les traits qu'il luy donne:

*Virtus, Albine, est pretium persolvere verum
Queis in versamur, queis vivimus rebus potesse;
Virtus est homini, scire id quod quæque habeat res;*

*Virtus scire homini rectum , utile , quid sit honestum ;
 Quæ bona , quæ mala item , quid inutile , turpe , inhonestum ;
 Virtus , quærendæ rei finem scire modumque :
 Virtus , divitiis pretium persolvere posse :
 Virtus , id dare quod reipsa debetur honori ;
 Hostem esse atque inimicum hominum morumque malorum .
 Contra defensorem hominum , morumque bonorum ,
 Magnificare hos , his bene velle , his vivere amicum ;
 Commoda præterea patriæ sibi prima putare ,
 Deinde parentum , tertia jam postremaque nostra .*

La vertu cher Albinus consiste à sçavoir donner le véritable prix à toutes les choses qui nous environnent , & parmi lesquelles nous vivons . La vertu de l'homme , c'est de sçavoir ce que chaque chose est en elle-mesme , de connoître ce qui est juste , utile & honneste , & ce qui est injuste , inutile , malhonneste & honteux , en un mot de discerner le bien d'avec le mal . La vertu , c'est de mettre des bornes & une fin à l'envie d'amasser du bien , de ne pas confondre le nécessaire avec le superflu , & de connoître le prix & l'usage des richesses . La vertu , c'est d'honorer ce qui mérite nos honneurs & nos respects ; c'est d'estre l'ennemi des méchants & l'ami des gens de bien ; d'estimer , élever , & favoriser en tout ces derniers . Enfin la vertu , c'est de rechercher premièrement le bien & l'avantage de nostre patrie , ensuite celui de nos pères & de nos mères , & d'estre bien persuadé que le nostre ne doit tenir que le troisième rang .

*Dans son 6.
 liv. de vero
 cultu.*

C'est en vain que Lactance a voulu censurer cette définition ; ses reproches paroissent plustost des chicanes qu'une critique juste & fondée.

Lucilius ne se contenta pas d'attaquer les vicieux , il porta plus haut ses veûs , il déclara la guerre aux faux Dieux , dont il combattit la pluralité , en se moquant publiquement de la simplicité des peuples , qui donnoient à
 une

une infinité de Dieux le vénérable nom de *Père*, qui n'appartient qu'à un seul, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui puisse être le père des hommes. Il supposoit donc fort plaisamment dans sa première satire un conseil des Dieux, qui déliberoient des affaires des hommes :

Consilium summis hominum de rebus agebant

Il s'agissoit sur tout de convenir de la punition qu'on devoit faire de Rutilius Lupus, homme très considérable dans la république, mais très méchant, très impie & très factieux. Jupiter parloit le premier, comme de raison, & commençoit par se plaindre de n'avoir pas esté à un premier conseil que les Dieux avoient déjà tenu sur ce sujet :

*Vellem consilio vestrum, quod dicitis olim ;
Cælicolæ, vellem, inquam, adfuissemu' priore
Consilio vestrum.*

Je voudrois de tout mon cœur, Divinitez qui habitez l'Olympe, où je voudrois de tout mon cœur avoir assisté au premier conseil que vous avez tenu.

Cela est déjà assez plaisant de faire dire par Jupiter qu'il voudroit de tout son cœur avoir fait une chose qu'il n'a pas faite, mais la suite est encore plus ridicule. Le poëte feint que dans ce conseil les Dieux s'arrogent eux-mêmes les honneurs qu'ils veulent que les hommes leur rendent, & c'est Jupiter même qui règle que les hommes leur donneront le nom de *père* :

*Ut nemo sit nostrum, quin pater optimu', divûm,
Ut Neptunû pater, Liber, Saturnu' pater, Mars;
Janus, Quirinus, pater omnes dicamur ad unum.*

Qu'il n'y ait aucun de nous autres Dieux qui ne soit appelé père très bon ; que l'on dise par tout père Neptune, père Bacchus, père Saturne, père Mars, père Janus, père
Tome II. Ff

Quirinus, tous pere depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ce trait est très fin & très hardi. Horace ne l'a pas mal imité dans la sat. VIII. du liv. I.

Olim truncus eram ficulnus, inutile jigum,

où il se moque de la vanité des idoles qui ne sont faites que d'une matiere vile, & qui ne doivent leur naissance qu'à la main de l'ouvrier qui les a formées, & qui souvent n'a fait un Dieu, que parce que la matiere qu'il travailloit ne pouvoit estre propre à aucun autre usage. Pour revenir à Lucilius, il pouffoit encore plus loin le ridicule, car dans ce mesme conseil des Dieux, après que Jupiter a parlé,

. *pausam fecit ore loquendi,*

Il fait prendre la parole à Neptune, qui s'engage dans son avis à expliquer quelque point si embroüillé & si difficile, qu'il n'en peut venir à bout, & que réduit enfin à avouer sa foiblesse, il s'excuse, en disant que quand on feroit revenir des enfers Carneade mesme, qui estoit le plus éloquent & le plus subtil des philosophes, il ne se tireroit pas de cette difficulté :

Nec si Carneaden ipsum ad nos orcu' remittat.

Voilà d'assez bons restes des plaifanteries & du sel que les anciens ont trouvez dans Lucilius.

J'ay fait voir ce que c'estoit que l'ancienne satire, née dans la débauche & ensuite portée sur le théâtre. J'ay montré qu'elle avoit donné l'idée de la satire d'Ennius, & enfin j'ay prouvé suffisamment que les satires d'Ennius & de Pacuve, de Lucilius & d'Horace, ne sont qu'une mesme espece de poëme, qui n'a reçu sa perfection que de ce dernier.

Il est temps de parler de la seconde espece de satire que j'ay promis d'expliquer, & qui est née aussi de l'ancienne satire. C'est celle que l'on appelle Varronienne, ou satire

Menippée, parce que Varron, le plus sçavant des Romains, en fut le premier auteur, & qu'il imita dans cet ouvrage les manieres de Menippe Gadarenien, philosophe Cynique, qui par une philosophie plaisante & badine, souvent aussi instructive que la philosophie la plus sérieuse, tournoit en raillerie la plupart des choses de cette vie, auxquelles nostre imagination preste un éclat qu'elles n'ont point. Cet ouvrage estoit en prose & en vers, mais les vers n'estoient que des parodies des plus grands poëtes. Lucien nous a donné la veritable idée du caractère de cette espece de satire dans son dialogue intitulé *la Necromantie*.

La satire de Varron estoit meslée de mesme de prose & de vers, avec cette difference que les vers de Lucilius estoient tous de luy. De plus Varron avoit fait un meslange de Grec & de Latin. Du reste c'estoit la mesme chose que la composition de Menippe & que les satires de Lucilius & d'Horace. Car Menippe & Varron avoient le mesme but, ils vouloient instruire en plaisantant, & dans ce dessein, ils assaisonnaient leurs railleries des preceptes de la plus profonde philosophie. Voicy le caractère de la satire de Varron, comme Cicéron nous l'apprend dans ses questions Academiques, liv. 1. où il fait parler Varron luy-mesme en ces termes: *In illis veteribus nostris quæ Menippum imitati, non interpretati, quadam hilaritate conspersimus, multa admista ex intima philosophia, multa dialectice dicta. Dans mes anciens ouvrages que j'ay assaisonnez de quelque sorte de gayeté, en imitant Menippe, & non en le traduisant, on trouve beaucoup de choses tirées de la plus profonde philosophie, beaucoup d'autres expliquées avec toute la dialectique dont je suis capable.*

La prose que Varron y avoit meslée n'empesche pas que Cicéron n'appelle cet ouvrage un poëme, car il répond à ce que Varron vient de dire, *Atque ipse varium & elegans omni ferme numero poëma fecisti, philosophiamque multis locis inchoasti, ad impellendum satis, ad docendum*

*parum. Vous avez fait un poëme très varié & très élégant en toutes manieres, & en plusieurs endroits vous avez comme ébauché la philosophie, assez pour exciter, mais non pas assez pour instruire. Ce jugement de Cicéron est certain : les satires de Varron, comme celles d'Ennius, de Lucilius & d'Horace renferment une philosophie qui peut bien rendre honneste homme & vertueux, mais non pas philosophe, & il est aisé d'en voir la raison. Le poëte donne des regles, & il les appuye par des exemples. Mais le philosophe rend les raisons de ces regles, & il enseigne pourquoy une telle chose est bonne, une telle autre mauvaise. C'est ce que l'exemple du père d'Horace rend très sensible : il accoustumoit son fils à fuir les vices, en luy rendant ces vices sensibles par des exemples, *Exemplis vitiorum quæque notando. Ne vois-tu pas, luy disoit-il, le malheureux estat du fils d'Albius, & la misere de Barrus. Voudrois-tu ressembler à Sectanus, qui s'est ruiné auprès des courtisanes, ou à Trebonius qui a esté surpris en adultère !* Après quoy il adjoust :*

. *Sapiens vitatu quidque petitu
Sit melius, causas reddet tibi.*

Les philosophes te diront les raisons pourquoy une chose est bonne ou mauvaise, &c. Sat. iv. du liv. 1.

Au reste il faut bien s'empescher de confondre ce Varron, auteur de la satire Menippée, avec Varron qui avoit aussi fait des satires sans beaucoup de succès. Le premier estoit Romain, & s'appelloit M. Terentius Varro. Et le dernier né 34. ans après l'autre, s'appelloit P. Terentius Varro, & estoit de la Gaule Narbonnoise, d'un lieu appelé *Atax*, parce qu'il estoit sur la rivière d'Aude, c'est pourquoy il fut surnommé *Varro Atacinus*.

Quintilien après avoir parlé de la satire de Lucilius, adjoust : *Alterum illud est & prius satiræ genus, quod non sola carminum varietate mistum condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus. L'autre espèce de satire, qui*

est même la première, c'est celle que fit Varron, le plus sçavant des Romains, & dans laquelle il ne se contenta pas de mesler plusieurs sortes de vers. La seule difficulté de ce passage est en ce que Quintilien assure que cette satire de Varron est la première ; car comment cela pourroit il estre, puisque Varron estoit beaucoup plus jeune que Lucilius ! Quintilien n'a pas voulu dire que la satire de Varron fust la première dans l'ordre des temps, il sçavoit bien qu'à cet égard elle estoit la dernière, mais il a voulu faire entendre que cette satire ainsi meslée, tenoit plus des satires d'Ennius & de Pacuve, qui s'estoient donné beaucoup plus de liberté dans cette composition, que de celles de Lucilius, qui avoit esté plus sévère & plus chaste.

Il ne nous reste plus aujourd'huy de ces satires de Varron, que quelques fragments, le plus souvent fort corrompus, & que les titres, dont la plupart sont doubles & triples, ce qui fait voir la grande variété des sujets qu'il y avoit traitez. Nous avons encore de ce Varron ses six derniers livres de la langue Latine qu'il avoit adressés à Cicéron, & ses trois livres de la chose rustique, qu'il composa à quatre-vingts ans, & qui ne se sentent nullement de la foiblesse de cet âge. Tous ces ouvrages ne servent qu'à nous faire regretter davantage la perte de ses satires. Quand on a lû ces livres, que l'on connoist d'ailleurs la grande réputation de ce personnage, qui fut un des Généraux que Pompée employa dans la guerre contre les Pirates où il servit si utilement, que Pompée l'hónora d'une couronne rostrale, & que l'on sçait que d'un commun consentement il fut appelé le plus sçavant & le plus grand esprit des Romains, & que Cicéron luy donne ce grand éloge qu'il estoit seul Romain, & qu'auprès de luy les autres citoyens n'estoient que comme des estrangers dans leur propre patrie, il est impossible de ne pas souhaiter de voir au moins des restes de ces satires qui avoient esté receûs avec tant d'applaudissement. J'ay donc cru que je ferois une chose agréable à cette Compagnie de luy pré-

fenter icy quelques fragments choisis de sa prose & de ses vers, qui en faisant juger de son génie, pourront en même temps faire honneur à ses mœurs, & n'être pas inutiles pour les nôtres.

Les richesses, la naissance, le grand sçavoir même, sont souvent de grands obstacles à la sagesse, c'est pourquoy Varron disoit dans une de ses satires : *Neque auro, aut genere, aut multiplici scientia sufflatus quærit Socratis vestigia.* Ceux qui sont bouffis de leurs richesses ou de leur noblesse, ou de la grande variété de leur sçavoir, ne cherchent guère les traces de Socrate pour les suivre.

Les Stoïciens avançoient que le sage estoit seul riche. Mais il y avoit d'autres philosophes qui renversoient cette proposition, & qui soutenoient que le riche estoit seul sage. Varron montrait la fausseté de ce principe, & faisoit voir l'inutilité des richesses pour procurer les véritables biens :

Non fit thesauris, non auro pectus solutum,

Non animis demunt curas ac religiones

Perfarum montes, non divitis atria Crassi.

Ni les trésors, ni toutes les richesses du monde ne procurent la liberté de l'esprit, & toutes les montagnes d'or des Perses, & les magnifiques palais de Crassus n'appaisent point les inquiétudes, & ne délivrent pas l'ame du joug de la superstition.

Les siècles les plus heureux ont produit de méchants poètes, & ces méchants poètes ont toujours esté exposez aux traits de la satire. Varron ne les avoit pas épargnez. *Quum Quintipor Clodius tot comædias sine ulla fecerit Musa, ego unum libellum non edolem!* Lorsque Clodius fils de Quintus a fait tant de comédies sans aucun génie, & en dépit des Muses, est ce que je ne pourrai pas fabriquer un petit livre bien ou mal!

Il ne dépend pas de nous de corriger les autres, mais il dépend de nous de les souffrir, & l'on gagne beaucoup

par cette patience. C'est ce que Varron enseignoit dans ces vers :

Vitium uxoris aut tollendum , aut ferendum est ;

Qui tollit vitium , uxorem commodiorem præstat.

Qui fert , se se meliorem facit.

Il faut ou corriger sa femme , ou la souffrir. Celui qui la corrige la rend meilleure , & celui qui la souffre , se rend meilleur.

La mauvaise honte produit souvent les mêmes effets que le vice , c'est pourquoy rien n'est plus utile que de montrer que c'est une folie à un homme sage de s'affliger de passer pour fou dans l'esprit des sots. Cela ne se peut autrement. Socrate l'a prouvé dans un de ses dialogues , & Varron traitant le même sujet , en donne la raison dans une comparaison fort juste : *Nam ut argutis & veteriosis lutea quæ non sunt æque ut lutea videntur , sic insani sani & furiosis videntur insani.* Car comme les choses qui ne sont nullement jaunes , paroissent pourtant jaunes à ceux qui ont la jaunisse , de même les sages paroissent sots aux sots.

Les avares ont essuyé dans tous les temps bien des traits de satire , mais personne n'a mis leur folie dans un plus grand jour que Varron dans ces vers :

. *Denique avarus*

Quis sanus ! Cui si stat terra & traditur orbis ,

Furando tamen , & morbo stimulatus eodem

Ex se se aliquid quærat , cogatque peculi.

Enfin l'avare peut il estre sage ! Donnez-luy la terre & le monde entier ; possède toujours de sa même maladie , il se volera luy-même , & se privera de tout pour mettre quelque chose en reserve & faire un magot.

Il n'y a rien où il soit plus dangereux de se tromper que dans le choix de ceux qu'on prend pour guides dans

l'estude de la sagesse, car la philosophie a eu ses hérésies comme la Religion, & pour un philosophe qui nous mène dans le bon chemin, il y en a cent qui nous égarent. Les uns perdant de vue la foiblesse naturelle à l'homme, l'égalent à Dieu; & les autres, oubliant sa grandeur & sa noblesse, le dégradent jusqu'à l'état des bestes. C'est contre ce mauvais choix que Varron veut précautionner ses lecteurs, en leur disant : *Qu'un malade dans les rêveries de sa fièvre ne tene rien de si ridicule & de si extravagant que quelque philosophe ne le débite comme un principe seur & incontestable :*

Postremo nemo ægrotus quicquam somniat

Tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus :

* Il parle à la manière des anciens Romains, qui ne connoissoient d'autre cuisinier que celui qui alloit moudre au moulin, & qui faisoit le pain. *Nec pistorem ullum noverunt nisi eum qui in pistino pisset farinam.* Dit le même Varron. Deux mille cinq cens écus. Deux écus & demy.

Dans tous les temps il y a eu des hommes qui ont fait consister le souverain bien dans la bonne chère. On a vu des particuliers, comme un Apicius, & comme un Catus dans Horace, faire pour l'instruction de leurs cuisiniers comme des cours de cuisine, & mettre tout leur esprit & toute leur application à marquer la nature de toutes choses, les différentes saveurs, les proportions, les harmonies, les goûts pour faire du mélange de différentes qualitez un ragoust exquis, dont on peut dire comme de l'harmonie du monde, *Rerum concordia discors*. Pour confondre ces docteurs de la science de la gueule, comme parle Montagne, Varron leur dit : * *Si quantum operæ sumpsisti ut tuus pistor bonum faceret panem, ejus duodecimum philosophiæ dedisses, ipse bonus jam pridem esses factus. Nunc illum qui norunt, volunt emere millibus centum, te qui novit nemo centussis. Si de toutes les peines que tu as prises pour rendre bon ton cuisinier, tu en avois seulement employé la douzième partie à estudier la philosophie, tu te serois rendu bon toy-mesme. Présentement ceux qui connoissent ton cuisinier sont prêts de l'acheter cent mille sesterces, & de toi, ceux qui te connoissent, n'en donneroient pas cent.*

Horace se plaint que de son temps la licence s'estoit si fort

fort glissée dans les mœurs, & sur tout dans l'éducation des filles, qu'on n'y voyoit plus aucun vestige de l'ancienne retenuë & de l'ancienne pudeur. *Le plus grand plaisir de nos filles à marier, dit-il, c'est d'apprendre les danses lascives des Ioniens; à cet âge elles n'ont point de honte de se rendre les membres souples, & de les former à des postures deshonnêtes; dès leur tendre enfance elles ne respirent qu'un amour criminel:* Liv. 3. Od. 6

*Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, & fingitur artubus
Jam nunc, & incestos amores
De tenero meditatur ungui.*

Varron avoit vû la naissance & le premier progrès de cette corruption, & c'est pour en donner de l'horreur qu'il rapporte les beaux préceptes que l'on donnoit déjà aux filles; préceptes entièrement semblables à ceux qu'on leur donne aujourd'hui dans nos Opéra, & qui produisent aussi les mêmes effets. Voici comme il parle :

*Properate vivere pueræ,
Quas finit atatula ludere,
Esse, amare, & veneris tenere bigas.*

Jeunes filles, hastez-vous de vivre, vous à qui la jeunesse permet de rire, d'être à table, d'aimer, & de tenir les rênes du char de Venus. Qu'arrivoit-il de là? *Non solum innubæ fiunt communes, dit le même Varron, sed etiam veteres puellascunt.* Non seulement les jeunes filles deviennent débauchées, mais les vieilles mesmes les imitent & font les jeunes. Ce n'est pas ainsi, adjouste-t-il, que nos ancêtres élevoient leurs filles. Ils ne souffroient pas mesme chez eux qu'elles parussent à leurs festins, de peur que leurs oreilles ne fussent abreuvées de quelques mots libres & qui sentissent l'amour. *Virgo de convivio abdicatur, quod majores nostri virginis acerbæ aures veneris vocabulis imbui noluerunt.*

Voilà une légère idée des satires Ménippées de Varron.

Le livre de Sénèque sur la mort de Claudius , celui de Boëce de la Consolation de la Philosophie , celui de Pétrone , & les Césars de l'Empereur Julien , sont autant de satires Ménippées , entièrement semblables à celles de Varron. Mais le titre de la satire de Pétrone n'est pas *satyricon* par un *y* , car cet ouvrage n'a aucune affinité , aucune ressemblance avec la poésie satyrique des Grecs. Mais *satyricon* ou *satiricon* à *satira* , comme je l'ay expliqué.

Nos auteurs François ont aussi écrit dans ce genre , & nous avons en nostre langue deux ouvrages de ce caractère ; qui ne cèdent l'avantage , ni à l'Italie , ni à la Grèce. Le premier , c'est le Catholicon , qui porte même le nom de satire Ménippée , où les États tenus à Paris par la Ligue en 1593. sont si ingénieusement dépeints & si parfaitement tournez en ridicule , & qui fut si favorablement reçu des deux partis. L'autre , c'est la pompe funèbre de Voiture par Sarrafin , où le sérieux & le plaisant sont mêlez avec une adresse merveilleuse. Je mettrois aussi du nombre de nos satires Manippées l'ouvrage de Rabelais , si sa prose estoit plus mêlée de vers , & si par les ordures affreuses qu'il y a semées , il n'avoit corrompu la nature & le caractère de cette seconde espèce de satire , & donné une très mauvaise idée de sa vie & de son cœur , lorsqu'il cherche à en donner une fort bonne de ses études & de son esprit.

Voilà l'état auquel Horace trouva la satire. Il avoit devant les yeux les satires dramatiques , ou Exodes , qui bien que remplies d'obscénitez & de grossièretes qu'il condamnoit , ne laissoient pas de renfermer beaucoup de plaisanteries & beaucoup de sei. Il avoit aussi l'autre sorte de satire , je veux dire les discours d'Ennius , ceux de Pacuve & ceux de Lucilius , & il pouvoit profiter des unes & des autres.

Ennius avoit le premier dégrossi & poli l'ancienne poésie , il avoit banni la rudesse des vers Saturniens & appris aux poëtes à grimper sur le Parnasse , dont les chemins leur estoient inconnus. C'est ce qu'il dit luy-même :

..... *Scriptere alii rem*
Versibu' quos olim Fauni vatesque canebant ,
Quum neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat.

Les autres ont escrit les guerres en des vers que les Faunes & les devins chantoient jadis dans les bois, lorsque personne n'avoit encore surmonté les rochers des Muses, & qu'on n'avoit aucun soin de sa diction. C'est pourquoy Lucrèce dit de luy, qu'il fut le premier qui rapporta de l'Helicon une couronne immortelle :

..... *Qui primus amæno*
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam.

Aussi Ennius avoit-il si bonne opinion de sa poésie, qu'il disoit dans le premier liv. de ses Annales, que l'ame & l'esprit d'Homère estoient passés dans son corps par la loy de la Métémpsychose. Mais comme Horace l'a remarqué, beaucoup de ses vers trop durs ou trop légers, *gravitate minores*, & sur tout le défaut d'art, soutiennent mal sa vanité & démentent la doctrine de Pythagore. Ovide a fort bien jugé d'Ennius quand il a écrit :

Ennius ingenio maximus, arte rudis

Inst. liv. 2.

Et ailleurs,

Ennius arte carens.

Ce jugement est très juste ; & c'est à tort qu'un sçavant homme a voulu s'y opposer. Il n'est pas même difficile d'en donner la raison. L'art manquoit à Ennius, parce que comme il n'avoit pas encore eu le temps d'estudier les originaux Grecs, & de démeſſer tout le mystère de la composition du poëme Epique & du poëme Dramatique, il n'avoit nullement connu ce que c'est que la fable & la constitution ou l'unité du sujet qui fait l'ame de ces poë-

mes. Cela est si vray, que ses Annales ne sont pas tant un poëme qu'une histoire. A l'égard du poëme Dramatique, comme il n'estoit que traducteur, il n'avoit besoin que de son esprit pour attraper la noblesse & la majesté de la tragédie Grecque. Tous les défauts qu'on luy a reprochez n'empeschent pourtant pas qu'il ne doive estre regardé comme fort grand poëte par rapport à tous les poëtes Latins qui l'avoient précédé, & il mérite tous les éloges que les anciens luy ont donnez. Mais par rapport à ceux qui l'ont suivi, son mérite diminué, & il est encore grossier. C'est ce que Properce a voulu faire entendre, quand il a dit :

Ennius hirsuta cingat sua tempora quercu.

Qu'Ennius ceigne son front d'une couronne grossière & sans art. Quintilien a fort bien jugé de ce poëte, quand il a escrit : *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem quantam religionem.* Nous devons révéler Ennius comme nous révèrons les anciens bois sacrez, dont les chesnes aussi élevez qu'antiques ne sont plus si agréables par leur beauté que respectables par la religion qui les a consacrez.

Mais pour ce qui est de ses satires, comme c'est un poëme tout Romain, le défaut d'art qu'on a reproché à Ennius ne devoit pas estre si sensible dans cet ouvrage, & je ne doute pas que ce ne fust ce qu'il avoit fait de plus parfait.

A l'égard de son neveu Pacuve, les fragments qui nous en restent sont si peu considérables & si peu suivis, qu'ils ne peuvent nullement servir à nous faire juger sûrement de son esprit & de ses ouvrages. Nous sommes obligez de nous en rapporter à ce que les anciens en ont dit. Par un endroit de l'orateur de Cicéron, il paroist que ses vers passioient pour mieux travaillez & plus ornez que ceux de son oncle, qui estoit plus négligent dans sa composition : *Ennio delector, ait quispiam, quod non discedit à communi*

more verborum : Pacuvio , inquit alius ; omnes apud hunc ornati elaboratique sunt versus : multa apud alterum negligentius. Un autre loüange qu'on luy donnoit, c'est d'estre plus sçavant que tous les autres poëtes. C'est ce qu'Horace luy accorde luy-mesme :

Aufert Pacuvius docti famam senis , Accius alti.

*Epist. 1. l. 2:
v. 58.*

Pacuve remporte la loüange d'estre plus sçavant , Accius d'estre plus sublime. Ce qui est confirmé par Quintilien : Virium tamen Accio plus tribuitur ; Pacuvium videri doctiorem , qui esse docti affectant , volunt. On trouve pourtant plus de force à Accius , & ceux qui affectent de passer pour sçavants , trouvent plus de sçavoir dans Pacuve. Cette réputation de sçavoir venoit sans doute de beaucoup de traits de physique qu'il avoit meslez dans ses écrits , comme je l'ay prouvé dans mes Remarques.

Pour ce qui est de Lucilius , il estoit plus poli & plus limé qu'Ennius & que Pacuve , mais il avoit encore bien des défauts ; sa poésie estoit un fleuve , mais un fleuve plein de bouë & de limon. Il avoit assez de sel de & plaisanterie , mais nul badinage , nulle gentillesse dans l'esprit. Ses satires n'estoient pas proprement des railleries , mais des libelles. Sa composition estoit encore dure & peu travaillée ; il chargeoit ses vers de paroles inutiles , & de reprises qui jettoient son lecteur dans un labyrinthe dont il ne pouvoit sortir. Un autre vice encore de sa composition , c'est qu'il y avoit fait un mélange fort bizarre de Grec & de Latin. Cette nouveauté ne luy avoit pourtant pas esté inutile , car elle luy avoit attiré des admirateurs si zélés , qu'ils le préséroient à tous les poëtes , & qu'il y en avoit mesme qui portoient des foüets sous leurs robes pour en frapper ceux qui oseroient s'opposer à leur sentiment. Je ne sçay mesme si ce mélange n'avoit pas contribué à tromper Quintilien , ce rhéteur si sage & si bon critique , car il a trouvé dans Lucilius une érudition merveilleuse , *Eruditio , dit-il , in eo mira &c.* Ce qui est entièrement op-

posé au jugement de Cicéron , qui , quoy-que d'ailleurs grand partisan de ce poëte, n'y a trouvé qu'une doctrine fort médiocre : *Et scripta illius leviora*, dit-il, *ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris*. Ses ouvrages sont assez légers. On y trouve beaucoup de plaisanterie & peu d'érudition.

Voilà quels ont esté les poëtes & les ouvrages sur lesquels Horace s'est formé. Comme il avoit un heureux génie & le secours de l'érudition, il s'éleva beaucoup plus au dessus de Lucilius, que celui-cy ne s'estoit élevé au dessus des autres poëtes qui avoient esté avant luy. Mais il ne laisse pas de se regarder toujours comme son inférieur à cause de l'invention, dont il luy fait tout l'honneur, parce qu'effectivement il avoit donné un nouveau tour à la satire, & y avoit mieux attrapé l'air de la vieille comédie. Si nous avons tous ces poëmes, nous verrions l'usage qu'Horace en avoit fait. Car il ne faut pas douter qu'il n'ait beaucoup emprunté d'eux. Et nous pourrions luy dire ce que Cicéron disoit à Ennius qui avoit pillé Névius : *Ab illis sumpstisti multa si fateris, vel si negas, subripuisti*. Tu as emprunté d'eux beaucoup de choses, si tu l'avouës, & si tu le nies, tu les as volées.

Voilà tout ce que je puis dire en général sur la satire. Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce sujet ; J'en ay assez dit pour faire juger de la nature des satires d'Horace, & de celle des poëtes qui l'ont devancé & de ceux qui l'ont suivi. Cependant le lecteur doit se souvenir que le nom de satire en Latin ne convient pas moins à des discours qui sont faits pour louer la vertu, qu'à ceux où l'on s'est proposé de blâmer le vice. Il n'en est pas de même dans nostre langue où le seul nom de satire fait trembler ceux qui ont des vices qu'ils voudroient cacher sous le masque de la vertu, ou à qui la conscience reproche des fautes secretes :

. Cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpa.

Car en François qui dit *fatire*, dit un ouvrage plein de médisances & de railleries, & fait sur tout pour reprendre les vices & les défauts, & pour relever les sottises, les impertinences, & les ridicules qui regnent en certains temps & dans certaines personnes. Le mot ne laisse pourtant pas d'estre toujours le mesme; mais les Latins dans les titres de leurs livres n'ont eu égard le plus souvent qu'au mot & à l'estenduë de sa signification fondée sur l'étymologie, au lieu que les François n'ont regardé qu'au premier & au plus grand usage que l'on en a fait dans ses commencements, de railler & de médire. Ainsi ce mot doit toujours estre escrit en Latin par un *u*, ou par un *i*, *sat-ura*, ou *satira*, & en François par un *i* simple. Ceux qui l'ont escrit avec un *y*, ont cru avec Scaliger Heinſius & beaucoup d'autres, que les divinitez des bois, que les Grecs appelloient *satyres*, & les Romains *Faunes*, avoient donné leur nom à ces pièces, & que du mot *satyrus*, on avoit fait *satyra*, & que ces satires avoient une grande affinité avec les pièces satyriques des Grecs. Ce qui est entièrement faux, comme Casaubon l'a fort bien prouvé, en faisant voir que du mot *satyrus*, on ne peut jamais former *satyra*, mais *satyrica*, & en marquant les différences essentielles qu'il y avoit entre les poëmes satyriques des Grecs & les satires des Romains. M.^r Spanheim dans sa sçavantes Préface des Césars de l'Empereur Julien, a adjousté de nouvelles réflexions à ce que ce judicieux critique en avoit escrit, & il a establi avec beaucoup de jugement cinq ou six différences très sensibles entre ces deux poëmes. Les Grecs n'ont jamais rien eu d'approchant de la satire Romaine que leurs *Silles*, qui estoient aussi des poëmes mordants, comme on peut facilement le reconnoître encore par quelques fragments qui nous restent des Silles de Timon, & qui ressemblent si fort à la plupart des traits des satires d'Horace, qu'ils pourroient fort bien estre appellez des satires, comme les satires pourroient estre appelées des *Silles*. Il y a pourtant cette différence essentielle que les *Silles*

des Grecs estoient des parodies d'un bout à l'autre, ce qu'on ne peut pas dire des fatires des Romains, ou si l'on trouve quelquefois quelque parodie, on voit bien que ce n'est qu'en passant, & que le poëte n'a eu garde d'en abuser; & par conséquent la parodie ne fonde pas l'essence de la satire, comme elle fonde l'essence des Silles.

C'est en vain que le sçavant Heinsius, dans son traité de la satire d'Horace a voulu s'opposer à ce que Casaubon a écrit, & prouver contre luy que la satire des Romains ne différoit en rien des satyres ou poëmes satyriques des Grecs. Tout son ouvrage n'est fondé que sur des veües très fausses, comme il seroit aisé de le démontrer. Mais je croy que ce qu'on vient de dire suffit, & la vérité me paroist établie d'une manière assez sensible.

Au reste, sous prétexte que les invectives & les railleries sont le fondement de la satire, on pourroit peut-estre s'imaginer que toutes les sortes de poëmes où les anciens ont répandu leur bile, peuvent estre compris sous ce nom, & que les iambes d'Archilochus, qui estoient si picquants & si amers, qu'ils réduisoient au désespoir ceux qu'ils attaquoient, ne méritent pas moins le nom de fatires que celles de Lucilius & d'Horace. Mais rien ne seroit plus mal fondé. Horace a imité les poësies d'Archilochus :

Epist. 19. l. 1.

. *Numeros animosque secutus*

Archilochi.

Nous avons dans le v. liv. des pièces où il paroist avoir trempé sa plume dans le fiel de ce poëte Grec. Il n'y a rien de plus amer que l'ode iv. contre Ménas, que l'od. v. contre Canidie, que la viii. & la xii. contre une vieille débauchée. Cependant Horace, ni personne après luy, n'a donné le nom de fatires à ces pièces, & nous n'oserions le leur donner. Les railleries peuvent estre les mesmes, sans que les ouvrages où elles sont employées cessent d'estre différents si leur nature est différente. Horace appelle Gorgonius *puant* dans ses fatires, *Gorgonius hircum*; il donne le mesme trait à Mævius

Mæviuſ dans l'ode x. du liv. v. *Olentem Mævium*. Cette Ode ne laiſſe pourtant pas d'eſtre un poëme très différent de la ſatire; & ce ne feroit que très improprement & par emprunt qu'on luy donneroît ce nom, car les raileries ne fondent pas l'eſſence de la ſatire, & elle eſt un poëme différent des Odes, & par la variété de ſes ſujets, & par la nature du vers qu'elle employe. Quoy-qu'il ſoit vray, comme l'a fort bien dit Ariſtote, que le vers ne fonde pas proprement l'eſſence du poëme, & que ce ſoit la nature de l'imitation qui le conſtituë, cependant quand on a enfin trouvé le genre de vers qui luy convient, & qu'on s'y eſt arreſté, ce genre de vers entre naturellement dans la définition de ce poëme. Par exemple, la tragédie Grecque fut long-temps ſans le vers qui luy convenoit, mais l'iambe-trimetre ayant enfin eſté trouvé le plus propre, & ayant ſuccédé au tétrametre, dont elle s'eſtoit ſervie pendant qu'elle eſtoit toute ſatyrique & pleine de danſes & de mouvement, ce vers iambe-trimetre ſi propre à la converſation & à l'action, entra dans la définition de la tragédie. Il en eſt de meſme de la ſatire; elle ne s'arreſta pas d'abord à une ſeule ſorte de vers, elle flotta, pour ainſi dire, entre le vers hexametre, le trochaïque, & le tétrametre, comme nous l'avons veû. Mais après que les plus grands poëtes ſatyriques luy ont entièrement conſacré le vers hexametre comme le plus convenable, ce vers renfermé dans les bornes marquées, & qu'Horace ſeul a ſceu garder, ne conſtituë pas moins l'eſſence de ce poëme que la nature de ſon imitation, & l'objèt qu'il ſe propoſe. Ainſi la ſatire eſt un poëme en vers hexametres ſimples, & qui tiennent de la converſation, fort varié, & qui aſſaiſonné du ſel & des raileries de la vieille comédie, renferme pluſieurs choſes inſtructives & utiles pour les mœurs.

Après avoir expliqué la nature, l'origine & le progrès de la ſatire, noſtre ſujet nous conduiroit naturellement à parler de la naiſſance & du progrès de la ſatire Françoisè, & à examiner ſi elle eſt ſupérieure ou inférieure à la La-

tine, & en quoy confiste l'avantage ou le defavantage qu'elle peut avoir.

En second lieu, il nous meneroit à porter un jugement sur les trois satiriques Latins qui nous restent, Horace, Perse & Juvenal. Jule Scaliger s'est infiniment trompé dans le jugement qu'il en a porté dans le vi. liv. de sa poétique. Car il a avancé : que, *Juvenal estoit aussi préférable à Horace, qu'Horace est meilleur poëte que Lucilius. Sed enim tanto antepondere decet Horatio, quanto melior Horatius Lucilio judicatur.* Casaubon n'a pas parlé si ouvertement, mais on voit bien qu'il donne beaucoup à Juvenal & à Perse. Hemsius est fort éloigné de leur sentiment. L'examen de toutes les raisons qu'on pourroit alléguer de part & d'autre, donneroit lieu à une critique sérieuse & utile.

En troisième lieu, nostre sujet demanderoit que l'on comparast les trois satiriques Latins aux deux satiriques François qui ont effacé tous leurs rivaux dans ce genre de poésie, & que l'on recherchast les causes de ce qu'une nation aussi ingénieuse que la nostre & aussi portée à la médisance, & à la raillerie, comme le témoignent ses chansons, dont Rome & Athènes pourroient estre jalouses, a eu tant de peine à réussir à la satire, que ce n'est que dans le dernier siècle qu'on a vû ce poëme prendre quelque forme, & que nous ne comptons encore que deux poëtes satiriques jusqu'à nostre temps, les noms de ceux que l'exemple de Regnier porta à le suivre, n'estant pas mesme connus aujourd'huy. Car qui est-ce qui connoist Sigone, Mouin, Touvant, Berthelet, &c. qui ont tous fait des satires.

Ceux à qui les succès de M. Despreaux ont inspiré le courage d'entrer dans cette lice, sont bien supérieurs à tous ces gens là ; on voit dans leurs essais du génie, & si ce génie estoit nourri par de bonnes études, il se fortifieroit & se perfectionneroit, & nous aurions le plaisir de voir que comme nous égalons déjà les anciens par la beauté de

cette sorte de poésie, nous les surpasserions par le nombre des poètes qui s'y feroient distinguez.

Il n'y en eut que trois sous la République dans l'espace de près de 150. ans, qui s'écoulèrent depuis la naissance d'Ennius jusqu'à la mort de Lucilius.

Il n'y en a eu de même que trois sous les Empereurs dans le cours de près de 160. années depuis la naissance d'Horace jusqu'à la fin de la vie de Juvenal.

Et parmi nous, un seul regne en auroit produit un plus grand nombre, si on estoit entré dans une noble émulation, & qu'on eust appelé l'art au secours de la nature. Car on peut dire de nostre nation sur la satire ce qu'Horace disoit de la sienne sur la tragédie :

Nam spirat satiram satis & feliciter audet.

Horace dit q
Nam spirat
tragicum.

Enfin le sujet demanderoit nécessairement que l'on examinast, si la satire est un poëme permis, & que l'on puisse faire en conscience. Il est constant que les Loix des XII. tables l'avoient sévèrement défendu, comme je l'ay déjà expliqué. Mais alors c'estoit un poëme très grossier, & on l'avoit porté à un tel excès d'emportement & de rage, que personne n'estoit épargné, de sorte qu'on eut besoin du secours des Loix pour arrêter ce dangereux torrent d'invectives & de médisances atroces. Au lieu que dans la suite ce poëme changea presque entièrement de nature, & les poètes y meslèrent tant de politesse, & le remplirent de préceptes si utiles pour la doctrine & pour les mœurs, qu'ils donnèrent par là un bon passeport à leurs railleries, & qu'en gagnant la faveur des grands & des princes, ils se mirent à couvert de la Loy. Lucilius, Horace, Juvenal & Perse ont fait impunément des satires; ils ne se contentoient pas de désigner les gens par leurs emplois, & par leurs dignitez, qui auroient suffi pour les faire connoître; ils les nommoient par nom & par surnom; & ni le Sénat, ni Auguste, ni Néron, qui y avoit encore plus d'intérêt, ni Domitien, ni Trajan n'ont cherché à réprimer cette li-

cence. Cela est certain, mais ce n'est pas là le point de la difficulté, & il ne s'agit pas de sçavoir ce que des payens ont pû faire, leur autorité ne pouvant & ne devant estre d'aucun poids pour nous qui avons des règles plus parfaites. La question est de sçavoir si nous le pouvons aujourd'hui; si des Chrestiens peuvent en sûreté de conscience s'occuper à ce genre de poésie. Le caractère de la Religion Chrestienne est la charité, qui renferme l'amour du prochain. Tout ce qui peut nuire à nostre prochain, ou qui peut l'affliger est incompatible avec cet amour. Les ennemis de la satire tireront de là aisément la conséquence. D'ailleurs le ménagement que nous devons avoir pour nostre prochain dans la correction & la conduite que nous devons tenir, sont si précisément marquez dans l'Evangile, qu'il paroît bien difficile d'accorder la satire avec ces devoirs qui nous sont si formellement prescripts.

Les partisans de la satire ne demeureront pas sans réponse, & ils tireront l'apologie de ce poème du fond de sa nature & de sa définition. C'est un poème destiné à reprendre les vices & à relever les sottises & les ridicules; non seulement la Religion le souffre & le permet, mais elle le demande. C'est un poème utile pour les mœurs, il ne peut donc estre opposé à la Religion, rien de tout ce qui leur est utile, & dont la fin est un bien par conséquent, ne pouvant luy estre opposé; & rien de tout ce qui luy est opposé le moins du monde, ne pouvant avoir la moindre ombre d'utilité. Ce n'est donc pas la satire qui est criminelle, c'est l'abus qu'on en peut faire, en ne gardant ni les mesures ni les bornes qu'elle doit avoir. Malheur à ceux qui s'en serviroient par malignité, ou par un esprit de vengeance, & pour faire à leur prochain des playes qu'ils ne sçauroient guérir.

Voilà de grands sujets, mais c'est une matière trop vaste pour estre renfermée dans un seul discours, elle peut donner lieu à plusieurs dissertations fort estendues.

J'adjousteray seulement icy que la satire est un poème

beaucoup plus difficile que l'on ne s'imagine. Premièrement, elle est difficile par les ménagements qu'il y faut garder; le chemin est glissant & environné de précipices.

En second lieu, elle est d'autant plus difficile, qu'elle a moins de pardon à espérer, car celui qui s'érige en Censeur public, doit estre exempt de tous les vices, de tous les deffauts, & de tous les ridicules qu'il reprend dans les autres, *integer ipse*, ou n'attendre aucun quartier. Il cherche à faire rire, & il le fera à ses dépens.

Une troisième raison de sa difficulté, c'est l'amour propre & la pente qu'on a à se tromper soy-mesme, en prenant pour génie & pour talent de la poésie une facilité à rimer, & une malignité naturelle aiguïssée par une jalouse envie de médire & de blasmer. Ce n'est pas là le caractère de la satire. C'est un poëme qui a ses loix comme les autres, & pour y réussir il faut non seulement du génie & de l'art, mais un sçavoir profond, nourri de la plus sublime philosophie, & égayé par tout ce qui peut luy oster ses épines & l'adoucir. Un ignorant peut faire une bonne chanson, un bon madrigal, mais il ne fera jamais une bonne satire; & quant à l'envie de médire & de blasmer, rien n'est plus opposé à la nature de ce poëme. Il oste le masque aux vices, il peint au naturel les deffauts & les ridicules des hommes, mais jamais il ne donne au vice les couleurs de la vertu, ni à la vertu les couleurs du vice. Le mérite luy est toujours précieux. Lucilius louoit Scipion & les plus grands personnages de Rome, dans le mesme ouvrage où il s'acharnoit sur Lupus & sur Métellus;

Scelicit uni æquus virtuti atque ejus amicis.

Ne respectant que la vertu seule, & ceux qu'elle avoit pour ses favoris.

*Hor. sat. 2.
liv. 2.*



P R E M I E R M E M O I R E
S U R L' O R I G I N E
D E S L E T T R E S G R E C Q U E S.

Par M. l'Abbé R E N A U D O T.

LA question qui regarde l'origine des Lettres Grecques qui fut agitée dans une de nos assemblées, à l'occasion des Lettres Attiques dont parle Pausanias, pourroit estre le sujet d'une ample Dissertation, & plusieurs sçavants ont traité cette matiere. Elle a esté esclaircie par divers Auteurs qui ont escrit sur la verité de la Religion Chrestienne; parce qu'un des plus grands principes dont les anciens Peres se sont servi contre les Payens, a esté de prouver que l'antiquité des saintes Escritures est fort superieure à tout ce qu'il y a de plus ancien dans le Paganisme. Elle l'a aussi esté plus particulièrement examinée par ceux qui ont escrit de l'origine des langues. Mais un de ceux qui a le mieux esclairci ce qui a rapport à cette question est Joseph Scaliger dans ses notes sur la Chronique d'Eusebe, dans lesquelles il a inferé une sçavante Dissertation, par laquelle il a prouvé que les Lettres Grecques & celles de l'Alphabet Latin, qui en ont esté formées, tirent leur origine des anciennes Lettres Phéniciennes, ce qu'il a montré non seulement par le temoignage de plusieurs auteurs, mais aussi par les figures de differents alphabets anciens, qu'il a comparez ensemble, dont il a conclu que les noms & les figures des Lettres avoient un tel rapport, qu'on ne pouvoit douter qu'elles n'eussent la mesme origine.

Ceux qui ont escrit depuis, ont presque tous suivi & copié Scaliger, adjoustant seulement divers passages qu'il s'estoit contenté d'indiquer, & ce qui a esté fait de meil-

leur depuis ce temps-là, roule sur ses observations.

Walton a écrit aussi fort au long sur cette même question dans le 5. chapitre de ses *Prolegomenes* sur la Bible Polyglotte d'Angleterre. Purchas dans le *Traité Anglois* qu'il a mis au commencement de son premier volume, a ramassé tout ce qui avoit esté dit de plus curieux sur le même sujet, & il y a joint plusieurs Alphabets, mais la plupart faux & de pure invention.

Thevet, Angelo Rocca, l'auteur de la description de la Bibliothèque Vaticane, celui qui a fait imprimer 70. Alphabets différents à Rome, Postel dans son *Alphabet* de douze langues & d'autres qui les ont copiez, avoient une si médiocre connoissance des langues, & même de la matiere, qu'on ne peut faire aucun fond sur ce qu'ils en ont écrit, puisqu'ils ont donné un assez grand nombre d'Alphabets imaginaires qui ne furent jamais, & les observations qu'on en pourroit tirer, seroient entièrement frivoles.

Ainsi pour éclaircir la question avec méthode, il faut établir quelques propositions préliminaires qui y ont rapport.

La principale est que de tous les livres, qui non seulement restent encore, mais de tous ceux qui ont esté connus par les Payens, il n'y en a point qui ne soit beaucoup plus récent que les livres de Moÿse. C'est ce que Joseph a prouvé clairement dans ses livres contre Appion : Eusebe dans la *Préparation évangélique* : Clement Alexandrin, & en un mot tous les anciens Apologistes de la Religion Chrestienne. Joseph prétend que les Grecs n'avoient rien de plus ancien que la Poësie d'Homere, Bochart le refute sur ce qu'il y avoit eu plusieurs Poëtes avant luy. Cependant du temps de Joseph, ce qu'il disoit estoit vray, puisque les Grecs même reconnoissent que la plupart des vers qu'on faisoit passer comme plus anciens estoient supposés, comme plusieurs sçavants hommes l'ont prouvé en parlant de ceux d'Orphée.

Puisqu'il est donc certain que les Livres sacrez sont beau-

coup plus anciens que tout ce que les Payens avoient entre les mains, ils'ensuit que les Lettres estoient aussi plus anciennes que celles des nations distinguées du peuple de Dieu.

On ne croird pas qu'il soit necessaire de faire attention sur les fables que racontent les Egyptiens touchant le nombre prodigieux de Livres qu'ils attribuent à leur Mercure Trismegiste. Les deux ouvrages que nous avons sous son nom portent des marques si certaines de nouveauté, qu'il n'y a personne qui doute presentement de leur supposition. Le temoignage de Jamblichus est trop recent, & la superstition de ce philosophe trop grossiere, pour luy laisser la moindre autorité : & tout ce que le Pere Kircher a dit dans son *Prodromus, Lingua Aegyptiaca restituta*, & dans son *Oedipus Aegyptiacus* sur l'antiquité de ces Livres & des Lettres Egyptiennes, en a encore moins. On ne doit pas adjouster plus de foy à ce qu'il dit de tant de Livres en langue Egyptienne sur les antiquitez du Pays, sur la Physique & sur l'Astronomie. Car quoy-qu'il en donne un Catalogue, on est assuré que ni luy ni personne ne les ont jamais veûs. Walton & tous ceux qui ont escrit depuis, en jugent de cette maniere, & ce qu'on doit adjouster, est que les passages qu'il cite des Auteurs Arabes, qui se reduisent neantmoins à deux ou trois, très meprifables, meritent encore moins de consideration que les autres preuves, dont tous les sçavants ont tellement reconnu la foiblesse qu'on ne les cite que pour les refuter. Les Arabes dont plusieurs ont parlé des Lettres anciennes Egyptiennes, n'en ont eu aucune connoissance, jusques-là mesme que souvent il paroist qu'ils n'ont pas distingué les Lettres Egyptiennes d'avec les Grecques. Quelques Alphabets qui se trouvent dans leurs Livres, sont faits à plaisir, comme ceux qui se trouvent dans les Livres de Magie, & ils ont rapport aux Talismans & à l'Astrologie judiciaire, dont cette nation a toujourns esté fort prevenüe.

*Prodrom. Aeg-
gypt. c. 19*

On ne croird donc pas qu'il y ait la moindre attention à faire sur ce que dit le Pere Kircher, que les Lettres telles que

que les Egyptiens ou Costes les ont encore presentement, sont les anciennes Lettres Egyptiennes : que Cadmus estoit Egyptien , & qu'il les porta en Phénicie , d'où les Grecs les emprunterent. Mais on doit suivre l'opinion commune de presque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premieres Lettres , qui furent depuis appellées Ioniques ; c'est par cette raison que ces Lettres sont appellées dans un vers de Timon cité par Sextus Empiricus ,

Les signes ou notes Phéniciennes de Cadmus.

Plusieurs sçavants, & entre autres Mr. Bochart dans son Phaleg , ont entrepris de prouver que la langue Phénicienne estoit la mesme que l'Hébraïque, & que la Punique, ou celle de Carthage, estoit aussi la mesme. Il y a certainement une grande conformité, mais elle n'est pas telle qu'on puisse dire que ces langues fussent les mesmes, car la peine que Scaliger , Saumaïse , Samuel Petit , Bochart & d'autres ont eüe à expliquer la scene Punique du Pæ-nulus de Plaute, en est une preuve, aussi-bien que l'obscurité des Médailles & de quelques Inscriptions Puniques, qui n'ont pû jusqu'à présent estre lûes & encore moins expliquées par les sçavants, quoy-que les caracteres de la plupart soient tres nets & tres bien conservez. Ces caracteres ont changé sans doute avec le temps, & si on avoit des Livres , ou un assez grand nombre de monuments, pour demesler l'obscurité dans laquelle ils sont encore , on pourroit sans doute trouver leur origine, comme on void manifestement celle des anciennes Lettres Grecques , en les comparant avec l'Alphabet ancien des Hebreux.

Scaliger jugea tres prudemment, que pour faire cette comparaison juste, il ne falloit pas la determiner sur les Lettres dont les Juifs se servent depuis le retour de la Captivité, & qu'ils appellent l'Ecriture Assyrienne ou Babylonienne , mais qu'il falloit prendre pour modele les anciennes Lettres que les Samaritains ont conservées, & dont

il reste des monuments certains sur d'anciens Sicles dont on trouve plusieurs types dans Villalpandus, dans les Exercitations du P. Morin sur le Pentateuque Samaritain, & ailleurs. C'est sur cela que Scaliger forma l'Alphabet qu'il a inferé dans sa Dissertation, & sur quelques fragments tres imparfaits d'Ecriture Samaritaine qu'il avoit receus du Païs. Car les Lettres que luy escrivirent les Samaritains de Sichem en responce à diverses questions qu'il leur avoit envoyées, ne vinrent jamais entre ses mains. M. de Peyresc les eut après sa mort, & de sa Bibliotheque elles ont passé dans celle du Cardinal Mazarin, ensuite dans celle du Roy. On n'avoit pas encore veu le Pentateuque Samaritain que M. de Sancy, Evêque de Saint Malo, apporta ensuite du Levant; & sur lequel l'Edition s'en fit dans la Bible de M. le Jay, ni ceux que M. de Peyresc acquit depuis. Ainsi Scaliger ne connut pas assez la veritable forme de ces anciennes Lettres, ce qui fait que les figures qu'il en a données sont un peu defectueuses. Mais la consequence qu'il a tirée de la ressemblance de ces caracteres avec les anciens Grecs n'en est pas moins certaine.

Il a examiné dans sa Dissertation chaque Lettre en particulier, & il a fait voir que la figure est tres semblable à celle de l'Alphabet Hebreu ou Phénicien, & afin de montrer cette conformité plus exactement, il se sert des Lettres Grecques anciennes tirées de Médailles & de diverses Inscriptions, dont plusieurs estoient gravées dans la Collection de Fulvius Ursinus, & dont il se trouve encore une grande quantité au Palais Farnese & en d'autres Palais de Rome, à Florence dans la Galerie du Grand Duc, & ailleurs.

Comme ces Inscriptions se trouvent la plupart sous des testes ou sur d'autres ouvrages antiques, & qu'elles marquent le nom des Sculpteurs, on reconnoît qu'elles sont des premiers temps de la Grece, c'est-à-dire, avant la guerre du Peloponese, & par consequent on peut juger que les Inscriptions representent la forme des Lettres de ces temps.

sa, qui n'estoit pas fort esloignée des anciennes, qu'Herodote appelle *Cadméennes* ou *Phéniciennes*. Et comme en comparant ces mesmes Lettres avec les anciennes Hebraïques ou Samaritaines, on trouve la ressemblance dans la figure aussi-bien que dans la valeur, c'est la premiere preuve qu'elles ont une mesme origine.

La seconde se tire du nom qu'ont les Lettres Grecques. Car tous les Auteurs Grecs & Latins conviennent, & on n'en peut pas douter, que les noms d'*Alpha*, *Beta*, &c. ne sont pas Grecs, mais Syriaques ou Hebreux, ce qui est la mesme chose pour l'origine.

La troisième preuve est tirée des trois figures particulieres, qui estant dans l'Alphabet Phénicien ou Hebreu, comme veritables Lettres, ont esté conservées dans l'Alphabet Grec, quoy-qu'elles n'y servent que comme notes numerales. Ce sont, 1.^o *ἑξήκοντα βω*. Ce nom de la Lettre qu'elle conserve; sa figure qui est precisement celle du Vau Samaritain, tourné du costé qu'on escrit de la gauche à la droite, & sa valeur pour signifier le nombre de six, comme la Lettre Vau dans l'Alphabet Phénicien, prouvent certainement que cette note est la Lettre mesme, quoy-qu'elle n'eut pas d'usage dans la prononciation. Il faut adjoûter à ces preuves que le Digamma Eolique a la mesme figure que le Vau Samaritain, & qu'il est entré dans l'Alphabet Grec, non pas comme une Lettre, mais comme une aspiration, ainsi que l'*Heta* : & on void par un grand nombre d'Inscriptions qui restent, sur tout du temps de l'Empereur Claude, qui voulut reformer l'Orthographe, que cette Lettre estoit employée à la place de l'*V*, qui vient certainement du Vau des Hebreux.

Il ne faut pas s'estonner qu'il y ait tant de variations dans les langues sur la valeur de cette Lettre, dont peut-estre nous ne sçavons pas encore la veritable prononciation. Car il n'y a aucune apparence que les anciens Hebreux la prononçassent comme nous prononçons l'*V* consonne. Les Syriens & les Arabes, aussi-bien que la plupart

des Orientaux , la prononcent comme *z* & comme l'*w* des Nations du Nord. Il n'y a que les Turcs & les Persans qui l'ont appris d'eux apparemment, qui la prononcent comme consone. Les Romains la prononçoient comme *w duplex* ; c'est pourquoy les Grecs l'ont souvent exprimée par *z*, comme *σαρρζων* pour *Varron*, ce qu'ils faisoient aussi par *B* : & c'estoit apparemment à cause de cette difficulté pour bien évaluer *V*, que Claude qui faisoit le capable, introduisit le Digamma, car on void dans les Inscriptions *AMPLIAFIT. TERMINAFIT*, &c. On trouve cette mesme diversité dans toutes les langues d'Europe qui viennent du Latin, pour la prononciation de l'*u*. La plupart des Allemans le prononcent tousjours comme consone, & disent *qui quod*, &c. les Anglois comme *iu* : les Espagnols & la plupart des Italiens, le prononçant comme voyelle, luy donne la valeur d'*ou*.

Outre ce premier caractere ou *ἑπταμυρ*, il y en a deux autres dans l'Alphabet Grec, qui n'ayant pas la valeur de Lettre, mais seulement de note numerale, viennent cependant des Lettres Hébraïques, & en conservent la figure. Ce sont le *Σαμ* & le *κοφ*. La premiere répond au *Chin* *ו* des Hebreux, la seconde au *ק* *Kof*. Les figures sont fort semblables, mais la signification numerale n'est pas la mesme, le premier signifie 900. & l'autre 90. Cela n'empêche pas neantmoins qu'on ne reconnoisse l'origine Hebraïque ou Phénicienne dans les deux figures, ce qui suffit : car la maniere de compter par ces notes numerales n'a pas tousjours esté generale, & elle n'est pas la plus ancienne, puisque les marbres d'Arondel, monument d'une tres grande antiquité, marquent les notes numerales d'une autre maniere. Ainsi quoy-que le *Kofé* ou *Koppa* signifie 90. en Grec & 100. en Hebreu, le *Sanpi* 900. en Grec, 300. en Hebreu, ce sont certainement les mesmes Lettres.

Scaliger en rapportant plusieurs figures d'anciens caracteres Grecs, pour faire voir leur ressemblance avec les Phéniciens, & ensuite avec les Latins, s'est trompé sur

quelques figures de Lettres qu'il a données comme Grecques, & qui assurement estoient Latines. Telles sont celles des Colonnes d'Herode Athenien, qui se trouverent dans la voye Appia, & qui sont à la vigne Farnese. Elles sont Grecques, mais écrites en caracteres Latins, comme d'autres qui se trouvent à Rome & ailleurs; M. Fabretti en a rapporté quelques-unes dans son supplément p. 465. Dans celle d'Herode, on a mis le θ Grec, parce qu'il ne peut estre bien exprimé en Lettres Latines. Dans celle que rapporte Fabretti, il est exprimé par TH.

Cependant la ressemblance que Scaliger fait voir entre les anciennes Lettres Grecques & les Latines n'en est pas moins bien établie. C'est ce qu'on peut prouver par la comparaison de plusieurs anciens Alphabets qui se trouvent dans la Diplomatique du P. Mabillon, & ceux que M. Hickes, sçavant Anglois, a donné depuis quelques années dans son grand ouvrage *de Litteratura Septentrionali*.

Ce que Scaliger a dit de la ressemblance des anciennes Lettres Grecques & des Hébraïques ou Phéniciennes, se confirme encore par la comparaison des Alphabets de quelques autres langues tirez du Grec, entre autres l'ancien Gothique, suivant le Manuscrit fameux que le Comte de la Gardie trouva dans l'Abbaye de Ferden, qui contenoit les quatre Evangiles traduits en langue Gothiques, dont Junius tira une copie, sur laquelle il les fit imprimer à Deventer en 1660. Les Lettres sont la plupart plus semblables aux Phéniciennes que les Grecques ordinaires: ce qui se prouve encore par les caracteres Costes, sur tout les majuscules.

Ces preuves de la conformité des Lettres sont si claires & si incontestables, que comme on ne pourroit pas trouver le moindre indice que les Hebreux ou Phéniciens aient pris leurs Lettres des Grecs, puisqu'on void certainement que les premières sont originales, & que les autres ne le sont pas, il semble qu'on ne peut pas douter que les Grecs

ne les ayant receües des Phéniciens. C'est aussi l'opinion generale de tous les anciens , & Herodote en parle ainsi, lib. 5. c. 58. οἱ ὃ φοίνικας οὗτοι οἱ σὺν Κάδμῳ ἀπὸ κρήνης ἐπήγαγον διδασκάλια εἰς τοὺς ἑλλήνας καὶ διὰ καὶ γράμματα οὗτα ἔοντα πρὶν ἑλλήσι. *Les Phéniciens qui vinrent avec Cadmus introduisirent la doctrine parmi les Grecs, & entre autres les Lettres qui n'étoient point en usage chez les Grecs.* Critias cité dans Athenée l. 1. l'Epigramme de Zenodote sur Zenon dans Diogene Larèce, Timon cité par Sextus Empiricus, Lucain, Philostrate, Pline, enfin presque tous les Auteurs.

Diodore de Sicile, auteur judicieux, dans son livre 5. dit que les Syriens sont les premiers inventeurs des Lettres. Que les Phéniciens les ayant receües des Syriens, les communiquerent aux Grecs, & que ce fut ceux qui naviguerent en Europe avec Cadmus. Pline qui n'a pas une pareille autorité, l. 7. c. 56. *Literas semper arbitror Assyrias fuisse, sed alii apud Aegyptios à Mercurio, ut Gellius; alii apud Syros repertas volunt. Utique in Græciam intulisse Phœnice Cadmum.* Ce raisonnement de l'éternité des Lettres est fondé sur le système de l'éternité du monde. Eusebe l. 10. de la Prep. Evangelique : *Le premier qui a apporté les Lettres communes, c'est-à-dire, τὰ κοινὰ τῆς γραμματικῆς σοιχεῖα, Les premieres Lettres ou éléments de la Grammaire, (ou plustost la maniere d'escrire par Lettres,) & qui les a communiqez aux Grecs, est Cadmus, Phénicien d'origine : c'est pourquoy quelques anciens Auteurs, les ont appellées Lettres Phéniciennes. D'autres disent que les Syriens furent les premiers inventeurs des Lettres, & les Hebreux sont Syriens ;* Tous les Peres, & ceux qui ont escrit touchant la verité de la Religion Chrestienne, ont suivi Eusebe, dont le temoignage est confirmé par celui de presque tous les meilleurs Auteurs Grecs & Latins. Le nom des Lettres Phéniciennes ou Cadméennes dont ils se servent pour signifier les plus anciennes, dont il se trouvoit quelques vestiges dans un petit nombre d'Inscriptions,

marque assez que c'estoit l'opinion commune.

Cependant parce que Cadmus estoit venu de Thebes d'Egypte en Phénicie, il y a eu quelques auteurs qui prevenus de la grande antiquité des Egyptiens, & de l'opinion establie parmy eux que Tauthes ou Mercure estoit l'inventeur des Lettres, ont avancé trop temerairement que si Cadmus, comme tous en conviennent, les avoit portées aux Grecs, lorsqu'il passa d'Egypte en Phénicie, il les avoit apprises des Egyptiens plustost que des Syriens. On ne parle pas du P. Kircher, dont l'opinion est rejetée par tous les sçavants, puisqu'elle est fondée sur une erreur de fait tres grossiere, qui est que les Lettres dont se servent presentement les Egyptiens ou Costes, & qui sont les Grecques, à l'exception de quelques-unes estoient les anciennes Lettres Egyptiennes. Les Inscriptions qu'il cite comme anciennes, sont modernes & Grecques, où il n'y a pas un mot d'Egyptien. On pourra adjouster foy à toutes les fables des Payens, si on prend comme des veritez historiques tout ce que les Egyptiens disent de Thout ou Mercure, de Vulcain & de tous leurs autres Dieux. Il ne suffit pas de dire qu'il y a beaucoup de fables meslées dans ces anciennes histoires, mais qu'elles ont des faits veritables pour fondement. Personne ne doutera presentement qu'il n'y ait eu un homme appelé Jupiter, sur lequel on a fondé toute la mythologie ancienne, de mesme des Hercules, des Apollons, &c. tous les grands Dieux ou *Cabiri*, comme on les appelloit. Mais il ne suffit pas de sçavoir qu'ils ont esté hommes; & de reduire au vray semblable toutes les fables qui les regardent, comme ont fait Palephatus, & d'autres qui ont escrit *Περὶ ἀμύθων* des choses incroyables. Il faut en sçavoir quelque chose de certain devant que de les placer dans l'histoire, & pour en tirer des conséquences contre les opinions establies sur des fondements plus certains que des fables, & sur tout celles des Egyptiens, nation la plus superstitieuse qui fut jamais.

Nous sçavons certainement que les Lettres estoient en :

usage du temps de Moyse, puisqu'il escrivit la loy, & qu'elle s'est conservée jusques à nous. Ces caractères subsistent encore, ou au moins ceux qui ont esté formez sur les premiers. On void manifestement que ce qu'il y a de plus anciens caractères Grecs a esté formé sur ceux-là; & toute l'antiquité payenne convient que la Grece les receut de Cadmus venant de Phénicie: que les Latins & autres peuples d'Italie qui descendent des anciens Grecs dont les Lettres estoient & sont encore assez semblables, ont les mesmes caractères & la mesme opinion. Ces raisons sont d'une plus grande autorité que tout ce qu'on dit de Thout ou Mercure, & quand on fixe le temps de son prétendu regne en Egypte, peu de temps après le Deluge, c'est sans aucune preuve, puisque ce que les Grecs disent de Mercure est aussi croyable que ce qu'en disent les Egyptiens. Comme on ne peut accorder ces fables ensemble, on a multiplié Mercure & presque tous les autres Dieux, & les payens mesme ont regardé ces genealogies & ces histoires des Dieux comme fabuleuses. Tout ce que les Egyptiens disent des trente mille volumes composez par le second Mercure appelé Trismegiste, est également fabuleux.

Il est donc difficile de comprendre qu'on puisse abandonner des preuves & des autoritez aussi claires que celles d'Herodote, de Diodore de Sicile, & presque de tous les anciens, qui attribuent aux Phéniciens & aux Syriens la premiere invention des Lettres, pour la donner à un Dieu qui ne fut jamais, ou à un homme dont on ne sçait que des fables, & dont on ne peut fixer le temps. L'Ecriture sainte nous apprend que trois fils de Lamech furent inventeurs, le premier Jabel, des tentes & de tout ce qui a rapport à la nourriture des bestiaux: *Pater habitantium in tentoriis atque pastorum.* Tubal, *ipse fuit pater canentium cithara & organo.* Tubalcain, *malleator & faber in cuncta opera aris & ferri.* Qu'on examine la mythologie ancienne, on trouvera ces inventions attribuées à quelques Dieux. Ainsi l'opinion des Egyptiens estoit conforme à leur orgueil,

güeil, qui a fait qu'ils se sont fait honneur de l'invention de tous les arts. Mais elle ne devoit pas faire plus d'impression sur les esprits que les autres fables, qui attribuent le commencement de la Musique à Apollon, celui d'employer le fer & les autres métaux à Vulcain, & ainsi du reste.

Cependant un des plus sçavants hommes de ce dernier siècle qui, est le Chevalier Jean Marsham Anglois, a suivi cette opinion dans son *Canon Chronicus Aegyptiacus*. Il prétend que Cadmus estoit Egyptien & non pas Phénicien, ce qui seroit peu important. Mais il adjouste que ce qui suit dans Herodote prouve que les Lettres estoient Egyptiennes, plustost que Phéniciennes, parce que *Iones prisca consuetudine membranas appellant Biblos, quia aliquando in penuria biblorum utebantur pellibus caprinis & ovinis. H' βίβλος unde Græcorum βιβλος erat sine dubio papyrus Aegyptia, non Phœnicia, neque fuerunt Phœnices ipsi literarum autores, sed literas apud Aegyptios à Mercurio repertas esse ostendimus. Græci autem quod Phœnices illis per commercia notiores fuerint quam Aegyptiî, & Cadmus ipse ex Phœnice venerit, literas cum Cadmo allatas Phœnicias appellarunt.* Une autre preuve qu'il adjouste, tirée de Plutarque dans le Traité du Genie de Socrate, est que du temps d'Agefilaüs, on trouva dans le tombeau d'Alcmene une plaque de cuivre marquée de caracteres inconnus: qu'il l'envoya à Memphis, & que le Prestre Chonufis, après l'avoir estudiée durant trois jours, dit que c'estoit de l'Escrature Egyptienne du temps du Roy Protée, qu'Hercule fils d'Amphitryon avoit apprise. On peut juger si ces preuves ont quelque force pour detruire celles qui sont en faveur des caracteres Phéniciens. Cadmus estoit Egyptien, donc il porta en Grece les Lettres Egyptiennes, parce qu'elles estoient desja inventées par Mercure. On raisonnera beaucoup plus juste en disant qu'elles ne l'estoient pas, puisque Cadmus venant d'Egypte, les apprit des Phéniciens. La plaque trouvée dans le tombeau d'Alcmene ne

prouve rien. On ſçait combien les Grecs étoient incertains , ſur ces monuments des Heros & des Heroïnes : Paufanias en fournit cent exemples. Qui pourroit affûrer que le Prophete Chonufis ne trompa pas Ageſilaïs ! On a vu de nos jours à Rome un homme qui expliqua, comme langue Egyptienne, une Inſcription faite à plaifir par quelques ſçavants. Mais ce qu'on devoit prouver , étoit qu'il reflât quelques veſtiges de ces prétendûes Lettres Egyptiennes , qui ont tousjours eſté fort diſtinguées des Phéniciennes. A peine connoiſt-on les premieres , ſi ce n'eſt par les caracteres gravez ſur les Obeliſques. On n'eſt pas encore convenu ſi ce ſont des Lettres ſymboliques, ou de ſimples caracteres , comme ceux des autres Nations , & on prétend decider ſur des preuves auffi foibles , que ce ne ſont pas les Phéniciens ou les Hebreux dont les Lettres ont eſté portées en Grece, mais celles des Egyptiens , & cela contre le temoignage de toute l'antiquité ! Il faudroit prouver en meſme temps que les Hebreux euſſent tiré leurs Lettres d'Egypte , ce qui ſeroit plus facile , car Moyſe fut inſtruit dans toute la ſcience des Egyptiens, dont cependant il ne paroît pas avoir fait grand uſage , puisqu'il n'y a rien de plus contraire à la ſuperſtition & à la vanité des Egyptiens, que la ſainte & noble ſimplicité des Livres de Moyſe.

On ne peut pas imputer cette conſequence au Chevalier Maſham, mais on croit pouvoir avancer ſans temerité qu'il l'avoit preveüe, & qu'il l'a laiſſé tirer à ſes lecteurs, ainſi que pluſieurs autres tres dangereuſes , puisquelles ébranlent les fondemens de la Religion, en diminuant le reſpect que nous devons aux ſaintes Eſcritures. Son ouvrage eſt parfait en ſon genre pour l'ordre , la methode , la netteté , la brieveté & la profonde érudition, dont il eſt rempli. Mais il eſt difficile d'excuser l'auteur de ce que par prévention pour les antiquitez Egyptiennes, ou par quelque autre motif , il affoiblit tellement tout ce qui releve l'antiquité & la dignité des Eſcritures , qu'il a fourni plus de ſujets de doutes aux libertins, que n'ont fait la pluſpart de

ceux qui ont attaqué la religion ouvertement. Il passe sous silence la plupart des miracles, comme tous ceux qui se firent en Egypte pour la delivrance du peuple de Dieu : le passage de la mer rouge est rapporté fort succinctement, pour y adjouster des rêveries de Rabbins capables de rendre le miracle douteux : la deroute de l'armée de Sennacherib ne fut pas selon luy, parce que l'Ange de Dieu la frappa, selon l'Ecriture, mais par la peste qui s'y mit. Il trouve la circoncision établie avant Abraham, d'où il laisse à conclure que l'alliance dont elle estoit le signe, est une imagination. La plupart des preceptes donnez aux Israélites par le ministère de Moÿse, sont traitez de mesme; & il est si visible qu'il attaque indirectement le fondement de la Religion, que ce fut un reproche qu'on luy fit en Angleterre, d'abord que son ouvrage parut. C'est donc par ce mesme motif qu'il a tasché de donner aux Egyptiens l'invention des Lettres, afin de l'oster aux Phéniciens, & en mesme temps aux Hebreux, parce que suivant cette opinion, l'antiquité des Egyptiens se trouve fort superieure à celle du peuple de Dieu, & que si les Hebreux ont tiré les Lettres des Egyptiens, il est tres vray-semblable qu'ils en ont aussi tiré les sciences & les principales connoissances, & ensuite la religion. Il jette le fondement de ce dernier paradoxe, en établissant que les Egyptiens ont les premiers enseigné l'immortalité de l'ame, sans laquelle il ne peut y avoir de religion, comme si on n'avoit pas de preuves certaines dans l'Ecriture, que cette verité fondamentale a esté connue aux anciens Patriarches, puisque sans elle toutes les promesses qui leur avoient esté faites, auroient esté inutiles. On a fait cette digression pour faire connoître que le Chevalier Marsham doit estre fort suspect sur ces matieres.

Aussi on ne trouvera presque aucun auteur moderne qui n'ait suivi l'opinion commune établie par les Peres & par Joseph, qui est que Cadmus porta les Lettres Phéniciennes en Grece, & non pas les Lettres Egyptiennes.

Nous connoissons certainement les Lettres Phéniciennes, & on ne peut pas douter qu'elles ne soient les anciennes Hébraïques. Si on n'avoit que de simples caractères, la ressemblance qu'ils ont avec les Grecs suffiroit pour prouver qu'ils sont de mesme origine. Mais on a quelque chose de plus, puisqu'on a des livres entiers, & ce sont les Livres sacrez que les Samaritains conservent encore écrits dans ces mesmes caractères. On ne peut dire la mesme choses des Egyptiens. Nous ne connoissons que ceux qui sont sur les Obelisques, & comme on ne les peut distinguer assez, pour juger si ce sont de purs Hieroglyphiques, comme on le croit ordinairement, ou si ce sont de veritables Lettres, car cette question n'a pas encore esté décidée, on peut dire avec certitude, que si les Hieroglyphiques ne sont pas les veritables Lettres Egyptiennes, nous n'en connoissons point d'autres. On ne peut pas dire que les caractères Samaritains ou Phéniciens, ni les Ioniques, ni les Latins ayent la moindre ressemblance avec les Hieroglyphiques, après lesquels on n'en connoist point d'autres, qui ayent esté en usage parmy les Egyptiens. C'est donc une grande temerité de dire que les caractères de Cadmus estoient semblables à ceux des Egyptiens, puisque ceux qu'on void sur les Obelisques ne leur ressemblent pas, & que nous n'en connoissons point d'autres: & de nier que les caractères Samaritains ou anciens Hébreux, ne soient pas ces veritables Lettres Phéniciennes, puisque, comme nous assûrent tous les auteurs, elles ont une si grande conformité avec les anciennes Ioniques, & avec les Latines qui en ont esté formées.

Ce n'en est pas une moindre de dire que quand Herodote & les autres Grecs, ont appelé ces anciennes Lettres Cadméennes ou Phéniciennes, ils les ont confonduës avec les veritables Lettres Egyptiennes, parce que, comme Cadmus vint en Grece de Phénicie, ils ont cru qu'il estoit Phénicien, quoy-qu'il fut Egyptien. On trouve un nombre infini de passages par lesquels il paroist

qu'ils ont connu la différence qu'il y avoit entre ces deux fortes de Lettres. Herodote l'a remarquée, en disant que les Egyptiens avoient deux fortes de Lettres, les Sacrées & les vulgaires ou populaires: distinction qu'il n'a pas faite par rapport à celles qu'il appelle Phéniciennes ou Cadméennes.

Mais puisqu'il s'agit de l'antiquité des Lettres Grecques & de leur origine, il semble qu'on en doit juger par le temoignage de ces mesmes auteurs, plustost que par de vaines conjectures, telles que sont toutes celles qu'on pourroit tirer de la Mythologie. Herodote parle de trois Inscriptions qui se trouvoient sur des trepieds consacrez dans le temple d'Apollon Ismenien. La premiere est d'Amphitryon, la seconde de Scæus, fils d'Hippocoonte, la troisiéme est de Laodamas fils d'Eteocle. Tous les sçavants, & Marsham luy-mesme, conviennent qu'il n'y avoit point d'Ecriture plus'ancienne dans toute la Grece. Herodote avoit veü ces Inscriptions, & il dit qu'elles estoient en caractères Cadméens ou Phéniciens, qui ressembloient beaucoup aux Ioniques. Peut-on croire avec fondement qu'il vouloit dire qu'ils estoient semblables aux anciens caracteres Egyptiens, qu'on appelloit Phéniciens par erreur, parce que Cadmus venant de Phénicie, les avoit apportez en Grece, sur tout lorsqu'on reconnoist encore dans les figures des lettres, dans leurs noms & dans leur valeur, la ressemblance qui est remarquée par Herodote; qu'on voit que toutes les Lettres des nations d'Europe & d'Asie, excepté les Indiens & les Chinois, ont esté formées sur ces Phéniciennes; qu'on ne trouve pas que les Egyptiennes ayent esté portées ailleurs, & mesme qu'on ne les connoist point. On ne peut justifier tant d'absurditez que par une seule autorité qui est celle de la fable, qui attribüe l'invention des Lettres à Mercure; mais quel estoit ce Mercure, puisqu'on en comptoit plusieurs! On suppose que celui d'Egypte estoit le plus ancien. Cela peut estre, mais quelle preuve en a-t-on, puisque chaque nation disoit du sien dans sa Mythologie ce que les autres attribuoient au leur.

L'autorité d'Herodote est peu confiderable pour établir cette antiquité prodigieufe que les Egyptiens s'attribuoient, pour faire croire qu'ils n'avoient rien appris des autres Nations. Il rapporte fans interpofer fon jugement, tout ce qu'il leur entendoit dire. Mais outre l'autorité de la Sainte Efcription qui renverfe une partie de ces opinions populaires de la nation, quand on les examine en particulier, comme ont fait plusieurs fçavants hommes, on trouve que cette antiquité pourroit eftre vraye à l'égard des Grecs, qui, comme Platon fait dire à Solon par un vieux Prestre Egyptien, eftoient des enfans, qui n'avoient rien d'ancien en comparaifon des Barbares. Cette grande fageffe dont ils fe vantoient n'avoit rien produit que la fuperftition la plus groffiere, en forte mefme que les anciens Payens s'en font moquez. *Quis nescit ... qualia demens Aegyptus portentata colat.* S'ils ont fait quelques observations fur l'Aftro-
nomie, jamais elles n'ont efté comparables à celles des Chaldéens & des Babyloniens : leurs Lettres ne font point forties de leur pays, comme celles des Phéniciens : enfin dans leur fuperftition mefme, on reconnoift plus de nouveauté qu'il n'eft neceffaire, pour prouver que c'eft à tort qu'ils fe font attribué une fi prodigieufe antiquité. Il n'y a qu'à lire le livre de Jamblichus des Myfteres des Egyptiens, pour eftre convaincu qu'il n'y a rien d'original dans ces pretendus myfteres : que tout ce que ce philosophe adjoufte pour les rendre plus ferieus & plus respectables touchant les Genies, les Dieux, les Demons, les Heros, &c. eft tiré en partie de la Bible, & de ce que les Juifs avoient inventé touchant la Theologie des Anges, qui fait encore le fondement de leur cabale, & des refveries des anciens heretiques Basilidiens. On trouve plusieurs plaques, medailles, & anneaux, où il y a des Infcriptions Egyptiennes, mais la plupart font en Lettres Grecques, qui fe peuvent facilement expliquer fuivant la doctrine de Jamblichus : cependant il y en a fort peu où on ne trouve des noms Hebreux, entre autres le nom ΙΑΩ fi fameux dans

tous les Talismans, & qui est le nom ineffable ou Tetragrammaton, altéré en plusieurs manieres. On y trouve aussi des noms d'Anges, qui la plupart ont des terminaisons Hebraïques, & ces monuments de superstition, $ABPA\Xi A\Sigma$, &c. confirment tout ce que saint Irénée & saint Epiphane ont rapporté touchant celles des Basilidiens & d'autres anciens heretiques, qui estoient toutes tirées de celles des anciens Egyptiens. Ainsi comme il est aisé de reconnoître dans ces restes de la superstition mourante, qu'elle estoit fort esloignée de la prodigieuse antiquité que les Egyptiens s'attribuoient, on la doit encore moins admettre dans des points d'histoire si esloignez de nous, comme est l'invention des Lettres & des sciences, sur tout quand des opinions vulgaires qui en sont le seul fondement, sont detruites par des preuves aussi certaines, que celles qui établissent l'antiquité des Lettres Hebraïques au dessus de toutes les autres, & qui prouvent en mesme temps que les Grecques & les Latines en tirent leur origine.

Si ces caracteres qui se trouverent dans le tombeau d'Alcmene n'avoient pas esté differents des Phéniciens, il n'auroit pas fallu qu'Agésilas envoyast en Egypte pour les faire interpreter, où mesme on n'en put venir à bout; car la reponse du Prestre Chonufis, que c'estoit des Lettres du temps que Protée regnoit en Egypte, estoit une defaite.

Ainsi il semble qu'on ne peut s'empescher de conclure suivant Scaliger, Bochart & tous les autres qui ont écrit sur cette question, que les anciennes Lettres Grecques ou Doriques sont tirées de l'Alphabet Hebreu ou Phénicien.

La difference qu'il y a pour l'usage de ces caracteres, est que les Hebreux escrivent, tirant les lignes de la droite à la gauche, & que les Grecs escrivent de la gauche à la droite. On a desja repondu deux choses à cette objection; la premiere, qu'il se trouvoit d'anciennes Inscrip-

tions écrites de la droite à la gauche, comme celle dont parle Pausanias liv. 5. sous une statue d'Agamemnon : l'autre, que les anciens écrivoient *βουσπορηδον*, c'est-à-dire, en retournant la ligne depuis la première, & continuant après cela les lignes comme les sillons, quand on laboure. Pausanias parle dans le même livre p. 320. d'une Inscription écrite de cette manière sur un coffre dédié à Olympie par Cypselus. Les Loix de Solon estoient écrites sur les *Axones* & *Cyrbes* de la même manière, comme remarquent Suidas dans le mot *Νόμος*, & Hesychius dans *Κύρβεις*. On trouve aussi quelques Inscriptions, où les Lettres sont ainsi renversées, & il est très remarquable que toutes celles qui servent à marquer les nombres des années dans les médaillés Grecques, sont disposées à la Phénicienne de la droite à la gauche.

Ainsi il est très possible que d'abord les Grecs se soient servis des Lettres comme les Phéniciens, écrivant de la droite à la gauche, & que depuis l'usage ait changé, pour une plus grande commodité : car certainement notre manière d'écrire est plus aisée que celle des Orientaux.

On peut aussi faire une objection sur un passage d'Harpocraton cité par Scaliger, il porte que dans l'Oraison de Demosthène contre Neera, le mot de *Lettres Attiques* signifie des Lettres anciennes. Car, ajoute ce Grammairien, la manière d'écrire avec vingt-quatre Lettres a été trouvée assez tard chez les Ioniens, *τινὲ γὰρ τῶν καὶ σοιχείων γραμματικὴν ὁψέποτε ᾤδα τοῖς Ἰώσιν ὑπερῆναι*. Que Theopompus dans le livre 25. des histoires Philippiques, dit que les Traitez avec les Barbares estoient écrits, non pas en Lettres Attiques, mais Ioniques. Scaliger dit qu'Harpocraton se trompe, & que les Lettres Attiques & Ioniques estoient les mêmes : il est certain que ce qu'il a voulu dire, est que ce qu'on appelloit Lettres Attiques estoient les Lettres les plus anciennes. Les Grecs estoient si peu instruits de ces sortes d'Antiquitez, qu'une légère différence dans le tour des caractères suffisoit pour leur faire faire

faire cette distinction. On peut aussi croire que ce qu'ils appelloient Lettres Attiques ou anciennes, estoient les seize premieres dont ils se servoient avant qu'ils eussent les vingt-quatre dont ils commencerent à se servir, selon Eusebe, dans la 95. Olympiade. Car avant cela, au lieu de $\sigma\tau\omicron\varsigma$, ils escrivoient THEOC. HIAIOC. KHPONOC: Ἡλιος, κρητος. au lieu du ζ. $\delta\sigma$ au lieu du ψ , $\pi\varsigma$, &c. Car on ne doit pas, sans aucune preuve sur des passages aussi obscurs, établir une difference totale entre les caracteres de peuples qui parloient la mesme langue.

S E C O N D M E M O I R E

S U R L' O R I G I N E

D E S L E T T R E S G R E C Q U E S.

Par M. l'Abbé R E N A U D O T.

C E qu'on a remarqué dans le precedent Memoire sur l'origine de Lettres Grecques, s'est reduit à établir succinctement qu'elles estoient formées sur les Phéniciennes ou anciennes Hébraïques, suivant l'opinion commune de tous les bons Auteurs anciens & modernes, renvoyant le detail des preuves aux notes de Joseph Scaliger sur le nombre MDCXVII. de la Chronique d'Eusebe. Dans la suite on forma sur ce sujet quelques objections, & la premiere se reduisit à peu près à cette proposition.

Que veritablement on avoit prouvé que les Lettres Grecques estoient les mesmes que les anciennes Phéniciennes ou Hebraïques, mais que comme il paroissoit par plusieurs autoritez que Cadmus estoit Egyptien & venu d'Egypte en Phénicie; que d'un autre costé on trouvoit l'usage des Lettres beaucoup plus ancien parmi les Egyptiens que parmi les Phéniciens; il paroissoit aussi vray-

semblable que les derniers eussent receu les Lettres des premiers, & qu'on ne devoit pas leur attribuer la gloire de la premiere invention. Que tous convenoient que Touth ou Mercure avoit esté inventeur des Lettres; qu'il se pouvoit donc faire que les Phéniciens eussent emprunté les Lettres des Egyptiens, & qu'ils les eussent receües par Cadmus. On avoüa cependant que l'argument tiré de la conformité des Lettres, de leurs noms, de l'ordre qu'elles avoient dans l'Alphabet, estoit tres fort; mais on dit qu'il se pouvoit faire que la langue Egyptienne & la langue Hebraïque fussent les mesmes dans leur origine, & Dialectes l'une de l'autre, ce qu'on prouva par deux exemples. Le premier, tiré du nom de Moyse, qui estant donné par la fille de Pharaon, estoit certainement Egyptien, dont cependant l'origine estoit toute Hebraïque. Le second, du nom de Joseph qui luy fut donné par Pharaon *Tsaphnat Phaneah*; d'où on conclut qu'il n'estoit pas impossible que ces deux langues qui paroïssoient esloignées, eussent la mesme origine; & qu'ainsi le Chevalier Marsham & d'autres, qui suivant l'opinion commune des anciens, avoient attribué l'invention des Lettres à Mercure, ne l'avoient pas fait sans fondement.

On repondit d'abord, qu'il importoit peu que Cadmus fut Egyptien ou Phénicien d'origine, & qu'il estoit inutile d'examiner cette question, sur laquelle les anciens, qui estoient fort ignorants dans les antiquitez si reculées, se trouvoient partagez; qu'il suffisoit de reconnoître qu'il fut venu de Phénicie en Grece, & qu'il eut apporté les Lettres de ce pays-là, de quoy convenoient tous les anciens; & dont cependant aucun n'avoit dit que les Lettres eussent esté portées d'Egypte aux Phéniciens & aux Syriens. Au contraire presque tous leur en attribuoient la premiere invention, & on dit qu'il y avoit beaucoup de raison de reconnoître avec Joseph & les premiers Chrestiens, que ce que les Payens avoient attribué aux Phéniciens, convenoit aux Israélites & aux Juifs, qui ne faisant qu'un petit peuple,

estoit compris sous le nom general de Syriens.

Pour continuer donc d'éclaircir cette matiere & répondre aux difficultez qui ont esté formées contre cette opinion, soutenüe par la pluspart des anciens & des modernes les plus éclairez, d'autant mesme qu'elle a une connexion avec les principaux faits sur lesquels on establit la verité de la Religion Judaïque, & ensuite de la Religion Chrestienne, en prouvant que les saintes Escritures surpassent en antiquité tout ce qu'il y a eu de plus ancien parmi les Payens, on examinera plus en detail les objections dont nous venons de parler.

La premiere fondée sur l'opinion des Mythologues, que Mercure fut inventeur des Lettres, a esté celle des Egyptiens, peuple vain & superstitieux, qui ayant une origine plus ancienne que la pluspart des autres nations, particulièrement que les Grecs, vouloient qu'on crut que tous les arts & toutes les sciences fussent nées en Egypte, pour ne devoir rien aux autres peuples de l'univers. Les Grecs l'ont prise de ce qu'ils entendoient dire aux Egyptiens, pour la sagesse desquels ils avoient une grande veneration, d'autant plus qu'ils ne pouvoient disconvenir que toutes les traditions vulgaires de la Grece estoient fort recentes, en comparaison de cette prodigieuse antiquité dont les Egyptiens se vantoient avec raison à leur égard, & qui estoit confirmée par ces ouvrages prodigieux des Pyramides & des Obelisques, auprès desquels on pouvoit dire que la Grece ne conservoit aucun monument d'antiquité. Car on voit par la lecture de Pausanias & de ceux qui ont fait des descriptions de la Grece, que ce qu'il y avoit de plus ancien dans leurs temples les plus respectez, estoit quelque statue informe, ou quelque trepied consacré par leurs heros; &, suivant le temoignage d'Herodote, celui qui estoit au temple d'Apollon Iiménien en Beotie, estoit avec les deux autres de Scæus & de Laodamas, ce qu'il y avoit de plus ancien dans la Grece.

Les Egyptiens ayant donc attribué l'invention des Let-

tres à Touth, persuaderent facilement aux Grecs qui le connoissoient sous le nom de Mercure, une opinion vulgaire qu'ils ne pouvoient ni éclaircir ni combattre, n'ayant aucune connoissance de ces anciennes origines.

Il est cependant fort remarquable que nonobstant l'establisement de cette opinion, soutenüe par le culte superstitieux qu'on rendoit à Mercure, quand les auteurs ont parlé sérieusement de l'origine des Lettres Grecques, ils en ont tous attribué l'origine à Cadmus, laissant à ceux qui traitoient la fable, tout ce qui regardoit Mercure ou Touth. C'est une preuve assez claire qu'ils regardoient* comme une fable ce qui avoit rapport à luy, & que ce qu'ils trouvoient dans leurs anciens Livres touchant Cadmus, estoit considéré comme une verité historique. En effet, on y remarque clairement cette difference. On sçait que Cadmus a esté, & on trouve des caracteres historiques & chronologiques assez certains de son passage en Grece. Mais on ne peut pas fixer de mesme ni l'existence ni le temps de Touth ou Mercure : car on sçait combien de Mercures on trouve dans les Livres des Payens. C'est parce qu'on luy attribuoit tant de choses qui ne pouvoient convenir ni à la mesme personne, ni aux mesmes temps, que les Grecs & les Latins, dont la Religion estoit un mélange de toutes sortes de fables les plus ridicules, furent obligez de multiplier presque tous leurs Dieux, & mesme leurs demi-Dieux. Par consequent ce qu'ils ont dit de l'invention des Lettres par Mercure, n'a pas plus d'autorité que tout ce que la Mythologie nous dit sur son sujet & sur les autres Dieux, ausquels on attribüe les premieres inventions des choses utiles à la vie. Horace parlant le langage vulgaire, luy dit : *Qui feros cultus hominum recentum Voce formasti, &c.* Les Egyptiens n'en convenoient pas, puisqu'ils avoient desja une Monarchie establie depuis trente mille ans, si on veut les croire. Mais pour entrer dans la matiere par un exemple plus sensible, tous les anciens attribüent l'invention du vin à Bacchus, plus certainement qu'ils n'attri-

büient celle des Lettres à Mercure. On ne croit pas qu'il y ait personne qui voulut employer dix mille passages que fournissent les auteurs, pour contester l'autorité de la sainte Escriture touchant Noé, ou les fables touchant Vulcain, pour oster l'invention de travailler le fer & les metaux à Tubalcain. Cerés, disent les Payens, enseigna la culture des terres. Qui oseroit se servir d'une pareille tradition pour detruire ce que l'Escriture nous apprend des premices, des fruits de la terre qu'Abel offrit au Seigneur!

On ne peut donc tirer aucun usage des fables que pour en faire voir l'origine, & montrer, comme ont fait plusieurs grands hommes dans les premiers siecles du Christanisme, & dans ces derniers, qu'elles estoient toutes tirées de l'Histoire sainte, altérée & corrompüe par les Poëtes, & qu'elles n'estoient ni originales, ni anciennes en comparaison de la sainte Escriture. Si on veut convenir de tout ce qu'on a dit de Mercure dans le Paganisme, on pourra luy attribüer l'invention des Lettres, comme à Bacchus celle du vin, à Cerés celle des grains, &c. Quand on n'aura point d'autre autorité, on doit regarder ces opinions pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire, comme des fables.

Mais pour venir plus particulierement à la question dont il s'agit, quand on conviendrait que Mercure a trouvé les Lettres, & qu'il en a esté le premier inventeur parmy les Egyptiens, il sera tousjours tres difficile de prouver que les Hebreux & les Phéniciens les ayent tirées d'Egypte. Car non seulement on ne peut appuyer cette pensée sur aucun temoignage de l'Escriture sainte, ni de l'Histoire veritable, mais à peine trouvera-t-on un seul auteur qui favorise ce paradoxe, & on n'en a allegué aucun.

De plus, supposant que les Lettres Egyptiennes ont esté les plus anciennes de toutes, la difficulté n'en est pas moindre pour faire la liaison necessaire, afin de faire voir qu'elles ont donné l'origine aux Lettres Phéniciennes, ou Hebraïques. Car on ne connoist que deux sortes de Lettres Egyptiennes, les anciennes qui sont sur les Obelis-

ques, & celles dont ils se servent depuis les successeurs d'Alexandre. Les premieres sont hieroglyphiques, si on en croit la plupart des auteurs, quoy-qu'on puisse croire avec autant de vray-semblance, que c'estoit de veritables Lettres. Celles qui se trouvent sur ces grandes bandes qui sont ordinairement sur la poitrine des Mumies, sont assez semblables à celles des Obelisques. On ne connoist la puissance des unes ni des autres, mais il ne faut que la veüe seule pour reconnoistre qu'elles n'ont aucun rapport aux Lettres Phéniciennes ou Hebraïques pour la figure, & par conséquent que celles-cy ne peuvent avoir esté tirées des premieres.

Les autres dont les Egyptiens se servent depuis plusieurs siècles, & qu'on appelle Costes, si on en excepte quelques-unes particulieres à la langue, sont les mesmes caracteres que ceux de l'Alphabet Grec; ainsi l'argument tiré de la conformité des figures, de la valeur ou puissance des Lettres, de leurs noms, & toutes les autres marques qui prouvent que l'Alphabet Grec est pris de celuy des Phéniciens, a la mesme force à l'égard de cet Alphabet moderne des Egyptiens, à moins qu'on ne suive l'opinion du P. Kircher, qui pretendoit que ces Lettres sont les anciennes Egyptiennes. Mais comme cette pensée est insoutenable, on reconnoist que ce sont les veritables Lettres Grecques introduites en Egypte, depuis la conquête d'Alexandre. Cela estant, on ne peut dire avec aucun fondement que les Lettres Phéniciennes dont les Grecques ont esté tirées, ayent esté formées sur les Egyptiennes, ou qu'elles fussent les mesmes, puisqu'on ne les connoist pas, excepté celles des Obelisques & des Mumies, qui n'ont aucun rapport à celles dont il est question.

Ce n'est pas que la ressemblance des caracteres soit par elle-mesme une preuve demonstrative. Car quoy-que les figures des Obelisques & des Mumies ayent assez de rapport aux caracteres Chinois, particulièrement les plus anciens, qu'on trouve marquez par le P. Martini & par le

P. Rougémont, la comparaison de plusieurs mots Egyptiens, qui se trouvent dans Plutarque, dans Herodote & dans les autres auteurs, demonstre qu'ils ne pouvoient estre escrits avec les Lettres Chinoises, d'autant plus certainement que les Chinois manquent de quelques Lettres qui se trouvent dans ces mots Egyptiens, comme de *R* qui se trouve cependant dans les mots d'*Osiris*, *Pharao*, *Romi*, & plusieurs autres.

Les caracteres Hetrusques des Tables Eugubines inferez dans Gruter, ceux qui se trouvent sur quelques anciens monuments à San-Sosté près de Siene, & sur d'autres qu'on void dans la Galerie du Grand Duc, entre autres sur la base d'une statue antique de bronze, ont beaucoup de ressemblance avec les anciennes Lettres Samaritaines ou Phéniciennes. Mais comme on ne connoist pas la puissance de ces Lettres Hetrusques, ce seroit une temerité de leur donner la mesme origine, sur ce seul fondement. C'en est donc encore une plus grande de faire venir les anciennes Lettres Phéniciennes, des Egyptiennes, dont on ne connoist ni la puissance ni la figure, sur une raison aussi peu seure que la fable de Mercure.

Quoy-qu'on püst prouver par des raisons de vray-semblance que toutes les Lettres du monde sont venues de celles des Hebreux, puisqu'elles sont les plus anciennes de toutes celles que nous connoissons; que l'antiquité de leurs Livres surpasse celle de tout ce que les Payens ont jamais connu, & que tous les hommes descendent des enfans de Noé, qui avoient inventé les Lettres, ou les avoient receües de leurs ancestres avant le Deluge, ce seroit neantmoins une temerité que de prouver par cette seule raison que les Chinois, les Indiens, & quelques autres nations ont tiré leurs caracteres des Hebreux, parce qu'il y a une difference trop grande, & qu'on ne trouve point d'analogie entre les figures & la puissance des unes & des autres. Si donc on ne peut pas tirer cette consequence d'une proposition aussi certaine, comment la tirera-t-on d'une fable!

La preuve qu'on pretendit apporter de la conformité de la langue Egyptienne avec l'ancienne Phénicienne ou Hebraïque , fut établie sur deux exemples. Le premier estoit le nom de Moyse, l'autre celuy de Joseph qui luy fut donné par Pharaon. On dit que l'étymologie Hebraïque est claire, que **משה** *Mosé* vient du verbe qui signifie *tirer*, & qu'il paroît que la conformité de l'Egyptien & de l'Hebreu estoit entiere. On repond à cette objection, que suivant les LXX. auxquels on doit pour le moins autant se rapporter touchant l'orthographe des noms de la Bible; qu'à la ponctuation des Masorettes, le nom de Moyse s'écrie *Μωϋσης*: que dans la langue Egyptienne l'étymologie est encore plus exacte, puisqu'elle exprime tout ce que dit la fille de Pharaon, *Quia de aqua tuli eum*. Car *Moon* signifie encore en Egyptien *aqua*, & *si* prendre; que cette signification n'est pas seulement marquée dans la langue, telle qu'elle reste dans les Livres Cosmes, mais dans les anciens auteurs Grecs. Que sans contester l'étymologie Hebraïque, on pouvoit, & même on devoit reconnoître celle de la langue Egyptienne, puisque l'Hebraïque ne repondoit qu'à un des mots que dit la fille de Pharaon; qui est celuy de *prendre* ou *tirer*, au lieu que l'autre comprenoit également tous les deux. A l'égard du nom de Joseph que les LXX. écrivent *Ψοφομαρηνχ*, & les Hebreux *Tsafhnat sahneah*, l'explication qu'on en vouloit donner estoit forcée, puisqu'il falloit changer deux Lettres aspirées en une simple, ce qui estoit contre l'analogie de la langue. On n'entend point la force & la signification véritable de ce nom. Les explications qui s'en trouvent dans les Glossaires Egyptiens & Arabes, sont semblables à celles des autres mots Hebreux qui sont demeurez dans les versions, & il ne nous reste aucuns mots qui puissent nous en faire entendre la véritable origine. Ainsi on n'en peut tirer aucune conséquence pour établir la conformité de la langue Egyptienne avec l'Hebraïque. On void par la sainte Écriture que Joseph affecta de parler à ses freres
par

par interprete, ce qui fait connoître que les Hebreux & les Egyptiens ne s'entendoient point, qu'ainsi les langues estoient entierement differentes.

Mais quand ces deux exemples seroient aussi forts qu'ils sont inutiles, il en faut un plus grand nombre pour établir la conformité entre deux langues si esloignées. Quoy-qu'il y ait eu quelques auteurs qui ayent pretendu que l'Egyptienne nous estoit entierement inconnüe, & que celle qu'on appelle *Cofte*, qui ne reste que dans les Livres des Chrestiens d'Egypte, estoit trop meflée de Grec; elle a encore la pluspart des mots qu'Herodote, Diodore, Plutarque, Orus Apollo, Eusebe & d'autres auteurs Payens ou Chrestiens citent comme de l'ancienne langue. Presque tous les noms des anciens Rois, dont les Dynasties tirées de Manethon font mention, s'expliquent dans la signification que les anciens Grecs leur donnent, $\chi\rho\mu$ signifie l'*Egypte*, $\pi\eta$ le soleil dont on trouve le nom tant de fois employé dans les noms de ces Rois, $\nu\eta\tau$ *Déesse* & *Minerve*, que les Grecs mesme appelloient par excellence la Déesse. $\rho\omega\mu$ un *homme*, & $\pi\rho\omega\mu$ la mesme chose avec l'Article, comme le rapporte Herodote. $\phi\tau\alpha$ *Dieu*, nom qu'on avoit donné particulierement à Vulcain. *Máps* don du soleil *Chiri*, signifie le fils, comme *Osiris*, le fils par excellence, $\chi\rho\sigma$ de l'*or*. Si donc on trouve tant de conformité dans ce peu de mots qui restent dans les anciens auteurs Grecs, quoy-qu'on remarque tres certainement que la pluspart sont corrompus, on ne peut douter que la langue qui les conserve encore, ne soit l'ancienne Egyptienne; & comme celle qui nous reste dans les Livres des *Coftes* est prodigieusement esloignée de l'Hebraïque, on ne peut douter que l'ancienne n'en fut pour le moins autant esloignée, & qu'ainsi il est impossible d'y trouver cette conformité necessaire, afin d'y trouver la mesme origine.

De plus, ce n'est pas par quelques mots detachez qu'on prouve que les langues ont une mesme origine, car elles peuvent prendre plusieurs mots les unes des autres, & con-

server ce qui leur est propre & original, qui consiste dans l'inflexion des noms & des verbes. Par exemple, on prouve démonstrativement que le Chaldaïque, le Syriaque, le Samaritain, l'Arabe, l'Éthiopien, tirent leur origine de la langue Hébraïque, parce que l'Analogie de Grammaire est la même en toutes ces langues, quoy-que les mots particuliers à chacune, soient très différents. Le Persan, & le Turc ont une infinité de mots Arabes, mais comme l'inflexion des noms & des verbes n'a aucun rapport avec l'Arabe, on ne peut pas regarder cette langue comme mère à leur égard. De même pour l'Égyptienne : elle a adopté depuis deux mille ans un grand nombre de mots Grecs, mais sa Grammaire est tellement différente de la Grecque & de toutes les autres, qu'elle doit passer pour originale. Ainsi on croit pouvoir dire qu'on doit regarder comme un très grand paradoxe, la prétendue conformité de l'ancien Hébreu avec l'Égyptien, puisqu'on n'en trouve, ni dans la figure des Lettres, ni dans leur puissance, ni dans l'inflexion des noms & des verbes, ni dans les mots ; & même qu'aucun auteur de quelque mérite, autant qu'on peut s'en souvenir, n'a jamais entrepris de prouver cette opinion ; & qu'elle a été également inconnue aux anciens, qui hazardant beaucoup de semblables conjectures, qui sont plus faciles à faire, quand on ignore les langues, ont toujours parlé de la langue Égyptienne & de la langue Phénicienne comme de deux langues entièrement différentes. Si on n'est pas content de ces raisons, & qu'on veuille toujours supposer qu'il y a eu une autre langue Égyptienne, à laquelle convient cette conformité avec la Phénicienne, ce que les preuves alléguées paroissent entièrement détruire, il faut auparavant la faire connoître ; & on est sûr que personne ne le fera jamais.

On crut devoir remarquer en examinant l'origine des Lettres, que quand le Chevalier Marsham avoit établi comme une opinion reçue dans toute l'antiquité que Mercure ou Touth. en estoit le premier inventeur, on reconnoissoit

une affectation manifeste à rapporter aux Payens , & aux temps qui precedent les époques de l'Histoire sacrée, la plupart des faits qui ont rapport à l'establissement de la Religion Judaïque. Cette remarque avoit esté faite d'abord que parut le Livre du Chevalier Marsham, & mesme par des Protestants. Ainsi on ne peut accuser ceux qui la repetent de trop de délicatesse sur un point aussi essentiel , à l'égard duquel on ne peut estre trop réservé. L'examen de la question est trop sérieux , & appartient plustost à la Faculté de Theologie qu'à nostre Assemblée : ainsi on ne peut en parler qu'en peu de mots, pour repondre à ce qui fut dit sur le mesme sujet , & qui se reduisit à peu près à ces propositions.

Qu'il y avoit des choses dans la Religion qui pouvoient tirer leur origine des coustumes & des ceremonies du Paganisme, ayant esté substituées à des superstitions grossieres, par les benedictions qui y avoient esté attachées en les rapportant au culte du vray Dieu, qui par bonté & condescendance pour la foiblesse humaine , avoit voulu detacher de l'idolatrie les anciens qui y estoient trop attachez. Que cela estoit d'autant plus possible , qu'on voyoit que la plupart des ceremonies Chrestiennes avoient esté tirées de la Religion Judaïque.

Cette proposition pourroit estre vraye par rapport à quelques ceremonies indifferentes , qui se trouvent dans la loy Judaïque, & dont le detail seroit aussi ennuyeux qu'inutile, puisqu'on doit examiner la maxime sur les points essentiels & non pas sur les choses qui ne le sont pas. On croit que sur cet article la maxime est non seulement tres fausse, mais d'une consequence tres perilleuse. Elle est fausse , si la veritable Religion, c'est-à-dire, suivant la definition tres simple qu'en donne saint Augustin, le veritable culte du vray Dieu, *Verax veri Dei cultus*, est plus ancienne que l'idolatrie, ou que tout culte contraire à celui du vray Dieu. Or il est certain qu'à moins de renoncer entièrement à la foy que nous devons à la sainte Escri-

Mirabilia in
terra Cham
terribilia in
mari rubro.

ture, il faut convenir que la connoissance de Dieu inspirée au premier Pere, a esté conservée dans ses descendants. Que la distinction des enfans de Dieu & des enfans des hommes, c'est-à dire, de ceux qui vivoient selon l'exemple & les instructions d'Adam & des enfans de Seth, & non pas comme Caïn, & la plupart de ses enfans, estoit desja establie. Que les sacrifices au vray Dieu furent offerts dès le commencement du monde par Caïn & par Abel. Que toute l'antiquité Payenne n'approche pas de celle-là, mesme avec le secours des fables, & qu'ainsi le culte extérieur du vray Dieu est plus ancien que l'idolatrie. Noë offrit des sacrifices en sortant de l'Arche. Quelque antiquité qu'on veuille donner à l'idolatrie, elle ne peut pas estre plus ancienne que le deluge; & comme tous conviennent, mesme le Chevalier Marsham, que l'Egypte fut peuplée par Cham fils de Noë, que par cette raison elle est appelée la Terre de Cham dans les Pseaumes, & que le nom de *Χημ* qui est le veritable nom du Pais, conservé encore dans la langue Egyptienne, y a rapport; ce qu'on peut trouver de plus ancien sur le culte extérieur, & mesme les Loix & les choses inventées ne sont pas au delà du temps de Noë. Ainsi ce n'est pas du Paganisme que la Religion Judaïque a pris ses ceremonies, mais comme ont fait voir plusieurs auteurs anciens & modernes, ce qu'il y avoit de plus mystereux dans le Paganisme, estoit tiré des Hebreux. Joseph, Eusebe, saint Clement Alexandrin, Theophile d'Antioche, Arnobe, &c. l'ont prouvé fort au long, & dans nostre siecle M. Bochart, Vossius & M. Huet ont ramassé tout ce qui se peut dire pour le prouver plus en detail.

La brieveté d'un Memoire ne permet pas d'y entrer; mais comme on avoit parlé de la Circoncision, parce que Marsham pretend establi par un passage d'Herodote qu'elle estoit establie avant le temps d'Abraham, il est nécessaire d'en dire deux mots. Herodote dit que les Egyptiens estoient circoncis de toute antiquité, ainsi que la plupart

des peuples de Syrie & de Phenicie. Marsham cite ce passage, & fait observer à son Lecteur, que Joseph dit que les seuls Juifs estoient circoncis parmy les peuples establis en Syrie; mais qu'il ne contredisoit pas Herodote sur ce qu'il dit de plus. Il suffisoit de le convaincre de fausseté, en remarquant que ce qu'il disoit estoit faux, puisque dans la Syrie tous les peuples n'estoient pas circoncis, mais seulement les Israélites. L'exemple des Sichimites en est une preuve bien claire. Il eut esté fort inutile que Joseph se fut estendu à prouver qu'Herodote se trompoit sur l'origine de la Circoncision. Car l'Ecrivain Juif reconnoissant, comme nous faisons encore, la divinité & la verité des Ecritures, n'avoit pas besoin de faire une digression pour prouver que leur autorité estoit plus grande que celle d'Herodote, accusé par Manethon d'avoir escrit beaucoup de faussetez sur les antiquitez d'Egypte, & par Plutarque & plusieurs autres, non seulement d'ignorance, mais aussi de malignité.

Il reste donc à voir si examinant d'un costé ce que l'Escriture dit de l'alliance establie avec Abraham, dont la Circoncision estoit le seau, & tous les mysteres qui sont marquez touchant ce sacrement du peuple de Dieu; on peut s'imaginer que la divine sagesse choisit pour distinguer un peuple qu'il appelloit son heritage, & pour le separer de tous les autres, une marque exterieure qui estoit commune à la nation la plus superstitieuse de l'univers, & qui devoit opprimer ce mesme peuple par une dure servitude. Il n'y auroit pas eu de plus grande tentation pour les Israélites, qui fondonient toutes leurs esperances & toute leur confiance sur les promesses faites à Abraham, que de leur laisser croire que la ceremonie la plus sacrée qui fut parmy eux, ne fut qu'une imitation d'une coutume establie depuis plusieurs siecles parmy des nations idolatres, dont Dieu leur défendoit d'imiter les mœurs & certaines coutumes mesmes indifferentes, comme la maniere de couper les cheveux des Ammonites, Madianites & autres peuples

voisins , leurs ceremonies funebres , &c. On peut donc dire qu'il n'y a rien de plus frivole que d'employer le témoignage d'Herodote , & de ceux qui l'ont copié , pour établir des faits contraires à ce que nous apprend l'Ecriture , laquelle independemment de l'autorité divine dont elle est revestüe , par son antiquité seule , surpasse tout ce que le Paganisme a de plus ancien.

On ne trouve pas de loy plus ancienne que les preceptes qu'on appelle ceux des enfans de Noë : dira-t-on qu'ils ayent esté pris des Egyptiens !

Ce qui s'appelle *ambulare coram Deo* dans l'Ecriture sainte , comprend une regle parfaite de conduite pour les mœurs , telle que fut celle d'Enoch , qui est le premier duquel l'Ecriture parle en ces termes , ensuite d'Abraham , *ambula coram me & esto perfectus*. On ne dira pas que la morale des plus sages Egyptiens , & encore moins les loix qui y avoient rapport , ayent pû donner l'origine à des loix aussi saintes que celles qui furent ensuite écrites par Moyse , ni que le Decalogue en ait esté tiré. Encore moins le peut-on dire des sacrifices & autres preceptes ceremonies qui sont entierement esloignez de tout ce qui regarde la superstition Payenne ; & le precepte de detruire les Idoles des Chananéens , de brusler leurs temples & leurs bois sacrez , fait assez voir que le culte du peuple de Dieu n'avoit rien de commun avec celuy des nations Payennes.

Si plusieurs ceremonies Chrestiennes ont esté tirées de celles qui estoient en usage parmy les Juifs , c'est que la Religion Chrestienne estoit l'accomplissement de ce que l'autre ne contenoit qu'en figure , & ainsi la comparaison ne s'en peut faire avec les ceremonies du Paganisme.



R E M A R Q U E S
HISTORIQUES ET CRITIQUES
S U R

L'ANTHOLOGIE MANUSCRITE,

qui est à la Bibliothèque du Roy.

Par M. BOIVIN le Cadet.

Pour donner un certain ordre à ces Remarques, j'ay jugé à propos de les ranger par chapitres sous les titres suivans.

CHAPITRE I. *Histoire & Notice du Manuscrit.*

CHAP. II. *Trois Epigrammes choisies, avec des Traductions en Latin & en François.*

CHAP. III. *Remarques sur la premiere de ces trois Epigrammes, qui est celle de Thallus.*

CHAP. IV. *Remarques sur la seconde, qui est celle de l'Empereur Hadrien.*

CHAP. V. *Remarques sur la troisieme, qui est celle d'Antipater à Pison.*

CHAP. VI. *Epigrammes du mesme Antipater au mesme Pison extraites de l'Anthologie imprimée.*

CHAP. VII. *Autres Epigrammes du mesme auteur sur differents sujets, la plupart extraites de l'Anthologie manuscrite.*

CHAP. VIII. *Dissertation touchant Jupiter Casus, ou addition aux Remarques sur l'Epigramme d'Hadrien.*

HISTOIRE ET NOTICE DU MANUSCRIT.

CHAP. I.

ENTRE un grand nombre de Manuscrits Grecs que l'on conserve dans la Bibliothèque du Roy, l'Anthologie est un de ceux qui méritent le plus d'estre connus par les amateurs de l'antiquité. Il y a près de cent ans que Saumaïse en trouva l'original dans la Bibliothèque d'Heidelberg. Casaubon & Scaliger l'exhortèrent à le donner au public, & il en eût d'abord la pensée. Mais plusieurs raisons l'empeschèrent d'exécuter ce dessein.

Il travailloit pour lors sur le Dictionnaire Géographique de *Stephanus*. L'ouvrage estoit déjà fort avancé, & Scaliger le pressoit d'y mettre la dernière main. L'édition de la nouvelle Anthologie demandoit du temps, de l'application & des recherches infinies. Le texte estoit extrêmement corrompu dans le Manuscrit d'Heidelberg, & ce Manuscrit estoit unique. Il falloit corriger, restituer, & éclaircir un grand nombre d'endroits presque désespérés. Saumaïse estoit encore fort jeune. Il n'avoit alors que dix huit ans. Il ne jugea peut-estre pas à propos de hasarder dès-lors ses conjectures. Peut-estre aussi ne put-il se résoudre, ni à donner le Recueil entier, ni à retrancher beaucoup de choses qui auroient pû blesser les yeux du public.

Il y a quelque apparence que ce furent ces raisons qui l'empeschèrent de publier cette Anthologie. Cependant il ne laissa pas d'en préparer une édition; & dans le Catalogue de ses ouvrages non imprimés, il est fait mention d'un recueil d'Epigrammes, qui a pour titre, *Epigrammatum Græcorum Anthologia, infinitis locis auctior, Latina interpretatione & luculentis annotationibus illustrata.*

Les Ecrits de Saumaïse passèrent après sa mort à ses héritiers, qui ne jugèrent pas à propos, ou plustost qui ne trouvèrent

trouvèrent pas l'occasion de publier son Anthologie, non plus que ses autres ouvrages postumes. Je ne sçay si de son vivant il communiqua à quelqu'un la copie du MS. d'Heidelberg, dont il est certain qu'il envoya des extraits à Scaliger & à Casaubon. Quoy-qu'il en soit, il faut nécessairement, ou qu'il ait presté cette copie, ou que d'autres que luy ayent eût communication de l'original, puisqu'il s'est trouvé que François Guet & plusieurs autres en avoient aussi des copies.

Il est dit dans la vie de Guet qu'il fit un voyage en Allemagne. On nomme les villes par où il passa, & l'on ne dit point qu'il ait esté à Heidelberg. Ainsi il est tres croyable que le Manuscrit de Guet est une copie de celui de Saumaïse.

Guet mourut en MDCLV. âgé de quatre-vingt ans, sans avoir jamais rien imprimé. Après sa mort, M. Menage son compatriote acheta ses livres, parmy lesquels estoit le Recueil des Epigrammes Grecques manuscrites. Un livre de cette nature ne pouvoit pas tomber en de meilleures mains, & personne n'estoit ce semble plus capable que M. Menage d'en donner une édition telle qu'on auroit pû la désirer. Cependant il n'en fit rien pendant trente-sept à trente-huit ans qu'il eût chez luy le Manuscrit de Guet.

M. Menage mourut le 23. Juillet de l'année MDCXCII. & laissa ses Manuscrits à une personne qui demouroit chez luy depuis long-temps. Cette personne chercha bien-tost après à s'en défaire. Feu M. Bignon, Premier President du Grand Conseil, en acheta la meilleure partie.

L'Anthologie cependant estoit encore à vendre, & l'on en demandoit un prix considerable. M. de Rostgaard, Gentilhomme Danois, avoit déjà fait quelques offres, lorsqu'on parla de ce Manuscrit à M. l'Abbé de Louvois, qui l'acheta, & en enrichit la Bibliotheque du Roy.

C'est un in folio en papier, de soixante feüillets, fort

bien écrit, de la main même de Guiet, qui a joint au texte un grand nombre de corrections & de restitutions, avec d'autres notes pour l'intelligence du texte. Le Recueil est de plus de sept cens Epigrammes. Le tout fait environ trois mille vers. Il est divisé en cinq parties.

La première & la seconde sont composées d'Epigrammes la plupart licentieuses; & qui, si l'on en excepte un très petit nombre, ne doivent jamais voir le jour.

La troisième partie a pour titre *ἑπιγράμματα ἀναθηματικά*. C'est ainsi qu'on nommoit les Epigrammes qui servoient d'inscription aux offrandes que l'on faisoit aux Dieux.

La quatrième contient des Inscriptions de Tombeaux: C'est ce que nous appellons des Epitaphes.

La cinquième comprend des Epigrammes sur divers sujets, dont quelques-uns sont inventez à plaisir. L'auteur du Recueil les nomme *ἑπιγράμματα ἐπιδεικνύα*, *Epigrammes d'ostentation*; c'est-à-dire, des Epigrammes où le Poëte ne cherche qu'à faire paroître son esprit.

Pour achever cette Notice, il ne me reste plus que de donner une liste des Poëtes auxquels les Epigrammes sont attribuées. Voicy leurs noms rangez selon l'ordre alphabétique.

On a mis en Lettres Majuscules le nom des Poëtes dont il n'y a rien dans l'Anthologie imprimée.

On a marqué d'un Astérisque, ceux dont Vossius n'a fait aucune mention dans son Livre des Poëtes Grecs. Les Chifres i. ii. iii. iv. v. marquent le Livre de l'Anthologie Manuscrite.

- | | |
|----------------------------------|---------------------------------|
| * <i>Adæus</i> . III. IV. | <i>Antipater Sidonius</i> . |
| <i>Adrianus Imp.</i> III. | <i>Antipater Thessalonic</i> . |
| <i>ÆSCHINES Rhetor</i> III. | <i>Antiphanes</i> . III. |
| <i>Agathias</i> . I. II. IV. | * <i>Antiphilus Byzantius</i> . |
| <i>Alcæus</i> . I. | III. IV. |
| <i>Alcæus Messenius</i> IV. | * <i>Antistius</i> . III. IV. |
| <i>Alexander</i> IV. | <i>Anÿte</i> . III. IV. |
| * <i>Alphæus Mytilenæus</i> . I. | * <i>Apollonidas</i> . III. IV. |
| V. | <i>Aratus</i> . I. |
| <i>Anacreon</i> . I. III. | <i>ARCHESTRATUS</i> . III. |
| * <i>ANDRONICUS</i> . IV. | <i>Archias</i> . II. IV. |
| * <i>ANIUS</i> . V. | * <i>ARCHIAS Junior</i> . V. |

- * *ARCHILOCHUS*. III. *Evenus Grammaticus*. V.
Ariston. IV. *EUNOMIANUS*. V.
 * *ARISTODICUS*. IV. *EUPHORION*. IV.
ARTEMON. I.
Asclepiades. I. II. * *Flaccus (Statyllius)*. I.
 * *Automedon*. I, II. II. III.
 * *FRONTO*. I.
Bacchylides. III.
 * *Bassus Lollius*. IV. * *Gatullius*. II.
 * *Bianor*. V. * *Gallus (Justus)*. II.
 * *Geminus*. V.
Callimachus. I. II. IV. * *Glancus*. I.
Charemon. IV.
Christodorus. IV. * *Hedylus*. II.
 * *CILLACTER*. II. * *Hegefippus*. I. III. IV.
 * *Claudianus*. II. V. *HELIODORUS*. II.
 * *Cometas*. II. * *Heronax Sardinian*. III. IV.
 * *Crinagoras*. II. III. IV. * *Julianus Ægyptius*. IV.
 * *Damagetus*. III. IV.
 * *DAMOSTRATUS*. V. * *LAUREA*. I.
 * *DIOCLES Carystius*. I. * *Leo Philosophus*. V.
 IV. * *Leonidas Tarentinus*. I.
 * *Diodorus*. III. IV. III. IV.
Diogenes. IV. *LYSIMACHUS*. III.
 * *DIONYSIUS (Andrius)*
 I. III. IV. * *Maccius*. V.
 * *DIOPHANES Myrinaeus*. * *Macedonius Consul*. II.
 II. * *Mæcius*. III.
 * *Dioscorides*. I. II. IV. * *Marcus Argentarius*. II.
 * *Diotimus Myrinus*. III. III. IV.
 IV. *MARINUS Neapolitanus*.
 V.
Eratosthenes. II. III. * *Meleager*. I. II. III. IV.
Erinna Mitylenæa. III. IV. *Michaël*. III.
 * *Erycias Cyzicenus*. III. IV. *Mnasalces*. I. III. IV.

Mæro, aliàs *Myro*. III.* *MUTIUS SCÆVOLA*. V.*Nestor Larandensis*. V.*Nicanetus*. III.* *Nicarchus*. II.* *Nicias*. III.*NICOMACHUS*. IV.*Nossis*. II. III. IV.* *Onestes*. V.*Palladas*. II. IV.*Pancrates*. III.* *Parmenon*. I.*Paulus Silentarius*. II. III.

IV.

* *PAUSANIAS*. III.*Perfes*. III. IV.*PHÆDIMUS*. I. IV.* *Phenias*, seu *Phanias*. I.* *Phalæcus*. I.* *PHILETAS Samius*. III.

IV.

Philippus Theſſalonic. I. IV.*Philodemus*. I. II. III.*PHILOXENUS*.* *PHOTIUS Patriarcha*.* *Polyſtratus*.*Posidippus*.*PROCLUS Lycius*.* *PYTHAGORAS*.*Quintus*. III.*Rhiannus*. I. III.* *Rufinus*. V.* *SCYTHIUS*. I.*Simonides*. I. III. IV.*Sophocles*. III.*Straton*. I.* *Thallus*. III.*THALES Mileſius*. III.* *Theætetus*. III. IV.*Theodoridas*. I. III. IV.*Theodorus*. III.* *Theon Alexandrinus*. IV.* *THNELAUS*.*THYMOCLÉS*. I. *Timocles**Voffio*.* *Tymnes*. III.*Zônas*, V. *Heronax*.

Cette liſte eſt d'environ ſix-vingt Auteurs, parmy leſquels il y en a pour le moins trente, dont nous n'avions rien dans l'Anthologie imprimée.

Dans cette trentaine il ſe trouve des noms illuſtres, Archiloque, Pythagore, Thalés, Euphoriion, Eſchine l'Orateur, Mutius Scævola, Proclus, Photius.

Il ſ'en trouve auſſi de moins connus, Andronicus, Anius,

Archestrate , Aristodique , Cillaëter , Damostrate , & plusieurs autres.

La plupart de ces noms ont esté inconnus à Vossius. On pourroit les adjouster à son Catalogue des Poëtes Grecs , auquel il en manque beaucoup d'autres.

TROIS EPIGRAMMES CHOÏSIES ,

avec des Traductions en Latin & en François.

L'Epigramme , selon l'idée qu'on s'en forme ordinairement , est une pensée ingénieuse , renfermée dans un très petit nombre de vers. Il doit s'y rencontrer du merveilleux , ou du plaisant ; quelque chose qui frappe ou qui pique : & ce que l'on y desire sur tout , c'est une chute heureuse qui surprenne agréablement l'esprit. CHAP. II.

Cependant les Epigrammes dans leur origine , & selon la propre signification du mot Grec , n'estoient autre chose que des Inscriptions. C'estoit un ou plusieurs vers , que l'on gravoit sur le frontispice d'un temple , ou de quelque autre édifice public , sous un trophée , sous une statuë , sur un tombeau , & sur de semblables monuments. La beauté de ces Epigrammes ne consistoit pas à dire quelque chose de brillant ni d'extraordinaire , mais à exprimer simplement , & d'une manière noble & élégante , quelque fait particulier , ou quelque aventure mémorable. Plus les Epigrammes sont anciennes , plus on y remarque ce caractère de simplicité , dont on s'est si fort écarté dans la suite , & que cependant on demande encore aujourd'huy dans les Inscriptions en prose.

Il y a beaucoup d'Epigrammes de ce caractère dans l'Anthologie Manuscrite , aussi-bien que dans l'Anthologie imprimée ; & il y en a d'un goût plus moderne. En voicy trois que j'ay extraites du Recueil manuscrit , que j'ay traduites , & sur lesquelles j'ay fait quelques Remarques.

I.

Θ Α Λ Λ Ο Υ.

Εὔπειροις μέγα χάρμα καὶ ἡώοις περᾶσι,
 Καῖσαρ, ἀνικάτων ἔκχρονε Ρώμυλιδῶν·
 Αἰθερίῳ γῆρσίν σεο μέλπομυ· ἀμφὶ δὲ βωμοῖς
 Γηθοσύνους λοιβὰς ἀνένδομυ ἀθανάτοις.
 Ἀλλὰ σὺ, παπῶοις ὅπῃ βήμασιν ἵχνος ἐρείδων,
 Εὐχομύροις ἡμῖν πολὺ μύροις ἐπ' ἔτος.

T H A L L I.

*Hesperiiis & Eois finibus ingens gaudium ,
 O Caesar , invictorum nepos Romulidum ;
 Caelestes tuos natales canimus , & circum altaria
 Hilares libationes libamus Diis immortalibus.
 At tu in avito honoris gradu pedem stabilem figens ,
 Precantibus nobis salvus maneat ad multos annos ;*

II.

Α Δ Ρ Ι Α Ν Ο Υ.

Εν τοῖς ἀνὰ γήμασι Τραιανοῦ Κάισαρες·
 Ζῶνι πόδ' Αἰνεάδης Κασίω Τραιανὸς ἄγαλμα,
 Κοιρανὸς ἀνδρόπων κοιρανὸς ἀθανάτων,
 Ἄνθετο δὸνὰ λιτὰ πολυδαίδαλα, καὶ βοδὸς οὐρου
 Ἀσκητὸν χρυσῷ παμφανόωντι κέρας,
 Εὔξαιτα περτέρης ὑπὸ ληΐδος, ἥμος ἀπειρής
 Πέρσεν ὑπερθύμοις ᾧ ὑπὸ δουρὶ Γέτας.
 Ἀλλὰ σὺ οἱ καὶ πλώδῃ, κελαίναφές, ἐχρύαλιξον
 Κρήνην εὐκλειῶς δῆειν Ἀχαιμυρίῳ·

Ὅφρα τοι εἰσερόωντι λήξαντι χα θυμὸν ἱμνῇ
Δοῖα, τὰ μὲν Γετέων σὺλγα, τὰ δ' Ἀρσακιδέων.

A D R I A N I,

In donariis Trajani Cæsaris Imperatoris.

*Jovi Casio hoc donarium Trajanus Æncades ;
Mortalium Dominus Domino immortalium ,
Appendit duos cratêras dadalcos , & bovis uri
Cornu , auro præfulgente ornatum ,
Selectas manubias ex prædâ quæsitâ bello priore , cùm
indefessus bellator
Superbos Getas armis subegit.
At tu nigrâ nube latens Jupiter , fac ut hoc quoque
Bellum Achæmenium gloriosè peragat ;
Quòd animum exhilarent aspicienti tibi hinc atque hinc
Diversa spolia , hæc Getarum , illa Arsfacidarum.*

III.

A N T I Π Α Τ Ρ Ο Υ.

Καυσίη ἢ τὸ πάροςδε Μακεδόσιν εὐκολον ὄπλον,
Καὶ σκέπας ἐν νιφετῷ, καὶ κόρις ἐν πολέμῳ,
Ἰδρῶ διψήσασα πῖν' τεὸν, ἀλκιμε Πείσων,
Ἡμαδὶς Αὐσονίοις ἦλθεν ὅπ'ι κροτάφοις.
Ἀλλὰ φίλος δέξαι με· τάχα κρόνες, αἱ ποτε Πέρσας
Τρεφάμεναι, καὶ σοι Θρηῆας ὑπαξόμεθα.

A N T I Π Α Τ Ρ Ι.

*Ego Causa , quæ olim Macedonibus habilis fui arma-
tura,*

*In hyeme munimen contra nives , in bello galea :
 Tuum , Piso bellicose , sudorem bibere sitiens ,
 Ad Romanum caput Macedonica ipsa venio.
 At tu me amicus accipe. Jam jam nos lanæ subtemina,
 quæ Persas quondam
 Vertimus in fugam , etiam Thracas tibi submittemus.*

L E S M E S M E S E P I G R A M M E S
en prose Françoisse , & en vers Latins.

I

E P I G R A M M E D E T H A L L U S

En prose Françoisse.

» Délices de l'Orient & de l'Occident, digne sang des
 » invincibles enfans de Romulus, nous chantons, ô César,
 » vostre naissance divine; nous faisons des libations sur les
 » autels, pour marquer aux Dieux nostre joye & nostre re-
 » connoissance. Puissez-vous, affermissant vos pas sur le thrône
 » de vostre ayeul, demeurer encore avec nous un grand
 » nombre d'années, comme nous le demandons au ciel par
 » nos prières.

En vers Latins.

*Romuleum genus , invictæ spes gentis , Eôi
 Orbis deliciæ , Cæsar , & Hesperii ;
 Te canimus , festamque diem quâ lapsus olympo es ;
 Libamusque bonis pocula lata Deis.*

* Vel, *Tu sta-
 bilem per arcta
 pedem vestigia
 firmans.*

* *Tu stabilem gressum folio subnixus avito ;
 Vive tuis longum , dux bone , vive tibi.*

II.

EPIGRAMME D'HADRIEN

En prose François.

Pour bien rendre cette Epigramme en François, je croy qu'il faut luy donner le tour & la forme d'Inscription. C'est ce que j'ay tafché de faire, en confervant le plus qu'il m'a esté poffible le fens de l'original. Voicy comme il m'a paru qu'elle devoit estre tournée.

TRAJAN ROMAIN A JUPITER CASIUS.
LE MAISTRE DES HOMMES AU MAISTRE DES DIEUX;
CONSA CRE
DEUX COUPES CISELE'ES.

ET

UNE CORNE DE BOEUF SAUVAGE GARNIE D'OR;
PREMICES DU BUTIN

GAGNE' SUR LES GETES DANS LA PREMIERE EXPEDITION.
GRAND JUPITER,

Faites qu'il triomphe auffi des Parthes.

*Ce fera pour vous un agreable fpectacle,
de voir dans vofre Temple,*

d'un cofté,

LES DEPOUILLES DES GETES.

& de l'autre,

CELLES DES ARSACIDES.

Il y a dans le Grec, lorsque ce guerrier infatigable tailla en pièces les Getes orgueilleux.

En vers Latins.

Terrarum Dominus Domino Trajanus Olympi

Æneades, Casio dona dicata Jovi,

Tome II.

OO

*Dædaleum sacrauit opus, duo pocula, & uri
 Cornu, circum auro præradiante micans;
 Primitias prædæ, bello quæ parva priore est,
 Sævus ubi indomitos messuit ense Getas.
 At tu, nube latens, da Jupiter hanc quoque laurum;
 Fac victis redeat clarus Achæmenidis.
 Sic erit ut diversa oculos tibi, summe, Deum Rex,
 Inde Getarum hilarent, hinc spolia Arfacidum.*

III.

EPIGRAMME D'ANTIPATER,

En prose Françoisse.

» Armure commode & légère des Macédoniens, je leur
 » servis autrefois d'abri contre la neige, & de casque dans
 » les combats. Avide aujourd'huy de boire la sueur guer-
 » rière de vostre front, ô brave Pison, je viens du fond de
 » l'Emathie couvrir une teste Romaine. Recevez-moy fa-
 » vorablement. Je ne suis qu'un tissu de laine grossière. Mais
 » ayant mis autrefois les Perses en fuite, je puis bien encore
 » dompter sous vous les rebelles de Thrace.

En vers Latins.

*Militis Emathii quondam leve Causia tegmen;
 Quæ galea in bello, in nive amictus eram;
 Sadores potare tuos, fortissime Piso,
 Atque Italas cupio cingere Græca comas.
 Tu sociam cape. Quæ Persas dare terga subegi;
 Jam jam eadem Thracas vincere lana dabo.*

REMARQUES

SUR L'ÉPIGRAMME DE THALLUS.

L'Auteur de l'Épigramme est nommé Thallus dans le Manuscrit. Vossius dans ses Poètes Grecs ne fait aucune mention de celui-ci, non plus que de beaucoup d'autres dont on a des Épigrammes. J'ay douté d'abord s'il ne falloit point lire ΓΑΛΛΟΝ, au lieu de ΘΑΛΛΟΝ, supposant que l'Épigramme fust du Poëte Gallus, dont on a quelques vers dans l'Anthologie imprimée. Mais j'ay abandonné cette conjecture, depuis que j'ay veü le nom de Thallus dans l'Inscription ancienne rapportée par Gruter.

CHAP. III.

THALLO
ABASCANTI
AVG. LIB.
AB EPISTVLIS
* LIB.

* Il y avoit
apparemment
sur le marbre
ET LIB.
c'est-à-dire.
ET LIBRIS.

Voilà un Thallus affranchi, & secrétaire de l'Empereur. Il y a grande apparence qu'un affranchi, qui estoit parvenu à l'employ de secrétaire du Prince, & qui par conséquent avoit quelque érudition, n'aura pas manqué de célébrer le jour de la naissance de son maître, non seulement par des sacrifices, mais aussi par des vers de sa façon.

Dans toute l'Anthologie imprimée, il ne se trouve qu'une seule Epigramme sous le nom de Thallus. Il y est parlé de deux citoyens de la ville de Milet morts en Italie, & par la manière pathétique dont le Poëte déplore ce malheur, on pourroit croire qu'ils estoient ses compatriotes, sur tout par ces derniers vers :

Φεῦ πάτερ τεῖταλωνα, πόθεν πάλιν ἢ πότε τοίους
Αἰεὶ εἰς αὐχιστὴς Ἑλλάδι λαμπομύρους.

O o ij

*Malheureuse patrie ! où retrouverez-vous ce que vous perdez ?
Quand vanterez-vous à la Grèce des astres tels que ceux-là ?*

Les expressions, dont Thallus se sert dans les quatre premiers vers, sont générales, & presque aussi équivoques que les noms de César & d'Auguste, employez dans l'Epigramme & dans l'Inscription.

Premièrement il l'appelle, *la joye de l'Occident & de l'Orient*. Tout ce qu'on peut inférer de cette louange, c'est que celui à qui on la donne gouvernoit seul, & qu'il a vécu avant le partage de l'Empire.

Thallus dit ensuite, que l'Empereur pour qui on fait des vœux, *tire son origine des illustres enfants de Romulus*. Si le sens de ces paroles estoit, que l'Empereur, à qui on parle, descend des anciens Romains de la maison même de Romulus, l'éloge ne conviendrait proprement qu'aux Empereurs de la famille d'Auguste, qui se disoient descendants d'Enée & des Rois d'Albe. Mais en prenant ces mêmes paroles dans le sens général qu'elles peuvent avoir, elles marquent seulement une noblesse Romaine ; & l'éloge qu'elles renferment est aussi général que le précédent, n'y ayant point eu d'Empereur à qui les Poètes n'ayant pu dire par flatterie qu'il estoit Romain, & descendant des anciens Romains. Tout le monde sçait que Trajan estoit originaire d'Espagne. Cependant il est appelé *ÆNEADES*, c'est-à-dire, *descendant d'Enée*, dans l'Epigramme de l'Empereur Hadrien, comme nous le remarquons ailleurs.

Nous chantons votre origine céleste, adjouste l'auteur de l'Epigramme. C'est une louange très générale que de dire à un Prince ; *Qu'il est de la race des Dieux ; que son origine est céleste ; que sa naissance est divine*. Non seulement Virgile, Horace, Ovide, mais tous les Poètes sont pleins de semblables expressions.

Dans le cinquième vers Thallus s'exprime d'une manière moins vague, & qui marque plus précisément la personne de l'Empereur à qui il parle : *Puissez vous*, dit-il ;

affermiffant vos pas fur le trône de vôtre ayeul, &c. Des douze premiers Céfars il n'y a que Tibere & Caligula à qui l'on ait pû dire qu'ils estoient affis fur le trône de leur ayeul. Tibere estoit fils adoptif d'Auguste, & Auguste de Jules Céfars. Caligula étoit fils de Germanicus; & Germanicus estoit fils adoptif de Tibere. Supposé donc que l'Epigramme ait esté faite pour un des douze premiers Céfars, comme il y a lieu de le croire; à en juger par le style & par le tour des vers, elle ne peut avoir esté faite que pour Tibere ou pour Caligula. Après cela, s'il m'est encore permis de proposer mes conjectures, & de dire auquel des deux Empereurs je croy que l'Epigramme doit estre ajugée, il me paroist qu'elle convient moins à Caligula qu'à Tibere, qui avoit d'autant plus besoin de s'affermir sur le trône, que de son temps les Romains n'avoient pas encore entierement perdu le goust de leur ancienne liberté.

Au reste, sous quelque Empereur qu'ait vécu l'Auteur de l'Epigramme, elle n'est point indigne des meilleurs siècles, à commencer par celui d'Auguste.

J'y trouve deux formules assez remarquables, par rapport aux Médailles & aux Inscriptions. La premiere est; *gaudium Occidentis & Orientis*, qui ressemble fort à celles-cy, GAUDIUM POPULI ROMANI. GAUDIUM REIP. LÆTITIA TEMPORUM. & à quelques-autres qu'on lit sur les Médailles, aussi-bien qu'à l'éloge de l'Empereur Titus, qui fut appelé, *Deliciæ generis humani*. L'autre est, *Maneas nobis ad multos annos*. Il se rencontre sur des agates, & sur d'autres pierres, des Inscriptions semblables. Je me souviens d'en avoir veû une entre autres où on lisoit, ΜΑΚΡΙΝΗ ΖΗΤΑΙΟΙΣ ΠΟΛΛΑ ΕΤΗ. *MACRINE VIVAS MULTOS ANNOS*.

S U R L' E P I G R A M M E D' H A D R I E N ,

CHAP. IV.

Trajan allant faire la guerre aux Parthes, passa par la ville de Seleucie, où il visita le temple de Jupiter Cæsius. Il offrit à ce Dieu les prémices du butin gagné dans la première guerre contre les Daces. Ces prémices estoient deux grandes coupes ciselées, & une corne de bœuf sauvage garnie d'or. Hadrien qui accompagnoit Trajan dans toutes ses expéditions, & qui dans celle-cy fut établi Gouverneur dans la Province de Syrie, fit une Epigramme pour servir d'Inscription à l'offrande de l'Empereur *, qui estoit son cousin, & qui avoit esté son tuteur.

* Trajan faisoit aussi des vers. C'est à lui qu'on attribue cette plaisanterie, qui se trouve dans l'Anthologie imprimée.

Ἀγπὸν ἡελίου
σηπας ῥίνα, ὃ
σῶμα χασκῶν,
Δείξεις πα-
ῶρας πᾶσι
παρέρχουσιν.

Mettez vostre
nez vis-à-vis
du soleil, &
ouvrez la bou-
che. Ce sera un
cadran, qui
marquera les
heures à tous
les passans.

L'Epigramme a pour titre, ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΕΝ ΤΟΙΣ ΑΝΑΘΗΜΑΣΙ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ. HADRIANI IN DONARIIS TRAJANI CÆSARIS. Il paroît par ce titre qu'Hadrien avoit composé un certain nombre d'Epigrammes, ou d'Inscriptions en vers, dont le recueil estoit intitulé, Ἀναθήματα Τραιανὸς καίσαρος, les Offrandes de l'Empereur Trajan. Ces Epigrammes nous auroient sans doute appris plusieurs faits historiques, si elles estoient venuës jusqu'à nous; & celle qui nous reste nous doit faire regretter la perte des autres.

L'Empereur Hadrien aima fort la Poësie, & fit des vers dans l'une & dans l'autre langue. Spartien nous a conservé deux échantillons de sa Poësie Latine. Le premier est la parodie des vers de Florus:

Ego nolo Florus esse, &c.

Le second est ce qu'il dit en mourant:

*Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,*

Pallidula , rigidula , nudula ,

Nec ut soles dabis jocos !

Nous avons outre cela des vers qu'il fit pour mettre sur le tombeau de son cheval Borysthène :

Borysthenes Alanus ;

Casareus veredus ,

Per aquor & paludes

Et tumulos Etruscos

Volare qui solebat ,

&c.

Spartien , après avoir parlé des vers Latins d'Hadrien , adjouste : *Tales autem nec multò meliores fecit & Græcos.* C'est-à-dire ; *Ses vers Grecs estoient à peu près de mesme ; & ne valoient guere mieux.*

Je ne sçay si l'on doit s'en rapporter à Spartien pour ce qui regarde le Grec. Il n'y a dans toute l'Anthologie imprimée que deux Epigrammes sous le nom d'Hadrien , & un vers qui est cité aussi par Dion. Des deux Epigrammes la premiere est une réponse à la requeste d'un mendiant infirme , & perclus de la moitié de ses membres. Cette Epigramme est véritablement peu de chose. Mais la seconde est très-belle , & suffit presque pour refuter Spartien. Le sujet est Troye rebastie & vengée par les Romains. Le Poëte s'adresse à Hector , & lui dit :

Εἴ κτερ, ἀρήϊον αἶμα, κατὰ χθονὸς εἴπου ἀκούεις,

χαῖρε καὶ ἄμπνευσον βαγὸν ὑπὲρ πατρίδος.

Ἴλιον οἰκεῖται κλεινὴ πέλις, ἀνδρας ἔχουσα

σοῖ μὲν ἀφανοστέργει, ἀλλ' ἔτ' ἀρηϊφίλοις.

Μυρμίδονες δ' ὑπόλοιπο· παρῆσασ, καὶ λέγ' Ἀχιλλεῖ,

Θεσσαλίῳ πᾶσι κεῖσθαι ὡς Αἰνείδαις.

Vaillant Hector, si vous entendez sous la terre ce qui se dit icy haut, respirez un moment, & réjouissez vous du sort de vostre patrie. Celebre & florissante, comme autrefois, Troye est encore habitée par de grands guerriers, quoy-que moindres que vous. Les Myrmidons ne sont plus. Allez, dites à Achille que toute la Thessalie est soumise à la postérité d'Enée.

Quelques-uns prétendent que cette Epigramme est de Germanicus, & non pas d'Hadrien, fondez peut-être sur la beauté du tour & de l'expression, & sur le témoignage des Auteurs, qui disent que Troye fut rebastie par Jules César, & qu'Auguste ayeul de Germanicus y établit une colonie.

Mais il y a bien plus de raison à croire qu'Hadrien ait fait des vers en l'honneur de cette ville. Philostrate, dans la vie d'Hérode le Sophiste, dit qu'Hadrien embellit la ville de Troyes, (nommée pour lors Troas,) & qu'il y fit construire des aqueducs & des bains. Les habitants par reconnoissance firent frapper une Médaille, où d'un costé l'on voit la teste de l'Empereur Hadrien couronnée de laurier, avec cette Inscription, IMP. CÆS. HADRIAN. AUG. & de l'autre une teste de femme, qui a pour couronne une tour, avec ces mots, COL. AUG. TROAS.

Cecy prouve assez, qu'Hadrien a bien pû faire une Epigramme pour les Troyens; & la bonté de celle-cy ne prouve pas qu'elle ne soit point de luy. Car certainement il en a fait de bonnes, comme on en peut juger par celle que j'ay extraite de l'Anthologie Manuscrite, & sur laquelle il me reste à faire quelques Remarques.

Cette Epigramme commence par *Ζῶνι τῷδ' Αἰνεάδης* *Κασίῳ Τραιανῶς ἀγαλμα.* *Trajanus Aeneades Jovi Casio hoc donarium.*

Trajan estoit né en Espagne. Son pere & mesme son ayeul estoient Espagnols, selon cette Inscription rapportée par Gruter : *

* Pag. 247.

IMP. CÆS. NER. TRAJANO.
 AUG. GERM. DAC. PARTH. PON.
 MAX. TR. P. XV. COS. VI. PP. DE
 ROM. IMPERIO. DE PATERNA
 ET AVITA HISP. PATRIA, ET DE
 OMNI. HOMIN. GEN. MERITISS.
 POPULARES PROVINC.
 AREVATUM.
 OPTIMO PRINC.

Ainsi Trajan estoit Espagnol, non seulement de naissance, mais d'origine. Pourquoi donc est-il nommé *ÆNEADES* dans l'Epigramme ? C'est parce qu'il avoit esté adopté par Nerva, qui estoit Romain. Le mot *ÆNEADES* ne signifie autre chose que Romain, sur tout chez les Poëtes, qui faisoient descendre tous les Romains d'Anchise & de Venus : témoin cette Inscription Grecque, copiée sur un marbre de la vigne Borghése, & publiée par Spon ; dans laquelle le Poëte Marcellus Sidètes, contemporain d'Hadrien, dit en parlant de Regilla, femme d'Hérodes Atticus :

Ἡ δὲ πολυκτεάνων μὲν ἔγω εἶμι Αἰνεαδάων,
 Ἀρχέσω κλυτὸν ἄμμα καὶ Ἰδαίης Ἀφροδίτης.

*Orta hæc erat ex opulentis Æneadis,
 Anchisæ & Idææ Veneris inclytus sanguis.*

Horace n'en dit pas davantage d'Auguste, dont il exprime la noblesse par ces mots :

Clarus Anchisæ Venerisque sanguis.

Dans le même vers où l'Epithete Αἰ' ΝΕΑ' ΔΗΣ est donnée à Trajan, celle de ΚΑ' ΣΙΟΣ est donnée à Jupiter. Ce seroit icy le lieu de parler de *Jupiter Castus*, de l'origine de ce nom, de la figure du Dieu, & des temples

qui luy ont esté consacrez. Mais je réserve l'explication de toutes ces choses pour une Dissertation particuliere. Je me contenteray icy de dire mon sentiment sur le lieu où je croy que Trajan fit son offrande à *Jupiter Casius*.

* Ce n'est pas
le sentiment
de Saumaïse.

Trajan, comme on l'a déjà remarqué, allant faire la guerre aux Parthes, passa par la ville de Seleucie. On trouve dans les Médailles deux villes de ce nom très-bien distinguées. L'une estoit située sur le fleuve Calycadnus dans la Cilicie; l'autre à l'entrée de la Syrie, dans la province de Pierie. C'est dans celle-cy que *Jupiter Casius* estoit honoré d'un culte particulier; & c'est sans doute dans cette ville que Trajan fit son offrande. *

Dion, en nous marquant la route de Trajan, dit qu'ayant traversé l'Asie & la Cilicie, il arriva à la ville de Seleucie: après quoi il le fait venir à Antioche. Entre la Cilicie & Antioche il n'y a point d'autre Seleucie que celle de Pierie. C'est donc de cette Seleucie qu'il est parlé dans l'endroit de Dion.

On peut joindre au témoignage de cet Auteur une Médaille du Cabinet du Roy, frappée en l'honneur de Trajan. Cette Médaille a d'un costé la teste de l'Empereur, & de l'autre un temple à quatre colonnes, avec une grosse pierre au milieu; & cette Inscription à l'entour, C E Λ Ε Υ Κ Ε Ω Ν Π Ε Ι Ε Ρ Ι Α C Ζ Ε Υ C Κ Α C Ι Ο C. Ainsi l'on trouve sur une même Médaille le nom de Trajan, celui de *Jupiter Casius*, & celui de la ville de Seleucie de Pierie.

Après cela il n'est pas permis, ce semble, de douter que la ville par où Trajan passa, en marchant contre les Parthes, ne fust celle que l'on nomme *Seleucie de Pierie*; & que le *Jupiter Casius*, à qui il fit une offrande, ne soit celui qui avoit un temple dans cette même ville.

Ces paroles, LE MAISTRE DES HOMMES AU MAISTRE DES DIEUX, qui forment le second vers de l'Epigramme d'Hadrien, me paroissent remarquables, en ce qu'elles contiennent l'Inscription la plus pompeuse

& la plus superbe que l'on puisse imaginer.

Le troisième vers & le suivant sont citez dans Suidas sous le mot *λίτα*. Le Traducteur, qui est Æmilius Portus, a rendu *διδά λίτα* par *duo tapetia*. Au lieu de *διδά λίτα*, je lis *ἄλεια δύο*, *duos crateras*.

Il est certain que Trajan offrit à Jupiter *Casius* une corne de bœuf garnie d'or, & outre cela de grandes coupes d'argent. C'est de Suidas même que nous apprenons cette particularité. Après avoir parlé du Mont Casius & du temple de Jupiter; ^a *ce fut-là*, dit-il, *que Trajan consacra de grandes coupes d'argent, & une corne de bœuf garnie d'or*. C'est sur ce témoignage formel de Suidas que je fonde ma correction, & qu'au lieu de *διδά λίτα*, qui n'a jamais signifié *deux coupes*, je lis *ἄλεια δύο*. ^b *ἄλεια*, selon le Scholiaste d'Homère, est une coupe chargée de figures en relief. Hadrien, selon toute apparence, avoit écrit, *ἀνθετ' ἄλεια δύο πολυδαίδαλα*. Un copiste ignorant aura transposé les mots; & au lieu d'*ἄλεια δύο*, aura mis *δύο ἄλεια*. Cette transposition, qui rompt la mesure du vers, aura ensuite donné lieu à une mauvaise correction, par laquelle *δύο ἄλεια* aura esté changé en *διδά λίτα*, qui ne peut signifier icy que *deux tapis*, ou *deux rideaux*, & qui dans cette signification ne s'accorde pas mieux avec la mesure du vers que la transposition dont nous venons de parler.

Je remarqueray encore une chose sur le troisième vers, où je lis *βοὸς οὖρον* avec Guet, & non pas *βοὸς οὖρον*. Æmilius Portus, dans l'endroit de Suidas où ce vers est cité, au lieu de traduire, *et bovis uri cornu*, a traduit, *et bovis custodem cornu*. L'équivoque du mot *οὖρον*, qui a plusieurs significations, & la faute du copiste, qui avoit écrit *οὖρον* au lieu d'*οὖρον*, ont trompé le traducteur, qui pour justifier sa traduction, dit que le bœuf *cornu* se tue-tur & custodit.

Il est vray que le mot *οὖρον* signifie quelquefois *custos*, mais ce n'est pas dans cet endroit. *οὖρον* icy est ce

^a Ενθα Τετρα-
νός ἀνέθηκε
κρατῆρας ἀρ-
γυροῖς, ἔκαστος
βοὸς πινυμε-
νός τε κεχρυ-
σσωμένον.

^b Sur ces mots,
ἔχει δὲ χρύσεον
ἄλεια.

Ἐκπωμα, πο-
τήριον οὐ λισ-
σόν, οὐ λείον·
πρᾶγμ' δὲ πῖς
ἐμπαισμάσιν,
ἢ γυναικῶν
δαίδαλμασιν
ἐμπαισμάσι-
νον.

que les Latins nomment *urus*. C'est une espèce de bœuf sauvage très grand & très fort. Servius sur ce vers de Virgile :

Sylvestres uri assidue, capreæque sequaces.

dit que les bœufs sauvages, nommez *uri*, naissent dans les Monts-Pyrénées. Il adjouste ; *Sunt autem, exceptis elephantis, majores cæteris animalibus; dicti uri, ὑπὸ τῶν ὄρεων, id est montibus*. Virgile parle encore de ces mêmes animaux dans la description de la peste :

*Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitæ ad sacra boves Junonis, & uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.*

Dans le cinquième vers il faut lire avec Suidas ἐξαιτα, & non pas ἐξαιτα, comme Guet a cru qu'il falloit lire.

Dans le même vers, par ces mots, ἀεγτέρης ὑπὸ ληίδος, j'entends le butin gagné dans la première guerre contre les Daces. Trajan porta deux fois la guerre chez les Daces. Dans la première, Décébalus qui avoit vaincu les Romains du temps de Domitien, fut défait en plusieurs rencontres, demanda la paix, & accepta les conditions qui luy furent imposées. Il fit plus : car il vint se jeter aux pieds de Trajan ; & pour luy donner des marques d'une soumission entière, il se prosterna devant luy comme un esclave. Dans la seconde guerre, il fut entièrement dépouillé de ses estats, & il se tua luy-même, de peur de tomber vif entre les mains du vainqueur. Sa teste fut portée à Rome. Ses thrésors, qu'il avoit cachez dans des cavernes & sous des voutes pratiquées dans le fleuve Sargece, furent découverts. Trajan revint à Rome chargé de butin, & triompha des Daces pour la seconde fois. On a un grand nombre de Médailles frappées en mémoire de la première & de la seconde expédition. Il est inutile d'en faire icy le dénombrement.

Le butin de la première guerre ne fut peut-être pas si considérable que celui de la seconde. Mais il le fut assez pour fournir à la pompe d'un triomphe. La corne dorée & les coupes d'argent, que Trajan offrit à Jupiter Casius, estoient de ce premier butin, comme l'Epigramme le marque assez clairement.

Dans le sixième vers il est fait mention des Gètes; défaits par l'Empereur Trajan. Dion dans l'abregé de Xiphilin, distingue les Gètes d'avec les Daces. *Je n'ignore pas*, dit-il, *que quelques-uns d'entre les Grecs donnent le nom de Gètes à ceux que les Romains nomment Daces, & qui se nomment ainsi eux-mêmes. Pour moi je ne connois de Gètes que ceux qui habitent le long du Danube au delà du Mont Hæmus.* Dans un autre endroit (c'est dans la vie d'Auguste, où le texte de Dion est entier,) il dit que le païs des Daces s'étend des deux costez du Danube: mais qu'on nomme ordinairement Mysiens ceux qui habitent en deça de ce fleuve, c'est-à-dire, dans le voisinage des Triballes. A l'égard des autres, qu'il suppose plus connus sous le nom de Daces, il dit qu'ils sont Gètes ou Thraces d'origine, y ayant eû une nation de Daces aux environs du Mont Rhodope.

Le reste de l'Epigramme est une prière. Le Poète apostrophe Jupiter, & l'invoque sous le nom de *νελαϊνός*. *O vous*, dit-il, *qui esiez enveloppé de nuages noirs.* C'est le sens de l'épithète, qui convient particulièrement à Jupiter Casius, représenté par une montagne escarpée, dont la cime s'élève vers le ciel, & semble se cacher dans les nuës.

Je n'ay plus qu'une chose à remarquer. C'est que la prière, par où finit l'Epigramme, fut exaucée. Trajan conquît l'Assyrie, l'Arménie, la Mésopotamie, & acquit le surnom de PARTHICUS. L'année d'après fournit le sujet de ces deux belles Inscriptions, dont on admire tous les jours la noblesse & la simplicité; REX PARTHIS DATUS. REGNA ADSIGNATA. La troisième année, qui

fut l'an de Rome DCCCLXX. les Parthes s'estant revoltez, chassèrent le Roy que Trajan leur avoit donné. Trajan se préparoit à marcher contre eux, lorsqu'il tomba malade. Hadrien resta en Syrie avec les légions. L'Empereur reprit le chemin de l'Italie, & mourut en Cilicie dans la ville de Sélinonte. La pluspart des événements du regne de Trajan sont exprimez dans les Médailles. Je n'ay pas crû qu'il fust nécessaire de grossir cette dissertation de toutes les Inscriptions qu'on auroit pû y faire entrer.

Voilà, Messieurs, tout ce qui m'a paru digne de remarque dans l'Epigramme de l'Empereur Hadrien, sur laquelle je me serois moins estendu, si j'avois veû plustost ce que je n'ay decouvert qu'après avoir fini cet écrit. Je sçavois bien que cette Epigramme n'avoit pas esté inconnuë à Saumaïse, puisqu'elle estoit extraite d'un Manuscrit dont il avoit eû l'original entre les mains. Mais je ne sçavois pas qu'il l'eust publiée, en l'insérant toute entière, comme il a fait, dans ses commentaires sur Spartien. Il ne l'a pas traduite, mais il a accompagné le texte Grec de plusieurs Remarques très sçavantes. Comme je n'avois pas veû ses conjectures lorsque j'exposois les miennes, on me pardonnera facilement de ce que je n'ay pas toujours esté de l'avis de ce fameux Critique. Que si d'ailleurs j'ay eû le bonheur de penser comme luy sur deux ou trois endroits défectueux, ou qui avoient besoin d'estre éclaircis, on ne doit pas me soupçonner pour cela d'avoir voulu m'attribuer ce qui luy appartenoit. Il est difficile qu'en traitant un mesme sujet, & en puisant dans les mesmes sources, on ne se rencontre quelquefois, sur tout dans ce qui s'offre naturellement à l'esprit.

REMARQUES

SUR L'ÉPIGRAMME D'ANTIPATER.

Il y a eû deux Poètes de ce nom ; l'un de Sidon , & CHAP. V.
l'autre de Theſſalonique. On a pluſieurs Epigrammes de
l'un & de l'autre dans l'Anthologie imprimée , où ſouvent
ils ſont confondus. Nous parlerons ailleurs d'Antipater le
Sidonien , dont l'Epitaphe ſeule peut fournir le ſujet d'une
diſſertation particuliere. Il ſuſſit préſentement de dire
qu'il fleurifſoit du temps de Sylla & de Marius. Antipa-
ter de Theſſalonique vivoit du temps d'Auguſte. C'eſt luy
qui a fait la Proſopopée de l'armure Macedonienne , & plu-
ſieurs autres Epigrammes dont il fera parlé dans les cha-
pitres ſuivans.

Nous liſons dans Velleius Paterculus , que du temps
d'Auguſte Lucius Piſon ayant réduit les rebelles de Thrace
après trois ans de guerre , eſtablit la ſeûreté de l'Asie , &
rendit la paix à la Macédoine. Dion entre dans un plus
grand détail ; & voici comme il raconte la choſe.

Vologeſés Thracien , du pays des Beſſes , Preſtre de „ A. V. C.
Bacchus , après avoir beaucoup contrefait l'homme inspiré , „ CCXLIII.
ſ'afſocia un nombre de fanatiques , avec leſquels ſ'eſtant „
révolté , il défit & tua Rhafcyporis fils de Côtys. Rhaf- „
cyporis avoit un oncle nommé Rhymetalcés. Celuy-cy ſe „
voyant abandonné de ſes ſoldats , auſquels le nom du „
Dieu avoit fait peur , prit la ſuite ſans avoir combattu. „
Vologeſés le pourſuivit , entra dans la Cheriſſonée , & y „
fit de grands dégâts. Ces déſordres & ceux de la Macé- „
doine , où les Sialites commettoient auſſi des hoſtilitez , „
furent cauſe qu'on donna ordre à Lucius Piſon , qui eſtoit „
alors Gouverneur de Pamphylie , de *paſſer en Europe pour* „
ſ'oppoſer aux rebelles. Les Beſſes ne l'attendirent pas : „
mais dès qu'ils ſçûrent ſon arrivée , ils ſe retirèrent. Piſon „
les alla attaquer dans leur pays , & reçût d'abord un échec. „
Enſuite il les battit , ravagea leur province , & celles des „

» peuples voisins qui s'étoient soulevez avec eux. Tous les
 » révoltez se soumirent, les uns volontairement, les autres
 » forcez par la crainte, ou défaits en bataille rangée. Il
 » s'éleva encore quelque temps après de nouveaux troubles
 » dans les mêmes provinces. Pison les appaisa, & subjuga
 » les mutins. Pour le récompenser, on ordonna en sa faveur
 » des prières publiques, & on lui décerna les honneurs du
 « triomphe.

Ce fut à l'occasion de cette guerre, que l'armure Macédonienne, nommée *Causia*, fut présentée à Pison, & qu'Antipater le Thessalonicien fit l'Epigramme, ou l'Inscription, qui devoit accompagner ce présent. Le texte n'est pas susceptible de beaucoup de remarques, étant correct & assez clair. Je n'en feray que sur le premier & sur le troisième vers.

PREMIER VERS. Ce vers & le suivant sont citez par Suidas sous le mot *Καυσία*. Les Macédoniens nommoient *Καυσία* une espèce de chapeau qui leur estoit particulier. Il estoit fait de poil, ou de laine si bien tressée, & apprestée de manière, que non seulement il servoit d'abri contre le mauvais temps, mais qu'il pouvoit même tenir lieu de casque. Eustathius en fait la description dans ses Commentaires sur Homère, où il cite un passage de Pausanias, qui pourroit faire croire que cette coëffure, ou cette armure de teste que l'on nommoit *Causia*, n'estoit pas commune à tous les Macédoniens, mais particulière à leurs Rois. Voicy les propres termes d'Eustathius, ou plustost de Pau-

*Julius Pollux
 in Onomastice,
 ἡ δὲ Καυσία
 πῖλος Μακε-
 δονικὸς περὶ
 Μενάνδρῳ,
 ὡς περ Περσι-
 κός.*

fanias. *Καυσία πῖλος πλατὺς, ὃν οἱ Μακεδονικοὶ βασιλεῖς ἐφόρου, λευκὸν αὖτ' Ἀθήνηα φειλουῦτες.* On nomme *Καυσία* un bonnet de poil à larges bords, que les Rois de Macédoine avoient coutume de porter avec un diadème à l'entour. Les passages d'Athénée, de Plutarque & d'Hérodien, citez par H. Estienne dans son thrésor, semblent supposer la même chose que celui de Pausanias.

On pourroit dire que *la Cause*, dont parlent ces Auteurs, estoit en effet particulière aux Rois; & qu'elle diffé-

roit

roit de celle des autres Macédoniens, en ce qu'elle estoit ceinte du diadème. Il se peut faire aussi que dans son origine cette sorte de coëffure estoit commune à toute la nation, & que dans la suite du temps elle devint un ornement Royal. Son premier usage avoit esté de servir comme de parasol à ceux qui la portoient : & c'est pour cette raison qu'on l'avoit nommée *Καυσία*, du mot *Καυσών*, qui signifie l'ardeur du soleil.

Il est certain que la *Causie*, entourée du bandeau Royal, fut l'ornement ordinaire des Rois de Macédoine. Les Ptolémées & les autres successeurs d'Alexandre le Grand, affectèrent à son exemple de s'en servir comme d'une couronne ou d'une tiare distinguée de celle des autres Rois. Hérodien dit que l'Empereur Caracalla, ayant choisi Alexandre le Grand pour son modele, & mettant sa principale ambition à luy ressembler, parut publiquement en habit de Macédonien avec une *Causie* sur la teste.

Après cela, il seroit surprenant que parmi les Médailles des Rois de Macédoine, d'Egypte & de Syrie, il ne s'en rencontrast aucune, où la figure de la *Causie* fust représentée. J'ay eu la curiosité de consulter les livres des Antiquaires qui ont décrit les Médailles de ces Princes. J'y ay trouvé plusieurs ornements de teste. Le plus ordinaire est une gueule de lyon. Les autres sont, ou de simples diadèmes, ou des couronnes de laurier, ou enfin des espèces de casques, entre lesquels il y en a qui semblent ne pouvoir estre que des *Causies*.

TROISIÈME VERS. L'Épithète de *Vaillant*, que l'on donne icy à Pison, luy convient assez; puisqu'il remporta plusieurs victoires sur les Besses, & sur les autres peuples de Thrace, comme je l'ay déjà remarqué. Mais il n'estoit pas seulement homme de guerre, il estoit encore bon magistrat. Velleius Paterculus, dans le portrait qu'il fait de ce mesme Pison, luy donne pour caractère une grande douceur, & en mesme temps beaucoup de vigueur & de fermeté. *On auroit de la peine*, ajouste-t-il, *à trouver une personne qui aime plus le*

repos ; & cependant il n'y a guères d'homme plus actif , ni qui soit plus appliqué à faire , sans aucune ostentation , tout ce qui est de son devoir. Il avoit dit quelques lignes plus haut : *Quem hodieque diligentissimum atque eundem lenissimum securitatis urbanæ custodem habemus :* d'où il paroît que Pison vivoit encore , & estoit préfet de la ville de Rome , dans le temps que l'historien parloit de luy.

L'attachement que le Poëte Antipater eût pour Lucius Pison, est une preuve que cet illustre Romain aimait les Lettres, & sur tout la Poësie. Après cela il ne faut pas s'estonner si Horace luy dédia son art Poétique , ni si plusieurs critiques ont crû que c'estoit pour luy qu'avoit esté fait le petit Poëme , qui passe aujourd'huy pour avoir esté composé par Lucain en faveur d'un autre Pison. Cette dernière opinion , dont Hadrianus Junius est l'auteur , ne me paroît pas trop bien fondée ; & je ne trouve rien dans tout le Poëme qui ne convienne parfaitement au Pison d'Antipater & d'Horace. A la vérité je ne m'opiniâtrerois pas à vouloir soutenir que cette piece fust d'Ovide , comme on l'a prétendu autrefois. Mais j'aurois beaucoup de penchant à croire qu'elle seroit de quelque Poëte contemporain d'Ovide , ou mesme plus jeune que luy.

E P I G R A M M E S

D U M E S M E A N T I P A T E R ,

*composées en faveur de L. Pison , & extraites
de l'Anthologie imprimée.*

CHAP. VI. L'Inscription , ou la Prosopopée de l'armure Macedonienne, n'est pas la seule Epigramme qu'Antipater le Theffalonicien ait composée en faveur de L. Pison. L'Anthologie imprimée nous en fournit plusieurs autres , entre lesquelles il s'en trouve une fort semblable à celle de la *Cause* , & par le tour & par la matiere. C'est un casque personifié , qui parle , & qui dit :

Ἡ κόρυς ἀμφοτέρω ἐλαχον χάριν· εἰμὶ δ' ὀρθώσται
 Καὶ τερπνὴ φίλοις καὶ φόβος ἀντιπάλαις·
 Ἐκ δὲ Πυλαμνίδεος Πείσων μ' ἔχει· ἔπειπε δ' ἄλλαις
 Οὔτε κόρυς χαίτης, οὔτε κόμη κόρυδι.

Je suis le casque de Pison., qui m'a receu de Pylæmenes. Je possède un double avantage. Ma venè seule inspire la joye aux amis, & la frayeur à l'ennemi. Un tel casque ne pouvoit pas convenir à une autre teste ; ni une pareille teste à un autre casque.

Ce fut apparemment dans le temps de la guerre de Thrace que cette Epigramme fut faite , aussi-bien que celle de l'armure Macedonienne.

L'attachement d'Antipater pour Pison paroît encore par plusieurs autres Epigrammes. Une des plus remarquables est celle qu'il luy offrit , en luy apportant un Poëme entier touchant la défaite des Besses. Cette Epigramme ne vient pas moins à nostre sujet que la précédente. *Vainqueur de la Thrace* , dit le Poëte , *c'est Thessalonique , la capitale de toute la Macedoine , qui m'envoye vers vous. Je chante la défaite des Besses , & par un récit fidelle je raconte tout ce que j'ay appris des événements de cette guerre. Attentif à ma priere , daignez , à l'exemple des Dieux ; écouter un homme qui vous invoque. Le * chant des Muses seroit-il capable de fatiguer vos oreilles ! Voicy le texte original :*

* Ou, Quelle occupation peut vous empêcher d'écouter les Muses !

Σοί με, Θρηάκης σκυληφόρε, Θεσσαλονίκη
 Μήτηρ ἢ πάσης πέμψε Μακεδόνις.
 Ἀΐδω δ' ὑπὸ σὶ διδμηδύον ἄρεα Βέστων,
 Ὅσσ' ἐδάλω πολέμου πάντ' ἀναλεξάμευς.
 Ἀλλά μοι ὡς περὶ ἔσσο κατήκοος· Ὀρχομίδου δὲ
 Κλύδι. πῶς ἐς Μούσας οὔατος ἀρχολίη.

Q q ij

Vincent Opfopée, l'un des Commentateurs de l'Anthologie imprimée, a crû que cette Epigramme regardoit Philippe Roy de Macedoine, pere de Persée. Il est vray que Philippe subjuga les Besses, & conquit la Thrace. Ainsi la conjecture d'Opfopée n'est pas sans fondement; & ses raisons seroient sans réponse, si l'Epigramme estoit en effet d'Antipater le Sidonien, qui a vécu du temps de Philippe, & qui même a fait des vers à la louange de ce Prince. Mais comme elle est certainement de celui de Thessalonique, qui, dès le premier vers, a soin de marquer le lieu de sa naissance, on ne peut pas dire qu'elle ait esté faite pour un autre que pour Pison. Ajoutez à cela, que les Epigrammes d'Antipater le Sidonien sont reconnoissables par un tour original, & par le langage Dorique qui les distingue tout-à-fait de celles du Thessalonicien.

Lorsque Pison eût triomphé des Besses, & des autres peuples qui s'estoient soulevés sous prétexte d'honorer Bacchus & son Prestre, il marqua sa reconnoissance au Dieu dont il crût avoir éprouvé le secours, & il luy érigea une statue. Ce fut Antipater de Thessalonique qui fit l'Inscription. Le sujet & le stile sont assez voir qu'elle est de luy. Cependant elle est attribuée à Antipater le Sidonien dans l'Anthologie imprimée, où elle est conceüe en ces termes :

Αὐσόνῳ Πείσῳι σωαστοῖς Διόνυσος

Ἰδρυμα μέγαρον φρουρὸς ἐπ' οὐτυχίῃ.

Ἀΐων, ὦ Διόνυσ', ἐστέλης δόμον· ἐπέεπ' ἀμφω

καὶ μέγαρον βάνχῳ, καὶ Βρόμιος μέγαρον.

C'est-à-dire, *Fidelle gardien de cette maison dont je fais le bonheur, je suis Bacchus, le Dieu tutelaire du vaillant Pison. Vous avez choisi une demeure digne de vous, ô Bacchus. La maison convient au Dieu, & le Dieu à la maison.* Quand le nom de Pison ne seroit pas employé dans cette Epigramme, il suffiroit de la comparer avec la Propopée du casque, qui vient d'estre leüe, & dont le tour

est entièrement semblable , pour estre convaincu qu'elle est d'Antipater de Thessalonique , & non pas de celuy de Sidon.

Un nommé Theogènes ayant envoyé à Pison deux coupes qui représentoient le ciel partagé en ses deux Hemisphères , le mesme Antipater fit l'Epigramme suivante :

Θειογόνος Πείσωνι τὰ περὶ μέντα κύπελλα
 Πέμπει· χροσθόμῳ δ' οὐρανὸν ἀμφοτέρω.
 Δοιά γὰρ ἐν σφαίρῃς τετμήμεθα· καὶ τὸ μὲν ἡμῶν
 Τοῖς νοτίοις, τὸ δ' ἔχει τέσσα τῶν βορέη.
 Ἀλλὰ σὺ μινέτ' ἐς ἄρκτον ὀπιβλέπε· δοιά δ' ἐν ἀμφοῖν
 Μέτρεα πῶν, ἄθρει πάντα τὰ φαινόμενα.

Theogènes envoie à Pison ces coupes artistement façonnées. Nous renfermons l'une & l'autre tout le ciel. Car nous avons esté formées par le partage égal d'une sphère coupée en deux. Cette moitié contient les astres du Midy ; & celle-là ceux du Septentrion. Cessez donc de tourner uniquement vos yeux vers le Nord ; mais en buvant deux coups dans ces deux tasses , contemplez-y tous les signes célestes.

Jusqu'icy l'Auteur ne s'est point nommé. Voicy enfin une Epigramme où il décline luy-mesme son nom , & où il nous apprend qu'il a fait un petit Poëme pour le jour de la naissance de Pison :

Ἀντίπατρος Πείσωνι χροσθόμιον ὥπασε βίβλον
 Μικρὴν, ἐν δὲ μῆνι νυκτὶ πονησάμενος.
 Ἰλαρός ἀλλὰ δέχοιτο, καὶ ἀνέσθεν αἰοιδὴν,
 Ζεὺς μέγας ὡς ὀλίγῳ παιδὶ μέγας λιβαίῃ.

Antipater offre à Pison un Poëme pour le jour de sa naissance. La pièce est peu de chose. C'est l'ouvrage d'une nuit. Que celuy à qui elle est offerte , la reçoive favorablement.

Ainsi le grand Jupiter se contente d'un peu d'encens.

De toutes ces Epigrammes il me semble que l'on peut conclure avec beaucoup de raison que le Poëte Antipater, je dis celui de Thessalonique, avoit des relations très estroites avec Pison , & qu'apparemment il estoit son homme de Lettres. Si Gérard Vossius avoit fait cette observation, il luy auroit esté aisé de déterminer le temps auquel Antipater a vescu, & pour justifier que ce Poëte a fleuri sous l'Empire d'Auguste, il n'auroit pas esté réduit à l'unique preuve qu'il tire de l'Epigramme où il est parlé du Comédien Pylade.

A U T R E S E P I G R A M M E S

D U M E S M E A U T E U R

Sur différents sujets.

I.

E L Œ G E D E C O T Y S , R O Y D E T H R A C E

CHAP. VII.

Ζῶνι καὶ Ἀπόλλωνι καὶ Ἀρεΐ τέκνον αἰέκταν

Εἴκελον, Οὐρανὴ μιντέρεσσι δοκίμῃ

Πάντα τοι ἐκ μοίρεων βασιλήϊα, πάντα τέλεια

Ἦλθεν· ἐπομήθη δ' ἔργον αἰδοσπύλων.

Ζῶσι σπῆπτερον βασιλῆιον, Ἀρης δόρυ, καλλοσυνῶν δὲ

Φοῖβος ἔχει· ὧδ' αὖ σοὶ δ' ἀθροῖα πάντα, Κότυ.

Semblable à Jupiter , à Apollon & à Mars , digne sang des Rois , ô Cotys , les Parques secondant les vœux de vostre heureuse mère , vous ont fait naître avec toutes les vertus royales , & avec tout ce qui pouvoit vous rendre parfait. Vous estes ensuite devenu l'occupation des Poëtes. Jupiter a pour partage le sceptre , Mars la vaillance , Apollon la beauté. Vous possédez seul tous ces différents avantages. On sçait le temps

auquel Cotys a regné : & cette Epigramme seule , qui est de l'Anthologie imprimée , auroit suffi pour marquer précisément le siècle & l'âge de son auteur , si on y avoit fait attention.

II.

E P I T A P H E

D'une jeune esclave de Pompéia.

Αὐσονίη με Λίβυσσαν ἔχει κόνις· ἄλχι δὲ Ρώμης
 Κεῖμαι παρθενικῇ τῇδε ὠδᾷ φαρμάδῳ.
 Ἡ δέ με θρεψαμένη Πομπηίῃ ἀντὶ θυγατρὸς,
 Κλαυσαμένη τύμβῳ θῆκεν ἐλοδιδεύῳ,
 Πῶς ἔτερον ἀπείδουσα· τό δ' ἔφθασεν· οὐδὲ κατ' Ὀχλὸν
 Ἡμετέρῳ ἦψεν λαμπάδα Φεξεσφόρῃ.

Née en Libye , ensevelie à la fleur de mes ans sous la poussière Ausonienne , je repose près de Rome le long de ce rivage sablonneux. L'illustre Pompéia , qui m'a élevée avec une tendresse de mère , a pleuré ma mort , & a déposé mes cendres dans un tombeau qui m'égale aux personnes libres. Les feux de mon bucher ont prévenu ceux de l'Hymen , qu'elle me préparoit avec empressement. Le flambeau de Proserpine a trompé nos vœux.

Cette Epigramme , aussi-bien que la précédente , est extraite de l'Anthologie imprimée. Je laisse aux sçavants Antiquaires à examiner quelle est cette Pompéia que l'on y louë. Les trois Epigrammes suivantes sont de l'Anthologie Manuscrite , & ne sont pas moins dignes de voir le jour que les précédentes.

III.

ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ,

ΕΙΣ ΤΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ, ΜΕΛΛΟΝΤΑ ΑΠΑΙΡΕΙΝ ΕΠΙ ΤΟΥΣ
ΠΑΡΘΟΥΣ, ΗΔΗ ΥΠΟΣΠΟΝΔΟΥΣ ΓΕΝΟΜΕΝΟΥΣ.

Στέλλου ἔω' Εὐρήτιω, Ζήνους τέκος· εἰς σε γὰρ ἤδη

Ἡρώι Παρθῶν αὐτομολῶσι πόδες·

Στέλλου αἰνᾶς· δῆεις δὲ φέβω κεκλασμένα τόξα,

Καῖσαρ· πατρῶον δὲ ἄρξαι ἄω' ἀντλέαν.

Γόμῃν δὲ ὠκεανῷ περὶ τέρμονα πάντοθεν αὐτὸς

Πεφῶτος ἀνερχομένην σφράγισαι ἡελίῳ.

ΑΝΤΙΠΑΤΕΡ.

*A l'occasion du voyage de César, qui se disposoit à aller
chez les Parthes, ensuite d'un traité fait avec eux.*

» Partez, race de Jupiter; marchez du costé de l'Euphrate. Déjà les Parthes abandonnant leur Prince, accourent des climats de l'Aurore pour se rendre en foule auprès de vous. Allez, Seigneur. *Au seul bruit de vostre arrivée*, vous verrez, ô César, les arcs se briser de crainte. L'Empire que vous possédez en deçà de l'Orient, est vostre patrimoine. Osez le premier estendre de tous costez les limites de Rome; & que le lever du soleil soit désormais le sceau de la grandeur de vostre Empire.

L'an de Rome
DCCXXIV.

Peu de temps après la mort de M. Antoine, Tiridates livra à Auguste le fils de Phraatés Roy des Parthes. Auguste emmena à Rome le jeune Prince, & l'y retint comme ostage. Sept ans après, Phraatés envoya une ambassade à Rome pour demander justice de Tiridates. Auguste ne jugea pas à propos de le satisfaire sur cet article. Il consentit

sentit seulement de luy rendre son fils, à condition que de son costé il rendroit aux Romains les prisonniers & les estendars pris sur Crassus & sur Antoine. Le traité fut exécuté de la part d'Auguste. Le Parthe ne tint pas parole. Enfin l'an de Rome DCCXXXV. Phraatés craignant qu'Auguste, qui estoit pour lors en Syrie, n'entraist avec une armée dans le país des Parthes, renvoya aux Romains les estendars & les prisonniers qu'il avoit retenus jusques-là. Auguste crût avoir gagné une victoire, de ce qu'il avoit réduit Phraatés à faire cette démarche. Il ordonna des sacrifices pour rendre graces aux Dieux : il dédia un Temple à *Mars vengeur* dans l'enceinte du Capitole : il entra dans Rome à cheval, avec toutes les marques de l'ovation, & on luy érigea un arc de triomphe.

L'Epigramme d'Antipater paroist avoir esté faite immédiatement avant cette expédition.

IV.

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ.

Στρυμόνι καὶ μεγάλῳ πεπολισμένον Ἑλλησπόντῳ

Ἦριον Ἡδώνης Φύλλιδος * Ἀμφίπολε

* Ἀμφίπολις.

Λοιπὰ τοι Αἰθιόπης ^b Βαυρωνίδος Ἰχθια νηῶ

^b Βαυρωνίδος.

Μίμνει, καὶ ποταμὸς τ' ἀμφιμάχητον ὕδωρ.

Τὼ δ' ἐποτ' ^c ἀλγίδισιν μεγάλῳ ἔρειν ὡς ^d Ἀλιανθεὺς

^c Ἀπ. Ἀργιλίους.
^d Ἀλιανθεὺς.

^e Πύχος ἔπει' ἀμφοτέραις διεκόμεθ' ἡϊόσιν.

^e Τρύχος.

Sacré tombeau de Phyllis l'Edonienne, forteresse qui « dominiez autrefois sur le Strymon & sur la vaste estenduë « de l'Hellespont, Amphipolis, il ne vous reste pour toutes « traces de vostre ancienne grandeur que le Temple de « Diane Brauronide, & les eaux du fleuve fameux par tant « de combats. Cette ville superbe, le sujet des plus gran- »
des querelles de * la Grèce, n'offre plus à nos yeux que des »

* Dés Argiliens.

» ruines semblables à des lambeaux de pourpre estendus sur
 » l'un & l'autre rivage.

Cette Epigramme estoit très obscure & fort défigurée par la faute des copistes. Guiet s'estoit contenté de la copier fidèlement avec toutes ses fautes, & n'avoit joint au texte ni correction ni notes pour l'éclaircir. La principale difficulté consistoit dans le mot ἀμφίπολις, qui avoit esté mis pour Ἀμφίπολις; & quoy-que la correction fust aisée, on ne s'estoit pas avisé de la faire.

La ville d'Amphipolis estoit située sur le Strymon, qui l'entouroit presque de tous costez, & elle commandoit en quelque façon sur la mer voisine. Le nom d'Hellepont convient proprement au détroit. Mais il se peut bien faire qu'on ait aussi appelé de ce mesme nom les mers qui sont aux environs.

Phyllis estoit fille de Lycurgue, Roy des Edoniens. Tout le monde sçait qu'elle reçût chez elle Démophoon, & qu'elle l'aima trop passionnément. Cet Athénien luy avoit promis en la quittant, qu'il reviendrait la voir un certain jour. Le jour venu, Phyllis l'attendit avec beaucoup d'impatience, mais en vain. Elle courut neuf fois au rivage où il devoit aborder, & mourut enfin de douleur & de désespoir, de ce que son amant luy avoit manqué de parole. Le lieu fut nommé *Novem via*, en mémoire de cette course neuf fois réitérée. C'a esté aussi le premier nom de la ville d'Amphipolis, bastie au mesme endroit. Ainsi c'est avec raison qu'Antipater appelle cette ville le *Tombeau de Phyllis*.

Αἰθίοπη est un des noms de Diane. Stephanus le Géographe au mot Αἰθίοπων apporte plusieurs raisons de ce nom.

Brauron estoit une Bourgade de l'Attique, où l'on conservoit une ancienne statue de Diane, qui pour cette raison fut nommée *Diana Brauronia*.

Les Athéniens furent assez long-temps maistres d'Amphipolis. Ils y bastirent apparemment un Temple en l'hon-

neur de Diane Brauronienne; & c'est de ce Temple que parle icy Antipater.

Le mot ἀλγήδαιον, qui se trouve dans le cinquième vers, & qui en rompt la mesure, ne signifie rien. Je croy qu'il faut lire Ἀργυλίοις. Antipater avoit leû Thucydide, qui dit que les Argiliens faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour surprendre la ville d'Amphipolis, dans le temps que Brasidas s'en empara.

Ἀλιανθεὶς πύλος ne signifie rien non plus. Je lis ἀλιανθεὶς πύλος, qui fait un fort beau sens.

V.

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ,

ΕΙΣ ΜΥΛΗΝ.

Ἴχετε χεῖρα μυλαῖον ἀλετρίδες· εὐδετε μακρά,

Κλῦ ὄρθρον προλέγῃ γῆρις ἀλεκτυόνων.

Διὼ γὰρ νύμφῃσι χερσὶν ἐπιτείλατο μόχθοις.

Αἱ δὲ κατ' ἀκροτάτῳ ἀλλόμβῃσι προχέλυ.

Ἀΐξονα δινεύουσιν· ὁ δὲ ἀκύνεσσιν ἐλικπῆς

Στεωφᾶ * πασύρον κοῖλα βάρη μυλάκων.

Γενόμεθ' ἀρχαίου βιότου πάλιν, εἰ δίχα μόχθου

Δύνυσθαί Δημοῖς ἔργα διδασιόμεθα.

* Scribendum
Στεωφᾶ
πασύρων, vel
ἐπισύρων.

Sur l'invention nouvelle des Moulins à eau.

Femmes occupées à moudre le bled, cessez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à vostre aise, & laisser chanter les oiseaux dont la voix annonce le retour de l'Aurore. Cérès ordonne aux Naïades de faire ce que faisoient vos mains. Elles obéissent; elles s'élancent jusqu'au haut d'une rouë, & font tourner un essieu. L'essieu, par le moyen des rayons qui l'entourent, fait tourner avec violence la pesanteur des meules creuses qu'il entraîne. Nous voilà revenus à la vie

» heureuse & tranquille de nos premiers pères. Nous appre-
 » nons à nous faire des repas & à recueillir fans peine le fruit
 des travaux de Cérés.

Il paroît par cette Epigramme d'Antipater que l'usage des Moulins à eau n'a commencé que du temps d'Auguste. Jusques-là on s'estoit toujours servi de Moulins à bras. Vitruve, contemporain d'Antipater, fait la description des Moulins à eau dans son dixième Livre. Cette description peut servir de Commentaire à l'Epigramme Grecque. Il y auroit beaucoup de choses à dire touchant les Meules & les Moulins à bras, dont on se servoit avant que l'on eust inventé les Moulins à eau. Mais cette matière a esté traitée assez amplement par Saumaïse dans ses Commentaires sur Solin, où il indique l'Epigramme d'Antipater sans la rapporter :

L A M E S M E E P I G R A M M E

En vers Latins.

Stertite jam famulæ ; cesset mola ; brachia cessent :

Stertite , dum gallus provocat ore diem.

'Alma Ceres liquidas operi succedere vestro

Naiadas & manuum jussit obire vicem.

'Scandit Nympha rotam celeri pede ; vertitur axis ;

Versatur celeri turbine rapta mola.

'Rursum ævi veteris fruimur bona. Dat sua nobis

Munera non ullo parta labore Ceres.

D I S S E R T A T I O N

T O U C H A N T J U P I T E R C A S I U S .

CHAP. VIII.

Il y a eû plusieurs Temples de Jupiter Casius, comme il y a eû plusieurs Montagnes de ce nom. Les deux plus fameuses étoient, l'une à l'entrée de l'Egypte, & l'autre dans la Syrie. Chacune de ces deux Montagnes avoit un temple

consacré à Jupiter. Pline, Strabon & Stephanus parlent du premier, qui estoit à l'entrée de l'Egypte, assez près du tombeau de Pompée. Suidas indique le second, & le met dans le voisinage de l'Euphrate. Κάσιον, dit-il, ὅες αὐτὸς τῷ Εὐφράτῃ καὶ Κάσιος ζεύς. *Casius, Montagne voisine de l'Euphrate. On dit aussi Jupiter Casius. Le Jupiter Casius, dont parle icy Suidas, est celui de Seleucie. Car il ajoûte, ἐνθα Τραϊανὸς αἰδέθηκε χρᾶτῆρας ἀργυρεῖς: ce fut là que Trajan offrit des coupes d'argent.*

Achillés Tatiûs, dans le troisième Livre des amours de Clitophon & de Leucippe, dit que Jupiter Casius avoit un temple dans la ville de Péluse. Ainsi il y avoit pour le moins trois temples de Jupiter Casius; celui de Péluse, celui de Seleucie, & celui du Mont Casius, voisin du tombeau de Pompée. La figure ordinaire de ce Jupiter estoit un rocher, ou une montagne escarpée. C'estoit sous cette figure qu'il estoit représenté dans son temple de Seleucie, comme il paroît par deux Médailles, que M. Vaillant a décrites dans son dernier Ouvrage, intitulé *Numismata Græca*.

Dans l'une, on voit un temple à quatre colonnes, une grande masse de pierre au milieu, *deux anneaux* * aux deux coins du frontispice, & un croissant sous la faîste, avec cette Inscription, **CEΛΕΥΚΕΩΝ ΠΙΕΡΙΑC**:

* Ne sont-ce point deux pleines Lunes?

Dans l'autre, on voit pareillement un temple à quatre colonnes, une montagne escarpée au milieu, & un aigle sur le frontispice, avec cette Inscription, **CEΛΕΥΚΕΩΝ Π. CΤΡΙΑC**. Dans l'exergue on lit, **ΖΕΥC ΚΑCΙΟC**:

Ainsi, selon les Médailles, le symbole de Jupiter Casius estoit un rocher, ou une montagne escarpée, comme je viens de le remarquer.

Achillés Tatiûs, dans l'endroit que j'ay déjà cité, où il dit que Jupiter Casius avoit un temple à Péluse, dit de plus que ce Dieu y estoit représenté sous la figure d'un jeune homme semblable à Apollon, estendant les bras, & tenant dans sa main une orange. Samüel Bochart, dans son *Phaleg*, cite le passage d'Achillés Tatiûs, & prétend que

la statue érigée à Jupiter sur le Mont Casius, estoit semblable à celle que l'on voyoit à Péluse.

Pour accorder Achilles Tatius avec les Médailles, on pourroit dire que Jupiter Casius a esté représenté différemment, selon les différents lieux où on l'a adoré : que dans le temple de Péluse il estoit tel qu'Achilles Tatius nous l'a dépeint ; & qu'en d'autres endroits on le représentoit tel que nous le voyons sur les Médailles. Cette opinion me paroît très vray-semblable. Mais j'ay de la peine à croire que sur le Mont Casius, voisin de l'Egypte, la figure de Jupiter n'ait pas esté une pierre ou une montagne, ainsi que dans le temple de Seleucie.

Bochart luy-mesme, parlant de ce Mont Casius, où il prétend que Jupiter estoit adoré sous la forme d'un jeune homme, fait venir le nom de *Casius*, ou plustost *Cassius* (car c'est ainsi qu'il l'orthographie) du mot Syriaque *Catzi*, qui signifie une *borne*. Il fonde cette étymologie sur ce que le Mont *Cassius* est en effet comme une borne plantée entre l'Egypte & la Syrie. Il dit expressément au mesme endroit, que le Dieu, qui a un temple sur cette montagne, est plustost un Dieu Terme qu'un Jupiter. Si tout ce qu'il dit là est vray, peut-on douter, que sur la montagne dont il parle, Jupiter n'ait été représenté sous la figure d'une pierre, symbole ordinaire du Dieu Terme.

La conjecture, sur tout en ce qui regarde les étymologies, est un champ vaste, où chacun se donne la liberté de suivre telle route qu'il luy plaist. Quoy-que je trouve de la vray-semblance dans ce que dit Bochart, que le nom de *Casius* ou *Cassius*, vient du Syriaque *Catzi*, je ne puis cependant m'empêcher de proposer une autre étymologie, qui me paroît avoir aussi son fondement.

La figure ordinaire de Jupiter Casius, comme je l'ay déjà remarqué, estoit une montagne. Les payens d'Egypte & de Syrie avoient sans doute appris des Juifs leurs voisins, que le vray Dieu avoit fait sentir sa présence aux Israélites sur le Mont Sinaï ; que c'estoit un Dieu caché ;

qu'il avoit parlé à Moÿse, mais que Moÿse ne l'avoit pas veû ; qu'enfin il n'estoit pas permis de le représenter sous la figure d'un homme. Il n'en fallut pas davantage pour leur faire concevoir l'idée d'un Jupiter invisible, qu'ils nommerent pour cet effet בעל כסוי *Baal Casou*, c'est à dire, *Jupiter caché*. Du mot Hebreu *Casou*, s'est formé le Grec *Κάσος*, & le Latin *Casius*. Comme ce Dieu estoit supposé invisible, ils n'osèrent pas luy donner une forme humaine. Ils se contenterent de le caractériser par la figure de la montagne où il habitoit. Le nom du Dieu devint ensuite le nom des montagnes sur lesquelles on l'adora : & c'est par cette raison qu'il y en a deux ou trois à qui ce mesme nom a esté donné.

Thomas de ^a Pinedo, ^b Berkelius & quelques-autres modernes, prétendent que le Mont Casius, voisin de l'Egypte, n'est pas différent du Mont Sinai. Si cette opinion estoit véritable, elle fortifieroit beaucoup ma conjecture. Il est certain que ce que l'on dit du Mont Casius, convient parfaitement à l'idée que nous avons du Mont Sinai. Le Mont Casius estoit regardé par les anciens comme la plus haute montagne de l'Asie. L'Empereur Hadrien allant en Egypte, eût la curiosité de monter jusqu'au haut, pour y contempler le lever du soleil, & pour y sacrifier. Spartien, qui raconte ce fait, ajousté que la foudre, estant tombée pendant le sacrifice, exhala sa vapeur sur la victime & sur le *victimaire*. Ammian Marcellin dit que Julien l'Apostat sacrifia aussi sur le sommet de cette même montagne ; d'où ; ajousté-t-il, *on apperçoit le premier lever du soleil dès le second chant du coq, secundis galliciniis*. Tout cela prouve ce que je viens de dire, que le Mont Casius estoit considéré par les anciens comme la plus haute montagne de l'Asie ; & c'est justement l'idée que nous avons & que l'on a toujours eüe du Mont Sinai.

Cependant, s'il en faut croire les anciens Geographes, & la plupart des modernes, le Mont Casius & le Mont Sinai sont deux montagnes différentes, & situées assez loin l'une

^{a b} Commentateurs de Stephanus.

de l'autre. Ils mettent la premiere fort proche de la Mer ; entre l'Egypte & la Palestine. A l'égard de l'autre , ils la placent bien avant dans les terres sur les confins de l'Idumée & de l'Arabie.

Il est certain , comme je l'ay déjà remarqué , que le nom de *Casius* a esté donné à plusieurs montagnes. Ainsi l'on pourroit croire que le Mont Sinaï seroit celuy à qui le nom de *Casius* auroit esté donné en premier lieu ; que de-là ce même nom auroit passé à la montagne qui sépare la Palestine d'avec l'Egypte ; comme il y a apparence que de cette montagne il est passé à celle de la Syrie Antiochienne.

Nous avons le profil du Mont Sinaï dans une estampe gravée par Jean-Baptiste Fontana. J'ay comparé ce profil avec celuy de la Montagne que les Médailles nous représentent. Il m'a paru qu'il y avoit beaucoup de ressemblance entre l'une & l'autre. Peut-estre que la prévention où j'estois m'a trompé : & j'avouë franchement qu'il n'y a rien de si aisé que de se laisser ébloüir par ces sortes d'apparences.

Au reste , que cette montagne représentée dans les Médailles soit ou ne soit pas la figure du Mont Sinaï , il est toujours vray que les payens qui ont bâti le temple de Jupiter Casius sur les confins de l'Egypte & de la Palestine , ont pû attribuer à une montagne ce qui appartenoit à l'autre , & avoir confondu le Mont Casius avec le Mont Sinaï , puisqu'il se trouve encore des écrivains qui les confondent.



SUR UN PASSAGE DE CICÉRON,
Où il est parlé
DU TOMBEAU D'ARCHIMÈDE
ET DE SA PERSONNE.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

CICÉRON, dans le cinquième Livre des Questions Tusculanes, semble se faire un plaisir de raconter ce qui lui arriva en Sicile au sujet du tombeau d'Archimède, dont il fit la découverte, après l'avoir cherché comme un monument considérable. Il parle en même temps sur Archimède, & ce qu'il en dit mérite une attention particulière. J'ay crû voir dans cet endroit de Cicéron, de quoy entretenir quelques moments la compagnie, tant sur la curiosité de ce grand homme, que sur le jugement qu'il porte touchant Archimède; & j'ay crû faire une chose qui ne lui seroit pas désagréable, en montrant dans un des plus grands personnages de l'antiquité, le même goût pour la curiosité & pour les Inscriptions, qui est comme l'ame de nos études, & qui fait un des principaux sujets de nos assemblées.

Il faut avant toutes choses exposer le récit que Cicéron fait luy-même de son aventure; ce qui donnera lieu à quelques réflexions, & pourra naturellement conduire à des recherches assez curieuses. Voicy donc l'endroit des Tusculanes que j'ay traduit en François, sans m'assujettir trop scrupuleusement aux mots, mais aussi sans trop m'en écarter, & assez fidèlement pour ne point altérer le fait, & pour n'en omettre aucune circonstance.

Dans le temps que j'estois Questeur en Sicile, la curiosité me porta à chercher le tombeau d'Archimède; je le démeslai malgré les ronces & les épines dont il estoit presque en-

» tierement couvert ; & malgré l'ignorance des Syracusains ,
 » qui me soutenoient que ma recherche seroit inutile , &
 » qu'ils n'avoient point chez eux ce monument ; cependant
 » je sçavois par cœur certains vers senaires , que l'on m'avoit
 » donnez pour ceux qui estoient gravez sur ce tombeau , &
 » où il estoit fait mention d'une figure sphérique & d'un
 » cylindre qui devoient y estre. Estant donc un jour hors de
 » la porte qui regarde Agragas , & jettant les jeux avec soin
 » de tous les costez , j'apperçûs parmi un grand nombre
 » de tombeaux qui sont dans cet endroit là , une colonne
 » un peu plus élevée que les ronces qui l'environnoient , &
 » j'y remarquai la figure d'une sphere & d'un cylindre.
 » Aussi-tost adressant la parole aux principaux de la ville
 » qui estoient avec moi , je leur dis que je croyois voir le
 » tombeau d'Archimède ; on envoya sur le champ des hom-
 » mes qui nettoyerent la place avec des faulx , & nous firent
 » un passage. Nous approchâmes , & nous vîmes l'inscri-
 » ption qui paroissoit encore , quoy-que la moitié des lignes
 » fust effacée par le temps. Ainsi la plus grande ville de
 » Grece , & qui anciennement avoit esté la plus florissante
 » par l'estude des Lettres , n'eût pas connu le trésor qu'elle
 » possédoit , si un homme né dans un païs décrié pour la gros-
 » siereté de ses habitants , n'eût esté leur découvrir le tom-
 » beau d'un de ses citoyens si distingué par la justesse & par
 » la pénétration de son esprit. Tel est le passage de Cicéron
 » que nous examinerons en premier lieu , après avoir remar-
 » qué qu'Archimède fut tué l'an cinq cens quarante depuis
 » la fondation de Rome , & que Cicéron estoit Questeur en
 » Sicile l'an six cens soixante & dix-huit ; de sorte que le tom-
 » beau d'Archimède fut découvert quelque cent trente-huit
 » ans après qu'il eut esté basti. Cicéron pouvoit avoir alors
 » trente-deux ou trente-trois ans.

La première réflexion qui s'offre à l'esprit , est sur la
 différence des personnes qui se trouvent dans des pays
 éloignez du leur , dont les uns semblent n'avoir nulle at-
 tention qu'à des choses frivoles , & qui n'ont aucun rapport

aux sciences ; & n'y remplissent leur mémoire & leurs recueils , que de ce qui paroît ridicule , ou capable de divertir , trop heureux encore s'ils n'en rapportent pas les vices & la mollesse. Les autres occupez sans cesse à s'instruire , & à s'enrichir de nouvelles connoissances , reviennent dans leur pays , comme les abeilles reviennent des jardins , chargées de tout ce qu'ils ont trouvé de rare & de précieux. M. de Peireisc , M. Patin & tant d'autres , soit de nostre nation , soit des pays étrangers , ont voyagé avec ces vœux , si dignes des personnes intelligentes dans les sciences , & destinées à laisser un grand nom dans la postérité. Combien de magistrats Romains estoient allés à Syracuse , sans songer au tombeau d'Archimède ! Combien d'Intendants ont esté en basse Normandie , sans se mettre en peine de rendre à la curiosité des antiquaires , ou aux recherches des Géographes , ces bains , ou cette ville , abîmée sous ses ruines , comme vient de faire un des Académiciens honoraires de cette Académie. M. Foucault.

Pour revenir à Cicéron , l'amour des Lettres lui avoit inspiré le goût de la curiosité , & ce goût paroissoit en toutes choses. Témoin le soin d'assembler une si riche bibliothèque , pour laquelle il dit en plus d'un endroit , qu'il est prest de ne rien épargner ; témoin le soin de l'embellir & de la parer de ce que la Grece avoit de plus beau en statues de bronze & en marbres , pour lesquelles on voit son empressement dans ses lettres à Atticus , qui étant à Athenes , estoit comme dans le centre de la curiosité. Témoin encore ce qu'il raconte dans le cinquième Livre de *Finibus* , qu'étant arrivé à Métaponte , il n'eût point de soin plus pressant que d'y visiter le lieu où Pythagore avoit fini sa vie. Nous pourrions rapporter icy tout ce qui est dit au commencement du second livre des Loix , par où l'on jugeroit de la passion de Cicéron pour tout ce qui avoit du rapport aux grands hommes de l'antiquité. D'ailleurs la maniere dont il décrit dans ses harangues contre Verres les belles statues dont ce voleur public avoit dépouillé la

Sicile, fait bien voir qu'il estoit habile connoisseur ; bien qu'il ne voulust pas le paroître autant qu'il l'estoit. Car en effet, il semble s'en deffendre, parce qu'il ne croyoit pas que cette attention à des choses qui n'avoient point de relation avec le gouvernement de la république, fust assez digne du grand rôle qu'il jouïoit dans l'Estat, & parce qu'il affectoit dans le public une austérité de vie qu'il abandonnoit dans le particulier, pour se livrer au plus doux & au plus honneste amusement que les hommes puissent avoir. Y a-t-il rien en effet qui soit plus digne d'un magistrat, que d'employer ses heures de loisir à l'étude des belles Lettres, & aux recherches de l'antiquité, après s'estre acquité des fonctions d'une charge importante, & de revenir dans le sein des Lettres se délasser l'esprit, & y reprendre la politesse & les graces, qui sont malaisément d'accord avec la magistrature. Telle estoit la vie de Scipion & de Lélius, telle estoit celle de Xénophon, & de celui que la lecture de Xénophon avoit rendu si grand capitaine, & en si peu de temps, je veux dire Lucius Lucullus. Telle a esté parmi nous, & telle est encore celle de plusieurs hommes très-considérables, soit dans les emplois de la guerre, soit dans les charges de la paix. Je n'entrerais point dans un plus long discours sur l'utilité des voyages, ni sur la curiosité des grands hommes ; j'en ai peut-estre déjà trop dit, & je dois me souvenir que j'ay l'honneur de parler devant des personnes, qui peuvent en faire des leçons par leurs exemples & par leurs écrits.

Cet homme, pour le tombeau de qui Cicéron avoit une si grande curiosité, estoit le fameux Archimède de Syracuse, dont toute la vie n'avoit esté qu'une continuelle méditation des vérités Géométriques, les plus élevées pour la spéculation, & les plus utiles dans la pratique, comme on le vit avec étonnement dans la défense de Syracuse contre l'armée navale des Romains commandée par le Consul Claudius Marcellus. Je raconterois icy les particularitez de ce siège renommé dans l'Histoire, si je croyois le

pouvoir faire en demeurant dans les bornes de la justice, & qu'il fust permis de raconter toute une guerre à l'occasion du tombeau de l'ingénieur qui l'a conduite. Je diray seulement que Polybe, Tite-Live & Plutarque dans la vie de Marcellus, nous ont conservé très curieusement le détail des machines estonnantes que ce grand Géometre employa pour le salut de sa patrie, laquelle cependant succomba enfin, & fut un sujet de triomphe pour Marcellus, comme on le voit dans les Médailles de la famille *Claudia*, & dans les anciennes histoires.

On trouve dans Plutarque la mort d'Archimède contée diversément. Car les uns disent qu'estant fortement appliqué à suivre une démonstration, il n'avoit pas même entendu le bruit & le désordre qui regnoit dans la ville, lorsqu'elle fut prise, & qu'un soldat luy ayant dit brusquement de le suivre, sur ce qu'Archimède le pria de luy donner le temps d'achever ce qu'il avoit commencé, le soldat luy passa son épée au travers du corps. Les autres content que le soldat vint à luy tout en fureur, & luy présentant le bout de sa pique, le tua sur l'heure, sans luy accorder un moment qu'il demandoit, & dont il avoit besoin pour résoudre quelque difficulté. Les autres assèurent que comme Archimède portoit dans une caisse des instruments de Mathématique pour les présenter au vainqueur, des soldats l'ayant rencontré, & s'imaginant que cette caisse estoit pleine d'or ou d'argent, le tuèrent. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'il fut tué après la prise de Syracuse, qu'il avoit si bien défendue & si long-temps, que tandis qu'on l'attaqua par mer, la destinée de cette place & celle des Romains sembloient ne tenir qu'à la teste d'un seul homme. Car il inventa diverses machines, qu'il mit en œuvre pour couler à fonds les vaisseaux des ennemis, pour les enlever en l'air, & les laisser retomber avec violence, pour lancer sans peine une quantité prodigieuse de pierres & de traits, sans parler de ce que quelques auteurs ont avancé, que par le moyen des miroirs ardents il sceût

mettre le feu aux vaisseaux, & consumer ainsi tout ce qui échappoit à l'effort des machines qu'il avoit mises en mouvement.

Archimède avoit souhaité que ceux qui prendroient soin de sa sépulture, fissent graver sur son tombeau une sphère & un cylindre, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, & ils y ajoutèrent une inscription en vers de six pieds. Son dessein estoit d'apprendre à la postérité, que si parmi ce grand nombre de découvertes qu'il avoit faites en géométrie, il en estimoit quelqu'une plus que les autres, c'estoit d'avoir trouvé la proportion du cylindre à la sphère qui y est contenuë. Il suffit d'indiquer icy la coutume qu'avoient les anciens de parer leurs tombeaux, ou des instruments de leur art, ou de ce qu'ils avoient eû le plus à cœur. C'est un sujet rebatu. Ainsi l'on mit Antigone sur le tombeau de Sophocle, pour marquer le prix qu'il donnoit à celle de ses pièces qui en porte le nom. Il y auroit encore plusieurs remarques à faire sur le lieu hors de la ville où l'on voyoit tous ces tombeaux près de Syracuse, sur la manière de les bassir, sur les loix qui en régloient la hauteur & la dépense, toutes choses assez connues pour n'avoir pas besoin d'estre répétées icy. Quant aux vers qu'en lisoit sur le tombeau d'Archimède, Cicéron les sçavoit, & sans doute qu'ils estoient communs parmi les personnes curieuses; cependant je ne sçais aucun auteur ancien qui nous les ait conservez.

Paruta, dans ses médailles de Sicile, en rapporte une d'Archimède; d'un costé est sa teste sans légende, & au revers on voit une sphère posée sur un pied avec le monogramme d'Archimède: ceux de Syracuse ayant voulu conserver le souvenir d'un homme qui leur avoit fait tant d'honneur, & qui avoit esté long temps pour eux une espèce de Dieu secourable, *Θεὸς σωτήρ*. Ainsi en ont usé tant d'autres villes célèbres qui ont frappé des médailles pour éterniser leur gloire, en rendant immortel le nom des grands personnages qui leur devoient le jour.

Quelque soin qu'eût pris Archimède pour perpétuer son nom dans la mémoire des hommes , soit par la beauté de ses démonstrations , soit par l'excellence & l'utilité de ses travaux , soit enfin par un monument remarquable ; environ cent trente-huit ans après , à peine se ressouvenoit-on de luy dans son propre pays , & son tombeau estoit ignoré de ceux dont les ayeux l'avoient érigé. Le peuple de Syracuse , si passionné autrefois pour les sciences , & qui avoit fourni au monde des hommes illustres en toute espèce de littérature ; ces hommes si amoureux de la belle poésie , que dans la déroute des Athéniens , ils accordoient la vie à celui qui pouvoit leur réciter des vers d'Euripide ; ces mesmes hommes estoient tombez dans une profonde ignorance , soit par une révolution qui n'est que trop naturelle à toutes les choses du monde , soit que le changement arrivé plusieurs fois dans le gouvernement , en eût apporté dans l'éducation des hommes , & dans les manieres de penser. La domination des Romains avoit porté le dernier coup , & abastardi les esprits au point qu'ils l'estoient , lorsque Cicéron alla Questeur en Sicile. On peut justement faire icy l'application de cet endroit d'Homère traduit par M. Despreaux :

*Le mesme jour qui met un homme libre aux fers ;
Luy ravit la moitié de sa vertu première.*

Voilà une partie de ce qui se peut dire sur l'endroit de Cicéron que je me suis proposé d'examiner. Reprenons-le maintenant un peu plus haut , & voyons si ce grand homme a jugé aussi sainement de la personne d'Archimède , qu'il a marqué avoir d'empressement pour son tombeau. Il semble en effet ne le regarder que comme un simple & vil artisan , & non pas comme un homme d'un génie élevé , & capable des connoissances les plus sublimes , & qui sont le mieux voir la dignité , & pour ainsi dire , la divinité de nos esprits. Car l'endroit des Tusculanes que j'ay traduit au commencement de cette dissertation , débute par quelque chose qui

peut faire juger que Cicéron ne rendoit pas à Archimède toute la justice qu'il méritoit. C'est là que voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran , le bonheur d'une vie modérée & pleine de sagesse, & faire voir combien plus désirable est le sort d'un homme éloigné de tout faste & de toute ambition , mais qui sçait remplir d'occupations honnestes, les moments que les autres perdent à former des
 » projets demesurez de grandeur & d'establissement ; Je
 » n'irai point, dit-il , estudier la vie d'un Platon ou d'un Architas, personnages consummez en doctrine, & parvenus
 » au comble de la sagesse, pour en faire la comparaison avec
 » la vie de Denys, la plus affreuse, la plus remplie de misere, & la plus détestable que l'on puisse imaginer, j'aurai
 » recours à un homme de la même ville que lui, *un homme de néant*, qui a vescu plusieurs années après lui ; je le tirerai de sa poussière, je lui ôterai les instruments de son métier
 » pour le faire paroître sur la scène. Cet homme est Archimède dont j'ay découvert le tombeau, & le reste par où cette dissertation a commencé. Voicy le Latin : *Non ergo jam cum hujus vita, qua tetrus, miserius, detestabilius, excogitare nihil possum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè sapientium; ex eadem urbe HUMILEM HOMUNCIONEM, à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedes.* Pour vous dire ma pensée en deux mots, je crois que Cicéron dans cet endroit a plus parlé en orateur qu'en philosophe, & que dans le dessein d'abaisser le tyran de Syracuse, & de le mettre au-dessous d'Archimède, il a mis Archimède même beaucoup au dessous de son rang. Je dis aussi qu'en orateur qui déclame, il a tiré avantage des mots *pulvis* & *radius*, dont l'un signifiant de la poussière, & l'autre un instrument propre à tracer, présente à l'art oratoire de quoi donner le change à des lecteurs qui n'auroient pas assez d'attention. Je dis aussi que l'opposition d'Archimède avec Architas n'est pas exactement juste. Ce que j'avance icy n'a pas besoin de preuves bien recherchées,

chées, il semble que la simple proposition suffit. Car en premier lieu il faut entendre cette poussière, non dans le sens figuré, comme quand on dit, tirer quelqu'un de la poussière, mais dans le sens propre, & se ressouvenir que c'étoit la poussière sur quoy l'on traçoit des figures de géométrie dans les écoles d'Athènes, comme on le voit dans Aristophane, & dans mille autres auteurs. Et si l'on trouve si noble cette poussière des Jeux Olympiques, où l'on ne faisoit que signaler son adresse corporelle à conduire des chariots, combien plus noble est celle dont usoient les géomètres pour évertuer les esprits, & ouvrir à ces chars, dont Platon parle dans le Phédrus, une carrière digne d'eux. Si cette poussière n'a rien de bas, ce *radius*, cette baguette qui servoit à y tracer des figures, n'a rien qui le soit non plus : *Descriptit radio totum qui gentibus orbem*. C'est cette baguette que Pythagore tient à la main, dans ce beau revers d'une médaille des Samiens frappée à l'honneur de l'Empereur Commode, & dans une autre frappée par les mêmes Samiens en l'honneur d'Herennia Etruscilla, femme de Trajanus Décus. L'opposition avec Architas manque de justesse, en ce que rien n'a plus de ressemblance que ces deux géomètres. Tous deux tres-profonds dans la spéculation, ont appliqué les principes de la géométrie aux mécaniques ; on sçait qu'Architas est le premier qui en ait donné l'exemple, & qu'Archimède n'a fait en cela que l'imiter. Aussi Plutarque en parlant des machines qu'Archimède avoit employées à la défense de Syracuse, prend soin d'avertir que ce qui faisoit en même temps l'admiration & la terreur des hommes, n'étoit pour Archimède qu'un simple amusement ; & cela est aisé à concevoir, parce que cette partie des mathématiques qui regarde les mécaniques, ne portant que sur des conséquences les plus simples des principes géométriques, un esprit accoutumé à pousser ses réflexions aux conséquences les plus abstraites, un géomètre à la façon de Platon, trouvoit une sorte de relâchement dans la compo-

fitution des machines nécessaires , ou pour attaquer les ennemis , ou pour se défendre contre eux. Car les anciens géomètres ne se feroient pour rien du monde avilis au point de mettre la main à l'œuvre , & si Archimède avoit préparé un si grand nombre d'ouvrages de l'art , ce n'avoit esté , comme Plutarque l'assêûre , que pour satisfaire la curiosité d'Hiéron , son parent & son ami , ou pour faciliter aux hommes l'intelligence de quelques principes , qui se font toujours mieux comprendre quand on en voit sous les yeux la démonstration , que quand on se contente de les proposer simplement ; la plupart des esprits n'ayant pas assez de force & de pénétration pour n'avoir pas besoin que leurs sens soient frappez en mesme temps & sur la mesme chose sur quoy l'on veut leur éclairer l'entendement. Il n'y a qu'à voir dans ce qui nous reste aujourd'huy d'Archimède , ou dans les écrits de ceux qui en ont parlé , de quelle nature estoient ses ouvrages pour juger , qu'à l'exemple d'Architas & de Platon , à qui Cicéron l'oppose , il avoit toujours recherché dans la Géométrie , ce qu'elle a de plus élevé & de plus noble , ne s'abaissant au reste que par les motifs que nous avons déjà touchez , & par la nécessité de servir son pays. Aussi ne voulut-il rien laisser après luy touchant la structure des différentes pièces qu'il avoit employées contre l'armée navale des Romains , taschant plustost à effacer de la mémoire des hommes qu'il eût jamais abandonné des spéculations toutes divines , pour se mettre au rang des artisans , & travailler de la main. Ce que j'avance icy sur ce sujet , est pris presque mot à mot de Plutarque dans la vie de Marcellus. Ainsi Archimède pouvant faire graver sur son tombeau quelque une des machines qu'il avoit inventées , comme auroit pû estre celle avec quoy il se vantoit de pouvoir remuer la masse de la terre , pourveu qu'on luy donnast hors d'elle où poser cette machine , il aima mieux y mettre la sphère & le cylindre dont il avoit trouvé la proportion.

Comment se peut-il donc faire que Cicéron, qui avoit d'ailleurs de la curiosité pour ce qui pouvoit rester de ce grand personnage, en ait parlé avec si peu de considération, seroit-ce peu d'attention en luy, & n'auroit-il connu Archimède que par la lecture de Polybe, qui ne parle que de l'artisan, sans faire les mêmes recherches que Plutarque a faites depuis sur le géomètre ! car Plutarque paroît s'estre instruit parfaitement de ce qui regardoit Archimède : & comme, en grand philosophe, il a par tout plus d'attention encore au caractère des hommes & à leur mérite, qu'au détail de leurs actions, il en a laissé un portrait fait avec un soin tres-particulier. Mais quand même Cicéron ne l'eût connu que par ses ouvrages de mécanique, il ne pouvoit pas avec justice le nommer *humilem homuncionem*. D'ailleurs Archimède étant parent d'Hiéron, il se trouve que ce mot ne luy convient par nul endroit. A quoy donc attribuer ce mépris si marqué pour un homme qui n'estoit point du tout méprisable ! Ne viendrait-il point de ce que les Romains laissant aux nations étrangères la gloire des arts & de la géométrie, à quoy il ne pouvoient encore atteindre, & étant, ce semble, destinez à la monarchie universelle, regardoient avec dédain tout ce qui ne va point au gouvernement des hommes & à la politique ! C'est même suivant cette pensée que Virgile paroît avoir composé ces beaux vers du sixième livre de l'Enéide :

*Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus :
Orabunt causas melius, cælique meatus
Describent RADIO, & surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
(Hæ tibi erunt artes) pacisque indicare morem,
Parcere subjectis , & debellare superbos.*

Ovide a parlé bien plus dignement des astronomes que

Cicéron n'a fait d'Archimède ; lesquels cependant ont beau avoir sans cesse les yeux au ciel , s'ils ne sont géometre ou dialecticiens , n'en ont pas les pensées plus justes ni plus élevées pour cela. L'endroit d'Ovide est au commencement des Fastes , & mérite d'estre indiqué icy ;

Felices animæ , quibus hæc cognoscere primis ;

Inque domos superas scandere cura fuit.

Credibile est illos pariter vitiisque jocisque

Altius humanis exseruisse caput , &c.

Admovere oculis distantia sidera nostris ;

Ætheraque ingenio supposuere suo.

Je ne rapporte point le passage de Silius Italicus ; où ce poëte imitateur de Virgile fait l'éloge d'Archimède ; mais à dire le vray , il faut convenir que chaque profession a du mépris pour les autres , & l'on n'a gueres accoutumé de louer que celle où l'on s'est engagé. Il faut aussi convenir que si un orateur ou un magistrat comme Cicéron , a marqué peu d'estime pour un géometre , le géometre à son tour ne fait pas grand cas , ni du magistrat ni de l'orateur : & quand il vient à mettre en parallèle la vérité ; l'estenduë & le profit de ses propres démonstrations , avec l'incertitude où l'orateur est luy-même , & l'erreur où souvent il songe à jeter les autres , par l'effort d'un art qui ne tend pour l'ordinaire qu'à remuer les passions , qu'à troubler le jugement , à grossir ou à diminuer les objets , & à séduire la raison par le charme de la parole , comme Platon le montre dans le Gorgias , & Cicéron mesme dans un beau fragment de ses livres de la République , alors le géometre trouve dans son propre fonds de quoy ne céder à personne le premier rang ; & certainement dans l'ordre des connoissances celles-là ont un plus grand prix qui se présentent plus clairement à l'esprit. Telles sont celles de la géométrie , ce qui a produit ce mot , qu'elle fait l'unique occupation de Dieu.

Comme je ne fais point icy la vie d'Archimède , je n'en

dirai pas davantage. On peut la trouver dans plusieurs bons écrivains. Je ne suis point entré non plus dans la démonstration touchant la proportion de la sphère au cylindre ; car outre que ce seroit porter la faux dans la moisson d'autrui , quelques sçavants géometres ont pris soin de l'expliquer suivant la méthode d'Archimède, & suivant la méthode inventée nouvellement, & de marquer exactement la différence de l'une à l'autre.

*NOUVELLE EXPLICATION
D'UN PASSAGE D'HORACE.*

Par M. l'Abbé COUTURE.

QUOY-QU'UNE infinité d'habiles gens ayent travaillé sur les poësies d'Horace, & nous ayent donné, les uns de sçavantes notes, les autres de belles traductions ; & qu'il semble que dans ces deux genres M. Dacier n'ait rien laissé à désirer à ceux qui viendront après luy ; cependant le champ est si vaste, & la moisson si abondante, qu'il n'est pas surprenant qu'il soit échapé quelque chose à l'exactitude des recherches, & à l'estendue des lumières des uns & des autres.

Entre les passages qui sont encore susceptibles d'un nouvel examen, j'en ay choisi un dont le sens ne m'a jamais paru bien développé par aucun Commentateur. Quoy-qu'ils ayent employé différents tours pour la forme, ils ont tous dit la mesme chose dans le fond. S'il y a de l'erreur à leur fait, elle est commune entre eux, en ce que les derniers se sont trop reposé sur la bonne foy des premiers, & ont adopté trop facilement leurs conjectures. Si c'est moy qui me suis trompé, en m'écartant d'un chemin battu depuis tant de siècles, la compagnie aura, s'il luy plaist, la bonté de me rappeler de mon égarement. Si au contraire

j'ay bien rencontré le sens du poëte, elle me confirmera dans la bonne voye. Quels que puissent estre ses avis sur la question présente, je les recevray comme une décision dont je n'appellerai point.

L'endroit d'Horace dont il s'agit, est tiré de l'Ode XI. du livre premier. *Tu ne quæsieris, scire nefas, &c.* Il y a dans cette espèce de période; *Nec Babylonios tentaris numeros, ut melius quidquid erit pati, seu plures hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam, quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare Tyrrhenum, sapias, &c.*

Il y a, dis-je, dans cette longue phrase, deux difficultés; & comme on a esté plus frappé de l'une que de l'autre, on s'y est principalement attaché. On a différemment expliqué, *ut melius quidquid erit pati*. Les uns ont fait gouverner *pati* par la conjonction *ut*, comme si c'estoit un hellénisme. Les autres l'ont fait rapporter à *sapias*; *ut melius pati sapias*. Les troisièmes pour ne rien prendre sur eux, se sont tirez de ce mauvais pas, en citant ceux qui les avoient précédé, & n'ont rien hasardé. En un mot, toute la question n'a esté que de pure grammaire, & les plus hardis ont trouvé des raisons pour appuyer ce qu'ils donnoient comme bon à leurs lecteurs.

L'autre difficulté sur laquelle on n'a fait que glisser, est celle dont il s'agit aujourd'huy, & à laquelle je supplie la compagnie de donner quelques moments d'attention. On a cru expliquer assez bien ces mots; *Seu plures hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam, quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare Tyrrhenum*; en disant, soit que les
 » dieux nous ayent accordé encore plusieurs années de vie;
 » soit qu'ils nous ayent seulement donné celle-cy, pendant
 » laquelle les flots de la mer Tyrrhenienne se brisent contre les rochers. C'est cette queue qui me blesse. L'explication ne me paroist point de gens bien versez, ni dans la Grammaire, ni dans l'Histoire, ou pour mieux parler, de gens qui eussent bien fait réflexion à ce qu'Horace dit si nettement en plusieurs endroits. Je parleray de la gram-

naire après : je vais d'abord exposer le fait historique.

Sur la fin de la République, quand les Romains se furent enrichis des dépouilles de tant de nations vaincues, & que chaque grand seigneur ne songea plus qu'à employer dans l'Italie, en tout genre de luxe, ce qu'il avoit amassé de biens par toutes sortes de brigandages dans les provinces ; ils s'adonnèrent particulièrement à faire bastir de grandes maisons de campagne, accompagnées de tout ce qui pouvoit les rendre plus magnifiques & plus délicieuses. Ils choisirent dans cette veüe les endroits les plus commodes, les plus sains, & les plus agréables. Les bords du golphe de Baïes dans la comparaison eurent la préférence. La campagne voisine estoit fort fertile, abondante en grains & en vins. Le lac Lucrin, qui fait presque partie du golphe de Baïes, estoit fort poissonneux aussi-bien que le reste de cette coste. Il y avoit dans les environs une multitude de fontaines minérales de tous les degrez de chaleur, également propres pour le plaisir & pour la santé. *Τὰ θερμὰ ὕδατα πρὸς πρυμνὴν, καὶ πρὸς Σεργιανῶν νότον ἐπιπέδεια.* Les promenades y estoient charmantes & en très-grand nombre, les unes sur l'eau, les autres dans des prairies que le plus affreux hyver sembloit toujours respecter. Tout ce que je viens de dire du golphe de Baïes, & de toute cette région de la Campanie, n'est qu'un léger crayon de la peinture qu'en fait Strabon, liv. 5. de sa Géographie. Pline, liv. 31. ch. 2. de son Histoire naturelle, en dit à peu près la mesme chose.

Le premier de ces deux auteurs qui vivoit dans le siècle d'Auguste, ajousté que les riches qui aimoient la vie molle & oisive, soit qu'ils fussent las des affaires, soit qu'ils fussent rebutez par la difficulté de parvenir aux grands emplois, ou que leur propre inclination les entraînast du costé du plaisir, cherchèrent à s'establis dans un lieu qui n'estoit qu'à une distance raisonnable de Rome, & où l'on pouvoit impunément vivre à sa fantaisie, & suivant le plan qu'on s'estoit fait soy-mesme.

D'abord on fut un peu retenu par la pudeur des mœurs antiques, à laquelle la vie qu'on menoit à Baïes estoit directement opposée. Il falloit au moins une ordonnance du médecin pour passeport. Scipion l'Africain fatigué des bruits injurieux que les Tribuns du peuple répandoient tous les jours contre luy, choisit Litterne pour le lieu de son exil & de sa mort préférablement à Baïes, de peur de deshonorer les derniers jours de sa vie par une retraite si peu convenable à ses commencements. C. Marius, Pompée le Grand & Jules César ne furent pas tout-à-fait si réservés que Scipion. Ils firent bastir dans le voisinage ; mais ils placèrent leurs maisons sur la croupe de quelques collines, pour leur donner un air de châteaux & de places de guerre ; plustost que de maisons de plaisance. *Illi quidem ad quos primos fortuna populi Romani publicas opes transtulit ; C. Marius, & Cn. Pompeius, & Caesar, extruxerunt quidem villas in regione Baianâ ; sed illas imposuerunt summis jugis montium. Videbatur hoc magis militare, ex edito speculari longè latèque subjecta. Scias non villas fuisse, sed castra.* Croyez-vous, dit Sénèque, car c'est de luy que j'ay tiré ces exemples ; croyez-vous que Caton eût pu se résoudre à habiter dans un lieu aussi contraire à la bonne discipline que l'est aujourd'huy Baïes ! Et qu'y auroit-il fait ! Quoy ! compter les femmes galantes qui auroient passé tous les jours sous ses fenestres dans des gondoles de toutes sortes de couleurs ! &c. *Putas tu habitaturum fuisse in Mica Catonem ! (Mica estoit un salon sur le bord du golphe) ut præter navigantes adulteras dinumeraret ; & adspiceret tot genera cymbarum, & fluitantem toto lacu rosam, & audiret canentium nocturna convicia !* Voilà une peinture assez vive de la vie licentieuse de Baïes. Cicéron en avoit parlé avant Sénèque dans des termes moins estudiez, mais pas moins significatifs, dans son oraison *pro M. Calio*. Ce jeune homme y avoit fait quelques voyages avec des personnes d'une réputation assez équivo-

que,

que, & s'y estoit comporté avec une liberté que la présence des Censeurs auroit pû gesner dans Rome : d'où ses accusateurs prenoient occasion de le décrier comme un débauché, & par conséquent capable du crime pour lequel ils le poursuivoient. Cicéron qui parle pour luy, convient de ce qu'il ne sçauroit nier, que Baïes estoit un lieu dangereux ; il dit seulement que tous ceux qui y vont ne se perdent pas pour cela : que d'ailleurs il ne faut pas tenir les jeunes gens en brassières, mais leur permettre quelques plaisirs, pourveu que ces plaisirs ne portent préjudice à personne. Ceux qui se piquoient de régularité, avoient beau déclamer contre la dissolution qui regnoit à Baïes & dans les environs ; le goust nouveau l'emportoit dans le cœur des Romains ; & ce qui dans ces commencements ne s'estoit fait qu'avec quelque retenue, se pratiqua publiquement dans la suite. Quand on a une fois passé les premières barrières de la pudeur, la dépravation va tous les jours en augmentant. Baïes devint le lieu de l'Italie le plus fréquenté & le plus peuplé. Les Romains y vinrent en foule du temps d'Horace, & y élevoient des bastiments superbes à l'envy les uns des autres ; en sorte qu'il s'y forma en peu de temps, au rapport de Strabon, une ville aussi grande que Pouzole, quoyque celle-cy fust alors le port le plus considérable de toute l'Italie & l'abord de toutes les nations.

Mais comme le terrain estoit fort serré d'un costé par la mer, & de l'autre par plusieurs montagnes, rien ne leur couta pour vaincre ces deux obstacles. Ils rasèrent les colleaux qui les incommodoient, & comblèrent la plus grande partie du golphe, pour trouver des emplacements que la diligence des premiers venus avoit enlevé aux paresseux. C'est précisément ce que, dans Saluste, Catilina entend par ces mots de la harangue qu'il fait à ses conjurez, pour allumer leur rage contre les grands de Rome, leurs ennemis communs : *Quis ferat illis superare divitias, quas profundant in extruendo mari, coæquandisque montibus ?*

ἔχει γὰρ ἄλλη
πόλις γήρεται
συγκοιμου-
μένων βασι-
λείων ἁλλὰ
ἐπ' ἄλλοις ἔ-
στάτων τῆς
Δικτατορίας.
Strab. l. 5.

Nobis larem familiarem deesse! Qui est l'homme de cœur qui puisse souffrir que des gens qui ne sont pas d'une autre condition que nous, aient plus de bien qu'il ne leur en faut pour applanir des montagnes , & bâtir des palais dans la mer , pendant que nous manquons du nécessaire !

C'est aussi à quoy il faut rapporter ces vers du livre ix. de l'Enéide , dans lesquels Virgile , pour mieux représenter la chute du géant Bitias , la compare à ces masses de pierres qu'on jette dans le golphe de Baïes pour servir de fondations :

*Collapsa ruunt immania membra , &c.
Qualis in Euboïco Bâïarum litore quondam
Saxea pila cadit ; magnis quam molibus ante
Constructam jaciunt ponto : sic illa ruinam
Prona trahit : penitusque undis illisa recumbit ;
Miscet se maria & nigræ attolluntur arenæ.*

Il n'y a pas non plus d'autre application à faire de différents passages d'Horace :

Od. 1. 8. l. 2.

*Tu secunda marmora
Locos sub ipsum funus & sepulcrum
Immemor , struis domos :
Marisque Bâïis obstrepentis urges
Summovere litora.*

Et dans l'Epistre 1. du 1. Livre :

*Nullus in orbe finus Bâïis præluet amœnis ;
Si dixit dives , lacus & mare sentit amorem
Festinantis heri.*

Le lac, soit véritablement le lac Lucrin, soit le golphe de Baïes, tout enfin se ressent de la fureur de ce riche. Il jette aussi-tôt les fondemens d'une nouvelle habitation dans la mer, parce que le terrain luy manque ailleurs. Alors, comme dit le mesme poëte ;

*Contracta pisces æquora sentiunt,
Jactis in altum molibus.*

Les poissons sentent leur domaine rétréci par ces vastes édifices.

Nous voilà, Messieurs, insensiblement venus au passage difficile ; *Seu plures hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam, quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare Tyrrhenum.*

Premièrement, *mare Tyrrhenum & mare Euboicum* en cet endroit sont la mesme chose ;

<i>Qualis in Euboïco Bæiarum littore, &c.</i>	<i>Virg. l. 8.</i>
<i>Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor.</i>	<i>Virg. l. 1.</i>
<i>Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.</i>	<i>l. 6.</i>

Secondement, *oppositis pumicibus* est icy synonyme à *jactis in altum molibus*.

Troisièmement, *debilitat mare Tyrrhenum* répond parfaitement à *contracta æquora*.

Ainsi le poëte ne veut dire autre chose, sinon, soit « qu'il nous reste encore un grand nombre d'années, ou que « celle-cy soit la dernière, pendant laquelle vous voyez les « Romains occupez à rétrécir la mer par les pierres qu'ils « jettent pour se bastir des maisons agréables, & se préparer « de nouveaux plaisirs. »

S'il estoit besoin d'éclaircir davantage mon explication, & de marquer le peu de convenance qui se trouve dans les anciennes, je ferois aisément voir qu'elles ne présentent point une idée claire, & qu'au contraire l'image qui se trouve dans la mienne est très-naturelle : en quoy consiste la poésie. Je démontrerois, ce me semble, que l'usage de

la langue Latine est entièrement pour moy, dans les termes les plus embarrassants de cette phrase, qui sont *debilitat & oppositis pumicibus*. Puisque le premier signifie non seulement affoiblir, mais encore diminuer, rétrécir & retrancher une partie, ainsi qu'on avoit fait au golphe de Buës; & qu'il estoit arrivé au vase d'Enetius dont parle Martial, liv. 8. ep. 6.

*Le vase estoit
un peu écorné.*

*Hoc cratere ferox commisit praelia Rhætus
Cum Lapithis; pugna debile cernis opus.*

Et qu'enfin le dernier non seulement signifie, mais peint merveilleusement les pierres perduës qu'on jettoit autour du golphe pour en reculer les eaux :

Opposui molem clypei, texique jacentem.

dit Ajax dans les Métamorphoses.

Mais en voilà assez pour mettre la compagnie en estat de juger. Ce que je dirois de plus ne feroit que l'ennuyer. Ainsi je finis, après avoir prié la compagnie de juger si la tempête peut affoiblir la mer, comme l'explication ancienne le dit; & si les vents qui regnent dans l'hiver ne lui donnent pas plustost une nouvelle force!



E X P L I C A T I O N
D'UN ENDROIT DIFFICILE
DE DENYS D'HALICARNASSE.

Par M. BOIVIN l'Aîné.

DENYS d'Halicarnasse avoit fait un livre des Temps, c'est-à-dire, de Chronologie, dont il ne nous reste que le titre, & une courte regle de Chronologie.

Ils nous ont esté conservez par Clément d'Alexandrie en ses Stromates, liv. 1. où il traite de l'époque d'Inachus.

Ils sont aussi rapportez par Eusébe en sa Préparation Evangélique, liv. 10. ch. 12. dans une longue citation qu'il fait de cet endroit de Clément.

Plusieurs modernes très sçavants, & tous les traducteurs de Clément Alexandrin & d'Eusébe ont esté trompez, ce me semble, par l'équivoque du mot *Ελληνικά* qui se trouve dans la règle de Denys d'Halicarnasse.

Tout le monde convient que ce mot dans sa signification vulgaire veut dire *les Grecs*, & c'est ainsi que tous généralement l'ont icy expliqué; mais je soutiens qu'il y signifie *les Hellènes* en particulier & non pas les Grecs, & qu'il n'y auroit pas de sens autrement.

Cette règle ne contient en Grec que ce peu de mots;
παλαιοτερά τῶν Ἑλληνικῶν τὰ Ἀργολικὰ.

Les uns traduisent, *ex rebus Græcis antiquiores sunt Argolica*. Les autres, *Argolica Græcorum vetustissima*.

Je prétends que cela veut dire, *Argolica vetustiora sunt Hellenicis*.

Toute nostre contestation roule sur la diverse signification du mot *Ελληνικῶν*.

En un mot, je soutiens que Denys d'Halicarnasse dit que *les Argiens sont plus anciens que les Hellènes.*

Les autres croyent qu'il dit que *les Argiens sont les plus anciens de tous les Grecs.*

Cette règle ne peut jamais signifier que les Argiens sont les plus anciens de tous les Grecs : elle ne se sert point du superlatif, c'est du comparatif. Elle diroit donc que les Argiens sont plus anciens que les Grecs. Or ce seroit une absurdité de vouloir que les Argiens, qui sont eux-mêmes des Grecs, fussent cependant plus anciens que les Grecs. Le règle veut donc seulement dire que les Argiens sont plus anciens que les Hellènes. En un mot, Denys d'Halicarnasse enseigne que les Argiens, à commencer par Inaque, sont plus anciens que les Hellènes, à commencer par Hellen. Voilà tout.

Gentien Hervet, Simon Hervet, Daniel Heinsius, Sylburge, ont les uns traduit, les autres annoté ou commenté Clément Alexandrin. Le P. Viger Jésuite a traduit Eusebe. Scaliger & Vindingius ont cité & examiné cette règle de Denys. Personne n'a songé à l'équivoque du mot *Ἑλληνες* : tous s'y sont trompez.

La règle de Denys d'Halicarnasse peut produire deux sortes de questions : les unes pour le fonds, qui est la Chronologie ; les autres pour le sens littéral, qui est un incident.

Mais il n'est point icy question de chronologie. Tout le monde convient qu'Inaque est plus ancien qu'Hellen. C'est tout ce que cette règle nous dit pour la Chronologie. Il est vray que selon les autres elle signifieroit qu'Inaque est le plus ancien roy de la Grèce ; mais ce seroit une difficulté à examiner, car plusieurs nient qu'Inaque soit aussi ancien qu'Ogyge ou qu'Aigialée, ou que Crés. On le fait de l'âge de Graicus.

Quoy-qu'il en soit, Denys d'Halicarnasse ne parle point de cela, du moins en cet endroit. Les termes y repugnent, & disent seulement que la monarchie des Ar-

giens à commencé avant celle des Hellènes.

Voicy le passage tout entier, tel qu'il est dans Clément Alexandrin, qui sert d'original : *παλαιότερα δὲ τῶν Ἑλληνικῶν τὰ Ἀργολικὰ ; τὰ δὲ τὸ Ἰνάχου λέγω , ὡς Διονύσιος ὁ Ἀλικαρνασσεὺς ἐν τοῖς χρόνοις διδάσκει .* *Vetustiora autem sunt Hellenicis Argolica , ab Inacho inquam , ut Dionysius Halicarnassensis in Temporibus docet.* Les Argiens , je dis à commencer par Inaque , sont plus anciens que les Hellènes , comme Denys d'Halicarnasse l'enseigne en son livre des Temps.

Il y a deux diverses leçons dans l'exemplaire de Clément Alexandrin dont Eusèbe s'est servi. Les termes y sont , *παλαιότερα δὲ τῶν Ἑλληνικῶν μνημονεύεσθαι τὰ Ἀργολικὰ , τὰ δὲ τὸ Ἰνάχου λέγω , Διονύσιος ὁ Ἀλικαρνασσεὺς ἐν τοῖς χρόνοις διδάσκει .* *Vetustiora autem Hellenicis commemorari Argolica , ab Inacho inquam , Dionysius Halicarnassensis in Temporibus docet.*

Ainsi cet exemplaire adjouffoit , *μνημονεύεσθαι* , & retranschoit *ὡς*. Mais ces deux diverses leçons ne servent de rien , parce qu'elles ne tombent point sur l'essentiel de cette règle.

J'ay veü plusieurs manuscrits d'Eusèbe, elles y sont tout comme dans les éditions. Toutes les notes que j'ay pû voir sur Clément & sur Eusèbe font mention de ces mêmes diversitez , & n'en marquent point d'autres. Les diversitez de version ne sont pas des diverses leçons.

Je diray en passant qu'il paroît, en confrontant les deux textes dans le reste, que le manuscrit dont se servoit Eusèbe valoit beaucoup mieux que celui sur lequel on nous a donné l'édition de Clément. Cela feroit croire que les termes de Denys d'Halicarnasse estoient *παλαιότερα δὲ μνημονεύονται τῶν Ἑλληνικῶν τὰ Ἀργολικὰ .* *Vetustiora autem commemorantur Hellenicis Argolica.* On tient que les Argiens sont plus anciens que les Hellènes. Ainsi Denys n'auroit pas parlé tout-à-fait affirmativement. Mais ces différences ne valent pas la peine d'être relevées. Il est sur-

prenant que personne ne se soit apperçû du double sens du mot *Ελληνικά* dans ce passage.

Gentien Hervet en 1551. a traduit en Latin Clément d'Aléxandrie. C'est la plus ancienne version que nous en ayons. Il a rendu la règle de Denys d'Halicarnasse par ces mots : *Ex rebus Græcis sunt antiquiores Argolicæ*. Il a bien vû qu'il falloit le comparatif ; mais il devoit dire *rebus* , & non pas *ex rebus* ; & il ne s'est pas apperçû qu'il falloit icy *Hellenicis* & non pas *Græcis*.

Hervet n'a pas osé dire que les Argiens fussent plus anciens que les Grecs. Il a senti le ridicule de cette proposition. Mais il s'est imaginé que le texte Grec, son original le disoit, si on le prenoit à la lettre, & qu'ainsi il falloit y trouver un autre sens. C'est pourquoy, au lieu de *Græcis* tout court, il a mis *ex Græcis*. Par ce moyen il a changé le comparatif absolu en comparatif partitif ; & au lieu de dire ridiculement que les Argiens sont plus anciens que les Grecs, il a pris le tour de dire qu'entre les Grecs les Argiens sont plus anciens que les autres. Il n'a pas dit le mot *que les autres* : mais je suppose qu'il l'a sousentendu. On ne peut pas traduire ce latin en François mot à mot, il faut un autre tour, *ex rebus Græcis*, ou *ē rebus Græcis*, ou *inter res Græcas*, ou *rerum Græcarum*, sont tous régimes du comparatif partitif, & tout cela veut dire la même chose.

Il s'est fait plusieurs éditions de la version de Hervet de son vivant. Il y a joint en 1560. ses Commentaires dont nous venons de parler, & où la faute est confirmée. La même version a encore esté imprimée après sa mort, avec de nouvelles notes en 1590. par les soins de Simon Hervet son neveu ; la même faute s'y trouve toujours.

Sylburge en 1592. a fait imprimer Clément Aléxandrin en Grec sans version : mais il a donné des notes & une excellente table, qui est comme une espece de commentaire où il indique son sentiment & des autoritez. Il y dit, sur le mot Denys, *Dionysius Halicarnassensis Argolica Græcorum*

corum vetustissima facit. Il est donc tombé dans la faute commune de prendre ici les Grecs pour les Hellènes, & outre cela il en adjouste une nouvelle, qui est de changer le comparatif en superlatif : ainsi les derniers critiques adjoussent souvent de nouvelles fautes à celles des premiers.

Scaliger en 1604. dans ses Canons isagogiques, liv. 3. cite deux fois cette règle de Denys d'Halicarnasse. Ses termes sont en la page 338. *Regnum Argivorum Sicyonis antiquius constituit Dionysius Halicarnassensis apud Clementem.* Il rapporte le texte Grec, où il substitué sens pour sens le mot *παλαιότερα*, au lieu de *παλαίτερα*, ce qui est toujours le comparatif. Et en la page 349. il dit, *Vetustissima Africano, & post eum Eusebio, Sicyonia, Argolica, Attica : aliis, παλαιότερα τῶν Ἑλληνικῶν Ἀργολικὰ τὰ ὑπὲρ Ἰνάρχου, ut scribebat Dionysius Halicarnassensis ἐν τοῖς χρόνοις.* Il met donc icy le propre mot *παλαιότερα*, mais au Latin il avoit dit par avance *vetustissima*.

On voit que le sens littéral de cette règle a fait beaucoup de peine à Scaliger. Il ne l'a point traduite mot à mot en Latin : il semble qu'il n'a osé ; & ce qui en est une demi-preuve, c'est qu'au même endroit il cite en Grec plusieurs passages qui suivent immédiatement, & il les traduit tous l'un après l'autre mot à mot en Latin, au lieu qu'icy il ne fait qu'un pur commentaire sans version. Il met en Latin tantost le comparatif, tantost le superlatif. Il ne traduit le mot grec *Ἑλληνικὰ*, ni par *Hellenica*, ni par *Græca* ; mais tantost par *Sicyonia* tout seul, tantost par *Sicyonia, Argolica, Attica*, tout ensemble. Voilà des commentaires beaucoup plus obscurs que le texte ; c'est pourtant le grand Scaliger, le prince des grammairiens, des chronologistes & des critiques du siècle.

On sçait bien qu'il ne croit pas qu'*Ἑλληνικὰ* signifie à la lettre les *Sicyoniens*, mais il suppose visiblement que ce mot signifie tous les Grecs en général, & non pas les Hellènes en particulier. Scaliger fait donc la faute comme

tous les autres. Il n'ose nommer les Grecs, mais il ne songe nullement aux Hellènes. Il sousentend pourtant toujours les Grecs. Il conçoit toute l'absurdité qu'il y auroit de dire *Argolica vetustiora Græcis*. Il trouve le moyen de l'adoucir, en sousentendant tacitement dans son esprit le mot *aliis* ou *cæteris*. En un mot, son sens secret est que les Argiens sont plus anciens que les autres Grecs, *cæteris Græcis*. Voilà ce qu'il veut dire.

Après cela Scaliger donne l'effor à sa science, & croyant avoir bien deviné la pensée de Denys d'Halicarnasse, il luy preste toutes les siennes, & le fait parler en Scaliger.

Le prétendu Denys d'Halicarnasse dit que les Argiens sont plus anciens que les autres Grecs: Il ne faut donc plus que sçavoir qui sont ces autres Grecs qui pourroient contester d'antiquité avec Inaque & ses Argiens. Or dans les chronologies ordinaires de la Grèce, il n'y a proprement qu'Aigialée & ses Sicyoniens qui le disputent d'antiquité contre Inaque.

Le Denys d'Halicarnasse de Scaliger a donc voulu dire que les rois Argiens sont plus anciens que les rois Sicyoniens, & que tous les autres rois de la Grèce.

Cette règle de Denys entenduë à la maniere de Scaliger; veut donc dire par degrez & peu à peu que les Argiens, à commencer par Inaque, sont les plus anciens peuples de toute la Grèce, *Argolica Græcorum vetustissima*. Voilà pourquoy, selon Scaliger, il est indifférent de dire ou *vetustiora* au comparatif, ou *vetustissima* au superlatif; & voilà de la chronologie toute supposée à Denys d'Halicarnasse, dont l'autorité servira désormais à tromper tout le monde, sur la foi de Scaliger qui a mal pris cet auteur.

Scaliger donne icy les Sicyoniens pour exemple de la plus grande antiquité Grecque, ou du moins il ne leur oppose que les Argiens. Mais Crés, Ogyge & Graicus ne doivent-ils pas précéder Inaque?

Il est certain que Denys d'Halicarnasse ne parle icy ni des Crétois, ni des Ogygiens, ni des Sicyoniens, ni des Grecs en général, mais bien des Hellènes; & toute la com-

paraïson qu'il fait n'est qu'entre Inaque & Hellen.

Daniel Heinfius en 1616. a donné une édition Grecque & Latine de Clément Alexandrin. Il a reveû & corrigé la version de Hervet. Il s'est servi des notes & de la table de Sylburge. Il a mis dans le texte comme Hervet, *ex rebus Græcis sunt antiquiores Argolicæ*; & il a répété dans la table après Sylburge, *Argolica Græcorum vetustissima*.

Le P. Viger Jésuite en 1628. dans la traduction d'Eusebe, a mis *res Argolicas Græcarum omnium vetustissimas celebrari*. Il a donc adjoulté de son chef *omnium*, qui fortifie la faute pour le superlatif; & il est tombé comme tous les autres dans la grosse faute, qui est d'avoir mis les Grecs au lieu des Hellènes. Sa faute particulière est d'avoir adjoulté *omnium*. Il n'est point permis aux traducteurs d'ajouter: c'est préférer leur sens à celui de l'original. Denys n'a point dit *παντων*. Il n'a point voulu le dire.

Vindingius en 1701. dans son Hellen au chapitre des Argiens, copie à peu près Scaliger, sans le citer, & dit que quelques-uns font le royaume des Argiens plus ancien que celui des Sicyoniens: *quidam antiquius faciunt*; & il se sert aussi du comparatif *παλαιότερα*, au lieu de *παλαιοτέρα* dans sa citation Grecque: *παλαιότερα τῇ Ἑλληνικῶν τὰ Ἀργολικὰ*, & il allégué Clément Aléxandrin pour auteur. J'ay déjà réfuté cela sur l'article de Scaliger.

Le P. le Nourri, qui nous a donné en 1703. un sçavant apparat sur Clément Aléxandrin, n'y a rien dit de cette regle de Denys d'Halicarnassè.

Pour bien éclaircir une difficulté, il faut la tourner sur toute sorte de sens, soit bons, soit mauvais. Cela me fait adjouster qu'il y a encore une manière dont on auroit pû interpréter cette règle, suivant la notion que nous avons remarquée, que les Argiens estoient barbares, & plus anciens que les Grecs polis ou Hellènes. Quelqu'un auroit donc pû mettre, *Argolica, ut pote barbarica, sunt vetustiora Græcis politis, sive Hellenicis*. Cette explication auroit esté, ce semble, plus naturelle, ou du moins plus littérale que

celle de Scaliger & de Vindingius, qui rendent Εἰλωια par *Sicyonia*.

Mais en vérité c'est se faire illusion que de chercher des sens si bizarres & si détournés. Cela n'est de mise qu'en attendant le bon, & aussi-tôt qu'il paroît, ils s'évanouissent. Nous expliquons icy Denys d'Halicarnasse, & non pas Lycophon. Nous cherchons un sens historique, & non pas à deviner des énigmes.

Je suis donc persuadé que Denys d'Halicarnasse a voulu dire que les Argiens sont plus anciens que les Hellènes: *Argolica vetustiora sunt Hellenicis*. La raison décisive, c'est qu'il n'y a que cette seule version qui se puisse soutenir. Le texte de Denys d'Halicarnasse ne consiste qu'en trois mots. Αργολικὰ παλαιότερα Εἰλωιῶν. Le premier mot ne fait point de difficulté, il n'est donc question que des deux autres.

Le second est certainement un comparatif. Il signifie donc *vetustiora*, & rien autre chose; ainsi ceux qui veulent mettre *vetustissima* ont tort.

Le troisième mot fait seul toute la difficulté. Elle ne consiste qu'en ce qu'il est équivoque. Il ne peut signifier icy que deux choses, c'est-à-dire, ou *les Grecs en général*, ou *les Hellènes en particulier*. Il faut donc traduire nécessairement, ou *vetustiora Græcis*, ou *vetustiora Hellenicis*.

Tout le monde s'est jetté sur la signification vulgaire, qui est qu'Εἰλωια veut dire *Græca*. C'est la seule qui se trouve dans les glossaires & dans les dictionnaires communs. C'est la première idée, le premier sens qui se présente. On est si prévenu de cette signification ordinaire, que l'on voit bien icy que personne n'a seulement songé à l'autre. Il faut convenir aussi que le mot Grec Εἰλωια se trouve non pas seulement cent fois, mais plus de mille pour signifier *Græca*, contre une fois pour dire *Hellenica*.

Mais la règle vulgaire est aussi que le comparatif Latin

gouverne absolument l'ablatif sans autre circonlocution ni préposition. Il falloit donc dire , *Vetustiora Græcis* tout court. D'où vient donc que personne n'a osé le mettre , & que tout le monde a cherché des détours ! Rien n'étoit plus mot à mot , & cependant tous l'ont évité comme un écueil. Ils ont donc bien veû qu'il ne falloit pas dire que les Argiens sont plus anciens que les Grecs. Or si ce mot *Ελληνες* ne peut pas signifier icy les Grecs en général, il faut nécessairement qu'il y signifie les seuls Hellènes.

Enfin , nous avons déjà dit qu'il ne peut pas signifier icy les Grecs. Ce seroit une absurdité manifeste. Il n'y a pas de sens à dire que les Argiens sont plus anciens que les Grecs, puisque les Argiens sont des Grecs. Il faut donc nécessairement que ce mot signifie icy les *Hellènes*. Et voilà une démonstration dans toutes les formes.

Toute la faute, soit des traducteurs, soit des autres sçavants hommes qui ont cité ce passage , vient de ce qu'ils ne se sont pas apperçûs de l'équivoque. Il n'y a pas de doute que si quelqu'un y avoit pensé, il ne m'eût prévenu dans le sens que j'y donne , & jamais il n'auroit traduit autrement. La seule découverte du double sens du mot *Ελληνες* dans le Grec suffit pour convaincre icy tout le monde qu'il y signifie les Hellènes.

On pourroit m'objecter les noms, le nombre & l'autorité de tous ces fameux critiques qui ont interprété ce passage d'une autre manière. Mais cela ne sert de rien , puisque j'y ai déjà répondu par avance, & pied à pied. On les nomme par honneur, mais il ne faut pas que le respect qu'on leur doit préjudicie à la vérité qu'ils cherchoient eux-mêmes.

Les mauvaises interprétations ne doivent passer que pour des objections : la bonne version est la vraie réponse à toutes les mauvaises. C'est au public à en juger.

On m'objecte que le comparatif se met quelquefois en Grec pour le superlatif : par exemple, Anacréon dit :

X x iij

χαλεπὸν τὸ μὴ φιλεῖσθαι.
 Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλεῖσθαι ;
 Χαλεπώτερον δὲ πάντων
 Ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.

Henry Estienne a traduit :

*Et non amare durum est ,
 Et est amare durum :
 Durissima omnium res
 Amare nec potiri.*

Anacréon a donc mis *χαλεπώτερον* au comparatif pour *χαλεπώτατον* au superlatif. On trouve encore d'autres pareils exemples. Ainsi Scaliger , Sylburge , Heinsius & le P. Viger , ont eû raison de croire que dans Denys d'Halicarnasse *παλαιότερα vetustiora* , est mis pour *παλαιότατα , vetustissima*.

Je réponds que dans Anacréon , *χαλεπώτερον πάντων* signifie *plus difficile que tout , difficilius omni re*. Il n'a donc point mis le comparatif pour le superlatif. *πάντων* en Grec est le régime du comparatif , aussi-bien que du superlatif. Ainsi on l'a mal pris. Cela se dit en toutes sortes de langues. *Omnibus* se met en Latin avec le comparatif , *difficilior omnibus* ; & en François , *un homme plus malaisé que tous les autres*. Ce ne sont pas pour cela des superlatifs. D'ailleurs *πάντων* , *omnium* , *tous* , dans Anacréon est mis , dit-on , pour *ἀμφοτέρων , amborum* , *deux*. Il est difficile de ne pas aimer. Il est difficile aussi d'aimer : mais une chose plus difficile *que toutes ces deux* , c'est d'aimer , & de n'être pas aimé. Il n'y a point là de superlatif.

Enfin , Anacréon est un poëte , & peut user de figures & de licences. Denys d'Halicarnasse est icy un chronographe , qui ne s'amuse pas à badiner ni à fleurir son discours. Il est obligé de parler selon les regles & sans affectation.

J'avouë pourtant qu'il y a des cas où le comparatif se met pour le superlatif : c'est quand cela est indifférent, mais ce n'est pas en fait de chronologie.

Comparons d'un coup d'œil les différentes manières dont on a pû traduire cette règle de Denys d'Halicarnasse par rapport aux degrés de comparaison.

Les Argiens sont plus anciens que les Hellènes, *vetustiores Hellenicis*. C'est la bonne manière. Les Argiens sont plus anciens que les Grecs, *vetustiores Græcis*. On ne l'a osé dire. *Vetustiores Græcis*, en adjoustant *cæteris* ou *aliis*, ou de même en le sousentendant, n'auroit pas esté une absurdité ; mais ce n'eust pourtant pas esté le sens de Denys d'Halicarnasse. C'est apparemment comme Scaliger & Vindingius l'ont entendu. *Vetustiores ex Græcis* ; c'est ce qu'ont mis les deux Hervets & Heinsius : mais ce n'est pas traduire ; c'est altérer le sens, & changer le régime absolu en partitif. *Ex Græcis*, ou *inter Græcos* ou *Græcorum*, ce seroit encore la même faute. *Ex vetustioribus Græcis*, ou bien *ex vetustissimis Græcorum*, ce seroit toujours la même faute d'une nouvelle manière. *Vetustissimi Græcorum* par le superlatif absolu, c'est encore plus mal ; il faut le comparatif. *Vetustiores Sicyoniis*, c'est un commentaire, & non pas une version. *Sicyoniis* est mis icy au lieu de *Græcis cæteris omnibus*. *Argolici vetustiores Græcis*, en prenant *Argolici* pour des Grecs encore barbares, & *Græci* pour des Grecs déjà civilisez, c'est encore un commentaire. *Argolici vetustiores Hellenicis*, est la seule bonne version. Toutes celles qui ont le mot *Græci*, ne sont pas supportables.

Nostre difficulté n'est point sur le comparatif ou sur le superlatif. Il s'agit de la signification double du mot *Ἕλλην* dans la langue Grecque. Les Latins ont icy deux mots, les Grecs n'en ont qu'un pour signifier & les Grecs en général & les Hellènes en particulier. La langue Latine est icy plus riche que la Grecque. *Hellenes* en Latin ne signifie jamais les Grecs. Les traducteurs ont induit icy en erreur

les autres critiques. Ils n'y ont pas conservé l'équivoque. Ils ont pris le mauvais sens, & ont rejeté le bon. Il seroit à propos de rapporter icy tous les autres endroits où ils font la mesme faute dans les versions des bons auteurs. Mais ce doit estre la matière d'une autre dissertation.

D I S S E R T A T I O N

Au sujet de quelques endroits de Tacite & de Velléus Paterculus, où ces deux auteurs paroissent entièrement opposés sur les mesmes faits.

Par M. l'Abbé DE TILLADET.

DE toutes les qualitez requises dans un historien, la première & la plus essentielle, dit Cicéron, c'est un amour sincère pour la vérité, c'est le courage & la force de ne déguiser ni les vices ni les vertus : *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat*. Cette vérité si respectable & qu'on suppose toujours comme le fondement de l'histoire, doit estre regardée comme le gage de la foy publique, & c'est en quelque manière violer le droit des gens que de donner un roman pour l'histoire, & de substituer la fable à la vérité.

Mais où la prendre cette vérité, qui semble si inaccessible aux hommes, sera-ce dans l'obscurité du cabinet d'un sçavant, qui bien loin d'estre instruit de ce qui se passe à la cour ou dans les armées, ne sçait pas bien souvent luy-mesme ce qui arrive à sa porte ou dans son domestique ! & , si on luy communique les secrets de l'Estat, qui nous peut répondre qu'il n'a pas vendu aux ministres, ou à quelque favori une plume servile & mercénaire, & souvent trempée pour ainsi dire dans le sang de ceux qu'il immole à la vengeance & à la politique de ses patrons, l'omission d'une circonstance, la supposition d'une autre, deux

deux mots gliffez adroitement, la datte d'un fait avancé ou reculée, font souvent des mêmes faits une satire ou un éloge, selon qu'il plaist à l'historien de confondre adroitement l'ordre des événements, & de les placer dans différents points de veüë: enforte qu'on peut dire après Vopiscus, qu'il se rend maître de la réputation des hommes; dont il dispose à son gré, & selon ses préjugez & ses intérêts.

Certum est omnes omnium virtutes, tantas esse quantas videri eas voluerint eorum ingenia qui annis cujusque facta descripserint.

Velléius Paterculus & Tacite nous fournissent un exemple de cette partialité si indigne de la fidélité de l'histoire; tous deux auteurs contemporains, ou presque contemporains, celui-cy vivant sous l'empire de Trajan, & l'autre sous celui de Tibère. Comment ont-ils parlé tous deux de ce même prince, l'un en fait un héros; il l'élève, pour ainsi dire, au dessus de l'humanité: c'est, selon cet auteur, un présent des dieux qui fait la félicité des hommes & les délices de son siècle, & l'autre le représente comme un tyran farouche, ombrageux, cruel, mais cruel avec art, qui ne manquoit jamais de prétextes pour faire périr ceux qui luy estoient suspects ou par des vertus trop éclatantes, ou par des richesses redoutables: enfin un monstre paitri, pour ainsi dire, de bouë & de sang, abismé dans toutes sortes de crimes, & encore plus odieux, s'il se peut, par ses débauches que par ses cruautéz.

Mais écoutons Tacite luy-même, afin qu'on ne m'accuse pas de charger trop ses portraits. Il fut, dit-il, adroit à cacher ses vices sous une modestie feinte, tant que Germanicus & Drusus furent vivants, méllé de bien & de mal pendant la vie de Livie sa mere, cruel à l'excès, mais secret dans ses plaisirs infames, tant qu'il aima ou craignit Séjan, enfin abismé dans tous les crimes & dans les plus monstrueuses voluptez, lorsque dégagé de la crainte, & ayant

banni la pudeur , il pût s'abandonner librement à son méchant naturel.

Occultum ac subdolum , fingendis virtutibus , donec Germanicus ac Drusus superfuere. Idem inter bona malaque mixtus incolumi matre ; instabilis sævitia , sed oblectis libidinibus , dum Sejanum dilexit , timuitve. Postremo in scelera simul ac dedecora prorupit , postquam remoto pudore & metu , suo tantum ingenio utebatur.

Est-ce le même Tibère que Paterculus nous dépeint pendant 16. années de regne comme un prince sage , sans ambition , bon , juste & pieux , & qui ne s'estoit chargé du gouvernement que par la violence que le sénat & le peuple Romain luy avoient faite , & que pour sauver l'empire qui auroit péri sous un autre souverain & sous une autre forme de gouvernement.

Cum quidquid tuendum non suscepisset , peritulum videret.

Depuis son élévation à l'empire , continuë cet auteur , le crédit public est maintenu , la brigue & la sédition sont bannies du champ de Mars , la justice l'emporte sur le crédit , & la vertu sur l'ambition. Le mérite est surpris par des récompenses , & la peine tombe , quoy-que toujours un peu tard , sur les criminels. L'on a imposé à tout le monde une heureuse nécessité de bien vivre. Les petits respectent ceux qui sont plus puissants sans les craindre , & les grands sont au-dessus du peuple sans le mépriser. Le sénat a repris sa majesté , les magistrats leur autorité , & les arts ; l'industrie ; la justice & l'équité qui estoient auparavant comme ensevelies , paroissent avec un nouvel éclat , & annoncent la sagesse & la bonté de celui qui gouverne.

Revocata in forum fides ; sumnota è foro seditio ; ambitio campo ; discordia curia . . . Justitia , æquitas , industria civitati redditæ. Accessit magistratibus auctoritas , senatui majestas , judiciis gravitas Recte faciendi omnibus aut incussa voluntas aut imposita necessitas. Honorantur recta , prava puniuntur. Suspicit potentem humilis , non timet. Antecedat , non contemnit humiliorem potens. Et un peu plus bas ,

Honor dignis paratissimus ; pœna in malos fera sed aliqua , vel aqua . Superatur æquitate gratia , ambitio virtute : nam facere recte cives suos , princeps optimus faciendo docet , cumque imperio sit maximus , exemplo major est .

Quelle peinture ! Ne croit-on pas, Messieurs, estre transporté tout d'un coup à ces heureux temps, où les Romains jettèrent les premiers fondemens de leur liberté ; & Velléius parle-t-il autrement de la fin de l'empire d'Auguste, & du commencement de celui de Tibère que Tite Live a fait de l'estat où se trouva la république après l'exil des Tarquins & l'establissement des Consuls ?

Mais entrons un peu plus en détail sur des faits particulier, où nos deux historiens se trouvent entièrement opposés.

Velléius représente Tibère, après la mort d'Auguste, comme un homme qui connoissoit tout le bonheur de la vie privée, qui vouloit vivre dans l'égalité d'un simple citoyen, & qui faisoit connoître qu'il regardoit comme le comble de sa gloire de pouvoir rétablir la république sur ses anciens fondemens & dans sa première liberté.

Una tantùm veluti luctatio civitatis fuit , pugnantis cum Casare senatus , populi que Romani , ut stationi paternæ succederet , illius ut potius æqualem civem quam eminentem liceret agere principem .

Enfin, dit cet auteur, Tibère se laissa vaincre plustost par la raison que par l'ambition. La crainte seule que l'Estat ne périt, s'il n'en prenoit le gouvernement, le déterminà à s'en charger, & il fut, ajoute Velléius, presque plus long-temps à refuser l'empire par modestie que ses prédécesseurs n'en avoient employé pour s'en emparer par la violence & par la voye de ses armes.

Tandem magis ratione quam honore victus est . Cum quidquid tuendum non suscepisset , perituum videret : solique huic contigit penè diutius recusare principatum , quàm , ut occuparent eum , alii armis pugnaverant .

Tacite bien opposé à Velléius, nous apprend au contraire

que pendant que Tibère amusoit le sénat d'une feinte modestie , & dont peu de gens furent les dupes , que dès qu'Auguste eût les yeux fermés , qu'il s'empara de l'empire & des forces du gouvernement ; qu'il donnoit le mot aux cohortes Prétoriennes ; que la garde & les autres fonctions militaires se faisoient chez luy comme chez l'Empereur ; que soit qu'il marchast par la ville , ou qu'il allast au sénat ; il estoit toujours environné d'une troupe de soldats , qu'il avoit mesme écrit aux armées pour leur notifier son avènement à l'empire , sans hésiter jamais que lorsqu'il parloit dans le sénat ; & on reconnut depuis , adjoint cet auteur , que l'irrésolution apparente qu'affectoit Tibère tendoit à pénétrer la disposition des sénateurs , & qu'il fit périr dans la suite ceux qui se déclarèrent trop républicains , ou qui furent assez imprudens pour laisser voir qu'ils avoient pénétré ses intentions.

Sed defuncto Augusto , signum Prætorii cohortibus ut imperator dederat , excubiæ arma , cætera aula. Miles in forum , miles in curiam comitabatur ; literas ad exercitus , tanquam adepto principatu , misit : nusquam contabundus nisi cum in senatu loqueretur.

Et un peu plus bas : *Postea cognitum est ad introspectiendas etiam procerum voluntates , inductam dubitationem : nam verba , vultus in crimen detorquens , recondebat.*

Mais suivons nos deux auteurs , & voyons comme ils parlent l'un & l'autre de la guerre d'Afrique contre Tacfarinas , & de Junius Blésus , & de Dolabella , qui combattirent ce fameux rebelle.

Velléius parlant de Junius Blésus , Proconsul en Afrique , c'estoit , dit-il , un homme dont il est difficile de marquer s'il estoit plus utile pour la guerre qu'excellent dans la paix ; ce fut lui qui commandant en Afrique , mérita par sa valeur & par sa conduite les ornemens du triomphe avec le nom d'*Imperator*. Et un peu plus bas : Dolabella , homme d'une franchise tout-à-fait généreuse , suivit entièrement l'exemple de Junius.

Singulari adjutore in eo negotio usus Junio Blæso, viro nescias utiliore in castris an meliore in toga: qui post paucos annos Proconsul in Africâ, ornamenta triumphalia cum appellatione Imperatoriâ meruit; cujus curam ac fidem Dolabella quoque vir simplicitatis generosissimæ per omnia imitatus est.

Voilà tout ce qu'en dit Velléius.

Mais il ne dit pas, comme fait Tacite, liv. 3. que Blésus n'avoit point terminé cette guerre; que Tacfarinas subsistoit encore à la teste de ses troupes; que la guerre estoit aussi vive qu'auparavant.

Is demum annus populum Romanum longo adversus Numidam Tacfarinatem bello absolvit. Nam priores duces sibi (ubi) impetrando triumphalia insigni sufficere res suas crediderant, hostem omittebant. Jamque tres laureatæ in urbe statuæ, & adhuc raptabat Africam Tacfarinas, &c. Dolabellæ petenti abnuvit triumphalia Tiberius, Sejano tribuens, ne Blæsi avunculi ejus laus obsolesceret. Sed neque Blæsus ideo inlustrior, & huic negatus honor gloriam intendit. Quippe minore exercitu insignes captivos, cædem ducis, bellique confecti famam deportarat;

& que Tibère ne déséra ces honneurs prématurez du triomphe à Blésus, que parce qu'il estoit oncle de Séjan son favori.

On rappella mesme la neuvième légion, comme s'il ne fut plus resté d'ennemis dans l'Afrique, sans que Publius Dolabella, qui en estoit cette année-là Proconsul, osast la retenir; les commandemens du Prince, ajoute Tacite, faisant plus de peur que tous les hazards de la guerre. Cependant Dolabella défit absolument Tacfarinas avec moins de troupes que n'avoit eû Blésus. Il tailla son armée en pièces; ce général des rebelles y fut tué sur le champ de bataille, son fils pris prisonnier avec un grand nombre des principaux chefs; & lorsque Dolabella demanda les honneurs du triomphe, Tibère, dit Tacite, les luy refusa pour complaire à Séjan, qui craignoit que la gloire de son oncle

Bléfus n'en fust effacée; mais cela ne fit qu'augmenter celle de Dolabella, continuë Tacite, qui retournoit, dit-il, avec l'applaudiffement d'avoir achevé la guerre d'Afrique.

C'est ainfi que les héros de la faveur font mis à la teste des armées & dans les premières places, qu'on groffit, qu'on augmente de foibles avantages, pour pouvoir impunément les accabler d'honneurs & de richesses; qu'on récompense même leurs fautes, & qu'on couronne, pour ainfi dire, leurs défaites, pendant qu'on n'ose produire des talents fupérieurs, & qu'on laiffe le mérite & la plus pure valeur fans employ ou fans récompense; mais fi les princes ou leurs ministres difposent à leur gré des honneurs en faveur de leurs créatures & de leurs parents, les foldats distribuent l'honneur & la véritable gloire, & leur fuffrage paffe peut-estre plus sûrement à la poftérité que les éloges des ministres, & que les récompenses des fouverains.

Velleius paffe enfuite au portrait de Séjan, & je ne ferai que le copier, pour l'opposer à celui que nous donne Tacite de la même personne.

C'est un homme, dit cet auteur, bien-fait, d'un tempérament robuste; les manières févères, & cependant agréables; d'une gayeté fans art, naturelle & à l'antique, tranquille au milieu des plus grandes occupations, & qui ne paroist pas plus empressé que ceux qui jouiffent de tout leur loisir; qui ne s'attribuë quoyque ce foit, & par là même obtient toutes choses; si modeste qu'il se mesure toujours au-deffous de l'opinion d'autrui; enfin dont le visage & la vie font auffi tranquilles que son esprit est agiffant: auffi, adjouste cet auteur, y a-t-il long-temps que dans l'estime de fa vertu les sentiments de la ville s'accordent comme de concert avec le jugement du prince.

Tiberius Caesar Sejannum Alium principem, equestris ordinis patre natum, materno vero genere clarissimas, veteresque & insignes honoribus complexum familias, habentem consulares fratres, consobrinos, avunculum, ipsum verò laboris ac fidei capacissimum, sufficiente etiam vigori animi compage corpo-

ris : singularem principalium onerum adiutorem in omnia habuit , atque habet : virum severitatis lætissimæ , hilaritatis prisce , actu otiosis simillimum , nihil sibi vindicantem , eoque assequentem omnia : semper infra aliorum æstimationes se metientem , vultu vitæque tranquillum ; animo exsomnia . In hujus virtutum æstimatione jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant .

Voyons à présent le revers de la médaille & le portrait de la même personne de la main de Tacite.

Elius Séjan , dit cet auteur , estoit de Vulſines : il fut soupçonné dans sa première jeunesse de s'être prostitué pour de l'argent à Apicius ; depuis il s'insinua par ses artifices si avant dans l'esprit de Tibère , que ce prince impénétrable à tous les autres ne s'ouvroit , & ne se fioit qu'à luy seul . Il avoit le corps fait à la fatigue , de la hardiesse , de la dissimulation , complaisant & superbe au même degré ; modeste à l'extérieur , mais au-dedans enyvré d'une violente passion de regner ; libéral & magnifique quand il convenoit à ses intérêts , mais d'ordinaire il n'employoit que l'adresse & la vigilance , vertus aussi dangereuses que la libéralité , quand elles se rencontrent avec un désir immodéré de l'empire . Y a-t-il deux caractères plus opposez , & est-ce de la même personne que ces deux historiens parlent !

Genitus vulſinis prima juvenia non sine rumore Apicio diviti & prodigo stuprum venundediſſe , mox Tiberium variis artibus devinxit adeo , ut obscurum adversum alios sibi uni incautum intectumque efficeret Corpus illi laborum tolerans , animus audax , sui obtegens , in alios criminatior : juxta adulatio & superbia , palam compositus pudor , intus summa apiscendi libido ; ejusque causa modò largitio & luxus , sæpius industria ac vigilantia , haud minus noxiæ , quoties parando regno finguntur .

Passons à l'affaire de Libon , dont Velléius fait un nouveau sujet de loüanges à Tibère . Avec quelle promptitude , dit-il , le prince a-t-il étouffé & puni les pernicioeux desseins

de l'ingrat Libon qui vouloit broüiller l'estat !

Quam celebriter Libonem ingratum & nova molientem oppressit.

Ne semble-t-il pas qu'il est question de quelque conjuration d'un autre Catilina, & que Tibère a sauvé la république par sa diligence & son activité.

Pour entrer dans le caractère de l'empereur Tibère, & pour juger sans préoccupation combien peu il mérite les loüanges de Velléius, il n'y a qu'à entendre Tacite, qui développe avec beaucoup de netteté la foiblesse de Libon, & les artifices ordinaires de Tibère.

Drusus Libon, dit Tacite, étoit de la famille *Scribonia*; jeune homme perdu de débauches, fier de sa haute naissance, de son alliance avec la maison des Césars, & qui se repaissoit aisément de chimères & de vaines espérances; un scélérat appelé Firmius Catus qui avoit formé le dessein de le perdre, s'empare de son esprit à force de luy vanter ses ancêtres, il le jette dans de honteuses débauches dont il se rend le compagnon & le ministre. L'argent manquant à leurs voluptez communes, Libon par ses conseils consulte les astrologues & les interprètes des songes, & il leur demande s'il seroit un jour assez riche pour couvrir d'argent le grand chemin d'Appius jusqu'à Brunduse, extravagance plus digne de mépris ou de compassion que de chastiment. Tibère averti secrètement de ces visions par Catus qui luy fit demander une audience, convint avec ce scélérat qu'il recevroit ses avis par le ministère de Flaccus. Cependant sans faire plus mauvais visage à Libon, il luy parle comme auparavant, l'admet à sa table, l'honore de la Préture; aimant mieux, dit Tacite, apprendre ses fautes que de les empêcher : & cela dura jusqu'à ce qu'un certain Junius sollicité d'évoquer les ombres des morts, vint déclarer la chose à Fulcinus Trio célèbre délateur, qui cherchoit à se rendre fameux par des crimes. Il se décharge aussi-tôt de l'accusation du coupable; Libon abandonné de ses parents & de ses amis se tuë pour prévenir sa condamnation, &

Tibère

Tibère content que sa victime ne luy eût pas échappé, & de l'avoir conduite, pour ainsi dire, dans le précipice, jura que bien qu'il le crût coupable, qu'il eût cependant demandé sa grace au Sénat, s'il ne se fût pas avancé la mort. Ce prince affamé de sang, qui n'épargnoit pas les plus gens de bien, vouloit encore acquérir le nom de clément quand même il ne pardonnoit pas.

Juravit Tiberius petiturum se vitam, quamvis nocenti, nisi voluntariam mortem properavisset.

Mais suivons nostre auteur, un plus grand spectacle se présente dans son histoire, c'est la vie & la mort de Germanicus.

De quels préceptes, dit-il, n'a-t-il pas instruit son cher Germanicus en le formant luy-même dans l'art de la guerre! avec quelle joye le vit-il révenir victorieux après avoir dompté la Germanie, & de quels honneurs ne combla-t-il pas sa jeunesse par la magnificence de son triomphe, qui répondoit parfaitement bien à la grandeur des choses que ce jeune prince avoit exécutées!

Et un peu plus bas : pourquoy a-t-il fallu qu'il ait perdu ce prince à la fleur de son âge! pourquoy a-t-il perdu le petit fils qu'il avoit de son cher Drusus!

Quibus præceptis instructum Germanicum suum imbutumque rudimentis militiæ secum actæ, domitorem recepit Germaniæ! quibus juventam ejus exaggeravit honoribus, respondente cultu triumphii rerum quas gesserat magnitudini! quid ut juvenes amitteret filios! quid ut nepotem ex Druso suo!

Qu'y a-t-il de plus naturel! qu'y a-t-il de plus croyable que la joye d'un père, en voyant son fils revenir victorieux de la guerre, & que sa juste douleur, quand ce fils, l'espérance de l'empire, luy est enlevé à la fleur de son âge.

Cependant si nous en croyons Tacite, ni la joye ni la douleur de Tibère n'estoient point sincères. Tibère jaloux de la gloire de Germanicus, ne luy pouvoit pardonner l'affection des Romains; & cet auteur ajoute qu'il ne fut

pas fâché des troubles survenus en orient, qui luy fournirent l'occasion qu'il cherchoit de tirer Germanicus de l'armée d'Allemagne pour l'exposer à de nouveaux dangers, en luy donnant de nouveaux emplois.

Cæterum Tiberio haud ingratum accidit turbari res orientis, ut ea specie, Germanicum suetis legionibus abstraheret, novisque provinciis impositum, dolo simul & casibus objectaret.

Germanicus échappé aux périls de la guerre, périt par les artifices de Plancine, favorite de l'impératrice & femme de Pison son lieutenant. *Nunc scelere*, disoit ce prince à ses amis, *Pisonis & Plancinæ interceptus ultimas preces pectoribus vestris relinquo.*

Et le mesme Pison s'estant tué pour prévenir sa condamnation, qu'Agrippine veuve de Germanicus & les amis de ce prince pressoient vivement; Tibère, dit Tacite, demanda la grace de Plancine, honteux, dit cet auteur, de faire une demande qui le faisoit passer pour complice. Mais il alléguâ pour excuse les prières de sa mère, contre qui tous les gens de biens murmuroient secretement. Quoy, disoit on, il est donc permis à une mere de voir la meurtrière de son fils, de traiter avec elle, & de l'enlever à la Justice! On refuse à Germanicus seul ce que les loix accordent à tous les citoyens. Vitellius & Veranius ont poursuivi en justice Plancine, & l'Empereur & sa mère l'ont deffenduë. Que reste-t-il à cette femme, après avoir employé si heureusement le poison & les sortilèges, que de s'en servir contre Agrippine & ses enfants, pour rassasier du sang de cette malheureuse famille ce digne oncle, & cette genereuse ayeule!

Pro Plancina cum pudore & flagitio differuit, matris preces obtendens, in quam optimi cujusque secreti questus magis ardescebant.

Id ergo fas aviæ, interfetricem nepotis aspicere, adloqui, eripere senatui! quod pro omnibus civibus leges obtineant, uni Germanico non contigisse, Vitellii & Veranii voce

Defletum Casarem , ab imperatore & Augustâ defensam Plancinam. Proinde venena & artes tam feliciter expertas verteret in Agrippinam , in liberos ejus ; egregiamque aviam & patrum sanguine miserrimæ domus exsatiaret.

L'événement ne justifia que trop tost ces plaintes , ou pluſtost ces prédictions des Romains ; les favoris du peuple ne vivent pas long-temps. Tibere outré de l'affection que tout l'empire portoit aux enfans de Germanicus & à sa veuve , résolut de s'en défaire. Il leur donna des gardes qui les gardoient , pour ainsi dire , à veüe , qui l'insultoient à tous momens pour en tirer des plaintes ou des menaces dont ils pussent faire des crimes. Enfin , ce malheureux prince périt de faim , & faute de nourriture , après s'estre sustenté pendant neuf jours de quelques herbes qui tenoient lieu de laine ou de coton dans les matelats de son lit.

Drusus deinde extinguitur , cum se miserandis alimentis mandendo è cubili tomento , nonum ad diem detinisset.

Voyons de quelle manière Velléius parle de la mort de Drusus & d'Agrippine sa mere.

Nous n'avons parlé jusqu'icy , dit cet auteur , que d'accidens fâcheux & déplorables : venons à ceux qui choquent la pudeur & l'honnêteté. Et un peu plus bas , en parlant de Tibère , c'étoit , dit-il , pour ce prince une mortelle affliction que celle où il estoit réduit par les déreglemens de sa bru & de son petit fils. Il entend parler d'Agrippine & de Drusus.

Dolenda adhuc retulimus ; veniendum ad erubescenda. Quantis hoc triennium , M. Vinici , doloribus laceravit animum ejus ! quandiu abstruso , quod miserrimum est , pectus ejus flagravat incendio ! quod ex nuru , quod ex nepote dolere , indignari , erubescere coactus est.

Comment accorder cette douleur secrete dont Tibère , au rapport de Velléius , estoit pénétré intérieurement , avec la manière honteuse dont il publia au contraire en plein Sénat les désordres qu'il attribuoit à Drusus & à Agrip-

pine ! Et de quoy n'est pas capable la flatterie d'un écrivain mercenaire , encore plus cruel s'il se peut que Tibère même ! Pour en juger , il faut entendre Tacite sur les mêmes faits.

Drusus mourut ensuite , dit cet auteur , après s'être sustenté neuf jours des fournitures de son matelas , nourriture aussi cruelle que la faim. Tibère luy reprocha après sa mort la prostitution de son corps , son mauvais naturel & ses desseins contre l'Etat : outre cela il fit lire dans le Sénat un journal de tout ce qu'il avoit fait & dit depuis plusieurs années. Chose estrange , dit cet auteur , qu'il y eût eû des gens gagez pour recueillir avec tant de soin toutes les paroles , tous les gestes , les soupirs , & les plus secrets murmures de Drusus , & que son ayeul eut pû se réfoudre à les entendre , à les lire , & même à les publier ; ce qui seroit presque incroyable , ajoute Tacite , si les lettres du Centurion Actius & de l'affranchi Didyme ne marquoient expressément le nom des esclaves qui avoient fait quelque insulte à Drusus , comme tel avoit osé le repousser quand il sortoit de sa chambre , & tel autre luy donner des allarmes ; le Centurion tiroit même vanité des discours insolens qu'il avoit tenus à ce malheureux prince , & les paroles que Drusus avoit dites dans les derniers jours de sa vie , les unes contre Tibère , faisant semblant d'avoir l'esprit aliéné , les autres proférées de propos délibéré , après qu'il eût perdu toute espérance , priant les dieux que celui qui avoit fait mourir la femme de son fils , le fils de son frere & ses petits neveux , & rempli de sang toute sa maison , payast à leurs ancestres & à leurs descendants la peine de tant de meurtres.

Ut quemadmodum nulum , filium fratris , & nepotes , domumque omnem cadibus complevisset , ita pœnas nomini generique majorum & posteris exsolveret.

Cette affliction n'estoit pas encore passée , continuë Tacite , lorsqu'on apprit la mort d'Agrippine , qui voyant qu'on ne relaschoit rien de la première rigueur envers elle :

avoit mieux aimé se laisser mourir ; si ce n'est qu'on luy eût refusé les aliments pour mieux faire ressembler sa fin à une mort volontaire. Car Tibère la diffama par des reproches infames , disant qu'elle s'estoit ennuyée de vivre depuis la mort d'Asinius Gallus son adultère. Mais il est certain , dit Tacite , qu'Agrippine avoit dépouillé les foiblesses de son sexe en revestant le courage des hommes ; & qu'on ne luy pouvoit reprocher qu'un esprit trop fier sous un gouvernement si despotique.

Sed Agrippina æqui impatiens , dominandi avida , virilibus curis fœminatum vitia exuerat.

Voilà de quelle manière Velléius , partisan de la tyrannie , traite la mémoire de ceux qui avoient esté odieux ou suspects à son héros , sans respect pour la vérité ; & c'est du même principe d'adulation que coule l'éloge que l'on trouve à la fin de l'ouvrage au sujet de l'Impératrice Livie.

Les chagrins de ce temps-là ont esté accrus , dit Velléius , par la mort de sa mère , princesse d'un mérite si éminent , qu'elle tenoit plus du divin que de l'humain , & de qui les particuliers n'ont jamais senti le pouvoir que par des graces.

Cujus temporis ægritudinem anxio amissa mater eminentissima , & per omnia diis quam hominibus similior femina.

Cependant cette femme si pieuse , si spirituelle , & qui tenoit plus de la nature des dieux que de l'humanité , au rapport de nostre auteur , se laissa assez paisiblement enlever par Auguste : elle passa , toute enceinte qu'elle estoit ; des bras de son mary dans ceux de son adultère ; elle se gouvernoit , dit Tacite , à la mode des anciens , excepté qu'elle estoit plus traitable & plus indulgente que les dames du temps passé ne croyoient devoir estre ; mère impérieuse , femme complaisante , & qui sçavoit fort bien se faire aux humeurs délicates de son mary & à la dissimulation de son fils.

Comis ultra quam antiquis feminis probatum : mater im-

potens, uxor facilis & cum artibus mariti, simulatione filii, bene composita.

Telle est à peu près l'opposition que j'ay trouvée sur les mesmes faits entre Velléius & Tacite. De sçavoir lequel de ces deux auteurs est le plus véritable, si Velléius s'est abandonné à une honteuse adulation, ou si Tacite a écrit plustost une satyre qu'une histoire, c'est l'Histoire mesme qui en doit décider. Il n'y a qu'à lire la vie de Tibère dans Dion Cassius & dans Suétone, pour voir que Tacite ne reproche rien à Tibère que les autres historiens ne luy ayent aussi reproché.

D I F F E R E N T E S C O N J E C T U R E S

S U R

L'ANCHIALUS DE MARTIAL.

Par M. M O R I N.

*J. r. r. Epig.
25.*

L'E'PIGRAMME est connuë : il seroit inutile & peu convenable de la mettre icy en son entier; il suffit de sçavoir qu'elle s'adresse à un Juif anonyme, que Martial regardoit comme son rival en plus d'une manière. Il estoit poëte comme luy, mais avec cette différence que l'un travailloit de génie & d'un heureux génie, au lieu que l'autre n'estoit qu'un mauvais copiste. Il affectoit particulièrement de s'approprier les ouvrages de nostre auteur, & avec de légers changements, il s'en faisoit un faux honneur dans le monde, quoy-que pour mieux couvrir son jeu, il eût la lascheté de les décrier par tout. Celuy-cy en auteur noble & supérieur, passé légèrement sur cette mauvaise foy, & au lieu de luy en faire un crime, il luy fait une espèce de mérite de son discernement:

Verpe poëta, sapis.

Nous pardonnons aisément à ceux qui nous copient ; des larcins de cette nature font honneur , & ne portent aucun préjudice à ceux qui les souffrent. Il n'en est pas de même de ceux qui entreprennent sur nos plaisirs. La supériorité n'y fait rien , si ce n'est pour aggraver l'offense. Il paroît que le Juif vouloit troubler ceux de Martial , & chasser sur ses terres. Cette entreprise le bleissoit vivement. *Illud me cruciat*. Ce que je ne puis te pardonner , c'est qu'étant né dans Jérusalem , cette ville si bien policée , sous une loy si pure & si sévère , tu viennes icy nous débâcher nos jeunes gens. *Ecce negas* : tu nies le fait , & tu le nies avec serment : *jurasque mihi per templa Tonantis* ; ces sortes de serments ne m'imposent point : si tu veux en estre cru , il faut jurer par Anchialus :

Non credo , jura , verpe , per Anchialum.

On demande qui est cet Anchialus , & quel rapport pouvoit avoir cette manière de jurer avec la conscience d'un Juif ?

A en juger par la construction de ce terme , il paroît d'abord que ce ne peut estre qu'un mot Grec ; & c'est ce qui fait une partie de la difficulté : car à quoy bon exiger d'un Juif établi à Rome un serment Grec par préférence à tout autre. On sçait assez qu'en fait de religion , les principes des Juifs & des Grecs , leurs usages , les objets de leur dévotion estoient infiniment différents , & même directement opposez. Après cela on ne voit pas bien comment on peut faire entrer le terme d'Anchialus dans un serment , à ne s'en tenir même qu'aux usages des Grecs ; c'estoit chez eux quelquefois un nom d'homme ; de Dieu non , ni de demy-Dieu , ni de héros. Il se trouve deux fois employé dans Homère pour désigner deux gens de guerre , à l'un desquels il donne pour tout éloge la qualité de *salpegr* , d'homme sage & entendu ; ni l'un ni l'autre ne peuvent avoir aucun rapport à nostre sujet. C'estoit aussi chez ces peuples un nom de ville , & de ville maritime , suivant l'étymologie de ce terme ; les géogra-

Odyss. 1. v. 5.

phes en désignent trois , une dans l'Épire , une dans la Thrace , & l'autre dans la Cilicie. Ovide donne bien à la seconde la qualité de ville d'Apollon , qui pouvoit véritablement la rendre respectable chez les Grecs :

Trif.

*Et ab his per Apollinis urbem ,
Alta per Anchiali mœnia findat iter.*

Mais on n'en sçait pas autre chose. Il ne paroît pas qu'ils l'aient jamais prise à témoin de la vérité de leurs discours , & quand cela seroit , il faudroit encore donner bien des tours de rouë pour amener cette ville dans nostre épigramme. Il n'en est pas tout-à-fait de même de la dernière Anchiale, ville de Cilicie. Athénodore qui en estoit originaire , prétend qu'elle avoit esté bâtie par une certaine Anchiale fille de Japhet , qui luy avoit donné son nom , aussi-bien qu'à un ruisseau qui arrosoit ses murs & ses campagnes. C'est déjà quelque chose ; & cette tradition bien établie , pouvoit attirer sur cette place la curiosité , l'attention & quelque sorte de respect de la part des Juifs. Mais attendu que cet auteur ne produit aucun titre pour justifier cette prétendue origine , qu'il peut avoir supposée *gratis* , comme tant d'autres , pour faire honneur au lieu de sa naissance ; le plus sûr est de s'en tenir à l'opinion la plus commune dans les anciens historiens , qui en attribuent tous la fondation à Sardanapale. Ils assèrent même qu'il y fut enterré dans un tombeau dont ils nous rapportent le dessin & l'inscription , sur la relation d'un voyageur qui devoit les avoir vus & copiez sur l'original. La figure de ce prince y paroissoit avec la main droite étendue , & les doigts dans l'attitude requise pour former un certain bruit que les Grecs appelloient *ἄποκρότημα* , qui se comprend mieux qu'il ne s'exprime dans nostre langue. L'inscription estoit mêlée de prose & de vers à peu près dans ce sens. *Sardanapale, fils d'Anacyndaraxe, a bœli dans un mesme jour les villes d'Anchiale & de Tarfe. Passants dormez,*

*Diod. Sic.
Strabon , Plin.
Clem. Alex.
Athenæus ,
Sc.*

dormez, mangez, beuvez, divertissez-vous; il n'y a que cela de bon dans la vie, tout le reste ne vaut pas cela. Vous estes mortels, jouïssiez des plaisirs de la vie; les morts ne sont plus en estat de les goustier. Moy qui vous parle, & qui ai regné dans la grande Ninive, je ne suis plus que cendre. Il ne me reste que ce que j'ay mangé, avec les autres divertissements que j'ay pris, & qui sont finis avec moy.*

* C'est-à-dire le claquement de ses doigts.

Voilà certainement Sardanapale assez bien caractérisé. Ce langage & ces préceptes répondent parfaitement à la corruption de ses mœurs & à la mollesse de sa vie. Sur ce fondement, quelques-uns de ceux qui ont travaillé à l'éclaircissement de nostre passage, ont crû en trouver l'explication dans ce tombeau, & prétendu que les habitants d'Anchiale ne s'estoient pas contentez d'honorer Sardanapale comme leur fondateur, mais que, suivant l'usage de ces temps-là, ils en avoient fait leur patron, leur dieu principal & tutélaire; qu'ils l'appelloient Anchialus, le dieu d'Anchiale, comme Rome le sien, Romulus; qu'ils le réclamoient dans leurs besoins, & qu'ils juroient ordinairement par son nom. De cette manière, l'intention de Martial auroit esté de dire à son Juif, qu'il ne pouvoit déférer aux serments qu'il faisoit par le temple, soit de Jupiter, le dieu du tonnerre, qu'il ne reconnoissoit pas pour tel, soit du dieu de sa nation, puisqu'il ne se conformoit pas à sa loy, & qu'il marquoit par son infame débauche le peu de respect qu'il avoit pour ses ordonnances; mais que s'il vouloit jurer par Anchialus, le dieu de la mollesse, qui devoit estre le sien, il seroit plus aisé de l'en croire. Pour appuyer cette explication, on pourroit ajouter que ce prétendu dieu ne devoit pas estre inconnu aux Juifs, puisque la ville d'Anchiale n'estoit pas éloignée de leur pays, & qu'ils en avoient mesme autrefois esté les maîtres, suivant le témoignage de Joseph. On pourroit encore supposer que le Juif en question estoit originaire du pays, & que c'est ce qu'a voulu donner à entendre Martial, en disant de luy :

Domit. Calpurnius.

Solymis quod natus in ipsis ;

puisqu'il est certain que les voisins de la Cilicie s'appelloient *Solymi*, comme nous en assure Strabon ; qu'il y avoit beaucoup de Juifs établis dans ce pays-là , & que d'ailleurs ces peuples avoient une fort mauvaise réputation sur le fait de la débauche que nostre auteur reproche à son rival. Troisième & dernière observation qui dans un besoin pourroit entrer en ligne de compte, c'est que Plutarque , en parlant de ces peuples , dit qu'ils avoient trois anciens chefs ou dieux , dont le premier s'appelloit *Argalus* ou *Argialus* , terme qui approche assez de celui d'*Anchialus*.

Mais toutes ces demi-preuves jointes ensemble n'en composeront pas une bonne chez des critiques exacts , pour leur faire trouver icy un serment par Sardanapale. Tous les historiens , sans aucun partage de sentiments , font de ce prince un monstre de mollesse & de sensualité , dont la mémoire estoit par-tout en abomination , ou du moins dans le dernier mépris. Cette idée universelle ne quadre guères avec son apothéose. Ils ne disent point non plus qu'il ait esté connu sous le nom d'*Anchialus*. Eusebe luy donne bien celui de *Concoleros* , qui n'en est à la vérité pas infiniment éloigné , mais cette légère conformité ne suffit pas pour les confondre. Après cela , ceux qui ont pris le soin de ramasser les noms , les figures , les généalogies des dieux du paganisme , n'ont fait aucune mention de celui-là , qui ne devoit pourtant pas estre oublié. On peut tirer la mesme induction du silence des auteurs qui ont traité des serments des anciens. Il n'est pas à présumer que celui qui devoit se faire par le prétendu dieu d'*Anchiale* , se fust dérobé à leurs recherches. Remarquable par son sujet & par sa singularité , l'usage en auroit esté fréquent parmy les libertins de la Grèce & les petits maîtres de Rome , & par conséquent la connoissance familière à tout le monde. Il n'est donc point question icy de Sardanapale.

Il s'en faut bien, si l'on veut s'en rapporter à la plupart des critiques modernes, qui prétendent que c'est icy un serment des plus graves & des plus respectables par le nom mesme & dans la langue du véritable Dieu. C'est un Juif dont il est question, disent ces Messieurs. Martial exige son serment par toutes sortes de raisons & dans les regles de toutes les jurisprudences ; il a dû stipuler qu'il jurast à sa manière & dans sa langue. Joseph Scaliger est le premier auteur de cette conjecture. Ce sçavant homme qui en tant de rencontres s'est servi si heureusement de l'avantage qu'il avoit sur ses prédécesseurs d'entendre les langues Orientales, nous paroît en avoir abusé dans celle-cy, en dérivant le terme d'*Anchialum* de ceux de **חֵי אֱלֹהִים** *Chi-alah, Vive Dieu*, qu'il suppose, sans le prouver, avoir esté en usage fréquent chez les Juifs dans leurs affirmations graves & sérieuses, & que les Romains en leur entendant prononcer à tous moments ces paroles, dont la construction leur estoit extraordinaire & le sens inconnu, en avoient formé celui d'*Anchialus* qui leur estoit plus familier. Il y a en effet mille exemples anciens & nouveaux de semblables naturalisations de mots estrangers d'une nation à l'autre.

*In prolegom.,
ad Emendat.
Timp. p. 4.*

La plupart de nos Rabbins qui sont venus après luy, charmez de cette ouverture, & d'entendre Martial parler Hébreu, ont donné tout au travers sans hésiter, mais chacun avec son petit coup de lime & sa broderie pour partager avec luy l'honneur de l'invention. Les uns y ont adjouté la particule **אֵל** *si*, aîlez en usage dans les serments, *an-chi alah*, si Dieu est vivant. Les autres d'un meilleur goust & avec plus de vray-semblance y ont joint la particule négative **לֹא**, c'est-à-dire, *non*, & au lieu du mot *alah*, ils ont substitué celui d'*Elion*, **עֲלִיּוֹן** qui est un autre nom du vray Dieu, *an-chi-Elion*, non vive Dieu, ce dont vous m'accusez n'est pas véritable. On ne peut guères approcher plus près de la vérité, si ce ne l'est pas ; & il faut convenir que Martial auroit eû de la peine à rendre autrement cette formule juratoire, supposé qu'elle luy fut connue, & en usage.

Farnab.

*Sam. Pet.
Var. Lect. l.
1. 6. 16.*

chez les Juifs , que par le terme dont il s'est servi ; qui est presque le même , mot pour mot , & syllabe pour syllabe.

*Seldenns in
proleg. de suc-
cess. in bona
defuncti. apud
Hebræos.*

Cependant il s'est trouvé des gens qui ne s'en sont pas contentez , & qui ont poussé la chose plus loin. Un de ceux qui s'est le plus distingué dans cette sorte de littérature , a donc prétendu que non seulement le terme d'*Anchialum* estoit Juif , mais que la préposition *per* , qui avoit jusques icy paru Latine à tout le monde , l'estoit aussi , & qu'elle n'en a esté séparée que par ignorance : s'il en faut croire cet auteur , elle est essentielle à la formule du serment stipulé par Martial , dont voicy , selon luy , les termes exprés en forme d'imprécation , **יפדעהי עלם**. *Per Anchiolam* , c'est-à-dire , Dieu me punisse , *vindictam sumat is qui vivit in æternum*. Pour justifier sa pensée il a eû la bonté de faire voir par plusieurs citations du Talmud , de la Mishnah , du Targum & autres semblables autoritez , que les terme de **פדע** qui signifie *venger* , estoit non seulement en usage chez les Juifs , mais nécessaire dans leurs serments juridiques , aussi-bien que chez les Romains : *Iia me perdat Jupiter*. Il a pris de plus la peine de montrer que la qualité d'*Eternel* , estoit en quelque façon consacrée dans ces occasions , & celle qui se donnoit à Dieu préférablement à toute autre , du temps même de Daniel , comme si Martial avoit esté obligé de sçavoir toutes ces choses. Il a fait plus ; par le commentaire qu'il nous a laissé sur les deux derniers vers de nostre épigramme , il semble nous insinuer non seulement que ce poëte avoit quelque connoissance de la langue & des usages des Juifs , mais qu'il avoit tout au moins fait un cours de Droit civil & Canon sous quelqu'un de ces docteurs. Car il prétend y trouver un rapport sensible à une loy de ce peuple , dont il est fait mention dans l'Evangile , & qui portoit que celui qui juroit par le ciel ou par la terre , ou par le temple de Dieu , n'estoit pas obligé à garder son serment :

*Ecce negas , jurasque mihi per templa Tonantis ;
Non credo ;*

mais seulement ceux qui juroient par un des noms ou des attributs de Dieu :

jura , verpe , per Anchi-olam ;

jure par l'Eternel , par le Dieu vivant , & te soumets à sa vengeance. Après cela, pour appuyer cette heureuse découverte, il s'arreste à prouver par les maximes de Droit ; & par l'usage de toutes les nations , que quand il est question de faire jurer en justice des gens d'une religion étrangère, on leur impose la nécessité d'user de leurs formules, & particulièrement de celles qui les obligent le plus étroitement , comme sont les formules imprécatoires, telle qu'est celle-cy dans la pensée de nostre docteur ; attendu que non seulement elles engagent davantage la conscience, mais qu'elles assujétissent ordinairement ceux qui en abusent contre la vérité à des punitions corporelles : avant que Martial auroit esté ravi d'avoir sur son rival , pour estre en droit de le faire fustiger dans la Synagogue conformément à l'usage, & au Code criminel de sa nation.

Tout cela est beau & bon ; mais il nous paroît que cette dépense d'érudition étrangère n'est pas bien placée icy. C'est faire à nostre poëte plus d'honneur qu'il ne luy en appartient , de luy prestér des veûes si graves & des considérations si sçavantes sur un tel sujet. Sans offenser ni luy , ni l'auteur de ces observations , on peut dire en toute assurance du bon Martial, qu'il ne sçavoit , & qu'il ne lisoit Rabbinerie aucune. D'ailleurs, s'il est permis de prendre son sérieux pour réfuter de semblables imaginations, ce n'est pas assez de faire voir que l'on pourroit trouver icy des rapports ou prochains ou éloignez avec des paroles, ou si l'on veut, des imprécations judaïques pour raisonner juste : il faudroit justifier par de bons exemples ,

que la formule dont il s'agit icy , estoit effectivement en usage parmy les Juifs , & en usage assez fréquent , pour que les Romains , du temps de Marcial , en eussent connoissance , & que luy pust y faire allusion , & eux l'entendre ; car on sçait assez que la pensée d'une épigramme pour estre bonne , doit estre , autant que faire se peut , à la portée , sinon du peuple , au moins des gens du monde ; or est-il , qu'on se contente de supposer cela sans en donner des preuves. Encore, quand on leur passeroit toutes ces hypotheses , les connoisseurs qui sçavent les loix de l'Épigramme , & qui sont un peu stilez dans les ouvrages de nostre auteur , auroient bien de la peine à luy presser cette fadeur , où il n'y auroit ni grace ni sel , ni rien de piquant , contre son génie ordinaire , mais seulement une mauvaise affectation d'étaler son érudition Judaïque , chose dont les Romains ne faisoient pas grand cas.

On peut former à peu près le même jugement des deux conjectures de M. le Moine dans ses *Varia sacra*. Outre le temple de Jérusalem où se faisoient les sacrifices ordonnez par la loy de Moïse , il y avoit dans la Judée de paroisse en paroisse certaines chapelles ou lieux de dévotion , où les Juifs alloient faire leurs prières les jours de Sabbath. Ordinairement ces rendez-vous sacrez estoient situés sur les bords , ou de la mer , ou d'une rivière , ou du moins de quelque fontaine , afin qu'ils eussent la commodité d'y faire leurs ablutions légales avant que de se présenter devant le Seigneur. L'auteur prouve ce fait par deux passages de Tertullien , qui met au nombre des dévotions Judaïques ces *synagogues* qu'il appelle , à cause de cela , *littorales*. Delà cet auteur prétend estre en droit d'inférer que les rivages devoient leur imposer du respect ; & comme le terme Grec *ὑγιαλὸς* , qui signifie *rivage* , approche assez de celuy d'Anchialus , & par la prononciation & par la signification , il a jugé que l'un estoit venu de l'autre. La pensée est ingénieuse , mais recherchée de trop loin ; & elle auroit besoin d'estre appuyée par des autoritez plus

précises, qui fissent voir non seulement que les Juifs avoient des raisons pour respecter les rivages, mais qu'ils les faisoient entrer dans leurs serments. Sa seconde pensée paroît plus solide & mieux imaginée. Elle dérive le terme d'Anchialus de ceux d'*Hecal-iah*. **היכליה** qui dans la langue de ce peuple signifie le temple du Seigneur; serment qui estoit constamment fort usité parmy eux. Il en donne même des exemples formels tirez de leurs ouvrages, où l'on voit des Rabbins employer cette formule expresse pour confirmer la vérité des faits qu'ils avancent; & la glose ajoute pour l'expliquer, que c'estoit un serment par le temple de Dieu. Cela est net, & ce qui donne un plus grand air de vray-semblance à cette conjecture, c'est la régularité de la pensée qu'elle attribue à Martial, qui auroit esté, selon luy, d'opposer le temple du dieu des Juifs à celuy de Jupiter, qui estoit le dieu du tonnerre chez les Romains. Tu jures par le temple de Jupiter en qui tu ne crois point, ce serment ne m'en impose pas, jure par *Hecal-iah*, par le temple de ton dieu. La pensée seroit juste, & dans les règles on ne peut pas le nier. Mais elle nous paroît comme les autres, sujette à plusieurs exceptions. La première, qu'elle suppose dans les Romains une plus grande connoissance du langage & des manières des Juifs, qu'ils ne paroissent avoir eüe. La seconde, que s'ils les connoissoient si bien, ils devoient sçavoir que leurs serments par le Temple estoient plustost illusoires que sérieux, & ne les obligeoient à rien, comme Seldenus nous l'a fait voir. Et la troisième, que la pensée seroit sçavante uniquement, sans sel ni pointe d'esprit, ce qui n'est pas du caractère de Martial.

Sans y chercher donc tant de mystères, nous aurions plus de penchant à entrer dans le sentiment des anciens commentateurs, qui ont jugé que le jeune homme en question, qui faisoit le sujet de la broüillerie & de la jalousie entre Martial & le Juif, s'appelloit effectivement Anchialus, puisque ce nom, sans y rien changer, estoit véri-

tablement un nom d'homme, & un nom même qui paroît avoir été sujet à faire de grandes passions, comme on le peut juger par un monument de l'Antiquité qui se trouve dans le recueil connu sous le titre de *Musæ Lapidariæ* :

*Lib. I. mem.
A. 8.*

*Hospes sta et lacruma, si quicquam humanitus in
te est.*

Offua dum cernis confita mæsta mihi.

*Si nomen quæris, sum Lesbia; si duo amantes,
Anchialus dulcis, &c.*

Le terme de *dulcis* marque assez que cet Anchialus n'étoit pas indifférent à la défunte. On sçait qu'en fait de galanterie les serments les plus en usages & les plus respectez ont toujours été ceux qui se font par les personnes aimées; on juroit & l'on jure encore tous les jours, par leur bouche, par leurs yeux; de cette manière l'intention de nostre auteur auroit été d'exiger simplement de son rival un serment dans la forme requise en pareil cas; par l'objet commun de leur indigne passion, sans y profaner inutilement le nom des dieux, qui doivent être censés peu respectez par les libertins de cette profession. Rien n'est plus naturel; la pensée est poétique & galante, elle convient au sujet, & finit parfaitement l'épigramme.

Il nous reste cependant une dernière explication de ce passage qui nous plairoit bien autant & plus que celle-là, supposé que le fondement en fût réel & effectif. La preuve ne doit pas en être difficile à faire; il n'est question pour s'en éclaircir, que de déterrer un vieux manuscrit des ouvrages de nostre auteur, que l'on assure être de huit ou neuf cens ans, & qui doit avoir été dans la bibliothèque de M. de Thou. On assure que dans cet exemplaire le terme, qui fait le sujet de la difficulté, se lit d'un autre manière, & qu'au lieu d'*Anchialus*, il y a *Anchalium*, ou *Ancharium*. Or est-il que le terme d'*Ἀγκάριος* chez les Grecs,

*V. Dictionarium
Lloyd.
in voce
Anchialus.*

Gréc; & celui d'Ancharius chez les Latins, désignent cet animal stupide, qui dans la prévention commune, quoy-que injuste, des payens, passoit pour l'objet principal de l'adoration des Juifs :

Hæc inquam rudet è rostris atque ejulabit

Lacitius.

Concurfans veluti Ancharius, clareque quiritans.

Nous avons autrefois eû l'honneur de vous entretenir sur ce sujet. Cela posé, la pensée de Martial seroit manifeste & digne de luy. On y trouvera le sel piquant & caustique de ce poëte, qui, pour mortifier son rival, & luy donner un ridicule à la portée de tout le monde, luy reprochoit la superstition indigne & ignominieuse, qui deshonoroit sa nation dans tous les esprits de son temps :

Jura, verpe, per Ancharium.

Malheureux Juif, si tu veux que l'on adjoust foy à tes protestations, ne vas point chercher ni chez toy, ni chez nous, des serments estrangers ou frivoles ; jure par ton Dieu, par le Dieu de tes pères, par cet animal aux grandes oreilles que ta nation adore. Ceux qui connoissent le génie & le stile de nostre auteur, conviendront sans peine que si ce n'a pas esté là sa pensée, il est difficile de luy en prester une qui luy convienne davantage, & qui approche plus de son caractère.



E X P L I C A T I O N

D'UN PASSAGE.
DE TREBELLIVS POLLIO.

Par M. BAUDELOT.

IL y a dans le chapitre de Trebellius Pollio, qui regarde Salonin, fils de Gallien, une expression qui a esté ou négligée, ou mal entendüe par les commentateurs de cet historien. Elle mérite cependant quelque considération, & peut donner lieu à des recherches curieuses.

Les gens de guerre qui estoient admis aux festins de l'Empereur, ou des généraux d'armée, avoient coutume de quitter leurs baudriers ou ceinturons avant que de se mettre à table.

Un jour, dit Trebellius, que la plupart des officiers qui estoient chez l'Empereur, avoient quitté les leurs, le jeune Salonin leur enleva *tous ces baudriers dorez & constellez*. Voicy le passage : *Nam cum cingula sua plerique militantium qui ad convivium venerant, ponerent hora convivii, Saloninus puer his auratos constellatosque baltheos rapuisse perlubetur*. Il est question de sçavoir ce que l'historien entend par ces mots *constellatos baltheos*, des baudriers constellez; & c'est ce mot de *constellatos* que j'ay besoin d'éclaircir.

Il est étonnant que Casaubon, qui a commenté cet auteur, n'ait rien dit sur cet endroit. Saumaïse en récompense, qui l'a examiné fort au long, s'est crû obligé de corriger le mot de *constellatos*, & voicy sur quoy il se fonde. Plus d'une raison, dit-il, me rend ce mot suspect. Je croyois d'abord que l'auteur entendoit par *constellatos baltheos*, des ceinturons étoilez, *stellatos*, c'est-à-dire, enrichis-

d'or, d'argent, ou de quelque autre matière. Mais le mot *auratos* qui précède, fait voir que l'auteur entend autre chose, puisque *auratos* diroit assez. D'ailleurs on dit fort bien en Latin qu'une chose est estoillée d'or, d'argent ou de pierres précieuses, *stellatus auro, argento, gemmis, &c.* comme dans Virgile :

. *Stellatus iaspide fulva*
Ensis erat.

Mais on ne dit point *Stellatus* seul, sans ajouter le nom de la matière dont la chose est ornée. Il ajoute que le manuscrit Paluin n'a pas *constellatos*, mais *costilatos*, d'où on a fait *constellatos*, & qu'il croiroit que *costilatos* auroit été mis pour *pestilatos* ou *pustulatos*, c'est-à-dire ; *pustulis, vel bullis argenteis distinctos*, ornez de plaques ou de bulles d'argent. *Pustula* se disoit du bon argent, d'où vient *pustulatum argentum* ; ainsi il faudroit dire que ces ceinturons dorez estoient de plus ornez de plaques d'argent ou d'or, *pustulis aut bullis argenteis vel aureis*.

Voilà le précis de la note de Saumaïse, dont il semble qu'il n'ait pas été entièrement satisfait, puisqu'il la finit par ces termes ; *videant acutiores an verum dixerimus ; &, si non videmur dixisse, ipsi dicant*. Tout le monde sçait qu'il n'a pas coutume d'être si peu décisif.

Je n'ay garde de me croire plus pénétrant que ce sçavant homme ; au contraire, c'est en ne voulant point l'être sur cet endroit, qu'il sera plus facile de l'expliquer & de l'entendre.

Toute la difficulté consiste à expliquer le mot *constellatos*, & non à le corriger ; je crois que *constellatos* signifie chargez de pierres précieuses, ou de lames d'argent ou d'or, sur lesquelles estoient gravées quelques figures mystérieuses de signes célestes, suivant les idées superstitieuses de la théologie payenne, ou qui avoient été fabriquées sous l'aspect de certaines constellations. On croyoit communiquer par cette cérémonie aux pierres ou aux métaux des

qualitez propres , ou à préserver des dangers ; ou à guérir des maladies , ou à procurer d'autres avantages. On estoit si prévenu dans le paganisme de la puissance des astres sur les corps sublunaires , que tout estoit plein de gens dont l'estude & l'occupation estoient de composer de ces sortes de phylactères ou préservatifs. On y avoit recours en toutes sortes de rencontres , aussi-bien qu'en toutes sortes de professions ; & pour donner plus d'évidence à mon sentiment , je crois qu'il ne sera pas inutile de dire un mot sur ce sujet.

Ceux qui fabriquoient & qui débitoient ces préservatifs , leur attribuoient tant de vertus , que les peuples en estoient infatuez. Le génie de la religion dominante fortifioit encore cette erreur. L'usage n'en estoit pas moins ancien qu'il estoit commun. On en attribue l'origine à un Jacchis , qui fut l'inventeur des Talismans , *αἰδάμων*, des remèdes cachez contre les douleurs , des secrets contre les ardeurs du soleil , & contre les influences de la canicule. Cet Jacchis vivoit , selon Suidas , sous Sennyes roy d'Egypte , D'autres attribuent cette origine à Nécepsos roy d'Egypte , qui estoit postérieur à Jacchis , & qui vivoit cependant plus de 200. ans avant Salomon. Aufone dans une lettre à saint Paulin , a dit :

Quique Magos docuit mysteria vana Necepsos.

Isaye paroist avoir eû en veûe ces Talismans dans les reproches qu'il fait aux Chaldéens sur la fausse confiance qu'ils avoient en leurs prétendus enchanteurs , & sur l'espérance qu'ils concevoient de devenir par leur moyen plus puissants & plus forts , *sa*, leur dit le prophete , en adressant la parole à Babylone , *cum incantatoribus tuis . . . si forte prosit tibi ; aut se possis fieri fortior . . . stent & salvent te augures cali*. Les septante ont ainsi rendu ce passage dans leur version : *Σπῆθι νυν ἐν πάσι ἐπαιδαῖς σου , καὶ ἐν τῇ πολλῇ φαρμακείᾳ σου , ἃ ἐμάνθανες ἐκ νεότητός σου , ἐξ ἀνῆσθι ἀφελήσῃναί σήψωσιν δὲ καὶ αὐσώσονται σε οἱ*

ἀστρολόγοι τῶ οὐρανῷ. Demeurez avec ceux qui vous abu- «
sent par leurs enchantements , & confiez-vous à la mul- «
titude des préservatifs que vous avez appris , & dont vous «
vous servez depuis vostre jeunesse, voyez si vous en tirez «
du secours Que les Astrologues qui observent le ciel «
vous accompagnent & vous préservent des maux qui vont «
vous accabler. »

Le commerce de ces sortes de préservatifs estoit fort commun du temps d'Antiphanes , & ensuite du temps d'Aristophane. Ces deux auteurs font mention d'un Pher-tamus & d'un Eudamus fabricateurs de préservatifs de ce genre. L'opinion que l'on avoit de leurs vertus avoit gagné tous les esprits, comme on peut le voir dans Galien & dans Marcellus Empiricus. Théophraste , au rapport de Plutarque dans la vie de Périclés , dit que ce grand capi-taine montra un jour à un ami qui l'estoit venu voir , un de ces préservatifs que des femmes luy avoient pendu au col : Δείξει δὲ αὐτῷ ἑνὶ τῶν γυναικῶν τὴν περὶ τὸν λάρνακα περικείμενην. Il semble que Tertullien , en décrivant l'ornement de quelques ceintures , veuille parler de ces phylactères : *Latent* , dit-il , *in cingulis smaragdi* ; & c'est sans doute aussi ce qu'entend Pline , lors qu'en parlant de ceux qui fabriquoient de ces pierres *constellées* , il dit : *Nam ē smaragdis quoque similia promissere si aquilæ scalperentur aut scarabæi*. Marcellus Empiricus attribué de mesme beau-coup de vertus à ces *scarabées* pour certaines maladies , & en particulier pour le mal des yeux : *Scarabæus coloris smaragdini tantum beneficii præstare dicitur , ut visionem ei acutissimam reddat qui eam contemplatus fuerit assidue*.

Toutes ces pierres estoient autant de Talismans , où l'on faisoit entrer les observations de l'Astrologie. On en peut juger par ce passage de Pline , qui dit en parlant du jaspe qui tire sur le verd , que tout l'Orient le portoit comme un Talisman : *Totus vero Oriens pro amuletis traditur gestare eam quæ ex iis smaragdo similis est* : & l'opinion commune estoit , dit-il ailleurs , que Milon de Croton ne

devoit ses victoires qu'à ces sortes de pierres qu'il portoit dans les combats ; *quibus Milonem Crotoniensem usum in certaminibus invictum fuisse videri volunt*. Le mesme auteur ajoute plus bas qu'on se servoit de l'hématite contre les embusches des barbares , *ad coarguendas barbarorum insidias* , & qu'elle produisoit des effets salutaires dans les combats ; & il cite sur cela le témoignage de Zacharias : *In praeliis etiam eos salutares pronuntiavit*. C'est pourquoy les gens de guerre en Egypte , au rapport d'Elie , portoient des figures de scarabées pour fortifier leur courage & pour s'exposer avec moins de crainte aux dangers pour le service de la patrie. Delà vient que les Egyptiens , comme le remarque Horus Apollo , représentoient dans leurs hieroglyphes par la figure du scarabée un homme par excellence , c'est-à-dire , un homme plein de force & de vertu : *Ἀνδρα κἀνδραζον ζωγράφουσιν*. Ces peuples croyoient que cet animal consacré au soleil en estoit la figure animée , comme le remarque Porphyre , & qu'il procuroit les mesmes avantages , & avoit les mesmes vertus que les influences du ciel : illusion que Georges Pésides reproche à cet auteur , qui assèûroit que le scarabée opéroit aussi efficacement que les astres :

Καὶ θεῶμα ποιῆν τῷ ἀνὼ κυλισμάτων.

C'est pour cette raison que le Scarabée avoit esté mis au nombre des dieux d'Egypte , *Egypti magna pars* , dit Pline , *Scarabæos inter numina colit* ; ce qui est confirmé par Eustathius Archevesque d'Antioche , dans son commentaire sur le premier chapitre de la Génèse , publié par Leo Allatius , où il dit qu'encore de son temps les Egyptiens rendoient à cet insecte un culte religieux , *καὶ οἱ Αἰγύπτιοι, ὅτι πρὸ θεῶν τιμω φέρον αὐτὸν σέβοντες αὐτόν*. Mais pour me servir du témoignage mesme de Trebellius Pollio , cet historien rapporte que les Macriens révéroient Alexandre le Grand d'une manière si particulière , que les hommes de cette famille portoient la figure de ce prince gravée

en argent dans leurs bagues , & que les femmes la portoient dans leurs ornemens de tête , dans leurs bracelets , dans leurs anneaux & dans les autres pièces de leur ajustement : *mulieres , in reticulis , & dextrocheriis , & in annulis , & in omni ornamentorum genere exsculptum semper habuerunt* ; jusques là même que de son temps , ajoute-t-il , la plupart des habillemens des dames de cette famille en estoient encore ornez , ce qu'il rapporte , continuë-t-il , quelques lignes après , parce que l'on dit que ceux qui portent la tête d'Alexandre en or ou en argent , en reçoivent du secours dans toutes leurs actions : *quia dicuntur juvari in omni actu suo , qui Alexandrum expressum , vel auro gestitant vel argento.*

Il ne paroît pas vray-semblable que ces sortes de bijoux se gravassent sans aucun mystère astrologique. Ces figures d'Alexandre , par exemple , pouvoient avoir esté gravées sous l'aspect de la constellation qui avoit présidé à la naissance de ce prince ; & si nous n'admettons quelque pratique superstitieuse dans leur composition , d'où concevrons-nous qu'ils tiroient les vertus prétendues qu'on leur attribuoit ! Que dirons-nous de ces *bulles* que portoient ceux qui triomphoient , dans lesquelles , dit Macrobe , on enfermoit des préservatifs très-puissans contre l'envie ! *Bulla gestamen erat triumphantium quam in triumpho præ se gerebant inclusis intra eam remediis , quæ crederent adversus invidiam valentissima.* Ces préservatifs peuvent-ils estre autre chose que des talismans , c'est-à-dire , des pierres ou des métaux chargez de figures , ou de caractères gravez sous l'aspect de certaines constellations , & qu'on peut appeller , à cause de cela , *constellés*. On pendoit de pareilles *bulles* au col des enfans pour les deffendre des génies malfaisans , ou pour les garantir d'autres périls , *ne quid obsit* , dit Varron ; d'où vient qu'Asconius , sur un endroit de la première Verrine de Cicéron où il en est parlé , dit que ces bulles pendues au col des enfans font sur leur estomac comme un rempart qui les deffend : *sinus commu-*

niens pectusque puerile, parce qu'on renfermoit dans ces bulles des phylactères ou talismans. On ornoit les ceinturons des gens de guerre dans le même dessein. Les anciens auteurs donnent si fréquemment aux baudriers cette espèce d'ornement, qu'il est difficile d'imaginer que ce ne fût qu'un simple ornement, & qu'on ne s'en servît pas, ou contre les maladies, ou contre les dangers, ou pour acquérir de la gloire & d'autres avantages. Il convenoit de mettre les talismans dans les baudriers, parce que le baudrier estoit la marque de la profession militaire, comme le disent nos loix; & comme le remarque Servius : *omnes qui militant*, dit cet auteur, *cincli sunt, unde præcincli ac strenui dicuntur*. C'estoit en quelque façon la principale pièce de l'armure, d'où vient que les Grecs ont appelé *δζώους* les soldats bien armez & ceux qui estoient braves. Qu'on ne me dise point qu'il ne s'est point conservé de ces bijoux d'or ou d'argent dont on ornoit les baudriers. De toutes les pierres qui nous restent aujourd'hui, & sur lesquelles on trouve des signes célestes gravez, il y en a beaucoup dont la forme & la grosseur font voir qu'on les employoit à d'autres choses qu'à en faire des bagues. On ne peut pas douter non plus que ces pierres empreintes de signes célestes n'eussent esté fabriquées suivant les règles pratiquées dans les mystères de Samothrace ou de l'Astrologie judiciaire. Il y a même sujet de croire que du temps de Gallien, plus que dans aucun autre, l'usage de ces pierres s'estoit multiplié. La misère où l'on vivoit sous ce prince, faisoit rechercher avec plus d'empressement ces sortes de secours, dont l'usage estoit même si commun auparavant, comme on peut l'attester par plusieurs témoignages. Petrone rapporte qu'une des bagues de Trimalcion estoit d'or, & chargée d'étoiles de fer : *totum aureum, sed planè ferreis veluti stellis ferruminatum*. Surquoy M. Pithou convient que c'estoit un anneau fabriqué suivant les mystères de l'isle de Samothrace. Tral-lien, deux siècles après, en décrit de semblables, qu'il donne pour des remèdes naturels & physiques, *φυσικὰ*, à l'exem-
ple ;

ple ; dit-il, de Galien qui en a recommandé de pareils. C'est au liv. 9. de ses traitez de Médecine, ch. 4. à la fin, où il dit que l'on gravoit sur de l'airain de Chypre un lion, une lune & une étoile, & qu'il n'a rien veû de plus efficace pour de certains maux. La fureur que l'on avoit pour ces phylacteres se répandit dans la suite parmy des sectes Chrestiennes, comme on le voit dans Tertullien, qui la reproche aux Marcionites, qui faisoient mestier, dit-il, de vivre des étoiles du Créateur, *nec hoc erubescences de stellis Creatoris vivere*. Le même Trallien dont je viens de parler, cite un autre phylactère contre la colique. On gravoit sur un anneau de fer à huit angles ces mots, *φεῦγε, φεῦγε, ἰὸδ χολῆ, ἡ κορύδαλος σὲ ζητεῖ*. Fuis, fuis, malheureuse bile, l'alouëtte te cherche. Et ce qui prouve que l'on fabriquoit ces sortes de préservatifs sous l'aspect de certains astres, c'est ce que ce médecin ajoute à la fin de l'article. Il falloit, dit-il, travailler à la graveûre de cette bague au 17. ou au 21. de la lune : *Γενέστωτο δὲ ὁ ὄψους πομπωθεὶς δακτύλιος 17' τῇ σελιῶν ἢ καὶ*.

Marcellus, homme de qualité, & Chrestien du temps de Théodose, en décrit de semblables, dans un recueil de remèdes qu'il adresse à ses enfants. Un serpent entre-autres avec sept rayons gravé sur un jaspe enchassé en or, estoit bon contre les maux d'estomac. Il appelle ce phylactère un remède physique *ad stomachi dolorem remedium physicum sit, in lapide iaspide exsculpe draconem radiatum, ut habeat septem radios, & clauda auro & utere in collo*. Ce terme de physique fait entendre que l'Astrologie entroit dans la composition de cet ouvrage.

Après tout ce que je viens de rapporter, il paroîtra, je crois, vray-semblable que les ceinturons ou baudriers enlevés par Salonin aux officiers de l'armée, estoient garnis de pierreries, ou de lames d'or ou d'argent gravées physiquement, pour me servir de ce terme, selon l'usage qu'il avoit en ce temps-là ; ou de ces bulles dans lesquelles on enfermoit des préservatifs pour procurer quelque bien ou

pour détourner quelque mal. Cet ornement estoit ancien ; comme on le voit dans Pline : *balthei laminis crepitant* , aussi-bien que la coutume de le *consteller*. Ainsi rien n'empesche qu'on ne se serve de l'expression de Trebellius Pollio dans le sens qu'il présente naturellement , & l'on doit croire que l'auteur appelle de ce terme les ceintures chargées de l'espèce de préservatifs dont je viens de parler. Que ce terme de *constellatos* fust en usage du temps de Trébellius Pollio , c'est ce qu'on peut juger par le mot de *constellatio* d'où il est dérivé , que l'on trouve assez souvent dans les auteurs du même siècle : *quod si non recta constellatio ejus collecta est* : dit Spartien dans la vie d'Élius , & Ammien Marcellin l. 29. au sujet des recherches que faisoit Valens de ceux qui s'appliquoient à l'Astrologie judiciaire , dit : *quum objectaretur ei quamobrem constellationem principis collegisset*. Et quand même Trébellius Pollio auroit employé le premier le terme de *constellatos* , il auroit usé en cela de la liberté qu'ont les auteurs de composer des mots nouveaux , pourveu qu'ils soient marquez au coin qui est en usage :

.... *Licuit semperque licebit ;
Signatum præfente nota procudere nomen.*

CHRONOLOGIE DE L'ODYSSEE.

Par M. BOIVIN le Cadet.

IL y a dans l'Odyssée une narration suivie & continuée depuis le commencement jusqu'à la fin du poëme ; une suite de discours où le Poëte parle de son chef , & raconte luy-même les circonstances des faits qui forment ce que nous appellons l'action : & il y a d'autres narrations moins estenduës , dans lesquelles ce n'est pas le poëte qui parle , mais son héros , ou quelque autre personnage.

Si l'on confond le discours du poëte avec celui du héros & des autres acteurs, il est certain que l'ordre des temps n'est pas observé dans l'Odyssée, puisque le récit des dernières aventures d'Ulysse y est interrompu par le récit d'un grand nombre de choses arrivées auparavant, & racontées ou par Nestor, ou par Ménélas, ou par Ulysse lui-même. Mais si l'on distingue bien la narration principale, qui est celle du poëte, d'avec les narrations particulières & enchaînées, qui sont celles des héros, l'on trouvera que l'ordre des temps y est observé aussi régulièrement que dans l'Iliade.

Le poëme de l'Odyssée commence par deux actions, dont l'une, qui est le retour d'Ulysse, doit être regardée comme l'action principale; l'autre, qui est le voyage de Télémaque, est un épisode, ou une action incidente.

L'ouverture de la scène se fait par une assemblée des Dieux, où le retour d'Ulysse & le voyage de Télémaque sont résolus en même temps.

Le jour de cette assemblée est donc le premier jour & de l'action principale, & de l'action incidente, avec cette différence que l'action principale n'y est que préparée, au lieu que l'action incidente y est commencée par l'exécution de ce qui a été résolu. Car dès ce jour-là Minerve, en conséquence de la résolution prise dans l'assemblée des Dieux, va trouver Télémaque & lui inspire le dessein de voyager.

Le second jour, Télémaque équipe un vaisseau & s'embarque.

Le troisième jour, il arrive à Pyle après le lever du soleil, & il y passe le reste du jour.

Le quatrième, il part de Pyle avec le fils de Nestor. Il s'achemine vers Lacédémone, & couche en chemin à Phères chez Dioclès.

Le cinquième, il continuë son voyage, & arrive de nuit à Lacédémone. Il passe la soirée chez Ménélas, & y couche.

Le fixième, il expose le sujet de son voyage. Ménélaüs luy donne quelques éclaircissements sur ce qui peut retarder le retour d'Ulyffe. Ensuite il luy propose de rester à Lacédémone onze ou douze jours. Télémaque le prie de ne pas le retenir si long-temps. On ne sçait pas encore combien de temps il y restera. Homère juge à propos de l'y laisser, & de revenir à Ulyffe qui est encore chez Calypso.

Le fixième jour passé, & le septième commençant, les Dieux s'assemblent une seconde fois. Jupiter ordonne à Mercure d'aller chez Calypso; Mercure obéit, & la Nympe permet à Ulyffe de se disposer à partir.

Le huitième, le neuvième, le dixième & l'onzième sont employez à la construction du petit bastiment sur lequel Ulyffe doit s'embarquer.

Le douzième il s'embarque.

Le treizième, & les jours suivans jusqu'au vingt-neuvième, il poursuit sa route avec un vent favorable.

Le vingt-neuvième, qui est le dix-huitième depuis son embarquement, il fait naufrage, il rencontre Leucothea, & à la faveur du ruban qu'il reçoit de cette Déesse, il nage deux jours & deux nuits.

Ces deux nuits sont la nuit du xxix. au xxx. & la nuit du xxx. au xxxi.

Le trente-unième, il arrive chez les Phéaciens, après avoir esté vingt jours sur mer.

Le trente-deuxième, il rencontre Nausicaa, & s'en va chez Alcinoüs.

Le trente-troisième, il raconte ses aventures.

Le trente-quatrième au soir, il entre dans le vaisseau qui doit le remener à Ithaque.

Le trente-cinquième, avant le lever de l'aurore, il arrive à Ithaque, & y rencontre Minerve, qui le quitte aussi-tost pour aller à Sparte, d'où elle va faire revenir Télémaque.

Le reste du trente-cinquième jour est rempli des deux

actions ; je veux dire , de l'action principale & de l'action incidente. D'un costé Télémaque , après avoir esté averti par Minerve , prend congé de Ménélas , & revient coucher à Phéres chez Dioclés. D'autre costé Ulysse s'en va chez le berger Eumée , y passe une grande partie du jour , & y couche.

Le trente-sixième jour est aussi rempli des deux actions. Télémaque ayant passé la nuit chez Dioclés , se remet en chemin , vient jusqu'à Pyle , prend congé du fils de Nestor , se rembarque , & fait voile vers Ithaque. Ulysse se délasse à table avec Eumée ; après le repas , ils s'entretiennent de leurs aventures.

Le trente-septième au matin , le vaisseau de Télémaque arrive. Icy finit l'action incidente , ou le voyage de Télémaque. La reconnoissance du fils & du père se fait le même jour chez Eumée.

Le trente-huitième jour , Ulysse va à la ville. Il reçoit plusieurs insultes dans sa propre maison , où personne ne le reconnoît.

Le trente-neuvième , il massacre les amants de sa femme.

Le quarantième & dernier jour , il va chez Laërtes son pere. Une troupe de mutins l'y vient assaillir. Il les met en fuite. Minerve le reconcilie avec ses sujets.

Des quarante jours que nous venons de supputer , & qui composent toute la durée du poëme , que le P. Le Bossu a scrû estre de 58. jours , il y en a de plus ou moins mémorables. Il y en a de vuides , il y en a de remplis. Homère a eû soin de marquer tous ces jours. L'étoile du matin , l'aurore , le lever & le coucher du soleil , le jour & la nuit en font la distinction. Les huit premiers jours , où l'action principale n'est que préparée , & les dix derniers où elle s'accomplit , sont tous marquez par leur commencement & par leur fin , ou du moins par l'une de ces deux dates. Les vingt-deux autres jours ne sont exprimez qu'en général.

L'auteur anonyme d'une petite dissertation , qui parut

il y a quelque temps sous le titre de CHRONOLOGIE DE L'ODYSSÉE, prétend avoir découvert dans ce poëme une faute monstrueuse, que les critiques les plus clairvoyants ne se sont jamais avisés de relever. Il y remarque deux calculs chronologiques, ou deux journaux, dont l'un est si peu conforme à l'autre, que là où le premier ne compte que neuf jours, le second en compte trente-sept.

Ces deux journaux sont celui du voyage de Télémaque, & celui du retour d'Ulysse.

*Journal du
voyage de Télé-
maque.*

Suivant le premier journal, Télémaque entreprend un voyage, pour sçavoir ce qu'est devenu son pere. Il s'embarque dès le lendemain de la première assemblée des Dieux, par laquelle nous avons dit que se fait l'ouverture de la scène dans l'Odyssée. Son voyage, à ce que prétend le chronologiste, ne dure en tout que neuf jours, de manière que le jour de son retour à Ithaque se trouve estre le neuvième depuis son départ.

*Journal du
voyage d'U-
lysse.*

Suivant le second journal, Ulysse part de l'Isle de Calypso; il ne s'embarque qu'au douzième jour depuis la première assemblée des Dieux; il n'arrive à Ithaque qu'au trente-cinquième, & cependant il arrive deux jours plutôt que Télémaque. Il est impossible d'accorder ces deux calculs.

Voilà deux voyageurs qui arrivent à Ithaque; ils sont partis de différents endroits, l'un de l'Isle d'Ogygie, & l'autre d'Ithaque même. L'un arrive deux jours avant l'autre, quoyqu'il soit parti dix jours plutôt, quoyqu'il ait mis trente-cinq jours à son voyage, & que l'autre n'en ait mis que neuf: il ne se peut rien de plus absurde.

Le ton affirmatif, avec lequel on impute au prince des poëtes une si prodigieuse extravagance, seroit presque capable d'imposer à ses partisans les plus zélés. On la suppose comme certaine & visible; il ne semble pas même que le critique moderne soit surpris de ce qu'un auteur de cette réputation, un écrivain dont les plus sages écrivains

ont toujours vanté le jugement & le bon sens ; soit tombé dans une contradiction si étrange. Il a la bonté de ne luy pas insulter, & de regarder cette horrible béveüe comme une inadvertence très-pardonnable.

Mais tout le monde n'aura pas la mesme indulgence ; & il est important de justifier Homère, s'il n'a pas commis la faute énorme dont on l'accuse.

Toute la question se réduit à sçavoir, si Télémaque n'a couché que deux nuits chez Ménélas, ou s'il y est resté un mois entier. S'il est vray qu'il n'y ait couché que deux nuits, la contradiction est manifeste ; mais si son séjour a esté d'un mois, la contradiction n'est que dans l'esprit de celui qui croit l'appercevoir.

Comptons tous les jours, & nous verrons clairement que Télémaque, selon le calcul d'Homère, est demeuré trente jours à Lacédémone.

Le premier jour est celui de son arrivée. Le second ; celui où il expose le sujet de son voyage, & où Ménélas luy dit ce qu'il a appris de Prôtée. Le troisième est le jour de la seconde assemblée des Dieux. Ce mesme jour Mercure va chez Calypso, & la Nymphé permet à Ulysse de s'en aller. Le quatrième, le cinquième, le sixième & le septième sont les quatre jours employez par Ulysse à la construction d'une barque. Les jours suivans, depuis le commencement du huitième jusqu'à soir du vingt-septième, sont les vingt jours de la navigation & du naufrage d'Ulysse. Le vingt-huitième est le jour où il rencontre Nausicaa. Le vingt-neuvième est celui où il raconte ses aventures. Le trentième est celui de son arrivée à Ithaque, & ce mesme jour est aussi le dernier du séjour que Télémaque fait à Lacédémone.

Voilà trente jours bien comptez, & dans le mesme ordre qu'ils se trouvent rangez par Homère.

Mais dans ces trente jours, dira-t-on, nous n'en voyons que trois, sçavoir, le premier, le second & le trentième, où il soit fait mention du séjour de Télémaque à Lacé-

démone. Homère auroit bien dû nous dire à quoy ce jeune Prince passoit son temps pendant les vingt-sept jours où nous le perdons de veüe. Qu'a-t-il fait pendant tout ce temps-là ; que faisoient ses compagnons qui l'attendoient dans le port de Pyle ! A peine est-il arrivé chez Ménélas, qu'il témoigne de l'empressement pour s'en retourner. Ménélas ne luy propose que de rester onze ou douze jours. Il prie Ménélas de ne le pas retenir si longtemps, & au lieu d'onze ou douze jours, il séjourne un mois entier, sans aucun besoin contre son intention, lorsque le soin de ses affaires l'appelle chez luy. Je n'affoiblis point les objections que l'on pourroit faire ; je les propose dans toute leur force. Il faut présentement y répondre.

Premièrement, c'est une chose de fait que Télémaque reste un mois entier chez Ménélas ; le fait est établi & bien prouvé : ainsi l'on a grand tort d'asseûrer qu'il n'y couche que deux nuits.

En second lieu, c'est estre injuste que d'obliger un poëte à rendre raison de tout ce qu'il suppose dans son poëme, particulièrement si ce qu'il suppose ne regarde pas l'action principale, mais un des épisodes.

A peine est-il venu en pensée à aucun des commentateurs d'Homère, de rechercher les motifs qui avoient pû prolonger le séjour de Télémaque à Lacédémone. Eustathius ne touche cette question qu'en passant, & il suppose que les deux jeunes Princes, le fils d'Ulysse & celui de Nestor, ne demeurèrent si long temps chez Ménélas, que parce que Ménélas prenoit plaisir à les régaler, & leur faisoit tous les jours de nouvelles caresses. *Une marque, adjouste-t-il, de la politesse de l'hôte, c'est qu'il avoit soin de se trouver régulièrement tous les matins au lever de Télémaque & de Pisistrate. Car il y a apparence que ce qu'on luy voit faire le jour de leur départ, il l'avoit pratiqué pendant tout le temps qu'il les avoit eûs dans sa maison.*

Eustath. p.
1774.

Δηλοῖ δὲ τὴν φιλοξενίαν καὶ τὸ οὐδὲς ἐνταῦθα τὸν Μενέλαον
ἀγχιμολον,

ἀρχμόλον αὐτοῖς ἐλθεῖν ἐπὶ κοιμωμένοις· ὃ καὶ πρὸ ταύτης
κατεκάρτην ἡμέραν ἔοικε ποιεῖν ἂν φιλοφροσύνῃ.

Troisièmement, il est aisé de suppléer les raisons qu'Homère n'a pas exprimées, & qui ont dû vray-semblablement prolonger le séjour de Télémaque à Lacédémone.

Télémaque est un jeune homme qui voyage. L'inquiétude où il est sur le sort de son père, absent depuis tant d'années, & le désir d'acquérir de la réputation, sont les deux motifs du voyage qu'il entreprend. Il vient à Sparte chez Ménélas. Il y arrive sur le soir. Dès le lendemain il dit ce qui l'amène, & il apprend tout ce qu'il peut apprendre par rapport à ce qui a retardé jusques-icy le retour de son père. Une heure d'entretien avec Ménélas l'instruit pleinement de tout. Il ne luy reste plus que de songer à acquérir de la réputation; ce qui ne s'acquiert ni en un jour, ni en deux.

Nous pouvons donc supposer que Ménélas ayant obligé Télémaque à rester chez luy pendant un mois entier, le jeune héros employa tout ce temps-là à se faire connoître aux Princes & aux peuples de Sparte.

D'ailleurs il est très ordinaire aux personnes qui se trouvent bien chez leur hôte, d'y demeurer plus longtemps qu'ils ne se l'estoient proposé d'abord. La maison de Ménélas est un palais enchanté. Télémaque ébloüi par l'éclat des richesses dont cette maison est remplie, & qui frappe ses yeux de tous costez, croit estre chez Jupiter. *Tel est apparemment le palais de Jupiter Olympien*, dit-il tout bas au fils de Nestor :

Ζεύς που ποιεῖ Οὐλυππίου ἐνδοθεν αὐλή.

Οδυσσ. δ'. 274.

Les agréments d'une cour polie & où l'hospitalité est exercée par le beau-frère & par la sœur des Dieux mêmes de l'hospitalité, l'éloquence de Ménélas, les charmes d'Hélène, l'attention particulière de l'hôte & de l'hôtesse à fournir tous les jours de nouveaux plaisirs au fils d'Ulysse, la douceur de ce breuvage délicieux qu'Hélène sçavoit ap-

Pinclure Ode 3. des Olympiques.
Τῶν δαείδαις
περιζένοις
ἀδείν καλλι-
πλοκαμῶ
θ' Ἑλένα, ὅς.

prester, & qui faisoit oublier les plus cruelles afflictions, tout cela ensemble n'avoit-il pas assez de force pour retenir Télémaque pendant un mois, & pour luy faire oublier le soin de retourner si-tost chez luy ?

L'empressement qu'il a d'y retourner, & qu'il témoigne dès le lendemain de son arrivée, ne l'empesche pas de déclarer ouvertement la disposition où il est de demeurer auprès de Ménélas beaucoup plus de temps qu'il n'y restera. *Fils d'Atrée*, luy dit-il, *ne me retenez pas long-temps, je vous en conjure. Assis près de vous, j'y passerois des années entières, sans penser ni à ma maison, ni à mes plus chers parents, tant je prends de plaisir à vous entendre parler. Vos paroles, vos discours m'enchantent. Mais j'ay laissé mes gens à Pyle, ils s'ennuyent déjà de m'attendre, & vous voulez que je demeure icy plusieurs jours.* Après cet aveu de Télémaque, est-il besoin qu'Homère dise luy-mesme pourquoy il le fait rester un mois entier à Lacédémone.

Ne peut-on pas dire encore que c'étoit à Minerve de hâter ou de différer le retour de Télémaque ! C'estoit-elle qui l'avoit envoyé chez Ménélas, c'estoit à elle de le rappeler. Minerve régloit tous les pas du jeune héros. En vain Ménélas avoit promis de le renvoyer après onze ou douze jours ; en vain Télémaque se proposoit de ne pas rester si long-temps ; la Déesse avoit fixé le jour & de l'arrivée d'Ulysse à Ithaque, & du retour de Télémaque mesme. Il estoit nécessaire de préparer la première entrevue du fils & du pere. Il falloit ménager la surprise & les tendres mouvements, qui devoient accompagner leur reconnoissance mutuelle. Il falloit que le pere fût absent pendant vingt ans, & il falloit que le fils, après trente jours d'enquestes inutiles, le trouvast chez luy à son retour. C'est ce que n'a pas veü le censeur d'Homère, & ce que tout lecteur, qui entrera bien dans le système de ce poëte, verra mieux que moy.

Le grand principe de la Théologie d'Homère, c'est que

les Dieux font tout ; que les hommes ne peuvent au plus former que des projets dont l'exécution dépend uniquement de la volonté des Dieux. Télémaque avoit peut-estre résolu de ne rester que trois ou quatre jours chez Ménélas ; il y reste un mois entier , parce que Minerve juge à propos de l'y laisser tout ce temps-là. Il ne faut point demander aux Dieux raison de leurs decrets. Leur volonté est une raison supérieure à toute raison. Pourquoy Télémaque reste-t-il si long-temps chez Ménélas ! c'est que Minerve l'a voulu ainsi.

D'ailleurs, Minerve chez Homère n'est autre chose que la prudence. Elle se sépare de Télémaque , après l'avoir accompagné jusques chez Nestor. Le jeune homme, abandonné à luy même pendant quelque temps , oublie le soin de ses affaires , & se livre tout entier à la douceur ou des plaisirs , ou du repos , que luy offre la cour de Ménélas. La prudence vient à son secours ; elle le réveille & le rappelle à son devoir.

Après tout , il semble que Minerve avoit elle-même préveu l'objection. Ulysse , à la fin du treizième Livre , dans l'entretien qu'il a avec cette Déesse, en arrivant à Ithaque , luy demande pourquoy elle a fait entreprendre à Télémaque un long voyage , dont elle pouvoit luy épargner les dangers & les fatigues : *Que ne luy annonciez-vous mon retour , dit-il , vous qui sçaviez tout ce qui devoit arriver ! Vouliez-vous qu'errant de tous costez dans les stériles plaines de la mer , il souffrist comme moy des maux cruels , pendant que ses biens seroient exposez au pillage !*

*Odyss. v.
417.*

N'en sois point inquiet , répond la Déesse , c'est moy qui l'ay conduit exprés au lieu où il est , afin qu'il y acquist du renom. Il n'a aucunes peines à souffrir. Tranquille & heureux chez Ménélas , il goust un doux repos dans le sein de l'abondance , où tout ce qu'il peut souhaiter luy est offert.

Tout le commencement du xiv. Livre est aussi une réponse au système ridicule , qui suppose que Télémaque n'a couché que deux nuits chez Ménélas.

Minerve vient trouver Télémaque à Lacédémone, νόσου ἀπομνήσκειν, c'est-à-dire, mot à mot, *pour le faire ressouvenir du retour*. Cette expression, *pour le faire ressouvenir*, donne à entendre que Télémaque commençoit à oublier le soin de retourner chez luy. Or la Déesse n'auroit pû raisonnablement luy reprocher cet oubli dès le second, ni dès le troisième jour qu'il fut arrivé. Au contraire Télémaque fait paroître beaucoup d'empressement pour s'en retourner, il y pense assez de luy-mesme, & il n'a pas besoin des avertissements de Minerve. Il y avoit donc plus de trois jours qu'il estoit chez Ménélas, lorsque la Déesse vint luy rappeler le *souvenir du retour*, auquel il sembloit ne plus penser.

Télémaque estoit encore au lit, & ne dormoit pas ; Minerve luy apparoit, s'approche, & luy dit : *Télémaque, il ne vous sied plus d'errer dans cette contrée, éloigné de la maison paternelle. Vos biens sont à l'abandon. Vous avez laissé chez vous une troupe d'insolents qui ne connoissent aucunes loix. Prenez garde qu'ils ne consomment toutes vos richesses, qu'ils ne les partagent entr'eux, & qu'il ne vous reste que le regret d'avoir fait un voyage inutile. Priez Ménélas de vous renvoyer au plus tost : sinon vous courez risque de ne plus trouver chez vous vostre aimable & vertueuse mère. Déjà son père luy ordonne d'épouser Eurymaque ; ses freres l'y exhortent, &c.* Ce discours de Minerve suppose l'absence de Télémaque beaucoup plus longue que ne la suppose le chronologiste.

Joignez encore à ce discours ce que dit Antinoüs dans le Livre 16. lorsque le vaisseau, qui avoit esté armé contre Télémaque, est revenu de sa course sans avoir rien fait. *Tous les jours, dit-il, nous avions des espions postez l'un près de l'autre sur la pointe des plus hauts rochers. Nous n'avons jamais passé la nuit à terre. Le soleil n'estoit pas plus tost couché que nous mettions à la voile ; ensuite fendant les flots avec nostre frégate légère, nous attendions le retour de l'aurore.*

Il y avoit plus de quatre jours que Télémaque estoit parti, lorsque les conjurez armèrent, & allèrent l'attendre sur sa route. S'il n'avoit couché que deux nuits chez Ménélas, ils ne l'auroient attendu que pendant trois jours, & Antinoüs n'exagéreroit pas, comme il fait, la perfévérance de sa troupe, qu'il dit avoir passé les jours & les nuits à épier le retour de Télémaque.

D E T A I L

D E S J O U R S E T D E S N U I T S

qui composent la durée de l'action dans l'Odyssée.

Le I. jour fournit matière au livre	A.
Le II. au livre.	B.
Le III. le IV. & le V. au livre.	Γ.
Le soir & la nuit du V. avec le VI. au livre.	Δ.
Le VII. le VIII. & les jours suivants jusqu'au XXXI. au livre.	E.
La nuit du XXXI. au XXXII. & le XXXII. aux livres.	Z. H.
Le XXXIII. aux livres.	Θ. I. K. Λ. M.
Le XXXIV. & le commencement du XXXV. au livre.	N.
Le reste du XXXV. & le XXXVI. aux livres.	Ξ. O.
La matinée du XXXVII. aussi au livre O.	
Le reste du XXXVII. au livre.	Π.
Le XXXVIII. aux livres.	P. Σ.
La nuit du XXXVIII. au XXXIX. au livre T. & aux 90. premiers vers du livre Υ.	T. &
Le XXXIX. au reste du livre.	Υ.
& aux livres.	Φ. X.
La nuit du XXXIX. au XL. au livre.	Ψ.
Le XL. au livre.	Ω.

T A B L E

*Par où l'on voit à quel vers de chaque Livre commence
& finit chacun des jours exprimez dans l'Odyssée.*

Le Jour.	Commence.	Finit.
	Au Livre. Vers.	Au Livre. Vers.
I. A. A. . . . 423.
II. B. I.	.. B. . . . 388.
III. Γ. I.	.. Γ. . . . 329.
IV. Γ. . . . 404.	.. Γ. . . . 487.
V. Γ. . . . 491.	.. Γ. . . . 497.
VI. Δ. . . . 306.	.. Δ. 786. 842.
VII. E. I.	.. E. . . . 225.
VIII. E. . . . 228.	.. * * *

Les jours IX. X. &c. jusqu'au XXX sont exprimez
généralement.

XXXI. E. . . . 390.	.. E. . . . 466.
XXXII. Z. 48. 321.	.. H. . . . 229.
XXXIII. Θ. I.	.. N. . . . 17.
XXXIV. N. . . . 18.	.. N. . . . 35.
XXXV.	{ N. . . . 93.	.. Ξ. . . . 346.
	{ O. . . . 56.	.. O. . . . 185.
XXXVI. O. . . . 189.	.. O. . . . 295.
XXXVII. O. . . . 494.	.. Π. . . . 452.
XXXVIII. P. I.	.. Σ. . . . 427.
XXXIX. Υ. . . . 91.	{ Φ. . . . 428.
		{ X. . . . 497.
XL. Ψ. . . . 347.	.. * * *



C H R O N O L O G I E

D E D E N Y S D ' H A L I C A R N A S S E .

Par M. BOIVIN l'Aîné.

DENYS d'Halicarnasse avoit fait une chronologie sous le nom de livre des Temps. Ce livre s'est perdu ; il ne nous en reste que le titre , avec une citation d'environ une ligne ; & l'un & l'autre nous ont esté conservés par Clément Alexandrin , & c'est de là qu'Eusébe les rapporte.

Je n'ay pas la témérité de vouloir refaire ce livre , mais j'ay rassemblé tout ce que j'ay pû trouver d'époques , & *particulièrement celles qui sont plus anciennes que la guerre de Troie* , dans ce qui nous reste des ouvrages de Denys.

J'en ay dressé un Canon chronologique depuis le regne d'Inaque , jusqu'à la septième année avant l'Ere vulgaire de N. S. J'y ay joint les Synchronismes tirez du seul Denys.

J'ay rapporté tout cela avec une extrême précision. Je m'y suis servi , autant qu'il m'a été possible , des propres termes de l'auteur ; j'ay même coté la page sur chaque époque , afin que l'on ne s'en fie pas à moy , & qu'il soit aisé de me refuter par Denys même , si je me trompe.

Henri Glaréan en 1532. a donné au public une chronologie de Denys d'Halicarnasse ; elle est au goust de tout le monde , & je n'entreprends nullement ce petit ouvrage pour diminuer le mérite du sien. Mais en général nos desseins sont très-différents.

Glaréan fait une chronologie en forme & par colonnes ; il la tire de Denys , de Tite Live & d'Eusébe ; il y joint les rois de Juda , d'Israël , des Médes , des Perses , des Macédoniens. Il donne un catalogue de tous les Con-

fuls, Dictateurs, Décemvirs, & Tribuns militaires de la République pendant les premiers 67. ans. Mais il commence seulement à la prise de Troye, & finit par l'an de Rome 311.

Et moy je voudrois donner une idée de tout le livre des Temps de Denys d'Halicarnasse, suivant ce qui s'en peut trouver dans l'auteur & dans ceux qui le citent. Ce n'est icy proprement qu'un essay de restituer le livre des Temps de cet auteur.

Denys parle des anciens barbares qui ont habité l'Italie de tout temps, & avant qu'il y entraist des peuplades Grecques. J'ay déterré dans ses antiquitez Romaines une suite de 22. générations Grecques avant la prise de Troye. J'y ay trouvé des époques Romaines marquées par avance & hors de leur place. Il s'y en est rencontré de l'histoire estrangère. J'ay profité aussi des extraits ou fragments de Denys, qui n'estoient pas encore publiez du temps de Glaréan. Ainsi tout cela m'est particulier; & je donne cela mesme par forme de dissertation, & non pas de Canon chronologique. C'est une espèce de petit abregé en forme d'histoire, par un choix d'événements singuliers & extraordinaires que j'ay toujours suivis depuis Inaque jusq' à N. S.

Denys écrivoit justement l'an 7. avant l'ère vulgaire de N. S. & c'est précisément l'année d'avant l'ère véritable de N. S.

Il n'est point icy question, quant à présent, d'examiner qu'elle est la meilleure chronologie. Il ne s'agit que de celle de Denys d'Halicarnasse. Nous voulons sçavoir ses opinions bonnes ou mauvaises, & nous fonder uniquement sur son autorité. Il ne faut donc pas mesler les pensées de cet auteur avec celles d'autrui; & l'on doit faire attention sur tout à ne le pas confondre avec ceux qu'il cite, & qui ne sont pas de son sentiment.

Il y auroit bien de bonnes choses à faire sur la chronologie de Denys. La première de donner son Canon tout pur.

par. La seconde, d'y joindre tous les *synchronismes*. La troisième chose seroit de commenter cette chronologie. La quatrième de la critiquer; la conférer avec celle des autres & la corriger. La cinquième, d'y ajouter un supplément. Ce sont des projets différents, mais tous consécutifs & liez ensemble.

Il est impossible de renfermer tout cela dans une seule dissertation Académique; ainsi contentons-nous de donner le Canon: c'est ce qu'il y a de principal.

CANON CHRONOLOGIQUE

DE DENYS D'HALICARNASSE.

- Dates par géné-
rations.
1. Inaque Argien est fils de l'Océan, p. 20.
 2. Aizéie & Phoronée sont les premiers Rois du Péloponèse, p. 9.
 3. Lycaon I. est fils d'Aizéie, Niobe est fille de Phoronée, p. 9. 14.
 4. Pélasge I. est fils de Niobe; il épouse Déjanire fille de Lycaon I. p. 9.
 5. Lycaon II. est fils de Pélasge I. & de Déjanire, p. 9.
 6. Oinotrus est un des vingt-deux fils de Lycaon II. p. 9.
 7. Pélasge II. est fils de quelqu'un des vingt-deux. C'est une conséquence.
 8. Larissa est fille de ce Pélasge II. *Pausan.* l. 2. v. 23.
 9. Pélasge III. Achaius & Phthius sont fils de Larissa. Denys, p. 14.
 10. Phrastor est fils de ce troisième Pélasge & de Ménippe fille du Pénée, p. 22.
 11. Amyntor est fils de Phrastor, p. 22.
 12. Teutamidés est fils d'Amyntor, p. 22.

M E M O I R E S

13. Nanas est fils de Teutamidés, p. 22.
 14. *Deucalion* est fils de Prométhée & de Clymène, fille de l'Océan, p. 14.
 15. Hellen, p. 229. il est fils de Deucalion, mais Denys ne le dit point.
 16. Amphictyon est fils d'Hellen; c'est Denys qui le dit, p. 229.
 17. Dardan est fils d'Electra, fille d'Atlas, p. 49.
 18. Erichthonius est fils de Dardan, & de Batéia fille de Teucer, p. 50.
 19. Tros est fils d'Erichthonius, & de Calirhoé fille du Scamandre, p. 50.
 20. Assaracus est fils de Tros, & d'Acalis fille d'Eumédes, p. 50.
 21. Capys est fils d'Assarace, & de Clytodia fille de Laomédon, p. 50.
 22. Anchise est fils de Capys & de la Nymphé Naïs, p. 50.
- Dates par années.
- | | |
|-------|--|
| 1185. | 6. Enée est fils d'Anchise & de Vénus, p. 50. |
| 1179. | 38. Ascagne est fils d'Enée, & de Créüse fille de Priam, p. 172. |
| 1141. | 29. Sylvius Posthumus est fils d'Enée, & de Lavinia fille de Latinus, p. 56. |
| 1112. | 31. Enée II. est fils de Sylvius, p. 57. |
| 1081. | 51. Latinus II. p. 57. Il est fils d'Enée II. Denys ne le dit pas positivement, mais il l'insinuë, & tout le reste est une suite de père en fils. Denys l'insinuë. |
| 1030. | 39. Alba, p. 57. |
| 991. | 26. Capetus, p. 57. |
| 965. | 28. Capys II. p. 57. |
| 937. | 13. Calpetus, p. 57. |
| 924. | 8. Tibérinus, tué dans un combat sur le |

Tibre, luy donne son nom, p. 57.

916. 41. Agrippa, p. 57.
 875. 19. Alladius. Il fut tyran, foudroyé & noyé par un déluge, p. 57.
 856. 37. Aventin qui a donné le nom au mont Aventin, p. 57.
 819. 23. Procas, p. 57.
 796. 42. Amulius. Il s'empare du Royaume de son frere aîné, p. 57.
 754. 1. Numitor, frere aîné d'Amulius, est restabli par les fils de sa fille, p. 57.
 Ilia Vestale, fille de Numitor, p. 57.
 62. Rhea Ilia, p. 62. sœur d'Aigestus, p. 62.
 753. 37. 37. *Romulus* & *Remus* enfans d'Ilia, p. 57.
 716. 38. 1. Interregne d'un an, p. 61. 119. *Fin des Enéades.*
 715. 39. 43. Numa Pompilius, fils de Pompilius Pompo, p. 61. 120.
 672. 82. 32. Tullus Hostilius, petit fils d'Herfilia, p. 61. 136. 176.
 640. 114. 24. Ancus Marcius, fils d'une fille de Numa, p. 61. 176. 184. 212.
 616. 138. 38. L. Tarquinius Priscus, autrefois Lucumon fils de Démaratus, p. 61. 184. 206. 211.
 578. 176. 44. Servius Tullius, fils posthume de Tullius Corniculanus & d'Ocrissa, p. 61. 206. 242.
 534. 220. 25. L. Tarquinius Superbus, petit fils de Priscus, p. 61. 211. 212.
 509. 245. *Le premier Consulat*, L. Junius Brutus, L. Tarquinius Collatinus, p. 277.
 508. 246. La Censure est restablie, p. 293.
 507. 247. La guerre & la paix avec Porfenna, Cocles, Scévola, Clélie, p. 293.
 E c c ij

404
498.

M E M O I R E S

256. Le premier Dictateur, T. Larcius. C'est environ 400. ans avant Sylla , p. 336. 340.
496. 258. Tarquin le Superbe meurt à Cumes , après 14. ans de guerre , p. 358.
494. 260. La retraite au mont Sacré , l'an de Rome 260. p. 367. 375. Denys convient avec Varron.
493. 261. Les premiers Tribuns du peuple , & les premiers Ediles Plebéïens , p. 378. 410. 411.
492. 262. Les Tarquins bannis de Rome , remuent à Cumes contre les Romains , p. 418. 426.
491. 263. Marcius Coriolanus cabale contre les Tribuns du peuple , p. 434.
488. 266. Coriolan lève le siège de Rome à la prière de sa mere ; il est assassiné par les Volsques , p. 523. 528.
486. 268. Spurius Cassius , trois fois Consul , se veut faire roy , p. 537.
477. 277. Bataille de Crémère où les Fabiens sont tuez par les Véliens , p. 577.
460. 294. L. Quintius Cincinnatus à la charnë , est fait Consul , deux ans après Dictateur , & deux fois , p. 644. 650.
301. 451. 303. Les Décemvirs & la Loy des 12. Tables , p. 680. Ce fut l'an de R. 303. Denys , p. 676.
449. 305. La mort de Virginie , p. 718. La retraite au mont Aventin , p. 724.
305. Le Consulat de Valérius & d'Horatius. Les Plébiscites , p. 725.
307. 445. 309. Le Consulat est refusé aux Plébéïens , p. 730.
308. 444. 310. Les premiers Tribuns militaires abdi-

- quent après 73. jours, p. 736.
309. 443. 311. Fin de l'onzième Livre de Denys d'Halicarnasse, p. 757. Les neuf autres sont perdus.
362. 390. 364. Prise de Rome par les Gaulois. C'est l'an 120. de la République. Denys, p. 60.
472. 280. 474. C. Fabricius méprise les offres de Pyrrhus roy des Epirotes, p. 744.
488. 264. 490. La première guerre Punique. C'est l'an troisième de la 128.^e Olympiade, p. 7. Denys y finissoit.
722. 30. 724. Denys vient à Rome sous Auguste, incontinent après la fin des guerres civiles, p. 6.
745. 7. 747. Denys écrit sous le Consulat de Claudius Nero II. & de Calpurnius Piso, p. 3. Et Denys ajoute que c'est l'an de Rome 745. C'est 747. selon Varron.
752. 754. Ere vulgaire de N. S. selon Varron. C'est l'an 752. selon Denys.

Tout le monde fait l'éloge de l'exactitude de Denys d'Halicarnasse en matière d'histoire, de chronologie & de critique. Scaliger, en ses animadversions sur Eusèbe, p. 4. le met au-dessus d'Ephore, de Tallus, de Théopompe, de Castor, d'Eratosthène, & de tous les chronologistes.

Gerard Vossius a bien prouvé qu'il y a trois historiens Grecs du nom de Denys d'Halicarnasse. Le premier, du temps de Polybe, qui le dit, liv. 14. On ne sçait s'il nous reste quelque chose de ses ouvrages. Le second est le nôtre, qui écrivoit sous Auguste. Le troisième surnommé le sophiste & le musicien, écrivoit sous Adrien, dit Suidas.

Ce troisième avoit fait l'histoire de la Musique en xxxvi. livres, les commentaires de la Musique en xxiv. livres,

les Institutions de la Musique en xxii. Il avoit encore composé d'autres ouvrages de Musique. Il y parloit de celle de Platon, des joüeurs de flute, des joüeurs de cithare ou guitarre, & de toutes sortes de poëtes. *Voyez Suidas.*

Le livre de l'Interprétation, qui est attribué par plusieurs sçavants à Démétrius Phaléréüs, est nommément cité comme d'un Denys d'Halicarnassë dans les scholies Grecques sur Aristophane aux nuées, & par Henri de Valois en ses notes sur les extraits de Nicolas de Damas, pag. 85.

Tout le second tome des ouvrages imprimez avec nostre Denys d'Halicarnassë pourroit bien estre d'un autre.

Il y a un Denys d'Halicarnassë qui a le prénom d'Ailius dans Photius, ch. 152. où il donne l'extrait de son *Lexicon* des mots Attiques, & dans Vossius au titre de sa version de la vie d'Isocrate. Cette vie fait partie du second tome attribué à nostre Denys II. Toutes les autres matières de ce second tome ressembleront fort à celle-là. Le prénom d'Ailius conviendrait bien à Denys III. à cause d'Adrien qui le portoit, & qui semble avoir esté ami & protecteur ou patron de ce Denys.

Vossius dit que Denys III. est un des descendants de Denys II. Il est aisé de confondre leurs ouvrages; ou plustost on les attribüë tous à nostre Denys II. qui est le plus connu.

Quoy-qu'il en soit, on tire peu de secours du second tome pour le retablissement du livre des Temps. Il y a pourtant une suite de soixante-dix Archontes dans la vie de l'orateur Démarque. Il y en a aussi à ramasser dans les vies d'Isocrate, de Démosthène, d'Aristote & des autres. Mais on a d'ailleurs les suites assez exactes de tous les Archontes & particulièrement dans Lydiat sur les marbres du Parien. Mon but n'est pas de faire ce qui est déjà fait.

Il y a peu à douter que le livre des Temps ne soit de nostre Denys II. dont il nous reste xi. livres d'histoire Romaine, du nombre de xx. qu'il avoit faits. Porphyro-

génète nous a conservé quelques extraits des ix. livres perdus, mais c'est très-peu de chose.

Denys avoit fait luy-mesme en v. livres l'abregé des xx. sous le titre de *Synopse* ou *Conspect.* Nous ne les avons plus.

Photius avoit leû tout cela. Il donne l'extrait des xx. livres, ch. 83. & des v. de la *Synopse*, ch. 84.

Il semble, dit Photius, que Denys, dans sa *Synopse* des xx. livres d'histoire, se surpasse luy-mesme pour l'exactitude; mais il se passe de l'agrément, afin de n'aller qu'à l'utile. Il ne dit pas un mot que de nécessaire. On diroit qu'il rend des arrests; c'est comme un écho qui sort sans rien de superflu, en termes concis, composez & significatifs; ce qui le rend un peu dur à l'oreille. Stile au reste non mal-propre à un abregé, mais qui ne conviendrait pas à une histoire complete & estenduë.

Ainsi Photius nous donne l'idée de cette *Synopse* comme d'un vray chef-d'œuvre de critique. Il semble qu'il nous ait voulu prescrire quel doit être le stile en ces matières.

Henri Estienne, dans ses notes sur Denys, ch. 5. & 7. n'a point entendu cela. Il accuse Photius de juger mal, & soupçonne qu'il y a des fautes d'écriture. Mais c'est qu'Estienne est plus versé dans la grammaire que dans les abreges de chronologie.

Casaubon son gendre, qui a fait aussi des remarques sur Denys, est plus du mestier. Il dit sur la pag. 58. que les écrivains des catalogues sont secs & décharnez, & sur la pag. 60. qu'un Canon de chronologie est comme la règle d'un charpentier. Elle sert, comme dit Denys, à diriger les temps. Les auteurs d'histoires Attiques écrivoient en ce stile.

La *Synopse* de Denys estoit peut-être son livre des Temps que nous cherchons. Il dit luy-mesme, pag. 60. & 61. qu'il avoit composé un ouvrage où il prouvoit que les règles d'Eratothène sont sans faute, & qu'il les

faut suivre. Il ajoute qu'il avoit enseigné dans le même livre la manière de rapporter la chronologie Romaine & la Grecque ; qu'il y avoit fait voir que Rome avoit esté fondée la première année de la septième olympiade , la première année de l'Archontat décennal de Charops ; que les sept rois de Rome ont regné chacun autant que l'on dit icy , & que leur nombre total est de 244. ans.

Casaubon sur cet endroit ne doute point que Denys n'entende parler de son livre des Temps. Il adjoute que Clément Alexandrin cite ce livre des Temps en plus d'un endroit ; mais je ne l'y ay pû trouver qu'en un seul.

La matière du livre des Temps semble assez la même que celle de la *Synopse*. C'est de la chronologie , soit pour l'usage ordinaire , soit technique. Elle est également & pour les Grecs & pour les Romains. La *Synopse* contenoit v. livres. Ce titre convient à un livre des Temps , & l'un des v. livres estoit probablement un canon des temps.

Il faut remarquer ce que Denys nous apprend icy sur Eratosthène. Il nous dit en passant que leurs deux chronologies sont la même.

Nous avons de Clément Alexandrin , que l'on appelle avec raison le Varron des chrétiens, dix canons d'Eratosthène avec son époque d'Homère. Le premier de ces Canons commence à la prise de Troye. Cela nous doit estre d'un grand secours pour le rétablissement du livre des Temps de Denys après la prise de Troye.

Eratosthène finit son canon à la mort d'Alexandre le Grand. Denys ne cite Eratosthène qu'une fois positivement , & c'est sur la première olympiade. Mais il le suit tacitement sur la prise de Troye , sur l'an de Lycurgue , pag. 113. 122. sur l'an de l'entrée de Xerxés en Grèce , p. 559. 684. sur les dominations Athénienne , Lacédémonienne & Thébaine , pag. 389. 684. 685. Ainsi Denys se dirige par Eratosthène.

C'est un plaisir , ou plustost un bonheur inespéré d'avoir trouvé

trouvé une chronologie Grecque dans ce que Denys avoit donné pour des antiquitez Romaines.

Tout ce que l'on sçait du livre des Temps positivement, c'est que Denys y enseignoit que les Argiens sont plus anciens que les Hellènes.

Aucun moderne n'a entendu ce passage. Tous les traducteurs & tous les critiques se sont imaginé que les Hellènes estoient icy les Grecs, & ils ont mis *Græci* en Latin.

J'ay fait voir par une dissertation précédente qu'ils se trompoient, & que le sens de Denys est que les Argiens, à commencer par Inaque, sont plus anciens que les Hellènes à commencer par Hellen.

J'ay montré par un grand nombre d'exemples que cette faute de mettre toujours *Græci*, quand il faut *Hellenes* au Latin, est très ordinaire aux traducteurs.

J'ajoute icy qu'ils l'ont faite aussi dans Denys, liv. 1. pag. 22. en disant que les Pélasges ont esté chassés par les Hellènes ou Grecs. Il ne falloit point ajouter *ou Grecs*; il n'est point dans Denys: il ne l'y faut point aussi, puisque les Pélasges eux-mêmes estoient des Grecs, mais ils n'estoient pas des Hellènes.

C'est le seul endroit où Denys ait parlé des Hellènes en particulier. Le mot par tout ailleurs y signifie les Grecs en général. Les interprètes y auroient fait la faute plusieurs fois, s'ils en avoient eû occasion; & l'on trouvera, si l'on y prend garde, qu'ils y sont presque toujours tombez dans les meilleurs auteurs.

En traitant cette question à propos de chronologie, j'ay voulu chercher si Denys d'Halicarnasse, dans ses antiquitez Romaines, n'auroit point quelque part répété la même chose, ou prouvé qu'Inaque est plus ancien qu'Hellen. J'ay eû le bonheur d'y déterrer les époques d'Inaque & d'Hellen. J'y ay de plus découvert une suite de vingt-deux générations depuis Inaque jusqu'à la prise de Troye. J'y ay remarqué que Denys a tout-à-fait adopté la chronologie d'Eratosthène, qui s'étend depuis la prise de

Troye, jusqu'à la mort d'Aléxandre le Grand.

J'ay trouvé dans Denys que toute l'Italie que l'on appelle la grande Grèce, avoit reçu de tout temps des peuples Grecques; qu'Oïnotrus, Dardanus, Enée, les Oïnotriens, les Troyens, les Albains, Romulus même & les Romains estoient Grecs; & que toutes ces vérités, qui passent pour des paradoxes, estoient bien prouvées par l'histoire de Denys.

C'est ce qui m'a fait concevoir le dessein de donner une suite complète de toute la chronologie d'un critique si excellent.

Je ne dois pas taire une utilité singulière qui résulte de cette dissertation.

Censorin qui passe pour un chronologiste tout-à-fait judicieux, met Inaque 400. ans avant Cécrops, comme je crois l'avoir bien prouvé par une autre dissertation.

Denys place aussi Inaque 400. ans avant Cécrops.

Censorin s'estoit contenté de dire en général, qu'Inaque estoit environ 400. ans avant Cécrops, mais Denys nous fournit ce nombre tout juste par générations en détail. Il nomme douze générations entre Inaque & Nanas, contemporain de Cécrops. Cela fait donc précisément 400. ans en comptant trois générations pour 100. ans, suivant la règle reçue parmi les chronologistes.

Il est vrai que Denys ne parle point de Cécrops, mais il nomme Nanas, & le *Synchronisme* entre Nanas & Cécrops est icy tout-à-fait prouvé.

Cette découverte de douze générations dans Denys est nouvelle; & rien n'est plus utile pour aider à remplir l'excellent canevas que Censorin ne nous a tracé qu'en gros de la chronologie Grecque.

La chronologie ne se perfectionne qu'en remontant. On a remonté d'abord avec certitude jusqu'à la première Olympiade. On a tâché de fixer ensuite un peu plus de 400. ans, en rétrogradant de là jusqu'à la prise de Troye, & ensuite jusqu'à Cécrops. Il s'agit aujourd'hui d'un au-

tre intervalle d'environ 400. ans, pour monter depuis Cécrops jusqu'à Inaque. Et cela se trouve prouvé par le concours des autoritez de Denys & de Censorin.

Denys d'Halicarnasse faisoit profession d'estudier l'antiquité : il aimoit les anciennes fables & la chronologie.

Quand un critique méprise les anciennes fables , il s'accuse d'ignorer ce qu'il doit sçavoir. Platon est persuadé que l'on ne peut avoir trop de respect pour ces précieux débris de l'antiquité. Pline pour comble d'éloges à la Grèce, dit qu'elle est la mère des lettres & de toute la *fabulosité*. Les fables Grecques contiennent les plus anciennes histoires , & les véritables origines des Grecs.

Les épines de chronologie sont d'un usage merveilleux pour ceux qui les sçavent manier. Les plus grands hommes , Denys , Varron y ont trouvé des délices. Les Scaliger , les Pétau ont cru que la Chronologie est la souveraine critique. C'est la seule voye qui nous reste aujourd'huy pour démêler la vérité historique dans l'antiquité Grecque & dans les fables mêmes.

Jamais personne n'avoit soupçonné que l'on pût trouver dans Denys une suite de 22. générations depuis Inaque jusqu'à la prise de Troye. Voilà du moins ce que cette dissertation a de particulier.

Le concours de Denys avec Censorin pour les 400. ans d'intervalle entre Inaque & Cécrops est encore une chose que je crois d'une extrême utilité pour le rétablissement de la chronologie Grecque.



RESTITUTION CHRONOLOGIQUE
D'UN ENDROIT DE CENSORIN.

Par M. BOIVIN l'Aîné.

JE veux tenter la restitution d'un endroit de Censorin, d'où semble dépendre toute la chronologie des temps fabuleux. C'est dans son livre *de die natali*, ch. 2^e, en y expliquant le fameux passage de Varron touchant les trois temps de la chronologie payenne, qui sont l'inconnu, le fabuleux & l'historique.

Varron, dit cet auteur, enseigne qu'il y a trois sortes de temps en chronologie. Le premier commence avec les hommes, & va jusqu'au premier déluge; & parce que ce temps est ignoré, on l'appelle inconnu, ἀδύλον. Le second s'étend depuis ce premier déluge jusqu'à la première Olympiade, & il est appelé fabuleux, μυθικόν, parce qu'on y rapporte beaucoup de choses fabuleuses. Le troisième dure depuis la première Olympiade jusqu'à nous, on l'appelle historique, parce que les choses qui s'y sont passées sont la matière des histoires véritables. *Varro tria discrimina temporum esse tradit. Primum ab hominum principio ad cataclysmum priorem, quod propter ignorantiam vocatur ἀδύλον. Secundum à cataclysmo priore ad Olympiadem primam, quod, quia in eo multa fabulosa referuntur, μυθικόν nominatur. Tertium à prima Olympiade ad nos, quod dicitur ιστορικόν, quia res in eo gestæ veris historiis continentur.*

Le premier temps, pour l'un Censorin, soit qu'il ait commencé, soit qu'il ait toujours été, ne peut point être déterminé précisément à un certain nombre d'années. Le second n'est point connu avec toute sorte de certitude; mais cependant on croit qu'il a duré environ 1600. ans. *Primum tempus, sive habuit initium, sive semper fuit, certè quot*

annorum sit , non potest comprehendere. Secundum non planè quidem scitur , sed tamen ad mille circiter & sexcentos annos esse creditur.

Le temps fabuleux, selon Censorin, a donc duré environ 1600. ans. Il a commencé au premier déluge : c'est ainsi que Censorin nomme le déluge d'Ogyge, pour le distinguer du déluge de Deucalion, & il a fini à la première Olympiade.

Cet auteur subdivise après cela les 1600. ans en plusieurs moindres temps ou espèces d'âges. Il y a, dit-il, environ 400. ans depuis le premier déluge, qui est celui d'Ogyge, jusqu'au règne d'Inachus. *Apriore scilicet cataclysmo , quem Ogygium dicunt , ad Inachi regnum , anni circiter quadringenti.*

Ce premier intervalle fabuleux commence donc à Ogyge, & le second doit commencer à Inachus. C'est Censorin qui le dit positivement.

Il s'ensuit de-là nécessairement, selon cet auteur, qu'Inachus a commencé son règne 1200. ans avant la première Olympiade. Car Ogyge avoit commencé 1600. ans avant la première Olympiade. Inaque est 400. ans après Ogyge. Inaque a donc commencé 1200. ans avant la première Olympiade.

Cependant au lieu de 1200. ans, le texte dit 400. Les termes sont : Et de-là jusqu'à la première Olympiade il y a un peu plus de 400. ans. *Hinc ad Olympiadem primam paulo plus quadringentis.*

Il n'y a personne qui ne doive voir qu'il manque-là 800. ans. Ainsi c'est une faute de copiste ; l'auteur autrement se contrediroit : 400. ans & 400. ne font que 800. ans, & il en falloit 1600. il manque donc encore 800. C'est une restitution à faire.

La chose seroit aisée, si au lieu de lire 1600. ans pour tout le temps fabuleux, on n'en mettoit que 800. Mais il s'ensuivroit qu'il n'y auroit que 400. ans entre Inaque & la première Olympiade, ce qui n'est pas soutenable ; & nous allons voir que Censorin, suivant son propre texte,

où il cite Eratosthène, en met davantage.

Une autre manière seroit de lire : de-là jusqu'à la première Olympiade 1200. ans, au lieu de 400. *anni mille & ducenti*, & non pas *paulo plus quadringentis*. Mais premièrement ces termes se ressembloit trop peu pour avoir esté pris les uns pour les autres par des copistes. Et en second lieu, nous allons voir que cette restitution de 1200. au lieu de 400. ne vaudroit rien, parce qu'Eratosthène, que Censorin cite, met aussi 400. & qu'il les faut, ou environ, entre la prise de Troye, & non pas entre Inaque & la première Olympiade. Cela nous montre aussi que Censorin avoit parlé de la prise de Troye, & que c'estoit l'époque d'un de ses intervalles des temps fabuleux.

Je n'ay point trouvé de diverses leçons sur cet endroit de Censorin. Toutes les éditions sont uniformes à cet égard, & celles qui ont des notes & des recueils de diverses leçons n'en marquent point icy.

Les manuscrits de cet auteur sont rares : je n'en ay point trouvé à la bibliothèque du Roy. Mais quand il y en auroit, & que la faute seroit dans tous, je ne m'en étonnerois pas. On sçait assez qu'ordinairement tous les manuscrits viennent d'un seul, qui n'est pas l'original, quoy-qu'ancien, & qu'ils l'aient tous copié, s'il avoit la faute. Il suffit donc qu'il soit visible qu'elle n'est point de Censorin, & que par conséquent il la faut corriger dans son texte. A la bonne heure, si dans la suite il se peut trouver des manuscrits qui confirment le rétablissement de l'ancien texte; mais de foy-mesme, j'espère que la chose va devenir si claire, que ce fatras de leçons & d'érudition ne la seroit qu'embarasser.

Personne jusqu'icy ne s'est apperceû qu'il manquoit-là 800. ans : mais plusieurs ont bien veû qu'il y falloit corriger quelque chose au texte. Le P. Petau a crû que la faute venoit de Censorin & non pas de ses copistes. Thomas Lydiat, au lieu de 1600. ans, a voulu restituer 1400. & dresser un nouveau plan. Henri Lindenbrogé a douté

s'il ne falloit point mettre 1020. ans au lieu de 1600. Gérard Vossius a crû qu'il n'y avoit point de faute au texte, & que cette chronologie se pouvoit soutenir. Marsham a restitué le quatrième intervalle, & n'a rien dit des autres.

Pour moy je prétends qu'il n'y a rien à effacer au texte, & que par conséquent le nombre des 1600. ans au total est bon, mais qu'il faut ajouter 800. ans au détail, & que c'est une omission de deux intervalles chacun de 400. ans.

Il faut commencer par établir la bonne opinion. Nous proposerons les autres ensuite par forme d'objections pour les réfuter.

Il y a toute apparence que les 800. ans qui manquent, estoient aussi partages par moitié, & que tout le temps fabuleux, selon Censorin, estoit composé méthodiquement de quatre fois 400. ans.

L'auteur nous a déjà fourni le premier espace *A priore scilicet cataclysmo, quem Ogygium dicunt, ad Inachi regnum, anni circiter quadringenti.*

Voici donc comme je crois qu'il faut restituer les deux suivans : *Hinc ad Cecropis primi regnum in Attica, anni quoque circiter quadringenti* : de-là jusqu'au règne de Cécrops I. à Athènes il y a aussi environ 400. ans.

Hinc ad captam Trojam, anni paulo minus quadringentis : de-là jusqu'à la prise de Troye il y a un peu moins que 400. ans.

Le quatrième espace nous est fourni tout entier par Censorin mesme, & n'a besoin d'aucune restitution : *Hinc ad Olympiadem primam paulo plus quadringentis.*

Ainsi le premier & le dernier intervalle sont de l'ancien texte sans y rien changer. Je restituë le second & le troisième tout de suite entre les deux autres où le copiste les avoit omis.

Tout le monde voit que le *circiter* du premier espace est relatif au *quoque circiter* du second espace, & que le *paulo minus* du troisième estoit demandé naturellement par le *paulo plus* du quatrième.

La répétition des mots *hinc, ad*, qui se trouvent trois fois, & au commencement de la phrase, aura sans doute fait manquer le copiste, d'autant plus que le *quadringenti* estoit aussi par tout répété.

Il ne me reste plus qu'à faire voir trois choses.

La première, qu'Inaque vivoit environ 400. ans avant Cécrops.

La seconde, que Cécrops vivoit un peu moins de 400. ans avant la prise de Troye.

La troisième, que Troye a esté prise un peu plus de 400. ans avant la première Olympiade.

Commençons par l'intervalle qui est le plus proche de nous. Les démonstrations chronologiques se doivent toujours faire en rétrogradant. C'est une règle que Censorin nous va luy-mesme apprendre.

Il n'y a point de meilleure preuve du sentiment d'un auteur que celle qui se tire de l'auteur mesme. Censorin nous va faire sentir au doigt & à l'œil que la prise de Troye estoit l'époque où commençoit son quatrième espace fabuleux, & par conséquent où finissoit aussi le troisième.

» Voicy les propres termes de Censorin : De-là (c'est-à-
 » dire, depuis la prise de Troye, & non pas depuis Inachus)
 » jusqu'à la première Olympiade il ya un peu plus de 400.
 » ans ; & quelques auteurs ont voulu déterminer plus préci-
 » sément ces seuls 400. ans, parce que, quoy-qu'ils soient
 » les derniers du temps fabuleux, ils sont pourtant les plus
 » proches, & la mémoire en est plus fraîche. *Hinc ad Olym-*
piadem primam paulo plus quadringentis, quos solos, quam-
vis mythici temporis postremos, tamen quia à memoria scri-
ptorum proximos, quidam certius definire voluerunt.

Il s'agit donc icy des derniers 400. ans du temps fabuleux ; & personne ne doute que les 400. ans, depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade, ne soient les derniers du temps fabuleux. Mais afin qu'il ne soit pas possible d'en douter, Censorin va nous expliquer quels sont les noms & les opinions de ces auteurs, par où nous
 verrons

verrons que certainement ils ne s'entendent pas depuis Inachus, mais depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade. Sosibius, dit-il, met 395. ans. Eratosthène 407. Timée 417. Arétés 514. & beaucoup d'autres diversément. Et cette diversité même fait voir l'incertitude de la chose : *Et quidem Sosobius scripsit esse 395. Eratosthenes autem 407. Timaeus 417. Aretes 514. & prætereà multi diversè; quorum ipsa diffensio incertum esse declarat.*

Nous n'avons plus Sosibius, ni Timée, ni Arétés; mais nous avons encore l'endroit d'Eratosthène, qui est un de ces auteurs citez par Censorin. Il met justement 407. ans depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade: c'est donc aussi ce que Censorin avoit mis, & non pas depuis Inachus. Rien n'est plus positif pour confirmer ma restitution: & ce qui est à remarquer, c'est qu'Eratosthène ne dit pas simplement 407. ans. On auroit pû soupçonner qu'il y auroit quelque erreur dans cette somme totale; mais il détaille par le menu & par les règles, que, depuis la prise de Troye jusqu'aux rois Héraclides, il y a 80. ans; de là jusqu'aux colonies Ionienes 60. ans; de là jusqu'à l'establissement de Lycurgue pour tuteur 159. ans: de là jusqu'à la première Olympiade 108. ans. Et tout cela étant assemblé fait précisément les 407. ans. Ainsi c'est une démonstration par les règles de Chronologie, & non pas une simple affirmation de nombre total en gros. On ne peut donc pas douter qu'Eratosthène n'ait compté 407. ans entre la prise de Troye & la première Olympiade.

Rien n'est plus fameux dans la chronologie profane que ces règles d'Eratosthène. C'est le sçavant Clément d'Alexandrie, Stromat. 1. p. 246. qui nous les a conservées, & Scaliger les a fait imprimer par forme de règles ou canons en son recueil Grec d'histoires, p. 396. Eratosthène est le plus ancien chronologiste Grec après les marbres d'Arondel; & sa chronologie estoit la mieux

receût de toutes celles des Grecs avant que nous con-
nuissions le Parien.

Censorin nous dit positivement que Sosibius, Timée & Arétés parloient du même espace de temps qu'Eratosthène. Ce n'estoit donc pas depuis Inachus, mais depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade. Et voilà quatre témoins au lieu d'un.

Censorin a raison de mettre ces intervalles au nombre des temps fabuleux, ou qui ne sont pas tout à fait connus. Il parle juste, quand il conclut que c'est cette diversité d'opinions qui est une preuve certaine de l'incertitude de la chose. Voilà pourquoy il dit un peu plus de 400. ans, & n'ose pas déterminer une année précise.

Tout le monde presque en revient au point de Censorin, c'est-à-dire, à un peu plus de 400. ans. Eusèbe en sa Préparation Evangélique, liv. 10. ch. 9. dit en propres termes, qu'en remontant depuis la première Olympiade jusqu'à la prise de Troye, vous trouverez par assemblément la somme totale de 408. & que les chronologies Grecques contiennent ce nombre, *ὡς αἱ παρ' Ἑλλήσι τῶν χρόνων ἀναρχαὶ μετέχουσιν*. Le même Eusèbe ailleurs dit tantost 405. tantost 406. tantost 408. ans. Syncelle dit 405. On prétend que Callisthène, Ephore & Tatien mettent 407. Apollodore, Diodore, Denys d'Halicarnasse & Solin disent 408. Velléius Paterculus 415. Trasylle 417. le Parien 433. Diccarque 436. C'est donc tous comme Censorin, qui dit un peu plus de 400. ans.

Nos modernes les plus exacts parlent aussi de la même manière.

Scaliger cite Eratosthène pour son opinion, parce qu'il le prend dans Clément Alexandrin, mais il ne s'est point apperceû qu'Eratosthène disoit la même chose dans Censorin, & il n'a osé citer Sosibius, ni Timée, ni Arétés, ni Censorin même, faute d'avoir veû cette restitution à faire dans Censorin.

Le P. Pétau en sa doctrine des Temps, liv. 9. ch. 29. s'est

fait l'objection, croyant que Censorin avoit mal pris le sens de Timée & d'Eratoſthène, & estoit dans l'erreur qu'il n'y avoit qu'environ 400. ans depuis Inachus jusqu'à la première Olympiade : *At Timæus apud Censorinum ch. 21. ab Inachi regno ad primam Olympiadem numerabat annos 417. Eratoſthenes vero 407.* Mais cette supputation, répond le P. Pétau, est très-fausſe, parce qu'Inaque est beaucoup plus ancien ; & elle convaint même Censorin d'avoir fait une béveüe, en confondant le regne d'Inachus avec la prise de Troye. Car cet intervalle, marqué par Eratoſthène, se prend depuis la prise de Troye & non pas depuis Inaque. *Sed non solum falsissima est ista supputatio ; longè enim antiquior est Inachus . . . sed etiam Censorini hallucinationem arguit , qui Inachi primordia cum Ilii expugnatione confudit. Illud enim Eratoſthenis intervallum à Troja , non ab Inacho deducitur.* Ainsi c'est Eratoſthène & la notoriété de son opinion qui ont fait appercevoir le commencement de la faute qui se lit dans Censorin ; & c'est Pétau qui a, pour ainsi dire, restitué ce quatrième intervalle. Mais il a cru Censorin capable d'avoir fait une faute si grossière ; Censorin dont il fait dans le même livre, ch. 42. un éloge outré au sujet de nostre chapitre 21. jusqu'à dire que tout le monde a du respect pour son autorité qui doit passer pour sainte : *Cujus loci sanctissimam auctoritatem meritò omnes suspiciunt : & que cela s'est fait par une providence toute particulière de Dieu , qui a voulu établir Censorin le dépositaire & le garant des grandes époques , afin que la mémoire & les dattes des plus anciens temps nous fussent conservées ; Quod mihi singulare & admirabili quadam Dei providentiâ factum videtur , ut antiquissimorum memoria temporum , atque insignium epocharum tituli , incolumes ad nos & incorrupti , hoc sequestre ac fidei jussore intervenirent.* Ce que je ne dis pas pour insulter au P. Pétau, à qui je dois la pluspart de ce que je sçai de Chronologie ; mais pour montrer qu'on peut estre grand homme & grand critique & passer par dessus ces sortes de

restitutions, qui dépendent sans doute plus du hazard que de la science.

Je voudrois bien ne rien perdre du raisonnement que fait sur cela ce sçavant Jésuite ; mas je crains d'y estre un peu obscur, parce que l'endroit n'est pas trop clair.

Sa preuve est que Censorin pose quatre cens ans entre le déluge d'Ogyge & le regne d'Inachus, ce qui est le nombre qu'un ancien chronologiste dans Clément d'Alexandrie met entre Inachus & la prise de Troye. *Argumento est quod Censorinus ab Ogygis diluvio ad Inachi regnum annos intercedere 400. scribit, quot ab eodem Inacho ad Trojam vetus apud Clementem chronologus definit.* Or le déluge d'Ogyge, selon cet auteur, est arrivé sous Phoronée successeur d'Inachus. Tatien dit aussi la mesme chose, & Eusébe dans sa Chronique : *Ogygis vero cataclysmus apud eundem contigit sub Phoroneo Inachi successore: quod & Tatianus docuit, & Eusebius in Chronico posuit.* Donc, dit le P. Pétau, cet intervalle dans Censorin doit s'entendre, non pas depuis Inachus, mais depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade : *Quocirca intervallum illud Censorini, non ab Inacho ad primam Olympiadem, sed à Trojæ excidio numerari debet.*

La conclusion de Pétau est fort bonne, mais son argument ne semble pas tout à fait concluant. Censorin compte 400. ans depuis Ogyge jusqu'à Inachus. Cela est vray, mais c'est un temps estranger aux 400. ans d'entre la prise de Troye & la première Olympiade, & je ne vois pas pourquoy le P. Pétau relève cela.

Un autre auteur dans Clément Alexandrin compte 400. ans depuis Inachus jusqu'à la prise de Troye, & Tatien & Eusébe de mesme, dit le P. Pétau ; mais cela ne conclut rien. C'est pour un autre temps. On entrevoit icy un projet de restitution. Car 400. & 400. font déjà 800. & après cela encore 400. depuis la prise de Troye jusqu'à la première Olympiade, seroient en tout 1200. ans depuis le déluge d'Ogyge jusqu'à la seconde Olympiade, au lieu

que Cenforin y met 1600. ans. Cela veut donc dire que le P. Pétau auroit voulu restituer 1200. ans au lieu de 600. dans Cenforin, s'il avoit crû que ce fût une faute de copiste, & non pas un sentiment particulier à Cenforin. Mais en un mot le P. Pétau réfute Cenforin, & ne prétend point y rien restituer. Il allégué seulement des diversitez d'opinion, & désapprouve pourtant celle qu'il croit de Cenforin. Mais, continuë-t-il, le vieux chronologiste & Tatien, & Clément mesme & Eusèbe mettent le déluge d'Ogyge sous Phoronée fils d'Inachus. Cela est vrai; & il s'ensuit de-là qu'ils ne sont pas de l'opinion de Cenforin. Le P. Pétau dit au contraire qu'il s'ensuit que le dernier intervalle de Cenforin se doit compter depuis la prise de Troye; & non pas depuis Inachus jusqu'à la première Olympiade: *Quocirca intervallum illud Cenforini, non ab Inacho ad primam Olympiadem, sed à Trojæ excidio numerari debet.* Je sçais bien que c'est une vérité, mais je ne vois pas que ce soit une conséquence. Le P. Pétau conclut bien, mais c'est sans prouver; ou s'il prouve, c'est par des autoritez étrangères. Il est vrai qu'elles sont directement contraires à celles de Cenforin, comme le P. Pétau l'entend. Mais cela prouve seulement que chacun a son opinion sur ce sujet, & il n'y a rien à conclure du sentiment des autres contre Cenforin. Mais il est aisé de prouver par Cenforin contre Cenforin, qui se contrediroit luy-mesme si les derniers 400. ans commençoient à Inachus. Ainsi ce n'est qu'une faute de copiste, & non pas celle de Cenforin, comme le P. Pétau se l'imaginait. La chose est palpable, quand elle est une fois découverte, & le texte se réfute de luy-mesme. Il est certain que Cenforin y prouveroit le contraire de ce qu'il promet; car enfin sans parler d'Ogyge ni de Phoronée qui ne sont icy qu'embarraffer, Cenforin veut prouver qu'il y a environ 1200. ans entre Inachus & la première Olympiade, & il prouveroit au contraire qu'il n'y a qu'environ 400. ans. Je rapporte tout cela pour faire voir que ce n'est qu'une pure faute du copiste, & que le

P. Pétau ; qui a beaucoup examiné cet endroit , auroit bien dû s'en appercevoir.

Il n'est pas le seul critique à qui cela soit échappé. Gérard Vossius en ses Historiens Grecs , cite cet endroit de Censorin , sur Sosibius , sur Eratosthène , sur Arétés , & il donne par tout dans le panneau. Il assure que Sosibius , Eratosthène , Timée , Arétés & Censorin datent icy l'espace d'entre Inachus & la première Olympiade. Il n'y apporte aucun correctif , aucun doute , & il semble après cela que c'est une chronologie tout-à-fait constante.

C'est une chose étrange , combien ces sortes de corruptions glissées dans les anciens textes deviennent préjudiciables & fatales à la longue ; car insensiblement elles se fortifient , s'autorisent , & s'étendent par contagion ; & elles font , à proprement parler , un mal épidémique des esprits.

Si Censorin a écrit cela il s'ensuit que Sosibius , Eratosthène , Timée & Arétés , & les autres indiqués l'avoient aussi écrit. Il n'y a plus de moyen de résister à un torrent d'autorité de cette force , & elles se trouvent après cela confirmées & soutenues tous les jours par les illustres modernes qui les citent , faute de s'être aperçus de la restitution à faire.

Lydiat & Marsham ont bien veû , pour cet intervalle d'entre la prise de Troye & la première Olympiade , que le seul copiste s'estoit trompé , & que Censorin n'estoit pas capable d'avoir fait cette faute. Marsham parlant de la prise de Troye , pag. 313. ne prend pas la peine d'avertir qu'il y ait seulement eû la moindre difficulté dans Censorin à cet égard. Les anciens chronologistes , dit Marsham , estoient merveilleusement différens sur l'intervalle d'entre la prise de Troye & la première Olympiade. Écoutons sur cela Censorin : de là , dit Censorin , c'est-à-dire , depuis la prise de Troye (restitué Marsham) jusqu'à la première Olympiade , il y a un peu plus de 400. ans : *Ea de re andiamus Censorinum. Hinc , inquit (ab excidio Ilii) ad Olym-*

piadem primam anni paulo plus 400. quos solos &c.

Marsham transcrit le reste entier , & de ce seul trait de plume met dans le bon parti Sosibius , Eratosthène , Timée , Arétés & tous les autres qu'entend Censorin. Nous verrons cy-après que Lydiat s'estoit apperceû de la-mesme chose avant Marsham , & s'estoit étendu davantage sur la difficulté. Ainsi ces deux illustres Anglois m'ont ravi tout l'honneur de ce quatrième intervalle , & ne m'ont laissé que les deux autres d'auparavant à restituer. Marsham a sousentendu tout ce que j'ay dit sur celuy-cy , & s'est tellement reposé sur l'évidence du fait , qu'il n'a pas daigné en instruire davantage les profanes qui oseroient en douter. Pour moy, je crois que ces sortes de difficultez ne sont pas si fort à mépriser. Tout le monde n'est pas à portée d'entendre à demi-mot. Il faut prévenir l'objection de ceux qui pourroient alléguer contre Marsham qu'il impose à Censorin , & expliquer la difficulté. Enfin on ne croira jamais qu'en marquant les intervalles du temps fabuleux , Censorin ait pû oublier l'époque de la prise de Troye. Or il n'en auroit rien dit sans cette restitution.

Passons à la seconde partie en remontant , & prouvons par autoritez que depuis la prise de Troye jusqu'à Cécrops il y a un peu moins de 400. ans.

Premièrement c'est l'opinion commune. Le Parien ; c'est-à-dire , l'auteur des marbres d'Arundel , met pour cet intervalle 373. ans. Eusébe en sa chronique en met 375. Voilà donc ce qui s'appelle un peu moins de 400. ans , comme je restituë dans Censorin.

Il est impossible de trouver sur cette question deux autoritez qui vailtent celle du Parien & celle d'Eusébe. Le chronologiste Parien est le premier & le plus ancien fondateur de la chronologie Grecque. Il a inventé chez les Grecs la manière d'écrire chronologiquement , ou du moins les autres plus anciens se sont perdus. Il a dressé une suite de 79. époques , & plus longue qu'aucune autre de ces temps-là. Il a suivi l'ère Attique , & pris Cécrops

pour sa datte capitale ; ainsi rien n'est plus original pour nostre question , qu'est l'an de Cécrops. Et il n'y a point là de fautes de copistes , c'est sur des marbres ; c'est l'autographe même de l'auteur , qui l'a dressé par autorité publique , pour servir d'archives à toute sa nation. C'est une inscription antique de l'isle de Paros qui avoit esté longtemps soumise aux Athéniens , & qui dattoit ses actes par les magistrats d'Athènes. C'est peut-estre le plus précieux monument qui nous reste en ce genre de toute l'antiquité. Il se trouve outre cela conforme à Eusébe , dont la chronologie est la plus vulgaire que nous ayons.

Eusébe met ici deux ans de plus que le Parien : mais cette différence est si peu de chose , que cela peut passer pour la manière différente de compter la première & la dernière année , en comptant ou ne comptant pas les mois ou défectueux ou surnuméraires. Outre cela Eusébe varie : il dit 350. ans en la préface de sa Chronique , & 374. c'est-à-dire , 329. & 45.

Le même Eusébe , en sa Préparation Evangélique , liv. 10. ch. 9. que j'ay déjà cité en restituant le précédent intervalle , ajoute tout de suite , qu'en remontant de-là , c'est-à-dire , de la prise de Troye , & assemblant encore le nombre de 400. ans , vous trouverez , dit-il , chez les Grecs Cécrops le fils de la terre , *Κέκροπα τὸν γηγυῖν*. Il me donne icy 400. ans entiers : mais au même chapitre vers la fin , il parle plus exactement , & dit comme moi , un peu moins que 400. ans : *Ὑπὸ δὲ Κέκροπος ἔτι πλεὺς Ἰλίου ἄλωσιν σωζόμενα μικρὰ δεόντα ἔτι υ'.* Ainsi ma restitution ne pouvoit estre plus heureuse.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait aussi quelques diverfitez d'opinion sur cet intervalle. Syncelle , par exemple , y met 616. ans. Mais que peuvent des auteurs particuliers contre le Parien , Censorin & Eusébe !

Syncelle même en rassemblant tout en un les deux intervalles que j'ay déjà expliquez , c'est-à-dire , depuis Cécrops jusqu'à la prise de Troye , & depuis cela jusqu'à la première

première Olympiade , me rend presqu'en gros ce qu'il m'oste en détail ; car il les fait de 730. ans. Eusébe les fait de 781. ce qui n'est pas fort éloigné. Mais le Parien les fait de 806. ans , & c'est tout juste ce que Censorin demandoit. C'est une grande recommandation pour Censorin de cadrer si parfaitement avec le chronologiste de Paros.

Ma restitution de Cécrops est encore fondée sur ce qu'il n'est pas à présumer que dans la distribution des intervalles fabuleux , Censorin ait omis Cécrops & l'ère Attique. Africain , Eusébe & tout le monde mettent en ligne de compte l'ère Attique. C'est ce qui doit persuader que j'ay encore bien rencontré sur ces intervalles de Censorin.

Il me reste un troisième point , qui est de faire voir qu'entre Cécrops & Inaque , Censorin peut avoir mis environ 400. ans.

Toute la chronologie fabuleuse au-dessus de Cécrops est à peu près arbitraire , pour ne pas dire désespérée. Le Parien nous y manque , & c'est lui proprement qui nous a servi de guide pour les 800. ans depuis Cécrops jusqu'à la première Olympiade. Mais il y aura d'autant plus de gloire & de profit à pouvoir démesler quelque chose dans les autres 800. ans , que Censorin met , à remonter depuis Cécrops jusqu'au déluge d'Ogyge.

Nous avons déjà dit qu'Inaque coupe par la moitié ces 800. ans. Cela prouve donc qu'il y a 400. ans entre Inaque & Cécrops.

Il n'est question icy que du sentiment de Censorin , & non point de celui des autres. Cet auteur nomme Inaque. Il dit que le premier intervalle fabuleux qui commence à Ogyge , & finit à Inaque , a duré 400. ans , & que tout le temps fabuleux depuis Ogyge jusqu'à la première Olympiade a duré 1600. ans. Il s'ensuit donc qu'Inaque a commencé son regne 1200. ans avant la première Olympiade. Or j'ay prouvé que Cécrops est environ 800. ans avant la première Olympiade. Inaque , selon Censorin ,

est donc environ 400. ans avant Cécrops. Il n'y a pas de doute que 800. & 400. font 1200. Voilà une démonstration par les formes, & une conclusion nécessaire tirée des propres termes & du texte formel de Censorin. Tout ce que l'on pourra objecter après cela demeurera inutile; & ne servira qu'à prouver qu'il y a diversité d'opinion touchant la durée de cet intervalle.

Il y en a qui le font de 400. ans, les autres de plus; les autres de moins, & même de beaucoup plus & de beaucoup moins.

Voicy comment on fait tout juste 400. ans entre Inaque & Cécrops. Saint Justin, Tatien, & tous les Peres généralement avant Eusèbe, mettent Inaque du temps de Moïse. Or Porphyre, selon qu'Eusèbe l'entend en sa Préparation Evangélique, l. 10. c. 9. suppose que Moïse vivoit du temps de Semiramis, qu'Eusèbe au même endroit fait regner 800. ans avant la prise de Troye. Inaque vivoit donc aussi 800. ans avant la prise de Troye; & par conséquent 400. ans avant Cécrops, qui, comme nous l'avons démontré, estoit environ 400. ans avant la prise de Troye. Censorin n'est donc pas le seul qui mette 400. entre Inaque & Cécrops. Mais, pour dire la vérité, je ne fais nul cas de ces opinions qui résultent d'un composé d'auteurs si différents en leurs systèmes, & on leur fait dire tout ce que l'on veut par cette voye.

Voicy la diversité positive des autres opinions qui se présentent sur la durée du temps d'entre Inaque & Cécrops. Tatien & après lui Clément Alexandrin en un endroit, & Africain, la font d'environ 200. ans, Syncelle de 254. Eusèbe de 300. ans juste, Castor de 311. ou 313. ans. Mais on la feroit de 651. an par Castor même, en supposant qu'Inaque soit père d'Aigialée, comme le dit Apollodore, liv. 2. ch. 1. & qu'il ait régné 56. ans, comme le dit Syncelle. On la feroit de 800. ans, si l'on supposoit qu'Inaque a été contemporain d'Ogyge, comme le disent Ptolomée Mendésien & Apion dans Tatien & dans

Clément Alexandrin. D'autres font même Inaque plus ancien qu'Ogyge. Tatien (il faut, ce semble, Cassien) dans Clément d'Alexandrie, dit qu'Inaque estoit quarante générations avant Cécrops. Ce seroit donc 1334. ans, en comptant à l'ordinaire trois générations pour 100. ans. Mais la manière de compter par générations est très-équivoque, parce que souvent on prend une génération pour un roi, & quelquefois plusieurs rois se succèdent en une même année. On ignore aussi les noms de ces prétendus quarante rois d'Argos : on n'en trouve que sept pour ce temps-là dans les listes ordinaires, & l'on y met Cécrops positivement sous Triopas septième roy descendant d'Inachus.

Les modernes mettent environ 400. ans entre Inaque & Cécrops : feu le P. Pezron dit tantost 355. tantost 440. tantost 450.

Ainsi il ne sert de rien de disputer davantage sur une époque si contestée. Il suffit que Censorin a pû mettre 400. ans pour cet espace. En un mot, j'ay démontré que, selon Censorin, les trois autres espaces sont chacun de 400. ans bien prouvez ; d'où il s'ensuit que celui-cy est aussi de 400. ans pour achever les 1600. que cet auteur donne au temps fabuleux. C'est tout ce que j'avois à prouver.

Je n'ay pas besoin d'entrer dans aucune discussion sur l'espace d'entre le déluge d'Ogyge & le règne d'Inaque ; puisque tout le monde convient que Censorin le fait de 400. ans. Il ne s'agit ici que de l'opinion de Censorin. Je remets à une autre occasion de traiter plus à fonds des époques d'Ogyge & d'Inaque. Contentons-nous, quant à présent, d'avoir bien éclairci nostre difficulté.



E P O Q U E D E R O M E
SELON DENYS D'HALICARNASSE.

Par M. BOIVIN l'Aîné.

ROME, selon Denys d'Halicarnasse, a esté fondée aux Parilies, au commencement du printemps. Ce fut suivant cet auteur :

La première année du regne de Numitor à Albe.

La 20. année de la vie de Romulus.

87. ans avant la destruction d'Albe par Tullus Hostilius ,
p. 172.

244. ans entiers avant le premier Consulat, p. 277.

302. ans entiers avant les Décemvirs & les 12. Tables ,
p. 676. 680.

364. ans avant la prise de Rome par les Gaulois, p.
60. 61.

400. après la fondation d'Albe, p. 172.

430. après l'arrivée d'Enée & la fondation de Lavinion:
p. 45. 46. 53.

432. ans après la prise de Troye, p. 57. 60. 78.

745. ans avant le Consulat de Claudius Nero pour la
seconde fois, & de Calpurnius Piso, qui est l'année en
laquelle Denys écrivoit ses antiquitez Romaines, p. 3.

La première année de l'Archonte décennal Charops à
Athènes, p. 57. 61. 78.

La première année de la 7. Olympiade, qui est celle où
Daicles fut vainqueur, p. 57. 61. 78.

Personne n'a mis tant de caractères de temps que Denys à l'époque de Rome, & cependant il se trompe par tout de deux ans, suivant l'époque Varronienne, que nous suivons aujourd'huy plus communément. En voicy la preuve. Denys dit que le Consulat de Claudius Nero pour

la seconde fois, & de Calpurnius Piso est l'an de Rome 745. Or il est de fait & certain par nostre usage vulgaire qui suit Varron, que ce Consulat est l'an de Rome 747. & non pas 745. Denys d'Halicarnasse diffère donc de deux ans de nostre usage. Il a fait cadrer tout ses autres caractères de temps à celui-là, qui est erroné de deux ans. Toutes ses dates généralement sont donc fausses de deux ans par rapport à nous. Il suppose que la première année de l'ère vulgaire de N. S. est l'an 752. de Rome, & c'est l'an 754. selon nous qui suivons Varron.

Je remarque huit diversitez d'opinion sur l'époque de Rome.

Rome a esté fondée avant N. S. environ 879. ans selon Ennius.

814. ans selon Timée de Sicile dans Denys. p. 60.

754. ans selon Tarrutius, Varron, Censorin.

753. ans selon les Fastes Capitolins ou Verrius Flaccus.

752. selon Denys d'Halicarnasse & son Caton, p. 50.

751. ans selon Polybe & les Anchisiens, dans Denys, p. 60.

736. ans selon Aufone en ses Fastes. Voyez ses quatre dernières épigrammes.

729. selon L. Cincius dans Denys, p. 60.

Voilà 85. ans de différence entre Timée & Cincius.

150. entre Ennius & le mesme Cincius.

L'endroit d'Ennius est dans Varron, *de la vie Rustique*, liv. 3. ch. 1. Ennius y dit que Rome a esté fondée il y a environ 700. ans. Il seroit donc mort 54. ans avant nostre ère vulgaire. Or il est mort 179. ans avant nostre ère vulgaire, l'an de Rome 575. seulement.

On ne convient de rien, sinon des ères vulgaires; & quand on vient à les approfondir, elles sont presque toutes incertaines.

L'ère vulgaire de Rome est fondée sur l'impertinent horoscope de Rome tiré par Tarrutius, qui la fait cadrer avec un oïi dire. Il trouve une éclipse, qui selon le bruit

commun avoit paru à la fondation de Rome. Cicéron & Plutarque ne croyent pas Tarrutius. Nos Astronomes nient aussi ces deux éclipses.

Il y a encore aujourd'huy des sçavants qui retardent d'une année l'époque de Rome, suivant les Fastes Capitolins. Ils appellent cela suivre Caton, & c'est suivre Verrus Flaccus. Le marbre des Fastes Consulaires fut mis au Capitole sous Vespasien. Nous ne connoissons Caton que par Denys qui le cite & le suit; & nous venons de voir que Denys retarde de deux ans entiers, & non d'un. C'est Scaliger qui dit d'un an. Voicy son raisonnement.

Rome, selon Denys, a esté fondée la première année de la 7. Olympiade, mais Denys auroit dû dire la 4. année de la 6. Olympiade, selon ses propres principes; car Rome fut fondée aux Parilies, qui sont le 21. d'Avril. Or la première année de la 7. Olympiade n'a commencé qu'au mois de Juillet suivant. Rome fut donc fondée la 4. année de la 6. Olympiade, & Denys se contredit.

C'est sur ce raisonnement de Scaliger que l'on suppose une ére Catonienne, plus tardive d'un an que la Varro-nienne, au lieu que c'est de deux ans, selon Denys, comme nous l'avons prouvé par le Consulat final & courant du temps de Denys. C'est donc que Denys, pour faire cadrer son année Grecque avec la Romaine, fait retrograder la Grecque depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier précédent.

Censorin est le plus judicieux des auteurs de chronologie Latins. Il s'est attaché à Varron, & l'a rectifié. Il n'y a pas de meilleur moyen pour devenir sçavant, que de s'attacher à corriger & perfectionner l'auteur que l'on estime le plus.

Il ne semble pas concevable que du temps d'Aufone l'on fust si peu certain sur l'époque de Rome. Il dressé des Fastes: il les datte sur son propre Consulat en retrogradant, & diffère de 18. ans de nostre manière vulgaire Varro-

nienne. Il répète par deux fois que son Consulat est l'an de Rome 1118. & c'est l'an 1132. selon nous.

Denys met les Parilies au commencement du printemps; c'est l'opinion commune : on les trouve le 21. d'Avril dans le calendrier Romain. Manilius liv. 4. les met en automne. Il dit que Rome a été fondée sous le signe de la balance. L'année Romaine a été dérangée, & même encore depuis le temps de Manilius. On ordonna sous Caligula que le jour de son avènement à l'Empire s'appellerait les Parilies, dit Suétone, en la vie de cet Empereur, ch. 16. Voyez Dempstérus dans Rosin, p. 6. & 374. où il défend Manilius.

Denys met la fondation de Rome 432. ans après la prise de Troye. Voicy ses raisons. Il fait profession de suivre toujours Eratosthène. Caton dit que Rome a été fondée 432. ans après la prise de Troye, & Eratosthène dit que la première année de la 7. Olympiade est l'an 432. après la prise de Troye. Rome a donc été fondée la première année de la 7. Olympiade. Ainsi Denys suppose gratuitement que Caton & Eratosthène conviennent. C'est un paralogisme; il ne prouve rien.

On peut supposer avec autant de raison que Caton suit un autre qu'Eratosthène, par exemple le marbre du Parien, qui par des conséquences certaines, met la première Olympiade 432. ans, ou 433. après la prise de Troye. Rome aura donc été fondée, selon Caton, la première ou la seconde année de la première Olympiade, & non pas la première année de la 7. Olympiade. Ainsi le raisonnement de Denys ne conclut rien. Caton ne parle point des Olympiades, ni Eratosthène de la fondation de Rome; c'est Denys qui n'a que sa propre autorité, & qui ne la fonde que sur l'alliage de deux auteurs qui ne conviennent en rien.

Rome a été fondée 38. ans avant la première Olympiade, selon Timée dans Denys p. 60. & il ajoute que c'est aussi l'année de la fondation de Carthage : mais l'an

de Carthage est encore plus incertain que celui de Rome.

Rome a été fondée l'an 2. de la 7. Olympiade, selon Polybe, qui cite les archives des Anchisiens dans Denys.

Elle a été fondée l'an 4. de la 12. Olympiade, selon Cincius dans Denys.

Voilà donc des auteurs qui dattent positivement Rome par des Olympiades. Denys les rejette pour prendre Caton, qui ne parle point de l'Olympiade. Ainsi Denys singularise. Il ne suit ni Caton ni Eratosthène pour l'Olympiade.

Rome a été fondée la 20. année de la vie de Romulus, selon Denys. Solin ch. 2. dit la 18. année de la vie de Romulus, & il cite Tarrutius. Cela montre que Denys fait Rome plus jeune de deux ans que ne dit Tarrutius & les sectateurs Varron, Censorin & nous. On l'a déjà prouvé par le Consulat final.

L'Archontat de Charops, les années d'Enée, de Lavinium, d'Albe, de Numitor, du premier Consulat, des Décemvirs, de la prise de Rome par les Gaulois, du Consulat final, & les autres de la sorte, ne sont que de l'arithmétique, & non pas de la chronologie. Ce sont des conséquences tirées de l'époque de Rome que Denys s'étoit proposée. Ce sont tous faux témoins, quand l'époque fondamentale est fautive.

O R I G I N E S D E R O M E.

Romulus, selon Denys d'Halicarnasse, n'est pas le premier qui a basti Rome. On prétend qu'il y avoit déjà été une ville de ce nom en ce lieu-là ou aux environs.

Festus sur le mot de Rome, dit à peu près la même chose; & l'on voit qu'il avoit puisé dans les mêmes sources.

Il résulte de ces deux auteurs, conférez ensemble, que les anciennes Romes avoient été fondées,

Par les Barbares originaires des lieux.

Par un Romus fils de Jupiter.

Par

Par une Roma.

Par des Grecs.

Par un Latinus.

Par Enée.

Par un fils d'Enée ou d'Ulyffe, ou d'un Italus.

Par un petit-fils d'Enée ou d'Ulyffe.

Par un arrière petit fils d'Enée.

Romulus, fondateur de la Rome d'aujourd'huy, est le
17. successeur d'Enée, selon Denys, p. 59.

Oïnotrus, qui mena les premiers Grecs en Italie, vivoit
17. générations avant la prise de Troye, selon le mesme
Denys, p. 9.

Denys réduit toutes ces Romes à trois : la première
qu'il met avant la prise de Troye ; la seconde environ au
temps de la prise de Troye, ou peu après ; & la troisième
qui est la Rome d'aujourd'huy. Mais par le détail des diffé-
rents Romus & Roma qui se trouvent dans Denys & dans
Festus, il seroit aisé de multiplier ces Romes à beaucoup
plus que nous ne venons de dire encore.

C'est cette sorte d'érudition qui nous fait connoître l'in-
certitude de l'origine des nations.

Le nom de Rome est Grec, & signifie force ou vail-
lance. On prétend que les barbares originaires qui l'avoient
fortifiée contre les premiers Grecs, l'avoient nommée *Val-*
lentia, Valence. Ces originaires parloient donc Latin. Les
Aborigènes parloient Grec. Ils estoient Athéniens. Ils
avoient passé à Sicyon & à Thespies. Ils n'y trouvèrent
point assez de logement. Ils passèrent en Italie, & furent
nommez Aborigènes à force de s'estre égarez. Ceux qu'ils
avoient assujettis unirent leurs forces, & donnèrent au
mont Palatin le nom de Valence, à cause de la valeur de
leur chef. Les Grecs d'Evandre & ceux d'Enée retinrent
le sens du mot, & le rendirent en Grec. par le nom de
Rome, dit l'auteur de l'histoire de Cumes dans Festus.
C'est du moins ainli que j'interprète son texte qui est dé-
fectueux, & qui peut s'entendre diversement. * Janus, se-

* Π γ α ;
Cacximparum
virī, unica-
rumque virium.
Il faut peut
estre : *Cacxi*
non parum viri,
unitarumque
virium. C'est
sur le mot
Roma.

lon plusieurs, estoit Athénien. Il a fondé le Janicule. C'est peut-estre du temps de cette Valence. Tout est confus dans ces premiers temps.

Romus fils de Jupiter a fondé Rome sur le mont Palatin. *Antigonus qui a écrit l'histoire d'Italie dans Festus.*

Les Oïnotriens devinrent Italiens, puis Morgètes, & enfin Sicules. Il y avoit une Rome dès ces temps-là. Siculus banni de cette Rome, se refugia chez Morgés-fils d'Italus. *Antiochus de Syracuse dans Denys, p. 10. & 59.*

Quelques Achéens revenant de Troye, furent jettez par une tempeste en Italie, & s'estant avancez le long du Tibre, une belle fille entre les captives, nommée Rome, ennuyée de la longueur de la navigation, conseilla aux autres de brusser les navires. On fut obligé de bastir là une ville qui fut nommée Rome selon Héraclides Lembus dans Festus. Aristote dans Denys p. 58. dit à peu près la mesme chose, & ajoute que les navires furent bruslez la nuit, après l'hyver passé en Italie, par ces captives Troyennes.

Il y a diversité d'opinion sur ce nom de Roma.

Les uns disent qu'il signifie force, & que ce n'est point un nom propre.

Les autres que c'est un nom propre d'une Troyenne.

Les uns disent d'une fille, les autres d'une femme mariée.

Les uns disent d'une captive, les autres d'une personne libre, & de la suite d'Enée.

On prétend que cette Roma estoit femme d'un Latinus. Et les uns disent que ce Latinus estoit un Troyen, compagnon d'Enée : les autres que c'estoit le Roy Latinus, & qu'il épousa cette Troyenne.

On est partagé aussi de sentiment sur le Roi Latinus.

Les uns le faisant fils ou de Faunus ou d'Hercule ; les autres d'Ulysse ; les autres de Télémaque fils d'Ulysse.

On parle aussi de plusieurs Romus & de plusieurs Romulus. Romus fils de Jupiter, Romus fils de Latinus, Romus fils d'Ulysse, Romus fils d'Enée, Romus fils

d'Emathion , Romus fils d'Ascagne , Romus fils d'une fille d'Enée, Romus fils d'Italus & d'Electra fille de Latinus , Romus fils d'un Latinus qui estoit fils de Télémaque, Romus fils d'Alba fille de Romulus, qui estoit fils d'Enée , Romus fils de Mars & d'Ilia Sylvia. Les Grecs disent *Romos* & non pas *Remos*; & mesme ils font la pénultième dans *Remos* longue, quoy-qu'elle soit brève en Latin.

Il y a plusieurs Romulus aussi; mais il n'y en a point qui soit fils de Jupiter. Il y a Romulus fils de Latinus, Romulus fils d'Ulysse, Romulus fils d'Enée, Romulus fils d'une fille d'Enée, Romulus fils d'un Latinus, fils de Télémaque, Romulus fils de Mars & d'Ilia.

Enée & Ulysse se joignirent dans la Molossie; ils passèrent ensemble en Italie. Une Troyenne nommée Roma ennuyée du voyage, persuada à ses compagnes de bruster les navires. Enée bastit là une ville de Rome, dit l'auteur du recueil de ce qui s'est passé sous chaque prestresse d'Argos; *Damastes de Sigée, & d'autres encore dans Denys*, p. 58.

Un certain Latinus du nombre des Troyens qui s'enfuirent après la prise de Troye, avoit épousé Roma, avec laquelle il passa en Italie, & fonda une ville qu'il appella Rome. *Callias auteur de la vie d'Agathocle dans Festus*.

Le mesme Callias dans Denys, p. 58. rapporte une autre tradition; car il dit que ce Latinus qui épousa Roma, Troyenne, estoit le Roy des Aborigènes, & qu'il eût d'elle Romus & Romulus fondateurs de la ville, à laquelle ils donnèrent le nom de leur mère.

Un certain compagnon d'Enée s'empara du mont qu'on appelle aujourd'huy Palatin, & y bastit la ville de Rome. *Céphalon Gergithien dans Festus*.

Le mesme Céphalon dans Denys p. 58. rapporte le fait diversément. Il dit qu'Enée avoit quatre fils, Ascagne, Euryléon, Romulus & Romus, & que ce dernier, qui estoit chef de la colonie, fonda Rome en la seconde génération après la prise de Troye. Démagoras, Agathylle,

& beaucoup d'autres, attestent la même chose pour le temps & le nom du fondateur, dans Denys p. 58.

Plusieurs tiennent qu'Enée a son tombeau à Berecynthia en Phrygie, près du fleuve Nolos, & qu'un certain Romus de sa race est venu en Italie où il a basti Rome. *Agathocle dans Festus*. Cet Agathocle a écrit l'histoire de Cyzique. Il rapporte encore d'autres opinions cy-après.

D'autres disent qu'Enée ayant institué Ascagne son unique héritier, celui-cy partagea le Royaume des Latins également avec ses frères Romulus & Romus. Après cela il fonda Albe & quelques villes. Romus fonda Capouë du nom de Capys son bisayeul, Anchise du nom de son ayeul Anchise, Enea, qui est à présent le Janicule, du nom d'Enée son père, & Rome de son propre nom. *Denys p. 59.*

Maylle, Mulus & Romus estoient fils d'Enée & de Lavinie, c'est de Romus que Rome a tiré son nom. *Apolodore en son Euxénide dans Festus.*

Romus, Antias & Ardea estoient fils d'Ulysse & de Circé. Ils fondèrent Rome, Antion & Ardée. *Xénagore dans Denys, p. 58.*

Agathocle dans Festus, dit qu'Enée par le conseil du devin Hélénus avoit amené avec luy en Italie sa petite fille Roma fille d'Ascagne, (il entend d'Ascagne laissé en Phrygie Roy des Dascylites) & qu'elle consacra la première le temple de la Foy sur le mont Palatin; ce qui fut cause dans la suite de nommer la ville Rome.

Romus qui a donné le nom à Rome estoit fils d'Ascagne, selon les uns, & fils d'Emathion selon les autres. *Denys de Chalcide dans Denys, p. 59.*

Il y en a qui disent que Romus, qui a fondé Rome, estoit fils d'un Italus & d'Electra fille de Latinus. *Denys, p. 59.*

Quelques Romains disent que Romulus & Romus qui ont fondé Rome estoient fils d'Enée; d'autres Romains disent fils de sa fille, dont ils ne nomment point le mari. Ils prétendent qu'Enée les avoit donnez en otage à Lati-

nus Roy des Aborigènes , qui n'ayant point d'enfants mâles , leur laissa une part dans sa succession. *Denys* , p. 59.

Après la mort d'Enée Roy d'Italie , Latinus fils de Télénarque & de Circé luy succéda , ayant épousé Romé dont il eût Romus & Romulus , qui donnèrent le nom de leur mère à la ville. *Galatas dans Festus*. Ils estoient donc arriére-petits-fils d'Ulysse.

Enée eût de Tyrrhenia Romulus qui fut père d'Alba mère de Romus fondateur de Rome. *Alcimius dans Festus*. Ce Romus estoit arriére-petit fils d'Enée.

Romulus & Remus fondateurs de la Rome d'aujourd'huy estoient 15. générations après les Romulus & Romus frères d'Ascagne. *Denys* , p. 59. Ils conduisirent une seconde colonie d'Albains , & fondèrent pour la seconde fois la même Rome , qui estoit devenue déserte. *Denys* , p. 49. Ces deux dernières Romes ont esté basties au même endroit ; mais peut estre que celle d'avant la prise de Troye estoit en un autre lieu. *Denys* , p. 60.

Denys réduit donc toutes les Romes à trois. Il conte pour une toutes celles d'entre la prise de Troye & la Rome d'aujourd'huy. On parle de cela sur la foy de ceux qui disoient ce qu'ils pouvoient , & non pas ce qu'ils sçavoient.

Denys dit qu'il pourroit encore ajouter d'autres diversitez d'opinion. Mais en voilà suffisamment. Il n'a pas pû passer légèrement sur une chose de cette conséquence ;



L' A N C I E N N E T E'

DES SYMBOLES ET DES DEVISES

*Etablie sur l'autorité d'Eschyle & d'Euripide : avec
quelques remarques sur les passages
de ces deux poëtes.*

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

LA tragédie d'Eschyle qui a pour titre ; *Les sept devant Thèbe* : & celle d'Euripide qui est intitulée *les Phéniciennes*, font voir que l'usage des symboles & des devises est d'une ancienneté, au-dessus de laquelle on ne trouve presque rien dans les histoires profanes qui ne soit fabuleux. Dans l'une & dans l'autre de ces pièces, il s'agit également de l'entreprise malheureuse que fit Polynice sur la capitale de Béotie, pour remonter sur le trône que son frère Etéocle avoit usurpé. Or dans la description, qu'à l'exemple d'Homère, les deux poëtes font des principaux capitaines que Polynice avoit engagez dans sa querelle, & qui le suivirent à ce siège, ils leur donnent, comme à luy, des boucliers chargez de figures, dont quelques unes, à la vérité, peuvent passer pour de purs ornements; mais les autres tiennent plus de la devise, puisqu'on y remarque avec des figures symboliques qui en font le corps, les paroles qui en font l'ame. Polynice, par exemple, pour ne parler que de celui-là présentement, montrait sur son bouclier la déesse Justice qui le menoit par la main chargé de ses armes, & tout prest à combattre; & ces mots à l'entour: *Je te rétablirai*. Rien, ce me semble, ne seroit plus aisé que de rapporter un grand nombre de médailles antiques dont les revers ont un rapport visible avec ce bouclier: si ce n'est que les médailles marquent le plus souvent des

événemens passez ; au lieu que cecy n'est fait que pour montrer l'espérance qu'inspiroit à Polynice la justice de sa cause, & qui eût dans la suite un effet bien contraire à celui dont il s'estoit flatté, puisqu'il y périt luy-mesme, aussi-bien que tous les princes qu'il avoit rassemblez, excepté le seul Adraste. J'ay crû que je devois parler en passant du bouclier de Polynice, seulement pour establir le sujet de ce petit ouvrage, & sans prétendre m'exempter d'en parler plus au long dans la suite.

Voilà les plus anciennes marques de distinction, soit symboles, soit devises, dont les monuments anciens nous aient conservé la connoissance. L'époque n'a guères moins de trois mille ans ; & si l'on veut supposer, comme il est très-vraysemblable, que dès-lors l'usage en estoit établi, on trouvera que l'art de faire des devises, & par conséquent qu'un des premiers objets de l'Académie est peut-estre ce qu'il y a en ce genre de plus ancien dans le monde. Car enfin que connoissons-nous dans l'histoire profane de plus reculé que la guerre des deux frères ennemis, & le siège de Thèbe entrepris par ces héros, dont les enfants, quarante-deux ans après, selon les marbres d'Arondel, firent le siège de Troye sous la conduite d'Agamemnon, après qu'eux-mesmes eurent par leur valeur conquis cette fameuse Thèbe, dont le siège avoit esté si funeste à leurs pères, comme Homère le fait dire à Diomède en quelque endroit de l'Iliade. *Iliad. Δ. 406.*

Il n'est pas impossible cependant, que quelques personnes poussées peut-estre par un amour mal entendu de la vérité, peut-estre aussi piquées de jalousie pour la noblesse de nos emplois, ne se mettent dans l'esprit que l'ancienneté des devises n'est point aussi grande qu'on la leur fait ; & ne disent, entre autres choses, que les Grecs & les poètes dont la liberté n'a point de bornes, ont usé de leur droit en cette occasion pour parer leurs héros de tels ornemens qu'il leur a plu. Si l'on ajoute à cela plusieurs exemples d'une liberté ou d'une négligence semblable, & que l'on

faſſe voir de grands écrivains ou de grands peintres ; dont la hardieſſe a transporté à des ſiècles dont on n'a qu'une connoiſſance obſcure , les mœurs & les uſages de leurs temps & qu'ils avoient ſous les yeux ; d'autres qui ont employé dans leurs écrits une géographie moderne , & nommé des villes comme célèbres , dans des temps où leurs fondateurs n'étoient pas encore nez ; ſi l'on s'eſſorce à tirer de là une concluſion pour rapprocher l'origine des devises , & pour éluder le témoignage d'Eſchyle & d'Euripide ; ſi enfin on ſoutient ces conjectures par le ſoin de faire obſerver la différence qu'il y a icy entre les deux poètes , qui d'accord enſemble en ce qu'ils donnent des devises à leurs héros , ne le ſont point dans les devises meſmes & les préſentent différentes , & diſſimulées , ce ſemble , ſelon que leur génie le leur a inſpiré ; croyez-vous , Meſſieurs , que nous demeurerons ſans répoſe , & que nous abandonnerons l'honneur de noſtre profeſſion & la juſtice de noſtre cauſe ! Non ſans doute. Mais nous tâcherons de ſoutenir noſtre ſentiment , & ce ſera touſjours avec politeſſe. Nous ne reſuſerons donc pas les loüanges que mérite la grande érudition de nos adverſaires , nous en donnerons à la fidélité de leur mémoire , & à l'étenduë de leurs connoiſſances : mais auſſi nous leur ſerons voir en meſme temps , ou qu'ils diſſimulent leurs forces , & ne veulent pas nous payer de bonnes raiſons , ou qu'ils n'en ont que de foibles à nous oppoſer , & nous les prierons de nous eſtimer aſſez pour faire un argument plus juſte que ne feroit celui-cy : Virgille , Tibulle , Juvenal , Sénèque , Homère peut-eſtre , ont anticipé la chronologie , donc Eſchyle & Euripide ont fait tous deux la meſme faute.

Pour ce qui regarde la différence qu'il y a entre Eſchyle & Euripide , loia qu'elle nous puiſſe nuire en nulle façon , voici , ce me ſemble , l'uſage que nous en pouvons faire. Nous dirons en premier lieu , que ſi Eſchyle , qui eſt de beaucoup le plus ancien , a fait une faute , nous devons avoir aſſez bonne opinion d'Euripide pour croire qu'il ne
l'auroit

l'auroit pas imité en cela, loin de travailler à l'envi pour s'engager dans le même inconvénient : nous dirons même que, selon toutes les apparences, il n'eût pas manqué de relever cette faute dans un rival à qui il ne pardonne rien ; comme personne n'ignore que dans son *Electre* il relève même avec un peu trop d'affectation l'endroit des *Coëphores* d'Eschyle, où *Electre* reconnoît les beaux cheveux de son frere *Oreste* sur le tombeau d'*Agamemnon*, bien que cet endroit n'ait pû luy paroître si vitieux & si blâmable que le seroit un anachronisme reconnu. Nous répondrons ensuite qu'Eschyle peut avoir suivi une tradition constante, en donnant à ses héros les boucliers qu'ils avoient pris effectivement pour l'expédition de *Thébe*, au lieu qu'Euripide leur a laissé ceux qu'ils avoient auparavant. Par exemple, le *Tydée* d'Eschyle porte dans son escu une image de la nuit : dans Euripide il y porte la dépouille d'*Amphion*. Cette nuit regarde le siège de *Thébe* ; comme je l'expliquerai tout à l'heure : la dépouille d'*Amphion* estoit sa parure ordinaire, ainsi qu'il paroît par un passage d'*Eustathe* que je rapporterai en son lieu. D'ailleurs ils conviennent l'un & l'autre à ne mettre nulle figure, nul symbole sur l'escu d'*Amphiaras* ; d'où l'on peut raisonnablement conclure que les autres estoient connus pour en avoir portez, comme cet homme sage estoit connu pour avoir négligé ces vains ornements, content d'estre vertueux & brave, sans se mettre en peine de le paroître hors de l'occasion :

Οὐ γὰρ δεκεῖν ἄριστος ἀλλ' εἶναι θέλει, &c.

Je dois vous mettre à présent sous les yeux ces divers boucliers dans le même ordre qu'a suivi Eschyle, qui florissoit même avant la bataille de *Marathon*, & quatre cens quatre-vingt-quinze ans avant l'ère chrestienne.

Le premier que nomme Eschyle est *Tydée*. Il portoit dans son bouclier l'image de la nuit. Le fonds estoit noir, semé d'étoiles d'or ; au milieu paroissoit la lune. Le même

Euripides Electra, 524: collatus cum Eschylo Coëphoris, 1662

Æschyl. in Septem. contra Thebas, vers. 598.

Tydée, selon Euripide, avoit sur son escu ; comme je viens de le dire, la dépoüille d'un lion.

Capanée est le second. Eschyle luy donne un Prométhée la torche à la main, avec ces mots : *je réduirai la ville en cendres.* Dans Euripide c'est un géant qui porte sur ses épaules, & secouë la masse de la terre.

L'Etéocle d'Eschyle : un soldat qui monte à l'assaut. Mot. *Mars luy-même ne m'arrêteroit pas.* Cet Etéocle d'Eschyle qui porte le même nom que celui contre qui il vient aider Polynice, n'est point dans Euripide ; il met à sa place Adrasle beau-père de Polynice ; son bouclier représente un hydre dont les serpents enlèvent du haut des murs les enfants des Thébains, à peu près comme les testes de Scylla enlevoient du fond des vaisseaux les compagnons d'Ulysse. Hippomédon : Typhée vomissant des flammes. Le reste du bouclier rempli de serpents. C'est comme le dépeint Eschyle. Euripide luy donne pour symbole Argus avec tous ses yeux. C'est le quatrième. Etéocle dans Eschyle luy oppose Hyperbius, qui sçaura bien, dit-il, en venir à bout, puisqu'il a dans son escu Jupiter armé de sa foudre. On voit dans un revers de Postume Jupiter la foudre en main : *Jovi victori.* Le cinquième est Parthénopée. Eschyle luy donne le Sphinx qui écrase un Thébain sous les pieds ; Euripide luy donne Atalante sa mère, qui tuë à coup de flèches le sanglier d'Etolie. Sur quoy l'on peut voir les sçavantes observations de l'illustre M. Spanheim dans son Callimaque. Amphiaräus vient ensuite. Il porte un bouclier sans symbole ni devise. Eschyle & Euripide sont d'accord sur ce point, comme je l'ay déjà fait remarquer. Il est vray que dans la huitième Ode des Pythiques de Pindare, Alcmaon fils d'Amphiaräus a un dragon sur son écu. J'ay aussi rapporté plus haut la devise qu'Eschyle donne à Polynice. C'est la déesse Justice qui conduit Polynice, & ces mots : *Je te rétablirai.* Selon Euripide, les cavales qui déchirèrent Glaucus, estoient représentées sur son bouclier, *Potniades Equæ.* Chacun

peut voir les commentateurs de Virgile sur ces vers des *Georg. III.*
Géorgiques: 267.

Quo tempore Glanci

Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.

Voicy donc quinze boucliers dont la plus grande partie n'a pas besoin d'une explication particulière, sur tout dans une compagnie sçavante, comme celle où j'ay l'honneur de parler, où je me ferois un scrupule d'employer le temps à redire des choses qui ont esté dites bien des fois, & qui se trouvent dans tous les livres; sur Typhée, par exemple, sur le Sphinx, sur Argus, sur Atalante & son sanglier, sur Prométhée, &c. Il suffira d'expliquer le bouclier de Tydée dont le symbole mérite une attention extraordinaire, parce qu'il contient quelque chose de plus mystérieux; & parce qu'en l'expliquant, on ne peut se dispenser d'éclaircir presque tous les autres qui ne contiennent que des menaces contre la ville de Thèbe. Ajoutez à cela, que ni les scholies Grecques, ni les notes de Stanley, d'ailleurs très-bonnes & très-utiles, ni aucun critique dont j'aye connoissance, n'en ont donné jusqu'icy nulle explication.

Ce héros estoit beau-frère de Polynice; ils avoient épousé chacun une fille d'Adrasfe, & il paroist avoir montré plus de zèle que pas un autre à secourir Polynice dans son entreprise contre Etéocle. Sa réputation estoit grande, & l'on peut juger quelle opinion avoit de luy toute la Grèce, puisqu'Homère luy donne pour guide la déesse de la prudence & de la valeur. En effet dans l'Iliade, Minerve pour échauffer le courage de Diomède, prend soin de luy retracer l'image de son père Tydée, & de rappeler dans sa mémoire le souvenir des grandes actions de ce héros, qui dans un petit corps portoit, dit-elle, une ame fière & hautaine. Agamemnon, pour le piquer d'émulation, luy propose le même modèle de valeur. Du reste Tydée pour avoir donné le jour à Diomède, justifie le mot d'Horace: *Fortes creantur fortibus*, & n'est que-

K k k ij

Iliad. E, vers.
125. &
800. K. 285.
Δ. 372. &c.

res moins fameux par la valeur de son fils que par sa sienne propre. Mais pour mieux entendre son symbole, il faut sçavoir que comme il ne donnoit point de bornes à son courage, aussi n'en donnoit-il point à sa vengeance, & qu'il portoit son ressentiment jusqu'à la cruauté la plus barbare. Ce qui après tout doit nous paroître moins étonnant, dans un temps où l'on croyoit plaire aux dieux en leur immolant des hommes, & apaiser les manes de ses amis, en égorgéant des captifs sur leurs buchers; enfin dans un temps où les hommes avoient pour principe de morale, que la justice ne consistoit pas moins à faire à leurs ennemis beaucoup de mal que beaucoup de bien à leurs amis : sans admettre nulle autre idée d'équité, dont la connoissance exacte démontrée par principes n'a gueres paru dans la Grèce avant Socrate & Platon, comme j'espère le montrer dans quelque autre ouvrage. Ils ne se refusoient donc rien quand ils estoient une fois en colère; ils se livroient à leur emportement & à leur fureur, témoin les cruautés qu'Achille exerça sur le corps d'Hector & tant d'autres endroits d'Homère que je ne rapporte point, parce que je veux vous épargner l'idée de choses si fort éloignées de nos mœurs. Il ne faudroit que citer le 347. vers du XXXII. livre de l'Iliade, le 212. du XXIV. & le 35. du IV. où il ne s'agit pas de moins que de dévorer tout vivants les malheureuses victimes de sa haine. On dit que Tydée fit quelque chose de bien atroce en ce genre, & que par un acte de fureur qu'il exerça sur un ennemi mort, il éloigna de luy la déesse Minerve qui l'avoit toujours protégé jusqu'alors.

Suivant cela, il falloit que le symbole de Tydée, pour avoir un rapport juste avec le caractère de sa personne, offrît aux yeux un objet terrible, & capable d'imprimer de l'horreur. C'est ce qui a fait qu'Eschyle, dont le génie d'ailleurs faisoit volontiers les objets funestes, n'a pas manqué de le représenter, portant sur son bouclier *l'image de la nuit*. Le fonds, comme j'ay déjà dit, estoit noir, semé de quelques étoiles; au milieu estoit la lune, que Pindare

en quelque endroit appelle *l'ail de la nuit* : & dont le contraste ne seroit qu'à rendre le spectacle plus terrible.

La plus ancienne théologie des payens, & la plus reçue étoit toute fondée sur l'opinion qu'il y avoit dans le monde deux principes, l'un du bien, l'autre du mal. Le principe du bien, lumineux & semblable au jour; le mauvais principe ténébreux & noir comme la nuit, laquelle, selon Hésiode, dans la Théogonie, est mère de ce qu'il y a de plus triste au monde. C'étoit cette différence que les Egyptiens mettoient entre Osiris & Typhon; & c'est encore aujourd'hui une opinion fort répandue dans l'Orient. Et même, selon la Sainte Ecriture, qui admet Dieu pour auteur de tout bien, & qui admet pour source du mal nostre propre fonds de corruption, fortifié d'un mauvais principe subordonné aux ordres du souverain estre : selon l'Ecriture, dis-je, l'éclat du jour signifie du bien, & les ténèbres signifient des afflictions & des malheurs : *Exortum est in tenebris lumen rectis* ; ce qui vient sans doute de ce que la douleur semble couvrir l'ame d'un épais nuage, au lieu que l'effet de la joye est d'y répandre la lumière. J'en laisse les raisons physiques à Messieurs de l'Académie des Sciences, & je me contente de remarquer dans Homère que ce qui arrive d'heureux s'appelle *φῶς φῶς*, lumière. Donne-t-on du secours à quelqu'un qui est près de succomber sous les traits des ennemis ! Soutient-on à propos une partie de l'armée qui se met en déroute, c'est, dit Homère, la lumière que l'on porte de ce côté-là. Voyez, disent les capitaines entre eux, si l'on ne peut point porter la lumière, &c. Toutes ces expressions sont des traces qui nous conduisent au sentiment des deux principes, sur quoy je diray en passant que dans le dixieme livre des Loix de Platon, il y a quelques mots qui pris séparément, & sans attention à la doctrine de ce philosophe, si éloigné d'une telle erreur, ont donné lieu de croire qu'il admettoit ce principe des Manichéens; & cet endroit de Platon a trompé entre autres deux grands hom-

Psalm. CXI, 4.

mes, d'un esprit & d'une érudition à peu près égale, Plutarque & Gerard Jean Vossius. Revenons à nostre nuit. Homère dans l'Iliade parlant d'Apollon, divinité, dans le temps d'Homère, bien différente du Soleil, malgré l'opinion d'Eustathe & du faux Didyme, parlant, dis-je, d'Apollon descendu de l'Olympe pour lancer ses traits dans le camp des Grecs & y causer les derniers malheurs, ne trouve rien de plus juste que de le comparer à la nuit. Il alloit, dit-il, semblable à la nuit; & dans le livre onzième de l'Odyssée, il fait d'Hercule aux Enfers une peinture affreuse, & pour dernier trait il le compare à la nuit : expression dont le P. Pétau s'est servi tres-heureusement après Homère, lorsqu'il a traduit en vers Grecs le XVIII. Pseaume, où Dieu se fait voir luy-mesme sous une image si noble, mais si propre en mesme temps à jeter l'épouvante dans les esprits. Cela supposé, comme il est difficile ce me semble d'en douter, pour peu qu'on connoisse les temps héroïques de la Grèce, on trouvera sans peine ce qu'a voulu exprimer Tydée, en faisant représenter la nuit dans la rondeur de son bouclier. C'estoit dire aux Thébains qu'il seroit pour eux un objet d'horreur, le mauvais principe, le principe de tous les malheurs; c'estoit leur dire qu'il leur préparoit tout ce que la fureur peut produire quand elle est armée de force. C'estoit leur dire avec le Prométhée de Capanée, je réduiray la ville en cendres. C'estoit vomir des flammes avec le Typhée d'Hipomédon. C'estoit leur faire envisager avec Parthénopée qu'il seroit pour eux ce qu'avoit esté le Sphinx, ce monstre qui leur avoit causé tant de maux; qu'il seroit ce soldat que portoit Eteocle sur son écu, & dont Mars ne peut luy-mesme arrester l'audace; aussi dangereux pour Thèbe que l'hydre couronnée de serpents dont Adrasste estoit chargé; c'estoit enfin réunir en sa seule personne tout ce que les autres dans des symboles différents offroient de terrible & de funeste, que de se déclarer semblable à la nuit.

Euripide, dont l'imagination a moins de force que celle

d'Eschyle, comme elle a plus d'agrément, ne choisit point pour Tydée un bouclier si rempli d'horreur. Il luy donne simplement la dépouille d'un lion, symbole ordinaire de la valeur. C'est ainsi que dans quantité de médailles on voit des testes ornées de la dépouille d'un lion. Je feray seulement une réflexion sur ce que raconte Eustathe, p. 485. de ses commentaires sur l'Iliade imprimez à Rome, (& c'est icy le passage que j'ay promis dans le commencement de cette dissertation.) Il raconte qu'Adrasle ayant deux filles à marier, il receût ordre des dieux par la voix de l'Oracle, de donner l'une à un lion, & l'autre à un sanglier. Il donne donc l'une à Tydée père de Diomède, & l'autre à Polynice, parce que, dit Eustathe, Polynice avoit ou sur sa personne ou sur son écu une peau de lion, & que Tydée portoit une peau de sanglier. On peut présumer, sur le témoignage d'Euripide, qu'Eustathe par un défaut tres-pardonnable, a manqué de mémoire, en donnant à Polynice le symbole qui appartenoit à Tydée; ou qu'il a mieux aimé suivre Hygin & Philostrate, qui disent la même chose, que de s'en rapporter à Euripide. Du reste qu'il me soit permis de remarquer dans des médailles de Dioclétien & de Maximien, un lion qui tient un foudre dans sa gueule; pour justifier en passant, s'il se peut; ce vers de Malherbe :

Prends ta foudre, Loüis, & va comme un lion.



D I S S E R T A T I O N
S U R
L E D I E U B O N U S E V E N T U S ;
Et sur les Médailles qui concernent son culte.

Par M. MOREAU DE MAUTOUR.

IL y a une crainte religieuse & salutaire, qui dans une ame éclairée des lumières de la Foy, est le principe de la sagesse. Mais la crainte considérée en elle-même comme une passion qui trouble l'homme, & l'agite à la veüe des maux dont il est environné, a esté la première source de la folle superstition des payens.

C'est un sentiment commun & receû dans l'antiquité par ce vers si connu de Pétrone, & qu'après luy le poëte Stace a rapporté, lorsqu'il fait dire à Capanée:

Primus in orbe Deos fecit timor.

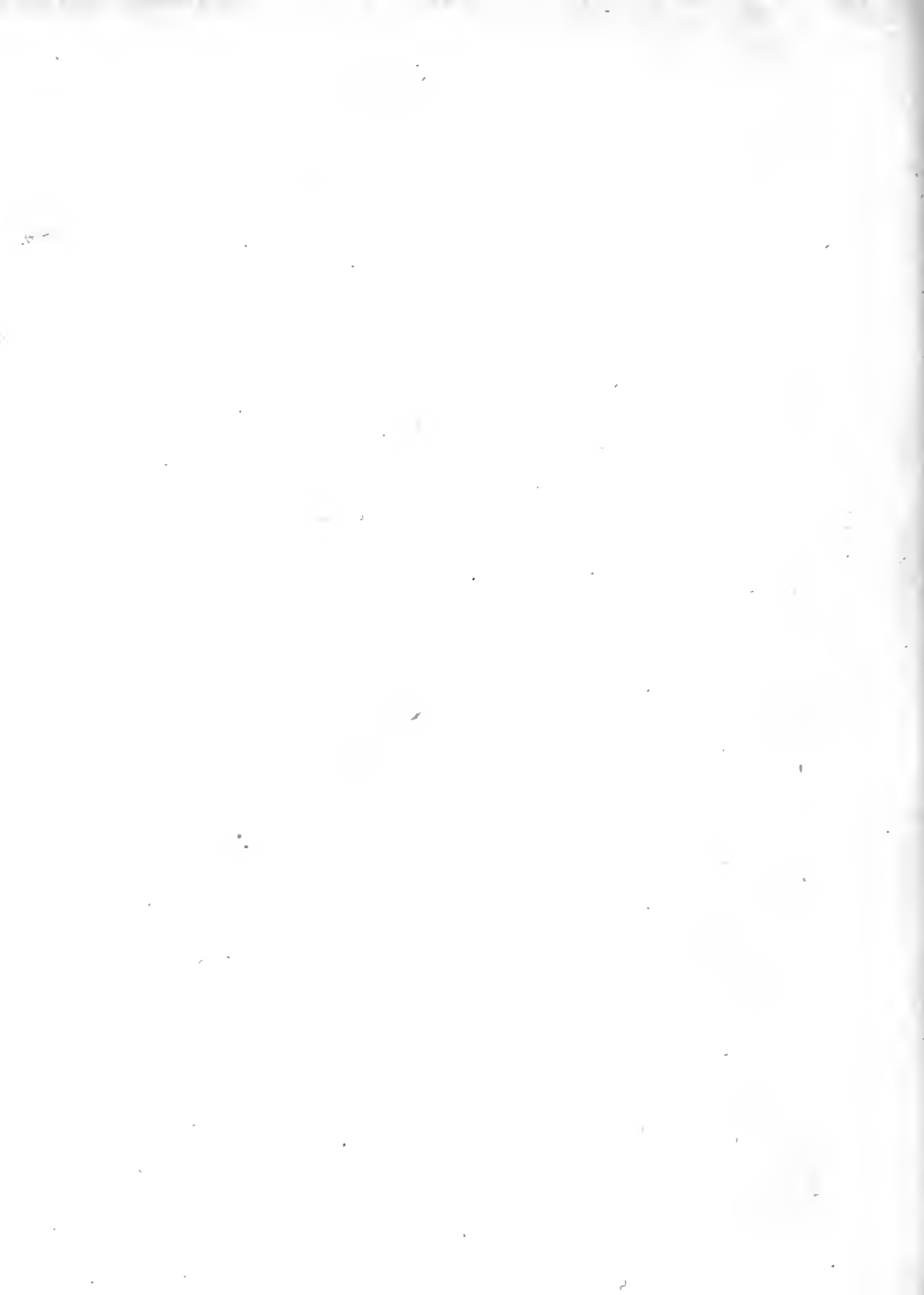
Ainsi par un effet de cette mesme crainte, les mortels touchez de leurs propres misères, rendirent un culte servile & superstitieux aux objets qui leur estoient nuisibles, & pour s'en garantir, ou en détourner les suites, ils se firent des dieux imaginaires.

Ainsi ils consacrerent des autels, & érigèrent des temples à la Peur, à la Pâleur, à la Fièvre, à la Vieillesse, à la Mort.

Bien-tost l'intérest, l'amour propre, les autres passions, & les vices mesmes, leur firent inventer des divinités bizarres & différentes par leurs titres, leurs attributs & leurs figures. Les hommes, les animaux jusqu'aux plus vils, & les choses inanimées devinrent l'objet de leur culte. Enfin chacun se forgea des dieux suivant son caprice:

Jam





Jam sibi quisque deos avido certamine fingit :

A dit le même Pétrone. Le nombre en fut si grand, que Varron en comptoit jusqu'à six mille, dont il y avoit trois cent Jupiter : & Pline dit que le ciel se trouvoit plus peuplé de dieux que la terre ne l'estoit d'hommes. *Quamobrem major cælitum populus etiam quam hominum intelligi potest, cum singuli quisque ex semetipsis totidem deos faciunt.*

L. 2. ch. 7.

Cette multiplicité de dieux presque à l'infini, que l'Idolâtrie non seulement des villes & des nations entières, mais de chaque particulier avoit introduite dans le Paganisme, seroit sans doute une matière trop vaste pour une simple dissertation.

De cette idée si générale j'en ay détaché un seul sujet dans lequel je me suis renfermé. C'est concernant le culte que les Anciens ont rendu au dieu *Bonus Eventus*, le bon succès, que j'expliqueray suivant les preuves que j'en ay tirées de l'Histoire & des monuments antiques.

A considérer le mot d'*Eventus* par sa définition, c'est au rapport de Cicéron : *Exitus alicujus negotii in quo quæri solet, quod ex quaque re evenierit, eveniat, eventurum sit.* *Lib. 1. de Jur. vet.* De ce même événement qui produit en toutes choses l'incertitude, l'espérance, ou la joye, les Anciens par un motif de crainte ou d'intérêt ou de reconnoissance en firent un dieu avec le titre de *Bonus*. Ainsi l'on vit les divinités de la Bonne Déesse, de la Fortune, de l'Espérance, du Génie & du Destin, établies sous les titres de *Bona Dea*, *bona Fortuna*, *bona Spes*, *bono Genio*, *boni Fati*.

Le Bon Succès estoit principalement honoré par les laboureurs, afin de faire prospérer les moissons, & tous les autres biens de la terre, compris sous le nom d'*Eventus* par le poëte Manilius, en parlant des influences de certaines constellations :

Lib. 1. de Astron.

Eventus frugum varios & tempora dicunt.

Caton dans son Traité *De re Rustica* art. 142. donne une formule de la prière que l'on doit adresser aux dieux, & sur tout à Mars pour la prospérité des biens de la terre, & il se sert du mot *Evenire* : *Uti tu fruges frumenta, vineta, virgultaque grandire, beneque evenire sinas.*

Le Bon Succès estoit du nombre des douze dieux que l'on appelloit *Consentes*, c'est-à-dire, ceux qui estoient admis au conseil de Jupiter. C'est ce qu'on apprend de Varro, qui dès le commencement du même traité *De re Rustica*, invoque les douze dieux rustiques qui président à l'agriculture, au nombre desquels il met la déesse *Lympha* & le dieu *Bonus Eventus*, & il en rend cette raison : *Nec non etiam precor Lympham, ac Bonum Eventum, quoniam sine aqua omnis arida ac misera agricultura sine successu ac bono eventu frustratio est, non cultura.*

Liv. 4. Mé-
raux.

Mais l'on avoit aussi recours à ce dieu dans les occasions où il s'agissoit de quelque entreprise. Apulée raconte que dans le dessein de reprendre sa première forme, s'étant trouvé dans une vallée agréable & couverte d'ombrages épais, il apperceût un petit bois planté de rosiers, dont les fleurs éclatantes brilloient à ses yeux, & rendoient ce séjour digne de *Venus* & des *Graces*. Il fit dans ce moment des vœux à la joyeuse divinité qui préside aux heureux événements, pour se la rendre favorable, & il se transporta aussi-tôt vers ce lieu charmant avec la vitesse & la légèreté d'un cheval qui excelle à la course. *Jamque apud mea non usque quaque serina præcordia, Veneris & Gratiarum lucum illum arbitrabar, cujus inter opaca secreta, floris genialis regius nitor relucebat. Tunc invocato hilaro atque prospero Eventu; cursu me concito proripio, ut, Hercule, ipse sentirem non asinum me, verum etiam equum curulem nimia velocitate resectum.* En effet, après avoir décrit ses diverses aventures, & repris sa figure d'homme, il s'écrie sur la fin du xi. Livre, dans l'heureux changement

de sa fortune, qu'il attribua à la même divinité d'*Eventus*:
*Quidni! spiritu faventis Eventus, quæsticulo forensi nutrito,
 per patrocinia sermonis Romani.*

Pour justifier le culte que les Romains rendoient au Bon Succès, je dirai premièrement que ce dieu avoit un temple qui luy estoit consacré, & qui estoit situé dans la neuvième région de Rome, au rapport de P. Victor, & proche des Thermes d'Agrippa.

Ammian Marcellin fait mention de ce temple à la fin du xxix. livre, au sujet d'un fait historique qu'il rapporte. Sous l'Empire de Valentinien & de Valens il arriva dans Rome un furieux débordement des eaux du Tybre dont cet auteur fait une ample description. Ce fleuve se trouva tellement grossi par les pluies & par les rivières qu'il reçoit, que toute la ville en fut inondée, en sorte qu'elle ne parut qu'une plaine unie. Il n'y eût que les montagnes & les maisons les plus élevées qui furent exemptes de cette inondation. Les habitants se retirèrent sur le haut de ces montagnes & sur le sommet des édifices, & l'on fut obligé de leur porter des vivres dans des bateaux. Lorsque l'orage fut dissipé, & que le Tybre qui avoit rompu ses digues, eût repris son cours ordinaire, Claudius pour lors Préfet de la ville, employa tous ses soins pour réparer les désordres que ce déluge avoit causez : il reconstitua plusieurs antiquitez qui avoient esté détruites, entre autres il fit rebastir un grand portique attenant les bains d'Agrippa, & que l'on nommoit le portique de *Bonus Eventus*, parce que le temple consacré à cette divinité estoit dans son voisinage : *Instauravit vetera plurima, interque porticum excitavit ingentem lavacro Agrippæ contiguum Eventus Boni cognominatum ea re quod hujus nominis prope visitur templum.* Cet événement arriva en l'an 374. de N.S. C'est à l'occasion de ce passage que Lindebrosch dans ses notes sur Ammian Marcellin rapporte deux inscriptions antiques qui conviennent parfaitement à mon sujet, puisqu'elles font mention des vœux que l'on offroit au *Bon Succès*.

L'une de ces Inscriptions qui a été trouvée à Mayence
est conçue en ces termes :

RRO SALVTE
DD. NN.
SANCTISSIMORVM
IMPP.
BONO EVENTVI MIL
EXERCITVS. GS. MATER
NVS PERLETVS MIL.
LEG. VII. PR. P. F.
STRATOR.

L'autre Inscription, qui est du temps du haut Empire, a
été trouvée à Astigi ville d'Espagne dans la Bétique, &
qui est appelée présentement *Eceia*, située sur le fleuve de
Xénil autrefois nommé *Singulis* dans l'Andalousie, entre
Séville & Cordouë. C'est cette même ville, ancienne co-
lonie des Romains, surnommée *Augusta Firma*, citée par
Liv. 3. s. 1. Pline : *Singulis fluvius in Bætica Astigitanum coloniam al-*
luit cognomine Augustam Firmam. Elle est ainsi nommée
dans l'inscription dédiée au Bon Succès par une prestresse
de deux Impératrices Augustes, déifiées en mémoire des
jeux du Cirque célébrés pour honorer leur sacerdoce.

BONO EVENTVI
APONIA C. F. MONTANA.
SACERDOS DIVAR.
AVGVSTAR. COL. AVG. FIR
EDITIS
OB HONOREM SACERD
CIRCENSIBVS.

Ce n'étoit pas seulement en Italie, en Allemagne & dans l'Espagne que le *Bon Succés* estoit adoré, suivant les preuves que je viens de rapporter, il avoit aussi un culte particulier dans la Grèce. On peut juger que les Ephésiens luy avoient dédié un temple par une médaille Grecque de Salonine que cite M. Vaillant du cabinet de M. Foucault; elle représente au revers le dieu *Bonus eventus* de la même manière qu'il est figuré sur les médailles Romaines, avec cette légende, ΤΟ ΑΓΑΘΟΝ ΕΦΕΣΙΩΝ, qu'on explique par *Bonum*, id est, *Bonus eventus Ephesiorum*. P. 185. num.
Græc.
Edition
d'Amsterdam;

La même figure est représentée au revers d'une autre médaille Grecque de Géta du cabinet du Roy & frappée à Héraclée : ΗΡΑΚΛΕΙΑC ΕΝ ΠΟΝΤΩ, d'où l'on infère que le *Bon Succés* avoit aussi un temple dans cette ville au royaume de Pont. P. 117.

Outre les temples & les inscriptions dont j'ay parlé pour établir la preuve du culte rendu par les anciens au dieu *Bonus Eventus*, on luy avoit aussi élevé des statues dans Rome, où elles avoient esté apportées de Grèce.

Pline rapporte qu'entre les ouvrages célèbres que l'on voyoit à Rome de la main de Praxitèle, il y avoit deux statues dans le Capitole, l'une du Bon Succés, & l'autre de la Bonne Fortune: *Romæ Praxitelis opera sunt, Flora, Triptolemus, Ceres in hortis Servilianis, Boni Eventus, & Bonæ Fortunæ simulacrum in Capitolio*. L. 36. c. 8.

Mais Euphranor, autre fameux sculpteur Grec, contemporain de Praxitèle dans la 104. Olympiade, environ l'an 390. de Rome, duquel Pline parle avec éloge, & décrit les ouvrages, fit une autre statue du *Bon Succés*, qui d'une main tenoit une patère, pour marque de sa divinité, & de l'autre un épic de bled avec un pavot: *Hujus est simulacrum (Boni Eventus,) dextrâ pateram, sinistrâ spicam, ac papaver tenens*. L. 34. c. 8.

L'on peut dire que cette statue du *Bon Succés*, faite par Euphranor, a servi de modèle aux images qui en ont esté représentées sur les revers des médailles Impériales.

Grecques & Latines. En effet, sur celles du haut Empire jusqu'à Gallien, desquelles on a connoissance, ce dieu sous le titre de *Bonus Eventus*, *Bono Eventui*, *Eventus Augusti*, y est figuré de la même manière & avec les mêmes attributs que la statuë faite de la main d'Euphranor, c'est-à-dire, nuë, proche d'un autel, tenant d'une main une patère, & de l'autre des épis & des pavots : quelquefois avec très-peu de différence, comme une corbeille de fruits au lieu de la patère, ou une branche d'arbre garnie de fruits, de la manière qu'on le voit sur les médailles d'argent de Pescennius Niger, & de Julia Domna, rapportées par M. Patin.

In Thesaur.
num.

La première médaille sur le revers de laquelle j'ay remarqué cette divinité représentée, est celle de l'Empereur Galba. M. Vaillant qui la rapporte & qui l'explique dans ses *Præstantiora numismata*, l'attribuë à l'inclination que cet Empereur avoit pour l'agriculture, parce qu'il estoit né & avoit esté élevé à la campagne dans le bourg de Fondi, où il se plaisoit estant jeune. Cette explication paroît estre fondée sur le rapport du revers de cette médaille, avec les attributs du *Bonus eventus* qui y est représenté, & qui estoit en effet du nombre des dieux champestres, comme je l'ay remarqué.

Mais quelle apparence qu'on eût voulu, à l'âge où Galba fut proclamé Empereur à soixante-treize ans, rappeler le souvenir de sa première jeunesse & de son éducation ? A prendre la chose plus historiquement, je croirois que l'on a voulu, par le revers symbolique de celle de Galba, marquer son heureux avènement à l'Empire ; luy, que les Romains regardoient comme un sujet choisi par son seul mérite, & non par aucun droit de succession, puisque la race des Césars venoit d'estre éteinte dans la personne de Néron.

D'ailleurs la première nouvelle qui arriva à Galba en sept jours de Rome en Espagne, où il estoit, touchant la mort de Néron, & le choix du Sénat & du Peuple en sa

faveur , fut suivie presque aussi-tôt d'un événement singulier & très-heureux pour luy : car à peine eut-il pris le chemin de l'Italie , qu'il apprit la défaite de Nymphidius Sabinus Préfet du Prétoire à Rome , de Fontéius Capito lieutenant en Germanie , & de Claudius Macer lieutenant en Afrique , qui tous trois avoient excité des troubles dans l'Empire pour traverser Galba. C'est ce qu'on apprend de Suétone dans la vie de cet Empereur : *Supervenientibus ab urbe nuntiis , ut occisum Neronem , cunctosque in verba sua jurasse cognovit , depositâ legati , suscepit Cæsaris appellationem ; iterque ingressus est paludatus , nec prius usum togæ recuperavit quam oppressis , qui novas res moliebantur , Præfecto Prætorii Nymphidio Sabino Romæ , in Germania Fonteo Capitone , in Africa Clodio Macro legatis.*

En effet , les Romains qui ne songeoient alors qu'à faire leur cour à leur nouvel Empereur , regardèrent la défaite de ces trois concurrents comme une victoire glorieuse pour luy , & ils en consacrèrent la mémoire par une médaille particulière qui a pour légende , VICTORIA GALBÆ AUGUSTI , qui apparemment fut frappée par le même motif que celle de *Bonus Eventus*.

Ainsi l'on pourroit , en consultant l'Histoire éclaircie par les médailles , expliquer celles des autres Empereurs où le Bon Succès est représenté , comme n'ayant point esté faites d'une manière arbitraire & à l'aventure , à l'exemple de beaucoup d'autres , mais pour marquer quelque heureux événement arrivé ou à l'Empereur ou dans l'Empire.

C'est à Galba que je crois pouvoir attribuer une Médaille d'argent de mon cabinet qui est singulière. Elle a d'un costé la teste d'un homme âgé & sans barbe , avec ce mot BONI EVENTUS , & de l'autre deux mains jointes qui tiennent un Caducée au milieu de deux cornes d'Abondance , & au-dessous le mot PAX. N'auroit-on pas voulu , pour faire plus d'honneur à Galba , le représenter sous la figure & la teste de *Bonus Eventus* , par la ressemblance

qui se remarque entre les traits de son visage sur ses médailles, & ceux que l'on voit sur celle-cy ! Si l'on prétend que ce visage d'homme a un diadème & une coëffure de femme pour représenter le *Bon Succès*, cela ne seroit pas extraordinaire, puisque les anciens qui confondoient souvent les divinitez & leurs attributs, ont fait une Fortune barbuë, une Venus masle, & un Bacchus femelle.

Quoyqu'il en soit, Rome qui sembloit renaître après la mort de Néron devenu odieux par ses cruautés, ce qu'elle a marqué dans une Médaille de Galba par cette légende flatteuse, *ROMA RENASCENS* ; n'auroit-elle point par le revers de l'autre médaille donné un témoignage public de la tranquillité & de l'abondance qu'elle espéroit sous son regne !

Si l'on juge que cette médaille n'est pas de la beauté de celles qui se frappoient pour lors à Rome, on croira qu'elle peut avoir esté fabriquée en Espagne, d'où cet Empereur avoit esté appelé pour venir prendre possession de l'Empire; elle, qui partageoit avec Rome, & son inclination pour le mérite de Galba, & sa haine pour la mémoire de Néron.

Quatrième
Dialogue.

Pag. 303.

Ce qui paroît encore appuyer l'opinion que je viens d'avancer, est que l'on trouve les deux revers de *Boni Eventus* & de *Roma renascens* ensemble sur une même Médaille d'argent rapportée dans Antonius Augustinus & dans M. Patin, à la fin des Familles Romaines, que l'on ne peut rapporter qu'à Galba, pour lequel on a frappé ces deux mêmes types séparément.

Une autre médaille d'argent de pareille fabrique & que je possède, paroît avoir rapport au même sujet, & avoir esté frappée au même temps. Elle représente d'un costé une teste, qui a un diadème avec deux noms de divinitez, *Bonus Eventus, Felicitas*; de l'autre, *Pax P. R. populi Romani*, figurée par deux mains qui tiennent un Caducée.

L'on sçait que la Félicité avoit son temple dans Rome, comme le Bon Succès avoit le sien. Mais comment une même figure, ou une même teste, peut-elle stipuler pour deux

deux divinités ! Cela n'est pas ordinaire. Car on voit sur d'autres médailles de Galba , & sur celles de Vitellius , HONOS ET VIRTUS , ainsi que FORTUNA ET SPES sur une d'Adrien représentée par deux figures. Cependant l'autre manière n'est pas sans exemple , puisque j'ay une médaille de moyen bronze de Tite , où au revers il y a FIDES , FELICITAS , & une seule figure de femme tenant d'une main une corne d'Abondance , & de l'autre un Caducée.

Quoy-que j'aye réservé à expliquer historiquement les revers des médailles Impériales où le *Bon Succès* est représenté , je crois devoir parler icy de celles de Vespasien ; où cette figure gravée sur le même modèle de la statue du Capitole descrite dans Pline , a pour légende PACIS EVENTUM. Des trois qui sont rapportées dans Mezzabarbe , l'une a été frappée en l'an de N. S. 69. dans le même temps d'une autre où on lit , PACI ORBIS TERRARUM , citée par M. Spanheim , & lorsque Tite & Domitien furent déclarés Césars & Princes de la jeunesse.

La singularité de ces premières médailles consiste dans le mot neutre *eventum* , que l'on ne doit point croire estre à l'accusatif comme URBEM RESTITUTAM , JUNONEM , HERCULEM , MARTEM PROPUGNATOREM , au revers de Vitellius , de Julia Pia , de Gordien & de Postume ; ΘΕΑΝ ΚΑΛΑΖΟΜΕΝΗΝ , au revers d'une Médaille de Commode ; ΝΙΚΗΝ ΕΒΑΚΤΩΝ , sur celle de Faustine la jeune , frappée à Ancyre ; ce qui est commun chez les Grecs.

Dans le Commentaire de Louïs Vivés sur le 22. chap. du v. Livre de la Cité de Dieu de saint Augustin où on lit ce passage ; *Recolant igitur qui legerunt quam diuturna bella , quam variis eventibus , quam luctuosis cladibus , a veteribus sint gesta Romanis.* Vivés prétend avoir leû en quelque manuscrit *eventis* , au lieu de *eventibus* , ce qui est rare , dit-il , & douteux au sentiment de Laurent Valle.

Mais je m'étonne que l'un & l'autre ayent pû douter que le mot *eventum* neutre substantif ne fût de la bonne &

élégante Latinité. Cicéron l'a employé en plusieurs endroits de ses Epistres & de ses Oraisons. J'en rapporterai seulement trois passages. L'un est au commencement de l'oraison pour C. Rabirius Postumus en ces termes : *Neque enim cuiquam ejus consilium vehementius quam ipsi displicet, quanquam hoc plerumque facimus ut consilia eventis ponderemus.* On lit l'autre passage dans l'oraison contre Pilon ; où il luy dit : *An tu mihi, cui semper ita persuasum fuerit, non eventis, sed factis cujusque fortunam ponderari;* que la fortune ne se mesure pas sur les événements, mais sur les actions.

Le troisième passage se trouve dans la quatrième Epistre du neuvième livre à Atticus, où parlant de Pompée, dont Cicéron avoit suivi le party, il dit : *De Pompeio quid agam? cui plane (quid enim hoc negem!) succensui; semper enim causæ eventorum magis movent quam ipsa eventa.*

A l'autorité de Cicéron j'ajouterai celle du poëte Lucrèce dans son premier livre, où il veut prouver que le temps n'existe point par luy-mesme, mais par les choses qui arrivent. Il dit ensuite :

*Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa fuere,
Irrevocabilis abstulerit jam præterita atas.
Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis
Eventum dici poterit quodcumque erit actum.*

L. v. c. 30. Pline se sert du mesme mot en parlant d'Auguste, *Sunt & circa Divum Augustum eventa ejus digna memoratu.* Ces preuves jointes à celle des médailles de Vespasien, ne sont-elles pas décisives pour le mot *eventum* !

Après avoir expliqué par les monuments ce qui concerne la statuë entière du dieu *Bonus Eventus*, on reconnoist que c'estoit ordinairement celle d'un homme jeune, à en juger par sa teste seule, que l'on voit gravée avec un large diadème sur une médaille Consulaire de la famille Scribonia, rapportée dans Goltzius & dans M. Patin ; du costé de la teste on lit, B O N. E V E N T. L I B O : au revers on voit la figure du *Puteal*, dont le nom est au-

dessus & au bas celui de Scribonius. L'occasion se présente naturellement de dire quelque chose de cette médaille assez connue des antiquaires.

César dans ses Commentaires de la Guerre civile, Plutarque dans la vie de M. Antoine, & Dion, font mention de Libo, qui fut un des lieutenants généraux de Pompée. Lorsque César se fût rendu maître de Brunduse, d'où il transporta une partie de son armée dans l'Illyrie, il laissa dans cette ville le reste de ses troupes avec M. Antoine, pour attendre l'occasion de les faire aussi passer. Ce fut Libo, qui avec cinquante vaisseaux, s'opposa à ce dernier passage, & se saisit d'une île qui étoit à l'entrée du port de Brunduse; il tenta même le siège de cette place, il y eût plus d'un combat entre luy & M. Antoine. : mais enfin Libo fut contraint de se retirer, & de laisser le passage libre aux vaisseaux & aux soldats du party de César.

Liv. 3.

Liv. 41.

Ce Libo étoit apparemment le même que Lucius Scribonius Libo de la médaille dont il s'agit, où la teste de *Bonus Eventus* est représentée, & qui fut Consul avec M. Antoine en l'an de Rome 720. ainsi elle paroît avoir esté frappée dix ans après la mort de Jule César, dans le même temps qu'une médaille de M. Antoine où il est qualifié *Imperator Cos. iterum des. tertium III. Vir. Reip. constit.* ayant au revers un trophée sur une proue de navire. Antoine étoit pour lors dans la quatrième année du Triumvirat, qui avoit esté renouvelé pour cinq ans en 716. Ces deux médailles frappées en la même année sont rapportées dans Goltzius.

Fastes p.

125.

En l'an de Rome 487. il y eût un L. Julius Libo Consul, qui deux ans après que la monnoye d'argent fut fabriquée, sçavoir en 485. fit frapper pendant sa magistrature une médaille sous son nom, citée dans les mêmes Fastes de Goltzius, pag. 83. Lucius Scribonius Libo de l'autre médaille étoit peut-estre de la même famille; du moins c'est ce qu'on peut juger par la conformité du prénom & du surnom.

A l'égard de *Puteal*, c'étoit à Rome, selon l'opinion

M m m ij

de quelques auteurs, une espèce de petit édifice élevé, qui servoit de couverture à un puits, & qu'on avoit construit dans la place publique appelée *Forum Romanum*, au même endroit où auparavant le tonnerre estoit tombé. On sçait que les Romains avoient un grand soin dans ces occasions de purifier par des sacrifices les lieux qui avoient esté frappez du feu du ciel, & de les couvrir pour les en garantir dans la suite.

Près de ce puits couvert, nommé *Puteal*, estoit le tribunal où le Préteur rendoit la justice aux particuliers, & décidoit de certaines affaires qui se plaidoient devant luy :

*Horat. Ep.
XIX. lib. I.*

Forum Putealque Libonis

Mandabo siccis, adimam cantare severis.

dit Horace.

Et dans sa fixième Satire, livre second :

Ante secundam

Roscius orabat sibi adesses ad Puteal cras.

Peut-estre avoit-on représenté d'un costé de la médaille le *Bonus Eventus*, comme un dieu auquel les plaideurs ou leurs advocats avoient recours.

Mais ne pourroit-on pas expliquer autrement la figure du *Puteal*, telle qu'on la voit sur les médailles de Libo ? Ne seroit-ce pas plustot un autel de sacrifice, puisqu'il est entouré de festons avec de certains ornements sur les angles qui ressembtent à des *simpules*, ou autres instruments propres à ce sujet !

Il y a sur quelques-unes de ces mêmes médailles un marteau figuré au-dessous de l'autel, ce qui est une marque de sacrifice ou d'immolation. Sur d'autres on voit un foudre qui désigne le motif pour lequel on avoit consacré cet autel, en mémoire du feu du ciel qui estoit tombé autrefois dans ce lieu ; & les branches de laurier qui l'entourent en

font encore une preuve, parce que cet arbre, ou ses feüilles préservent de la foudre, au rapport de Pline. De-là vient que Tibere, qui craignoit extraordinairement le tonnerre, ne manquoit jamais de ceindre sa teste d'une couronne de laurier, lorsque le ciel menaçoit de quelque orage. C'est le témoignage qu'en rend Suétone dans sa vie : *Tonitrua præter modum expavescebat, & turbatiore cælo nunquam non coronam lauream capite gestavit, quod fulmine afflari negetur id genus frondis.*

L. xv. c. 30.

Quoyqu'il en soit, il falloit que ce *Puteal* fût d'une origine bien ancienne, si on en juge parce que nous apprennent Cicéron & Valere Maxime. Attius Névius, qui vivoit du temps des roys de Rome, passoit pour estre habile dans l'art de deviner. Tarquin l'ancien voulant un jour l'éprouver, le consulta pour sçavoir si ce qui luy venoit en pensée dans le moment pourroit s'exécuter. Névius luy ayant répondu sur un ton affirmatif, Tarquin luy dit, croyant le surprendre, qu'il avoit pensé, si avec un rasoir on pouvoit couper une pierre à aiguïser. Aussi-tost Névius en fit l'expérience, & en présence du roy & du peuple assemblé dans la place publique, on apporta cette pierre qu'il coupa & sépara avec un rasoir. Depuis ce temps le roy prit grande confiance en Névius, & eût toujours recours à luy dans les affaires importantes où il falloit consulter les Auspices. Pour conserver la mémoire de cet événement, nous avons, dit l'Orateur, appris par tradition que l'on avoit pris soin de cacher sous terre dans la mesme place publique & la pierre & le rasoir, & qu'on avoit couvert ce lieu de cette espèce d'autel nommé *Puteal* : *Cotem autem illam & novaculam defossam in Comitio supraque impositum Puteal accepimus.*

*Lib. de Divin.
V. M. c. 6.*

Il y a apparence que l'un des ancestres de Scribonius Libo l'avoit réparé, & que luy-mesme avoit esté l'un de ces Préteurs qui y rendoient la justice. L'on peut croire encore que le dieu *Bonus Eventus* estoit son dieu tutélaire,

ou celui de sa famille. C'est ce qui m'a donné occasion d'expliquer sa médaille.

Vespasien.

Après Galba, le premier monument qui fasse mention du Bon Succès, est la Médaille de Vespasien en argent, citée par Mezzabarbe, IMP. CAESAR VESPASIANUS, avec la figure de *Bonus Eventus* au revers, telle qu'elle est dépeinte dans Pline, & pour légende PACIS EVENTUM, qui a pû estre employé au neutre & au nominatif, conformément à la meilleure Latinité, ainsi que je l'ay montré par plusieurs autoritez.

M. Vaillant, suivant toujours sa première idée, explique ce revers en l'attribuant à l'effet ordinaire de la paix, qui est de procurer la culture des terres & l'abondance des moissons. Il est vray que selon Varron, que j'ay cité, le dieu *Bonus Eventus* estoit communément celui des laboureurs. Dans les premiers temps de la République, & avant que les Romains eussent porté la guerre, & étendu leurs conquestes hors de l'Italie, ce peuple n'estoit occupé que du soin de l'agriculture, & rendoit par tout un culte particulier au dieu *Bonus Eventus*, dont les statues faites par les mains de Praxitèle & d'Euphranor, fameux sculpteurs Grecs, contemporains d'Alexandre, estoient conservées dans le Capitole. Mais dans la suite, & sur tout sous les Empereurs, à mesure que d'un costé la puissance & les richesses des Romains augmentoient leur luxe, & que de l'autre la superstition & la flatterie multiplioient leurs divinitez à l'infini, celle de *Bonus Eventus*, jusqu'alors rustique & champêtre, devint plus importante, & pour ainsi dire, une divinité de ville. Elle eût un culte plus estendu, un temple & des autels dans Rome, & elle fut au nombre de celles que les monétaires représentèrent sur les médailles. Ainsi la monnoye qui fut frappée au commencement du regne de Vespasien, désigna la joye qu'eût le peuple Romain de voir que ce prince, qui s'estoit acquis une haute réputation dans les guerres où il avoit commandé, & dans le temps que l'Empire estoit divisé par les

factious d'Othon & de Vitellius, fust proclamé Empereur dans Alexandrie ; ce qui arriva en l'an 822. de la fondation de Rome. On vit pour lors la tranquillité succéder aux troubles , après la défaite des deux concurrents qui estoient incapables de gouverner , *Interfecto Vitellio* , dit Tacite , *bellum magis desierat quam pax exeperat*. Ce fut dans cette même année que l'on frappa deux autres médailles avec les revers , *PACI ORBIS TERRARUM* , & *PACI AUGUSTI* , & qu'après que Vespasien fut déclaré Auguste , Tite & Domitien ses deux fils eurent le titre de Césars & de Princes de la jeunesse. Ces titres qui leur asseûroient une succession à l'Empire , confirmèrent dans l'esprit des peuples l'espérance d'un regne tranquille & d'une paix durable.

Cette année fut encore remarquable par un événement des plus heureux. L'Italie avoit esté si agitée par des troubles domestiques , & par les partialitez qu'avoit causées la guerre d'Othon & de Vitellius , que Rome se trouvoit épuisée de ses secours les plus nécessaires ; en sorte que , suivant le témoignage des auteurs , il ne restoit plus de bleds dans les greniers publics que pour dix jours. Vespasien attentif à des besoins si pressants , y apporta un prompt remède par le soin qu'il prit de faire venir dans une saison très-contraire un grand nombre de vaisseaux chargez de bleds pour la ville de Rome. C'est ce qui est rapporté expressément par Tacite : *Celerimas navium frumento onustas sævo adhuc mari committit : quippe tanto discrimine urbs nutabat , ut decem haud amplius dierum frumentum in horreis fuerit , cum à Vespasiano commeatus subvenire*. On conserva le souvenir d'une prévoyance si utile , par une médaille qui fut frappée à ce sujet avec le type & la légende de *ANNOŒ* , qui a rapport avec celle de *Pacis Eventum* , & la divinité de *Bonus Eventus*.

Ce qui acheve de justifier l'heureux succès arrivé dans l'Empire , & marqué par la médaille de *PACIS EVENTUM* , c'est que dans le temps que Vespasien bastit le temple fa-

L. 7. c. 9.

meux de la Paix , après avoir triomphé de la Judée avec son fils , nous apprenons d'Orose que celui de Janus fut fermé pour la sixième fois : *Omni bus bellis ac tumultibus domi forisque compressis , pacem totius orbis pronuntiaverunt , & Janum Geminum obseratis cohiberi claustris , sextò demùm ipsi post Urbem conditam censuerunt.* Cette remarque historique a été observée par Onuphre dans ses Fastes.

Tite.

Il y a deux médailles de Tite , l'une de moyen bronze , & l'autre en or , avec le type de *Bonus Eventus*. Celle-cy du cabinet du Duc d'Arſchot a été frappée dans le second Consulat de Tite , en l'an 825. de Rome. Ce fut alors qu'il triompha dans Rome avec Vespasien , & qu'il receut la qualité d'*Imperator* pour la 4. fois avec la Puissance Tribunitienne & le titre de Souverain Pontife , ainsi qu'il est marqué dans cette médaille. Ces honneurs attachez à la personne de ce jeune prince , qui partageoit l'autorité souveraine avec Vespasien , joints au plaisir que l'on eût de voir le père & le fils ensemble triompher en un même jour , parurent aux yeux du peuple Romain une nouveauté singulière , & qui méritoit un monument public pour marquer un si agréable événement , *Bonus Eventus*.

L'autre médaille rapportée par Mezzabarbe fut frappée après la mort de Vespasien. Tite estoit Consul pour la 7. fois , *Imperator* pour la 14. & dans la 8. année de sa puissance Tribunitienne. Il ne regna seul que deux ans deux mois & vingt jours , selon le témoignage de Dion.

L'année qui précéda celle de sa mort fut remarquable par les spectacles magnifiques que cet Empereur donna au peuple dans l'Amphithéâtre qu'il avoit achevé , & que Vespasien avoit commencé à bastir dans Rome , où l'on en voit encore aujourd'huy une partie , que le temps n'a pû détruire.

L. 11.

Ces spectacles , que Dion décrit fort au long , durèrent l'espace de cent jours , & furent accompagnés d'une libéralité assez singulière. Tite prit plaisir de l'endroit élevé de l'Amphithéâtre où il estoit placé , de jeter luy-même &
de

de distribuer au peuple une grande quantité de petites boules de bois : σφύραια γὰρ ξύλινα μικρὰ ἀνωθεν εἰς τὸ θέατρον ἑρρίπτην σωβόλων ἔχοντα , &c. Sur chacune de ces boules estoit la marque de quelque présent , comme de vases d'or ou d'argent , d'esclaves , d'attelage de chevaux , & autres choses. Celuy auquel l'une de ces boules tomboit en partage , alloit recevoir le don qu'elle contenoit des mains de l'officier que l'Empereur avoit préposé pour délivrer ce qui estoit écheû à chaque particulier.

Cette joye publique fut d'autant plus sensible au peuple , qu'elle avoit succédé à un temps d'affliction & de calamité. L'embratement du mont Vésuve , dont l'histoire fait mention , avoit désolé les villes de Naple & de Nole , & toute la Campanie ; & lorsque pour en réparer les désordres , l'Empereur non seulement y envoya deux personages Consulaires , mais se transporta luy-mesme sur les lieux , Rome fut affligée d'un grand incendie , qui en trois jours & en trois nuits consuma le Capitole , le Panthéon , la bibliothèque d'Auguste , le théâtre de Pompée , & plusieurs autres édifices considérables. Suétone ajoute encore à tant de malheurs une contagion la plus funeste qui eût jamais esté dans Rome.

Après de si tristes événements , que pour réparer Tite n'épargna ni soins ni dépenses , agissant non seulement en prince , mais en père : *Non modo principis sollicitudinem , sed & parentis affectum unicuique præstitit* : que pouvoit il arriver de plus favorable & de plus consolant aux Romains , que de voir effacer de leur souvenir l'idée de tant de maux passés par des spectacles & des jeux publics , & par les Libéralitez du Prince , auquel ils attribuèrent tout le succès d'un si heureux changement : *Bonus Eventus Augusti*.

Je passe sous silence une autre médaille du même Empereur citée par Mezzabarbe , dont le revers représente une femme debout appuyée sur un cippe , tenant d'une main une lance en travers , & de l'autre un poignard avec ces mots : *BONUS EVENTUS*. Il ya si peu de rapport entre le ty-

pe & la légende , que je ne doute pas que cette médaille ne soit du nombre de celles qui se trouvent fausses dans le recueil de cet antiquaire , ou qui ont été mal décrites par les curieux dont il recevoit les desseins.

Trajan .

Après Tite se trouve une médaille de l'Empereur Trajan avec le type de *Bonus Eventus*. Il y a du côté de la teste, IMP. CÆSAR NERVA TRAJANUS AUG. GERM. DACICUS P. M. TR. P. IX. IMP. V. COS. V. P. P. & sur le revers S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI. Occo, qui la rapporte, ne s'est point trompé dans l'explication du type, quoy-que le mot de *Bonus Eventus* n'y soit pas employé. Mezzabarbe au contraire a pris cette divinité pour celle du Génie, qu'il n'a pas dû confondre avec l'autre ; les attributs, qui distinguent celle-cy, n'étant pas les mêmes que ceux du Génie. On le dépeint ordinairement à moitié nud avec une draperie, tenant d'une main une corne d'Abondance, de l'autre une *patère*, quelquefois une espèce de boisseau sur la teste, sur tout dans les médailles du bas Empire.

Ainsi sur tous les revers des médailles où se trouve la figure d'un homme nud , qui tient d'une main une *patère*, & de l'autre des épis, quelquefois avec des pavots , on doit toujours la prendre pour celle du *Bonus Eventus* ; suivant le modèle de la statuë placée dans le Capitole , & apportée de la Grèce à Rome. Cette observation nouvelle, sans être considérable, ne laissera pas d'intéresser les antiquaires.

Pour revenir à l'explication de la médaille de Trajan ; ce fut dans son 5. Consulat qu'elle désigne, qu'il triompha pour la seconde fois des Daces. Après avoir vaincu & entièrement défait Décebale Roy de ces peuples , il prit le titre d'*Imperator* pour la 5. fois dans la neuvième année de sa puissance Tribunitienne ; & cette année tombe en la 858. de la fondation de Rome. Cette victoire complète remportée sur les Daces, dont le royaume fut réduit en province Romaine, est décrite au long par Dion. Ce

L. 68.

fut à l'occasion d'un succès si avantageux pour l'Empire, que Trajan donna au peuple divers spectacles pendant cent vingt-trois jours. On remarque qu'il y eût dix mille gladiateurs qui combattirent, & jusqu'à mille bestes égorgées; chose qui paroistroit incroyable, si l'on ne sçavoit par l'histoire même, quelle estoit la complaisance aveugle des Empereurs pour satisfaire les Romains sur ces sortes de spectacles sanglants, que le poëte Prudence a appellez *tristes* :

Amphitheatralis spectacula tristia pompæ.

La joye que l'on conçût de la conquête des Daces avoit encore esté augmentée par celle de l'Arabie Petrée, soumise à l'Empire par Aulus Cornelius Palma, qui estoit pour lors gouverneur de Syrie.

Une autre médaille avec le même revers se trouve avoir esté frappée sous le 6. Consulat de Trajan dans la 15. année de son regne. Cet Empereur estoit parti pour son expédition d'Orient, dans le dessein de soumettre les Parthes; & il venoit tout récemment de joindre à l'Empire l'Arménie & la Mésopotamie, qu'il avoit réduites en provinces; dont nous avons un très beau monument sur une médaille de grand bronze.

Ce fut sans doute en revenant de ces conquêtes, qui avoient produit de si grands avantages, que la médaille fut frappée dans le 6. Consulat de Trajan avec le type de *Bonus Eventus*, ainsi que sur la médaille précédente, où le nom de cette divinité n'est point exprimé. C'est ce qui a trompé Mezzabarbe & Jacque de Bie * qui n'ont point connu cette figure, & n'ont pas fait attention à celle qui est décrite par Plin, ainsi que je l'ay rapporté, & qui est représentée sur les médailles, où le mot *Bonus Eventus*, avec un type semblable, est employé.

* Médailles
du Cabinet
du Duc
d'Arfehorth.

Cette même divinité se voit sur une médaille d'Hadrien en argent, avec cette légende au revers. P. M. T R. P. Cos. III. L'on sçait que lorsqu'il parvint à l'Empire, il exerçoit son second Consulat, qu'il avoit obtenu dès le

Hadrien.

vivant même de Trajan par le crédit de Plotine. Le 3.^e Consulat suivit immédiatement le second; il ne le tint que quatre mois, & il ne prit plus le Consulat dans la suite. Ainsi il faut consulter l'histoire pour déterminer ce qui avoit donné occasion de marquer sur cette médaille, quel avoit esté le succès le plus favorable arrivé dans les premières années du regne d'Hadrien.

A peine se fut-il mis en possession de l'autorité souveraine, qu'il donna toute son application à conserver la paix & la tranquillité dans l'estenduë de l'Empire Romain : *Adeptus imperium, dit Spartien, ad priscum se statim morem instituit, & tenendæ per orbem terrarum paci operam impendit.* Mais dans la seconde & la troisième année de son empire aucun événement ne parut plus heureux pour Rome & pour toute l'Italie, que la remise considérable & générale qu'il fit de tout ce qui estoit dû au Fisco & au trésor impérial par les particuliers, tant de Rome que de l'Italie & des autres provinces. Il brûla dans la place publique de Trajan les obligations & les mémoires de toutes les dettes dont il accordoit les décharges, afin que les débiteurs n'en pussent estre recherchez à l'avenir. Ce fait mémorable est rapporté par Spartien : *Ad colligendam gratiam nihil prætermittens, infinitam pecuniam, quæ Fisco debebatur privatis debitoribus in Urbe atque in Italia, in provinciis vero etiam ex reliquiis ingentes summas remisit, syngraphis in foro Divi Trajani, quò magis securitas omnibus roboraretur, incensis.* On consacra la mémoire d'une libéralité si peu ordinaire par une médaille de grand bronze, qui a pour légende au revers, RELIQUA VETERA HS. NOVIÆ MILL. ABOLITA, & qui représente l'Empereur lui-même qui met le feu avec un flambeau à un amas de titres & de cédules. Saumaïse dans ses notes sur Spartien rapporte une belle Inscription sur ce sujet conçûe en ces termes : NUMINIBUS DEORUM AUG. JOVI MAX. AEDEM VOIO SUSCEPTO Q. LEPIDUS M. F. M. CURIUS M. F. COSS. III. S. P. Q. R. IMP. CÆS.

DIVI TRAIANI PARTHICI F. D. NERVAE, N. TRAIANO
HADRIANO AUG. PONT. MAX. TRIB. POT. II.
COS. II. QUOD UNUS OMNIUM PRINCIPUM ET
SOLUS REMITTENDO SESTERTIUM NOVIES MILLIES
DEBITUM FISCO NON PRAESENTES MODO, SED ET
POSTEROS SUOS PRAESTITIT HAC LIBERALITATE
SECUROS. Le ſujet d'une Inſcription ſi magnifique deûë
par reconnoiſſance aux bontez de l'Empereur, pouvoit-
il n'être pas attribué également au *Bono Eventui*, repré-
ſenté ſur ſa médaille, qui peut encore marquer un autre
événement.

Hadrien fut un prince pacifique. Il ſe vantoit luy-meſme,
au rapport d'Aurelius Victor, qu'il avoit fait plus de con-
queſtes par la douceur du repos, que les autres par la force
des armes : *Jaſtabat palam plus ſe otio adeptum quam
armis ceteros*. Néanmoins il fut obligé de marcher en per-
ſonne contre les Sarmates, qui troubloient l'Empire avec
les Roxolans; il alla dans la Méſie après y avoir envoyé
ſon armée, il ſoumit ces peuples rebelles, & fit la paix
avec le roi des Roxolans, *audito tumultu*, dit Spartien :
*Sarmatorum & Roxolanorum præmiſſis exercitibus Moëſiam
petiit, cum rege Roxolanorum pacem composuit*. Cette
guerre fut la ſeule que fit Hadrien pendant tout ſon regne,
& elle arriva dans ſon troiſième Conſulat marqué ſur la mé-
daille où le *Bonus Eventus* eſt repréſenté.

Il ſe trouve trois médailles de cette divinité ſous An-
tonin. Une dans ſon deuxième, & deux dans ſon troi-
ſième Conſulat. L'époque de la première de moyen bronze
qui eſt de mon cabinet, tombe dans l'année 892. de la fon-
dation de Rome, & elle a au revers *BONO EVENTUI*. Ce
fut dans cette année qu'Antonin donna ſa fille Fauſtine en
mariage à Marc Aurèle; & pour lors Marc Aurèle eſtant
désigné Conſul avec luy, prit le titre de Céſar. Ce qui ar-
riva de remarquable en meſme temps, fut qu'Antonin
donna un roi aux Quades, peuples de la Germanie, & un
autre aux Arméniens. Ce dernier fait n'eſt rapporté par

Antonin.

aucun historien, & la mémoire ne s'en est conservée que par une médaille de grand bronze, qui nous instruit de cette particularité par son type & sa légende : REX AR-MENIIS DATUS.

Les deux autres médailles de ce même prince avec *Boni Eventus*, & *bono Eventui*, frappées pendant son troisième consulat, sont rapportées par Mezzabarbe. Durant vingt-trois ans que cet Empereur a régné, il n'a jamais fait la guerre en personne, mais seulement par ses généraux. Il rechercha, il désira toujours la paix, aimant mieux, disoit-il, comme Scipion, Conserver un citoyen, que tuer mille ennemis : *Malle se civem servare, quam mille hostes occidere*, au rapport de Capitolin. Mais il fut contraint en divers temps de réprimer les révoltes des Maures, des Germains, des Alains, des Daces, & de plusieurs autres nations. Et dans son troisième Consulat il triompha des Brigantes, peuples de la grande Bretagne, qui s'étoient emparés des pays sujets aux Romains. Il les soumit par Lollius Urbicus gouverneur de la province : *Britannos per Lollium Urbicum legatum vicit, alio muro cespitatio submotis barbaris ducto*. On voit par ce passage qu'Antonin, pour empêcher dans la suite ces peuples barbares d'entrer sur les terres des Romains, fit faire un nouveau mur de séparation qui étoit de gazon, en relevant celui qu'Hadrien avoit construit de son temps pour le même sujet.

Après cette victoire Antonin prit le titre de *Britannicus*, & il triompha dans Rome accompagné sur un même char de Marc Aurèle & de L. Vérus ses deux fils, le premier adopté par luy-même, & l'autre par Marc Aurèle. La mémoire de ce spectacle qui promettoit un si heureux succès pour l'Empire, fut consacrée par une médaille d'or frappée à cet effet, & dans le même temps apparemment que celle de bronze de *Bono Eventui*.

Après la mort de Marc Aurèle, Commode donna d'abord de grandes espérances de son gouvernement ; ayant commencé par distribuer de grandes largesses aux

foldats en Allemagne , sur les bords du Danube où il estoit pour lors. Il fit la paix avec les Allemans , les Marcomans & les Quades , & revint à Rome en diligence. Ce fut dans ce temps-là que le Sénat luy donna le surnom de PIUS, qu'il ajouta à celui d'Antoninus, & il prit le titre d'*IMPERATOR* pour la quatrième fois. Hérodien fait une ample description de la manière dont Commode fut reçu comme en triomphe dans Rome , avec les acclamations de tout le peuple , qui répandit sur sa personne & sur son chemin des couronnes & des guirlandes de fleurs. Cette circonstance éclatante ne pouvoit manquer de donner occasion à la médaille de moyen bronze , que m'a communiquée M. Valois. Elle a du costé de la teste , M. COMMODUS ANTONINUS PIUS AUGUSTUS : au revers , P. M. TR. P. VII. IMP. IIII. COS. III. & le type du dieu *Bonus Eventus*.

Les Antiquaires * rapportent une Médaille d'argent de Pescennius Niger, IMP. CAESAR C. PESCENNIUS NIGER JUSTUS AUG. du costé de la teste , au revers BONI EVENTUS. Il est vray que les monétaires , alors assez occupez par les changements de la monnoye qu'il falloit frapper dans un temps où l'Empire estoit divisé par des factions , & occupé par des Empereurs presque aussitôt détruits que reconnus , ne firent pas attention à représenter sur cette médaille la figure nuë de *Bonus Eventus* , comme elle l'avoit esté sur celles des Empereurs précédents , & sur le modèle de la statuë du Capitole. Car celle de la médaille de Pescennius , qui est la seule peut-estre qui se trouve ainsi , est vêtue d'une longue robe , mais avec les mêmes attributs de *Bonus Eventus* , c'est-à-dire , tenant d'une main des épis avec des pavots , de l'autre une *patera*. Quoy qu'il en soit , pour entrer dans l'idée de ces monétaires , du moins par rapport à la légende , on remarquera qu'après la mort de Pertinax , que tout le peuple Romain avoit regretté comme un bon prince , & celle de Julien , qui s'estoit rendu méprisable par la manière odieuse

Pescennius
Niger.
* Patin. in
Thesuro.

dont il avoit acquis l'Empire; il ne pouvoit rien arriver de plus heureux que le choix que l'on fit de Pescennius, qui dans son gouvernement de Syrie s'étoit fait aimer des peuples, & qui fut proclamé Auguste par ceux d'Antioche, & du consentement de tout l'Orient, lequel fut suivi de celui du Sénat & du peuple Romain.

Sévère.

Septime Sévère s'étant rendu maître de Rome & de l'Italie, & ayant établi ses créatures dans les postes les plus importants, il prit le surnom de *Pertinax* avec les titres d'Auguste & de Souverain Pontife, & la puissance Tribunitienne. Ceux de son parti, fondez sur l'estime qu'il s'étoit acquise par les armes & par la défaite de ses concurrents, ne manquèrent pas dans la première année de son regne de le féliciter par les monnoyes que l'on fit frapper avec le type de *boni Eventus*.

Julia Pia.

Il y eût une autre médaille frappée l'année suivante, Sévère étant Consul pour la seconde fois avec Clodius Albinus alors César. Ce fut cette année qui fut favorable à Sévère par la double victoire qu'il obtint sur Pescennius, & dans laquelle il prit le titre d'*Imperator* pour la troisième & la quatrième fois.

On trouve une médaille de Julie sa femme, ayant au revers la légende *Boni Eventus*, & la figure de cette divinité. Patin, qui la rapporte dans son Trésor, croit que c'est une erreur des monétaires, qui ont attribué à cette princesse un des revers des monnoyes de Septime Sévère. Mais pourquoy ne pas croire que ce fut avec dessein, & pour flatter Julie que l'on avoit représenté sur sa médaille la divinité de *Bonus Eventus* ! On luy avoit prédit dans son horoscope qu'elle seroit femme d'un souverain. L'accomplissement de cette prédiction ne pût-il pas paroître un motif assez plausible, pour en consacrer la mémoire par un monument public en faveur de Julie, que l'on avoit flattée d'ailleurs sur d'autres monnoyes des titres de mère des Dieux, du Sénat, de la Patrie & des Armées.

Septime Sévère, dans la 6. année de son regne, fit accorder par le Sénat la puissance Tribunitienne à Caracalle.

calles alors âgé d'onze ans , qui eût peu de temps après le titre d'Auguste. Dans cette année Sévère partit pour l'expédition contre les Parthes , accompagné de Caracalle & de Géta. Il prit la ville de Ctésiphon , qui luy mérita le titre d'*Imperator* pour la dixième fois , & celui de *Parthicus Maximus*.

Spartien qui rapporte cette expédition, remarque qu'après la prise de Ctésiphon , les soldats Romains , pour témoigner leur joye , & faire leur cour à l'Empereur , appellèrent dans leurs acclamations Caracalle son collègue à l'Empire , & donnèrent le titre de César à Géta : *Ob hoc filium ejus Bassianum Antoninum , qui Caesar appellatus jam fuerat , participem Imperii dixerunt milites ; Getam quoque minorem filium dixerunt*. Ce succès que l'Empereur eût contre les Parthes , & la déclaration de Caracalle pour son collègue , & de Géta pour César , acceptée avec tant d'applaudissemens par son armée, donnèrent sans doute occasion aux deux médailles frappées dans Rome à leur coin , avec le type & la légende de *Bonus Eventus*.

Caracalle & Géta.

Il y en a deux particulières de Géta rapportées par Mezzabarbe , dont il n'explique pas la figure qui est au revers , parce qu'elle est sans la légende ordinaire. Dans la première médaille Géta n'est que César , dans l'autre il est Auguste , Consul pour la deuxième fois & dans la seconde année de sa puissance Tribunitienne. Elles furent frappées dans le temps que Sévère estoit en Angleterre dans les années 962. & 963. de la fondation de Rome , qui répondent au second Consulat de Géta ; lorsqu'après avoir soumis les Calédoniens , il partagea la gloire de cette conquête avec ce jeune prince , en joignant au titre d'Auguste les surnoms de *Pius* & de *Britannicus*.

De toutes les médailles citées par les antiquaires , ou que l'on trouve dans les cabinets , sur lesquelles le *Bonus*

Gallien.

Eventus est représenté , il ne reste plus que celles de Gallien en argent & en petit brouze. Par les époques mar-

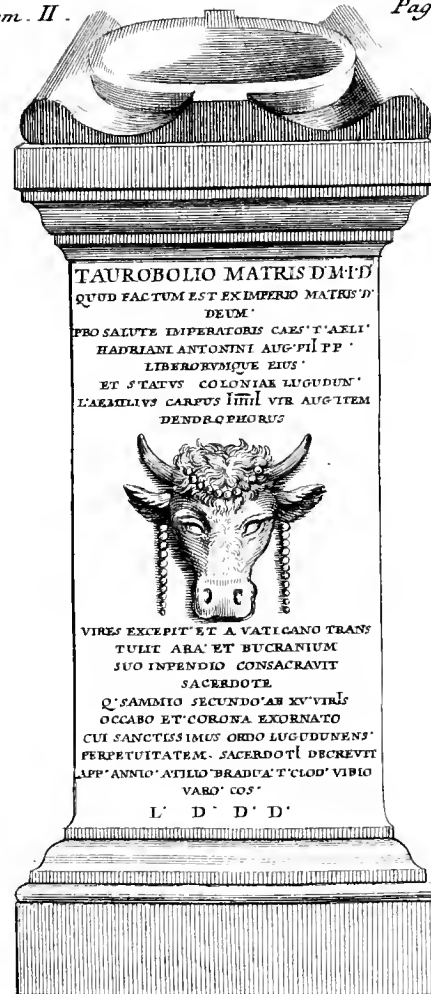
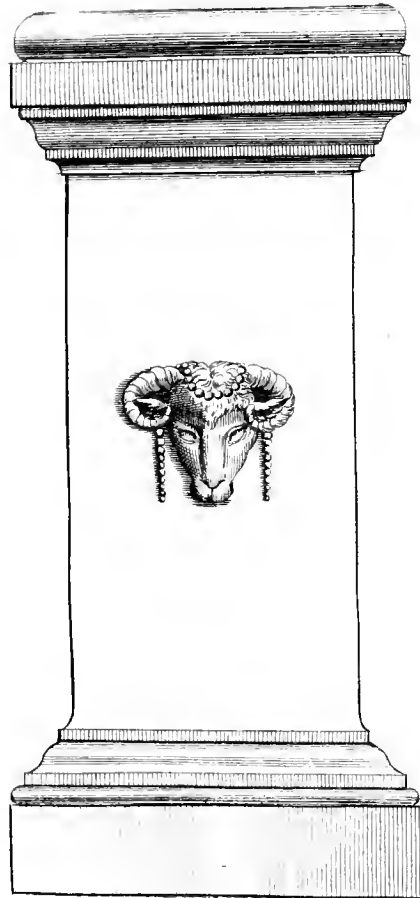
Dans Mezzabarbe.

la sixième année de sa puissance Tribunitienne. Ce fut dans ce temps que l'Illyrie, province Romaine, fut exposée aux courtes & aux ravages des Sarmates. Elle eût recours à Ingenuus, qui commandoit dans la province. Ce général profitant de cette conjoncture, se fit proclamer Auguste, & fut reconnu par les légions de la Mésie, & par les peuples de cette contrée. Sur la nouvelle que Gallien reçût de cette révolte, il accourut promptement de Rome en Illyrie, & tel que Trébellius Pollio le dépeint : *Velox, furibundus, ferox, vehemens, crudelis* ; il livra la bataille à Ingenuus, le défit & le tua : *Ingennum conflictu habito vicit, atque occiso in omnes Moësiacos, tam milites quam cives asperimè sæviit*. Gallien, qui usa de sa victoire en tyran, se rendit odieux en cette occasion, & en plusieurs autres au peuple Romain. Néanmoins comme la flatterie & la complaisance aveugle de ce peuple pour luy, eurent le plus de part à tous les titres pompeux qu'on luy donna sur ses monnoyes, dont le nombre fut considérable pendant son regne. On ne manqua pas de luy attribuer la gloire de la défaite d'*Ingenuus*, comme un succès très-favorable pour l'Empire, par le type de **BONUS EVENTUS AUGUSTI**.

Enfin, si le culte & les attributs de cette divinité, reconnuë dans Rome dès le temps de la République & sous les Empereurs jusqu'à Gallien, ont esté suffisamment justifiés par les monuments & par les autoritez que j'ay rapportées, c'est ainsi que par le secours mutuel que se prestent l'Histoire & la Médaille, on peut juger également des avantages & de l'utilité de l'une & de l'autre.

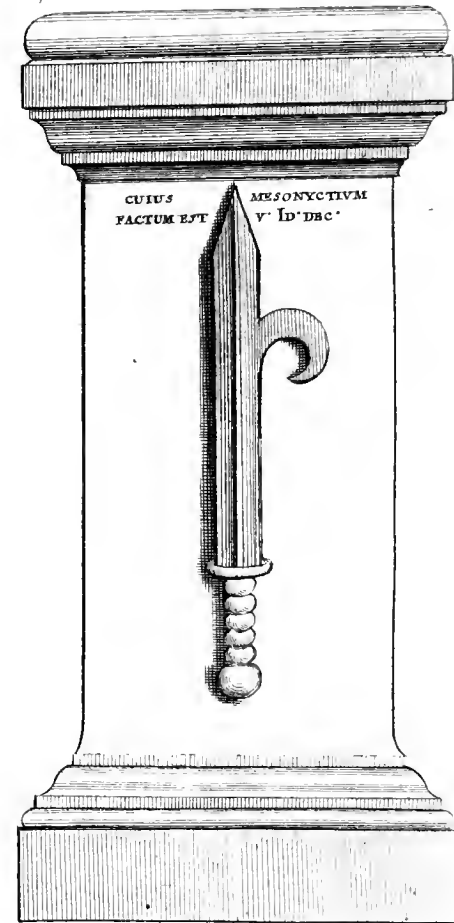


FACE GAUCHE.



Echelle

FACE DROITE.



E X P L I C A T I O N

D'UNE INSCRIPTION ANTIQUE,

Où sont décrites les particularitez des Sacrifices appellez
TAUROBOLES.

Par M. DE BOZE.

SI c'est un mérite parmi les Antiquaires d'annoncer la découverte de quelque ancien monument, & d'en donner la première explication, rien ne doit estre plus agréable que d'y trouver tout à la fois la grace de la nouveauté & le sujet d'une infinité de remarques aussi utiles que curieuses. Telle est l'inscription que j'expose aux yeux de la Compagnie. Il y a près d'un mois * qu'on la déterra à Lyon dans cet endroit de la haute & ancienne ville qu'on nomme *FOURVIERES*, *Forum vetus*, selon quelques-uns, & selon d'autres, *Forum Veneris*. C'est sur cette montagne que Lyon estoit basti, avant qu'il eût esté détruit & consumé en une seule nuit sous l'Empire de Néron, par un incendie extraordinaire, dont on ne trouve pas d'autre exemple dans l'Histoire profane, & qui fit dire à Sénèque : *Una nox interfuit inter urbem maximam & nullam*. On y voit encore des restes de sa splendeur, & l'on ne sçauroit presque y creuser que l'on n'y trouve quelque antiquaille. Je me fers de ce mot, parce qu'une partie de la colline en a retenu le nom.

* En Decembre 1704.

Epist. 95.
ad Lucil.

Il est aisé de juger par le dessein que je donne de ce monument & par l'Inscription qui y est gravée, que c'est un autel consacré à Cybèle, à l'occasion d'un sacrifice qu'on nommoit *Taurobole*, & qui estoit particulier à cette Divinité. Cet autel, qui est d'une seule pierre, a quatre pieds

Q. c c ij

& demy de hauteur, quinze à seize pouces de largeur entre la base & la corniche, & à peu près autant d'épaisseur. Le dessus est creusé en forme de bassin de la profondeur d'un pouce. C'est là qu'on allumoit le feu sacré qui servoit à brûler l'encens, ou quelque partie de la victime.

On voit sur la première face une teste de taureau orné d'une guirlande de grains, qui passant du front entre les cornes, se distribue des deux costez en manière de festons. Ce bas relief qui paroist de bonne main, partage l'Inscription, qui est aussi parfaitement bien disposée dessus & dessous. Elle est conçüe en ces termes :



TAVROBOLIO MATRIS *Deum Magnæ Idææ.*
Dia. QVOD FACTVM EST EX IMPERIO
 MATRIS *Dia.* DEVM. PRO SALVTE IM-
 PERATORIS CAESARIS Titi AELII HADRIANI
 ANTONINI AVGVSTI PII Patris Patriæ. LIBERO-
 RVMQVE EJVS ET STATVS COLONIAE
 LVGVDVNENSIS. Lucius AEMILIUS CARPVS
 IIII VIR AVGVSTALIS ITEM DENDROPHORVS
 VIRES EXCEPIT ET A VATICANO TRANSTV-
 LIT. ARA ET BVCRANIVM SVO INPENDIO
 CONSACRAVIT. SACERDOTE Quinto SAMMIO
 SECVNDO AB XV. VIRIS OCCABO ET CO-
 RONA EXORNATO CVISANCTISSIMVS ORDO
 LVGVDVNENSIVM PERPETVITATEM SACER-
 DOTII DECREVIT. APPIO ANNIO ATILIO
 BRADVA. Tito CLODIO VIBIO VARO C^O
Sulibus,

Locus Datus Decreto Decurionum.

Sur la face droite du monument est représenté un cou-
 teau vicimaire d'une forme assez particulière. Il a une
 cresse tranchante & recourbée sur le dos, comme j'en ay

vû sur les médailles de quelques rois de Macédoine, entre autres sur celles de Philippe père de Persée. Peut-estre *Med. 12* avoit elle son utilité, comme je l'expliqueray dans la suite. Peut-estre aussi ne la doit-on attribuer qu'à l'idée de celui qui l'a faite, ou de celui qui l'a fait faire. On lit aux deux costez ces mots :

CVIVS MESONYCTIVM
FACTVM EST V. IDus DECembris.

Au milieu de la face gauche paroist une teste de béliér, avec les mesmes ornemens que celle du taureau ; mais aucune inscription ne l'accompagne. Il n'y a rien sur la quatrième face.

En parcourant ligne à ligne l'Inscription que je viens de rapporter, & m'arrestant aux endroits les plus difficiles, j'espère marquer avec quelque précision la nature, l'origine & le progrès des sacrifices Tauroboliques. Pour entrer en matière, je dois dire quelque chose des Tauroboles en général.

Le Taurobole estoit un sacrifice qui ne consistoit pas seulement dans l'immolation d'un ou de plusieurs taureaux, mais particulièrement dans un rite & des cérémonies extraordinaires. Les auteurs profanes ne nous en apprennent rien. Et le premier des Chrestiens qui en ait parlé, est Julius Firmicus dans son livre des Erreurs des Religions profanes. Je pourrois cependant citer à ce sujet après Vossius, Reinesius, & M. Van-Dale, des passages de Tertullien & de saint Augustin, si je les trouvois assez précis, pour en faire l'application aux sacrifices Tauroboliques. Au reste, ce que Julius Firmicus en dit, a plus de rapport à la Morale qu'à l'Histoire. Il marque aux Gentils avec une éloquence pleine d'onction l'extrefme différence qui est entre le sang versé par le Sauveur du monde pour la rédemption des Fidèles, & celui des taureaux ou des béliers, dont ils alloient se souiller au pied de leurs idoles : *Polluit sanguis iste, non redimit.*

Ce n'est que dans Prudence, poète Chrestien du quatrième siècle, que nous trouvons décrites les principales cérémonies du Taurobole : il les explique ainsi dans son Hymne sur saint Romain.



*Summus Sacerdos nempe sub terram Scrobe
Actâ, in profundum consecrandus mergitur,
Mirè infulatus, secta vittis tempora
Nectens, corona tunc repexus aurea;
Cinctu Sabino sericam fultus togam.*

*Tabulis supernè strata texunt pulpita
Rimosa rari pegmatis compagibus,
Scindunt subiinde vel terebrant aream,
Crebrove lignum perforant acumine,
Pateat minutis ut frequens hiatibus.*

*Huc taurus ingens, fronte torvâ & hispidâ;
Sertis revinctus, aut per armos floreis,
Aut impeditus cornibus deducitur,
Nec non & auro frons corruscat hostiæ;
Setasque fulgor bractealis inficit.*

*Hic ut statuta est immolanda bellua;
Pectus sacrato dividunt venabulo;
Eruclat amplum vulnus undam sanguinis
Ferventis, inque texta pontis subditi
Fundit vaporum flumen, & latè æstuat.*

*Tum per frequentes mille rimarum vias
Illapsus imber, tabidum rorem pluit,
Defossus intus quem sacerdos excipit,
Guttas ad omnes turpe subiectans caput;*

Et veste & omni putrefactus corpore.

Quin os supinat, obvias offert genas;

Supponit aures, labra, nares objicit,

Oculos & ipsos perluit liquoribus.

Nec jam palato parcat & linguam rigat;

Donec cruorem totus atrum combibat.

Postquam cadaver sanguine egesto rigens

Compagne ab illa Flamines retraxerint,

Procedit inde Pontifex visu horridus,

Ostentat udum verticem, barbam gravem,

Vittas madentes, atque amictus ebrios.

Hunc inquinatum talibus contagiis,

Tabo recentis sordidum piaculi,

Omnes salutant, atque adorant eminus;

Vilis quod illum sanguis, ac bos mortuus

Fædis latentem sub cavernis laverint.

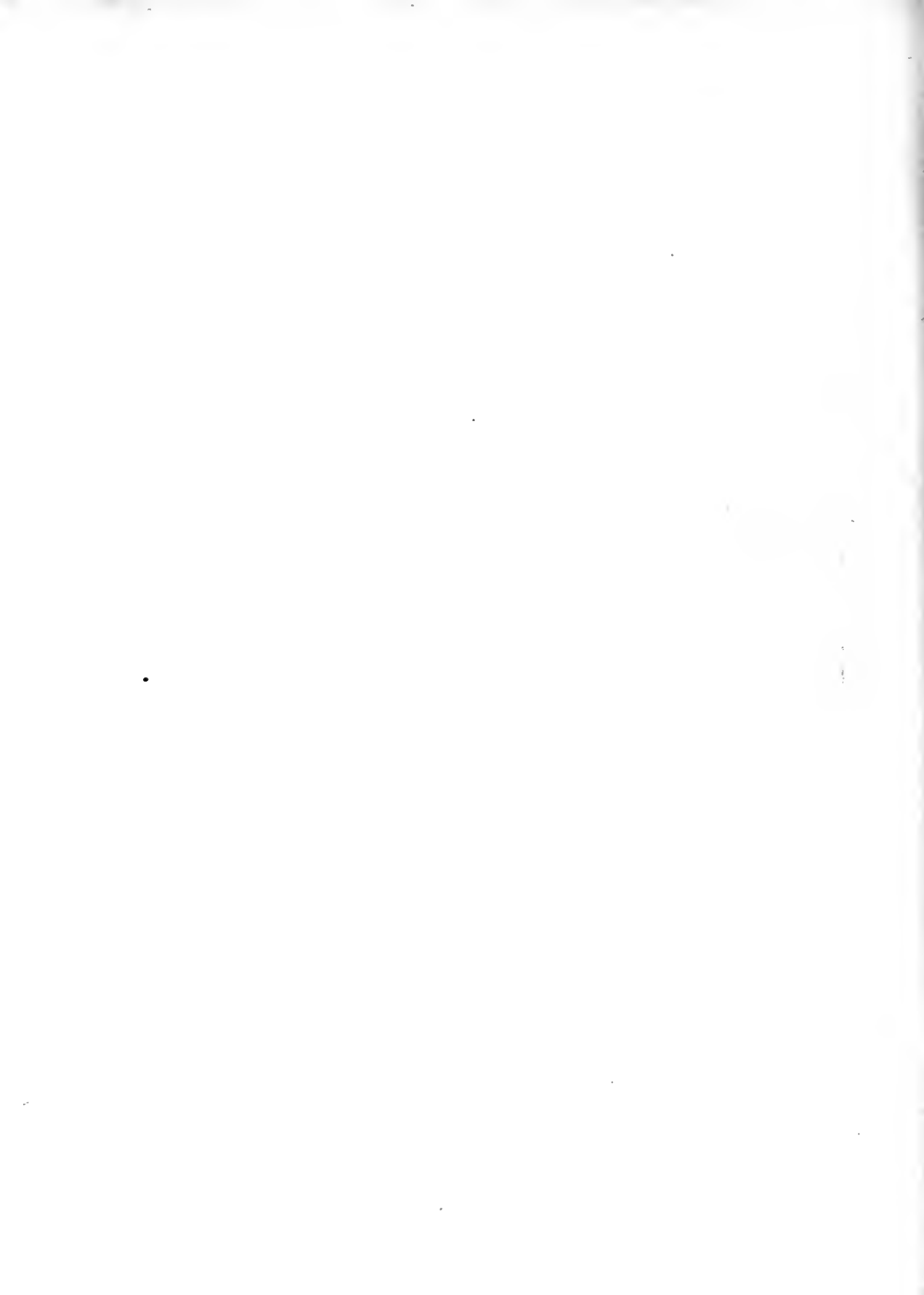
On creusoit donc une fosse profonde, où l'on faisoit descendre celui des prestres qui devoit faire l'expiation; & qui estoit destiné à recevoir le Taurobole, *Qui Taurobolium accipiebat, & Tauroboliatus dicebatur.* Il estoit vestu d'une robe de soye, & on luy mettoit une couronne sur la teste, après la luy avoir entourée de bandelettes. On couvroit la fosse avec des planches troüées en plusieurs endroits. On amenoit ensuite la victime & on l'égorgeoit sur ce plancher. Le sang passant au travers tomboit sur le prestre, qui devoit alors se tourner de tant de manières, que chaque partie de son corps en fut arrosée. On le retiroit de là quand la victime estoit morte. Chacun se prosternoit devant luy, comme s'il eût représenté la divinité à qui on adressoit ses vœux. Ses habits ensanglantez estoient regardez comme des choses sacrées, & on les conservoit avec beaucoup de religion.

Ce sacrifice pouvoit estre offert par des particuliers , par des communautéz , par des villes & des provinces entières , tant pour ceux qui l'offroient , que pour la santé des princes qui regnoient , & pour le bien public. Il s'adressoit toujours à Cybele ; quelquefois pour honorer son cher Atys , on joignoit à l'immolation d'un taureau celle d'un bœuf : & ce nouveau genre de sacrifice s'appelloit *Criobolium*. A l'égard de l'*Ægobolium* que Reinesius & Vandalé disent estre le sacrifice d'une chèvre , que l'on offroit encore à Cybele , je trouve que leur sentiment n'est fondé que sur la prétendue correction qu'ils font dans une Inscription où ils veulent qu'on lise *Ægobolium* , au lieu d'*Æmobolium* qui y est écrit ; mais leur correction me paroît trop hasardée pour l'adopter.

Aucun d'eux n'avoit vû l'Inscription originale , on leur en avoit seulement communiqué des copies : d'ailleurs l'*Æmobolium* s'explique fort bien d'une simple effusion de sang , telle que celle du *Taurobole* & du *Criobole* : enfin les monuments Tauroboliques qui nous représentent si souvent des testes de taureaux & de bœufs destinez à ces sacrifices , ne nous offrent jamais des testes de chèvres ; ce qui est si considérable , que quand même on liroit *Ægobolium* avec Reinesius ; son Inscription seroit ou suspecte , ou ne prouveroit rien contre cent autres.

Sur des apparences encore plus trompeuses , Duchoul , Charles-Estienne , Camdem , Seldenus même , & plusieurs autres , ont crû que les Tauroboles estoient communs à Cybele & à Diane , parce que celle-cy fut appelée par les Grecs *Tauropolia* ; mais ce ne fut point par de semblables sacrifices qu'elle acquit ce surnom ; soit qu'on le lui eût donné , à cause qu'elle estoit particulièrement réverée dans la Taurique , soit pour avoir , selon la Fable , tué à coup de flèches le taureau que Neptune avoit suscité au malheureux Hyppolite ; soit enfin parce qu'estant la même divinité que la Lune , rien n'imitoit mieux son croissant que les cornes du taureau , d'où vient que l'on en voit
tres-





trés souvent sur la teste de cette déesse dans les médailles antiques. Duchoul a crû donner une nouvelle force à son sentiment, en rapportant une médaille Consulaire de la famille *Postumia*, qui ne représente qu'un sacrifice fait à Diane pendant la célébration des jeux Séculaires. Med. 2.

Je suivrois ainsi tout ce qu'on peut dire au sujet des Tauroboles, si je ne craignois de m'écarter insensiblement du but que je me suis proposé. Ces digressions viendront plus à propos, en expliquant nostre Inscription ligne à ligne. Je commence; & si j'en passe légèrement quelques-unes, ce seront celles dont le sens & les termes sont trop connus pour s'y arrêter.



TAVROBOLIO MATRIS Deûm Magnæ
Idææ Diæ,

Cybele la mesme qu'Ops & que Rhée, selon les mythologistes, estoit fille de Célus, sœur & femme de Saturne. De là viennent les noms de mère & de grande mère des dieux que luy donnèrent les Payens. Elle prit celuy d'*Idæa* du mont Ida si fertile en Pins. Cet arbre luy estoit consacré. L'épithete *Dia* acheve de marquer son essence divine & sa superiorité sur les autres divinitez. Elle est ainsi nommée dans la pluspart des inscriptions des *Fratres Arvales*, dont on trouve les fragments dans le recueil de Gruter, comme l'explique fort au long M. Spon dans ses Recherches d'Antiquité sur le mot *Dia Vocontiorum*.

On pourroit encore rendre la lettre D. par *Dindymenæ*; autre nom que Cybele porta d'une montagne de la Troade où elle fut premièrement adorée, & d'où son culte se répandit ensuite parmi les Grecs & les Romains. Reinesius rapporte une inscription qui commence par ces mots :

Cette expression est plus familiere aux poëtes. Catulle & Ovide s'en servent presque toujours en parlant de Cybele; & Enée dans Virgile luy adresse ainsi sa prière :

*Æneid. x ;
25.2.*

*Alma parens Idæa Deûm, cui Dindyma cordi.
Turrigeræque urbes, &c.*



QVOD FACTVM EST EX IMPERIO
MATRIS Diæ, ou Divæ DEVM.

La répétition de ces mots MATRIS DEVM dans la seconde ligne de l'Inscription, persuade presque qu'ils ne se rapportent plus à Cybele, & qu'on a voulu désigner sous ce nom Faustine femme d'Antonin, qui estoit morte, & que l'on avoit mise au nombre des divinitez de l'Empire, près de vingt ans avant que l'on fit ce sacrifice pour la santé de son mary & de ses enfants.

EX IMPERIO, est une formule assez usitée dans les inscriptions qui nous conservent la mémoire de quelque sacrifice, ou de quelque dédicace, comme celles d'EX VISU, d'EX PRAECEPTO, d'EX JUSSU, d'EX SOMNIO, &c. C'est la marque de quelque apparition, de quelque signe extraordinaire, ou de quelqu'autre miracle de ce temps-là, qui avoit fait connoître la volonté de Faustine; & l'on ne pouvoit flatter l'Empereur d'une manière plus ingénieuse, qu'en supposant un tel motif. Ce qui semble au reste déterminer ma conjecture en faveur de Faustine; c'est qu'après la mort & la Consécration de cette princesse, on luy décerna les titres de MATER MAGNA, & de MATER DEVM, dont il nous reste deux médailles; l'une avec cette inscription, MATRI MAGNAE; l'autre avec celle-cy, MATRI DEVM SALUTARI. Faustine y est représentée sous le type de

Med. 304.

la mère des dieux , & avec ses principaux attributs.



PRO SALUTE IMPERATORIS CAESARIS TITI
AELII HADRIANI ANTONINI AUGUSTI
PII Patris Patriæ.

Tous ces noms différents de famille & de dignitez que porta l'Empereur Antonin , sont assez rarement assembles dans une même inscription , ou dans une même médaille. Je m'arrêterois aux uns & aux autres , si une singularité plus importante au sujet que je traite ne se présentoit. Voicy la plus ancienne inscription de Taurobole que l'on ait encore veüe , & la seule d'Antonin Pie que l'on connoisse.

Reinesius & Van-Dale soutiennent que cette sorte de sacrifice ne commença que du temps de Marc-Aurèle ; ils en fixent même l'époque à la quinzième année de son Empire , & croient l'établir , parce que les plus anciennes inscriptions qu'ils en avoient vûes , estoient de ce temps-là. Celle-cy détruit la preuve de l'un & de l'autre ; & si elle ne nous apprend pas précisément quand les Tauroboles ont commencé , au moins nous apprend-elle qu'ils estoient en usage à Rome quinze ans plusloft qu'on ne l'avoit crû jusqu'icy. J'avouë que l'origine & le premier temps de ces sacrifices sont difficiles à déterminer , lorsque tous les historiens gardent un profond silence sur cette matière. Il faut donc nous laisser guider par les monuments , puisque nous n'avons rien de plus instructif.

Il est certain en premier lieu que le culte de Cybèle ne vint que fort tard à Rome. On ne la comptoit point parmi les *Dii majores* , dont Ennius a rassemblé les douze noms dans ces deux vers si connus :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Ovide, au quatrième livre des Fastes, dit que cette déesse eût bien souhaité suivre Enée en Italie, lorsqu'il y transporta les richesses & la fortune des Troyens; mais que les destinées de l'Empire Latin ne l'y appellèrent qu'après que Rome se fût renduë puissante & célèbre dans toutes les parties du monde par ses conquestes.

Antiq. l. 2.

D'ailleurs les magistrats Romains qui souffroient assez volontiers que les estrangers qui venoient à Rome, y sacrificassent suivant le rite de leur nation, estoient, au rapport de Denys d'Halicarnasse, fort attentifs à ne pas laisser mesier le culte des Barbares aux cérémonies Romaines; & si quelquefois, dit-il, on estoit obligé de le faire pour obéir aux oracles, on retranchoit soigneusement ce qui paroissoit fabuleux dans leurs mystères. Cependant tout se confondit avec le temps, & la superstition d'Antonin qu'on honora du nom de Piété, n'y contribua pas peu. Il avoit esté Proconsul en Phrygie, dont Cybèle estoit la principale, ou la seule divinité. Et Jule Capitolin marquant les heureux présages qu'il eût en ce pays-là de sa puissance future, dit qu'une prestresse de Tralles, avant que de sacrifier, le salua en qualité de Proconsul, & en qualité d'Empereur, AVE PROCONSUL, AVE IMPERATOR. Il conte au mesme endroit un autre prodige qui l'assuroit de la faveur de Cybèle. Elle luy fit voir dans un verger un taureau de marbre suspendu aux branches d'un arbrisseau. Si on ajoute à cela qu'Antonin est le premier Empereur, sur les médailles de qui on trouve le nom de Cybèle, que Faustine sa femme est la première Impératrice qu'on ait représentée sous le type de cette divinité, qu'on ait appelée MATER MAGNA, MATER DEUM; & enfin, que nostre inscription Taurobolique faite sous la fin de son empire, est cependant la plus ancienne que l'on connoisse; & la seule de ce prince que l'on ait encore veüe, quoy-

qu'il ait régné près de vingt-trois ans ; ce seront peut-être des raisons de convenance assez fortes pour luy rapporter l'establissement des *Tauroboles* , jusqu'à ce que de nouvelles découvertes nous en fassent juger avec plus de certitude.

Il est vrai que Denys d'Halicarnasse qui vivoit du temps d'Auguste , parle déjà des sacrifices qu'on faisoit tous les ans à Rome, MATRI IDÆÆ ; mais immédiatement après il ajoute que ces sacrifices se faisoient par le ministère d'un Phrygien & d'une Phrygienne , ce qui marque bien qu'ils estoient différents de ceux que l'on a depuis appellez *Tauroboles* , & dont les ministres , suivant nos Inscriptions , portent tous des noms Romains.



LIBERORUMQUE EIUS

Les enfants d'Antonin , dont il est icy fait mention , ne sont pas fort connus par l'Histoire. Il en eût cependant au moins quatre , selon Capitolin ; deux filles & deux garçons : ses deux fils moururent jeunes. Nous n'en connoissons qu'un par les médailles , où il est représenté au revers de sa mère , & elles nous apprennent qu'il s'appelloit G A-*Med. 5.*
LERIUS ANTONINUS.

Les deux filles portèrent le nom de Faustine leur mère. L'aînée fut mariée à Lamia Silanus ; & la seconde à Marc-Aurèle depuis Empereur. Mais ce n'est peut-être des uns ni des autres qu'il est parlé dans l'Inscription. Marc-Aurèle & Lucius Vérus sont ces deux enfants d'Antonin , que Rome , que tout l'Empire avoit intérêt de conserver ; ils en estoient en effet les héritiers présomptifs. Antonin , qui avoit déjà donné le titre de *César* au premier , les avoit adoptez l'un & l'autre. Dans le Droit Romain ils sont toujours nommez DIVI FRATRES , & ils prennent eux-mêmes la qualité d'ANTONINI AUG. FILII. dans l'In-

En 1704. scription du pied-d'estal de la colonne Antonine , que l'on déterra à Rome l'année dernière.

DIVO ANTONINO AUG. PIO
ANTONINVS ANGVSTVS ET
VERVS ANGVSTVS FILII.

Ce seroit pousser la critique au de là de ses justes bornes , de que vouloir faire une distinction entre ces mots LIBERI & FILII; comme si le premier ne se pouvoit attribuer qu'aux enfans naturels. Ceux qui ont quelque teinture du Droit Romain , sçavent combien les privilèges de l'adoption estoient capables de suppléer aux droits de la nature.



ET STATVS COLONIAE LVGVDVNensis.

J'ay remarqué en parlant des Tauroboles en général , que ces sacrifices s'offroient non seulement pour la santé des empereurs , ou celle des particuliers , mais encore pour le bien public. Il faudroit , je crois , lire icy ET STATV COLONIAE LVGVDVNensis, au lieu de STATVS. On disoit assez souvent SALVS IMPERII, SALVS MVNDI, SALVS PROVINCIARVM; mais on ne disoit jamais PRO SALVTE STATVS IMPERII, &c. Outre que le mot STATVS, par rapport à l'Empereur & à l'Empire, a deux significations différentes, & que dans toutes les autres inscriptions faites en pareil cas, on lit toujours PRO STATV. Telles sont, entre autres, celles qu'on a trouvées en grand nombre à Lectoure, ville de cette partie de l'Aquitaine, que les Romains appellèrent *Novempopulanie*, à cause des neuf peuples qui la composoit. Elles ont presque toutes esté faites sous Gordien III. (que l'on nomme autrement Gordien Pie) pour la santé de cet empereur, & pour la conservation de la ville de Lectoure: En voicy les termes:

PRO SALVTE IMP. M.
 ANTONI. GORDIANI PII FEL.
 AVG. ET SABINAE TRANQVILLINAE
 AVG. TOTIVSQUE DOMVS DI
 VINAE. PROQVE STATV CIVI
 TATIS LACTORATEN.
 TAVROBOLIVM FECIT ORDO
 LACT &c.

Il n'en est pas de même du mot *LVGV DVNensis*, que l'on pourroit d'abord croire avoir esté mis au hazard pour *LVGDVNensis* par un ouvrier ignorant ou peu attentif. La ville de Lyon est aussi souvent nommée *LVGV DVNVM* que *LVGDVNVM* dans les inscriptions antiques des deux premiers siècles de l'ère Chrestienne ; soit que cette différence vienne des étymologies particulières, comme quelques-uns l'ont prétendu : soit que ce fussent deux villes basties fort près l'une de l'autre, dont la plus ancienne estoit une colonie Grecque, & la seconde une colonie Romaine, comme certains historiens l'ont écrit. Outre les inscriptions, j'ay une médaille d'argent de Marc-Antoine, au revers de laquelle on voit un lion, avec ce mot partagé en deux *LVGV-DVNI*. Méd. 6

Les autres lettres initiales & numérales qui sont sur cette médaille, forment une énigme, dont l'explication seroit trop longue, & n'auroit pas assez de rapport à mon sujet pour l'entreprendre.



Lucius AEMILIVS CARPVS IIII VIR AVGVstalis
 ITEM. DENDROPHORVS.

Je ne placeray pas dans l'illustre famille des Emiliens ce *Lucius AEmilius Carpus*, *Sextumvir Augustal* & *Dendrophorus*.

drophore, quoy-qu'il en porte le nom. Deux sortes de personnes avoient coutume de prendre celui des citoyens Romains les plus distinguez. Les uns pour avoir obtenu le droit de bourgeoisie par leur crédit ; les autres pour en avoir reçu la liberté. A l'égard des premiers ; c'est ainsi, au rapport de Cicéron, que la Sicile estoit pleine de gens qui avoient pris le nom de Pompée ; c'est ainsi qu'un *Demetrius Mégas*, fait citoyen par *Dolabella*, s'appella ensuite *P. Cornelius Megas*. Pour ce qui est des affranchis ; ceux de Cicéron mesme nous peuvent servir d'exemple : l'un se nomma *M. Tullius Tiro*, & l'autre *M. Tullius Laurea*. Il faut donc prendre pour des clients, ou pour des affranchis, presque tous ces officiers de colonies, qui portent le nom de quelque famille considérable.

Cet usage des Romains de laisser, ou de faire porter leur nom à leurs affranchis, estoit un fastueux estalage de puissance, & un dénombrement de vassaux particuliers, qui faisoit beaucoup d'honneur en ce temps-là aux gens de condition ; mais rien n'embrouille à présent davantage l'histoire des familles Romaines. Pour s'y tromper moins, on doit, je crois, examiner si le surnom qui se trouve joint au nom de famille, est un surnom connu, & propre à quelques-unes de ses branches, ou s'il ne l'est pas. Les clients & les affranchis gardoient toujours leurs surnoms, comme on le voit dans l'exemple de *Mégas*, de *Tiro*, de *Laurea*, & de plusieurs autres. Ce qui me détermine donc particulièrement à ne pas mettre au rang des Emiliens nostre *Æmilius Carpus*, c'est que dans cette famille on ne connoist que les *Scaurus*, les *Lepides*, les *Paullus* & les *Buca*.

C'est par cette mesme raison que le surnom *Carpus* se trouve joint à plusieurs autres noms de famille dans les anciennes Inscriptions qui nous restent. *L. CORNELIVS CARPV. M. FABIVS CARPV. L. SILIVS. CARPV.* On y trouve aussi *CARPVS PALLANTIANVS AVGVSTI LIBERTVS.*

Mais

Mais ce surnom, au moins celui de SCARPVS, qui est à peu près le même, a été particulier à une branche de la famille PINARIA, comme le justifient quelques médailles *Med. 72* Consulaires.

Je m'étendrois sur la qualité de *Sextumvir* Augustal que prend Emilius Carpus, si elle n'étoit expliquée fort au long par la plupart de nos auteurs. Qui ne sçait que ce fut Tibère qui institua cette société de prestres, qu'on appelloit *Sodales Augustales*, en l'honneur d'Auguste mis au nombre des dieux, pour luy offrir des sacrifices dans les temples qu'il luy avoit fait élever !

Ils ne furent pas seulement établis à Rome; les principales villes des Gaules en eurent aussi, & sur tout celle de Lyon, où étoit ce temple fameux, consacré à la mémoire d'Auguste par soixante nations, qui y avoient placé chacune leur statuë avec leurs symboles, pour marquer à la postérité qu'elles avoient toutes contribué à son embellissement. Il y avoit cette différence entre les Augustaux établis à Rome & ceux des autres villes, qu'ils n'étoient que six dans les provinces, & que les premiers étoient plus distinguez & en plus grand nombre. Ils étoient vingt-cinq à Rome, dont vingt-un furent tirez au sort entre les principaux de la ville; les quatre autres furent Tybère luy-même, Drusus, Germanicus & Claude. Néron & quelques-uns de ses successeurs, le furent ensuite; mais à mesure que l'on s'éloigna du siècle d'Auguste, ce rang s'avilit & s'anéantit également par-tout.

Les Dendrophores, suivant l'étymologie Grecque *δενδροφόρες*, *porte arbre*, étoient ceux qui, dans les processions des dieux, portoient des branches d'arbres, ou même des arbrisseaux entiers, comme on le voit dans quelques bas reliefs. Le pin étoit sans doute particulièrement destiné aux processions de Cybele; & Saumaïse, parlant des Dendrophores, rapporte quatre vers d'un ancien poëte, dont les ouvrages n'ont pas été imprimez, qui confirment cet usage. *In Sparta*
non.

Commedianus.

*Egregios proceres currum servare Cybellæ ,
 Quem traheret conductæ manus Megalensibus ælis ;
 Arboris excisæ truncum portare per urbem
 Attin castratum subito prædicere solem.*

*Pag. LXIV.
7.*

La Loy 20. du Code Théodosien , au titre de *Paganis & Templis* , fait mention de ces Dendrophores ; & une inscription antique , citée par Gruter , donne cette épithète au dieu Silvain , parce qu'il est ordinairement représenté portant une branche de Pin , ou de Cyprés , suivant ce vers de Virgile :

Georg. lib. 1.

Et teneram ab radice ferens , Silvane , cupressum.

lib. 1.

Il y avoit d'autres Dendrophores , gens de mestier , qui faisoient trafic de bois , qui suivoient l'armée , & qui avoient soin des machines de guerre. Nos Inscriptions les confondent souvent avec les *FABRI*, *TIGNARI*, *CENTONARI* ; & nous avons sur cela une loy expresse au Code Théodosien , qui réunit tous ces ouvriers , plus différens par leur nom que par leurs occupations , sous un seul & mesme corps de mestier.



VIRES EXCEPIT ET A VATICANO TRANSTULIT.

Dei. XII.

Les antiquaires ne conviennent pas de la véritable signification de ces mots *VIRES TAURI*. Les uns croient que c'est le sang mesme , où consiste la force & la vie des animaux : *Sanguis enim eorum pro anima est*. D'autres pensent que ce sont les cornes du taureau , parce qu'elles sont presque toute sa défense , *vires tauri*. Il en est enfin qui expliquent ces mots des parties qui distinguent les mâles d'avec les femelles.

Ceux qui ont voulu concilier ces sentimens différens, ont distingué à cet égard trois sortes d'expressions, dont se servent les inscriptions Tauroboliques. On trouve en effet dans les unes, *vires exceptit*; dans les autres, *vires consecravit*; & dans quelques autres, *vires condidit*. Ainsi ils entendent par *VIRES EXCEPTAE*, le sang de la victime, reçu par la personne *Tauroboliée*, s'il est permis de hasarder ce terme: par *VIRES CONSECRATAE*, les cornes qu'on avoit coutume de consacrer & d'attacher aux pilliers des temples, comme des enseignes de la Religion; & par *VIRES CONDITAE*, les parties naturelles que l'on enterroit sans doute au pied de l'autel de Cybèle. Oserai-je dire qu'il y a plus de subtilité que de vray-semblance dans cette distinction, & qu'il me paroît que *vires exceptit*, *vires consecravit*, & *vires condidit*, expressions qu'on ne trouva jamais ensemble dans une même inscription, sont toujours les mêmes *vires*, & ne signifient pas trois choses différentes, parce que nous sommes assez ingénieux pour les expliquer de trois manières. *VIRES TAURI* sont probablement les parties naturelles du taureau, la plus agréable portion de la victime que l'on pût offrir à Cybèle: aussi les inscriptions antiques ajoutent souvent après ces mots *VIRES CONSECRAVIT*, ceux-cy *PER QUOD PROPRIE TAUROBOLIUM*.

Qui ignore que les prestres de cette déesse, pour qui le Taurobole estoit un sacrifice particulier, se coupoient eux-mêmes ces parties, à l'imitation d'Atys, dont l'histoire est est trop vulgaire pour en faire icy le détail? Catulle, Ovide, Tertullien, Arnobe, Prudence, & une infinité d'autres ont parlé de cette fureur des prestres de Cybèle. Lampride, dans la vie d'Elagabale, rapporte qu'il ne se contenta pas d'offrir des sacrifices à la Mère des dieux, & de recevoir le sang des taureaux qu'on luy immoloit; que pour luy plaire davantage, il se rendit eunuque, & fit tout ce que faisoient les prestres de cette divinité, appelez *GALLI*. L'historien ne s'étend pas sur les suites fâcheuses de l'opé-

Plin. Hist.
Nat. lib.
XXXV. cap.
12.

ration ; & il y a apparence que cet Empereur avoit leu l'endroit de Pline, qui assûre qu'elle n'estoit pas fort dangereuse, lorsqu'on se servoit d'un cousteau fait avec de la terre médicinale de l'isle de Samos.

Si ces raisons ne paroissent pas assez fortes pour déterminer la signification de *VIRES TAURI*, & qu'on veuille toujours entendre par ces mots le sang de la victime, comment expliquer ce qui suit, *ET A VATICANO TRANSTULIT*. Estoit-ce le sang qu'on avoit transporté? On n'en reservoit rien, & on sçait qu'il estoit tout employé à l'aspersion de celui qui recevoit le Taurobole. Si c'estoient les cornes, il n'est pas moins difficile d'expliquer le *BUCRANIUM CONSECRAVIT*, qui est immédiatement après. Les cornes estoient attachées au *Bucranium*; & la réflexion grammaticale qui pourroit faire naître quelque doute sur ce sujet, seroit bien-tôt détruite par la figure mesme de ce *bucranium*, qui est sur le monument.

Je ne prévois que deux objections. Heureusement elles sont foibles; & pour y répondre, il ne se faut pas donner beaucoup de peine, ou perdre beaucoup de temps. Voicy la première.

Eg. XXX.

Une inscription Taurobolique du recueil de Gruter, nous apprend qu'une *Valeria Gemina* *VIRES EXCEPIT*; & cela ne convient, dira-t-on, nullement à l'idée qu'on se forme de *vires tauri*, en les expliquant par *genitalia*. Ceux qui ont assez de délicatesse pour former une semblable objection, ne se souviennent pas que la plupart des sacrifices des Gentils consistoient dans des obscénitez encore plus grandes & plus réelles, que l'esprit de leur religion autorisoit, particulièrement dans les mystères de la déesse Cybèle, qui n'avoit pas moins de prestresses que de prestres.

Il ne reste plus qu'à m'objecter que dans nostre inscription le sens finit peut-être à *VIRES EXCEPIT*. De sorte qu'après ces mots, on doit lire tout de suite,

ET A VATICANO TRANSTULIT ARA OU ARAM.
 Mais pour peu que l'on y fasse attention, je suis persuadé que l'on sentira combien cette manière de lire seroit forcée & contraire à l'intention de ceux qui ont érigé le monument. J'en poursuivrai donc l'explication dans le même ordre que je l'ay commencée.



ET A VATICANO TRANSTVLIT.

Le sens littéral de ces mots marque que le Taurobole offert à Cybèle pour la santé d'Antonin, & pour la prospérité de la colonie établie à Lyon, fut fait à Rome sur la colline du Vatican par *Emilius Carpus Sextumvir* Augustal, député sans doute de la ville de Lyon, où il apporta les *vires tauri*, & le *bucranium*, qu'il y consacra à cette Déesse avec un autel dans un lieu public marqué par l'ordre des Décurions. C'est ce que confirment les mots suivans :

ARAM ET BVCRANIVM SUO
 INPENDIO CONSACRAVIT.

qui nous apprennent de plus qu'il en avoit fait toute la dépense, & où l'on remarque le mot *impendium* écrit par une N.

Au lieu d'ARA, je lis ARAM, sans accuser l'ouvrier d'avoir oublié l'M, ou un trait au-dessus de l'A. Les Romains supprimoient volontiers dans leurs Inscriptions l'M final, indépendamment même de la voyelle dont il pouvoit estre suivi. Entre les divers exemples qui nous en restent, & qui sont assez exactement marquez dans l'*Index* de Gruter, celui-ci semble fait exprés pour servir de pièce de comparaison. C'est la fin de l'épithaphe d'un enfant âgé, dit l'inscription, de VIII. ans VI. mois XVIII. jours & XI. heures :

Q q q iij

CVIVS CORPVS CAUSA PONDERIS
ANTE ARA POSITV EST.

S'il n'y avoit pas une conjonction entre ARAM & BYCRANIVM, & que le mot CONSACRAVIT ne fût pas commun à l'un & à l'autre. On pourroit faire d'ARA un ablatif, en sousentendant TAUROBOLIA TA : mais ce seroit mal à propos couper le sens de l'inscription.

Je n'en sçache aucune autre qui fasse mention du Vatican. Ce n'est pas que le nom de cette colline ne soit très-ancien. On le luy donna à cause des fréquents oracles qui s'y rendoient au peuple, *a Vaticiniis*. Cybèle avoit un temple dans ce quartier-là, qui estoit le quatorzième de la ville. L'Archigallus, ou grand prestre de cette déesse, y faisoit sa demeure, & y débitoit ses prédictions, ce qui le fait nommer en quelques endroits *Vaticinator*. Les Romains faisoient aussi peu de cas de ce prophète que de ses prophéties : mais les gens de province, plus crédules, y déferoient beaucoup ; & je trouve une inscription qui conserve la mémoire d'un Taurobole fait par les Lyonnois pour la santé de Commode, EX VATICINATIONE *Pusoni Juliani* ARCHIGALLI. Cette inscription est singulière par un autre endroit dont je parlerai dans la suite,

Gruter P.
XXX.



SACERDOTE *Quinto* SAMMIO SE:
CVNDO AB XV VIRIS.

Ce Quintus Sammius Secundus, l'un des quinze officiers préposés à la garde des livres Sybillins, & chargé du soin de la plupart des choses qui concernoient la religion, fut, selon toutes les apparences, celui qui reçût sur son corps & sur ses habits le sang des victimes offertes à Cybèle. Pour rendre ce sacrifice plus agréable aux Lyonnois,

il accompagna jusques dans leur ville *Emilius Carpus*, qui y rapportoit les parties réservées pour la consécration & la dédicace de l'autel. Cette cérémonie faite par un *Quindécimvir*, parut plus auguste : & s'il fut en cette occasion remarquable par sa dignité, nous voyons qu'il tâcha d'en rehausser l'éclat aux yeux du peuple par beaucoup d'ornemens extérieurs.

J'avouë cependant que si ces mots *Q. SAMMIO SECUNDO AB XV VIRIS* ne se trouvoient pas mis comme à dessein dans la même ligne, loin d'en faire un ministre de cette distinction, je croirois qu'il reçût seulement des mains des *Quindécimvirs* les ornemens dont il est parlé dans la ligne suivante.



OCCABO ET CORONA EXORNATO.

Des explications historiques que j'ay faites jusqu'à présent, je tombe nécessairement dans une dissertation de grammaire sur le mot *OCCABO*. Je ne sçais même s'il ne me fera point passer les bornes que je me suis prescrites dans tous les autres articles. Quoyqu'il en soit, la singularité de ce terme, & le peu de connoissance que l'on a de ce qu'il signifie, méritent bien quelque discussion.

OCCABUS ne se trouve dans aucune autre inscription ; il n'est employé dans aucun dictionnaire Latin que j'aye veû ; & les passages des poëtes, des grammairiens, ou des autres auteurs qui peuvent y avoir quelque rapport, ne sont pas assez décisifs.

OCCABUS semble d'abord estre un ornement de teste, comme le fait conjecturer la liaison de ces mots *occabo* & *corona exornato* ; soit que ce fust un simple voile, ou un bonnet pointu à la Phrygienne, en forme de mithre, placé sur le derrière de la teste du prestre qui sacrifioit à *Cybèle*. Cette déesse elle-même est représentée ainsi

dans quelques bas reliefs, & dans la figure de Cybele du Cardinal Barberin, qu'a fait graver Bellori. M. Cuper, dans son Apothéose d'Homère, donne aussi le dessein d'un semblable ornement de teste, propre aux sacrificateurs & aux personnages tragiques; ce que Pollux appelle ΟΓΚΟΣ; & que l'auteur définit *capitis tegmen quod assurgit sicut Littera A*. Si OCCABUS venoit d'OCCARE, cette étymologie ne seroit pas fort éloignée du même sens, puisqu'on occare, selon M. du Cange, signifie *sacrifier*. Il cite pour garant cet endroit d'un manuscrit de la bibliothèque Vaticane, qui est proprement l'Histoire du martyre de saint Victor de Marseille.

*Gloss. med. &
inf. Lat.*

*Surge, deosque voca, fumenſque per occiput, occa
De grege quidquid ames, &c.*

Mais comme les Latins font d'un foible secours pour déterrer l'origine d'*occabus*, il a fallu la chercher chez les Grecs. Héſychius est, si l'on ose le dire, le premier auteur qui en parle, & qui semble en marquer l'usage, puisqu'il lui donne *ψάλλον* pour synonyme. Ο'κλας, τὰ πρὸς τὸν βραχίονα ψάλλια, *Occabos est cet ornement qui s'attache aux bras*. Cela m'engage donc à examiner ce que les anciens ont entendu par *ψάλλον*, & quel en étoit l'usage. Ils conviennent presque tous que ce mot signifie deux choses; ou certain ornement d'hommes & de femmes; ou la chainette de la bride des chevaux, qui est au-dessous du menton, & qu'on appelle *gourmelle*. Sans rapporter icy toutes les autoritez qu'on en a, celle de Pollux doit suffire. Il dit qu'on appelle ainsi ces ornements qui se mettent vers les jointures de la main & du bras, πρὸς τοὺς καρποὺς δὲ... ψάλλια... de même que ce qui s'attache sous le menton des chevaux, τὸ δὲ πρὸς τὸ γένειον διεσπόμενον, ψάλλιον. On ne peut pas dire que l'*occabus* réponde à ce dernier sens; ainsi c'est au premier qu'il faut se réduire. Cela ne détermine pas néanmoins la figure que pouvoit avoir l'*Occabus*, ni la raison de cet ornement, qui devoit être singulier.

*Lib. 5. c. 18.
Lib. 2. c. 10.*

singulier. Un passage de Suidas sur le *Psellion*, son synonyme peut nous en éclaircir. Il semble, par ce que ce grammairien rapporte d'un endroit de Job, que c'estoit un *cercle* ou un *anneau* de métal joint à quelque chaisne; & il ajoute que ce *ψέλλιον* est un ornement de la main, τὸ ψέλλιον κόσμος τῆς χειρὸς. Mais ce que Suidas cite après d'un traité de la Providence d'Eliau, semble marquer que ce terme signifioit aussi une espèce de talisman & de préservatif pendu au cou, παρ' οὗδεν, dit Eliau, ἑμῆρος τὸ τῆς ἱερῆς γραμμῆτος συμβολαῖον, & non pas συμβουλαῖον, comme on lit dans nos livres, ὅπερ οὐδ' οἷα δήπου ψέλλιον τὸ βασιλεῖ τῷ Αἰγυπτίῳ ἐκ τῆς νόμου προτέρητο, ἀναπέλλον τῷ ἀδυνάμει, qu'on ne peut, je crois, traduire que de cette manière; *Mais sans se mettre en peine des secours & de l'avantage des caractères sacrez, c'est à dire, de cet ornement attaché au cou du roy d'Egypte, & qui devoit l'éloigner de commettre des injustices.* Si l'endroit de Suidas n'estoit pas tronqué dès le commencement de l'article, comme il me le paroist, je ne doute pas qu'il ne servist beaucoup à expliquer nostre *Occabus* avec ce que je vas rapporter des Etymologies Grecques.

L'auteur de cet ouvrage semble prouver qu'*Ὀγκάβος* estoit une expression commune, puisqu'il s'en sert pour mieux faire entendre un autre terme d'Homère assez connu. C'est sur le mot ἔσωρ, instrument qui s'ajuste au joug & au timon des chariots. L'auteur cite ce demi vers du dernier livre de l'Illiade:

— ὅππῃ δὲ κρίκον ἔσωρε βάλλον.

Iliad. Ω, 272.

Et ils passèrent le cercle dans la clef du timon; après quoy, sans nommer Didyme dont il copie la note, il ajoute, Ἀνὰ τῆς τῶς δὲ ὀγκάβῳ τὸν ἔσωρα ἔβαλλον; pour dire, Et ils passèrent la clef du timon dans l'Occabus, ou le cercle; ce qui ne se peut traduire autrement, puisque Didyme & l'Etymologiste interprètent le κρίκον par l'Ὀγκάβος. Et dans

Aléxandre d'Aphrodifée il paroît que le *κρίκος* se prend pour un chaînon qui se joint à un autre chaînon.

Le *κρίκος* est donc encore un synonyme d'*Occabus*, comme le *Ψάλλον*, & il désigne une chaînette qui se mettoit au cou ou au bras de ceux qui faisoient de certains sacrifices, ou qui présidoient dans la célébration de certains jeux; un ornement particulier d'où pendoit peut-être quelque espèce de chaîne; ou un cercle enfin, comme pourroit être celui que Virgile donne à Ascagne seul, selon mon sens, lorsqu'il décrit le jeux funébres faits en l'honneur d'Anchise :

It pectore summo

Æneid. v,
559.

Flexilis obtorti per collum circulus auri.

Lib. 2.

Le Quindecimvir Sammius Secundus pouvoit être Gaulois. Les principaux d'entre les Gaulois, dit Polybe, avoient coutume de porter au cou & aux bras des ornements d'or qu'il explique par *Ψάλλον*. Strabon se sert aussi de ce terme pour un usage semblable, au sujet des Belges, qui sont de la même nation. Tite-Live rapporte que les Sabins, qui, à ce qu'on prétend, descendent des Celtes, portoient ordinairement au bras gauche des espèces de bracelets d'or d'un grand poids : *Vulgò Sabini Armillas aureas magni ponderis brachio lævo habuerunt*. Ce qu'on lit d'un ancien poète, dans Festus, fait voir aussi qu'il étoit de quelque usage de porter des bijoux pendus au bras gauche :

Lib. 5.

Suspensum in lævo brachio ostendo ungulum.

Et cet *ungulus*, dit le grammairien, est un anneau, ou un bracelet dans la langue des Osques. Saül portoit au bras, disent les Septante, aussi-bien que la Vulgate, un bracelet que luy osta celui que ce Prince avoit prié de le tuer. L'ornement dont parle Nonnus dans ses Dionysiaques, étoit sans doute de la même espèce. Entre les pré-

L. v. pag.
145.

sents que les dieux firent , selon ce Poëte , aux nocces de Cadmus & d'Harmonie, Vulcain offrit un bijou qui ressembloit à un serpent , *fait en cercle , d'où pendoient deux chaînes* :

Ἐάμπλετο κυρτωδεῖσσαν ἔχων διδυμόνα δειρῶ.

Mais pour revenir plus précisément à nostre *Occabus*. Si cet ornement estoit du genre de ceux qui marquoient à Carthage, suivant Aristote , le nombre des campagnes & des expéditions heureuses qu'on avoit faites , on pourroit dire que Sammius Secundus en seroit orné, pour avoir fait plusieurs fois la principale fonction des sacrifices Tauroboliques. Il y a bien apparence que les Payens , qui employoient de tels ornements dans les cérémonies de leur Religion , avoient emprunté ces manières des Israélites, sur les bons ou mauvais usages qu'ils en avoient faits. On voit dans l'Exode que les hommes & les femmes consacrent tous ces bijoux à l'embellissement des habits sacerdotaux; & dans les Nombres, on remarque que les chefs de l'armée , après une victoire célèbre remportée sur les Madianites, présentent à Moÿse tout ce qui s'en est pû trouver parmi les dépouilles des ennemis, afin qu'il en offrit pour eux au Seigneur un sacrifice de propiciation. Mais ailleurs un Prophète reproche aux Israélites d'avoir profané le sanctuaire , d'avoir orné les mains des estrangers de bracelets , & d'avoir mis des couronnes éclatantes sur leurs testes : selon la vulgate , *posuerunt armillas in manibus eorum , & coronas speciosas in capitibus eorum*. Lib. 7. Polit. C. 35. C. 32. Ezech. 6. 3 r.

Enfin, il est certain par toutes ces recherches que l'*Occabus* synonyme au *Ψάλλον*, & au *κρίκος* des Grecs principalement; au *Circulus* & à l'*Armilla* des Latins, ne peut estre qu'un ornement de bras & de cou , garni de pierres précieuses, & d'où pendoient quelques petites chaînes,



CVI SANCTISSIMVS ORDO LVGV DVNENS^{ium}.
 PERPETVITATEM SACERDOTI
 DECREVIT.

La perception du Taurobole estoit , selon les anciens ; d'une si grande vertu , qu'ils pensoient que celuy qui en avoit essuyé la fatigante cérémonie , reprenoit un estat d'innocence , & pour ainsi dire , une nouvelle vie , par cette espèce de baptême de sang. De là vient que dans une inscription rapportée par Gruter , un *Sextilius Agesilais*,
Pag. XXVIII. se dit T A V R O B O L I O C R I O B O L I O Q V E I N A E T E R N V M R E N A T V S . C'est dans cette veüe que les Lyonnois décernent la perpétuité du sacerdoce à Quintus Sammius Secundus , qui avoit fait leur expiation Taurobolique.

Ces mots PERPETVITATEM SACERDOTII DECREVIT, ne doivent pas favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que la cérémonie du Taurobole estoit particulièrement destinée à la consécration & à l'inauguration du souverain pontife & des grands prestres. Le titre de *Summus sacerdos* , que le poëte Prudence , employe , peut-estre par ironie , dans sa description Taurobolique , a esté la principale source de cette erreur , que Scaliger , Bulengerus , & d'autres grands hommes ont soustenuë. Il paroist à la vérité par un endroit du Lévitique , que la consécration d'Aaron & de ses fils se fit en partie par l'aspersion du sang des bœufs immolez au Seigneur , sur eux & sur leurs vestements ; *Et sanguinem qui erat in altari aspersit super Aaron , & vestimenta ejus , & super filios illius , ac vestes eorum.*
Lév. VIII , 10. Mais il n'en estoit pas de mesme chez les Romains , qui ne connurent , ou du moins qui n'admirent que fort tard l'usage des sacrifices Tauroboliques. D'ailleurs , le sang qu'on y répandoit estoit receû indifféremment par des hommes & par des femmes ; & l'on voit dans les Inscriptions antiques jusqu'à huit ou dix personnes de l'un & de l'autre sexe.

qui l'ont receû dans un mesme lieu , dans un mesme jour, & probablement à la mesme heure. Ce n'estoient pas là autant de souverains pontifes ou de grandes prestresses que l'on inauguroit. De nouvelles raisons se présentent encore pour détruire ce sentiment.

La plupart des Tauroboles , dont les monuments nous conservent la mémoire , ont esté faits pour la santé des Empereurs, ou pour celle des particuliers ; ainsi cela ne regardoit point la consécration d'un souverain pontife , ou d'un grand prestre , laquelle devoit estre un acte public & une cérémonie appliquée à ce seul usage.

Enfin , il estoit libre à chacun pour son argent de faire des Tauroboles , & d'en recevoir le sang. C'est ce que nous marquent ces mots si communs dans les Inscriptions , *FECIT SVO IMPENDIO*, ou *HOSTIIS SVIS*. Eût-il esté permis de prendre à son gré l'inauguration du facerdoce ! & sans faire valoir sur cela le profond silence de tous les Historiens , ne trouveroit-on aucune inscription qui nous apprist que le Taurobole , dont il y est parlé , a esté fait pour ce sujet !

Quelleque fust , au reste , la force de ce sacrifice , celui qui sembloit en avoir recüeilli toute la vertu , s'en déffoit assez pour en réitérer la cérémonie au bout de vingt ans , lorsqu'il se trouvoit encore en vie , comme fit ce Céjonius Rufus Volusianus , dont il fait mention dans un marbre que Gruter décrit. Peut-estre que dans la suite ces répétitions devinrent encore plus fréquentes. *Pag. XXVIII.*



APPIO ANNIO ATILIO BRADVA Tito CLODIO
VIBIO VARO COSulibus.

Annius Bradua & Vibius Varus furent Consuls sur la fin de la vingt-deuxième année de l'empire d'Antonin. C'estoit la dernière de la deux cens trente-quatrième

Olympiade , la neuf cens treizième de la fondation de Rome , & la cent soixante de Jesus-Christ. Antonin mourut quelques mois après ; ainsi le Taurobole ne fut pas d'un grand effet.

Le nom de Vibius Varus , l'un de ces Consuls , est corrompu dans presque toutes les éditions des Fastes. Les unes le nomment *Verus* , les autres *Barus*. Pour ce qui est de *Barus* , on sçait que le changement de l'*V* en *B* , & du *B* en *V* , est assez ordinaire ; mais à l'égard de *Verus* , l'équivoque en est d'autant plus dangereuse , que l'on pourroit attribuer ce Consulat à L. Verus , l'un des fils adoptifs d'Antonin , qui avoit esté Consul quelques années avant Varus , & qui le fut encore immédiatement après luy. Cette inscription nous fournit donc une correction importante & très-assûrée , puisqu'elle s'accorde pour cela avec les médailles consulaires de la famille *Vibia* , où le surnom *Varus* se trouve souvent.

Ce monument enrichit encore les Fastes d'une nouvelle circonstance ; le nom d'*Atilius* n'y est point donné au Consul Bradua ni celui de *Clodius* au Consul Varus. Il faut cependant qu'ils les aient portez , & qu'ils fussent l'un de la famille *Atilia* ; l'autre de la famille *Clodia* , du moins par d'étroites alliances. Ils en avoient peut-estre épouté les héritières.



Locus Datus Decreto Decurionum.

C'est ainsi que j'explique ces quatre lettres, L. D. D. D. dont j'aurois peut-estre rendu le sens plus agréable , si je leur avois substitué ces mots , *Lugdunenses* , *Dono* , *Dederunt* , *Dicaverunt* ; mais il n'y avoit pas à balancer entre l'une & l'autre interprétation. Celle que j'emploie par préférence est une formule très usitée dans les inscriptions antiques des colonies Romaines. Elle s'y lit quelquefois tout au long , & elle marque que le lieu du sacrifice , ou

de l'érection du monument, a été destiné à cet usage par l'ordre des Décurions. Ces officiers municipaux, au nombre de dix, estoient les principaux de la colonie; ils y formoient une juridiction qui représentoit l'autorité du Sénat, & ils y estoient particulièrement chargez de l'administration des revenus publics, de l'entretien des murailles, & des autres édifices. Les jugemens qu'ils rendoient s'intituloient par un double DD. *Decretum Decurionum*, comme ceux du Sénat l'estoient par ces deux lettres S. C. *Senatus Consultum*.



CVIVS MESONYCTIVM. FACTVM
EST V. IDus DECembris.

Il n'est pas extraordinaire de trouver dans les inscriptions Tauroboliques l'époque de ces sortes de sacrifices, marquée non seulement par les Consulats, mais encore déterminée par les noms du mois & du jour. Ce qu'il y a de singulier dans celle-cy est le mot *mesonyctium*, diction purement Grecque & composée. ΜΕΣΟΝΥΚΤΙΟΝ, *media nox*. Ce terme est assez rare, même dans les auteurs Grecs qui nous restent. Voicy ce que Phrynicius en dit dans ce qu'il rapporte des dictionnaires Attiques. Μεσυνύκτιον ποιητικὸν οὐ πολιτικόν. *Media nox, poeticum est, non oratorium.*

Thomas Magister ajoute que Μεσυνύκτιος se dit aussi, & qu'il est poétique; ce qu'il prouve par un endroit d'Euripide dans son Hécube page 80. de l'édition de Paul Estienne :

Μεσυνύκτιος ὠλλύμεν;
Ἡμεῖς ἐκ δειπνῶν ὕπνους
Ἡδὺς ἐπ' ὅσσοις κίδναται.

Dans le
Chœur du 4.
Acte. vers
214.

Nous périssons au milieu de la nuit, lorsque les vapeurs du

souper répandoient un doux sommeil sur nos yeux.

Anacréon, presque contemporain de ce Tragique, s'en estoit servi avant luy dans la même terminaison, avec cette différence qu'il en fait un adjectif à ὤζεις, au commencement de sa belle chanson sur l'Amour :

Μεσονυκτίοις π'ὶδ' ὤζεις.

Vers le milieu de la nuit, &c.

Aristote, dans ses Problemes, en fait aussi un adjectif à πνέμε. Μεσονυκτιον πνέμε. Et Théocrite est le premier qui l'ait pris dans le sens de nostre inscription, lorsqu'il a dit :

Ἰστὰ δὲ ἥμισυ μεσονύκτιον ἔξεκασθαιρον,

Cependant les matelots nettoyoient les voiles au milieu de la nuit.

L'unique endroit des auteurs Latins, où je sçache qu'il en soit parlé, est au chapitre 30. du cinquième livre des Origines d'Isidore ; mais le passage n'est pas des plus intelligibles, & il pourroit bien y manquer quelque chose : le voicy. *Unde & tunc Gallicinium est : quorum vox diei ostendit præconium, quando & Mesonyctius afflatus sit.* Le *Mesonyctium* de cet endroit n'est peut-estre pas fort éloigné du sens que luy ont donné les Grecs modernes. Il paroît par ce que M. du Cange en rapporte, qu'on appelloit ainsi un des offices de l'Eglise, qui se récitoit vers le milieu de la nuit. Tel estoit chez les payens le *Pervigilium* ordinaire des sacrifices ; il ne consistoit proprement que dans quelques prières nocturnes que le grand Constantin, au rapport d'Eusèbe, changea en celles que nous appelons Matines, & qui sont encore le *Mesonyctium* de la plupart des Moines.

*Gloss. ad.
script. med. &
inf. Græc.*

Ce *Pervigilium* convient d'autant mieux aux Tauroboles, qu'il est constant par une inscription que j'ay déjà citée, que la cérémonie en duroit plusieurs jours. C'est elle que les Lyonnois fient, *ex vaticinatione Archigalli*, pour la

la santé de Commode, & qui ayant esté commencée le 21. d'Avril, ne finit que le 25. du mesme mois. La chose paroîtra plus sensible par les termes de cette Inscription. Les premières lignes & celles du milieu sont effacées; ce qu'il y avoit de plus essentiel s'est heureusement conservé.

* * * * *
 * * * * * DOMVSQVE DIVI
 NAE. COLON. COPIAE CLAUD. AVG. LVGD.
 TAVROPOLIVM FECIT. Q. AQUIVS
 ANTONIANVS PONTIFEX PERPETVVS.
 * * * * *
 * * * * *
 * * * * *
 EX VATICINATIONE PVSONI IVLIANI
 ARCHIGALLI. INCHOATVM XII. KAL.
 MAI. CONSVMMATVM VIII. KAL. MAI.
 L. EGGIO MARVLLO. CN. PARINIO AE
 LIANO. COS. * * * &c.

En effet, je ne crois pas que le mot *mesonyctium* ait rapport à un usage particulier des anciens Gaulois, qui croyant, sur la foy de leurs Druides, descendre de Pluton, comptoient les mois, les années, & toute sorte d'espace de temps par nuits, au lieu de les compter par jours : *Spatia omnis temporis non numero dierum, sed noctium definiunt; & dies naturales, & mensium sic definiunt ut noctem dies subsequatur*; de sorte que pour marquer plus précitément que ce sacrifice avoit esté fait le 9. de Decembre, on eût mis

*Cæsar. L. VI.
 de bello. Gallico.*

CVIVS MESONYCTIVM FACTVM EST

V. IDus DECembris.

Tome II.

S ff

ce que le couteau vicimaire, placé entre ces mots , auroit encore pû désigner.

Si dans les sacrifices Tauroboliques, il y avoit eû une inspection d'entrailles, & ce qu'on appelloit l'*Extispice*, il auroit esté à présumer que la creste de ce couteau eût servi à remüer les intestins de la victime, lorsque l'Aruspice les examinoit pour en tirer ses présages, suivant ce vers de Virgile :

Æneid. IV.

Pecudumque reclusis

Pectoribus inhians spirantia consulit exta.

Mais dans le Taurobole on n'ouvroit point la victime; on se contentoit de l'immoler & d'en répandre le sang. C'est ce qui fait distinguer à Macrobe, après Trébatius, deux sortes d'hosties. Les unes dont on soüilloit les entrailles, pour y chercher la volonté des dieux; les autres, dont on leur offroit l'ame seulement : *Hostiarum duo genera Alterum, in quo voluntas dei per exta disquiritur : alterum, in quo sola anima deo sacratur, unde & Aruspices animales has hostias vocant.* L'utilité particulière de ce couteau ne consistoit donc qu'à faire une plus grande ouverture lorsqu'on perçoit la victime, & à élargir extrêmement la playe quand on le retiroit, pour en faire sortir le sang avec plus d'abondance : ce qui revient assez à cet endroit de la description de Prudence :

Saturn. lib.
III. cap. 5.

Pectus sacrato dividunt venabulo;

Eructat amplum vulnus undam sanguinis

Ferventis, &c.

La teste de béliér représentée sur la troisième face de nostre monument, marque qu'outre le sacrifice d'un taureau qu'on offrit à Cybele pour la santé d'Antonin, & pour la prospérité de la colonie de Lyon, on immola encore un béliér en l'honneur d'Atys. C'est là le Criobole dont j'ay déjà parlé, & que nos inscriptions joignent si

souvent au Taurobole , parce que ces sacrifices se faisoient presque toujours ensemble. Le Criobole , sur tout , supposoit le Taurobole , & n'en estoit , pour ainsi dire , que l'accessoire. Deux Inscriptions rapportées par Van-Dale semble insinüer le contraire ; mais l'une est mutilée , & le sens de l'autre est très-équivoque. Au reste , ces deux sortes de sacrifices qui estoient les mêmes dans leurs principes & dans leurs cérémonies , ont aussi commencé & fini en même temps. Nostre inscription en fait remonter l'establissement à la vingt-deuxième année de l'empire d'Antonin. De semblables monuments nous apprennent qu'ils ont duré jusques à la quinzième de l'empire de Valentinien II. Du moins une inscription marquée du quatrième Consulat de ce prince avec Fl. Neoterius , est la dernière où l'on sçache qu'il soit fait mention de Taurobole & de Criobole. Je la rapporte d'autant plus volontiers , qu'elle termine fort à propos ce que j'ay dit sur cette matière :

De Rome
913. de.
J. C. 160.

De Rome
1143. de
J. C. 3204

DIS OMNIPOTENTIBVS
LVCIVS RAGONIVS
VENVSTVS. V. C.
AVGVR. PVBLICVS
P. R. Q. PONTIFEX
VESTALIS MAIOR
PERCEPTO TAVROBOLIO
CRIOBOLIOQ.
X. KAL. IVN.
D. N. VALETINIANO
AVG. IIII. ET
NEOTERIO CONS.
ARAM CONSECRAVIT.

Quelques légères circonstances peuvent encore avoir
Sffij

échappé à mes recherches : mais je ne me suis pas engagé à faire un traité des Tauroboles. J'en ay seulement voulu expliquer une inscription particulière , dont chaque ligne, quelquefois même chaque terme , avoit besoin d'un commentaire. Le secours de la graveûre que j'emprunte icy pour marquer avec quelque exactitude les cérémonies du Taurobole , achevera peut-estre de donner une idée précise de ces sacrifices , tels que nous les décrit le poëte Prudence , & tels qu'on se les peut figurer par les inscriptions qui nous en conservent la mémoire. J'ay veû dans la nouvelle édition du livre de Lomeïer , *De veterum Gentilium Lustrationibus* , une planche de cette nature , mais si éloignée du goût de l'antique , que je n'ay pû me persuader que ce foible crayon satisfist la curiosité des connoisseurs.







ECLAIRCISSEMENT

Sur les explications que les Anglois ont données de quelques Inscriptions de Palmyre, & des remarques sur une qui se trouve à Heliopolis de Syrie ; appelée communément Baalbek.

Par M. l'Abbé RENAUDOT.

LES inscriptions qui ont esté communiquées à l'Académie, & qui ont esté copiées sur les ruines de l'ancienne Palmyre, se trouvent les mesmes, que celles qui ont esté publiées par les Anglois, sur les memoires qui ont esté apportez de Levant par M. Hallifax, & quelques-autres. Ils manderent, avant mesme que de les avoir envoyées en Angleterre, tout ce qui pouvoit le plus exciter la curiosité des sçavants, particulièrement de ceux qui cultivent les Langues Orientales, dont il y a un assez grand nombre en ce pays-là ; & ils se firent un grand honneur d'avoir esté les premiers de leur nation, qui eussent fait cette découverte. Ils firent concevoir à leurs compatriotes une esperance presque certaine de donner au public la connoissance de Lettres inconnuës jusqu'alors : ils en receurent des compliments de tous costez, & on attendit avec impatience quelque decouverte fort importante, par laquelle on pourroit expliquer des inscriptions, qui jusqu'à present ont esté inintelligibles, & mesme qu'on n'a pû lire.

Ils ont envoyé un nombre mediocre d'inscriptions, dont la plupart sont partie en Grec, & partie en ces Lettres que nous appellons Palmyreniennes, mais personne n'en a pû encore déterminer l'alphabet. Cependant M. Edouard Bernard, Professeur de Mathématiques de la Chaire de Savil à Oxford, homme tres-sçavant, & qui avoit une grande

connoissance des Langues Orientales , jugea qu'il falloit communiquer ces inscriptions au public , telles qu'elles estoient , esperant qu'il se trouveroit quelqu'un qui pourroit les dechiffrer , & reconnoître les caracteres autant qu'il seroit nécessaire pour en former un Alphabet. Elles furent donc par ses soins imprimées à Utrecht en 1698. sous le titre d'*Inscriptiones Græcæ Palmyrenorum*. On y en joignit en mesme temps quelques-unes en caractère du pays , & M. Bernard les accompagna de notes tirées de la conformité , que les mots qui estoient lisibles , parce qu'ils se trouvoient en Grec , pouvoient avoir avec les Langues Orientales , qui nous sont plus connus. M. Smith qui eut soin de l'impression , y ajoûta une Preface & des observations , qui roulent à peu près sur le mesme principe.

Il nous apprend que les Anglois avoient entrepris cette recherche des antiquitez de Palmyre dez 1678. & un de ceux qui devoient y estre employez , estoit M. Robert Huntington , qui passa à Paris quelques années après , & duquel j'appris plusieurs particularitez de son voyage. Il avoit esté Ministre des Anglois établis à Alep ; & comme il avoit acquis une grande connoissance des Langues Orientales , il y fit un recueil considerable de manuscrits , dont le catalogue a esté imprimé avec celui de tous ceux qui sont en Angleterre. Ce mesme M. Huntington , quoy-qu'il eust plusieurs connoissances particulieres de ces Antiquitez de Palmyre , n'a pas paru si fort persuadé que son successeur M. Hallifax , de la facilité qu'il y avoit à distinguer cet ancien caractère Syriaque , & à l'expliquer ; & l'évenement a fait voir qu'il en avoit jugé plus sagement que les autres. Car tout le fruit du voyage qu'ils firent aux ruines de Palmyre en 1691. fut de copier une trentaine d'inscriptions Grecques , & un fort petit nombre de Palmyreniennes qui ont esté imprimées.

On en avoit desja veu quelques-unes , & la difference des caracteres se trouve si grande entre les copies , qu'il est impossible de juger qui sont celles sur lesquelles on puisse

connoître les originaux. Celle de *Aglibolo*, & *Malacholo*, &c. qui avoit esté publiée dans Gruter, mais sans caractères Palmyreniens, ne ressemble pas fort exactement à ce que les Anglois nous ont donné, si on peut faire fond sur quelques copies qui sont entre les mains des sçavants; & celle que M. Poullard Consul de Tripoli de Syrie, a envoyée à M. le Comte de Pontchartrain, représente des lettres d'une figure fort différente. C'est par cette difficulté de fixer les véritables figures des caractères, que plusieurs personnestres-versées dans l'antiquité & dans les langues Orientales, ont jugé, il y a long-temps, que cette recherche estoit du nombre des curiositez entierement inutiles, aussi-bien que celle des anciens caractères Puniques, des Etrusques, & de quelques autres semblables.

Les Anglois firent annoncer leur decouverte dans les *Transactions Philosophiques*, ou Journaux de la Societé Royale, & M. Hallifax en fit en particulier une ample description. Elle peut satisfaire la curiosité des lecteurs, sur ce qui regarde la description du pays, & des ruines de la ville de Palmyre: mais pour ce qui a rapport à la langue & aux inscriptions en caractères inconnus, on n'en sçait pas plus, apres tant de peines que ces sçavants hommes ont prises pour les dechiffrer, qu'on en sçavoit auparavant. La preuve en est bien claire; car celui qui les a fait imprimer, ayant donné, p. 8. une inscription Grecque & Palmyrenienne assez entiere, donne pour l'expliquer, quatre alphabets, le Samaritain, le Juif moderne, le Syriaque & le Mendée, ou ancien Syriaque qui se trouve dans les livres des Chrestiens de saint Jean, qui mesme n'est pas entier, après quoy il dit, *Palmyrenum vero si quis dederit, erit mihi magnus Philologus*. Mais il ne s'agit pas icy de Philologie, il s'agit d'un fait; & le voyageur le plus grossier; qui pourroit trouver un alphabet de cette Langue, ou une inscription qui marquast distinctement plusieurs noms propres, aidera plus que tous les Philologues du monde. L'essay que les Anglois ont fait avec une grande con-

noissance des langues, suffit pour en prouver l'inutilité.

M. Bernard, qui sans contestation estoit le plus sçavant de tous, a donné quelques remarques, qui sont les premières du recueil imprimé à Utrecht, & M. Smith en a adjouté d'autres. Elles ne contiennent que des observations tirées de la comparaison des langues Orientales, avec les noms propres qui se trouvent dans les inscriptions Grecques; car pour les autres, ils n'y ont pas touché. Ce travail peut estre fait avec le même succez par toute personne qui voudra prendre la peine de conferer un Dictionnaire Hebreu, Syriaque, Arabe, &c. pour y chercher des étymologies, lesquelles même sont tres-inutiles dans les noms propres, si ce n'est dans ceux de la Bible, qui signifient quelque chose de mysterieux dans leur origine. Mais ce qui paroît plus extraordinaire, est que les étymologies qu'on donne de ces noms, sont presque toutes tirées de l'Arabe, & même de celui qui n'estant en usage que dans le style sublime, c'est-à-dire, dans la Poësie, & dans les ouvrages escrits en style poëtique, n'a aucun rapport avec la langue ordinaire, & encore moins avec la Syriaque. Car des langues, pour avoir une même origine, ne sont pas les mêmes. Il n'y a aucune langue dans laquelle il ne soit aisé de trouver de pareilles étymologies; & nous avons veû autrefois un homme tres-sçavant dans les langues Orientales, qui tiroit de la Persienne le nom de Faramond, & ceux de nos anciens Rois de la premiere race, avec autant de vray-semblance & d'analogie qu'en ont toutes les interprétations des noms Palmyreniens qui nous ont esté données. Mais quand elles seroient aussi certaines qu'elles sont douteuses & arbitraires, si on excepte quelques mots, où on ne peut se mesprendre, ce n'est pas cela qu'on doit chercher, mais des choses qui puissent estre de quelque utilité pour l'Histoire. Or, quand on liroit les caracteres inconnus qui sont au-dessous des inscriptions Grecques, il n'y a pas d'apparence qu'elles nous apprissent rien davantage que les noms Syriens qui sont au-dessus en Grec, &

& le sujet qui est exprimé dans les mots écrits en cette langue. C'est ordinairement un tombeau, une dedicace, ou quelque chose de semblable. On demande de bonne foy, si quand on seroit assuré de la lecture de ces caractères inconnus, on pourroit s'imaginer qu'ils y trouve d'autre mystere que ce qui est exprimé par les mots Grecs.

On conviendra facilement qu'avec un plus grand recueil de pareilles inscriptions, on ne feroit pas de grands progres dans l'histoire de Palmyre; & c'est se tromper à plaisir, que de supposer qu'il se puisse trouver en langue & en caractères du pays, quelque chose de plus particulier, que ce qui en reste dans les auteurs Grecs & Latins, & qui a rapport à deux temps fort éloignez l'un de l'autre. Le premier est la fondation de la ville par Salomon, & personne ne s'imaginera que ces inscriptions, dont aucune n'est plus ancienne que l'Ère Chrestienne, puissent donner quelques lumieres sur une antiquité si éloignée. On sçait par la sainte Esriture qu'il bastit cette ville à l'entrée du desert, qu'il l'appella *Tadmor*; ce que saint Jérôme a traduit *Palmyre*, parce qu'elle estoit ainsi appelée de son temps, à cause des palmes qui estoient en grande abondance dans les environs. La version de saint Jérôme est assez justifiée par l'usage present qui a conservé le mesme nom de *Tadmor*, ou *Tedmour* à Palmyre.

Depuis le temps de Salomon la ville n'a eu de reputation qu'à l'occasion d'Odenath & de Zenobie, qui dans le renversement general des affaires de l'Empire, sous Valerien, s'opposerent vigoureusement aux Parthes, & mesme prirent la pourpre & le nom d'Auguste. Sans cela il n'auroit non plus esté parlé de Palmyre, que de plusieurs autres villes d'Orient qui ont eu des édifices magnifiques, une maniere de senat, & d'autres marques de dignité, mais sans que cela les distinguast de cent autres, qui avoient les mesmes avantages, & particulierement le privilege de se gouverner selon leurs loix, ou *αὐτονομία*.

Ce sont donc ces deux seuls points d'histoire sur les-

quels on pourroit chercher quelques éclaircissements, par rapport à la ville de Palmyre. On ne trouve rien touchant le premier, qui nous apprenne quelque chose de plus que ce qui est dans l'Ecriture. Et pour ce qui regarde les temps postérieurs, l'Ere des Seleucides qui est marquée sur la plupart des inscriptions, fait connoître que les Palmyreniens avoient suivi le sort de toutes les autres villes de Syrie & de Phenicie, c'est à dire, qu'ayant esté soumises aux Rois de Perse, elles avoient ensuite obei à Alexandre & à ses successeurs, après la ruine desquels, elles avoient esté sous l'Empire Romain, ensuite sous les Empereurs, dont quelques-uns, comme Adrien, avoient accordé des privilèges à Palmyre.

On reconnoît aussi par ces inscriptions, qu'il y avoit une colonie Romaine à Palmyre, & que plusieurs Romains y estoient établis. Mais parmi ceux qui se trouvent nommez, il y en a peu qui n'ayent pas deux noms, un Romain, & l'autre Syrien; ce qui fait connoître que plusieurs Syriens ayant acquis la qualité de citoyens Romains, adjoutoient des noms de famille Romaine à ceux du pays, ce qui mesme marquoit souvent une origine servile. Car nonobstant le renversement entier des regles & de l'usage des noms Romains établis, pendant que la République subsistoit, & qui finirent avec la liberté; il resta neantmoins un usage presque certain à l'égard des affranchis. Ils avoient leur nom propre qui estoit ordinairement Grec ou Barbare, ou imposé par le maître. Lorsqu'ils fortoient de servitude, & que leurs maîtres les affranchissoient; ce nom leur demeuroit, comme on peut le prouver par un nombre infini d'exemples, & ils y adjoustoient le nom de la famille de leur patron. Ainsi les deux fameux affranchis de Cicéron s'appelloient *Marcus Tullius Tyro*, & *Marcus Tullius Laurea*. Ils prenoient aussi le nom de leurs patrons par le credit desquels ils avoient obtenu la qualité de citoyens Romains, que pouvoient avoir obtenue ces Palmyreniens. Les noms Grecs ou barbares estoient

tellement une marque de servitude, ou de naissance estrangere, qu'il ne s'en trouvera point dans l'histoire, ni dans les inscriptions qui ayent appartenu à des familles illustres de Rome; si ce n'est que quelques-unes avoient les surnoms, ou *Agnomina* Grecs, comme *Philippus*, dans la maison *Marcia*: *Aufidius Orestes*, *Licinius Damasippus*, & ainsi de quelqu'autres. Par consequent les noms Syriens de *Zabdila* ou *Zabida*, comme il se lit dans une autre inscription, joint avec *Julius Aurelius*, & celui de *Septimius* joint avec celui d'*Odænathus*, & quelques autres semblables, ne sont pas des preuves d'origine Romaine; mais ils font connoître, ou que les familles de ceux qui les portoient, venoient de quelque affranchi qui avoit pris le nom de famille de son patron, ou de quelque Clientele; car, lorsque des estrangers devenoient citoyens Romains, ils prenoient le nom de celui qui leur avoit procuré cet avantage. C'est ce qui a esté desjà dit dans un esclarcissement donné à l'Academie, il y a quelque temps, sur le nom de *Septimia*, qui se trouve joint avec celui de *Zenobie*, dans les medailles de cette princesse.

Inscript. 11.
12.

On peut aussi tirer de ces monuments quelque connoissance des magistratures & dignitez de Palmyre, comme celles de *Γραμματεὺς* ou *Scriba*, *Στρατηγός* ou *Preteur*, *Ἀρχαῖος* ou *Edile*, &c. quoy-que la matiere ne soit pas fort importante.

Il se trouve aussi diverses choses qui ont rapport à la religion, & aux divinitez connues dans le pays, comme *Aglibolo*, *Malacbolo patriis Diis*, dans l'inscription rapportée par Gruter, & qui se trouve parmy celle des Anglois, Jupiter *Κεραυνός*, ou *foudroyant*, *ΙΑΡΙΒΩΛΟC*, 8. & 11. mais on n'en connoît que les noms.

L'arrivée d'Adrien & d'Alexandre dans le pays, & les honneurs divins qui leur furent rendus par cette nation flatteuse jusqu'à l'excez, sont aussi marquez dans d'autres inscriptions.

Enfin, on trouve quelques noms propres, mais qui ne

conduisent à aucun fait important , & qui servent uniquement à faire connoître des noms , dont la plupart sont assez connus comme véritablement Syriens , & dont l'étymologie n'est pas trop difficile à marquer.

Ce sont-là tous les points, sur lesquels on peut tirer quelque utilité des inscriptions Palmyreniennes ; & à en juger sans prévention , elle est fort médiocre , & ne mérite pas la peine que se sont donné quelques sçavants pour les déchiffrer. Car s'il se trouvoit des histoires ou quelques-autres livres sur lesquels on pût travailler utilement , on pourroit employer ses peines à tâcher de connoître ces caractères , parce qu'il y a en effet assez d'apparence , que la langue étant purement Syriaque , ne seroit pas si difficile à entendre. Mais c'est se flatter temerairement, que de donner dans une telle imagination. Zenobie , à ce que disent les auteurs , étoit fort éloquente en sa langue , & en Persien ; cependant ses lettres étoient écrites en Grec , & le fameux Rheteur Longin fut tué par ordre de Valerien , comme étant l'auteur de celle qu'elle luy écrivit , & dont il fut très-offensé. Ainsi tout ce qu'il y avoit de considérable , & qui pouvoit estre regardé comme un monument public , étoit écrit en Grec ; & quand il y auroit eu des histoires écrites en langue Palmyrenienne , on ne doit pas s'imaginer qu'elles nous apprirent d'autres faits , que ceux qui se trouvent dans les historiens Grecs & Latins.

Quand même on pourroit supposer qu'il s'en decouvriroit dans la suite , on ne devoit pas esperer qu'un petit nombre d'inscriptions qui restent dans les ruines de Palmyre , fust suffisant pour connoître le génie particulier de cette langue , qui pouvoit , nonobstant son origine commune avec les autres dialectes Syriaques , estre assez différente de la langue primitive, pour présenter des difficultez insurmontables.

On en trouve un exemple sensible dans la langue Ethiopienne ; elle est sans contestation une dialecte de la Chaldaïque , & par cette raison Jean Potken , Doyen de saint

George de Cologne, qui le premier fit connoître cette langue en Europe, par l'impression du Pſautier faite à Rome par ſes ſoins en 1513. luy donna le nom de *Chaldaïque*, comme firent pareillement les auteurs des premières grammaires. Cependant, outre la différence totale des caractères, & pour la figure, & pour la manière d'écrire de la gauche à la droite, contraire à celle de tous les autres peuples Orientaux, ſi on excepte les Armeniens; cette langue a des inflexions ſi particulières, & des mots ſi différents de la Chaldaïque ordinaire, & de ſes diverſes dialectes, qu'avec tout le ſecours qu'elles pourroient donner, jamais on n'expliqueroit une page d'Ethiopien. Cette langue ſeroit ainſi demeurée entièrement inconnue, ſi les livres qu'on a eus, étant des traductions de la ſainte Eſcriture, & par conſequent la matière étant connue, n'avoit donné moyen de faire des regles de grammaire & des dictionnaires. Il n'y a pas d'apparence que la dialecte Palmyrenienne fuſt auſſi eſtendue, mais c'eſt ce qui produit une autre difficulté, car avec tres-peu de mots qui roulent ſur une meſme matière, il eſt impoſſible de parvenir à l'intelligence de ce qui ſe trouveroit obſcur.

Toutes ces raiſons qui paroiſſent fort conſiderables, n'ont pas empêché neantmoins la pluſpart de ceux qui ont eu quelque connoiſſance des langues Orientales, de taſcher à ſe ſignaler par une decouverte qu'ils ont représentée comme fort importante, & d'une grande utilité pour toute ſorte de littérature, quoy-qu'on puiſſe dire ſans temerité qu'ils ſe ſont fatiguez fort inutilement, puisqu'on ne void pas, qu'après tant de notes tirées de la conformité des langues voiſines, ils ayent éclairci la matière plus qu'elle l'eſtoit auparavant. Mais comme il y a peu de perſonnes capables de juger de ces ſortes d'observations, qui par elles-mêmes ſont fort ſeiches & fort ennuyeuſes, que la matière par ſa rareté donne un grand air d'érudition aux auteurs de ſemblables observations, qu'on admire facilement ce qu'on n'entend pas : ce travail tout inutile qu'il

estoit, a attiré de grands applaudissemens à ceux qui s'y sont appliquez. Il faut voir s'ils ont observé les regles les plus certaines qu'on doit suivre dans de pareilles recherches.

Une des principales est d'éviter autant qu'il est possible de broüiller l'esprit des lecteurs par des explications arbitraires & peu seures, telles que sont toutes celles qui se tirent d'un Dictionnaire, en forçant les étymologies, & en se donnant trop de liberté. On ne trouve pas qu'ils aient eu cette premiere regle fort en veüe : car au lieu que les lettres Grecques ont une certaine puissance, qui peut à la verité s'estendre à en signifier plusieurs Orientales, parce que le rapport des unes & des autres n'est pas tousjours exact, & que quelques-unes ne peuvent pas aisement s'exprimer par les Grecques; cependant il y en a qui ne peuvent avoir aucun rapport entre elles; que ceux qui ont travaillé sur ces inscriptions, ne sont pas difficulté d'employer les unes pour les autres. C'est ce qui fait une tres-grande diversité entre les explications qu'ils donnent, dont par conséquent on ne peut estre assuré, & si ces sortes de critiques pouvoient estre entendües de ceux qui ne sont pas versez dans les langues Orientales, il seroit aisé de faire voir qu'elles sont toutes également incertaines.

Mais personne n'avoit esté plus loin que M. Rhenferdius, qui a écrit le dernier sur cette matière, dont la Dissertation a pour titre : *Periculum Palmyrenum; sive literaturæ veteris Palmyrenæ indagandæ & eruendæ ratio & specimen*, & elle a esté imprimée à Franckere en 1704. Il pretend avoir decouvert les lettres, jusqu'à en donner l'Alphabet. C'est neantmoins sur quoy d'abord on trouve deux difficultez assez grandes. Car comme il ne designe chaque caractere que par le rapport qu'il y trouve avec les anciens Hebreux ou Samaritains, & quelques autres qui leur ressemblent, en suivant cette regle, il y a plusieurs de ces lettres qui doivent signifier toute autre chose que ce qu'il pretend, & il est obligé de donner diverses puissan-

ces à la mesme figure. Comme il a pu connoître que cette licence ne luy seroit pas facilement accordée par les sçavants, il a recours à la critique, de mesme que s'il s'agissoit d'un manuscrit, & il fait des restitutions de lettres à sa fantaisie. Il le fait d'autant plus hardiment, qu'il trouve de la difference entre les copies des inscriptions publiées par les Anglois, car en effet elles ne s'accordent pas, ni entre elles, ni avec les copies que M. le Consul de Tripoli a envoyées, ni avec celles qui ont esté imprimées ailleurs, ce qui suffisoit pour faire connoître l'inutilité de cette recherche.

Mais ce qui la prouve d'une maniere incontestable, est que les mots qu'il tire de ces caracteres, ne peuvent convenir avec l'analogie de la langue Syriaque. Nous choisisons un exemple dans l'explication que l'auteur donne de l'inscription XII. où on lit dans le Grec *ΣΕΠΤΙΜΙΟΣ ΟΔΑΙΝΑΘΟΣ Ο ΑΛΜΙΡΟΤΑΤΟΣ ΣΤΗΝ ΚΑΗΤΙΚΟΣ*, &c. Il pretend trouver le nom propre d'Odenathus, & il l'escriit d'une maniere qui ne peut convenir au genie de la langue Syriaque, donnant une terminaison qui ne convient pas à un nom propre, mais seulement à ceux qui signifient le país, *Nomina gentilia patria*, ou qui ne convient qu'aux roms pluriels. Ensuite il pretend trouver un mot qui signifie dans le Talmud *Architectus*; cela suffit pour qu'il l'interprete, *Aedilis curulis*, dignité purement Romaine & entierement inconnüe à Palmyre. Il en est ainsi des autres, & il y a plus de raison d'avoüer son ignorance, sur de pareils faits qui ne conduisent à rien, que de donner de telles interpretations. Mais pourquoy ne peut-il trouver dans la mesme inscription les noms de *Septimius*, *Hairanus*, *Waballathus*, & *Nassores*, car ils doivent y estre marquez aussi-bien que celui d'*Odenathus*. De plus *Hairanus*, *Waballathus* qui sont certainement d'origine Orientale, doivent estre plus aisez à reconnoître que ceux qui sont purement Romains. *Hiram*, nom connu dans la Sainte Esécriture, comme celui d'un

Roy des Tyriens qui servit utilement Salomon dans le temps qu'il travailloit à la construction du temple; ce nom, dis-je, a formé certainement celui d'*Eieμνδς* qui se trouve dans les auteurs anciens de l'Histoire de Tyr, entre autres Philo Biblius cité par Eusebe, & par un changement qui est commun à toutes les langues, ce même nom estoit écrit & prononcé autrement, lorsque les inscriptions que nous avons, ont esté faites. On ne peut pas douter que le mot d'*Herodes*, que les Grecs écrivent *Ηεροδης*, ne soit le même dans son origine que le *Oouexδης* des inscriptions Palmyreniennes, & que l'*Orodes* des historiens, en parlant des Parthes; & on ne peut chercher d'autre raison de ces différences, que dans le changement de la prononciation, & dans la difficulté que les Orientaux avoient d'exprimer les noms Grecs ou Latins avec les caractères de leurs langues. On sçait combien les noms barbares sont defigurez par les Grecs, & les mots Persans qui se trouvent dans Herodote & ailleurs le prouvent assez. Nos auteurs defigurent de même les noms Arabes, de sorte qu'on ne peut presque reconnoître les Califes & les autres Princes Mahometans dans nos historiens. On a la même peine à reconnoître les noms Grecs & Latins dans les livres Hebreux, Syriens, Arabes, Persiens & autres, où ils sont tellement defigurez, qu'avec le secours des histoires les plus seures, on a beaucoup de peine à les déchiffrer. Si nous n'avions que les auteurs Arabes ou Persans, pour faire une suite de l'Histoire des Empereurs Romains qui sont assez connus, on ne pourroit pas seulement déterminer leurs noms, encore moins connoître ceux dont il pourroit estre parlé dans leur vie, quoy-qu'on connoisse neantmoins tous les caractères dont les Syriens & les Arabes se servent pour les exprimer. Il est donc encore plus difficile, ou pour mieux dire, il est impossible de pouvoir estre assuré qu'on a trouvé les caractères Palmyreniens, parce qu'on reconnoît quelque conformité de figures entre les lettres Samaritaines, & celles qui paroissent sur les inscriptions qu'on s'est proposé d'expliquer.

Il a desja esté observé que la langue Ethiopienne, qui est celle des Livres, & qui n'est plus gueres en usage parmy le peuple, a beaucoup de conformité avec la langue Chaldaïque, & qu'elle a en mesme temps diverses inflexions tirées de l'Arabe, langues qui ayant la mesme origine sont neantmoins fort differentes. On ne peut cependant douter que les lettres qui sont le fondement de toutes les langues, doivent plustost estre regardées comme formées sur les Grecques, que comme originales, ou comme estant tirées des Syriaques ou des Arabes, avec lesquelles certainement elles n'ont aucun rapport. De plus elles ont une difference essentielle, en ce que les Ethiopiens escrivent de la gauche à la droite; les Syriens & les Arabes de la droite à la gauche. On void assez clairement que celles des inscriptions de Palmyre se doivent lire de la mesme maniere que les Hebraïques & les Syriaques: mais cela ne suffit pas, ni pour designer les caracteres, ni pour en fixer le nombre. Car si les Syriens ont conservé celui des lettres Hebraïques, les Arabes qui, suivant l'opinion commune, ont formé leurs lettres sur les Syriaques, en ont augmenté le nombre: les Persans & les Turcs ont adjousté divers caracteres à l'Alphabet Arabe qu'ils se sont approprié. Toutes les langues vulgaires d'Europe se sont servies & se servent encore des lettres Romaines, & il n'y a aucune nation qui ne donne à plusieurs lettres une puissance differente. On peut juger que les Palmyreniens pouvoient avoir une Dialecte particuliere, & qu'ainsi ils prononçoient differemment, qu'ils changeoient les lettres en d'autres de mesme organe, comme les Syriens en ont changé plusieurs dans la langue Hebraïque, ainsi qu'ont fait les Samaritains, les Arabes, les Ethiopiens, & generalement tous les peuples qui ont tiré leurs langues de celle-là. En ce cas-là, comme il est tres-possible qu'ils ayent formé de nouveaux caracteres, pour exprimer une prononciation differente, on n'a aucun indice pour les reconnoistre. Ainsi on se fatigue inutilement en les voulant determiner par le rapport que les figures qui

se trouvent dans ces inscriptions peuvent avoir avec les caractères Hebreux ou anciens Samaritains ; & si on vouloit examiner en detail, ce que l'auteur du *Periculum Palmyrenum* a ramassé avec beaucoup de travail, il seroit aisé de faire voir que ce sont des conjectures incertaines, des significations forcées & arbitraires, qu'enfin elles ne nous apprennent rien.

Il n'y a aucunes remarques particulieres à faire sur les trois inscriptions Grecques & Palmyreniennes envoyées par M. le Consul de Tripoli, sinon qu'elles n'ont pas esté copiées exactement. La seconde est celle qui se trouve au nombre XIX. parmy celles qu'ont publiées les Anglois, si ce n'est qu'il y a des differences assez grandes: ΔΟΥΚΗΝΑΡΙΟΝ ΚΑΙ ΑΡΑΠΕΤΗΝ, les Anglois mettent ΑΡΚΑΓΕΤΗΝ ou ΑΡΩΑΠΗΤΗΝ, ΖΑΝΔΙΚΩ, au lieu de quoy ils ont mis ΞΑΝΔΙΚΩ. On y lit que le monument a esté érigé à l'honneur de Septimius Orodes, qui estoit ὁπρωτοπος, ou *Procurator Augusti Ducenarius*, & pour le mot suivant, soit qu'il soit corrompu, car suivant les copies on le trouve escrit en trois ou quatre manieres differentes, il vaut micux avoüer son ignorance dans une chose tres-peu importante, que de donner des conjectures aussi peu solides que celles de M. Smith. L'inscription est de l'an 578. comme dans l'imprimé Grec, car il manque un chiffre dans le Latin. C'est suivant l'Ere des Seleucides, & cette année respond à l'an de J. C. 266. selon le calcul de M. Bernard & de M. Smith.

S'ils avoient trouvé quelque mot qui eut rapport à *Ducenarius*, & qu'ils en eussent pu trouver une origine Syriaque, Arabe, Samaritaine, Hebraïque, Chaldaïque ou Rabbinesque, comme a fait Rhenfeldius à l'égard du peu de mots qu'il a cru decouvrir, ils n'auroient pas manqué d'en augmenter leurs notes, que M. Smith a grossies inutilement de remarques tres seiches & peu vraies sur *Procurator Augusti & Ducenarius*, quoy-que M. du Cange seul ait rapporté dans son Glossaire ce qu'on peut dire de meil-

leur sur ces deux mots. Mais quand on y trouveroit quelque rapport avec la langue Syriaque, on auroit tousjours sujet de craindre qu'on ne se trompast, par cette raison qui est certaine ou au moins plus que vray-semblable. C'est qu'on observe que dans les livres Syriaques les plus authentiques, presque tous les noms Latins & Grecs, non seulement de charges, offices & dignitez, seculiers, mais aussi tous ceux qui signifient les dignitez Ecclesiastiques, les termes d'arts, de sciences, & une infinité d'autres, sont demeurez sans estre changez, sinon qu'ils sont souvent exprimez en lettres Syriaques, ce qui fait qu'il y a beaucoup de peine à les reconnoistre. C'est pourquoy les deux principaux auteurs de Dictionnaires parmy les Syriens, qui sont Jesus Bar Ali, & Bar Bahlul, ont eu soin de les rapporter exactement, & outre ceux-là il s'en trouve un tres-grand nombre qu'ils ont oubliez, ou qu'ils n'ont pas connus dans les Liturgies Syriaques, dans les Traductions des anciens Canons en la mesme langue, & dans les ouvrages Philosophiques d'Abulfarage qui se trouvent à Florence dans la Bibliotheque du Grand Duc. Ainsi quand on trouveroit les veritables caracteres Palmyreniens, on ne feroit pas plus sçavant pour cela, puisqu'on y liroit apparemment les noms de charges & dignitez, quoy-que Grecs ou Latins escripts en Lettres Syriaques: comme les Latins, *Ducenarius*, *Vexillationes*, & quelques autres sont escripts en lettres Grecques dans le Droit Grec Romain. On n'entrera pas dans l'examen des versions que les Anglois nous ont données de ce qui estoit en Grec: cela demanderoit une dissertation particuliere, qui estant necessairement toute de critique Grammaticale, pourroit estre fort ennuyeuse, & feroit au fond tres-inutile. Mais il est bon d'avertir que la pluspart des interpretations sont peu certaines.

On remarquera seulement sur le mot de *Ducenarius*, qu'un sçavant homme de nostre temps a pretendu trouver une marque certaine de supposition dans un auteur qu'il ne nomme qu'obscurément, & qu'il met dans le 13^e. siecle, qui

attaquant les Evêques, dont les sieges ont des honneurs temporels attachez, *Scriptit eos multo delectari magis δουκηνάριον quam Episcopi nomine. Quo de vocabulo interrogati, amico confulenti patefecimus hominis improbitatem qui ne statim ea parent mutata litera Π. in proximam consonantem Ν. pro voce Gallica ex duabus conflata δουκεπάριος, Duc & Pair, scripserit δουκηνάριος. Ce sont les propres paroles par lesquelles on croit qu'il marque la lettre du Concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, où ce mot de δουκενάριος est employé. Il l'est pareillement dans l'Apologie de saint Athanase, & dans plusieurs auteurs bien plus anciens, au lieu qu'on auroit beaucoup de peine à trouver δουκεπάριος, même dans la basse Grece. De plus Π & Ν ne se ressemblent gueres : mais comme cet auteur fait plus de cas des inscriptions & des medailles que des livres, celles de Palmyre, dans lesquelles ce mot est employé plus d'une fois, suffisent pour prouver que la lettre dans laquelle il se trouve, ayant esté écrite dans le même país, & à un homme qui estoit en liaison avec Zenobie, ne peut estre attaquée par une marque aussi legere de supposition.*

Pour les inscriptions trouvées à Baalbek, on ne peut presque douter qu'elles n'ayent esté tres-mal copiées, en sorte qu'il est difficile d'en tirer aucun sens qui puisse entièrement satisfaire. ΔΙΙ ΗΕΛΙΥΡΟΛ, qui est repeté deux fois, semble devoir estre écrit ΔΙΙΣ ΗΕΛΙΥΡΟΛ. C'est à dire, *aux Dieux d'Heliopolis* : car υ est équivalent à s comme dans *Mopsuestia*, qui en Grec s'écrit Μοψουεσία. Cette conjecture est d'autant plus vray-semblable, que la ville de Baalbek est l'ancienne Heliopolis de Syrie, comme l'a remarqué M. d'Herbelot dans sa Bibliothèque Orientale, citant sur ce sujet Jesus Bar Hali, auteur d'un Dictionnaire Syriacque & Arabe fort ample & fort estimé. Mais comme M. d'Herbelot n'est pas entré dans le detail de cet éclaircissement, les bornes de l'article d'un Dictionnaire ne le permettant pas, & que même il n'a pas rapporté ce que dit Bar Hali, dont on peut tirer plusieurs lu-

mieres, il ne sera pas inutile d'expliquer un peu plus au long ce qu'il en a dit en peu de mots, en commençant par des remarques tirées des auteurs plus modernes, qui ont parlé de Baalbek, où cette inscription a été trouvée.

Cette ville connue depuis plus de mille ans sous le nom de Baalbek, est dans la Syrie, proprement dite *Damascena*, étant selon Abulfeda à 18. milles de Zebdani, qui est à pareille distance de Damas. Ce même Geographe dit que la ville est fort ancienne, & que parmy les restes d'antiquité remarquables, on y trouve un autel pour lequel les Sabis, ou adorateurs du feu, appelez autrement *Guebres* & *Ateschperestan*, ont une grande veneration, parce qu'ils croient par tradition qu'il y a eu autrefois en cet endroit, un de leurs temples. Yacuti natif de Hama, autre Geographe Arabe, dit qu'à Baalbek on voit un ancien chasteau avec des colonnes de marbre, d'une grandeur & d'une beauté singuliere. Ensuite, suivant le genie de ceux de sa nation qui attribuent à Salomon, tout ce qu'ils voyent de merveilleux, il adjouste que c'est luy qui a basti ce chasteau pour la Reine de Saba, que les Arabes appellent *Belkis*, ce qui ne signifie autre chose qu'une tres-grande antiquité. La ville, suivant Ebn-Werdi, autre Geographe, est bastie sur une montagne dans un terrain assez estendu, qui en occupe la partie superieure. Il y a quantité de sources, & au pied de la montagne une riviere qui fait aller plusieurs moulins : & Yacuti dit que cette riviere est appelée Nahar-Belkis, *riviere de Belkis*, ou de la Reine de Saba. On voit par un auteur qui escrivoit du temps de Noraddin, Sultan de Syrie, de la maison des Atabeks de Mosul, descendants de Zenghi, & qui a decrit exactement les distances des principaux endroits des environs de Damas, que Baalbek en estoit éloigné de douze Parasanges ou lieues de 3000. pas. Ces marques conviennent plus à Heliopolis, qu'à aucune des autres villes de Phenicie, dont les noms sont peu reconnoissables dans les livres Orientaux. Mais il ne falloit pas attendre des Arabes qu'ils don-

naissent le veritable nom ancien de cette ville. Jesus Bar Hali l'a fait dans son Dictionnaire , disant qu'il signifie *la maison de Baal*, & que c'est *Heliopolis*, ou *la ville du Soleil*.

Ptolemée nomme Heliopolis comme la premiere ville de la Cœlesyrie. Pline, l. 5. c. 22. dit qu'elle est près des sources du fleuve Orontes : *In via amnis Orontes , natus inter Libanum & Antilibanum juxta Heliopolim*. Il en est aussi fait mention dans l'Itineraire d'Antonin, & dans la Table de Peutinger. Il en est parlé dans Strabon , l. 16. p. 518. Sozomene, liv. 1. c. 8. & 5. c. 10. comme étant voisine du mont Liban. Les notices Ecclesiastiques la mettent *in Phœnice Libanese*, partie de la Phenicie , voisine du mont Liban. Le nom d'Heliopolis pouvoit marquer qu'elle estoit particulièrement distinguée par le culte du soleil, qui estoit la principale divinité de plusieurs nations, particulièrement des villes de Syrie, où il estoit adoré sous differents noms.

Mais il est tres-vray-semblable que celui de *Baal* ou de *Bel* qui est le mesme , le premier si fameux dans l'Histoire sainte , l'autre dans les Histoires prophanes , avoit plus d'usage parmy les Pheniciens , dont la langue estoit ou la mesme que l'Hebraïque , ou une de ses principales Dialectes. Car outre les preuves que plusieurs sçavants hommes ont rapporté dans des Traitez exprés , qui font connoître que le culte de Baal s'estoit repandu dans une grande partie de l'Orient , & sur tout dans la Syrie , on en a une tres-certaine tirée de plusieurs noms de divinitez adorées en Syrie , dans lesquels *Belus* entre en composition , sur tout dans les inscriptions Palmyreniennes qui ont donné lieu à cet esclarcissement. La premiere publiée autrefois par Gruter , ΑΓΛΙΒΩΛΩ ΜΑΛΑΚ ΒΗΛΩ ΠΑΤΡΩΟΙΣ ΘΕΟΙΣ. *Bolos* est la mesme chose que *Belos* , à cause d'une lettre gutturale tres-difficile à prononcer par le son obscur & inconnu aux Grecs , ΙΑΡΙΒΩΛΩΣ dans les inscriptions des Anglois : *Alagabale* , dont l'étymologie & la veritable orthographe ont exercé tant de

ſçavants, & quelques-autres. On ne peut preſque apporter aucune conjecture qui ne ſe détruife d'elle-même, ſi on veut chercher d'autre étymologie de ce nom que celle qui eſt tirée du mot *Bahal*, qui ſignifie *ſeigneur & maître*. L'auteur Syrien que nous avons cité, marque preſiſement que le mot de *Baalbek* ſignifie *la maiſon de Baal*; & il l'explique enſuite par *Ville du ſoleil*. C'eſt donc qu'il pouvoit avoir appris par des livres ou par des antiquitez qui ne ſont pas venuës à noſtre connoiſſance, que Baal & le ſoleil eſtoient la même divinité. Mais l'auteur de la Chronique Paſchale ou Alexandrine, fournit ſur ce ſujet un paſſage tres-remarquable. Τὸ ἱερόν Ἡλίου πύλεως τὸ τῷ Βαλάνιου τὸ μέγα καὶ δοξόσητον καὶ τὸ πρίλιτον. *Templum Heliopolitanum Balanii, ingens illud & ſamoſſimum, triplicique lapide conſtructum*, &c. Il dit donc que Theodoſe changea ce temple en une Eglife de Chreſtiens. Le ſçavant Holſtenius qui a cité ce paſſage dans ſes notes ſur Stephanus, dit que Thomas Reineſius a examiné ce paſſage; & qu'il croit qu'au lieu de *Βαλάνιου*, il faut lire *Ὠνίου*. Il n'approuve pas cette correction, & il a beaucoup de raiſon de la rejeter. Enſuite Holſtenius adjouſte: *Ego hoc nomen pro numine accipio, & in eo latere Beli aut Baal ſolis exiſtimo*, conjecture qui paroît tres-certaine, & digne de la profonde érudition & du jugement de l'auteur. M. du Cange, dans ſes notes ſur cette Chronique, approuve cette penſée, & il adjouſte que ce pourroit eſtre le nom d'*Apollo Belenus*. *Beleni forte Apollinis cujus mentio occurrit in veteribus inſcriptionibus*, pag. 26. & 27. *ita ut legendum ſit Βελενίς. Nam urbem Heliopolitanam ſoli ſacram fuiſſe, ipſa prodit nomenclatura. Sed & El & Bel, & Belathem Chaldaeos & Babylonios, quem Baal, Phenices & adjacentes populi vocarunt dixiſſe, pluribus obſervat Seldenus, de Diis Syris, 2. 1.* Il adjouſte que dans Heſychius, *Βελα, ἥλιος & αὐγή* exponitur. *Βέλις*, dans Herodien, liv. 8. où il eſt parlé de l'oracle conſulté par Crispinus Conſulaire, *ἐπιχωρίου θεοῦ*, du dieu du pays. *Βέλιν δὲ καλεῖται πόλιν, σεβασί τε ὑπερφυῶς*,

L. 1. Var.
lect. c. 25.
p. 116.

ἀπόλλωνα εἶναι ἐθέλοντες. Ils l'appellerent, dit-il, *Belis*, ou plutôt *Bel*; car *is* est la terminaison Grecque, & ils l'honnoient excessivement, voulant que ce soit *Apollon*. Or on sçait par *Macrobe*, & par plusieurs autres anciens, que suivant l'ancienne Mythologie, *Apollon* estoit le soleil.

Il n'y a donc pas lieu de douter que ce temple du *Βαλάνειον*, ne fust un temple de *Baal* ou du soleil, qui estoient le mesme, & dont le culte estoit observé avec des superstitions excessives à *Heliopolis*, ou *Baalbek*.

Div. 3. p.
59. & suiv.

C'est à ce mesme *Baal* qu'on doit rapporter les autres divinités qui se trouvent nommées dans les inscriptions de *Palmyre*, sur tout dans la fameuse de *Aglibolo* & *Malacbelo patriis Diis*, qui se trouve dans *Gruter*, & que *M. Spon* a commentée dans ses recherches d'Antiquité, mais sans qu'il ait expliqué les principales difficultez. Il y a deux figures dans le marbre qu'il a fait graver. *Aglibolus* qui a la premiere place (si c'est luy qui est représenté) est un homme habillé moitié à la Romaine, moitié à la Grecque, avec une maniere de *paludamentum* à la Romaine. Si le marbre est bien figuré, on ne voit aucun attribut de divinité à celui-là. L'autre a une couronne sur la teste & un croissant derriere les épaules, qui fait croire que ce peut estre le dieu *Lunus*, car les Pheniciens ne faisoient pas la Lune femelle. *M. Spon* cite à cette occasion un passage de *Spartien*, qui marque la superstition des Charræens à l'égard de ceux qui croyoient que la Lune estoit une déesse, car ils disoient qu'ils seroient gouvernez par leurs femmes. Le nom de la Lune est encore masculin en Arabe, & celui du Soleil féminin. Il est certain que les Pheniciens avoient pour fondement de leur superstition le culte des astres, particulièrement du soleil & de la lune.

ΙΑΡΙΒΩΛΟΣ, autre divinité Palmyrenienne marquée dans l'inscription, avoit, selon toute apparence, les mesmes attributs que *Lunus*. Car *Jari* signifie le mois auquel la Lune preside. *M. Smith* a plus heureusement réussi en cette conjecture que dans tous les autres, qui ne sont pas soutenables. Mais

Mais comme on ne pretend pas entrer dans le detail de l'idolatrie Phenicienne qui n'appartient pas à nostre matiere, & qui seroit infini, on en demeurera à cette proposition, qui est que *Baal* ou *Bel*, tourné en différentes manieres à cause de la difficulté d'exprimer les mots Orientaux en caracteres Grecs, a esté la principale divinité des Pheniciens & Palmyreniens, sur tout de ceux d'Heliopolis, dont parle l'inscription Latine envoyée par M. le Consul de Tripoli. Que de ce mot de *Baal* & *Belus*, sont formez *Malakbelus*, *Aglibolus*, *Jaribolus*, & tous les autres. Que comme on apprend d'ailleurs que le soleil estoit particulièrement honoré à Heliopolis, que l'auteur Syrien dit estre le mesme que Baal; cette preuve jointe à la plus grande partie de ce que Macrobe traite fort au long, pour prouver que tous les dieux doivent se rapporter au soleil, suffit pour prouver que ces divinitez des Heliopolitains estoient le Soleil & la Lune. On auroit pû estre plus assuré dans ses conjectures sur ce sujet, si les statuës qui estoient posées sur les bases, avoient encore subsisté. Elles pouvoient estre semblables à celles qu'a données M. Spon, elles pouvoient estre différentes. Car les payens n'avoient pas des systemes fort reglez pour leur superstition.

Ce qu'il y a de plus considerable à decouvrir dans les fragments qui restent, est la preuve certaine que Baalbek est l'ancienne *Heliopolis Libanefia*. Les Sabis, qui sont les restes des anciens Chaldéens, ont pû avoir appris de leurs ancestres qu'il y avoit eu autrefois en cet endroit-là un ancien temple; & ce qu'en disent les Geographes Arabes, fait voir qu'ils ne parloient pas sans fondement, puisque les ruines dont ils parlent, devoient estre celles du *Balanium*, dont parle la Chronique Alexandrine.

Photius, dans les extraits de la vie d'Isidore par Damascius, nombre 242. rapporte qu'il avoit écrit qu'Asclepiade étant à Heliopolis, qui est prest du Liban, monta au sommet de cette montagne, καὶ ἰδεῖν πολλὰ τῶν βαπτω-
λίων ἢ βαπτύλων; d'où il vit plusieurs de ces pierres sacrées

qu'on appelloit *Baitulia* ou *Baityla*. Ces pierres estoient regardées comme des statuës animées ; & Eusebe , dans le premier livre de la Preparation Evangelique , rapporte un passage de Sanchoniaton où il en est parlé , mais d'une maniere fabuleuse. Car il dit que c'estoit des pierres animées que Coelus ou Uranus inventa pendant la guerre qu'il eut contre son fils Saturne. Telle est la fable ; mais l'origine veritable est dans l'Histoire sainte. Jacob allant en Mesopotamie , & s'estant reposé la nuit au lieu qui fut ensuite appelé *Bethel* , y eut ce songe miraculeux , durant lequel il vit l'eschelle mysterieuse par laquelle les Anges descendoient & montoient ; il se leva , & ayant pris une pierre qu'il avoit mis sous sa teste , pour luy servir de chevet , il la dressa pour servir de memorial à luy & à sa posterité , & il la consacra en quelque maniere , respendant de l'huile dessus. Il appella ensuite le lieu *Bethel* , c'est à-dire , *maison* ou *lieu de Dieu* , Gen. cap. 28. v. 16. *Cumque evigilasset Jacob de somno , ait , vere Dominus est in loco isto , & ego nesciebam. Pavenſque , quam terribilis est , inquit , locus iste ! non est hic aliud , nisi domus Dei & porta cæli. Surgens ergo Jacob mane , tulit lapidem quem supposuerat capiti suo , & erexit in titulum , fundens oleum desuper : appellavitque nomen urbis Bethel , quæ prius Luza vocabatur.* C'est l'origine la plus ancienne & la plus certaine de ces pierres sacrées que les anciens appelloient λίθους λιπαροὺς , *pierres grasses* , à cause de l'huile qu'on versoit dessus , dont Theophraste parle dans ses Caracteres , au chapitre de la Superstition , ainsi que plusieurs autres auteurs. On les appella *Baitylia* , à cause que la premiere avoit esté érigée à Bethel , & ainsi les Syriens en avoient fait une partie de leur superstition. On n'ignore pas non plus que toute celle du Paganisme Grec est tirée de la Religion des anciens Hebreux , ou des Chaldéens ; & quoy-que les Grecs les confondent assés souvent , à cause de leur origine commune , il est neantmoins certain que les Chaldéens proprement dits , du milieu desquels Abraham sortit par l'ordre de Dieu , estoient

idolâtres de son temps , & qu'ils sont regardez comme les premiers auteurs de l'Idolâtrie : car on void que Laban avoit des Idoles. Ensuite le culte de Baal , de Moloch , d'Astarté , de Beelphegor , & de tant d'autres , infecterent tellement toute la Syrie & la Mesopotamie , que les Israélites s'y accoustumerent , & leur idolâtrie fut la source de tous leurs malheurs. Quand donc il s'agit d'examiner les antiquitez du pays où ces superstitions ont régné , il ne faut pas en aller chercher les origines ailleurs que dans celles qui sont marquées dans les livres du monde les plus anciens , qui sont ceux de l'Histoire sainte. De sorte que ces dieux d'Heliopolis , dans l'inscription de Baalbek , *παπαδοι* *στοι* , dans celle de Gruter , & les autres de Palmyre , ne sont autres que celui qui est connu par l'Ecriture sainte , sous le nom de *Baal* , par les anciens sous celui de *Bel* , dont les Grecs ont formé *Belus* , *Belis* , *Belenus* , *Bolus* , *Bolanus* , *Bellucadrus* , & tant d'autres , outre les composez comme *Belsamin* , *seigneur des cieux* , qui est purement Hébreu , & divers autres qui se trouvent recueillis & expliquez par Selden dans son traité de *diis Syris* , par Vossius dans son grand ouvrage de l'Idolâtrie , & par plusieurs autres.



D I S S E R T A T I O N
S U R L' A N N E E
DE LA NAISSANCE DE JESUS-CHRIST,
D E C O U V E R T E
PAR LES MEDAILLES ANTIQUES.

Par feu M. VAILLANT le Pere.

IL ne faut pas s'estonner si tant de personnes éclairées ignorent les choses les plus cachées, puisqu'elles ne sçavent pas souvent les plus communes. Les Chrestiens ne parlent que de la vie & de la mort de Jesus-Christ; cependant ceux qui ont écrit de l'année de sa naissance, ne sont pas d'accord entr'eux, non plus que sur l'année de sa mort. La connoissance qu'on avoit de l'une & de l'autre s'est perduë peu à peu, & l'on est enfin venu à n'en sçavoir plus précisément le temps.

Les anciens Peres de l'Eglise n'ont pas commencé de marquer les années par la naissance de Jesus-Christ : ils se servoient d'autres époques. Ceux du Patriarchat d'Alexandrie prenoient la leur du jour de la bataille Actiaque, l'an de Rome 751. ou plustost de la mort d'Antoine & de Cléopatre. Les Chrestiens d'Egypte luy substituèrent l'ére, qu'ils appellèrent Dioclétienne, ou celle des Martyrs, à cause du grand nombre de Fidéles que l'empereur Dioclétien fit mourir. Elle commença à la fin du troisiéme siècle, & dura jusqu'au sixième.

Denys surnommé le Petit, moine de Scythie, qui demeuroit à Rome, crut qu'il n'estoit pas honorable à des Chrestiens de compter leurs années du regne d'un tyran qui avoit tant fait mourir de martyrs, mais qu'il estoit plus juste

de faire un époque de la naissance de celui pour lequel ils avoient si constamment versé leur sang. Il fit pour cet effet un cycle Paschal, & en assigna le jour au 25. de Décembre de l'année de Rome 753. & l'on comença de compter l'an premier de l'ère Chrétienne au mois de Janvier 754. du Consulat de C. César & de Paul Emile. Elle n'eût pourtant sa vogue entière qu'environ cent ans après sous Charle Martel, au commencement du septième siècle, que l'Eglise Latine la suivit, & on l'appella depuis l'ère Vulgaire.

Comme l'Evangile nous enseigne que Jesus-Christ a pris naissance avant la mort d'Hérode, qui reçut les Mages à Jérusalem, & fit massacrer les Innocents, pour envelopper dans leur nombre celui qu'ils cherchoient; plusieurs ont tâché, sur ce qu'ont dit les Evangélistes, & sur le rapport des Peres, de fixer l'année de la naissance de Jesus-Christ, ce qui a fait naître beaucoup d'opinions sur ce sujet.

Je ne m'arrêterai pas à les déduire icy pour les discuter, parce que ces auteurs se sont servis de plusieurs passages des Evangélistes & des anciens Peres, qu'ils n'ont pû accorder ensemble. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, livre 2. de la Doctrine Chrestienne : *Per Olympiadas, & per Consulatum nomina, multæ sæpe quaruntur à nobis, & ignorantia Consulatus, quo natus est Dominus, & quo passus est nonnullos coëgit errare.* Je ne prétends donc pas en parler; mais je me serviray de monuments incontestables par leur antiquité, & qui sont du même temps durant lequel les choses dont il s'agit se sont passées, puisque ce sont les monnoyes qui estoient pour lors en usage en Syrie, & dont la Judée se servoit aussi.

Je joints à ces médailles un historien, qui rapporte ce qu'il a veû à la cour d'Hérode, sous lequel est né Jesus-Christ; c'est Nicolas de la ville de Damas, premier ministre de ce roy, dont Joseph a tiré les extraits de ses antiquitez Judaïques. Ainsi par ces monnoyes on trouve la

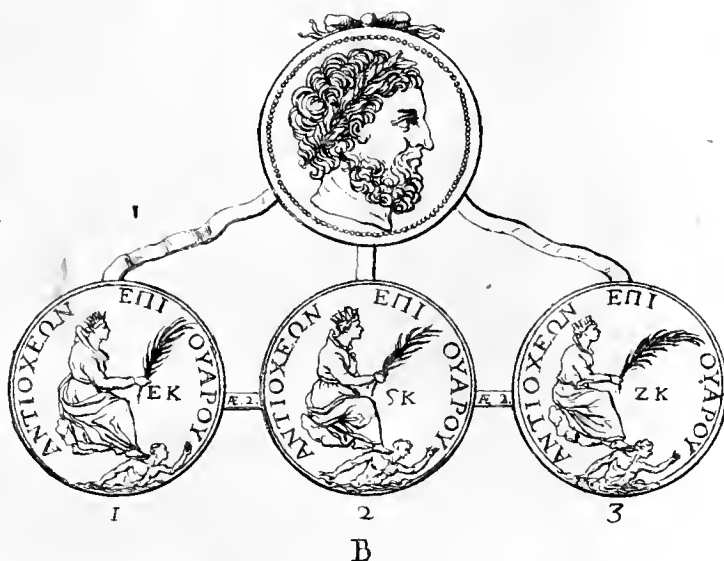
certitude du temps, & par cet auteur la vérité du fait : & comme les premières marquent les années, il ne faut que les accorder avec l'Histoire pour trouver la naissance de Jesus-Christ, qui, suivant l'Ecriture, a précédé la mort d'Hérode.

Pour établir le temps que le Seigneur est venu au monde, il est à propos de faire voir quelles sont les médailles ou monnoyes dont on se sert pour témoins irréprochables. Ce sont celles de la ville d'Antioche, capitale de Syrie, où l'on marquoit le nom du gouverneur de la Province, & l'année de l'époque dont elle usoit pour lors. Voicy la première.

Elle porte d'un costé la teste de Jupiter sans inscription ; c'est le dieu tutelaire d'Antioche ; de l'autre elle a une figure de femme ornée d'une couronne faite de tours, assise sur des rochers, tenant de la main droite une branche de palmier ; c'est le Génie de la ville : à ses pieds paroît un fleuve les bras estendus, qui désigne l'Oronte, pour la distinguer des autres villes du nom d'Antioche, par ces symboles. On y lit à l'entour ANTIOXEΩN EΠI OTAPOT : *Antiochensum sub Varo* ; & dans le champ de la médaille sont ces deux lettres numérales, EK. c'est-à-dire, vingt-cinq, la vingt-cinquième année.

Il est nécessaire d'avertir ici, qu'à l'égard des diverses époques qu'ont pris ceux d'Antioche, ils se sont servis de quatre. La première estoit des Séleucides. La deuxième sous Pompée, qui réduisit le Royaume de Syrie en Province Romaine, & donna à cette ville la permission de conserver ses loix, d'où elle s'appelle *Αὐτόνομος*. Après la mort de Pompée arrivée en Egypte, Jules César sortant d'Alexandrie, & marchant contre Pharnace, passa à Antioche, & luy accorda plusieurs privilèges, d'où elle compta la troisième époque. Enfin dans le partage de l'Empire Romain fait entre Auguste & Antoine, la Syrie avec toutes les provinces, depuis la Sicile jusqu'à l'Orient étant échue à Antoine, & ce Triumvir ayant esté ensuite vain-

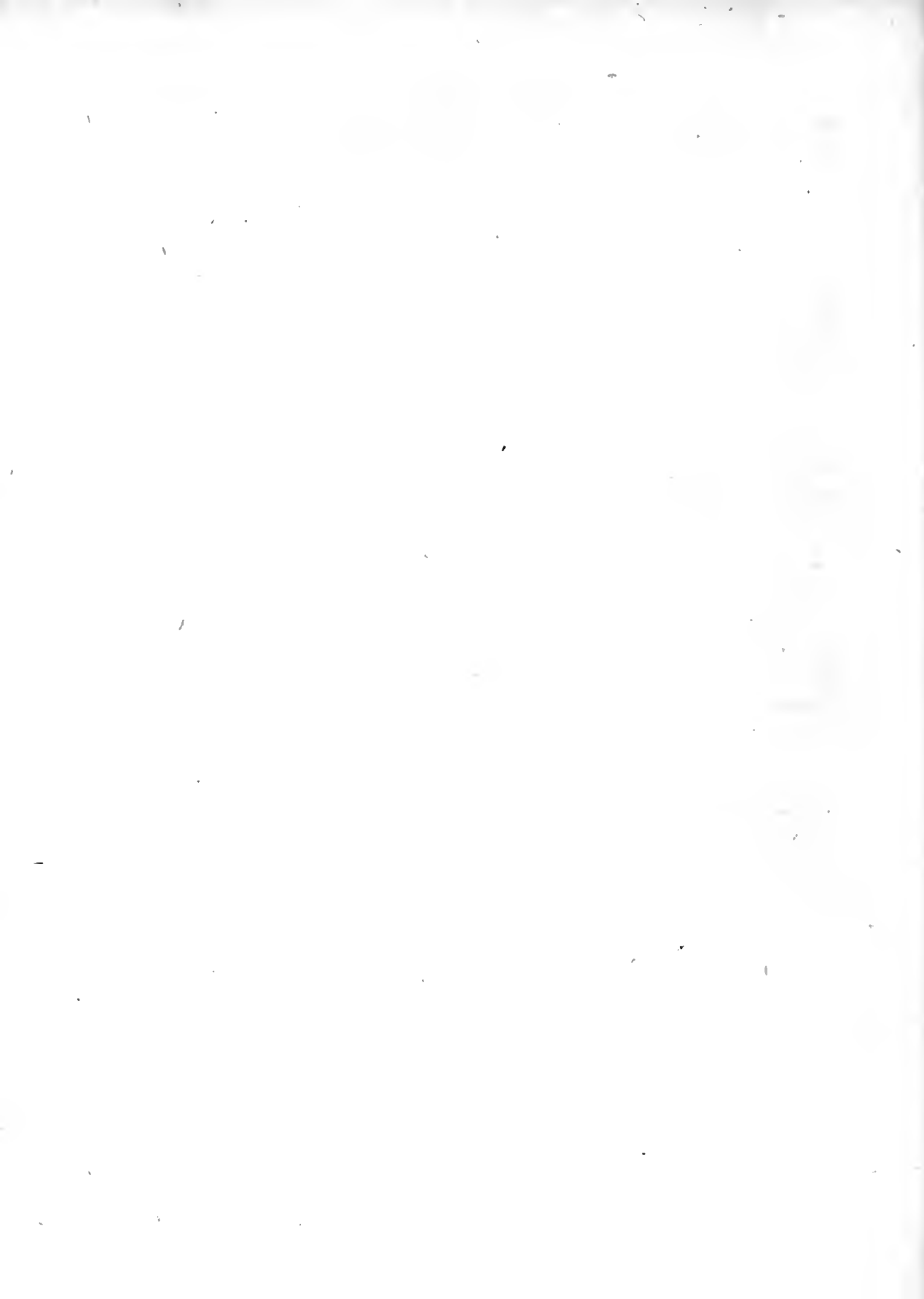
*Medailles d'Antioche
frappées sous Varus.*



B

*Medailles d'Herode Antipas
frappées sous Caligula.*





cu par Auguste à la bataille d'Actium, la ville d'Antioche avant la mort d'Antoine se déclara pour Auguste, & prit pour la quatrième époque le jour de cette fameuse victoire, donnée le 2. de Septembre, l'an de Rome 723.

Pour confirmer cette vérité, Antioche mit sur les médaillons d'argent qu'elle fit frapper en l'honneur d'Auguste, d'un côté la teste avec cette inscription ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ, & au revers ce même Génie de la ville assis sur des rochers, comme à celles de Varus, avec ces mots : ΕΤΟΥΣ ΝΙΚΗΣ, *anno victoriæ* : & ainsi des autres années. Cette preuve ôte tous les doutes que quelques-uns ont voulu faire, pour mieux établir que la Syrie n'a compté son époque qu'avec celle d'Alexandrie du 29. Aoust 724. Les villes estoient trop jalouses entre elles pour emprunter ainsi leurs époques les unes des autres.

Sur ce fondement, l'année 25. que la première médaille de Varus marque sur son revers, se doit compter du jour de la bataille Actiaque, c'est-à-dire, du 2. de Septembre 723. comme on a dit : & ainsi les deux nombres feront ensemble 748. qui auront commencé au mois de Septembre 747. & courront jusqu'à pareil jour de l'année suivante, qui est celle pendant laquelle Varus vint en Syrie pour en estre gouverneur, ayant succédé à C. Sentius Saturninus, comme le rapporte Joseph : *Quintilius Varus successor Saturnino missus*. Quintilius Varus fut envoyé pour successeur à Saturninus. L. 7.

Quoy-que les gouverneurs des provinces eussent toujours esté nommez pour aller au commencement de chaque année dans leurs départements, cependant depuis qu'elles furent partagées entre Auguste & le Sénat, celles de cet Empereur ne furent pas remplies si régulièrement que celles de la République. Et comme la Syrie estoit du ressort d'Auguste, Saturninus y demeura quelques mois, jusqu'à ce que Varus y peüst arriver en 748. de Rome, que finissoit au 2. de Septembre l'année 25. de ceux d'Antioche. Dio. l. 53.

Pour monstrier que ce fut en ces deux années qui mar-

choient ainsi ensemble, que Varus vint en son gouvernement de Syrie, & par cette preuve faire voir suivant l'Ecriture, la naissance de Jesus-Christ avant la mort d'Hérode, que Joseph rapporte estre arrivée l'an 750. de Rome, il est à propos de dire ce que cet historien raconte du voyage qu'Antipater fit à Rome, du temps qu'il y demeura, de son retour en Judée, de la maladie d'Hérode, & enfin de la mort de ce roy.

Antipater estoit l'aîné des enfans qu'Hérode avoit eûs de Doris, avant que d'estre déclaré roy, & qu'il esloigna de sa cour quand il épousa Marianne fille d'Alexandre deuxième, du sang des Asmonéens, luy permettant seulement d'y venir aux jours de festes. Mais Alexandre & Aristobule, qu'il avoit eûs de cette princesse, luy parurent après la mort de leur mère d'un naturel fier & hautin; & pour les mortifier & les tenir dans le devoir, il rappella à la cour Antipater qui estoit trop ambitieux pour ne pas entretenir dans l'esprit crédule & inquiet de son père, des soupçons qui n'y avoient que trop pris racine. Le crime supposé de Marianne se renouvelloit dans ses enfans, & Antipater par ses calomnies porta Hérode à les faire mourir.

Auguste avoit promis à ce prince de désigner à la royauté celuy de ses enfans qu'il voudroit; & quoy-qu'il du vivant mesme d'Alexandre & d'Aristobule, Hérode eût déclaré Antipater pour regner après luy, l'impatience qu'Antipater avoit de monter sur le trône, quoy-qu'il n'y eût plus personne qui pût luy donner de l'ombrage, fit qu'il ne songea plus qu'à avancer les jours de son père, à qui il avoit tant d'obligations. Il se joignit avec Phéroras frère d'Hérode, qui estoit mécontent de luy: & de peur que leur commerce ne fût découvert, ils résolurent tous deux de quitter la cour. Antipater par la permission de son père s'en alla à Rome pour se faire agréer roy par Auguste après Hérode, & Phéroras se retira dans sa tétrarchie.

Le temps du départ d'Antipater n'est pas marqué dans Joseph;

Joseph; mais il rapporte que Saturnin estoit encore en Syrie quand il arriva à Rome. Hérode avoit donné à son fils trois cens talents pour faire ce voyage, outre les cinquante qu'il luy avoit assignez pour ses revenus; c'est pourquoy cet historien dit; *Nullis parcebat sumptibus in demerendis paternis amicis . . . præcipuè quotquot Romæ erant, magnificentissimis muneribus sibi concilians, & ante omnes, Saturninum, qui tum Syriæ præerat*, afin que dans les lettres qu'il écrivoit à Auguste, il parlât de luy avantageusement.

Joseph dans un autre endroit nous apprend qu'aussi-tost qu'Antipater arriva à Rome, Sylléus, que ce Prince avoit accusé devant l'Empereur, s'y rendit, & que cet Arabe y trouva les témoins que Saturninus y avoit envoyez de Syrie, qui avoient avoué dans les tourments que c'estoit luy qui les avoit séduits pour empoisonner Hérode : *Quos omnes Saturninus apud se delatos Romam judicandos, amplius & puniendos transmisit*. Il y a apparence qu'Antipater partit de Judée au commencement de l'an 748. après que Saturninus eût achevé en 747. le temps de son gouvernement en Syrie, puis que Varus qui luy succéda, marque dans sa médaille d'Antioche l'année 25. qui finissoit au 2. de Septembre 748.

Après le départ d'Antipater de la Judée, & qu'il fut arrivé à Rome, il faut examiner dans Joseph le temps que ce prince demeura en cette ville. Il raconte les grands démesses qu'il eût contre Sylléus devant Auguste. Cet Arabe estoit le premier ministre d'Orobas roy d'Arabie, & estant à la cour d'Hérode pour les affaires de son maître, il devint amoureux de Salomé sœur de ce prince, à qui il n'estoit pas indifférent; de quoy Hérode estant informé, il souhaita que Sylléus se fit Juif. Cet Arabe irrité accusa Hérode à Rome, & Hérode fut obligé d'y envoyer Nicolas de Damas pour se justifier. Ce ministre s'en acquitta parfaitement bien, & convainquit de fausseté Sylléus. Auguste le condamna à mort; mais il le renvoya auparavant en Sy-

rie satisfaire ses créanciers. Dans ce voyage Sylléus, pour se vanger, corrompit Corinthus, & l'engagea à empoisonner Hérode.

Fabatus intendant d'Auguste en Syrie, ayant appris de Corinthus ce qu'il avoit promis à Sylléus, il le découvrit à Hérode, qui convainquit Corinthus avec deux autres Arabes que Sylléus luy avoit envoyez pour le presser d'exécuter son dessein, & de l'aider s'il estoit besoin. Hérode les envoya tous-trois à Saturninus, qui les fit conduire à Rome avec les informations du fait. C'est ce dont Antipater accusoit de nouveau Sylléus quand il y arriva, & Batyllus affranchi de ce prince, à son retour de Rome en Judée, rapporta qu'Antipater avoit dépensé en cette occasion deux cens talents; ce qui fait voir qu'il s'estoit passé beaucoup de temps à la poursuite de cette affaire avant la mort de Phéroras dont on va parler, qui découvrit le crime d'Antipater, & acheva de faire connoître le temps que ce prince demeura à Rome.

Antipater en partant pour Rome, avoit laissé à Phéroras le poison qu'Antiphylus luy avoit apporté d'Egypte de la part de Theudion frère de Doris sa mère, afin que durant son absence il le pût donner au Roy son père sans beaucoup de soupçon. Phéroras obligé de se retirer dans sa tétrarchie, ne put trouver l'occasion d'empoisonner Hérode, mais il fut empoisonné luy-mesme par sa femme. Elle en fut accusée par deux affranchis de son mari; & l'affaire instruite devant le roy, Antipater fut convaincu d'avoir fait venir ce poison par les intrigues de sa mère Doris. Joseph observe que ce fut avant qu'Antipater partist de Rome : *Quamvis, dit-il, inter scelus probatum & ipsius reditum, septem mensium intervalla fluxissent.*

Le temps que mit Antipater à terminer l'affaire de Sylléus à Rome, le temps qu'il y demeura depuis que son crime fut découvert en Judée, son voyage & son retour, semblent emporter une partie fort considérable de la deuxième année du gouvernement de Varus, laquelle s'écoula toute en-

tière pendant ce différent. C'est ce que marque la seconde médaille. La voici.

Elle porte la même teste de Jupiter, & au revers le même type du Génie de la ville d'Antioche, avec la même inscription ANTIOXEΩN ENI OYAPOT. Elle n'est différente de la première que par ces lettres numérales SK, l'an 26. qui avoit fini au 2. de Septembre 749. de Rome, après quoy Antipater retourna en Judée; & comme après son retour Jésus-Christ vint au monde, puisque l'Eglise nous enseigne qu'il prit naissance le 25. de Decembre. Sur ce fondement ce doit estre l'année 749. puisqu'Hérode, selon Joseph & les médailles, est mort en 750. de Rome, & la 27. année d'Antioche. Pour le faire mieux voir, il faut reprendre l'histoire d'Antipater, pour arriver à la mort d'Hérode.

Joseph raconte qu'Auguste renvoya honnorablement ce prince en Judée, & le chemin que tint Antipater pour y retourner. Il dit que son père l'attendoit avec impatience pour le punir; qu'Antipater trouva dans la chambre d'Hérode Varus, qu'il avoit prié de venir exprés pour ce sujet. Ensuite cet historien rapporte que ce malheureux fils ayant esté convaincu devant ce gouverneur, le roy le fit arrester, & que d'abord après que Varus fut parti de Jérusalem, Hérode écrivit à Auguste pour l'informer du crime d'Antipater. Joseph ajoute : *Per eosdem dies interceptæ sunt Antiphyli ad Antipatrum ex Ægypto missæ literæ*, par lesquelles Acmé, Juive de nation, qui estoit au service de Livie femme d'Auguste, luy écrivoit par la voye d'Alexandrie, comme ils estoient convenus à Rome, qu'elle avoit mandé à Hérode que Salomé & Sylléus luy vouloient dresser des embusches, pour luy donner de l'ombrage de sa sœur, & la mettre ainsi mal dans l'esprit de son frère; ce qui obligea le Roy d'envoyer des ambassadeurs à Rome avec les lettres d'Acmé.

Nostre historien continuë de parler du départ des Envoyez, & de ce qui arriva ensuite : *Dùm legati instructi madata ac literis Romam properant, rex morbo correper-*

tus, testamentum condidit. La maladie estoit dangereuse; puisque le roy fit son testament, & que quelque temps après elle l'emporta : & Joseph ajouste, *desperatâ salute quod jam ad 70. ætatis annum accederet.* Mais ce que cet auteur raconte qui arriva avant sa mort, est entièrement décisif par l'éclipse de lune qu'il marque dans ce temps-là.

Deux interprètes de la Loy émeurent une sédition à Jérusalem. *Hi postquam cognoverunt morbum regis esse incurabilem,* excitèrent la jeunesse à jeter en bas l'aigle d'or qu'Hérode, au mépris de la Loy, avoit fait mettre sur la grande porte du temple. Le bruit s'en estant répandu jusqu'au palais d'Hérode, il les fit mourir cruellement; & Joseph ajouste : *In quam noctem etiam defectus lunæ incidit.* Ce qui arriva le 13. de Mars à trois heures après minuit, de l'an 750. de Rome, selon le calcul astronomique. Voyons ce qui s'est passé depuis jusqu'à la mort du roy, pour en estre entièrement certains.

Joseph dit ensuite : *regi verò morbus factus est gravior.* Cependant Hérode espéroit toujors en revenir, & cherchoit des remèdes de toutes parts. Il se fit porter, par le conseil de ses médecins, de Jéricho, où il avoit fait mourir les séditieux, à la ville de Callirhoë qui n'en estoit pas éloignée, pour se servir des eaux chaudes d'une fontaine du bout du lac Asphaltite. Il s'y trouva si mal la première fois qu'il y fut mis, qu'il pensa mourir, & sur le champ il se fit reporter à Jéricho; où estant arrivé, il reçût des lettres de ses ambassadeurs qu'il avoit envoyez à Rome. Auguste luy mandoit qu'il avoit fait mourir Acmé, & qu'il luy laissoit à punir Antipater comme il voudroit, estant son roy & son père.

Cette nouvelle le réjouît un peu: mais sur l'heure une douleur aiguë l'attaqua si fortement, qu'il résolut de se tuer; & seignant de vouloir peler une pomme, il demanda un couteau pour exécuter son dessein. Cela fit grand bruit dans le palais. Chacun crut qu'il estoit mort; & le bruit de sa mort alla jusqu'à la prison d'Antipater. Il fit ce

qu'il pût pour corrompre celuy qui commandoit à sa garde, qui alla aussi-tost avertir le roy qu'il sçavoit encore envie. La colére d'Hérode se ralluma tellement contre ce malheureux Prince, que tout languissant qu'il estoit, il se leva sur son coude, & commanda à un de ses gardes de l'aller tuer : ce qui fut exécuté sur le champ. Joseph achève en disant : *quinto die postquam Antipatrum filium occidit, vitâ defunctus est* ; ce qui arriva immédiatement devant la feste de Pasque, qui estoit cette année là le 28. de Mars 750. Mais avant que de rapporter les années du regne d'Hérode, il faut faire voir que ce fut dans ce temps-là qu'il mourut.

Archélaüs qui avoit esté nommé roy par le testament de son père, luy fit faire de magnifiques funérailles, & ensuite monta au temple pour haranguer le peuple. Il dit qu'il ne prendroit pas le titre de roi, avant que ce titre luy eût esté confirmé à Rome : ce qui donna occasion à quelques mécontents d'exciter du trouble dans la ville, pour avoir satisfaction de la mort de ceux qui avoient arraché l'aigle d'or de dessus la porte du temple. Dès l'après-dinée ils y furent, & là se servirent du temps de la feste de Pasque pour augmenter leur nombre. Archélaüs pressé d'aller à Rome, les voulut d'abord appaiser par douceur & par promesses, mais il fut obligé de les dissiper par la force. Il fit ensuite publier que tout le monde qui estoit venu pour la feste, eût à s'en retourner chez soy ; & on cessa ainsi de célébrer la Pasque : après quoi ce Prince alla s'embarquer à Césarée.

Joseph compte par deux différentes époques le regne d'Hérode. Il luy donne 37. ans du jour qu'Antigonus fils d'Aristobule II. qui estoit du sang des Asmonéens, fut dépossédé de son royaume, après qu'il se fut rendu à Sosius, Jérusalem étant prise l'an de Rome 714. Par la deuxième il ne luy en marque que 34. sçavoir, après qu'il fut déclaré roy à Rome en 717 ; & ces deux époques reviennent au même temps, parce que ces deux nombres

jointes chacun à leurs années, tombent dans la 750. de Rome, pendant que couroit la 27. d Antioche, & la troisième de Varus. Mais avant que d'aller plus loin, il est temps de rapporter la dernière médaille de ce gouverneur, qui contient la 27. année de l'époque d'Antioche.

C'est toujours la teste de Jupiter, & le revers est pareillement le Génie de la ville avec ces mots, ANTIOXEON EΠΙ ΟΥΡΑΝΟΥ. Elle ne diffère des deux autres que par ces deux lettres ΖΚ, qui est l'année 27. & supposé qu'il se trouvast une quatrième médaille de Varus avec l'année 28. elle n'achèveroit que celle de 750. de Rome, que ce gouverneur auroit commencé celle d'Antioche au 2. de Septembre. Et pour cet effet il reste à monstrier le temps que Varus est demeuré en Syrie, selon nostre historien, pour avoir fini les trois ans de son gouvernement.

L'empressement que Joseph fait voir qu'eût Archélaüs pour aller à Rome, n'est que trop suffisant pour détruire la pensée de quelques écrivains, qui mettent la mort d'Hérode en 750. & diffèrent le départ d'Archélaüs jusqu'en 751. Mais puisqu'ils demeurent d'accord du premier, l'autre ne feroit que prolonger le gouvernement de Varus, ce qui est indifférent pour le temps de la naissance de Jesus-Christ prouvée par les médailles de ce magistrat Romain.

Sabinus intendant d'Auguste en Syrie, n'eût pas plustost appris la mort d'Hérode, qu'il partit pour Jérusalem, & passant par Césarée où s'alloit embarquer Archélaüs; il y trouva Varus qui le pria d'attendre jusqu'au retour de ce prince à aller à Jerusalem séquestrer les biens du roy; ce qu'ayant fait, après leur départ, les Juifs se révoltèrent. Varus averti de cette sédition, vint avec trois légions; sa présence dissipa le tumulte, & il laissa une légion pour contenir les Juifs, qui prirent occasion de se révolter une seconde fois. Varus y vint encore, il punnit les coupables, envoya les chefs à Rome, & retourna à Antioche. A ce récit de Joseph il ne se passa pas bien

du temps, puisque la deuxième sédition survint aux festes de la Pentecoste de 750 ; & il y a toute apparence que Varus, cette année de Rome finie, s'en retourna. Aussi nostre historien ne parle-t-il plus de ce gouverneur.

Ce qui a fait reporter par quelques-uns l'embarquement d'Archélaüs à l'année 751. c'est qu'un auteur moderne a mis la mort d'Hérode en Novembre de l'année 750. contre le témoignage des médailles de Varus, & contre l'histoire de Joseph, qui établit que cette mort est arrivée vers Pâque de 750. par les années du regne d'Hérode. Les médailles d'Hérode Antipas son autre fils, en convainquent entièrement. Mais avant que de les rapporter, il sera bon de dire que quelques-uns ont formé quelques doutes, sçavoir, si les années du regne d'Hérode assignées par Joseph, se doivent entendre d'années complètes. On leur répondra simplement qu'elles ne peuvent passer pour finies, si on les compte, comme l'on doit faire, du jour de la bataille Actiaque. Aussi n'est-ce pas le sentiment de cet historien, comme on va tâcher de le montrer.

Durant les troubles arrivez en Judée à la Pentecoste de l'année 750, Archélaüs estoit à Rome où il n'obtint que le titre d'etnarque, au lieu de celui de roy. Joseph parlant du temps de son regne, dit dans le premier livre de la Guerre des Juifs, qu'il fut relégué par Auguste la neuvième année de sa principauté, qui se doit entendre complète, parce qu'il rapporte dans le 17. de ses Antiquitez, la mesme chose en la 10. année d'Archélaüs, qui ne se peut dire alors que commencée. C'est ce que certifie Dion, quand il raconte que ce prince fut exilé en 759. sous le Consulat de M. Emilius Lepidus & de L. Aruntius. Ainsi le départ d'Archélaüs pour Rome ne peut pas avoir esté différé en 751. ce qui prouve absolument la mort d'Hérode en 750. au mois de Mars, puisque son fils n'a regné que neuf ans, & non pas dix complets. C'est ce que justifie encore Joseph par la mesme époque de la bataille Actiaque, qui rend incontestable le calcul des médailles de Varus, dont

cet historien se sert luy-mesme. Il dit au livre XVIII. qu'Auguste envoya Quirinus pour vendre les biens confisquez d'Archélaüs exilé, comme on l'a dit, en 759. & faire le dénombrement du peuple dans ses estats. Ce dénombrement fut achevé en 760, selon Joséph : *In annum 37, post victum à Cesare in Actiacâ pugnâ Antonium.* Cette année 37. qui commençoit au 2. de Septembre, 759. avoit fini à pareil jour du mesme mois 760; & ainsi fait voir par les années du regne d'Archélaüs, que ce prince estoit à Rome à la Pentecoste de 750, & qu'Hérode estoit mort sur la fin de Mars de la mesme année.

Comme Joseph s'accorde avec les médailles de Varus; celles d'Hérode Antipas concourent avec cet historien, & tous ces monuments confirment la mort d'Hérode le Grand au mois de Mars 750, & non pas au mois de Novembre suivant. C'est ce que l'on va faire connoître par les médailles suivantes.

Elles ont d'un costé, ΗΡΩΔΗΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ; avec une branche de palmier. Et du mesme costé la première a au milieu L M Γ c'est-à-dire, *anno 43.* & l'autre L M Δ *anno 44.* & toutes deux ont au revers dans une couronne de laurier, ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑ ΓΕΡΜΑΝΙΧΩ ΣΕΒ, qui est le nom de Caligula. Ces médailles sont dédiées à cet empereur par Hérode le tétrarque, les années 43. & 44. de sa principauté. On ne peut révoquer en doute qu'il ne la comptast du jour de la mort de son père, arrivée à la fin de Mars 750. & qui selon la supputation de ces monnoyes, témoins irréprochables de la vérité, ne se peut transporter au mois de Novembre suivant.

Antipas, pour monstrier un entier attachement à Caligula, avoit fait mettre son nom sur ses médailles avec les années de son regne, dont la dernière répondoit à la quatrième de cet empereur, qui avoit succédé à Tibère le 17. de Mars 790, & ainsi tomboit en 793. de Rome, que ce prince partit de Judée pour venir faire la cour à Caligula, qu'il trouva à Bayes proche de Naples. Mais
il

il fut bien surpris quand il se vit suspect à cet empereur, qui après l'avoir convaincu des choses qu'Agrippa son neveu avoit avancées contre luy, le relégua à Lyon sur la fin de Novembre. Que si Hérode le Grand estoit mort à pareil mois de l'année 750. Antipas n'auroit pas commencé la 44. année, comme cette dernière médaille le marque; ce qui prouve indubitablement que son père estoit mort au mois de Mars, & non pas au mois de Novembre.

Enfin, après que j'ai fait voir, que par les médailles de Quintilius Varus, la naissance de Jesus-Christ, que l'Eglise assigne au 25. de Décembre, est dans la 749. année de Rome, puis que Joseph rapporte la mort du Grand Hérode à la fin de Mars en 750, & non pas au mois de Novembre suivant; ce que j'ay confirmé par les médailles d'Antipas son fils: on peut juger par la découverte de cette époque, quel avantage on tire tous les jours des médailles pour l'éclaircissement de l'Histoire.

D U T I T R E D E N E O C O R E
dans les Médailles Grecques frappées sous les
Empereurs Romains.

Par M. VAILLANT le Pere.

C E n'est pas d'aujourd'huy que la question de sçavoir ce qu'on entend par le mot de NEOCORES dans les médailles, a esté agitée par les antiquaires qui ont écrit sur cette matière; & quoy-qu'à force de l'éclaircir on soit presque tombé d'accord de leurs principales fonctions, il semble que la difficulté soit demeurée sur le nombre des NEOCORATS qui se trouvent sur ces monuments antiques. On ne sçait s'ils ont esté successivement accordez par différents empereurs, ou si les peuples, qui les ont obtenus, les ont reçeûs sous le même prince.

Pour venir à l'éclaircissement du mot de *Néocore*, il est à propos d'en chercher l'étymologie. C'est un nom Grec composé de νεός, Attiquement pris pour ναός, *templum*, & de κορῆν, *verrere* & *ornare*, tellement que νεωκόρος veut dire, *cui templi verrendi & ornandi cura commissa est*; en latin *AEdituus*. Νεωκόρος a enfin esté latinisé en *Neocorus*, comme le rapporte Gruter dans des inscriptions, & Firmicus du temps de Constantin, d'où les François on dit *Néocore*, & les Italiens *Neocoro*.

Comme pour un petit temple il suffisoit d'un Néocore, il en fallut plusieurs quand on en a basti de grands; & principalement pour la garde des riches offrandes qu'on y faisoit : *Illi fores ædis effringunt æditui, custodesque maturè sentiunt*, dit Cicéron. Ces Néocores instruits de l'origine de tout le culte qui se rendoit au dieu dont ils gardoient le temple, l'apprennoient aux estrangers & l'enseignoient à ceux de la ville qui n'en estoient pas suffisamment informez. De là, suivant le témoignage de Porphyryon, ils furent appelez *Narratores*. Enfin, on les chargea de tout ce qui concer- noit le soin des choses sacrées, & même des festes.

AA. XIX,
35.

Comme les peuples & les villes, au jour de ces festes célébroient des jeux en l'honneur des divinitéz, & que ces jeux les engageoient à de grandes dépenses, ils crurent se dédommager en prenant eux-mêmes le nom de Néocores. Ils se l'attribuèrent donc ainsi par analogie. C'est en ce sens que saint Luc appelle Neocores les Ephésiens, quand il rapporte dans les Actes des Apostres que le Scribe, un des premiers magistrats de la ville, appaisa le tumulte que l'orsévre Démétrius avoit excité : *Viri Ephesi, quis enim est hominum qui nesciat Ephesiorum civitatem cultricem esse magnæ Dianæ*. Dans le Grec il y a Νεωκόρον. C'est ce titre d'honneur que les Ephésiens ont toujours gardé dans leurs médailles, quand la flatterie les obligea de se dire Néocores des Augustes, comme les Smyrnéens avoient déjà fait, ainsi qu'on reconnoit par le médaillon de Caracalle, où ils se disent CΜΤΡΝΑΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΓΙΑC Γ

ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΤΩΝ ΣΕΒΑΚΤΩΝ. Ainsi ces Ephéfiens se nommèrent sous le même empereur, dont ils avoient receû comme eux la grace d'avoir le troisième Nécorat, ΕΡΕCΙΩΝ ΤΡΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ. Personne ne met en doute que ceux d'Ephèse n'entendent par le Τρις νεωκόρων, comme les Smyrnéens, τῶν Σεβαστῶν, & que ce ne soit pour cela qu'ils ajoutent de plus ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ.

Il est temps de rapporter les sentiments des premiers antiquaires qui ont écrit des Nécores. Goltzius, un des plus anciens qui en ait parlé sur une médaille fausse, où l'on avoit mis ΚΝΩΣΣΙΩΝ ΔΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ, a expliqué ces mots par ceux-cy, *secundo repopulatorum*, dans la pensée que le mot de Nécore avoit esté employé pour signifier que des peuples avoient receû de nouveaux habitants. En quoy il n'a esté suivi de personne.

Antonius Augustinus, très habile antiquaire d'ailleurs, n'a pas mieux réussi dans son interprétation du mot Nécore, quand il a dit dans son cinquième Dialogue que ce mot donne bien de la peine à ceux qui examinent les médailles avec soin, & que sa véritable explication est ce qu'on lit dans quelques inscriptions, sçavoir, DEVOTVS NVMINI MAIESTATI QVE EIVS. Je ne sçais pas sur quel fondement il allégué avec tant de confiance une telle proposition que personne n'a approuvée.

Nonnius qui a si doctement interprété la grande Grèce & l'Asie mineure de Goltzius, est plus ingénu; *Quid illud ΝΕΩΚΟΡΩΝ mihi non liquet*, dit-il, à la page 145. de ce dernier ouvrage, *scio Νεωκόρος ædituum esse, & cui cura incumbit templum ab immunditie repurgare*, mais son embarras est, *cur ædituis publicus in regio numismate honor*, dit-il, parlant d'une médaille de petit bronze, où est représenté la teste de Philippe roi de Macédoine père de Persée, avec ces mots, ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Mais ces peuples, c'est-à-dire, les habitants de Maronéa en Thrace, que ce roi traita si cruellement, n'ont jamais pris sous les Eni-

peurs cette qualité de Néocores; ce qui rend suspecte cette médaille rapportée par Goltzius.

Seldenus dans les sçavantes notes qu'il a données sur les marbres d'Arondel, expliquant le mot de *Νεωκόρων*, a fait voir que les peuples s'estoient appellez Néocores, lorsqu'ils avoient basti quelques temples en l'honneur des Empereurs, & que la communauté de la province contribuoit pour les frais des jeux & des festes qu'ils faisoient à ce sujet : ce qui l'a porté à croire que ces peuples se disoient deux ou trois fois Néocores, quand les villes qui les célébroient venoient à les recommencer. Mais si la pensée de Seldenus a esté embrassée touchant la fonction des Néocores, elle n'a pas esté suivie, quant au nombre de *δῆς* & *τῆς* qu'ils ont pris.

Tristan parlant des Néocores, avoie que le docte Seldenus a le premier commencé à couper ce nœud Gordien, qui avoit tant fait extravaguer les sçavants du siècle. Cela se doit seulement entendre de la fonction des Néocores; Seldenus ne parlant pas du nombre de fois, ni de l'intendance que les peuples s'estoient attribuée de célébrer en cette qualité les jeux & les festes des divinitez, dont les temples estoient dans leurs villes. Il ne parle pas même du soin d'en faire les panégyriques, comme cela estoit en usage, suivant ce que semble nous apprendre une médaille d'Alexandre Sévère, où Marcus Eugènes se dit Néocore *MAP. ΕΥΓΕΝΕΟΥΤ ΝΕΩΚΟΡΟΥ ΑΙΓΕΑΙΩΝ*; après s'estre appelé auparavant Panégyriste des dieux sous Maclin dans quatre de ses médailles. *M. ΕΥΓ. Π. Θ. ΜΑΚΡΕΙΝΟΥΤΠ. ΑΙΓΕΑΙΩΝ*. *Marco Eugene Panegyrista deorum Macrinopoleos Aegensium*, ce qui fait voir que Panégyriste & Néocore estoit la même chose. Aussi Porphyryon appelle-t-il *Aedituos*, *laudatores ac poëtas*, comme fait Horace dans son Ep. 1. du livre II.

*Sed tamen est operæ pretium cognoscere quales
Aedituos habeat belli spectata domique
Virtus, indigno non committenda poëtæ.*

Albertus Rubenius dans son traité, *De urbibus Neocoris*, a esté de l'avis de Seldenus & de Trifstan, ſçavoir, que le titre de Néocore avoit paſſé par analogie de ces *Æditui*, qui avoient premièrement le ſoin de faire les feſtes des divinitez, dont ils gardoient les temples, aux peuples qui faiſoient des jeux & des combats dans leurs villes aux frais communs de toute la province à ces meſmes divinitez.

André Morel dans ſon *Specimen* imprimé en 1683. ſ'attache au ſentiment de Seldenus ſur le titre & les fonctions des peuples qui ſe diſent Néocores dans les médailles; mais ſur le nombre qu'ils y marquent, il renvoye à ſon grand ouvrage, où il ſe propoſe de rapporter les ſentiments des plus habiles antiquaires qu'il promet de conſulter ſur ce ſujet.

Le P. Hardouin dans les *Nummi antiqui illuſtrati*, ſuivant Seldenus & les autres, dit que les Néocores ont eſté ceux qui d'abord gardoient les temples, & que le mot en a eſté transporté par analogie aux peuples & aux citoyens, qui avoient dans leurs murailles un temple baſti à quelque dieu, ou à la majeſté de quelque Auguſte, ou qui faiſoient des ſacrifices au nom de la province pour la ſanté de l'empereur, ou des jeux à frais communs. Mais il a cru que ſous le meſme prince ils demandoient permiſſion de les réitérer, à raiſon de quoy ils eſtoient appelez deux fois, trois fois ou quatre fois Néocores.

J'ay dit dans les explications que j'ay faites des médailles de M. l'Abbé de Camps, & depuis dans mon livre des Médailles Grecques, que le mot de Néocores eſtoit tiré de ceux qui avoient ſoin du temple de quelque divinité, comme les Ephéſiens l'avoient de celui de Diane, & les Magnéſiens de Leucophryne, mais que quand les empereurs furent mis au nombre des dieux, les peuples demandèrent de baſtir en leur honneur des temples dont ils ſeroient Néocores. C'eſt ce qu'on voit par le rapport des auteurs, & qu'il falloit pour cela qu'ils obtinſſent un *Senatus-conſulte*, qui leur en donnaſt la permiſſion.

On ne trouve que les seuls Ephésiens appelez Néocores avant les empereurs Romains. Il se peut faire que la feste de Diane & les jeux qui se célébroient en l'honneur de cette déesse fussent faits aux dépens de la province. Il semble qu'au temps des Empereurs la chose n'alloit pas de mesme ; puisque Tacite fait mention des sollicitations qu'onze villes d'Asie firent pour demander chacune en particulier la permission d'ériger un temple à Tibère. Smyrne fut préférée. Les Pergaméniens en avoient déjà basti un à Auguste. Ephése estoit occupée au culte de Diane, & Milet à celui d'Apollon.

Quoy-qu'on ait dit qu'on ne trouvoit pas dans l'Histoire qu'aucun peuple se fust appellé Néocore avant l'Empire Romain, si ce n'est les Ephésiens ; cependant plusieurs antiquaires ont crû que des anciens rois avoient permis à des villes & à des communautez de se dire Néocores : & cela sur ce qu'ils ont trouvé dans des médailles la teste d'Alexandre le Grand avec le mot ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC, & au revers ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ : mais ces monnoyes n'ont pas esté frappées du temps d'Alexandre, mais seulement sous des Empereurs qui avoient fait la communauté des Macédoniens Néocore, & apparemment ce fut Caracalle, qui aimoit tant ce roy, qu'il s'appelloit luy-mesme Alexandre. On voit au revers de cet empereur, dans le cabinet du Roy, ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Β. ΝΕΩ. Alexandre domptant Bucéphale, que l'on trouve aussi avec la teste d'Alexandre.

Ce n'est pas la teste seule d'Alexandre qui se trouve avec le nom des peuples qui se disent aussi Néocores. On voit celle de Cyzicus roy & fondateur des Cyzicéniens, avec cette légende, ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΔΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ. On ne peut pas croire que les Cyzicéniens aient esté faits Néocores du temps de Cyzicus ; mais cette ville ayant obtenu pour la seconde fois le titre de Néocore, elle a voulu comme ceux de Macédoine, mettre la teste de Cyzicus sur ses monnoyes. Les Périnthiens ont esté plus loin, quand

ils estoient Néocores. Ils ont mis sur leurs médailles d'un costé la teste de Bacchus leur fondateur, avec ce mot $\pi\upsilon\kappa\tau\eta\text{HN}$, & au revers, $\Pi\epsilon\pi\iota\nu\theta\iota\omega\text{N NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$, ne voulant pas cependant pour cela porter leur dignité de Néocores jusqu'au temps de leur fondateur.

Tristan ainsi a cru que la ville d'Ilion dans la Troade, qui n'a jamais porté le titre de Néocore sur plusieurs médailles qu'elle a frappées en l'honneur des Empereurs, l'avoit obtenu dès le temps des capitaines d'Alexandre le Grand. Le fondement de cette opinion est que Strada antiquaire de l'Empereur Rodolphe, a rapporté une médaille de Jule César, où l'on a mis au revers $\text{I}\Lambda\iota\omega\text{N}\Delta\iota\text{C NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$. Cette médaille est fausse. Ce qui engage Tristan dans l'erreur, c'est que Goltzius l'a citée aussi-bien qu'Occo, ces auteurs l'ayant prise les uns des autres. Le peu d'usage qu'ils ont eû des médailles fausses, les a souvent abusés, & trompe encore tous les jours ceux qui ne sont que nouvellement initiés dans cette connoissance.

Pour prouver que Goltzius s'est trompé dans les médailles Grecques qu'il a rapportées dans son Trésor, & qu'il n'a pas sçû discerner les fausses; & pour montrer même qu'il s'est abusé dans les véritables, où il a leû souvent une chose pour une autre, & écrit ce qui n'y pouvoit pas estre, on pourroit rapporter la médaille $\Sigma\text{M}\iota\nu\theta\alpha\iota\omega\text{N NE}\Omega\text{KO- P}\Omega\text{N}$, qu'il produit de Tibère pour $\Sigma\text{M}\tau\pi\nu\alpha\iota\omega\text{N NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$: car Smynthe, ville de la Troade, dans Stephanus, n'est presque pas connue des autres géographes, & Smyrne, ville célèbre de l'Ionie, a esté faite trois fois Néocore, comme on a dit: pendant que cet auteur met $\Sigma\text{M}\tau\pi\nu\alpha\iota\omega\text{N NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$ dans une médaille d'Auguste, laquelle doit appartenir à Tibère, selon Tacite. Ainsi Goltzius se trompe au nom de la ville. On peut même au sujet de la teste, douter que la médaille soit vraie, puisque cette ville ne prend le titre de Néocore sur aucune médaille avant le temps de Trajan.

Dans le grand nombre de médailles qu'on a nouvelle-

ment imprimées , Ephése est la première des villes qu'on trouve avec le titre de Néocore. C'est sous Néron. Elle est la seule , qui , sous le regne des douze premiers Césars , ait pris ce titre. On le voit dans la médaille de cet empereur qui est au cabinet du Roy , avec cette légende , ΑΙΧΜΟΧΛΗ ΑΘΥΙΟΛΛ ΑΝΘΥΠΑΤΩ ΕΦ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ, autour d'un temple. On infère de là que cette ville a pû estre faite la première fois Néocore du temps de Claude , après qu'il eût esté mis au rang des dieux.

Goltzius cependant a nommé la ville d'Ephése déjà Néocore sous M. Antoine , dont il rapporte une médaille avec ces mots , ΕΦΕCΙΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ, dans une couronne d'olivier. Ceux qui voudroient deffendre cette médaille pourroient dire qu'elle signifie qu'Ephése estoit Néocore de Diane , ou que cette ville avoit esté faite Néocore du temple qu'Auguste , au rapport de Dion , luy permit de bastir à son père Jule César. Mais on sçait qu'Ephése ou Magnésie , quand elles se disoient Néocores de Diane , mettoient , pour se distinguer , ΑΡΤΕΜΙΔΟC , & qu'Ephése dans Tacite ne fait aucune mention de Jule. Cet auteur dit , *Ephesi Milesique , hi Apollinis , illi Dianæ cæremoniiis occupavisse civitates visi*, parlant seulement de Diane.

On doit avertir en passant que cette médaille n'a jamais esté veüe de personne , & qu'on doit estre fort en garde contre celles qui , au lieu de figures , ont des inscriptions , qu'on peut aisément effacer avec le burin , pour y supposer ce qu'on veut. Le bronze souffre aisément l'impollure. C'est pourquoy on ne peut ajouter foy à beaucoup de médailles de bronze que Golzius décrit , & qui sont propres à tromper ceux qui n'ont pas une grande connoissance de ces monumens. On peut ajouter que le titre de Néocore sous M. Antoine n'estoit pas encore en usage dans les monnoyes , puisqu'on ne le trouve pas dans douze médailles que la ville d'Ephése a fait frapper en l'honneur d'Auguste. Si l'on demande pourquoy les villes prirent si tard le titre de Néocores dans leurs médailles , ce ne fut , ce semble

ble, qu'après que Nicée & Nicomédie sous Domitien disputèrent entre elles de la primatie de la province, & portèrent leurs contestations au sénat. Aussi falloit-il un Sénatus-consulte pour autoriser les honneurs accordez par l'Empereur aux villes. Et c'est ce que les médailles & les marbres nous apprennent. Il en falloit aussi pour le titre de Néocore. On en voit la preuve dans le beau médaillon de Caracalle, qui porte ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΔΟΓΜΑΤΙ CΥΝΚΛΗΤΟΥ; & dans Xiphilin, qui parlant des habitants de Nicomédie, dit : καὶ τὸν Ζωότιον τὸν Νικομηδεία.... ἀποκτεῖναι, καὶ ἀφ' αὐτοῦ, καὶ οἱ Νικομηδεῖς τὸν ἀγῶνα ἄγαν, καὶ νεῶν τῆ Κομμόδου ποιῆσαι θυμὸν περὶ τῆς βουλῆς ἔλαβον. *Et Saoterum Nicomediensem interfecerit; & per eumdem Nicomedienses impetraverant à senatu ut certamina celebrarent, templumque Commodo facerent.*

Ce passage semble nous apprendre trois choses; Qu'il falloit avoir la permission du sénat pour bastir un temple en l'honneur d'un empereur: pour luy consacrer des festes & des jeux: pour estre Néocore du temple, & avoir le soin de la célébration des jeux. Sur quoy on peut dire qu'il y avoit dans les villes deux sortes de temples érigés en l'honneur des Césars; sçavoir, dans la naissance de l'empire, en l'honneur de ceux qui estoient mis au nombre des dieux: dans la suite, pour la vénération de ceux qui regnoient, que l'on confidéroit comme des dieux sur terre, *numina presentia.*

Il paroist que tous les antiquaires sont présentement assez d'accord touchant la dignité & les fonctions des Néocores qui sont nommez sur les médailles; mais ils ne le sont pas sur le nombre de fois que les peuples marquent l'avoir esté, *δὲς, τρις & τετράκις*. Les uns croient que ç'a esté successivement sous différents empereurs, & qu'ayant esté faits Néocores, les Ephésiens, par exemple, sous Néron, ils l'ont esté la seconde fois sous Adrien, & se sont dits *δὲς νεωκόροι*, & enfin la troisième fois sous Caracalle & qu'alors ils ont pris le titre de *τρις νεωκόροι*. Les autres pensent

que c'est sous le mesme empereur qu'ils ont pû estre faits *semel, bis, ter & quater Neocori.*

Pour entrer dans la discussion de ces deux opinions, il est à propos de rapporter ce qu'en ont dit ceux qui ont parlé du nombre des Néocorats que les peuples mettent sur leurs médailles. Seldénus a cru que les festes & les jeux se faisoient en l'honneur de l'empereur par la communauté de la province ; sçavoir, tantost dans une ville, tantost dans une autre ; & que celle dans laquelle, selon l'ordre, se faisoient les festes & les jeux s'appelloit Néocore : que quand le premier tour estoit fini, on en recommençoit un autre, & que les peuples de cette ville, qui recommençoit à les célébrer, se nommoient pour la seconde fois Néocores : qu'il en estoit de mesme de la troisiéme & de la quatriéme fois.

Rubénius a combattu ce sentiment. Son avis est que le *δῆς, τῆς & τετραύς Νεωκόρου* vient de ce que, quand les habitants d'une ville avoient obtenu de bastir un temple en l'honneur d'un empereur & d'y faire des festes & des jeux, ils estoient appelez Néocores. Que le nombre de Césars s'estant ensuite augmenté, ils avoient obtenu de bastir encore un temple pour un nouvel empereur, & se disoient alors *ΔΙΣ ΝΕΩΚΟΡΟΙ*, & qu'ainsi, s'ils obtenoient la mesme permission pour un troisiéme empereur, ils se disoient *τῆς Νεωκόρου*, & ainsi du reste. Mais comme Rubénius avoit veû dans une médaille de Caracalle, *ΕΦΕCΙΩΝ ΔΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ*, & dans une autre de cet empereur, *ΤΡΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ*, il a cru que cet Auguste avoit fait les Ephéliens pour la troisiéme fois Néocores & mesme pour la quatriéme fois. Il en devoit demeurer là, quant aux empereurs, & voir que le quatriéme Néocorat s'entendoit de Diane, *ΤΗΣ ΑΡΤΕΜΙΔΟC*, puisque sa médaille mesme le donne assez à connoistre.

Les plus éclairés des antiquaires s'en sont tenus au sentiment de Rubénius, que les peuples se disoient autant de fois Néocores, qu'ils obtenoient des Sénatus-consultes

pour bastir des temples, afin de célébrer des festes & des jeux en l'honneur des différens empereurs. Mais parce que cet auteur a avancé que Caracalle avoit fait les Ephésiens Néocores pour la troisième & la quatrième fois; quelques modernes ont cru qu'un seul empereur avoit fait une fois, deux fois, trois fois & même quatre fois les mêmes peuples Néocores, suivant vray-semblablement en cela le sentiment du P. Hardouin, dont voicy les termes : *Atqui sub eodem principe non modo semel, sed bis, ter, quaterve hos ludos, hæc sacra, hæc certamina ut ederent deposcebant & eximii honoris loco ducebant.* Mais il ne soutient d'aucune preuve cette opinion. M. Buonarotti dans les explications qu'il a faites des médailles du Cardinal Carpegna, dit : *Ho spiegato quel B. ΝΕΩΚΟΡΟΙ per doppiamente Neocori*, il entend deux fois sous un même empereur, & poursuit : *per che frà tanta oscurità di cose & varietà d'opinioni sopra la multiplicatione di questi Neocorati à me è piaciuto di tenerne una, laquale, quantumque manchi d'autorità, &c.* Il a raison d'ajouter ces derniers mots, puisque pour répondre aux difficultez qu'on peut faire & auxquelles l'opinion des autres ne satisfait point, il s'en remet à décider, quand il aura de nouveau examiné la chose.

Pour prouver son sentiment, il employe le passage du marbre d'Arondel, que les autres ont apporté pour eux, où le Sophiste Polémon écrit aux Smyrnéens qu'il avoit obtenu par la faveur de l'empereur Hadrien, *δεύτερον δόγμα Συμβλήπτου, κατ' ὃ Νεωκόρου γερόντιον*, qu'il traduit *il secundo senatus-consulto per loquale summo fatti doppiamente Neocori*, & que Seldenus explique doctement, *secundum Senatus-consultum accepimus, per quod bis Neocori facti sumus.* Ce que Seldenus rapporte fort à propos nous fait voir que les Smyrnéens avoient esté faits pour la seconde fois Néocores. Ainsi les Ephésiens qui l'avoient esté la première fois sous Néron, à cause du temple de Claude, pouvoient aussi l'avoir esté faits pour la seconde fois par l'empereur Hadrien, qui leur avoit permis d'ériger un tem-

ple en son honneur. La rare médaille de M. Foucault où on lit au revers ΕΦΕCΙΩΝ ΔΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ, avec un temple à huit colonnes, nous confirme dans ce sentiment.

M. Buonarotti, pour fortifier l'opinion qu'il voudroit introduire, que les peuples font une, deux ou trois fois Néocores sous un même empereur, & non pas successivement sous différents Augustes, dit qu'on avoit mis sur les médailles, δέυτερον, τρίτον & τετάρτον, qui signifient *secundum tertium & quartum*, au lieu qu'il y a δις, τρις & τετραυς, qui veulent dire, *bis ter & quater*. Il auroit pû prendre garde que les lettres numériques Β. Γ. Δ. qui s'employent sur ces monuments antiques, s'employent également pour les deux significations: témoin ce médaillon de Commode, sur lequel on lit au revers, ΕΠΙ CΤΡ. ΑΤΥΛ. ΚΡΑΤΙΠΠΟΥ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΔΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ Β. *Sub Prætorē Atylio Cratippo iterum Pergamenorum bis Neocororum*; ou bien, comme le rend Morel dans la seconde édition de son *Specimen PERGAMENORUM BIS NEOCORUM BIS*, c'est-à-dire, *bis Prætorē*, cela ne se pouvant entendre autrement.

Lorsque cet auteur trouve deux temples sur une médaille, il croit bien que les peuples ont esté deux fois Néocores. Il croit qu'ils l'ont esté trois fois, quand il y en avoit trois, & que le nombre des Néocorats répond à celui des temples. Mais il est chancelant quand il rencontre trois temples sur une médaille, où les peuples se disent simplement Néocores, ou se le disent pour la seconde fois. Il auroit esté hors d'embaras, s'il avoit observé que toutes les médailles où l'on trouve ΝΕΩΚΟΡΩΝ, n'ont souvent pas de temples, & ne sont pas obligées d'en avoir; & que quand on y en voit plusieurs, ces temples n'ont pas toujours rapport aux Néocorats.

Le nombre des temples qui se sont trouvez répondre à celui des Néocorats qui estoient sur les médailles, semblent avoir porté M. Vandalé à croire que le Néocorat se donnoit trois ou quatre fois sous un même empereur;

qu'on pouvoit eriger un temple en son honneur, un autre pour l'Impératrice, d'autres pour leurs enfans. Et pour mieux appuyer son opinion, il a fait graver quelques médaillons qui se sont trouvez avoir autant de temples que de Néocorats. Il faudroit examiner les médaillons l'un après l'autre, pour luy en dire les raisons, qui ne concluent pas à son avantage, puisque ces temples sont pour la plupart bastis aux divinitez particulières qu'on révéroit dans les villes & en l'honneur desquelles on célébroit des jeux. On voit sur ces médailles plusieurs urnes avec des palmes. Les urnes marquent la différence des jeux & les palmes les divers combats.

Seroit-il possible, selon l'opinion de M. Vandale, que les Ephésiens qui se disent Néocores pour la quatrième fois sous Elagabale, comme le porte sa médaille, laquelle se trouve chez le grand Duc, avec ces mots, ΕΦΕCΙΩΝ ΤΕΤΡΑΚΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ: où l'on voit deux temples, un vase, & une couronne, eussent fait quatre temples pour luy, pour sa mère, pour son ayeule & pour sa femme, en quatre ans de temps qu'il a regné? Si cela estoit vray, il y auroit eû, pour ainsi dire, autant de temples que de maisons, puisqu'il n'y a pas de médaille d'empereur à compter depuis Hadrien jusqu'à Salonin, où ces peuples ne se disent deux fois, trois fois ou quatre fois Néocores. Cependant cette monnoye avec le nombre de *quatre fois Néocores*, n'a que deux temples avec un vase & une couronne; ce qui regarde les jeux qui se faisoient en l'honneur de ceux pour qui les temples estoient bastis. Pour achever de détruire l'opinion de M. Vandale, tout le monde sçait qu'on ne bastissoit aucun temple à un empereur, sans faire des festes en son honneur, témoin les noms des jeux faits pour les empereurs qui nous restent sur les monuments antiques, comme ΑΤΤΟΥCΤΕΙΑ, ΚΑΙCΑΡΕΙΑ, CεΒΑCΤΕΙΑ, ΤΡΑΙΑΝΕΙΑ, ΑΔΡΙΑΝΕΙΑ, ΚΟΜΜΟΔΕΙΑ CΕΤΗΡΕΙΑ, ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΙΑ, ΑΝΤΩΝΕΙΝΙΑΝΑ, ΓΟΡΔΙΑΝΕΙΑ & les autres, sans

compter ceux des dieux & des déesses qu'on révéroit particulièrement dans chaque ville, ΑΚΤΙΑ, ΑΣΚΛΗΠΕΙΑ, ΔΗΜΗΤΡΙΑ, ΕΦΕΣΙΑ, ΚΑΒΕΙΡΙΑ, ΛΗΤΩΕΙΑ, ΟΛΥΜΠΙΑ, ΠΥΘΙΑ, & les autres qu'on ne célébroit que tous les trois quatre ou cinq ans, à cause des grands frais qu'on estoit obligé d'y faire. Cela prouve entièrement que les Néocores pour les empereurs ne pouvoient estre faits que sous différents Augustes : & de là vient peut-estre que quatre à cinq villes des plus célèbres n'ont obtenu que le troisième Néocorat, pour n'estre pas surchargées de si grosses dépenses.

Quant à ce que dit Rubénius, que les Néocores ont esté faits dans les villes successivement par différents empereurs, il en faut plustost croire ceux qui se sont affermis dans ce sentiment par la veüe de tant de médailles qu'ils ont si souvent maniées dans divers cabinets de l'Europe, que les autres qui n'ont écrit sur cette matière qu'après avoir veü quelque cabinet particulier, ou quelques médailles le plus souvent mal décrites ou mal expliquées. Voici ce que Morel, qui a dessigné toutes celles du Roy, & qui a esté en relation avec tous les antiquaires de l'Europe, dit, dans la seconde édition de son *Specimen*, touchant les Ephésiens, qui, sous Néron, avoient obtenu le premier Néocorat des empereurs pour le temple bâti en l'honneur de Claude : *Secundam verò iidem obtinuerunt ab Hadriano subnixi gratiâ & favore Polemonis Sophistæ : quod patet ex Philostrato & marmoribus Arundellianis. Tertiam acceperunt à Caracalla, ac propterea in ejus nummis sic & τοῖς νεωκόροις vocantur. A quo verò principe τοῖς ἀρχαῖς νεωκόροις facti sunt Ephesii in dubio est. Eximit id Cl. Vaillant in notis ad Num. Cl. abbatis de Campo, pag. 61. ubi docet Ephesios, τοῖς Νεωκόροις τῷ Σεβαστῶν, quartam verò Neocoriam esse τῷ Αρτέμίδος.*

Après avoir établi par les médailles & par les marbres anciens, que les peuples ont esté faits Néocores successivement τῷ Σεβαστῶν, sous différents empereurs, & non pas

sous un seul Auguste , il ne reste qu'à expliquer quelques difficultez que se forment ceux qui ne sont pas entierement versez dans l'usage des médailles. Ils trouvent, parexemple, simplement $\epsilon\phi\epsilon\text{CI}\Omega\text{N NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$, après que, sous un empereur précédent, ils auront leû $\epsilon\phi\epsilon\text{CI}\Omega\text{H BIC ou TPIC NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$. Cela a donné lieu à quelques-uns de croire que ces mots se devoient entendre de la première fois que ces peuples avoient esté faits Néocores; comme quand on trouve sur les médailles Latines TR. POT. on veut que ce soit la première Puissance de Tribun; les autres médailles marquant le nombre depuis que les empereurs ont eû la Puissance Tribunitienne.

Mais comme TR. POT. tout seul ne désigne pas toujours la première, témoin la médaille de Vespasien où on lit au revers P. M. TR. P. COS. VI. Grand Pontife, Puissance de Tribun, Consul pour *la sixième fois*, on ne dira point que la Puissance de Tribun soit icy la première, ni que Vespasien ait pris l'empire, lorsqu'il estoit Consul pour la sixième fois. Ces mots marquent seulement qu'il avoit la Puissance de Tribun. Ainsi quand, après que ces peuples ont esté plusieurs fois Néocores, ils mettent simplement sur leurs médailles $\text{NE}\Omega\text{KOP}\Omega\text{N}$, c'est seulement pour marquer qu'ils sont Néocores.

D'autres diront : On trouve dans quelques auteurs des médailles, qui après avoir nommé des peuples trois fois Néocores sous des empereurs regnants, ne les appellent que deux fois Néocores. On répond qu'il faudroit voir les médailles, parce que les auteurs peuvent s'estre trompez, soit qu'ils ayent mal lû, ou que la légende fust effacée ou altérée par une main moderne. Mais en cas que la médaille fust entière & incontestable, Rubénus rapporte que cela proviendrait de ce que le temple de l'empereur, pour qui les peuples auroient esté faits trois fois Néocores, n'auroit pas esté achevé de son vivant, & que sa protection & sa faveur estant cessée, ils avoient laissé le titre qui les devoit faire Néocores. Cet auteur rapporte plusieurs temples qui n'ont pas esté achevez.

Pour montrer combien on est sujet à se tromper , M. Buonarotti demande pourquoy les Périnthiens se disent Β ΝΕΩΚΟΡΟΙ dans Caracalle , qui paroist fort jeune , & puis dans une médaille de cet empereur qui le représente dans un âge plus avancé , ils sont seulement appelez ΝΕΩΚΟΡΟΙ. S'il avoit bien connu le visage d'Elagabale qui est représenté sur la médaille où ils sont Β. ΝΕΩΚΟΡΟΙ, il ne l'auroit pas pris pour Caracalle, sur la médaille duquel ils ne sont nommez que ΝεΩΚΟΡΟΙ, parce que ceux de Périnthe furent faits Néocores sous Sévère dont ils avoient pris le parti contre Pescennius , & le demeurèrent sous Caracalla. Mais Elagabale qui vouloit paroistre estre fils de ce dernier , & par conséquent petit-fils de Sévère , fit la grace aux Périnthiens de les faire Néocores pour la seconde fois. C'est ce que j'ai fait voir dans les *Numismata Græca* imprimez en 1700. où j'ai rapporté une médaille du cabinet de M. Foucault, dans laquelle on lit, ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ ΔΙΟ ΝΕΩΚΟΡΩΝ avec ces deux letres en bas Γ. Β. c'est-à-dire , γνώμη βούλης , *Senatus-consulto* , pour montrer que les Périnthiens en avoient eû la confirmation par un décret du Sénat.

Enfin , on demande pourquoi les mêmes Ephésiens , qui sous Elagabale se disent quatre fois Néocores , ΕΦΕCΙΩΝ ΜΟΝΩΝ ΑΠΑCΩΝ ΤΕΤΡΑΚΙ ΝΕΩΚΟΡΩΝ, ne se nomment que trois fois Néocores sous Maximin, Gordien, Philippe & quelques autres , ΕΦΕCΙΩΝ ΤΡΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ. C'est que , lorsqu'ils se disent seulement trois fois Néocores , ils l'entendent seulement ΤΩΝ CΕΒΑCΤΩΝ , & quand ils se nomment quatre fois Néocores , ils y comprennent le Néocorat de Diane , comme fait voir ce beau médaillon de Caracalle & de Geta , où on lit ΕΦΕCΙΩΝ ΔΙΟ ΝεΩΚΟΡΩΝ ΚΑΙ ΤΗC ΑΡΤΕΜΙΔΟC, en distinguant ainsi les Néocorats des empereurs d'avec celui de Diane. Les Ephésiens ont esté les seuls qui ayent eû l'un & l'autre Néocorat ; & tantost vous les voyez mettre sous Valérien , ΕΦΕCΙΩΝ Γ. ΝεΩΚΟΡΩΝ

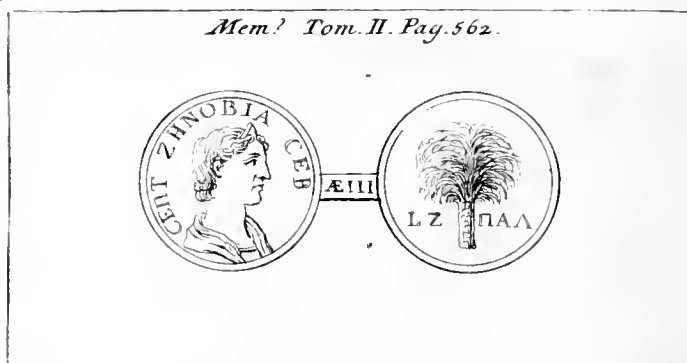
ΝΕΩΚΟΡΩΝ & tantost Δ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ, non qu'ils ayent esté faits quatre fois Néocores par cet Auguste, mais se disant tantost Néocores des empereurs, & tantost se nommant Néocores des empereurs & de Diane. Il reste à dire que non seulement les peuples, mais les villes, ont pris le titre de Néocores; c'est ce qu'il est aisé de prouver par les médailles de Faustine où Amasie s'appelle Néocore, ΑΔΡΙΑΝΗ ΑΜΑCΙΑ ΝΕΩΚΟΡΟC, par celles d'Ancyre dans Caracalle ΑΝΚΥΡΑC ΝΕΩΚΟΡΟΥ, de Césarée dans Septime Sévère ΜΗΤΡΟΠΟΛΙC ΚΑΙCΑΡΕΙΑ ΝΕΩΚΟΡΟC, de Side en Pamphylie dans Elagabale CΙΔΗ ΝΕΩΚΟΡΟC, & enfin de Tarse dans toutes les médailles où elle se dit Néocore.



D I S S E R T A T I O N
SUR LA M E D A I L L E
D E L A R E I N E Z E N O B I E;
trouvée dans les ruines de la ville de Palmire.

Par M. VAILLANT le Pere.

Mem. Tom. II. Pag. 562.



CETTE médaille est de bronze & de petit moule ; mais quoy - que le métal n'en soit pas considérable, non plus que la grandeur, la rareté en récompense bien le prix & le mérite. Elle a d'un costé une teste de femme avec cette inscription , *ΣΕΠΤΙΜΙΑ ΖΗΝΟΒΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ*. Sa coëffure est à la Romaine comme celles du temps de Salonine femme de l'empereur Gallien ; & quoy-que cette princesse soit étrangere, elle ne porte pas le nom de reine ; ni le diademe. Elle prend le titre d'Auguste qui avoit esté accordé à son mari.

M. Séguin est le premier qui nous a donné le portrait de cette illustre conquérante, qu'il a mis dans ses médailles choisies au nombre des plus rares, avec le type de l'Espé-

rance au revers. Patin dans son livre du moyen bronze, y a adjointé un second type de l'image de l'Abondance. Tristan avant eux avoit écrit une partie de sa vie, quoy qu'il n'eût donné aucun monument de cette héroïne.

Nous n'avions veû jusqu'à présent que ses médailles battues dans l'Egypte, comme on le connoist aisément par leur forme, pour peu qu'on soit exercé dans ce genre. Que cela n'eslonne pourtant pas les antiquaires, de voir des monnoyes de ce royaume frappées en l'honneur d'une reine de Palmire. L'histoire leur doit apprendre que Zaba, l'un de ses plus grands capitaines, luy avoit soumis cette fameuse province des Romains. Et comme Zénobie se van-toit de descendre des Cléopatres & des Ptolomées, ces peuples estoient bien aises de revoir une princesse sortie du sang de ses anciens rois. C'est pourquoy ils en voulurent conserver la mémoire.

La médaille que je présente aujourd'huy, a esté battuë dans Palmire, qui fut autrefois la capitale des estats de cette Reine. Cette monnoye est d'autant plus rare, qu'on n'en a jamais veû de frappée au nom des Palmiréniens. Elle a esté trouvée dans les ruines de Palmire, par des Anglois qui me l'ont communiquée, & qui ont fait dessi-gner tous les monuments antiques de cette ville abandonnée.

Zénobie estoit la seconde femme du grand Odénat, prince des Palmiréniens; elle ne rendit pas son nom moins recommandable. Il avoit vangé sur les Perses la prise de l'em-pereur Valerien, il avoit pris la pluspart des lieutenants de Sapor, & chassé de la Mésopotamie ce roy victorieux. Ces beaux exploits engagèrent Gallien à luy conférer la qua-lité d'Auguste dans les provinces Romaines en deçà & en delà de l'Euphrate; mais ses victoires furent bornées par sa mort. Le perfide Méonius son parent l'assassina dans un festin.

Après ce meurtre, Zénobie, en qualité de tutrice de ses enfans, prit le gouvernement des estats conquis par Odé-

nat. Elle porta comme son mari le titre d'Auguste. Elle se mit à la teste des troupes, força les Perses d'accepter la paix, & devint la terreur de toute l'Asie. Elle ne pût souffrir que les Romains y tinssent aucune place que sous sa protection; & les barbares ayant fait irruption de tous costez dans leurs provinces, elle estendit ses conquestes depuis les bords du Tigre jusqu'à ceux de l'Hellespont, & prit le superbe nom de Reine d'Orient, après que Zaba, l'un de ses plus grands capitaines, eût achevé de luy assujettir l'Egypte.

Cette princesse, dont la valeur, soutenue d'une prudence extraordinaire, avoit subjugué tant de provinces de l'Asie, fut enfin obligée de céder aux armes Romaines. Aurélien qui avoit défait les Sarmates, les Marcomans, & chassé tous les barbares hors de l'empire Romain, eût honte qu'une femme usurpât sur luy tant de païs. Il se prépara à humilier cette reine ambitieuse. Il n'ignoroit pas sa réputation, sa valeur, ni ses exploits. Il sçavoit qu'elle estoit aimée de ses soldats, respectée de ses voisins, & redoutée de ses ennemis, & qu'elle égaloit le grand Odénat en mérite & en courage.

Il marcha donc contre elle avec toutes les forces de l'Empire. Il la vainquit auprès de la ville d'Emese; mais il luy en couta ses meilleures troupes. Tout victorieux qu'il estoit, il redoutoit encore sa valeur. Cette illustre reine avoit trop de cœur pour recevoir les conditions de paix qu'Aurélien luy proposoit. Elle aima mieux tenter le hazard d'une seconde bataille; & peut-estre l'eût-elle gagnée, si l'Empereur n'eût détourné à force d'argent le secours qu'elle attendoit des Perses & des Arméniens.

Elle fut enfin prise au bord de l'Euphrate. Aurélien luy reprocha la témérité de ses entreprises contre les Romains. Elle s'excusa sur ce que Gallien, Auréolus, & les autres princes ne méritoient pas d'estre Empereurs; mais elle avoit qu'Aurélien seul estoit digne de l'estre, puisqu'il l'avoit vaincu. Les troupes demandèrent sa mort. Aurélien

aima mieux la réserver pour servir d'ornement à son triomphe. Elle fut menée à Rome chargée de chaînes d'or, & passa le reste de sa vie en personne privée dans une maison dont on voit encore les ruines près de Tibur.

Ce qui embarrasse le plus les antiquaires, c'est de savoir pourquoy Zénobie dans ses médailles s'appelle *Septimia*, qui est le nom d'une famille Romaine qu'elle met avant le nom Grec ZHNOBIA. Il y a toute apparence, comme l'a observé M. Séguin, qu'elle descend de *L. Septimius* beau-frere de Gabinius, gouverneur de Syrie, que Gabinius laissa auprès de Ptolémée Aulétés avec quelques cohortes Romaines à Alexandrie, quand il remena ce prince dans son royaume.

Pompée ayant esté défait à Pharsale, crût qu'il pourroit se réfugier en Egypte chez Ptolémée le jeune, dont le pere avoit esté de ses amis particuliers, & chez qui il avoit logé quand il se retira à Rome; mais le conseil de ce roy, auquel fut appelé *Septimius* & *Salvius* Centurion Romain, résolut de faire tuer Pompée pour plaire à César qui venoit de le vaincre.

César qui arriva quelques jours après à Aléxandrie, y ayant appris la mort de Pompée, eût horreur de cette perfidie, & *Septimius* qui avoit porté le premier coup à Pompée, n'osa jamais retourner à Rome. Il se tint caché dans quelque province voisine, où il établit sa famille, de laquelle Zénobie a pû descendre; & si elle a gardé le nom de *Septimia*, ç'a esté pour marquer son origine & son ancienneté.

L'autre nom de Zénobia, que cette Reine portoit avec celui de *Septimia*, estoit assez commun en Asie parmi ceux qui parloient la langue Grecque, puisque Tacite rapporte qu'une autre reine du temps de l'empereur Claude avoit aussi le mesme nom de Zénobie. Celle-cy estoit femme de Rhadamiste, prince des Ibériens, qui s'empara du royaume d'Arménie sur son oncle Mithridate, après l'avoir fait mourir cruellement. Ce nom de Zénobie n'estoit apparem-

ment que pour distinguer quelque branche de cette famille *Septimia* qui s'elloit trop aggrandie.

On lit au revers de la médaille de cette reine ces mots ; L. Z. ΠΑΛ. c'est-à-dire, *anno septimo Palmyrenorum*. On y voit pour type un palmier chargé de fruits.

Les lettres L. Z. signifient que la médaille de Zénobie a esté frappée la septième année de son regne. Celles qu'on avoit veûes auparavant ne portoient que L. E. c'est-à-dire l'an 5. Celle-cy découvre le commencement de son époque. On sçait que Valérien fut fait prisonnier par Sapor l'an de Rome 1012. qu'Odénat, après la prise des villes de Carrhes & de Nisibe en 1018. vainquit les Perses, dont Gallien triompha à Rome, & que cet empereur donna en 1019. le titre d'Auguste à Odénat, qui fut tué la même année. La médaille de Zénobie nous apprend que cette princesse regna immédiatement après luy, puisque 7. ans après, elle fut prise par Aurélien, l'an de Rome 1026. Voilà donc la durée du regne de Zénobie qui se trouve heureusement fixée par ce monument. Le mot initial ΠΑΛ. pour ΠΑΛΜΥΡΗΝΩΝ, nous apprend que la médaille a esté frappée à Palmire, qui n'estoit, au rapport de Stephanus, qu'un chasteau de Syrie. Les autres géographes en font une ville célèbre fort ancienne. Dans le chapitre VIII. des Paralipomènes il est dit que Salomon la fit bastir & l'appella *Thadmor*, que saint Jérôme a depuis traduit *Palmyra*. Joseph avoit dit avant luy, que les Syriens nommèrent cette ville *Thahamora*, & les Grecs *Palmyra*.

L. V. ch. 5.

Pline fait une belle description de cette ville. Il parle de l'avantage de sa situation & de la richesse de ses campagnes, qui estoient arrosées de quantité de ruisseaux agréables. Il rapporte que son territoire estoit plein d'un fable gras qui y causoit l'abondance. Il dit qu'elle estoit bastie sur les confins de deux grands empires, des Romains & des Parthes, dont souvent elle troubloit la paix, par l'envie que chacun de ces peuples avoit de la posséder.

Le palmier dans le revers de cette médaille n'y est mis que comme un symbole du pays.

Enfin cette médaille est singulière par beaucoup d'endroits. Elle nous offre un portrait de cette reine, mieux dessigné qu'on ne l'a veû dans les monnoyes d'Egypte. Elle nous apprend la juste durée de son regne. Elle nous fait voir un monument de la ville de Palmyre qui ne s'estoit pas trouvé jusqu'à présent. Enfin elle nous expose un type que les antiquaires n'avoient pas encore découvert.

ECLAIRCISSEMENT

Sur le nom de SEPTIMIA, qui est joint à celui de ZENOBIA, sur les Médailles de cette Princesse.

Par M. l'Abbé RENAUDOT.

DANS la dissertation que M. Vaillant a leuë sur la médaille de *Zenobia*, femme d'Odenat, Roy des Palmyreniens, qui deffendit la Syrie contre les Perses durant la captivité de Valerien, & qui prit enfin le titre d'Empereur, il resta deux difficultez à éclaircir.

La première fut sur le Prénom de *Septimia* qui se trouve dans les médailles de Zénobie, non seulement dans celle qu'expliqua M. Vaillant, mais dans la plupart des autres Grecques & Latines, entre autres les deux qui ont esté publiées par M. Séguin. La pensée de ce sçavant antiquaire approuvée par M. Vaillant, fut que ce nom de *Septimia* pouvoit marquer qu'elle tiroit son origine de quelque maison Romaine. M. Séguin ajoute, *Fuit certe Septimius quidam inter præcipuos ultimi Ptolemæi amicos, qui Pompeium magnum occiderunt. Is si affinitate junctus Ptolemæo fuit, & Aegypto à Romanis subacta, in Syria nomen*

familiamque propagavit , quid ni Septimia Zenobia ex ea gente , ac proinde à Ptolemæis orta credatur. Quin & Septimius Severus imperator , aliquando ei provinciæ præfuit , ut patet ex ejus adlocutione ad exercitus Il'yricos apud Herodianum : ab eoque potuiffet originem duxiffe gens ifta Septimia , fed in re tanti momenti , & obfcura vetuftioris ævi caligine fub levi conjectura , abfque folidiori fundamento decernere nimis temerarium. C'est le jugement que ce grand homme fit luy-mefme de fa conjecture , laquelle en effet eft trop foible pour s'y arrefter , car elle fe réduit à cecy. Zénobie fe vantoit de tirer fon origine des Ptolémées & des Cléopatres ; il y avoit un homme dans la cour du dernier Ptolémée , appellé Septimius : Zénobie s'appelloit Septimia , donc elle eftoit parente des Ptolémées. Il jugea bien qu'il falloit chercher quelque autre origine à ce nom de famille.

On reconnoift d'abord que c'eft un nom purement Romain , mais on croit qu'il y auroit beaucoup de difficulté à prouver que tous ceux qui , dans les provinces foupmifes à l'Empire , avoient des noms Romains , fuffent pour cela confiderez comme descendants de familles Romaines. Perfonne n'ignore que les noms de famille , qu'on appelloit *Nomina Gentilitia* , fe communiquoient en plufieurs manieres à ceux qui n'en venoient point. On ne parle pas des changemens de noms qui fe faifoient par adoption : cela n'avoit rien de commun. Mais dans les temps de la Republique , les efclaves eftant mis en liberté , prenoient le nom de la famille de leur maiftre ; & devenant affranchis , ils le gardoient avec leur nom propre , & ils le tranfmettoient à leur pofterité. Or il eft tres certain que parmy ces affranchis , il y en eut un grand nombre qui devinrent tres puiffants , par la protection de leurs patrons , & qui s'établirent dans les provinces efloignées où ils devinrent fort riches , tant par le negoce , que par la regie qu'ils avoient des fermes publiques du peuple Romain , qui eftoient ordinairement gouvernées par des Chevaliers Romains :

maines: & il paroist par un grand nombre d'exemples, qu'ils les regissoient ordinairement par leurs affranchis.

On ne peut pas douter que plusieurs ne s'establistent ainsi dans toute l'estenduë de l'Empire, & en Syrie comme ailleurs. On sçait aussi l'affectation avec laquelle les peuples, que les Romains considererent comme barbares, taschoient de prendre des noms qui leur fissent honneur ainsi que ceux-là. Un affranchi & ses descendants n'estoient pas moins citoyens Romains que leurs anciens maistres; & si d'abord ils conservoient leur nom propre qu'ils avoient porté dans la servitude, ils le quittoient bien-tost, & leurs enfants ne gardoient que le premier. On peut donc dire avec plus de vray-semblance que quelque *Septimius*, ou quelques affranchis de la famille qui portoit ce nom, s'estant establis à Palmyre, & y ayant eû posterité, avoient rendu ce nom assez commun dans le pais, & qu'ainsi il ne faut pas chercher d'autre raison pour quoy Zénobie l'a porté, & qu'on le trouve dans les médailles.

La preuve que ce nom estoit commun à Palmyre se tire des inscriptions que les Anglois ont trouvées dans les ruines de Palmyre où ils firent un voyage en 1691.

Dans la 10. de celles que feu M. Bernard, Professeur d'Astronomie à Oxford, a fait imprimer, ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΤΟΝ ΚΡΑΤΙΣΤΟΝ ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΔΟΥΚΗΝΑΡΙΟΝ, &c. *Septimium excellentissimum procuratorem Aug. Ducenarium*, &c.

Dans la 12. ΤΟ ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΤΟΥ ΤΑΦΕΩΝΟC ΕΚΤΙCΕΝ ΕΞ ΙΔΙΩΝ ΣΕΠΤΙΜΙΟC ΟΔΑΙΝΑΘΟC Ο ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟC CΥΝΚΛΗΤΙΚΟC Ο ΑΙΡΑΝΟΥ ΤΟΥ ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟΥ, *Monumentum hoc sepulcrale de pecunia sua condidit Septimius Odænathus Clarissimus senator filius Airani, filii Waballathi*, &c.

Dans la 14. ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΑΙΡΑΝΗΝ ΟΔΑΙΝΑΘΟΥ *Septimium Airanam filium Odænathi*, &c.

Dans la 19. ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΟΥΡΩΔΗΝ *Septimium Worodem ou Orodem*, qui est la mesme chose: &
Tome II. CCcc

il en est encore fait mention dans l'inscription 25.

Voilà donc des preuves incontestables qu'il y avoit eû beaucoup de *Septimius* à Palmyre, & on ne peut pas douter que ce ne fust des Syriens ou Palmyreniens, qui se faisoient honneur de ces noms Romains : car excepté le premier qui pouvoit estre, & qui apparemment estoit vray Romain, puisqu'il estoit *Procurator Augusti*, les autres ayant des noms Syriens joints au nom Romain, ne pouvoient estre que des gens du païs. Ainsi dans la 12. inscription *Septimius Odenathus*, dans la 14. *Septimius Atranus*, dans la 19. & 20. *Septimius Orodes*, estoient assurément des Syriens, comme *Septimia Zenobia*. Car quoy que depuis la ruine de la Republique il y ait eû une confusion prodigieuse dans les noms, de sorte que tout ce qui s'observoit auparavant fut entierement changé: cependant les esclaves & les affranchis avoient tellement avili les noms Grecs, que c'estoit une marque d'origine servile, que de les joindre avec des noms Romains. C'est ce qu'on peut remarquer dans un nombre infini d'inscriptions sepulcrales.

On doit remarquer pareillement que le prénom de *Septimius* est dans ces inscriptions, joint à celui d'*Odenathus*, que portoit le mary de Zénobie, avec celui d'*Orodes* ou *Herodes*; & que celui qui est appelée *Septimius Odenathus* estoit petit-fils de *Waballatus*, qui estoit le nom d'un des fils de cette princesse, comme *Orodes*, ou *Herodes* du fils d'*Odenathus*, né d'une premiere femme, & qui fut tué avec luy. Il ne faut donc point aller chercher le nom de *Septimia* que prend Zénobie, dans une origine aussi esloignée que celle que M. Seguin a proposée comme une simple conjecture, puisque l'usage fréquent qu'on en trouve dans ces inscriptions, fait voir qu'il estoit assez commun dans le païs. On reconnoist aussi par ces mesmes inscriptions qu'il estoit ordinaire dans des familles illustres, & porté par des personnes qui avoient des emplois considerables dans le païs; mais c'est tout ce qu'on en peut dire.

Ce seroit sans aucun fondement , qu'on voudroit tirer d'une preuve si peu solide, que tous ceux qui ont porté des noms Romains fussent d'une famille Romaine. Car suivant l'analogie des noms , celui de famille comme *Septimius* ne pouvoit pas servir de prénom, comme neantmoins il est employé dans les exemples rapportez cy-dessus. Ce *Septimius Odenathus* nommé dans la 12. inscription, est appelée fils d'*Airanus* qui estoit fils de *Waballatus*. On ne trouve point de prénoms à ceux-là: il est vray qu'ils peuvent avoir esté omis , pour ne pas allonger l'inscription. Mais il est tout aussi vray-semblable que ces deux hommes ne portoient pas ce mesme nom. Dans les médailles d'Odenathus, on ne trouve point d'autre nom , ni dans celle de son premier fils Orodes ou Herodes appelé Herodianus dans quelques médailles qui restent de luy , ni dans celles de Vaballathus, ni dans celles de Herennianus & Timolaüs, ni de Meonius qui tua Odenathus, & qui estoit de mesme famille. On peut croire neantmoins que si ces princes avoient cru pöouvoir tirer leur origine de maisons Romaines, ils n'auroient pas manqué de se faire honneur de ces noms Romains dans le temps qu'ils prenoient la qualité d'Empereurs & de Césars.

Il reste à examiner pourquoy Zenobia avoit deux noms. On ne doit pas s'en estonner , puisque rien n'estoit plus ordinaire aux Syriens & à plusieurs autres barbares d'en avoir plusieurs. Ils en avoient souvent de Romains , par les raisons alleguées cy-devant , à cause qu'ils descendoient de quelque Romain affranchi qui s'estoit establi dans le pays , ou en l'honneur de quelque magistrat qui avoit esté leur patron. Car il est encore à remarquer que tous les estrangers qui obtenoient le privilege de citoyen Romain , prenoient le nom de la famille de celui qui le leur faisoit obtenir, de mesme que les affranchis celui de la famille de leur maistre. Or comme ce privilege qui, avant la destruction de la Republique, estoit fort rare, devint ensuite tres commun, sur tout depuis la constitution

d'Antonin Pie , on peut croire avec fondement que ceux qui avoient la qualité de citoyen Romain , conservoient un nom de famille Romaine.

Mais il est aussi très certain que ces Syriens avoient souvent plusieurs noms. Dans la première des inscriptions de Palmyre il est parlé d'un *Mokimus* qui s'appelloit aussi *Akiakifes*. Dans la 7. d'un *Malas* appelé aussi *Agrippa*. Dans la 11. d'un *Julius Aurelius Zenobius Zabdila*. Celui-cy avoit donc deux noms Romains de familles très différentes , *Julia* & *Aurelia* : un Grec qui est *Zenobius* ; & un Syrien qui est *Zabdila*. Dans la 13. il est parlé d'un autre appelé *Julius Aurelius Zebidas* : en voilà deux Romains avec un Syrien. Dans la 16. *Publius Worodas* : c'est un prénom Romain avec un nom Syrien ; par cette affectation dont Horace se mocque : *Quinte, puta, aut Publi; gaudent prænومine molles Auriculæ*. Dans la 19. on en trouve une d'une espèce différente, *Julius Aurelius Salmesf. cassiani f. Melenæi eques Rom.* il y a *ρωμαίων*. Voicy l'exemple d'un Chevalier Romain , qu'on peut neantmoins supposer ne venir non plus des familles *Julia* & *Aurelia* que *Kassians* & *Melenæus* , qui peuvent estre des noms Romains. Mais il seroit ridicule de vouloir sur ces noms seuls établir l'origine de ce Provincial : car à laquelle le pourroit-on rapporter de ces trois , *Julia* , *Aurelia* ou *Cassia*. En un mot chacun sçait qu'au delà du temps de la République la confusion dans les noms de famille devint telle , qu'on n'y trouve plus rien de certain.

Que si Zenobie se vantoit dans sa lettre à Aurelien qu'elle descendoit des derniers Rois d'Egypte , ce qui peut avoir esté dit par ostentation plustost que selon la vérité ; cela esloigne encore la conjecture de son origine Romaine.

La 2. observation qui fut faite sur la medaille qu'expliquoit M. Vaillant , regardoit le nombre des années marqué dans la même medaille , que chacun entendit comme devant estre rapporté au regne de Zenobie. Il y eût neantmoins une personne de la compagnie qui proposa une

autre conjecture. Ce fut que ces années avoient rapport à une nouvelle époque des Palmyreniens, qui auroit son commencement depuis qu'Odenathus prit la pourpre avec les titres d'Empereur, César & Auguste. Cette opinion fut rejetée d'une commune voix, & on demanda des preuves à celui qui l'avoit proposée, mais il n'en alléguâ aucune. On luy dit au contraire qu'on avoit des preuves démonstratives que les Palmyreniens n'avoient point d'époque particulière, & qu'ils suivoient celle des Seleucides. On alléguâ sur ce sujet les mêmes inscriptions trouvées à Palmyre par les Anglois, dont la première est datée de l'année 314. la 2. de 414. la 3. de 445. la 5. de 450. la 8. de 474. la 9. de 490. la 11. de 554. la 13. de 558. la 14. de 563. la 16. de 570. la 19. de 577. la 23. qui estoit déjà imprimée ailleurs, de 547. Les mois qui y sont marquez sont Loul Xanthicus, Hyperberetæus, Dystrus, Apellæus, Pontius.

Le Cardinal Noris qui a examiné une de ces inscriptions dans son livre de *Epochis Syro-Macedonum* p. 104. prouve clairement que les Palmyreniens n'avoient pas d'autre époque que celle des Seleucides, & les noms de ces mois Macédoniens en sont encore une preuve.

Palmyre a esté restablie par Hadrien, & appelée de son nom, comme il paroît par quelques-unes de ces inscriptions. Elle fut aussi faite Colonie Romaine, comme on prouve par un passage d'Ulpien dans le Digeste 50. l. 1. §. C'estoit-là deux époques les plus considérables que les Palmyreniens pouvoient prendre; cependant il n'y a aucune des dates marquées dans ces inscriptions qui puisse s'y accommoder. Encore moins avec l'époque imaginée de l'Empire d'Odenathus qui fut trop court, & que Zenobie ne respectoit pas assez, puisqu'il y a des historiens qui disent qu'elle eût part à sa mort, pour rendre sa mémoire illustre, plutôt que la sienne propre, d'autant plus qu'on void qu'elle prit d'abord le titre d'Auguste.



D I S S E R T A T I O N.
S U R
LES MEDAILLES DE VABALATHUS.

Par M. VAILLANT le Pere.

LES antiquaires du siècle passé ont esté plus heureux que ceux d'aujourd'huy , s'il est vray qu'ils ayent possédé les médailles de la plupart des princes de Palmire, comme leurs livres les ont publiées. Celles d'Odénat & de ses enfans se sont perduës, il n'en est resté que de Zénobie & de Vabalathus. La première est d'une rareté assez grande, quoyque l'histoire ait fort parlé d'elle: & les monnoyes de Vabalathus sont fort communes, bien que ce prince soit moins connu parmi les écrivains.

Quelques objections que l'on me fit sur une dissertation de Zénobie touchant la septième année de son règne que marquoit une de ses médailles, pour sçavoir si cette époque n'avoit pas plustost pris son origine du jour qu'Odénat son mari avoit reçu de Gallien le titre d'Auguste, dont les Palmiréniens vouloient conserver la mémoire dans leurs monnoyes, m'engagèrent d'en faire une sur Vabalathus, pour prouver par les siennes la proposition que j'avois avancé, que cette septième année estoit absolument celle du règne de Zénobie, & que les Palmiréniens avoient eü une autre époque plus ancienne qu'ils n'avoient jamais quittée.

M. l'Abbé Renaudot a fait depuis une sçavante dissertation pour appuyer la vérité de l'époque de ces peuples qu'ils prenoient du temps des Séleucides, ce qu'il a doctement prouvé par quantité d'inscriptions qui ont esté trouvées dans les ruines de leur ville; & mesme il a fait

voir qu'ils n'y comptoient pas seulement les années, mais qu'ils y avoient joint les noms des mois Macédoniens qui les composoient. S'il estoit besoin de plus grande preuve, il ne faudroit que voir le marbre que rapporte M. Spon dans ses *Miscellanea* où Hefidorus Adrianus de Palmire datte le jour du vœu qu'il avoit fait aux dieux de sa patrie, de l'an 447. au mois *Pontius*, qui répond à nostre Février.

Mais pour confirmer que Zénobie n'a mis sur ses médailles que les années de son règne, il ne faut que rapporter celles de Vabalathus, qui a marqué de mesme les siennes sur ses médailles. Or pour faire connoître quel estoit Vabalathus, il faut dire quelque chose de l'histoire d'Odenat prince des Palmiréniens.

Odenat estoit un des premiers seigneurs de la ville & colonie de Palmire, dont il avoit esté Décurion, homme de cœur & d'expérience, qui se mit à la teste des troupes après que Sapor eût fait prisonnier Valérien. Il entra dans les provinces que ce roy de Perse venoit d'usurper sur les Romains; & les Palmiréniens luy donnèrent le titre de Roy pour cette grande action. Mais quand il eût vaincu ces barbares & ravagé Ctésiphon; Gallien & le Sénat luy donnèrent le titre d'Auguste. Il avoit esté marié deux fois. Il eût de sa premiere femme, dont on ne sçait point le nom, un fils appelé Hérode, & de Zénobie sa seconde deux garçons, Timolaus & Herennianus. Son aîné le suivit à la guerre, & eût part à sa gloire & à ses honneurs, à ce que raconte Trebellius Pollio dans la vie des 30. Tyrans au chap. 14. *Assumpto*, dit-il, *regali nomine cum uxore Zenobia & filio majore, cui erat nomen Herodes, minoribus Herenniano & Timolao*. Cet auteur ne met pas Vabalathus au nombre des enfants d'Odenat. Le mesme auteur dans la vie de Gallien, confirme qu'Hérode n'estoit pas fils de Zénobie, *Herodes*, dit-il, *non Zenobia matre, sed priore uxore genitus*. Et pour faire voir qu'Hérode partagea avec son pere la puissance souveraine, il ajoûte, *cum*

patre imperium accepit, ce qu'il repete en un autre endroit, *ipse cum patre post reditum de Perside Imperator appellatus est.*

Ce titre couta cher à Herode. L'ambitieuſe Zénobie ne pouvoit ſouffrir que ſon beau-fils fut deſtiné à gouverner au préjudice de ſes enfans ; *erat*, dit Pollio, *contra illum novercali animo, quare eum commendabiliorem patri fecerat.* C'eſt ce qui fit qu'ayant ſçeu le deſſein que Méonius avoit de ſe venger d'un affront qu'il croyoit avoir reçu d'Odénat, elle l'approuva pluſtoſt que de le détourner, pourveu qu'il ſe déſiſt du pere & du fils ; ce qu'il executa dans un feſtin, comme rapporte cet auteur, *Compoſito igitur magna ex parte Orientis ſtatu a conſobrino ſuo . . . interemptus eſt cum filio ſuo Herode.*

Il ſ'eſt élevé depuis ce temps une grande queſtion entre les antiquaires, à raiſon des médailles de Vabalathus, pour ſçavoir ſi ce prince eſt fils de cet Herode, ou bien de Zénobie. Pollio, qui parle des enfans de cette princeſſe, ne le met aucunement de ce nombre ; & les médailles ſont voir qu'il ne l'eſtoit pas, mais qu'au contraire, il eſtoit contre elle dans le parti d'Aurélien. Ceux qui le prétendent fils de Zénobie, allèguent ce paſſage de Vopiſcus dans la vie d'Aurélien : *Hoc quoque ad rem pertinere arbitror, Balbathi filii nomine Zenobiam, non Timolai & Herenniani tenuiſſe quod tenuit.*

Trifſtan a fait voir dans ſon troiſième livre, que ce paſſage eſt tronqué : & ſi l'on examine les premiers mots, on verra qu'ils ſont hors d'œuvre, puisqu'ils n'ont aucune liaiſon avec ce qui eſt au-deſſus & au-deſſous : & comme celui de *Balbathi* pour *Vabalathi* marque que ce mot eſt corrompu, parce que le commencement en eſt oublié, on voit enſuite par le ſens qui y reſte qu'il y en a encore un autre d'oublié, qui eſtant adjouſté, fait toute la déciſion de ſa diſpute. Voici comme cet auteur le rapporte entièrement : *Hoc quoque ad rem pertinere arbitror, Vabalathi Herodis filii nomine Zenobiam non tenuiſſe quod tenuit*, car autrement

trement il faudroit que Vabalathus eût esté le premier des enfans de Zénobie. Mais Pollio n'en fait aucune mention , & cela repugne à ce que cet auteur rapporte de sa jalousie.

Cependant M. Spanheim se récrie fort contre Tristan sur la correction du passage , & dit qu'il abuse de sa critique , lorsqu'il fait de son caprice Vabalathus fils d'Herode , & petit-fils d'Odénat. *Illud vero magis ambiguum est, cur Trifano placuerit eundem Vabalathum Herodiani filium & Odenathi nepotem ex ingenio statuere, quem Zenobiæ tribuit Vopiscus* : mais ce sçavant homme n'a pas assez examiné ce passage dont le P. Hardouin a fort approuvé la correction dans ses *Nummi Antiqui illustrati*, page 174. puisqu'il fait Vabalathus fils d'Herode & petit-fils d'Odénat. *Quod quidem stemma sic concinnari oportere vidit ante nos Trifanus.*

Les amis d'Odénat & d'Herode , après l'assassinat commis par Méonius , craignant que ce perfide poussé par Zénobie, n'en voulust à Vabalathus, enlevèrent ce jeune prince en Egypte, où ils le mirent sous la protection des Romains. Cependant le meurtrier usurpa l'autorité souveraine, & Zénobie seignant de vouloir conserver les droits de Vabalathus, sollicita les Palmiréniens à se défaire de Méonius , ce qui auroit pû faire dire à Vopiscus : *Arbitror Vabalathi Herodis filii nomine Zenobiam tenuisse quod tenuit.*

Si Zénobie, après la mort de Méonius, prit le gouvernement de Vabalathus, ce n'étoit que pour engager ce jeune prince à revenir à Palmire. Mais les amis qui connoissoient l'humeur impérieuse de cette reine , luy persuadèrent d'avoir recours aux Romains. Quand Zénobie vit que Vabalathus, au lieu de retourner à Palmire, estoit allé à Rome, elle leva le masque, & commença de prendre le gouvernement au nom de ses enfans, ainsi que rapporte Pollio dans la vie d'Hérennienus, en parlant de luy & de son frere Timolaüs , *Quorum*, dit-il, *nōmine Zenobia usurpato sibi imperio, diutius quān feminam decuit, rempublicam ol tinnit.*

Il y a bien de l'apparence que Vabalathus s'estoit plaint au Sénat de l'usurpation que Zénobie avoit faite de ses estats, & qu'elle commençoit à estendre ses conquestes, puisque Gallien en 1020. donna ordre à Hérodius de marcher contre elle. Ce général fut défait ; ce qui donna lieu à cette reine d'entrer plus avant dans les provinces Romaines.

Gallien étant mort le 26. Mars 1021. Claude, qui luy succéda, ne fut pas en estat de venger cet affront. Les guerres des Goths l'occupèrent entièrement. Mais Claude étant mort à la fin d'Octobre de 1023. Quintillus son frere fut nommé Empereur par le Sénat, & les soldats élurent Aurélien au commencement de Décembre. Quintillus ayant appris cette nouvelle, il se fit ouvrir les veines pour mourir honorablement.

Vabalathus n'eût pas plustost sçû qu'Aurélien, qui estoit un grand guerrier, estoit reconnu de tous les Romains pour Empereur, qu'il le sollicita puissamment de marcher contre Zénobie. Aurélien luy ayant assuré sa protection, Vabalathus le vint attendre en Egypte, où avec sa permission il fit battre des médailles, sur lesquelles estoit d'un costé la teste de l'empereur couronnée de laurier, avec ces mots, ATT. A. Δ. ΑΥΡΗΑΙΑΝΟC C. B. & au revers L. A. *anno primo* : & de l'autre on voyoit la teste de Vabalathus ornée d'un diadème avec cette legende, ATT. ΕΡΜΙΑC ΟΥΑΒΑΛΑΑΘΟC ΑΘΗΝΟΥ. & dans le champ L. Δ. *anno quarto*. On voit par là que la première année d'Aurélien, Vabalathus, comptoit sa quatrième ; & qu'ainsi il avoit commencé de marquer son règne du jour de la mort de son pere Herode, comme Zénobie marquoit le sien du jour de son usurpation.

Aurélien en 1024. fut obligé de marcher contre les Sarmates & les Marcomans, pour les chasser des provinces Romaines qu'ils ravageoient, & ainsi de suspendre la guerre qu'il avoit résolu de faire à Zénobie : ce qui donna lieu à cette reine de croire que l'Empereur la craignoit,

d'autant plus qu'il s'estoit répandu un bruit que les barbares avoient battu les Romains. Elle envoya donc Saba, l'un de ses capitaines, pour assujettir l'Egypte. Ce général s'en estant emparé d'une partie, il y fit frapper des monnoyes au nom de Zénobie, avec cette inscription, **CENT ZHNOBIA CEB.** du costé de la teste : & de l'autre, la figure de l'Esperance avec ces lettres **L. E.** qui marquent la cinquième année de son règne.

A cette nouvelle, Aurélien ordonna à Probus, l'un de ses lieutenants de marcher en Egypte, que celui-cy remit aussi-tost sous l'obéissance des Romains. Vopiscus dans la vie de Probus, *Pugnavit etiam contra Palmirenos pro Odenathi Cleopatraz partibus Ægyptum defendentes, & Orientis partem in Aureliani potestatem redegit.* Ce passage ne paroist pas encore entier, car il semble qu'on y doive lire *Odenathi Zenobiæ*, au lieu de *Odenathi Cleopatraz*. Car, si l'on vouloit conserver le mot de Cléopatre, il y auroit des mots oubliez, pour montrer que Zénobie descendoit des Cleopatres, comme Pollio a dit en deux endroits : ce qui feroit voir encore que cette reine n'a pas tiré le nom de Septimia de quelque affranchi Romain.

Vabalathus ne vit pas plustost les Palmiréniens chassés de cette province par Probus, qu'il continua d'y faire graver sur ses monnoyes l'image d'Aurélien d'un costé, & la sienne de l'autre, y adjoustant à la teste de l'empereur **L. B. anno secundo**, & de son costé **L. E. anno quinto**, comme portoient celles de Zénobie. Personne ne peut disconvenir, pour peu qu'il soit initié dans la connoissance des médailles, que la forme des deux monnoyes de Zénobie & de Vabalathus frappées en la mesme année 5. de leur règne, n'indique qu'elles sont battuës en Egypte.

Aurélien partit de Rome en 1025. pour réduire Zénobie. Il ne fut pas plustost arrivé en Syrie, que Vabalathus y vint trouver l'Empereur, & luy amena toutes les troupes qui tenoient son parti contre cette ambitieuse reine, qui s'estoit mise en possession des estats que les Romains

avoient accordez avec le titre d'Auguste à son père Hérode : & pour marquer son entier attachement à Aurélien ; il continua de faire battre ses monnoyes comme les précédentes , en marquant l'année du règne d'Aurélien , L. Γ. anno 3. & de son costé L. 5. qui marquoit pour luy la sixième.

Enfin , ce fut en 1026. de Rome qu'Aurélien se rendit maître de Palmire , & que ses gens prirent Zénobie qui s'ensuyoit chez les Parthes. Cette reine comptoit l'année septième de son règne , comme nous avons remarqué dans ses monnoyes L. Ζ. ΠΑΛ. anno 7. *Palmirenorum* , l'an 7. par les Palmiréniens , ce qui répond à l'an 7. que Vabalathus comptoit dans ses médailles où l'on voit d'un costé la teste d'Aurélien avec L. Δ. anno quarto , & de l'autre ΑΥΤ ΕΡΜΙΑC ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC ΑΘΗΝΟΤ. L. Ζ. anno septimo. Ce qui prouve entièrement que cette reine & ce prince ont compté tous deux la même année de règne , elle ayant usurpé les estats de Palmire , & luy y prétendant toujours : & l'on ne peut douter , lorsque Vabalathus met l'année de l'empire d'Aurélien , que ce ne soit aussi l'année de son règne , comme a pareillement fait Zénobie ; & il est clair que ces années ne peuvent estre prises pour une autre époque , puisque les rois & les reines ne marquent jamais dans leurs monnoyes que l'année de la monarchie , où celle de leur règne.

Il est temps d'expliquer les mots qui composent la légende des médailles de Vabalathus. Le premier est ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ, c'est-à-dire , *Imperator*, titre que Gallien & le Sénat avoient accordé à son ayeul Odénat & à son pere Herode , & qu'Aurélien luy avoit sans doute confirmé. Il s'appelle ensuite ΕΡΜΙΑC, nom qui estoit assez commun entre les Grecs , & que portent trois Préteurs dans le livre que j'ai fait des villes Grecques , à la page 320. de la seconde édition. Je ne m'arrêterai pas à dire que quelques antiquaires ont lû ΑΡΜΕΝΙΑC pour ΕΡΜΙΑC, ce qui a fait tomber en erreur le grand Saumaïse.

Vabalathus est un nom Syrien joint à un nom Grec, qui nous confirme ce qu'on voit dans plusieurs auteurs, que les Orientaux avoient ordinairement deux noms. Je m'étonne que cela soit échappé à M. Spanheim qui critique Tristan sur ce qu'il explique le mot d'ΑΘΗΝΟΥ pour *Athenis* ou *Athenæ filius*, comme si Herode, pere de Vabalathus, n'avoit pû estre appelé *Athenas Herodes*, de mesme que son fils se nomme Hermias Vabalathus.

Passons maintenant des médailles Grecques aux Latines. Elles nous apprendront qu'Aurélien, après avoir pris Palmire & fait Zénobie prisonniere, reſtablit Vabalathus dans les estats de ses ancestres, & qu'en reconnoissance il fit battre des monnoyes, où l'on voit d'un costé la teste de l'Empereur avec une couronne à rayons & cette legende IMP. AVRELIANVS AVG. & de l'autre costé la sienne avec ces mots VABALATHVS VCR. IMPR. selon Goltzius, Strada, Tristan, Patin & plusieurs autres qui n'ont point expliqué ces lettres. Mais le P. Hardouin y lit celles-cy VCRIMOR. où il ne change que le P en O, qu'il interprète VICE CÆSARIS RECTOR IMPERII ORIENTIS, qu'il appuye par le titre de *Restitutor Orientis* qu'Aurélien prend dans ses revers, & que les autres pourroient expliquer par *Imperii Romani*: ce que l'on laisse à décider.

Si l'on demande pourquoy on ne trouve plus de médailles Grecques de Vabalathus frappées en Egypte passé la septième année de son règne, on peut répondre que Vabalathus, qui avoit dans cette province Romaine quelque ville qu'Aurélien luy avoit accordée pour sa retraite, estant retourné à Palmire, n'avoit plus d'occasion, ni mesme de droit d'y battre monnoye.

On peut aussi demander pourquoy Vabalathus dans ses médailles d'Egypte prend la qualité d'ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ; & que dans celle-cy qu'il fit frapper à Palmire, il ne prend pas le nom d'Empereur ni mesme celui d'Auguste. Il semble que le titre de *Vice Cæsaris Rector Imperii Romani*;

ne le permettoit pas , & que ce n'estoit qu'en cettē qualité qu'il régnoit.

Il reste présentement à dire pourquoy Vabalathus fait battre ses médailles en langue Latine à Palmire & non pas en langue Grecque comme Zénobie. Ulpien, ce grand jurisconsulte, nous apprend que cette ville avoit esté faite colonie Romaine par Caracalla, ce que confirme Goltzius par la médaille de cet empereur où l'on voit COL. PALMYRA. & ainsi Palmire avoit droit de bourgeoisie Romaine & de battre ses monnoyes en langue Latine. Or Vabalathus qui venoit d'estre rétabli dans ses estats par un empereur Romain , estoit bien aise d'y conserver cette langue que les loix de cet empire y avoient introduite.

Mais pourquoy Zénobie dans sa médaille de Palmire parle-t-elle Grec & non pas Latin ! ce n'est pas qu'elle ne scût cette langue. *Ipsa Latini sermonis non usquequaque ignara, sed ut loqueretur, pudore cohibita.* Elle ne vouloit pas se servir de la langue d'un peuple dont elle vouloit abbatre la puissance. Aussi Aurélien luy écrivit-il en Grec, lorsqu'il voulut luy persuader de se soumettre : & quoyque le philosophe Longin fust auprès d'elle pour luy apprendre le Grec, comme dit Vopiscus, *quo illa magistro usa esse ad Græcas litteras dicitur*, elle voulut répondre en Syrien à l'Empereur, pour montrer qu'elle vouloit rétablir l'ancienne langue de son pays.

Il ne faut pas douter que l'on ne parlât Grec & Latin dans Palmire, puisque les médailles d'Odénat & de ses enfants que nous ont produites Urfinus & Occo sont en ces deux langues : & même Zénobie estant reine, elle en permettoit encore l'usage, puisque les monnoyes de ses enfants Hérénnius & Timolaüs sont de même, au rapport de ces antiquaires.

Quoyque nous n'ayons rien dans l'Histoire qui nous apprenne ce que devint Vabalathus, ses médailles semblent nous apprendre que dans la suite, du moins après la mort d'Aurélien, il ne se nomma plus *Vicaire de l'Empire Romain* ;

mais qu'il prit absolument le titre d'Empereur & d'Auguste, comme nous le voyons dans la médaille que M. Spanheim en rapporte du cabinet de la reine de Suede, avec la couronne à rayons, selon l'usage qu'avoient alors les Empereurs, avec cette legende IMP. C. VABALATHVS AUG. & non plus au revers la teste de l'Empereur, mais un type de déité, ÆTERNITAS AUG. J'en ai possédé une autre avec celui d'ÆQUITAS AUG. avec une femme & des balances.

Voilà ce que j'avois à dire pour justifier que Vabalathus estoit fils d'Herode & petit-fils d'Odénat, & non pas fils de Zénobie ; & pour montrer que les années qu'il marque sur ses médailles sont celles de son règne, comme sa belle-mere comptoit les siennes dans ses monnoyes.



D I S C O U R S

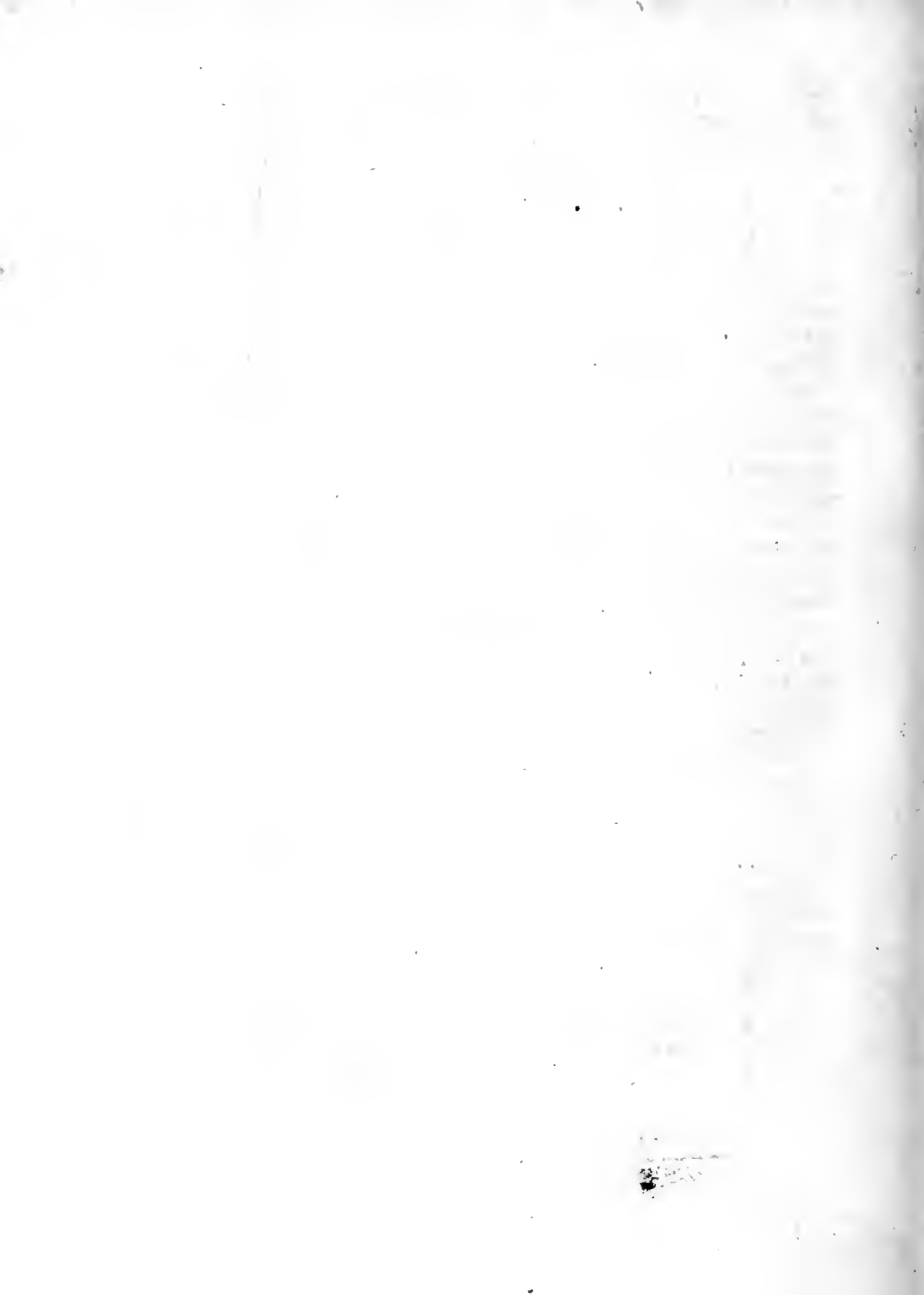
Dans lequel on prétend faire voir que les médailles qui portent pour légende , FL. CL. CONSTANTINUS JUN. N. C. n'appartiennent point à Constantin le jeune, fils de Constantin le Grand.

Par M. D E V A L O I S.

* M. le Baron de Spanheim.

QUAND un des plus sçavants antiquaires * du dernier siècle n'auroit pas composé un traité exprès, pour relever l'utilité & l'excellence des médailles antiques, l'expérience journalière seroit seule suffisante pour la faire connoître. En effet, de combien de découvertes ne sommes-nous pas redevables à ces monuments ! Et pour ne point parler d'une infinité de points curieux d'histoire ou de géographie, que nous ignorerions encore sans leur secours, n'est-ce pas aux seules médailles que nous devons la connoissance de la femme de l'empereur Maximin, dont pas un historien n'avoit daigné faire passer le nom jusques à nous ! Telle est la médaille de l'empereur Sévère-Alexandre & de Barbina Orbiana trouvée dans le siècle dernier, & qui nous apprend qu'elle estoit femme de ce prince : fait que tous les historiens, comme de concert, avoient passé sous silence. Telle est encore la médaille qui représente l'empereur Trajan Déce & sa femme Etruscille en regard ; médaille singulière du cabinet du Roy, qui fut publiée par M. Séguin Doyen de saint Germain l'Auxerrois, comme une pièce très-propre à tirer de l'erreur tous les antiquaires, qui avoient crû jusqu'alors Barbina Orbiana femme de cet Empereur. Qui ne voit donc que c'est à ces deux monuments que nous avons l'obligation de connoître maintenant les femmes de ces deux derniers





niers princes ! Sans le secours de ces médailles, Orbiana élevée à Sévère Alexandre son époux légitime, passeroit toujours pour la femme de l'Empereur Trajan Déce : & Etruscille mère se trouveroit encore confondue avec sa fille Etruscille ; & comme telle, donnée pour épouse à l'Empereur Volusien son gendre. Voilà les égarements dans lesquels on est en danger de tomber, lorsqu'on néglige de recourir à ces guides fidèles, qui, au défaut des historiens, peuvent nous conduire sûrement dans les routes obscures & inconnues de l'antiquité. Au reste, si l'histoire du haut Empire, quoy-qu'assez complète d'ailleurs, laisse néanmoins de ces vuides, qui n'auroient jamais pû estre remplis sans le secours des médailles, quel jugement doit-on porter de l'histoire du bas Empire, qui, soit par la négligence des auteurs, soit par l'ignorance des copistes, est en plusieurs endroits si défigurée, qu'elle en est presque méconnoissable ! En effet, combien y remarquons-nous de noms, combien de faits mesme, ou altérez, ou supposez. Souvent la corruption d'un nom propre y donne naissance à deux ou trois princes qui se trouvent réduits à un seul, dès que l'on vient à consulter les médailles pour s'éclaircir de la vérité. Telle est, par exemple, la médaille d'Ulpius Cornelius Lælianus successeur immédiat de Postume dans les Gaules ; qui a servi à nous convaincre qu'il n'y avoit jamais eû de Lollianus, non plus que de Lucius Aelianus ; mais que ces trois prétendus princes estoient le seul & mesme tyran multiplié de la sorte par l'allongement ou par la mutilation de son nom diversement corrompu par les auteurs. Quelquefois aussi un mesme nom porté par deux-différents princes les a fait confondre ensemble. Nous en avons plus d'un exemple dans l'Histoire, qui par cette méprise réunit en un mesme sujet deux personnes tres-distinctes entre elles. C'est ainsi que FLAVIUS CLAUDIUS CONSTANTINUS JUNIOR ignoré de tous les historiens seroit aujourd'huy tout à fait inconnu sans ses médailles, & seroit resté confondu avec Constantin le

Jeune, fils du grand Constantin, comme il l'a effectivement esté jusqu'icy par les plus habiles antiquaires, sans en excepter un seul. Trompez par le surnom de Junior qu'ils lisoient sur les médailles de ce prince, & que les auteurs ne donnent qu'au seul fils de Constantin, ils ont crû devoir les adjuger à ce dernier, sans avoir aucun égard ni à l'âge que paroist avoir le prince en question, ni aux traits de son visage tout différens de ceux de Constantin le Jeune fils de l'Empereur Constantin. Ce sont là cependant les principales circonstances qui m'ont déterminé d'abord à croire que le FLAVIUS CLAUDIUS CONSTANTINUS & le fils du grand Constantin estoient deux princes différens. L'estude particulière des médailles du bas-Empire, à laquelle je me suis appliqué depuis long-temps pour l'ouvrage que j'ay entrepris, n'a servi qu'à me confirmer de plus en plus dans mon opinion. Et, après avoir examiné avec attention les médailles de l'un & de l'autre de ces princes, je me flatte d'estre tres-bien fondé à avancer que toutes celles qui portent pour légende FL. CL. CONSTANTINUS JUN. N. C. n'appartiennent nullement à Constantin le Jeune fils du Grand Constantin. C'est ce que je vais tâcher de prouver avec le plus de précision qu'il me sera possible.

Mais avant que d'entrer dans le détail des raisons que j'ay à apporter pour appuyer mon sentiment ; il est à propos de donner la description de la médaille en question. Elle est de petit bronze & d'une fort belle fabrique. L'on y voit d'un costé un prince qui paroist avoir au moins 30. ou 35. ans, & dont la tette & le buste sont assez de relief. La légende est conçüe en ces termes : FL. CL. CONSTANTINUS JUN. N. C. *Flavius Claudius Constantinus Junior Nobilissimus Cæsar.* Le revers représente un Soleil levant sous la figure d'un jeune homme nud qui court, & dont la tette est ornée de rayons. Il tient la main droite élevée vers le ciel, & porte de la main gauche un globe & un fouët avec cette légende, CLARITAS

REIPUBLICAE. Dans le champ de la médaille sont gravées ces deux lettres T. F. que le R. P. Hardouin rend fort heureusement par ces mots *Temporum Felicitas*. On lit à l'exergue ces trois lettres ATR. que je prends icy pour le commencement du mot *ATREBATIBUS* : les lettres qui se trouvent à l'exergue des médailles de ces temps-là, marquant pour l'ordinaire la ville où elles ont esté frappées. J'ay une autre médaille de ce prince frappée aussi dans la ville d'Arras, au revers de laquelle, au lieu de la figure du Soleil levant, le prince est représenté de bout en habit de guerre, tenant de la main droite une demie-pique, & de la gauche un globe avec la légende *PRINCIPI JUVENTUTIS*, & dans le champ ces deux lettres F. T. *Felicitas Temporum*. Au reste, je n'ay jusqu'à présent trouvé que ces deux seuls revers de Flavius Claudius Constantinus, dont les médailles ne sont pas, à beaucoup près, aussi communes que le sont celles des enfants du Grand Constantin. Je passe aux raisons qui m'ont déterminé à le distinguer d'avec le fils aîné du second lit de ce premier empereur Chrestien.

La principale de ces raisons est l'âge de Fl. Claudius Constantinus, qui est bien différent de celui du Jeune Constantin. Ce dernier, comme on sçait, fut déclaré *César* en la plus tendre enfance par Constantin le Grand son père, dans le mesme temps qu'il accorda cette dignité à Crispus son fils aîné du premier lit, & au Jeune Licinius son neveu. Or dans celles de ses médailles, qui nous le représentent le plus âgé, il ne paroist certainement avoir au plus que seize ou dix-huit ans, quoy-qu'à la vérité il en ait vescu vingt-cinq. Car les historiens nous apprennent que, lorsque l'Empereur son père mourut, ce prince avoit déjà vingt-deux ans, & qu'il joiit après cela, en qualité d'*Auguste*, l'espace de trois années, de la portion de l'Empire qui luy estoit échûë : au bout duquel temps il fut tué pour avoir mal à propos cherché querelle à l'Empereur Constant son frère cadet, la portion duquel il au-

roit eû grande envie de joindre à la sienne. Il n'en est pas de même des médailles de nostre Flavius Claudius Constantinus. Il n'est point plus jeune sur les unes que sur les autres. Elles le représentent toutes uniformément comme un prince âgé du moins de 30. ou 35. ans. Il y a plus. Constantin le Jeune fils du Grand Constantin a le visage long, quoy-que fort plein & fort gras, & les jouës bouffies & un peu pendantes: au lieu que le Flavius Claudius Constantinus a une teste ronde, le visage menu, les jouës décharnées, marquées d'un ply & un peu creusées. Le premier a cet air de guayeté, qui accompagne ordinairement la grande jeunesse. L'autre a une physionomie tout à fait sérieuse, & qui ne peut convenir qu'à un homme d'un âge plus avancé. C'est ce qu'à l'inspection des médailles de ces deux princes les personnes mêmes les moins versées dans cette connoissance distingueront parfaitement du premier coup d'œil, tout aussi bien que les Antiquaires. Car tous les hommes ont le don de voir; & il ne faut que des yeux pour décider, si ce que je viens d'avancer est vray ou faux. Je pourrois encore ajouter une différence essentielle qui se remarque sur les médailles de nostre Flavius Claudius Constantinus; & cette différence consiste dans la fabrique, qui est bien plus élégante que celle des médailles du fils de Constantin. Les caractères y sont plus nets & mieux formez; la teste beaucoup mieux gravée & d'un plus grand relief, & le buste placé de manière dans le milieu du champ de la médaille, qu'il est, pour ainsi dire, isolé de tous costez: le monétaire ayant observé de laisser un intervalle uniforme entre le haut de la teste & le bas du buste, afin que par cette séparation, la légende qui l'environne en eût meilleure grace, & ne vint point échoïer contre le buste, comme elle fait sur les monnoyes de la plupart des autres Empereurs: propreté qui ne se remarque que sur les seules médailles de nostre Flavius Claudius Constantinus, & jamais sur celles de l'autre Constantinus ni de ses frères. On m'objectera peut-estre qu'il faut donc que ce prince soit

antérieur de beaucoup d'années au Jeune Constantin, puisqu'il y a que ses médailles sont infiniment mieux gravées & d'un bien plus beau volume que celles du second. Je réponds à cette objection que dès ces temps-là, où les arts dépérissent à vûe d'œil, un intervalle de quatorze ou quinze ans établit une différence sensible dans les monnoyes. C'est un fait dont tous les Antiquaires conviendront aisément. En effet, qui ne sçait que les médailles du Grand Constantin, de Crispus & de Constantin le Jeune sont d'une plus belle fabrique que celles de Constance & de Constant ses deux autres fils ! Il n'y a cependant des uns aux autres qu'environ quinze ou seize ans de distance, & ce petit espace de temps suffit pour marquer combien les monétaires commençoient déjà à se négliger.

Ce sont-là, au reste, les principaux motifs qui m'ont porté à croire que le Flavius Claudius Constantinus n'estoit point le fils du grand Constantin. Age différent, différents traits, différente fabrique; tout cela ne concourt-il pas à établir la vérité de mon système ! Il me reste à faire voir quel est donc le prince à qui je prétends adjoindre les médailles qui portent les noms de FL. CL. CONSTANTINVS.

Pour le faire avec quelque ordre, il me paroît qu'il ne sera pas hors de propos de donner ici une petite table généalogique de la maison du grand Constantin : on sera bien plus à portée de juger, si je ne m'égare point moyennement, en m'imaginant redresser les antiquaires qui m'ont précédé.

FLAVIUS CONSTANTIUS CHLORUS

*Branche Aînée.**Branche Cadette.*

Epouse en premières nôt-
ces FL. JUL. HELENA;
a d'elle un fils unique nommé
FL. CONSTANTINUS sur-
nommé depuis MAGNUS;
lequel estant créé César,
prend les noms de FL.
VAL. CONSTANTINUS
NOB. C.

Epouse en premières nôt-
ces MINERVINE. A d'elle
un fils unique nommé FL.
JUL. CRISPUS NOB. C.

Est obligé de répudier
MINERVINE pour épouser
MAXIMIANA FAUSTA
fille de l'Empereur MAXI-
MIEN HERCULIUS.

A de cette seconde femme
cinq enfants, trois garçons &
deux filles.

L'aîné est;

CONSTANTINUS JUN.
NOB. C.

Le second,

FL. JUL. CONSTANTIUS
NOB. C. depuis *Auguste*.

Le troisième,

FL. JUL. CONSTANS NOB.
C. depuis *Auguste*.

Les deux filles sont

FL. CONSTANTINA.

FL. JUL. HELENA.

Est adopté & fait *César*
par l'Empereur MAXIMIEN
surnommé HERCULIUS, à
condition de répudier HE-
LENE sa première femme;
& d'épouser MAXIMIANA
THEODORA fille de cet
Empereur.

Prend à cause de cette
adoption le nom de VALE-
RIUS, & le donne aussi à
CONSTANTIN son fils.

A de *Maximiana Theo-*
dora sa seconde femme, six
enfants, trois garçons &
trois filles.

L'aîné des trois garçons
de ce second lit est FL. CL.
CONSTANTINUS JUN. N. C.

Le second,

FL. CL. DELMATIUS le
CENSEUR appelé par Zo-
nare HANNIBALLIANUS.

Le troisième.

FL. CL. CONSTANTIUS
le *PATRICE*.

Les trois filles sont

FL. ANASTASIA.

FL. CONSTANTIA.

FL. EUTROPIA.

Constance Chlore, pere de Constantin le grand, estant simple particulier, s'appelloit Flavius Constantius. La paleur de son teint luy fit donner le surnom de *χλωρός* ou Chlorus. Il comptoit quatre Empereurs parmi ses ancestres, car il tiroit son origine de la famille Flavia, dont les auteurs avoient esté Vespasien, Tite & Domitien : &, selon le témoignage d'Eutrope & de Zonare, l'Empereur Claude, surnommé le Gothique, estoit son ayeul maternel. Si neantmoins nous nous en rapportons à l'Empereur Julien, qui en qualité de son petit-fils, devoit estre mieux informé que personne ; Constance Chlore n'estoit que petit-neveu de ce grand Empereur. En effet, Julien l'Apostat dit en propres termes, que Flavius Eutropius, pere de Constance Chlore, avoit épousé Claudia, nièce de l'Empereur Claude, c'est-à-dire, fille de son frere Crispus.

Constance Chlore avoit épousé en premieres nopces Julia Helena, dont il eût un fils unique, nommé Constantin, qui mérita depuis le surnom de grand, pour les victoires signalées qu'il remporta, tant sur ses concurrents à l'empire, que sur différents peuples barbares.

Lorsque Constance Chlore fut adopté par l'empereur Maximien Herculus, & honoré de la dignité de César, il fut obligé de répudier Hélène, pour épouser Maximiana Théodora fille du premier lit d'Eutropia femme de l'empereur Maximien.

Cette princesse le fit pere de trois enfans, trois garçons & trois filles.

L'aîné des trois garçons fut aussi nommé CONSTANTIN : & c'est justement celui que je prétends qui nous est représenté sur les médailles qui ont pour legende FL. CL. CONSTANTINVS JVN. N. C.

Le second fut Delmatius, que Zonare & quelques autres auteurs appellent aussi HANNIBALLIANVS.

Le troisième & dernier fut appelé Constantius comme son pere.

Les trois filles furent Fl. Anastasia, Flavia Constantia, & Fl. Eutropia.

Il nous est impossible de rien dire de particulier de CONSTANTIN, l'aîné des trois fils de ce second lit; les auteurs ayant gardé un très profond silence sur son sujet. Zonare est le seul qui ait sauvé son nom de l'oubli, & qui luy ait conservé son droit d'aïnesse, en le plaçant à la teste des trois princes que Constance Chlore eût de Maximiana Theodora sa seconde femme. Je ne puis me dispenser de rapporter ici les propres termes dont se sert cet historien vers la fin du second tome de ses Annales. Après avoir remarqué combien la mort de l'empereur Constance Chlore fut sensible à tous ses sujets, il adjouste que ce bon prince, avant que de mourir, déclara pour son successeur Constantin le Grand son fils aîné du premier lit; parce que les autres fils qu'il avoit eûs de sa seconde femme, ne luy paroissent pas capables de gouverner l'empire. *Περὶ τὸν παρσβύτερον τῷ οἰκείῳ ὑἱῷ τῆς ἀρχῆς καταστήσας ἀξίον, τὸν μέγαν δηλαδὴ Κωνσταντῖνον, ὃν ἐκ τῆς πρώτης αὐτοῦ ἐγένετο γαμετῆς. εἶχε δὲ καὶ τῆς δευτέρας τῆς τῆς Εὐκουλίου θυγατρὸς Θεοδώρας, καὶ ἑτέρας υἱοὺς, ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΝ, Ἀναβαλλιανὸν καὶ Κωνσάνπον. πρῶτον μὲν δὲ τούτων ὁ μέγας Κωνσταντῖνος, ὅτι ἐκείνοι τὰς πατρὶς ἀνεπιτήδευτοι πρὸς τὴν βασιλείαν ἐκείνησαν.*

Henry de Valois mon oncle croit que c'est ce CONSTANTIN - cy fils aîné du second lit de Constance Chlore, qui fut collègue de Maximus au Consulat l'an de Rome 1080. & le 327. de l'ère Chrétienne. Sur ce pied-là le sçavant Onuphre ne s'est pas si fort trompé que le pense M. Tristan, lorsqu'en cet endroit des Fastes Grecs il corrige le nom de Κωνσταντίου en celui de Κωνσταντίνου. Tout le tort qu'il y a, c'est de vouloir rayer le mot *Καίσαρος*, qui s'y lit, puisque c'est un titre qui luy appartenait, comme ses médailles en font foy.

Delmatius; le second fils du second lit de Constance Chlore, & que Zonare appelle Hanniballien, dans le passage que nous venons de citer, fut revêtu, par le grand Constantin son frere, de la dignité de Censeur; comme

nous

nous l'apprennent l'auteur de la Chronique Alexandrine, & saint Athanase dans son Apologie adressée à l'empereur Constance. Il eût deux fils, Delmatius & Hanniballianus, que l'empereur Constantin le Grand fit dans la suite, l'un César, & l'autre roy de Pont, de Cappadoce, & de la petite Arménie.

Pour ce qui est de Constantius troisième fils du second lit de Constance Chlore, au rapport de saint Athanase dans la même Apologie que je viens de citer, il n'avoit que la qualité de Patrice; & il fut créé Consul avec Rufius Albinus, l'an 333. de J. C. Par la suite Constantin le Grand son frere, l'honora de la *Préfecture de l'Orient*, selon le témoignage de Libanius, dans son oraison funèbre de l'empereur Julien. Ce Constantius *Préfet de l'Orient*, eût deux femmes. La première, nommée Galla, fut mère de Constantius Gallus: la seconde, appelée Basilina, mit au monde Julien, qui furent depuis tous deux, l'un après l'autre, honorez de la dignité de César par l'empereur Constance leur cousin germain.

Voilà donc les trois fils du second lit de l'empereur Constance Chlore.

1. FLAVIUS CLAUDIUS CONSTANTINUS CAESAR.

2. FL. CL. DELMATIUS HANNIBALLIANUS
CENSOR.

3. FL. CL. CONSTANTIUS PATRICIUS.

Passons maintenant aux trois filles de ce même lit.

1. Flavia Constantia l'aînée de toutes, fut donnée en mariage à Licinius, & eût de luy Licinius le jeune César.

2. La seconde fille, nommée Flavia-Anastasia, épousa Bassianus César, qui ne nous est connu que par un recueil des actions du grand Constantin, compilé par un ancien auteur anonyme, & publié pour la première fois en 1636. par mon oncle, à la fin de son Ammien Marcellin, de l'édition de Paris in 4^o.

3. Flavia Eutropia, la dernière des filles, fut mariée à Popillius Népotianus, qui avoit été Consul avec Fabius

Titianus sous l'empire de Dioclétien , l'an 301. de J. C. Elle eût de luy un fils nommé Népotianus , qui , quelque temps après , s'empara des refnes de l'empire dans Rome mefme.

Pour ce qui est de Constantin le Grand , fils unique du premier lit de l'empereur Conftance Chlore & d'Hélène ; il eût auffi un fils unique nommé Crifpus , de Minervine fa premiere femme , que quelques auteurs appellent mal à propos fa concubine. Enfuite il époufa Maximiana Faufta , belle-fille de l'empereur Maximien Herculus , dont il eût cinq enfans , trois garçons & deux filles ;

Les trois garçons furent Constantin le jeune , Conftance & Conftant , qu'il laiffa par fa mort héritiers de l'empire Romain.

Les deux filles furent Conftantine & Hélène. La premiere fut mariée d'abord à Hanniballien roy de Pont ; de Cappadoce & de la petite Arménie , & enfuite à Conftantius Gallus Céfar. La feconde époufa Julien Céfar , & depuis empereur , connu dans l'Hiftoire fous le nom de Julien l'Apoftat.

Constantin le jeune , l'aîné des trois fils du fecond lit de Constantin le Grand , eût deux femmes ; l'une , n'eftant encore que *Céfar* ; l'autre , depuis qu'il eût pris la qualité d'*Augufte* , après la mort de fon pere. Les hiftoriens ne nous en ont point confervé les noms , & il ne nous paroift point que ni l'une ni l'autre luy ait donné d'enfans.

Il en eft de mefme d'Olympias , fille d'Ablabius Préfet du Prétoire fous l'empereur Conftantin , & femme de Conftant le cadet de tous , qui ne laiffa non plus aucune poftérité.

A l'égard de l'empereur Conftance , qui eftoit le deuxième fils du fecond lit du grand Constantin , l'Hiftoire nous apprend qu'il eût trois femmes. On ignore le nom de la premiere. Tout ce que l'on en fçait , c'eft qu'elle eftoit fille du Patrice Conftance , oncle paternel de fon mari , & par conféquent fœur de Conftantius Gallus , coufin

germain de ce même empereur. Il n'eût point d'enfants d'elle, non plus que d'Eusébia sa seconde femme; après la mort de laquelle il en épousa une troisième, nommée Faustine, qui étoit grosse lorsqu'il mourut, & qui, quelque temps après, mit au monde une fille nommée Constantia, que l'empereur Gratien fils de Valentinien I. épousa dans la suite.

C'est ici le lieu de dire deux mots du système que le Révérend Pere Hardouin, établit comme indubitable dans sa Chronologie du siècle de l'empereur Constantin. Ce sçavant Jésuite, sur la différence qu'il remarque dans les médailles des princes de la maison du grand Constantin; les uns portant les noms de Flavius Valérius, les autres ceux de Flavius Julius, d'autres enfin ceux de Flavius Claudius, s'est persuadé que la famille Flavia avoit passé par l'adoption dans les familles Valéria, Julia & Claudia. Que de cette manière, elle avoit composé trois branches; & que c'étoit de ces trois différentes branches qu'étoient sortis tous les Constantins, soit *Augustes*, soit *Césars*, dont les monnoyes sont parvenues jusques à nous. Mais bien loin de débrouïller par là l'histoire du siècle de Constantin, ce nouveau système ne fait au contraire qu'y répandre des ténèbres presque aussi épaisses que le furent autrefois celles de l'Egypte. Il luy fait confondre les médailles des peres avec celles des fils, celles des oncles avec celles de leurs neveux; & cela, pour un deffaut de ressemblance, pour un air un peu plus ou un peu moins âgé; choses qui ne méritent pas la moindre attention, si l'on n'a d'ailleurs d'aussi fortes preuves, que nous en avons, pour nostre Flavius Claudius Constantinus. Les monétaires de ces temps-là n'étoient pas toujours fort soigneux de représenter les empereurs d'après nature. Quelquefois même il leur échappoit de mettre la teste d'un des princes régnants avec la légende d'un autre: négligence à la vérité tout-à-fait condamnable. Les antiquaires connoissent ces *qui pro quo* des monnoyeurs; & pour

peu que l'on soit versé dans cette curiosité, il est aisé de ne s'y pas laisser surprendre. C'est cependant ce qui est arrivé au Révérend Pere Hardouin. Tout habile qu'il est dans la connoissance de l'antiquité, il ne s'est pas souvenu de ces erreurs de monétaires; & cela luy a donné une multitude de Constantins, qu'il est absolument impossible d'accorder avec l'Histoire. Un mesme prince envisagé sous différents points de vûë, c'est-à-dire, plus ou moins âgé, plus ou moins ressemblant, luy a paru double, triple; & sur un fondement aussi léger que celui-là, il n'a pas balancé un moment à diviser la famille de Constantin en *trois* diverses branches. Je vais faire voir qu'il n'y en eût jamais que deux; les prétendues branches Flavia Valéria & Flavia Julia étant indubitablement la seule & mesme, c'est à sçavoir la *Branche aînée*, la *Branche régnante*; au lieu que la branche Flavia Claudia est la branche collatérale, la *Branche des cadets*, c'est-à-dire, les freres du second lit du grand Constantin, & de leurs descendants. C'est ce qu'il ne sera pas fort difficile de prouver.

J'ay déjà remarqué que, lorsque Constance Chlore, pere du grand Constantin, fut adopté & fait *César* par Maximien Herculus, il s'appelloit simplement Flavius Constantius. Mais ayant eû l'honneur d'entrer par cette adoption dans la maison impériale, c'estoit bien la moindre chose qu'il deût faire par respect pour son pere adoptif, que de se parer du nom de sa famille. Ce fut aussi à quoy il ne manqua pas. Il joignit le nom de Valérius à celui de Flavius, pour marquer que par sa naissance il tiroit son origine de la famille Flavia, & que par son adoption il estoit entré dans la famille Valéria. C'est une vérité que confirment generalement toutes les médailles de ce prince: j'entends celles sur lesquelles se lisent tous ses noms, & où l'on voit que son nom Flavius est toujours immédiatement suivi de ceux de Valérius Constantius. Il ne s'en tint pas là. Il le donna aussi à Constantin

le Grand son fils unique du premier lit ; suivant en cela la coutume des Romains, qui estoit qu'en vertu de l'adoption, non-seulement celuy qui estoit adopté, mais encore ses enfants & ses petits-enfants passoient en la puissance du pere adoptif, & devenoient ses héritiers naturels ; ce que les Jurisconsultes Latins expriment par le titre de *sui hæredes*. Ce fut donc par cette raison que Constantin le Grand joignit, comme son pere, le nom de Valérius au sien de Flavius, & le conserva jusqu'à la mort, comme en font soy la plupart de ses médailles, sur lesquelles on lit FL. VAL. CONSTANTINVS NOB. C. & IMP. C. FL. VAL. CONSTANTINVS P. F. AVG. Au reste, c'est avec ce prince que finit la prétenduë branche Flavia Valéria, pour faire place à la branche Flavia Julia, qui, comme on va le voir, n'est autre que ses propres enfants.

Le grand Constantin, devenu maistre absolu de l'empire Romain par la mort de Constance Chlore son pere, voulut donner à une mere aussi sage & aussi vertueuse que la sienne, des marques de l'amour & du respect qu'il avoit pour elle ; & il crut ne pouvoir mieux s'y prendre, qu'en imposant son nom de famille à Crispus son fils aîné du premier lit. En effet, comme Hélène tiroit son origine de la famille Julia, puisqu'elle s'appelloit Julia Hélène, l'on ne sçauroit douter que ce ne soit en son honneur, que le Grand Constantin voulut que ce prince s'appellast Flavius Julius Crispus, & non point du nom de Minervine sa mere, comme le croit M. Trissan, qui pour cet effet luy donne de son chef le nom de Julia Minervina. D'ailleurs, s'il estoit vray, comme quelques historiens l'assurent, que Minervine n'eust esté que la concubine de l'empereur Constantin, il n'est pas probable qu'une femme de cette espece descendist d'une famille aussi illustre que l'estoit la famille Julia ; à moins que l'on ne veuille dire, qu'elle pouvoit estre fille de quelque affranchi de cette maison : car on sçait que c'estoit la coutume que les affranchis, par un esprit de reconnoissance, arborassent

le nom de leurs maîtres avant le leur. Or en ce cas est-il à présumer qu'un grand prince , comme l'empereur Constantin , eût voulu que son fils aîné portât à un pareil titre le nom de Julius ! Supposons néanmoins , comme le prouve très-bien M. Tristhan , & comme j'en suis persuadé , que Minervine ait été femme légitime de l'empereur Constantin , & même si l'on veut , issue de l'illustre famille Julia ; & qu'ainsi Crispus ait pu se faire honneur de son nom : de qui les trois fils du second lit du Grand Constantin ont-ils emprunté le nom de Julius , & les deux filles celui de Julia , si ce n'est de leur ayeule Julia Hélène , puisqu'il est constant que leur mère s'appelloit Maximiana Fausta , & qu'elle n'a pu leur transmettre un nom qu'elle ne portoit pas ! Il est donc , ce me semble , impossible de trouver une autre cause de cette dénomination pour les cinq enfants de ce second lit. Or chacun sait que des deux filles du Grand Constantin l'aînée se nommoit Flavia Julia Constantina , & la cadette Flavia Julia Hélène. Pour ce qui est des princes leurs frères , ils ont aussi porté les noms de Flavius Julius ; comme on le peut remarquer , sur tout , par les médailles des deux derniers , sçavoir , Constance & Constant , qui sont appelez , l'un Fl. Julius Constantius , & l'autre Fl. Julius Constans. A la vérité il n'a point encore passé par mes mains aucune médaille de Constantin le Jeune l'aîné , qui portât pour légende *Fl. Julius Constantinus Jun. Nob. C.* mais ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne s'en puisse trouver un jour , & qu'il n'y en ait même actuellement quelqu'une dans les cabinets que je n'ay point vus. Ce que je puis dire de positif , c'est que jusqu'à présent je n'ay point veu de médailles du Jeune Constantin qu'avec cette légende simple , *CONSTANTINUS JUN. NOB. C.* Je sçay bien que l'on pourra m'opposer qu'il a néanmoins passé jusques icy pour porter les noms de Flavius Claudius. Mais je réponds à cela , que les antiquaires ne les luy ont donnez , que parce qu'ils luy attribuoient les médailles qui ont pour légende *FL. CL.*

CONSTANTINUS JUN. N. C. que j'ay déjà fait voir, qui ne pouvoient luy appartenir, mais bien à son oncle paternel, à cause de la disproportion de l'âge de ces deux princes, & de la différente fabrique de leurs monnoyes.

Je ne voudrois pourtant pas assurer positivement que l'on n'eût jamais donné sur aucun monument le prénom de Claudius à Constantin le Jeune. Je croy mesme avoir lû dans Gruter ou ailleurs une inscription qui le luy donne. Mais bien loin de détruire mon système, qui est que la branche Flavia Claudia est la branche cadette, cela ne serviroit qu'à l'establis plus fortement. En effet, supposé que cela soit, Constantin le Grand n'aura donné à Constantin le Jeune son fils le nom de Claudius qu'en qualité de cadet, par rapport à Flavius Julius Crispus son aîné qui vivoit alors, & qui luy auroit succédé à l'empire, sans la méchanceté de Maximiana Fausta sa belle-mère, qui, étant devenue amoureuse de ce prince, & n'ayant pû l'amener au point qu'elle désiroit, supposa, pour le perdre, qu'il avoit voulu souiller la couche impériale; & scût ainsi satisfaire en mesme temps sa vengeance & son ambition, en rapprochant ses enfants du trône de leur père. Après tout, je persiste toujours dans mon sentiment, & je suis persuadé que le Grand Constantin n'aura point donné à Constantin le Jeune son fils le nom de Claudius sur les médailles, afin de ne pas confondre la ligne directe, ou *Branche regnante*, avec la collatérale.

Par tout ce que je viens de dire, il paroît que l'empereur Constance Chlore & Constantin le Grand son fils sont les seuls qui ayent porté les noms de Flavius Valérius, en l'honneur de l'empereur Maximien Herculus leur père adoptif. Mais après la mort de Dioclétien & de Maximien, le Grand Constantin n'ayant plus les mesmes ménagements à avoir pour ces princes, se crut en droit de pouvoir honorer aussi à son tour Hélène sa mère. Et ce fut dans cette veüe qu'il imposa le nom de Jule à ses fils, & celui de Julie à ses filles. Au reste, je ne puis, ce sem-

ble, me dispenser de dire icy deux mots de cette vertueuse princesse. Il paroît que la plupart des historiens ont pris à tâche de l'avilir, en la faisant passer pour une personne d'une naissance obscure, & que sa seule beauté avoit fait parvenir à l'honneur d'estre la concubine de Constance Chlore. Mais ce n'est qu'une pure calomnie controuvée par les payens, qui attribuoient au crédit qu'avoit cette sage princesse sur l'esprit de l'empereur son fils le renversement de l'Idolatrie, & les progrès considérables que le Christianisme faisoit de jour en jour dans l'empire Romain. Tout ce qui me surprend, c'est de voir que plusieurs auteurs Chrestiens, & ceux mêmes qui paroissent le mieux intentionnez pour la gloire du Grand Constantin, ayent pû adopter une pareille fausseté, & donner dans un piège si grossier. On sçait que bien que Constance Chlore aimast beaucoup Helene sa première femme, & qu'il eût tout sujet d'estre très-content d'elle, il fut néanmoins obligé de la répudier, pour épouser Maximiana Théodora belle-fille de l'empereur Maximien, qui l'adoptoit & le faisoit César à cette condition. C'est ce que les auteurs nous apprennent, & ceux mêmes qui parlent d'Hélène le plus desavantageusement. Or on ne répudioit point les concubines. Quand on en estoit las, on les renvoyoit sans beaucoup de cérémonie. Il n'en estoit pas de même des femmes que l'on avoit épousées : & la répudiation avoit son cérémonial, que l'on estoit obligé d'observer. D'ailleurs, trouve-t-on dans l'histoire Romaine qu'il y ait eû quelqu'un des empereurs qui se soit avisé d'honorer de la dignité de César le fils de sa concubine ! Il n'y en a certainement point d'exemple. Et quand bien même il s'en trouveroit un seul, ce que je nie, Constance Chlore auroit esté moins en pouvoir qu'un autre de le faire. Il n'estoit que César, & il épousoit la fille de l'empereur, jeune princesse, qui probablement ne pouvoit manquer de luy donner plusieurs enfans, comme elle le fit en effet. De plus, l'empereur Maximien auroit-il souffert que le bastard de

de

de son fils adoptif eût le droit d'aînesse sur ses enfants légitimes ! Et auroit-il été assez dépourvu des sentiments de père, pour luy conférer le titre de César à leur préjudice ! Cela ne tombe pas sous le sens. Mais supposons pour un instant que l'empereur Maximien eût fait cette fausse démarche ; l'empereur Constantin, qui aimoit tant la gloire, auroit-il crû se donner un grand relief, en parant ses enfants du nom d'une mère obscure, en un mot, d'une concubine ! Et sans parler du nom de la famille Valéria, dans laquelle Constance Chlore son père estoit entré par son adoption, n'auroit-il pas pû se faire honneur du nom de Claude le Gothique dont ils descendoient, & qui certainement avoit été un très-grand prince ! A la vérité, je crois bien qu'il n'auroit pas manqué de donner le nom de Claude à quelqu'un de ses enfants, s'il n'avoit craint de confondre par là la ligne directe avec la collatérale. Je m'imagina même que ce motif n'eût guères moins de part que l'amour maternel, au choix qu'il fit pour ses enfants du nom de la famille Julia que portoit Hélène sa mère. Cette princesse tiroit donc son origine de cette famille illustre : & je n'en veux pas d'autre preuve. C'est ce que ce grand empereur voulut encore marquer d'une manière éclatante, en faisant frapper un grand nombre de médailles, sur lesquelles on voit la teste de cette princesse & la légende FL. JUL. HELENA AUG. *Flavia Julia Helena AUGUSTA* : qualité qu'elle n'eût qu'après coup, & de laquelle elle n'est redevable qu'à l'honneur & au respect que luy portoit l'empereur son fils ; respect dont il a laissé de fortes preuves sur une infinité de monuments publics qu'il construisit exprés pour rendre la mémoire de sa mère célèbre dans les siècles à venir.

Retournons à nostre Flavius Claudius Constantinus *Junior*, fils aîné du second lit de Constance Chlore, & à ses deux frères Delmatius & Constantius chefs de la branche cadette Flavia Claudia.

Constance Chlore avoit satisfait aux devoirs de fils ado-

ptif de l'empereur Maximien , en prenant son nom de Valérius, & en le donnant à Constantin le Grand son fils aîné du premier lit. Il luy estoit permis après cela de donner aux autres enfants qu'il auroit dans la suite, tel nom que bon luy sembleroit : & pouvoit-il en trouver un plus glorieux, & qui fust en meilleure odeur chez les Romains, que le nom de l'empereur Claude le Gothique son ayeul ! Ce fut aussi celui qu'il choisit pour les trois fils qu'il eût de Maximiana Théodora sa seconde femme , sçavoir, Constantinus, Delmatius & Constantius, aux quels il donna les noms de Flavius Claudius, pour honorer la mémoire de ce grand empereur , & pour distinguer en même temps la branche cadette d'avec la branche aînée.

Pour ce qui est de Flavius Claudius Constantinus l'aîné de ce second lit, je conviens que je n'ai d'autres preuves de ce que j'avance ici, que les médailles que je lui attribue, l'Histoire ayant esté tout-à-fait muette à son égard. Il s'agit maintenant de sçavoir si les deux autres ont porté les noms de Flavius Claudius. Il n'est pas permis d'en douter, dès que l'on voit qu'Hanniballien roy de Pont, Constantius Gallus & Julien leurs fils les ont aussi portez ; comme toutes leurs médailles en font foy.

Je croy avoir assez bien établi que les médailles qui nous représentent un prince âgé de 30. ou 35. ans, avec la légende FL. CL. CONSTANTINVS JVN. N. C. ne peuvent appartenir qu'à Constantin, l'aîné des trois freres cadets de l'empereur de ce nom. Il m'estoit venu d'abord en pensée que c'estoit Constance Chlore son pere qui l'avoit créé *César*, & qui, outre les noms de Flavius Claudius, luy avoit encore donné le surnom de *Junior*, pour le distinguer d'une maniere plus marquée d'avec le Grand Constantin son fils aîné du premier lit, qui s'appelloit *Fl. Val. Constantinus*. Mais après avoir fait réflexion sur l'âge que luy donnent toutes ses médailles, (car il n'est pas plus jeune sur les unes que sur les autres) il m'a paru bien plus vrai-semblable que ce prince n'avoit

esté fait *César* que par l'empereur Constantin son frere. Or en ce cas il estoit encore plus nécessaire de ne pas omettre ses noms, afin d'empescher qu'on ne le confondist avec son neveu, qui portoit, comme lui, le nom de Constantin & le surnom de *Junior*. Quoy qu'il en soit, nostre Flavius Claudius Constantinus a dû obtenir la dignité de *César*, ou de Constance Chlore son pere, ou de Constantin le Grand son frere. En effet, ces princes auroient-ils pû ne le pas revestir d'une dignité à laquelle il estoit appelé par sa naissance, pendant qu'ils accordoient le mesme honneur à des familles estrangeres, comme à Bassien, dont nous avons déjà parlé cy-dessus ! N'auroit-ce pas esté faire le plus sensible des affronts au sang de ceux qui les avoient élevez sur le trône ! Certainement une pareille démarche auroit révolté toute la terre contr'eux, & ils avoient trop de prudence pour la faire. C'estoit bien la moindre chose, que l'aîné des trois fils du second lit de Constance Chlore fust honoré du titre de *César*, pendant que les deux autres n'avoient presque rien qui les distinguast du reste des grands de l'empire, que l'honneur d'estre les plus proches parents de la maison régnante. Je dis qu'ils n'avoient presque rien que le rang : car, si nous en croyons Zosime, l'empereur Constantin avoit érigé en leur faveur la qualité de *Nobilissime*, titre d'honneur émané de la dignité de César, qui leur donnoit le pas immédiatement après les Césars, & avant les Patrices, comme ces derniers l'avoient sur les Préfets du Prétoire. Ce mesme historien ajousté que les *Nobilissimes*, pour marques de leur dignité, portoient une robe de pourpre bordée d'or.

Au reste, comme l'Histoire ne nous apprend aucune circonstance de la vie de Flavius Claudius Constantinus, aîné du second lit de Constance Chlore, il est à présumer qu'il périt par la politique damnable de l'empereur Constance son neveu, qui ne se faisoit pas un grand scrupule de répandre inhumainement le sang de ses proches ; peché ori-

ginel dans sa famille ; & qui , selon moy , obscurcit terriblement les belles actions du grand Constantin , quoy qu'en disent tous ses panégyristes. Ce qui sert à me confirmer dans l'opinion que Fl. Claudius Constantinus fut tué par l'ordre de l'empereur Constance , c'est ce que Julien l'Apostat assure dans son épître adressée au peuple d'Athènes , que l'empereur Constance , fils du grand Constantin , fit mourir ses deux oncles ; fait qui est encore avéré par saint Athanase , dans la lettre qu'il écrit à ceux qui embrassoient la vie solitaire. Or je suis persuadé que ces deux oncles , tués par l'ordre de l'empereur Constance leur neveu , ne peuvent estre que nostre Flavius Claudius Constantinus , & le Patrice Constance. Car , pour ce qui est de Delmatius le Censeur , frere de ces deux princes , on entrevoit au travers des ténèbres de l'Histoire , qu'il estoit mort avant le grand Constantin. Je n'en veux pas d'autre preuve que le partage que cet empereur fit de l'empire Romain entre ses trois fils ; partage dans lequel il voulut que son neveu Delmatius César entraît pour une portion , qui fut la Thrace , la Macédoine & l'Achaïe : ce que constamment il n'auroit pas fait au préjudice de Delmatius le Censeur , pere de ce César , s'il avoit esté encore vivant. Cette conjecture , toute conjecture qu'elle est , me semble d'autant mieux fondée , qu'on n'ignore pas que le Grand Constantin aimoit & confidéroit fort Delmatius son frere : d'où se tire naturellement cette induction , que cet empereur ne combla d'honneurs Delmatius César , en l'égalant à ses propres enfants , que pour honorer la mémoire d'un frere qui luy avoit esté si cher pendant sa vie , & dont il ne pouvoit plus récompenser le mérite qu'en la personne de ses deux fils , Delmatius & Hanniballien : car ce dernier eût aussi sa portion dans le partage de l'empire dont nous venons de parler. Il n'y a donc point lieu de douter que les deux oncles que l'empereur Constance fit périr , ne fussent Flavius Claudius Constantinus , l'aîné des trois freres du second lit du grand Constantin , &

Constance le Patrice , le cadet de tous. A la vérité, ce dernier, ambitieux & remuant, attira ce malheur sur son frere & sur lui, en l'engageant dans la conspiration qu'il avoit formée. Car Zonare & Cédrenus rapportent que quelques auteurs avoient écrit que ces deux princes avoient fait empoisonner dans un bain l'empereur Constantin le Grand leur frere; & que ce prince s'en estant apperçû, avertit son fils Constance de se bien tenir sur ses gardes, & mesme de se défaire d'eux dès que l'occasion s'en présenteroit. Ce qu'il ne manqua pas de mettre à exécution, presque aussitôt qu'il eût pris possession de l'empire, enveloppant dans le mesme sort Delmatius César & Hanniballien roi de Pont, fils de Delmatius le Censeur, qui n'avoient en aucune maniere trempé dans la conjuration de leurs oncles, & dont tout le crime n'estoit que d'avoir de trop grandes qualitez, & d'estre les plus prochains héritiers de l'empire. C'est ainsi que l'empereur Constance se défit presque tout à la fois des deux oncles qui luy restoit, & de deux de ses cousins germains.

Après tout, je serois fort tenté de croire que cette prétendue conjuration de Fl. Claudius Constantinus & de Constance le Patrice contre l'empereur Constantin le Grand leur frere, est une charité que leur ont prestée quelques historiens zélés pour la gloire de l'empereur Constance. Car s'il avoit esté bien vray qu'ils eussent commis cet attentat sur les jours du Grand Constantin, il me paroist que ce prince, sans remettre à son fils le soin de sa vengeance, n'auroit pas esté assez scrupuleux pour n'oser tremper ses mains dans leur sang, lui qui n'avoit pas fait la moindre difficulté de répandre celui de son fils Crispus, sur un simple soupçon; non plus que de faire estrangler l'empereur Maximien Herculus son pere adoptif, & assassiner l'empereur Licinius son beau-pere. Voilà cependant ce premier des empereurs Chrestiens, dont les évêques de son temps, en reconnoissance des obligations qu'ils luy avoient, ont vanté si hautement les vertus, la

rare pitié, & sur tout, la modération & la clémence ! Je ne prétends pas pour cela décrier ici la mémoire du Grand Constantin. Car, à cette politique près, qui luy faisoit écarter tout ce qui portoit ombrage à sa grandeur & à celle de ses enfants ; il est constant que c'estoit un prince doüé de presque tous les talents qui constituent le grand homme. Mon dessein n'a esté que de montrer en passant à quels écarts est sujet un souverain, quelque équité qu'il ait d'ailleurs, lorsqu'il s'imagine devoir sacrifier tout à l'impitoyable raison d'estat.

Mais pour en revenir encore à nostre branche cadette Flavia Claudia, j'observe que les monétaires ont toujours affecté de représenter tous les princes de cette branche teste nuë, c'est-à-dire, sans couronne de laurier & sans diadème : & je ne doute pas que ce ne soit en vûë de marquer mieux leur dépendance, & la supériorité de ceux de la branche aînée, qui dans ces temps-là ont tous ou un diadème ou une couronne indistinctement comme les empereurs. C'est donc par cette raison que nostre Flavius Claudius Constantinus *Junior*, l'aîné de la branche cadette, est toujours représenté la teste nuë, aussi-bien que son neveu Flavius Claudius Hanniballianus roy de Cappadoce, de Pont & de la petite Arménie, second fils de Delmatius le Censeur. Il n'en est pas de mesme de Delmatius César, frere aîné du roi Hanniballien. Comme l'empereur Constantin le Grand l'aimoit beaucoup, il me paroist qu'en le créant César, il luy conféra une plus grande estenduë de pouvoir qu'aux autres de la branche cadette ; c'est-à-dire, un pouvoir pareil à celui des princes ses enfants ; en un mot, le droit de succéder à l'empire. C'est au moins l'induction que je tire de la légende de ses médailles conçûë en ces termes, FL. JVL. DELMATIVS NOB. C. d'où il saute aux yeux que ce jeune prince, par une adoption tacite ou réelle, avoit passé de la branche Claudia dans la branche Julia, qui estoit la régnante. Aussi à la différence de son frere Hanniballien roi de

Cappadoce & de Pont , il est toujours représenté couronné de laurier ou en diadème , comme les fils de l'empereur Constantin. Tout au contraire , Flavius Claudius Constantius Gallus & Flavius Claudius Julianus , fils du Patrice Constantius , ne sont jamais représentés sur leurs médailles que teste nue , pour marquer quelle disproportion il y avoit d'eux à l'empereur Constance leur cousin , qui , en faveur de la parenté , avoit bien voulu leur communiquer une portion de son pouvoir souverain. A l'égard de Julien , ce que je viens de dire , qu'il est toujours représenté teste nue , ne doit s'entendre que des médailles sur lesquelles il n'a que la qualité de César ; car sur celles où il est qualifié d'Auguste , il est certain que sa teste est ornée d'un diadème. Cela n'est pas surprenant dans la conjoncture où il se trouvoit alors. A la teste d'une armée nombreuse qui venoit de le proclamer empereur , il n'avoit plus de mesures à garder avec un prince qu'il avoit résolu de combattre , s'il vouloit s'opposer à ses desseins. Mais la fortune luy fut plus favorable qu'il n'auroit osé l'espérer ; & la mort précipitée de l'empereur Constance le rendit maître absolu de ce vaste empire , qu'il ne demandoit d'abord qu'à partager simplement avec lui.

Il m'estoit échappé de remarquer une chose au sujet du César Constantius Gallus. C'est que M. Galland a prouvé dans une dissertation particulière , que ce seroit en vain que l'on chercheroit quelques médailles de ce César avec le nom de Gallus , puisqu'il ne s'en trouve pas une seule dans les cabinets ; & que les deux prétendues que Strada de Rosberg & Trifan ont rapportées , & sur lesquelles ils ont crû voir le nom de Gallus à la suite de celui de Constantius , estoient sans doute deux médailles frustes qui ont trompé ces deux habiles Antiquaires. Le faux préjugé , dans lequel on avoit vécu jusqu'à leur temps , n'aura pas peu contribué à les induire dans l'erreur , & à leur faire lire sur ces médailles mal conservées, D. N. CONSTANTIUS GALLUS NOB. C. au lieu de D. N. CONSTANTIUS

PIUS FEL. AUG. qui estoit la légende véritable; ces médailles, comme le prouvent d'ailleurs le type & la légende du revers, appartenant à l'empereur Constance, fils du Grand Constantin.

M. Galland a donc eû très grande raison d'attribuer au César Constantius Gallus toutes les médailles qui portent pour légende du costé de la teste D. N. CONSTANTIUS JUN. NOB. C. & du costé du revers, FEL. TEMP. REPARATIO; puisqu'il est constant qu'elles ne peuvent appartenir qu'à ce prince seul, qui y prend le titre de *Junior* relativement à l'empereur Constance son cousin; pour éviter l'équivoque du nom qui auroit pû, sans cela, les faire confondre l'un avec l'autre.

Je dis de plus que M. Galland, que toutes les médailles qui portent pour légende, D. N. FL. CL. CONSTANTIUS NOB. CAES. avec le même revers FEL. TEMP. REPARATIO, & qui ne peuvent convenir à l'empereur Constance, fils du Grand Constantin, qui s'appelloit FL. Jul. Constantius, appartiennent aussi incontestablement au César Constantius Gallus; puisque les unes, comme les autres, sont de la même fabrique, & représentent le même prince, & toujours teste nuë; ce qui, selon moi, est essentiel à remarquer. Je puis même avancer que ce sont ces dernières qui servent le plus à prouver la vérité du système de M. Galland; les pré noms FL. CL. *Flavius Claudius* ne permettant pas de douter qu'elles n'appartiennent au César Constantius Gallus, qui, comme on sçait; estoit un des princes de la *Branche Cadette* distinguée de la maison regnante, ou *Branche Aînée*, par le prénom de *Claudia*; comme je l'ai, ce me semble, suffisamment établi dans le cours de ma dissertation.

On me permettra encore de faire cette petite observation par rapport aux médailles du César Constantius Gallus. C'est que le surnom de *Junior* ne se trouve que sur celles qui ne portent point les pré noms, & qui par conséquent auroient pû, sans cette précaution, causer quelque équivoque

équivoque. Il n'en est pas de même des médailles qui portent les prénoms FL. CL. *Flavius Claudius* : car sur ces derniers il n'est jamais surnommé Junior ; le prénom de Claudius le donnant assez à connoître pour un des cadets de la maison du Grand Constantin ; aussi-bien que sa teste, qui est toujours représentée nue, & sur les unes & sur les autres, pour marquer la dépendance de la Branche Cadette.

Qu'on ne m'objecte pas que la teste nue sur les médailles des Césars de ce temps-là ne désigne point une dépendance, car je crois l'avoir prouvé sans réplique. Et s'il se trouve par hasard quelque médaille qui semble d'abord insinuer le contraire, il faut faire attention que l'on a pû quelquefois passer par dessus les règles pour flatter les princes regnans, & sur tout dans les lieux de leur domination. Telle est, par exemple, la médaille d'or rapportée par M. Tristan, qui représente le *Jeune Licinius César* en buste, couronné de laurier, & tenant de la main droite un globe, ou *Monde*, surmonté d'une Victoire ; avec cette légende FL. LICIN. LICINIUS NOB. CAES. & au revers les testes de *Crispus* & de *Constantin le Jeune* en regard & sans couronnes, avec la légende CRISPUS ET CONSTANTINUS CC. SIRM. On ne peut pas disconvenir que cette médaille-cy ne paroisse donner à *Licinius César* une marque de préférence sur *Crispus* & sur *Constantin le Jeune*. Mais sur quel fondement ! Seroit-ce par prérogative d'âge ou de dignité ? *Crispus* estoit plus âgé que *Licinius* : &, quant à la dignité, ils estoient au moins égaux, puisqu'ils avoient esté créés Césars tous trois ensemble. Il est constant même que *Crispus* & *Constantin le Jeune*, en qualité de fils de l'Empereur Constantin, devoient avoir le pas sur *Licinius César*, qui n'estoit que le fils de sa sœur. Cette marque de prééminence du *Jeune Licinius* ne doit donc s'attribuer, comme l'observe fort judicieusement M. Tristan, qu'à ce que la médaille a esté frappée à *Sirmium*,

ville de Pannonie , & capitale de l'empire de Licinius le pere , dont les sujets crurent devoir représenter les enfants d'un autre empereur dans une attitude moins noble , & qui servit encore à donner un plus grand relief à celle du fils de leur maître , & cela par flatterie pour ce prince , & simplement dans la vûë de luy faire leur cour.

Après cette petite digression en faveur du *César* Constantius Gallus , il me reste maintenant à marquer quelle place j'assigne dans la suite des Empereurs à nostre Flavius Claudius Constantinus , fils aîné du second lit de Constance Chlore. Je range les médailles de ce prince immédiatement après celles de Constantin le Grand son frere , & par conséquent avec celles de Crispus & de ses autres neveux ; persuadé par la fabrique élégante de ses médailles , que s'il n'a pas esté créé *César* avant Crispus , cette dignité luy a du moins esté conférée avant les trois autres , c'est à sçavoir , Constantin le jeune , Constance & Constant.



D I S S E R T A T I O N

*Dans laquelle on tâche de démesler la véritable origine
des François par un paralelle de leurs mœurs avec
celle des Germains.*

Par M. l'Abbé DE VERTOT.

IL est assez surprenant qu'il n'y ait point d'endroits de
nostre histoire plus négligés par les anciens Historiens,
ni traités avec plus de soin par les Modernes, que la question
de l'origine de la nation François. Les premiers, plus voi-
sins des commencements de nostre Monarchie, & qui en
devoient estre les mieux instruits, ou n'en ont rien dit,
ou n'ont fait que rapporter simplement des bruits vulgai-
res & des opinions incertaines. Mais parmi les derniers,
quelques-uns, aidés des lumières de la critique, ont percé
les ténèbres répandues sur les commencements de nostre
histoire, & remonté assez heureusement vers sa source.
Plusieurs aussi de ces Historiens modernes, moins appli-
quez, & devenus plus hardis par l'éloignement des temps,
ont trouvé des preuves à la fable même; & malgré ce
grand nombre de siècles qui nous sépare de nostre origine,
ils n'ont pas laissé d'en parler avec cette confiance que de-
vroit donner seulement la découverte de la vérité.

Mon dessein n'est pas d'examiner les opinions différen-
tes de ces Historiens dont les uns font venir nos premiers
François de Palûs Meotides^a; d'autres de la Pannonie^b;
quelques-uns de la Scandinavie^c; plusieurs avec plus de fon-
dement de la Germanie^d, ou de l'Allemagne: il se trouve
aussi un grand nombre d'auteurs^e qui les font sortir ori-
ginairement des Gaules mêmes, & y rentrer par de nou-
velles conquêtes, & par une circulation qu'ils font faire

^a *Coropius*
Becc du Hail-
lan.

^b *Greg. de*
Tours. l. 2.
c. 2.

^c *Freulophe. l.*

2. c. 12.
^d *Beat. Rhe-*
nannus.

^e *Bodin, Gof-*
selin, Forca-
tel, Audigier.

*† Le Moine
Hunibaud
Trite, l'Au-
teur anonyme
des gestes des
rois de France.
Hinc Marc.
&c.*

à une ancienne colonie de Gaulois, car je ne parle point de ces écrivains ^f fabuleux qui prétendent avoir démeslé nostre origine dans les cendres de l'ancienne Troye. *Ultus avos Trojæ.*

On sçait que nostre histoire ancienne est un chaos rempli de ténèbres, & où l'on a placé bien des chimères impunément. Il est mesme certain que la plupart de ces opinions flatteuses qui vont chercher si loin l'antiquité de nostre origine, n'ont guères d'autre fondement que de foibles conjectures, de légères allusions, souvent un jeu de mots, & tout au plus des étimologies un peu forcées.

Je ne sçais si au milieu de tant d'opinions différentes j'oserais tenter de démesler une origine perdue, pour ainsi dire, dans les ruines de l'antiquité, & s'il me sera permis de proposer un nouveau système, ou, pour mieux dire, d'apporter de nouvelles preuves pour confirmer une opinion déjà ancienne, & qui a des partisans célèbres.

Quand on ne peut pas faire de nouvelles découvertes dans la république des Lettres, il faut tâcher du moins de s'ouvrir quelques routes moins fréquentées. Ainsi sans m'arrêter à cette foule de passages & d'autoritez, dont chaque auteur a prétendu fortifier son opinion, & qui dans un besoin prouveroient souvent fort bien le contraire de ce qu'on veut établir.

Pour remonter à la source & à l'origine de nostre Nation, je me suis renfermé dans la seule conformité qui se trouve entre les mœurs de nos premiers François & celle des Germains; & c'est ce parallèle que j'entreprends de faire ici dans toute son étendue.

Il m'a paru, & j'ay crû avoir découvert que l'un & l'autre peuple avoit le mesme langage, les mesmes loix, ou, pour mieux dire, les mesmes coutumes; qu'ils en usoient de la mesme manière dans leurs assemblées publiques, & tant à l'égard de leurs souverains que dans le choix de leurs généraux qu'ils observoient la mesme discipline; & la mesme forme de combattre, soit dans les guerres géné-

tales de la nation, ou dans leurs querelles & leurs combats particuliers, & qu'ils tenoient enfin la même conduite dans leur domestique, & tant à l'égard de leurs femmes, de leurs enfants, que de leurs esclaves.

C'est ce qu'il faut examiner un peu plus en détail : & pour mettre ce parallèle dans un point de vue juste & facile à observer, je représenteray d'abord en abrégé & par forme d'extrait les mœurs des Germains telles que nous les a dépeintes Tacite ; je passeray delà à celles de nos anciens François. On ne rapportera aucun usage des premiers qui ne se retrouve dans les seconds. Grégoire de Tours parlera comme Tacite, quoy-que ce ne soit pas ; comme on sçait assez, avec autant de force ni de dignité que l'Historien Romain.

Je crois, dit Tacite, que les Germains sont originaires du pays qu'ils habitent, & que cette nation s'est formée sans l'alliance d'aucun peuple étranger : c'est pourquoy, continuë cet auteur, on n'en trouve presque aucun dans un si grand nombre qui ne se ressemblent ; ils ont tous les cheveux blonds, les yeux bleus, & dans lesquels on remarque leur fierté naturelle ; la taille haute & avantageuse, & cependant le corps incapable de soutenir un long travail, & qui jette d'abord, pour ainsi dire, tout son feu. Ils ne portent pour tout vestement qu'un sayon attaché d'une agraphe, le reste du corps est nud. Les riches ont des habits plus complets, non pas toutefois larges & amples à la façon des Parthes & des Sarmates, mais estroits, & qui marquent la proportion des membres & la forme du corps. *Veste strictâ, ac singulos artus exprimente.*

Le pays, à le prendre en général, est rempli de bois & de marais. Chacun se loge séparément, & selon qu'il lui plaît, soit près d'une forêt, au bord d'une rivière, ou au milieu d'une campagne. Ils ont de certains jours pour s'assembler. Les moindres affaires sont décidées par l'avis des premiers de la nation. Il faut le concours & le consentement de tout le peuple pour régler celles qui sont d'im-

portance. Ils n'ont égard qu'à la noblesse de l'origine, lorsqu'il est question de reconnoître un souverain, mais la valeur seule décide du choix des généraux. *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt.*

Si conspicui,
si prompti, si
ante aciem
agant.

La puissance royale a ses bornes, & les chefs doivent plutôt l'obéissance de leurs soldats à l'exemple qu'ils leur donnent, qu'à leur propre autorité. On les suit sans peine dans les plus grands périls, s'ils s'y jettent les premiers. Mais le principal motif qui excite la valeur du soldat, vient de ce qu'il ne s'enrolle pas au hasard, & sous des estendarts inconnus: chacun combat sous l'enseigne de son canton & de sa famille, d'où il peut entendre les cris de sa femme & de ses enfants, qui sont les plus fidèles témoins de son courage, & de qui il reçoit les loüanges les plus précieuses. *His cuique sanctissimi testes, hi maximi laudatores.*

Ils ne regardent point comme une lâcheté une fuite adroite qui ne les esloigne du péril que pour se rallier & pour revenir à la charge avec un nouveau courage, mais c'est une honte que d'abandonner son bouclier: ceux à qui ce malheur est arrivé n'oseroient plus paroître, & plusieurs échappés aux périls de la guerre se sont étranglés eux-mêmes pour ne pouvoir soutenir les reproches du public. *Infamiam laqueo finierunt.*

Ils célèbrent par des chansons & par d'anciens vers leurs dieux & leurs heros, & entre autres le dieu Tuiston qu'ils disent né de la Terre, & son fils appelé Man, qu'ils reconnoissent pour les auteurs de la nation & les fondateurs de l'état. Ils ne croyoient pas qu'il soit de la grandeur ni de la dignité de leurs dieux de les représenter comme des hommes, ou de les renfermer dans des temples; les bois & les forets leurs sont consacrées; & cette horreur secrète qu'inspirent le silence & l'obscurité des bois, servent à ces peuples d'une divinité inconnüe. *Deorumque nominibus appellunt secretum illud quod sola reverentia vident.*

Il n'y a que les prestres & les ministres de la religion

qui ayent droit de punir les coupables; & les peines qu'ils ordonnent ne sont pas tant considérées comme un effet de leur autorité, ou de celle du général, que comme une inspiration & des ordres exprés de la divinité qu'ils croient présider aux combats. *Velut Deo imperante, quem adesse bellantibus credunt.*

La peine est proportionnée à la nature du crime; les moindres fautes se rachètent par une amende, qui se paye ordinairement en différentes espèces de bestiaux, une partie appartient au roy ou au peuple, selon la forme du gouvernement, & le reste à celuy qui est offensé ou à ses parents: l'homicide mesme s'expie par une pareille amende, que la famille du mort reçoit comme une compensation & un soulagement à sa douleur. *Luitur enim etiam homicidium, certo armentorum, ac pecorum numero, recipitque satisfactionem universa domus.*

Les troupeaux sont leurs seules richesses, & les dieux leur ont refusé l'or & l'argent, soit par haine ou par bonté. Le public & les particuliers sont divers présent au prince; il en reçoit aussi de ses voisins; ces présents consistent ordinairement en chevaux de prix, ou ce sont des armes bien travaillées, des colliers & des baudriers. *Electi equi, magna arma, phaleræ, torquesque.*

Un Germain n'ose paroître en public sans ses armes, & il ne les quitte pas mesme dans sa maison. Il ne peut cependant les prendre pour la première fois, & lorsqu'il est parvenu à l'âge viril, que par l'autorité du souverain magistrat, l'un des principaux de l'assemblée. Le pere du jeune homme ou son plus proche parent luy donnent publiquement ses premières armes. C'est-là sa robbe virile, c'est-là son entrée dans les charges. Avant cette cérémonie militaire il faisoit partie d'une maison particulière, alors il devient membre de l'estat. *Ante hoc domus pars videntur, mox rei publicæ.*

On met quelquefois au rang des princes, c'est-à-dire, des commandants, de jeunes gens, mais qui sont recomman-

dables, ou par une illustre naissance, ou par les services de leurs ancestres : il n'y a point de honte à leur obéir, & à les suivre dans les combats. *Nec rubor inter comites aspici.*

Il y a dans la troupe qu'ils commandent différens degrez d'honneur, & on n'y parvient que par les preuves que l'on a donnez de son courage. Les soldats se disputent les premiers rangs, & à qui combattra le plus près du prince, & les princes se picquent entre eux d'une pareille émulation. C'est à qui occupera les postes les plus dangereux, & à qui aura à sa suite un plus grand nombre de braves, & d'un courage plus déterminé. *Cui plurimi & acerrimi comites.*

Le prince tire toute sa considération de ses forces, *hac dignitas*, & sa grandeur consiste à se voir toujours environné d'une florissante jeunesse, qui luy serve de courtisans pendant la paix, & de soldats en temps de guerre; *In pace decus, in bello presidium.* Dans les batailles, & quand on vient aux mains, ce seroit une honte au prince de n'estre pas le premier à charger l'ennemi, & un deshonneur à ses soldats de ne pas seconder sa valeur. Ils rapportent à leur chef l'honneur de leurs plus belles actions : ils font vœu de le suivre dans les plus grands périls; & s'il périt dans la bataille, personne ne luy veut survivre.

Plusieurs de ces braves portent des chaînes & un anneau de fer, comme pour marque d'esclavage, jusques à ce qu'ils se soient en quelque manière rendus la liberté à eux-mêmes par la mort d'un ennemi de la nation, célèbre par sa valeur. *Donec se cade hostis absolvat.*

Quelques uns mêmes conservent encore ces chaînes après leur victoire; ils vieillissent sous d'illustres fers, & ils ne quittent pas même durant la paix cette sorte de dévouement militaire, & cette obligation publique de s'exposer aux plus grands périls.

La cavalerie n'a pour toutes armes que la lance & le bouclier : les fantassins se servent des dards & des javalots; chaque soldat en a plusieurs qu'il sçait lancer avec autant
de

de force que d'adresse, la principale force de leurs armées consiste dans l'infanterie ; c'est pourquoy ils la mettent parmi la cavalerie, dont elle égale la vitesse. Ils choisissent pour cela les mieux faits de la jeunesse qu'ils mettent aux premiers rangs ; ils en prennent cent de chaque canton qui ont la pointe dans toutes les attaques, & ce qui n'étoit d'abord qu'un certain nombre fixe & déterminé, est devenu une marque de courage & un titre d'honneur. *Quod primo numerus fuit, jam nomen & honor est.*

Leurs soldats chantent en allant à la charge, *ituri in prælia canunt*. Ils jugent ordinairement du succès du combat par les cris qu'ils poussent, & selon qu'ils sont plus forts ou plus foibles, ils sont frappez de terreur, ou en inspirent, comme si ce n'étoit pas tant un concert de voix, qu'une expression fière & tumultueuse de leur courage. *Nec tam vocis illæ, quam virtutis concentus videtur.*

S'il n'y a point de guerres dans leur pays, ces jeunes princes en vont chercher parmi les nations étrangères, soit qu'ils tiennent le repos indigne de leur courage, ou qu'ils n'ayent point d'autre moyen de subsister, & d'entretenir les braves qu'ils menent à leur fuite. Ceux-cy reçoivent ordinairement du prince ou du commandant, sous les enseignes duquel ils combattent, ou un cheval de bataille, ou des armes encore sanglantes & victorieuses, qui servent de récompense & de témoignage à leur valeur. La table des grands tient lieu de solde aux officiers. Les soldats n'ont pour paye que leur part du butin ; ils préfèrent le pillage qu'ils peuvent faire en pays ennemi aux soins laborieux de cultiver la terre, & aux esperances lentes & incertaines de la récolte ; & ils regardent comme une lâcheté d'acquiescer avec peine & par un long travail ce qui ne peut leur coûter que la mort, ou des playes honorables. *Pigrum quin imo & iners videtur, sudore acquirere quod possis sanguine parare.*

Les guerres generales de la nation n'empeschent point les combats particuliers ; chacun prend parti & s'engage se-

Ion les liaisons ou les querelles de sa famille, mais les haines ne sont pas immortelles, les torts & les injures se réparent par des amendes, & cette satisfaction a esté sagement établie, de peur que la liberté publique ne fust enfin la victime des differents & de l'ambition des particuliers. *Quia periculosiores sunt inimicitiae juxta libertatem.*

L'hospitalité est un droit sacré parmi eux, & ils regardent comme un grand crime de fermer sa porte à un étranger. Les mariages y sont chastes; la galanterie en est sévèrement bannie, *severa illic matrimonia*; le mary juge & vangeur de son injure, punit luy-mesme la femme adultère.

La plupart des Germains n'ont qu'une seule femme, ce qui est assez rare parmi des barbares; & si les chefs & les plus illustres par leur naissance en prennent plusieurs en même temps, c'est moins par déreglement que pour soutenir la dignité de leur naissance. *Non libidine, sed ob nobilitatem, plurimis nuptis ambiuntur.*

Il y a mesme des cantons où ils ne souffrent pas que les femmes passent à des secondes noces: une fille en épousant son mary s'y attache comme le corps fait à l'ame; elle n'estend point au delà ses veûs & ses desirs. *Nec ulla cogitatio ultra, nec longior cupiditas.*

Les femmes n'apportent point de dot à leurs maris, elles en reçoivent au contraire quelques présents, non pas toutefois des bijoux ou des parures, mais des bœufs pour le labourage, un cheval avec son harnois, le bouclier, la lance & l'épée: elle donne aussi de son costé des armes à son mary. Voilà les gages de leur union, leurs auspices & leur hyménée, pour la faire souvenir qu'elle n'est point appelée à une vie molle & oisive, mais pour partager avec son mary ses peines & ses plaisirs, & estre associée à l'une & à l'autre fortune. *Idem in pace, idem in praelio passuram.*

Leurs esclaves n'en ont presque que le nom; ils ne s'en servent point aux vils emplois du domestique. Ces serfs

ont leur ménage séparé : leurs patrons exigent seulement d'eux , comme on fait des fermiers, certaine quantité de grains & de bestiaux : *Fru menti modum dominus , aut pecoris ut colono injungit.* Parmi les différentes saisons de l'année on ne connoît guères l'automne ni ses richesses : ils comptent par nuits plustost que par jours , & ils sont élevez dans le sentiment que les ténébres ont précédé la lumière. *Nec dierum numerum ut nos , sed noctium computant.*

On voit peu d'appareil dans leurs funérailles, ils bruissent seulement le corps des personnes illustres, sans mettre sur le bucher ni parfums ni vestemens; on n'y voit que leurs armes , & quelquefois un cheval de bataille. Leurs sépulchres sont rehaussez de gazons , & ils méprisent la magnificence de nos tombeaux comme une dépense onéreuse pour les vivants & inutile aux morts. Ils quittent plustost le deuil que leur douleur; ils laissent les larmes aux femmes, & ne témoignent leur affliction que par le souvenir des vertus de ceux qu'ils ont perdus. *Fæminis lugere honestum est , viris meminisse.*

Tel est à peu près le portrait que Tacite nous a fait des Germains de son temps. On y voit une grande austérité de mœurs , & une valeur égale , le gouvernement paroît tout militaire, justes & équitables entre eux par le besoin de la société. Il semble que la violence seule faisoit tout leur droit à l'égard de leurs voisins, la force du corps, un courage intrépide , & une fermeté à l'épreuve des plus grands périls leur tenoit lieu de toutes les vertus , & le prince même n'étoit considéré parmi les siens qu'autant que duroit le bonheur de ses armes & la crainte de ses ennemis.

Voyons maintenant le rapport que des mœurs si féroces & si sauvages avoient avec celles de nos premiers François , & ce qu'en ont écrit différents auteurs contemporains.

Je commenceray par Sidonius Apollinaris qui vivoit

du temps de Childéric I. père de Clovis & vers le milieu du cinquième siècle; cet auteur nous a laissé un portrait des François dans son panégyrique de Majorien, qu'il semble avoir copié sur celui que Tacite fait des Germains tant ils sont semblables.

Les Francs, dit cet auteur, ont la taille haute, les cheveux blonds, les yeux bleus, leurs vestes leurs serrent tellement le corps qu'on en distingue toute la forme, & ces vestes ne passent pas le genouil, on les forme au métier de la guerre dès leur plus tendre jeunesse, ils deviennent si adroits qu'ils frappent toujours où ils visent, & ils sont en même-temps si agiles qu'ils arrivent pour ainsi dire, plutôt sur leurs ennemis que les javelots mêmes qu'ils ont lancez contre eux; au reste si braves, & si déterminés dans le péril, que le nombre peut leur ôter la vie, sans leur ôter, pour ainsi dire le courage :

Puerilibus annis,

Est belli maturus amor, si forte premantur,

Seu numero seu forte loci, mors abruit illos

Non timor, invicti perstant animoque superant;

Jam propè post animam.

L'ancienne préface de Hyrold qui se trouve à la teste du manuscrit de la loy Salique tiré de l'Abbaye de Fulde, & qu'on croit plus ancien que le règne de Clovis, nous représente les François comme un peuple qui joignoit les graces même de la beauté à la vigueur & à la force du corps, *Nobilis corpore forma egregia*; nation hardie, continuë cet auteur, fière, entreprenante, toujours en mouvement & en action, *gens velox, audax & aspera*, & qui mettoit sa gloire, ainsi que le rapporte Agathias, à aller bien loin de son pays chercher des périls dignes de son courage, *periculorum præter modum amans*; la mer même ne pouvoit pas mettre de bornes à leurs entreprises, & ils justifient par d'heureuses témérités, adjoute le

panégyriste Eumenius, qu'il n'y avoit point d'obstacles ni de routes inconnues à une valeur déterminée. *Eventu temeritatis ostenderunt, nihil esse clausum piraticæ desperationi.*

De là vinrent ces courses & ces expéditions si hardies qu'ils firent avant leurs conquêtes des Gaules en différents climats, & dans lesquelles, tantost par terre ou avec de légères barques, ils pénétrèrent en Italie, en Espagne, & jusques dans le fond de l'Asie. *Pedibus & navigando totum pæne orbem vagati sunt*, dit Vopiscus.

Les Romains qui occupoient les Gaules, leur firent une guerre sanglante & opiniastre, pour les obliger à reconnoître l'autorité de l'Empire. Rome estoit parvenue à un tel degré de puissance, qu'elle regardoit comme un outrage la liberté de ses voisins. La haine si naturelle aux François pour toute domination étrangere, les fit résister courageusement à des armées redoutables : ils triomphèrent plusieurs fois des maîtres du monde ; ils n'étoient pas encore conquérants ; la gloire & les charmes de la domination leur étoient inconnues ; ils ne regardoient même pour leur patrie que les endroits où ils pouvoient conserver leur liberté, & ils n'aspiroient à vaincre que pour ne pas devenir esclaves. *Victoriâ contenti, imperio abstinabant.*

Il semble que le nom de *France* dans ces temps si éloignez fust comme un nom vague, plustost attaché à une nation qu'à un pays particulier, & qui suivoit le mouvement de la fortune & de la victoire.

Les entreprises des Romains, le voisinage & la fertilité des Gaules leur firent ensuite naître le dessein de s'en rendre les maîtres. Ils couvrirent le Rhin de leurs barques, à la faveur desquelles ils ravagerent souvent ces riches provinces avant que de pouvoir s'y établir. Les Romains, & les Gaulois leurs sujets, étoient surpris à tous moments par différents partis de ces aventuriers jeunes, féroces, pleins de courage, avides de butin, & qui en fai-

sant, pour ainsi dire, le mestier de brigands & de pirates, apprirent insensiblement celui de conquerants.

Souvent vainqueurs, quelquefois vaincus, mais jamais rebutez de combattre ; indifferents sur leur propre défaite, ils reprenoient les armes avec une nouvelle fierté, & ils se faisoient encore craindre mesme après leur mauvais succès. Nation toujours armée, dit le poëte Claudien, qui ne pouvoit souffrir le nom de paix, & qui étoit unie par une fureur commune :

*Res avidi conscire novas, odioque furentes
Pacis, & ingenio, scelerumque cupidine fratres.*

Ces peuples belliqueux accoutumez, à l'exemple des Germains, à une guerre utile, ne connoissoient gueres d'autres récoltes que celles qu'ils faisoient l'épée à la main, & sur les terres des Romains. Claudien, que je viens de citer, prétend cependant dans l'éloge qu'il fait des grandes qualitez de Stilicon, que ce général des Romains réduisit à la fin les François par la terreur de ses armes à cultiver leurs terres, & à changer le fer tranchant de leurs épées dans les instrumens paisibles du labourage :

*Rhenumque minacem
Cornibus infractis adeo mitescere cogis ;
Ut salius jam rura colat, flexosque Sicambri
In falcem curvent gladios.*

Il ne tient pas à ce poëte, comme l'on voit, non plus qu'aux panegyristes de ces temps-là, que nous ne croyons que les Romains remportèrent de grands avantages sur les François : mais les conquestes constantes de nostre nation ruinent un peu ces trophées imaginaires ; & pendant que les Romains triomphent des François dans leurs éloges, on est tout surpris de trouver ces derniers en deçà du Rhin, & déjà maîtres d'une partie des Gaules.

Ces peuples avant que d'en avoir fait la conqueste,

s'établissoient ordinairement comme les Germains proche des forests & des marais, qui leur servoient en mesme temps de demeures & de forteresses : *Paludes hisce in locis non modice ubi Germani habitabant , qui nunc appellantur Franci* , dit Procope. Et nous apprenons d'un Fragment de Sulpice Alexandre, le premier de nos historiens, & dont Gregoire de Tours nous a conservé quelques fragments, de quelle maniere l'armée Romaine, commandée par Quintinus, perit pour s'estre engagé dans ces forests, où les François, qui y estoient retranchez, les taillerent en piéces.

Les Romains, dit cet Auteur, entrerent dans ces vastes forests, dont la solitude & le silence causoient une secrète terreur aux soldats. L'ennemy ne se montra d'abord qu'en petit nombre ; le Romain les poursuit avec plus d'ardeur que de prudence, & tombe dans des embuscades, ou se jette dans des marais impraticables : pour lors tous les Francs parûrent, & enfermerent l'armée Romaine par un grand abbatis de bois. Les legions en desordre, qui ne pouvoient ni avancer ni reculer, tombent sous une niüée de fléches, & se renversent. Tout se confond. Le soldat effrayé cherche sa sûreté dans la fuite, mais de quelque costé qu'il tourne ses pas, il rencontre par-tout l'ennemy & la mort. Heraclius tribun des Joviniens & la pluspart des chefs y périrent. La nuit & ces mesmes forests qui avoient causé la défaite des Romains, servirent d'aziles à ceux qui échaperent à la premiere fureur des victorieux. *Paucis effugium, nox & latibula silvarum prestitere.*

Gr. l. 2. c. 9.

Leurs maisons, ou plustost leurs cabanes basties sans art & dispersées sans aucun ordre composoient leurs villages, & ces villages formoient differents cantons, qui estoient gouvernez, dit Gregoire de Tours, par des Princes à longue chevelure, & qui, à l'exemple des Germains, étoient toujours pris dans la maison dominante, & dans la plus noble de la Nation. *De primâ, & ut ita dicam, nobiliori suorum familiâ.*

L'autorité de ces rois avoit ses bornes parmi les premiers François aussi-bien que chez les Germains. Les Francs dépendoient à la verité de leurs souverains, mais ces princes dépendoient eux-mêmes de certaines loix militaires qu'ils n'osoient violer ; & si on examine bien la suite des Rois depuis Pharamond jusques à Clovis, peut-estre qu'on trouvera qu'encore qu'ils fussent regardez comme souverains absolus dans leurs conquestes, qu'on ne les reconnoissoit gueres dans leur camp que comme generaux des soldats conquerants : ils leur donnoient leur part du butin, qui étoit comme un bien commun acquis par l'armée, & les rois n'entroient eux-mêmes dans ce partage que selon que le sort en decidoit.

On sçait ce qui arriva à Clovis après la victoire qu'il avoit remportée sur Siagrius général des Romains. Ce prince, quoy-qu'encore payen, voulant rendre à un évêque un vase sacré qui avoit esté pris dans un pillage général, demande comme par grace à ses soldats qu'il ne fût point compris dans le partage qui s'en devoit faire, mais un François féroce, & qui regardoit cette pieuse libéralité du prince comme une entreprise sur les droits de l'armée, donna un coup de sa hache d'armes sur ce vase, & luy dit fièrement qu'il ne disposeroit que de ce que le sort luy donneroit à luy-mesme dans le partage du butin. *Nihil hinc accipies, nisi quæ tibi fors vera largitur.*

Clovis, quoy-que naturellement fier & terrible, selon que son histoire nous le représente, fust contraint de dissimuler une injure, qu'il ne se crust pas alors en pouvoir de vanger, aussi ne s'en fit-il pas raison par l'autorité royale, il eust recours depuis à celle de général, & il prit son temps dans une reveüe des troupes pour tuer le François de sa main, sous prétexte que ses armes n'estoient pas en bon estat.

Thierry I. ou Théodoric fils du mesme Clovis & roy d'Austrasie, estant resté dans ses estats pendant que les rois Childebert & Clotaire ses frères ravageoient la
Bourgogne,

Bourgogne , ses propres soldats chagrins d'une oisiveté qui deshonnoroit leur courage , & accoutumés à une guerre qui leur tenoit lieu de solde , prirent d'eux-mêmes les armes , & luy déclarèrent que s'il ne vouloit pas se mettre à leur teste , & les conduire sur les terres des Bourguignons , ils iroient se ranger sous les enseignes de ses deux frères ; nation libre & guerrière , dit Libanius , qui regardoit comme une servitude l'obstacle qu'on mettoit à ses courses. *Etenim hæc illis servitus est , nullos habere quos deprædentur.*

Il ne paroît point cependant que dans ces pillages ni que dans les premiers temps de nostre monarchie , que les Francs recherchassent avec avidité l'or ni l'argent ; ils ignoroient heureusement , comme la plupart des Germains , le prix & l'usage de ces métaux si utiles & si dangereux , & ils ne comptoient pour biens solides que la santé , la force , le courage & la liberté : des armes , des chevaux , des esclaves , ou les grains de leurs ennemis estoient le principal objet de leurs entreprises & de leurs irruptions , & ces peuples guerriers , en sortant de l'Allemagne pour se jeter dans les Gaules , n'apportèrent que du fer pour en faire la conquête.

Souvenez-vous , dit Grégoire de Tours , en parlant aux rois petit-fils du grand Clovis , que ce prince vostre ayeul a estendu les bornes de son empire sans le secours de l'or ni de l'argent. L. 5. c. 1.

Le trésor du prince consistoit uniquement dans le courage de ses soldats. Je ne parle point icy de quelques maisons royales qui composoient le domaine de nos rois depuis leur établissement dans les Gaules , non plus que des tributs qu'ils tiroient des peuples conquis. Mais à l'égard des conquérants & des François , nation toute militaire & jalouse de sa liberté , ils ne connoissoient point d'autres tributs que ceux de payer de leurs personnes à la guerre , & ils se contentoient , à la mode des Germains , d'offrir au

princes quelques présents , quand il tenoit le champ de Mars & les assemblées générales.

*Ad annum
750.*

*Voyez les An-
nales de Metz
& de S. Ber-
tin.*

L'auteur de la chronique de Hildesheim , après avoir rapporté les différentes affaires qui se traitoient dans ces grandes assemblées , & qui estoient comme le *Parlement général de la Nation* , ajoute , & pour lors on offroit aux rois des présents suivant l'ancienne coutume des François.

Ces présents chez nos premiers François , comme parmi les Germains , consistoient ordinairement en différentes espèces de grains & de bestiaux , & sur tout en chevaux ; & il se trouve dans les additions à la loy Salique , une ordonnance qui prescrit , que les chevaux que l'on aura donné au roy , portent le nom de celui qui les aura présentez.

Le prince distribuoit ordinairement ses propres chevaux à ses principaux capitaines. Nos rois n'avoient point d'autres ministres ni d'autres courtisans. Ils les recevoient même à leur table , à l'exemple des princes Germains ; ils descendoient humainement dans les plaisirs de la société sans craindre de se dégrader , & ils accorderoient heureusement la liberté avec le respect : bien éloignez des empereurs Romains de ces temps-là ; je parle d'Arcadius & d'Honorius , princes toujours obsédez par une troupe d'eunuques , inaccessibles à leurs soldats , cachez & ensevelis dans le fonds de leurs palais , & qui , pendant que nos François démembroient l'empire , affectoient des retraites mystérieuses , au lieu de se montrer à la teste des armées ; comme si l'obscurité de la solitude les eût rendus plus respectables , & eût donné un nouvel éclat à leur dignité. Nos rois au contraire , seûrs de leur autorité par leur valeur , aimoient à se voir environnez par leurs soldats ; ils les approchoient avec bonté de leurs personnes. Rien n'est plus commun dans nostre histoire que le titre de convive de ces princes , & c'estoit ordinairement le privilège de la noblesse , la récompense de la valeur , ou le témoignage de la vertu :

*Claro quod nobilis ortu**Conviva est domini.**Claudian.
in Eutrop.
l. 2.*

dit le poëte Claudien : & Fortunat , autre poëte , parlant d'un certain Conda, marque expressement qu'il estoit parvenu par ses services jusqu'à estre admis à la table de son Roy :

*Iussit & egregios inter residere potentes**Convivam reddens proficiente gradu.*

Gregoire de Tours, traitant de l'affaire de Prétextat évêque de Rouen, qui, après la mort de Chilperic, étoit venu se plaindre à Gontran des violences de Fredegonde, ajoute que le prince receut bien ce prélat, & qu'après l'avoir admis à sa table, il le renvoya dans son diocèse. *L. 7. c. 16.*

La vie de saint Agile abbé, écrite par un auteur anonyme, mais contemporain, parlant d'un seigneur François appelé Anohald, rapporte qu'il étoit d'une très illustre naissance, conseiller & convive du roy Childebert. *Ejusdem regis Childeberti conviva & consiliarius.*

C'estoit de ces anciens capitaines qu'on tiroit les maires du palais; dignité au dessus de la condition d'un particulier, & peu differente de celle d'un souverain. Personne n'ignore que chez les François, comme parmi les Germains, la naissance seule decidoit de la couronne, mais l'une & l'autre nation n'avoit égard qu'à la valeur dans le choix de leurs généraux; & nos premiers François, à l'exemple des Germains, s'estoient réservés le droit d'élire le maire ou le général sous lequel ils vouloient combattre, & que le prince devoit cependant confirmer par son autorité, comme le fit la reine Nantilde pendant la minorité de Clovis II. son fils : *Omnes seniores*, dit son historien, *pontifices cum ducibus ac primoribus regni ad se venire præcepit, &c.* Et un peu plus bas : *Pontificum & ducum electione Majorem domus stabiliens.*

La dignité royale & la qualité de général furent pres-

que toujours séparées pendant la première race , & on ne les trouve réunies que quand le prince étoit assez courageux & assez habile pour ne pas mettre ses armes entre les mains de gens , ou qui les eussent deshonorées par leur peu de valeur , ou peut-être tournez contre luy-même , s'ils avoient eû plus de courage que de fidélité.

*De ejus stirpe
quidam Merou-
eum esse
asserunt. Gr.
c. 2.*

Méroüée de parent de Clodion se fit son successeur : il laissa seulement aux enfans de ce prince les états dont il s'étoit emparé dans la Gaule Belgique , & maître de l'armée , il se forma une monarchie de ses propres conquêtes. Clovis son petit-fils , instruit par un exemple si dangereux , réunit en sa personne la dignité de roy & l'employ de général. J'apprends , luy écrit S. Remy , que vous conduisez vous même vos troupes , & il n'est pas surprenant , ajoute ce prélat , qu'un prince sorti de si grands capitaines paroisse à la tête de ses armées.

*Conc. Gall.
c. 1. p. 175.*

Clotaire II. roy de Neustrie , ou de la France Occidentale , s'étant rendu maître du royaume de Bourgogne , engagea habilement les seigneurs de ce royaume , après la mort du maire Varnacaire , à supprimer en sa faveur cette dignité éminente & rivale , pour ainsi dire , de celle de souverain.

Fredeg. c. 54.

Cet exemple nous fait voir qu'il étoit au pouvoir des grands de chaque état de déferer la qualité de maire à quelqu'un d'entre eux , & que ce ne fut que l'habileté & le grand pouvoir de Clotaire , qui avoit réuni toute la monarchie sous sa domination , qui engagea les Bourguignons à supprimer cette charge pendant son regne. Mais sous ses successeurs , & sur tout depuis le regne de Clovis II. son petit-fils , la dignité royale fust toujours séparée de celle de maire du palais ; & nos François se maintinrent dans le droit d'élire celui d'entre eux qu'ils croyoient le plus capable de les commander. Nous avons une preuve assez particulière de ce droit d'élection sous le regne de Sigebert premier roy d'Austrasie & oncle du même Clotaire.

Les grands de ce royaume ayant élu pour maire du pa-

fais un seigneur appelé Chrocin, il refusa généreusement cette grande place, & il alléqua, pour raison de son refus, que la plupart des premiers de l'état étant ses parents, il seroit obligé, ou de punir leurs excès, ou de les dissimuler laschement. Toute l'assemblée admira également sa probité & son désintéressement, & le conjura de nommer du moins celui qu'il jugeoit digne de cet employ; son choix tomba sur un jeune seigneur appelé Gogon, qu'il avoit élevé auprès de luy, & dont il connoissoit la sagesse & la valeur: il prit le bras de ce jeune homme & se le passa autour du col, comme une marque de sa dépendance, & qu'il le reconnoissoit pour son chef & son général.

*Fredeg. epim.
c. 58. & 59.*

Je ne sçais si cette cérémonie, dont il y a peu d'exemples dans nostre histoire, n'est pas fondée dans un ancien usage des François, parmi lesquelles, quand un homme, suivant ce que rapportent les anciennes formules, ne pouvoit pas payer à son créancier les sommes qu'il luy devoit, il se rendoit volontairement son esclave jusques à l'entier paiement de sa dette; & pour marque de son engagement, il prenoit le bras de son patron & se le passoit autour du col, comme une manière d'investiture de toute sa personne.

C. 26.

Ne seroit-ce point encore de cet ancien usage que seroit venue l'acolade que les princes donnoient à ceux qu'ils faisoient Chevaliers, comme une marque qu'ils devenoient leurs hommes, comme on parloit en ce temps-là, & qu'ils acquéroient un droit particulier sur leurs personnes & sur leurs armes. Il est au moins tres-vray-semblable que Chrocin voulut faire connoître par cette cérémonie extraordinaire, qu'il se soumettoit au nouveau maire comme à son supérieur. En effet, il n'y avoit ni rang ni dignité qui dispensast d'obéir au maire du palais: ministres absolus dans la paix, généraux indépendants dans la guerre, les armées, les finances, les gouvernements, les dignitez, les emplois, tout estoit en leur disposition, & ils s'en servirent à la fin pour assujettir leurs propres maîtres, dont la plupart furent souvent plustost les tyrans que les ministres.

Il n'y avoit que les assemblées générales de la Nation qui balançassent une autorité si excessive. C'estoit dans ces plaids & dans ces parlements généraux, qu'on peut regarder comme l'origine de nos Estats, que les François, à l'exemple des Germains, décidoient de la paix & de la guerre, & qu'ils examinoient mesme les differents réglemens que le Prince ou le Maire du palais sous son nom avoient publié. Ces ordonnances qu'on appella au commencement de la seconde race des Capitulaires, n'avoient point force de loy, & ne faisoient point partie du corps des loix Saliques jusques à ce qu'elles eussent esté approuvées & reçues par le concours & le consentement de toute la Nation.

Tels sont, dit Charles le Chauve, les capitulaires de l'Empereur nostre ayeul & de nostre pere, que les François ont jugé à propos de reconnoître pour loy, & que nos fidelles ont résolu, dans une assemblée, générale d'observer en tout temps. *Capitularia patris nostri quæ Franci pro lege tenenda judicaverunt, & fideles nostri in generali placito nostro conservanda decreverunt.*

» Nous faisons sçavoir à tout le monde, disent Charlemagne
 » & Loüis le Debonnaire son fils, que les capitulaires que l'an-
 » née précédente nous jugeames à propos, avec le consente-
 » ment de tous les François, d'ajouter à la loy Salique, ne
 » soient plus considérées comme de simples ordonnances, mais
 » comme des loix inviolables, & qu'on ne les distingue pas mes-
 » me des loix Saliques. *Generaliter admonemus ut capitula quæ præterito anno legi Salicæ cum omnium consensu addenda esse censuimus, jam non ulterius capitula, sed tantum leges dicantur, imo pro legibus Salicis teneantur.*

*Cap. Car.
 Alag. an.
 801. Bal. t.
 2. p. 356.
 Et c. 2. ann.
 803. c. ann.
 821. Theod.
 c. 5.*

Ces assemblées si célèbres, dont le consentement estoit nécessaire pour donner force de loy aux ordonnances du Prince, estoient composées du clergé & de la noblesse, seules conditions reconnues alors pour libres parmi les François. Les évêques estoient comptez au nombre des grands, & on les consideroit mesme comme les premiers entre les grands de l'estat.

Dagobert ayant cédé le royaume d'Austrasie à Sigebert son fils aîné, son historien parle de cette disposition comme faites, dit-il, par le conseil des grands ou des évêques, *Cum consilio pontificum, seu procerum*, & avec le consentement des principaux seigneurs du royaume, *omnibusque primatibus regni consentientibus*.

*Duch. t. 1. p.
582. &
585.*

Nos premiers François avoient reçu de leurs ancêtres comme par tradition cette déférence pour les ministres de la religion. Je n'ay point encore traité de leur culte, on en trouve peu de choses dans l'histoire. Grégoire de Tours nous apprend seulement que semblables aux Germains, ils révéroient les endroits les plus enfoncés des forêts, & qu'ils prenoient pour un sentiment de piété cette horreur religieuse qu'ils ressentoient dans ces lieux sombres & secrets. Certainement, dit cet auteur, dans les livres de son histoire chapitre x. les François ne connoissoient pas le vrai Dieu, mais ils s'étoient formés des simulacres de forêts & d'eaux qu'ils adoroient comme des divinités.

Sibique silvarum atque aquarum finxere formas ipsasque, & deum colere eisque sacrificia delihare consuevit. Gr. l. 2. c. 10.

Apparemment qu'ils tenoient des Germains une religion si grossière: le préjugé & la coutume les avoient entraînés, & ils mettoient au rang des vérités des erreurs anciennes & consacrées par le temps.

Nos évêques depuis la conversion de Clovis n'eurent pas moins de considération & d'autorité parmi les François que les prestres des faux dieux en avoient eue parmi les Germains; ils étoient comme eux les arbitres des peines des criminels.

Charles le Chauve par son ordonnance de l'an 864. veut que les évêques, conjointement avec ses officiers, veillent à ce qu'on n'exécute point dans les peines portées par la coutume dans le châtiment des serfs & des esclaves.

Apud Frijas c. 15.

Ces prélats devenoient même souvent les juges des ducs & des grands de l'état. Nous voyons dans Grégoire de Tours que Gontran roy de Bourgogne voulant faire punir les généraux qu'il avoit envoyés en Languedoc pour faire la guerre à Leuvigilde roy des Visigots, ce prince

L. 8. c. 30.

mécontent de leur conduite, leur donna quatre évêques pour juges dans une affaire purement militaire, auxquels il joignit quelques seigneurs laïques pour assister à leur jugement.

Le même Gontran étant prest d'en venir aux mains avec Sigebert roy d'Austrasie son frere, ces deux princes convinrent sur le champ de bataille de remettre leurs différends au jugement des évêques & des principaux de la Nation. *Ut quidquid sacerdotes vel seniores populi judicarent, pars parti componeret.*

Il semble d'abord assez extraordinaire & contre les règles de la prudence & de la politique que ces prélats qui estoient ou Romains ou Gaulois de naissance, & qui vivoient sous la domination récente d'une nation étrangère & victorieuse, eussent tant de part dans le gouvernement. Mais on en sera moins surpris si on fait réflexion qu'outre la considération que leur attiroit la sainteté de leur caractère, ils n'avoient pas d'ailleurs peut-estre moins contribué que les François mêmes à l'establissement de la Monarchie. Et pour mettre ma pensée dans tout son jour, il faut remarquer que nos premiers rois payens furent plutôt considérés par les Gaulois sujets des Romains comme des princes ennemis, qui n'avoient d'autre droit dans les Gaules que celui de la force & de la violence, que comme des souverains légitimes, & qui regnassent sur des provinces paisibles. Mais depuis la défaite & la mort de Sigrisus dernier général des Romains, & depuis sur-tout la conversion de Clovis, les évêques de son temps, que leur vertu rendoit les oracles des Gaules, lassés des désordres d'un fâcheux interregne, & craignant de tomber sous la domination des Bourguignons ou des Visigots, nations voisines & Arriennes, préférèrent Clovis à Gondebaud & à Alaric, ennemis & persécuteurs des évêques catholiques, & ces prélats se servirent utilement du pouvoir qu'ils avoient sur l'esprit des peuples pour les disposer à reconnoître un prince qui venoit de recevoir les lumières de la

foy

foy par leur ministère. Les Gaulois déjà anciens Chrestiens & catholiques ne regardèrent plus comme estrangère une nation convertie par leurs évesques , & ils furent charmez de voir ces conquérants embrasser la religion des vaincus, & leurs maîtres devenir , pour ainsi dire , leurs disciples.

La conversion de Clovis ne fust pas moins un coup d'estat qu'un miracle de la grace, & ce prince depuis son baptême ne regna plus dans les Gaules, parce qu'il estoit le plus fort , mais parce que le clergé avoit disposé le peuple à le reconnoître pour légitime. *Multi tunc ex Galliis*, L. 2. c. 36. dit Grégoire de Tours, *habere Francos dominos summo desiderio tenebantur*.

On soupçonna même les évesques catholiques, qui vivoient sous la domination des Bourguignons & des Visigots, d'avoir favorisé secretement cette importante révolution; & nous apprenons de Grégoire de Tours que saint Avor *L. 2. c. 23.* oncle évesque de Langres, & que saint Quintian évesque *ib. 36.* de Rhodéz, suspects d'intelligence avec Clovis, n'évitèrent la mort que par la fuite. Ce prince aussi habile politique que grand capitaine, employa toute son autorité pour leur faire oublier leur disgrâce : il leur procura d'autres éveschez dans ses estats, & par reconnoissance pour le clergé, il appella dans ses conseils les évesque de son royaume, qu'on y trouve establis sous le regne des rois ses enfants, & qui s'y maintinrent pendant la première & la seconde race; & jusques au regne de Charles VI. qui les congédia du Parlement, à l'exception de l'évesque de Paris & de l'abbé de saint Denis.

Cette autorité des ministres de la religion dans les affaires civiles, & qui estoit passée des Germains aux François, me conduit à une autre conformité qui sert de nouvelle preuve à leur commune origine, & qui justifie ce que j'ay avancé de leur humeur guerrière. Ni l'une ni l'autre nation ne paroissoit jamais sans ses armes; un François estoit un soldat toujours armé & toujours prest à combat-

tre. On n'en voyoit aucun occupé de ces arts qui ne servent qu'à entretenir le luxe, moins à la vérité par modération que par la dureté de leurs mœurs; ils estoient tous soldats, c'estoit leur unique profession, & depuis mesme qu'ils eurent embrassé le christianisme, ils ne quittoient les armes que lorsqu'ils alloient à l'église, ainsi que nous l'apprenons des capitulaires de Charlemagne.

L. 7. titre
202.

Interea anno
791. sequen-
te, patri regi
rex Ludovi-
cus Ingelheim
occurrit, inde
Renesburg
cum eo abiit,
ibique ense
jam appellans
adolescentie
tempora ac-
cinctus est.

On ne pouvoit prendre cependant ces armes pour la première fois de son autorité particulière; il falloit chez les François, comme parmi les Germains, les avoir reçeûs de son prince, de son général, ou de quelque fameux capitaine; origine apparemment de nostre ancienne chevalerie. L'auteur de la vie de Louïs le Debonnaire rapporte que ce prince estant encore jeune, vint trouver l'empereur Charlemagne son père au palais d'Ingelheim, qu'il le suivit ensuite au chasteau de Rensbourg, où il reçeut de sa main son épée & ses premières armes.

Loy Sal. titre
32.

Après cette cérémonie militaire, qui élevoit un François au rang honorable de soldat, c'estoit une infamie pour luy, aussi-bien que chez les Germains, d'abandonner dans une déroute son bouclier, & le reproche estoit une injure atroce qui ne s'exploit que par des combats sanglants, ou suivant nos loix Saliques, par des amendes considérables. Un soldat n'estoit pas moins deshonoré quand il avoit abandonné son pair ou son camarade dans le combat. Nos François, à l'exemple des Germains, marchaient à la guerre par cantons. Les Tourangeaux, dit Grégoire de Tours, les Poitevins; les Bessins, Manceaux & Angevins passèrent en Bretagne contre Varoc fils de Maclou: ces troupes estoient commandées par des Centeniers qui leur servoient de capitaines à la guerre, & de juges en temps de paix. La plupart des ordonnances de nos rois de la première race sont adressées à ces centeniers: *Omnis controversia coram centenario definiri potest, excepta redditione terræ*, disent les capitulaires. Cet usage estoit passé avec les François de la Germanie dans les Gaules. Beatus Rhenanus rapporte qu'il

L. 5. c. 20.

L. 4. c. 26.

L. 1. r. p.
25.

se trouve encore dans le Palatinat & proche de Heidelberg des Bourgs qu'on appelle *Centgraffen*.

Ces centeniers observoient de mettre ensemble & dans le même bataillon les parents & les voisins; c'étoit une espèce d'association & de fraternité d'armée; on les appelloit pairs, & celui qui étoit convaincu d'avoir abandonné son compagnon perdoit son rang & son bénéfice, c'est-à-dire, cette portion de terres Saliques & de conquêtes *C. l. 3. c. 71.* qu'il tenoit de la libéralité du prince, & qu'on luy avoit donné comme le gage & la récompense de sa valeur.

L'infanterie Françoisé, aussi bien que celle des Germains, avoit plus de réputation & étoit plus nombreuse & plus redoutable que la cavalerie. On voit dans la Notice de l'empire que les Saliens qui servoient dans les armées Romaines, étoient sous le commandement du général de l'infanterie; *Salii Gallicani, Salii Tubantes, Augustei, cum eorum clypeis sub dispositione magistri militum.*

Sidonius Apollinaris nous apprend que ces mêmes Saliens qui passoient, au rapport de l'abbé d'Urspergue, pour les plus nobles & les plus braves de la nation, ne portoient ce nom de Saliens qu'à cause de leur vitesse & de leur légèreté :

Tibi vincitur illic

*Cursu Herulus, Channus jaculis, Francusque natatu
Sauromata clypeo, Salius pede, falce Gelonus.*

Et Grégoire de Tours, parlant d'une revûe que Clovis fit de ses troupes, ne leur donne que le nom de phalange & d'infanterie.

J'ay déjà rapporté un passage de Vopiscus, qui marque expressément que pendant l'empire de Probus, l'infanterie Françoisé ravagea la plupart de ces provinces, *Pedibus totum pene orbem vagati sunt.*

Ces soldats François étant en ordre de bataille, & en marchant au combat, excitoient leur valeur par des chan-

sons militaires, où ils célébroient les vertus de leurs anciens héros ; c'est encore une nouvelle conformité qu'ils avoient avec les Germains. Charlemagne, au rapport d'Eginard son historien, en fit un recueil, & cet auteur remarque que ces chansons, comme celles des Germains, faisoient toute nostre histoire, & comprenoient les plus belles actions de nos premiers rois.

La chanson de Roland succéda sous la seconde race à ces vers barbares. On l'appelloit chanson de Roland, *Cantilena Rolandi*, parce qu'on y exaltoit les hauts faits de ce fameux Paladin.

Vaccés dans le roman Durou, parlant de la disposition de l'armée de Guillaume, le Conquérant qui estoit prest d'en venir aux mains avec les Anglois, ajoute :

*Que Taillefer qui moult bien chantoit
Sus un cheval qui tost alloit ,
Devant eux alloit chantant
De l'Allemaigne & de Roland
Et d'Olivier & de vassaux
Qui moururent à Rainschevaux.*

Cette chanson de Roland étoit encore en usage dans nos armées sous la troisième race, si nous en croyons Boëthius dans son histoire d'Ecosse. Cet écrivain rapporte dans le livre quinziesme que nostre roy Jean mécontent de ses troupes, & entendant quelques soldats qui chantoient la chanson de Roland, s'écria qu'il y avoit long-temps qu'on ne voyoit plus Roland parmi les François. Sur quoy un vieil capitaine qui prit cette plainte pour un reproche du peu de valeur de la Nation, luy répondit fièrement qu'il ne manqueroit point de Rolands dans ses armées, si ses soldats voyoient encore un Charlemagne à leur teste.

Le cry de guerre succédoit à ces chansons militaires ; c'estoit un usage que nos François avoient emprunté des

Germain. On ſçait qu'il y avoit deux ſortes de cris ; le cri général que les ſoldats pouſſoient de toute leur force en allant à la charge , ce qui étoit le cri du prince & de toute la nation , & il y avoit encore le cri des ſeigneurs particuliers, qui avoient droit de lever bannière, & qui ſervoit dans les batailles à rappeler leurs vaſſaux ſous leurs enſeignes. Mont-joye étoit le cry général de tous les François ; *Oderic Vitalis*, qui eſt le premier Auteur, à ce que je croy, qui en ait parlé , le nomme en Latin *meum gaudium*. *Sur les
1112.*

Philippe Mouskes parlant de la bataille de Bovines ſous le regne de Philippe Auguſte,

*Et huchoient, dit-il, à grande haleine,
Quand on avoit ſonné la reine
Mont-joye, Dieux & Saint-Denis.*

Et un peu plus bas,

*Et quand on s'écrie Mont-joye,
Nioit Flaman qui ne s'apploye.*

J'ay dît que les ſeigneurs bannerets avoient auſſi leur cri , d'où vient ce proverbe ſi commun,

*Des maiſons d'Ailli, Mailli & Crequi,
Tel nom, telles armes & tel cry.*

Je ne m'eſtendray pas davantage ſur un article que M. Ducange a traité ſi ſçavamment dans ſes diſſertations ſur l'hiſtoire de ſaint Louïs. Il eſt inutile de répéter ce que l'impreſſion a rendu public ; mais je croy qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré de rapporter au ſujet de ces cris militaires un trait de noſtre hiſtoire, curieux par ſon antiquité, & que j'ay trouvé dans un endroit aſſez détourné pour mériter d'avoir icy ſa place.

Saint Germain évêſque d'Auxerre accompagné de ſaint

Loup évêque de Troyes, étant passé du temps de Childeric I. dans la Grande Bretagne pour y combattre les erreurs des Pélagiens, le prestre Constantius, auteur contemporain & amy intime de Sidonius Apollinaris, rapporte que le saint prélat, en arrivant dans cette île, y trouva un autre sort d'ennemis auxquels il ne fut pas moins redoutable; les Saxons & les Piâtes avoient joint leurs forces contre les Anglois, ceux-cy implorèrent le secours du saint évêque qu'ils regardoient comme leur apostre. Saint Germain se chargea de leur deffense, *Germanus ducem se prælii confitetur*. Il alla luy-mesme reconnoître l'endroit où il placeroit son camp, & ayant rencontré un vallon environné de hautes montagnes propres à réfléchir & à multiplier le son, il y rangea les Anglois en bataille, *Componit exercitum ipse dux agminis*; & quand on fut prest d'en venir aux mains, il leur commanda de crier tous ensemble & de toutes leurs forces *alleluia*; ce qui effraya tellement les ennemis, si nous en voulons croire l'auteur de sa vie, qu'ils prirent la fuite sans oser rendre de combat.

Je ne prétends pas garantir un fait si merveilleux, & soit histoire, ou roman que l'ouvrage de Constantius, & peut-être l'un & l'autre ensemble, comme la plupart de nos anciennes chroniques, il suffit pour la justesse du parallele que je me suis proposé, qu'on y trouve des traces de nos anciens usages conformes aux mœurs & aux coutumes des Germains.

Les combats particuliers se trouvoient souvent meslez dans les guerres générales de la nation. Les differends se decidoient par les armes; chacun se faisoit raison l'épée à la main des torts qu'il avoit reçûs. La vengeance chez les François, comme parmi les Germains, regardoit toute la famille de l'offensé, & faisoit partie mesme de sa succession. L'histoire de Gregoire de Tours est remplie de ces sortes de guerres particulieres qu'on appelloit *fäida*, & ceux contre qui elle s'exerçoit *fäidosi*, du mot Germain ou Allemand *fëid* qui signifioit *inimitié*.

Cette coustume barbare de se faire justice soy-mesme par la force, & d'associer toute sa famille à sa vengeance, estoit passée de la Germanie dans les Gaules, & elle s'y conserva pendant plus de 600. ans, malgré les remontrances des évesques & les deffenses de nos rois : les François élevez uniquement dans la profession des armes, & jaloux de leur liberté, ne pouvoient se résoudre à renoncer à un usage qu'ils regardoient comme le privilège de la noblesse & comme le caractere de leur indépendance.

C'est encore un de ces sujets que M. Ducange a traite avec tant d'érudition. Je me contenteray de remarquer que si quelqu'un de la famille offensée trouvoit la poursuite & la vengeance des torts trop dangereuse, qu'en ce cas la loy Salique luy permettoit de se désister publiquement de cette guerre particulière ; mais la mesme loy au titre 63. le privoit du droit de succession & de celui de composition, comme estant devenu estranger dans sa propre famille, & pour le punir de son peu de courage.

Cette composition chez nos François, comme parmi les Germains, se terminoit à une amende. L'homicide dans l'une & l'autre nation s'expioit par différentes sommes d'argent, ou par une certaine quantité de bestiaux. Une des prérogatives la plus singulière de la nation Françoisé étoit de ne pouvoir estre exposé au dernier supplice ni puni de mort que pour le seul crime de leze-Majesté ou de trahison envers la patrie : *Nulla sit culpa tam gravis*, C. 1. tit. 7. disent les loix que Thierry I. donna aux Bavarois, *ut vita non concedatur*. On ne pouvoit pas mesme emprisonner un François. Bouchard de Montmorency ayant refusé opiniâtrément de déferer au jugement que Philippes I. avoit rendu contre luy en faveur de l'Abbaye de saint Denis ; l'abbé Suger, si instruit de nos usages, dit que le Roy ne fit point arrester ce seigneur ; qu'on luy permit de se retirer, parce que ce n'estoit point la coustume d'emprisonner les François. *Non tentus, neque enim Francorum mos est, sed recedens.*

J'ay dit que tous les crimes , excepté celuy de leze-Majesté & la trahison , s'expioient par des amendes. Une partie de ces amendes alloit au fisc du prince , & le reste tournoit au profit des parties interessées , ou de leurs heritiers. On payoit , par exemple , quatorze livres pour un homicide ; sçavoir , trois livres pour le droit du roy , appelé *bannum dominicum* , ou *fredum* , du mot Germain ou Allemand *frid* , qui veut dire pain , ou reconciliation , & onze livres pour la réparation du meurtre. Cette somme qui se payoit au plus proche parent du mort se nommoit *vergelta* , terme composé de deux mots Germains *gelt* , argent , & *veren* , se deffendre , & souvent cette composition & ces amendes enrichissoient la famille de celuy qui avoit esté tué. Vous m'avez beaucoup d'obligation , disoit dans une débauche un certain Sichaire Acramisinde , ainsi que le rapporte Gregoire de Tours , de ce que j'ay tué vos parents ; ces differents meurtres ont fait entrer dans vostre maison beaucoup de richesses qui en ont bien restabli le desordre.

L. 9. c. 12.

L. 1. feud.
c. 12.

Cependant les filles du mort n'avoient point de part à ces droits de composition , parce que , dit M. Pithou , n'estant point de condition à porter les armes , elles estoient incapables de tirer vengeance de l'injure commise en la personne de leurs parents. *Quia feminae , neque seipsum levare , neque pugnam facere possunt.*

Ce droit n'appartenoit qu'aux hommes , & mesme qu'aux hommes nobles , c'est-à-dire aux Francs. Comme ils estoient élevez dans l'exercice continuel des armes , ils se faisoient justice eux-mesmes les armes à la main , ou ils contraignoient leurs ennemis par la crainte de leur ressentiment d'en venir à une composition légitime.

Quand la paix ne permettoit point à ces guerriers de signaler leur courage , soit contre des ennemis particuliers ou ceux de la nation , on voit vers le commencement de la troisième race qu'ils avoient recours aux tournois , aux joustes , aux combats de plaifance , ou à outrance , tous exercices

exercices qu'on peut appeller des images & des simulacres de la guerre. Ces sortes de jeux militaires avoient esté inventez par nos ancestres , pour entretenir leurs chevaliers dans l'exercice des armes. Le prince , à la moindre ouverture de guerre, les trouvoit toujourns prests à changer leurs lances mornées en fer émoulu. La guerre ou la représentation de la guerre faisoient leurs occupations & leurs plaisirs; ceux mesmes de la galanterie n'y entroient que comme un motif pour les porter à des entreprises plus hardies & plus généreuses. Ils paroissoient à la barrière, tantost avec la livrée de quelque dame célèbre par sa beauté & par sa vertu, souvent avec des devises inconnuës; & quelquefois, à l'exemple des Germains, on les voyoit entrer dans les lices avec des chaînes & des fers qu'ils ne quittoient qu'après s'estre délivrez eux-mesmes de ces dévouëmens militaires par la défaite des chevaliers qui combattoient contre eux.

M. de Peirese nous a conservé dans ses mémoires un cartel de Jean Duc de Bourbon, où l'on trouve un exemple assez singulier de ces sortes de vœux militaires conformes & semblables à ceux des Germains que je viens de rapporter après Tacite.

Nous Jean Duc de Bourbonnois désirant échiver oisiveté & explecter nostre personne, en avançant nostre honneur par le métier des armes, y acquérir bonne renommée, & la grace de la tres-belle de qui nous sommes ferviteurs; avons n'a gueres voüé & empris que nous accompagniez de seize autres chevaliers, équierz de noms & d'armes, porteront à la jambe fenestre chacun un fer de prisonnier qui sera d'or pour les chevaliers, d'argent pour les équierz par tous les dimanches de deux ans entiers, commençant le dimanche prochain après la datte des présentes, ou cas que plustost ne trouveront pareil nombre de chevaliers & équierz de noms & d'armes sans reproche, que tous ensemblement nous veillent combattre à pied jusqu'à outrance par telles conditions que ceux de nostre

part qui seront outrez , seront quittes chacun pour un
 brasselet d'or aux chevaliers , & un d'argent aux équi-
 ers pour donner là où bon leur semblera. Fait à Paris le pre-
 mier Janvier 1414.

Les esclaves chez les François aussi-bien que chez les
 Germains estoient moins des esclaves que des sermiers ; ils
 avoient leur ménage séparé. Nos François, après les con-
 quêtes des Gaules, les envoyèrent cultiver les terres qui
 leur échûrent par le sort & dans le partage qui s'en fit :
 on les appelloit gens de poëie , *gentes potestatis*, attachez
 à la glèbe, *addicti glebæ* ; & c'est de ces serfs que la France
 fut depuis peuplée. Leur multiplication fit presque autant
 de villages des fermes qu'ils cultivoient , & ces terres re-
 tinrent le nom de *villæ* que les Romains leur avoient don-
 né, d'où sont venus les noms de villages & de vilains,
villæ & villani, pour dire des gens de la campagne & d'une
 basse extraction.

Ces serfs appartenoient à leurs patrons dont ils estoient
 réputez hommes de corps , comme on parloit en ce temps-
 là, sujets aux corvées , & tellement attachez à la terre de
 leurs maîtres, qu'ils sembloient en faire partie ; en sorte
 qu'ils ne pouvoient s'établir ailleurs , ni même se marier
 dans la terre d'un autre seigneur , sans payer ce qu'on ap-
 pelloit le droit de *fors mariage* , ou de *mémariage*, &
 même les enfants qui provenoient de l'union de deux es-
 claves qui appartenoient à différents maîtres se partageoient
 ou l'un des patrons , pour éviter ce partage , donnoit un
 autre esclave en échange.

*Glainv. c. 5.
 & 6.*

Qu'il soit notoire à tous , dit Guillaume évêque de Pa-
 ris , que nous consentons que Belire fille de Radulphe Gau-
 din de Villarceaux femme de nostre corps épouse Bertrand
 fils de deffunt Verrières homme du corps de saint Germain
 des Prez , aux conditions que nous partagerons avec l'Abbé
 & le Convent de saint Germain les enfants qui sortiront de
 ce mariage.

Dubreüil dans son histoire de Paris nous a conservé un

autre acte qui prescrit cette échange , & que je rapporteray dans son ancien langage , qui , comme cette précieuse roüille de nos médailles, en marque mieux l'antiquité.

Se aucune villaine, vait d'aucun casal en autre qui ne soit de son seignor, & le seignor d'oñ leüe, elle sera venuë na poir de la mariée, & se il la marie, il doit donner à son seignor une autre villaine en échange, en la connoissant de bonnes gens sans faillir.

*Byolius l. 2. p.
281. ed. 2.
Assis. Hieros.
miss. c. 271.*

Ces filles esclaves ne laissoient pas , quand elles estoient d'une rare beauté, de sortir d'une condition si abjecte. Quelques-unes affranchies par leur patron, en devenoient les femmes légitimes , & on en vit même plusieurs sous la première race de nos rois s'élever jusqu'au trône , & épouser leurs souverains. Erchinoalde maire du palais sous le regne de Clovis II. ayant acheté de quelques pirates une fille d'une rare beauté appelée Baudour ou Batilde, il la donna en suite pour épouse à ce jeune prince , & de son esclave en fit la femme de son roy. Il est vray que l'histoire luy rend la justice qu'elle n'oublia point sur le trône qu'elle avoit esté esclave , & que devenue religieuse après la mort de Clovis , elle ne se souvins jamais qu'elle eût porté une couronne.

Après tout si la plupart de ces princes, à la faveur d'un divorce souvent peu fondé , changeoient de femmes , cette licence devenue presque en usage par la coutume , quoique condamnée par les Conciles d'Agde , de Paune , de Clermont , d'Orléans & de Tours , estoit presque renfermée dans la seule dignité royale. Le reste des François comme les Germains n'avoient qu'une seule femme , & on punissoit rigoureusement ceux qui la quittoient pour en épouser un autre.

*Capitul. Car.
Mag. c. 5. c.
149.*

Les nœuds qui formoient leur union estoient indissolubles , & les femmes estoient même inséparables de leurs maris; ils les suivoient à la guerre ; le camp au commencement de nos conquêtes leur tenoit lieu de patrie ; l'armée tiroit de là-même ses recrues ; les enfants nourris dans le

bruit des armes, accoutumez au péril, & devenus soldats avant l'âge, remplaçoient les morts & les vieillards; ils se marioient à leur tour, ainsi que nous l'apprenons de Sardonius Apollinaris, qui décrivant les réjouissances qui se firent dans le camp de Clodion au sujet d'un mariage, rapporte qu'un jeune homme blond, pour dire un François, épousa une fille blonde, & que les soldats solennisèrent leur union par des danses scitiques & guerrières:

Scythicisque choreis

Nubebat flavo similis nova nupta marito.

Le mari faisoit subsister sa famille de ses courses, & de la part qu'il avoit dans le pillage fait en pays ennemis. La femme à son retour le soulageoit par des chastes caresses des ses travaux guerriers; une main chère & affectionnée pansoit les playes qu'il avoit reçues dans les combats, & sa douceur & sa soumission mettoient dans leur société un charme qui duroit autant que leur vie. Cette union estoit fondée dans une subordination parfaite. Les François de ces temps esloignez avoient un pouvoir absolu dans leurs domestiques. Nos loix, comme les coutumes des Germains, les rendoient maîtres de la vie de leurs femmes quand elles s'écartoient de leur devoir; & il est même surprenant qu'un François ayant tué sa femme par un emportement de colère, ou dans la veüe d'en épouser une autre, que les loix ne luy prescrivissent point de plus grands châtimens que celui d'estre privé pour quelque temps de porter ses armes, & comme une interdiction de son caractère d'homme de guerre.

Capit. l. 5. c.
149.

Quicumque uxore sine causa interfecta, aliam duxerit, armis depositis habeat pœnitentiam.

Cette autorité absolüe formoit la dépendance des femmes, qui regardoient leurs maris comme leurs maîtres. Une femme dans les formules de Marculphe, adressant la parole à son mari, se sert de termes aussi soumis que pourroit faire une esclave: Monseigneur & mon époux, moy

L. 2. c. 17. vostre humble servante: Domini & jugalis mei ego ancilla

tua. L'usage de prendre les femmes sans dot, & qui estoit passé des Germains aux François, contribuoit à cette dépendance ; & peut-estre que nos ancestres , plus habiles & moins interessez que ceux qui les traitent aujourd'huy de barbares, regardèrent sagement cette privation de dot dans leurs femmes comme un contrepoids nécessaire à leur orgueil , & qu'ils préférèrent une esclave pauvre & docile à une maîtresse riche & impérieuse , & souvent à un tyran domestique. Il est toujours constant que lorsque nos premiers François vouloient se marier, ils achetoient , pour ainsi dire , leurs femmes , tant par les biens qu'ils estoient obligez de leur donner en propriété , & dont leur famille héritoit , que par les présents qu'ils leur faisoient & à leurs plus proches parents ; enforte que c'estoit moins le père que le mari qui dotoit la femme qu'il épousoit.

On voit dans le fameux traité d'Andelaw de l'an 587. que Grégoire de Tours a conservé dans le neuvième livre de son histoire, que les villes que Chilperic I. avoit données pour dot à la reine Galsvinde sa femme, passèrent à la reine Brunehaut sa sœur , après la mort funeste de cette princesse.

Il y a dans l'abbaye de saint Pierre en Valée un ancien cartulaire qui a bien sept cents ans, au jugement de M. le Laboureur, dans lequel on trouve une donation faite à ce convent par Hildegarde comtesse d'Amiens , & veuve de Valleran comte du Vexin. Cette dame déclare dans ce titre qu'elle donne à l'abbaye de saint Pierre un *alleu* qu'elle a receû , en se mariant, de son seigneur , suivant l'usage de la loy Salique , qui oblige, dit-elle, les maris à doter leurs femmes.

La loy Salique au titre 46. intitulé *Reipus*, engage celui qui épouse la veuve d'un François , de donner trois fols & un denier au plus proche parent du defunt , & à son défaut , de payer cette somme au fîc du prince comme pour le prix de son acquisition.

Les formules de Marculphe marquent expressément

que celui qui épouse une fille, doit lui présenter un sol & un denier, selon la loi Salique, & l'ancienne coutume de la nation. *Secundum legem Salicam, & antiquam consuetudinem.*

» Ma très chère fille, dit un père dans les mêmes formules, il y a parmi nous une ancienne & barbare coutume
 » qui exclut les filles de partager la succession paternelle
 » avec leurs frères.

Ce qu'il ne faut cependant entendre que des terres Saliques ou de conquête, suivant ce qui est porté dans le titre 72. des *Alleuds*: Que la femme ne possède aucune portion de la terre Salique, mais qu'elles appartiennent toutes entières au sexe masculin; & cette exclusion étoit fondée parmi ces peuples guerriers sur ce principe militaire, que ces terres de conquête étant le prix & la récompense du sang qu'ils avoient répandu dans les combats, il n'étoit pas juste que des biens acquis par la lance & l'épée, passassent à la quenouille & au fuseau. *Ne de lanceâ transeat ad fufum.*

Quelque militaire que paroisse l'ancien gouvernement François, il est constant que les vertus paisibles de la société n'en étoient pas exclues. L'hospitalité sur-tout étoit également recommandable parmi les François & chez les Germains. Les capitulaires de Charlemagne prescrivent indifféremment aux pauvres comme aux riches d'ouvrir leurs portes aux étrangers. *Præcipimus in omni regno nostro, neque dives neque pauper peregrinis hospitia denegare audeant.*

Enfin, la coutume de marquer les actes publics par nuit plutôt que par jour, tant chez les François que parmi les Germains, est une nouvelle preuve de leur commune origine.

Le titre 49. de la loi Salique porte expressément que si quelqu'un qui vit selon la loi Salique, a perdu son esclave, son cheval, ou son bœuf, & qu'il les reconnoisse dans la maison d'un autre, si les deux parties demeurent

en deçà de la Loire, Ardennes & de la forest charbonnière, qu'ils ayent quarante nuits de delay pour comparoître en jugement, & que si celuy qui est faisi de la chose volée demeure au de-là de la Loire, qu'il ait quatre-vingt nuits. *Quod si trans Ligerim in noctibus octingentis, lex ista custodiatur.*

Telles estoient à peu-près les coustumes des Germains & des François, que l'on trouvera peut-estre sauvages & féroces, mais dont la plupart ne laissoient pas d'enfermer les semences de grandes vertus. Ce fut en effet avec des mœurs si simples & si grossières que nos premiers François conquirent la meilleure partie de l'Europe que leurs successeurs plus polis perdirent depuis par leur luxe & par leur oysiveté. L'empereur Justinien écrivant à Théodebert roy d'Austrasie & petit-fils de Clovis, & luy demandant dans sa lettre avec le faste & la vanité si ordinaire aux Grecs, quelle contrée du monde il habitoit, comme s'il eût ignoré sa puissance & l'estenduë de sa monarchie; ce prince courageux luy répondit avec une fierté digne de sa haute valeur, que ses estats s'estendoient depuis l'Océan jusqu'au Danube & à la Pannonie, pour luy faire comprendre qu'ils n'estoient pas si éloignez qu'ils ne pussent se voir quelque jour les armes à la main. *Per Danubium & limitem Pannoniæ usque in Oceani littoribus, custodiende Deo, dominatio nostra porrigitur.* *Duch. tom. 2.*

En effet, nos premiers rois ne bornèrent pas leurs conquêtes à celle des Gaules. On sçait que Clovis, après avoir défait les Allemands à Tolbiak, autrement dit Zulpick, passa le Rhin, & estendit sa domination jusqu'aux Alpes Rhétiques habitées par les Grisons. La Saxe, la Turinge & la Bavière reçurent les loix de Thiéry I. & Théodebert son fils porta ses armes depuis le Danube jusques au Pô en Italie. Ces grandes provinces d'Allemagne s'appelloient la *France orientale*, soit pour les distinguer des Gaules, qu'on nomma depuis *France occidentale*, ou parce que la Germanie estoit le pays ori-

ginaire des Francs. Les tables Peutingeriennes qu'on croit faites dès le temps d'Ammien Marcellin, & selon d'autres sous l'empire de Théodose le jeune, donnent le nom de *France* à cette partie de l'Allemagne qui borne le Rhin; & que les Bructères, les Chamaves, les Ampsivariens & les Cattes occupoient, au rapport de Sulpice Alexandre. Tous ces peuples, selon cet historien, s'appelloient *Francs*; & il est très vray-semblable, dit le Pere Pétau, que c'estoit parmi eux comme un nom de ligue & de société, & comme une déclaration publique qu'ils vouloient maintenir leur liberté, & vivre exempts de la domination des Romains. La situation du pays qu'ils occupoient les fait Allemands, & la conformité de leurs mœurs avec celle des Germains, m'a fait croire qu'ils n'avoient qu'une même origine.

Pétau p. 1.
l. 6.

Je pourrois encore ajouter plusieurs exemples de cette conformité. Si ce discours n'estoit pas déjà trop long, outre que les articles que je supprime sont de peu de conséquence, & n'empeschent point que mes preuves ne subsistent dans toute leur force, je me réduis à dire seulement un mot de la sépulture de nos ancêtres. On voit par les armes & le cheval qu'on a trouvez dans le tombeau de Chilperic I. que les François, à l'exemple des Germains, ne quittoient pas même leurs armes après leur mort, & qu'on les mettoit avec leurs chevaux dans leurs sépulchres. L'auteur de la vie du bienheureux Evermar, parlant de sa sépulture, rapporte qu'on mit une partie de son bouclier sous luy, & qu'on le recouvrit de l'autre moitié. *Post exequias accuratiori sepulturâ cohonestantes dimidio clypeo, corpori ejus superposito & alterâ clypei parte suppositâ.*

Chiff.

Les Germains, au rapport de Tacite, revestissent leurs tombeaux de gazons, & nos anciens François y formoient une espece de toit avec des planches, que les plus riches couvroient de tapis. *Et sicut in Franciâ mos est*, dit Eginard, *superposito.*

superposito ligneo culmine linteis ac sericis palliis ornandi gratiâ contextimus.

Le chapitre 19. des loix Saliques n'est rempli que des différentes amendes qui y sont décernées contre ceux qui enlevoient ces planches & ces tapis. L'article second leur interdit l'eau & le feu, & deffend d'avoir aucun commerce avec eux, jusqu'à ce qu'e, suivant la coustume de la nation, ils ayent satisfait à la famille du deffunt. *Ut inter homines non habitet autor sceleris antequam parentibus satisfaciât.*

Je finiray ce parallele par la conformité qui se trouve encore entre quelques mots qui nous restent de la langue Francotheotisque & des termes Allemands.

J'ay déjà dit qu'on donnoit autrefois parmi nos premiers François le nom de *vergelta* à cette amende qui se payoit pour un homicide. *Gelt* signifie encore en Allemand argent, & *verren*, se deffendre.

Fredum estoit cette partie du mesme argent qu'on payoit au fisc du prince, du mot Allemand *frid*, qui veut dire paix, & comme le prix de la reconciliation.

Rien n'est plus commun dans nos anciennes loix que le terme de *gravio*, pour dire un comte ou un juge: les Allemands ont conservé la mesme signification au terme de *graven*, d'où sont venuës les dignitez si connuës de Lantgrave, de Burgrave & de Margrave.

Rachainbourgs estoient les assesseurs de ces mesmes juges, & *ratchen* veut encore dire en Allemand concilier.

Un deserteur dans nos loix Saliques s'appelle *hereschlit*; apparemment du mot Allemand *here*, qui veut dire camp ou armée.

Feïda estoit cette inimitié déclarée par voyes de fait entre des familles, & *feïd* signifie en Allemand guerre.

Terre en *franc alleu*, ou *alleu de franc*, terme assez connu par nos loix Saliques, semble venir de *deïnanlos*, qui en Allemand signifie la mesme chose, c'est-à-dire, terre héréditaire.

Druchte dans nos loix Saliques veut dire une fille accordée & promise à un mari : les Allemands disent encore *druchtines gaus*, ce qui vient apparemment du terme Allemand *drovv*, qui veut dire foy ou fidélité.

Tanganare, interpellé devant le juge, est composé des mots Allemands *ting*, qui veut dire plaids, & d'*exguen*, accusez.

J'aurois pû pousser plus loin ce glossaire & la conformité qui se rencontre entre le langage, les coutumes & les mœurs des Germains & des François, chaque article m'eût fourni sans peine le sujet d'une dissertation particulière, & les faits & les exemples ne m'eussent pas manqué. Mais je sens combien je suis pressé de finir un discours qui ne pourroit avoir de mérite que celui de la brièveté ; trop heureux, si au travers de ce grand nombre de preuves que j'ay recueillies en différents endroits, je puis seulement me flater d'avoir laissé entrevoir la vérité de mon projet.



D I S S E R T A T I O N

S U R

L'ORIGINE DES LOIX SALIQUES;

Et si c'est précisément en vertu de l'article LXII. paragraphe 6. que les filles de nos rois sont exclues de la succession à la couronne.

Par M. l'Abbé DE VERTOT.

IL n'est pas aisé de décider quel est l'auteur de ces loix, & bien moins de fixer l'époque & l'endroit de leur établissement. Nos anciennes chroniques, si abrégées & si peu exactes, ne sont propres au plus qu'à faire naître des doutes ; d'ailleurs l'éloignement des temps est cause que les commencements de nostre monarchie se montrent peu, à peine nous reste-t il des fables ; & ce que des historiens modernes avancent touchant l'origine de ces loix, ne roule souvent que sur de foibles conjectures, & qui n'acquièrent d'autorité qu'à proportion de l'envie & de l'intérêt qu'on a de les croire.

Ainsi également en garde contre le témoignage obscur & incertain des anciens, & contre les préjugés des modernes, nous nous contenterons de rapporter simplement le sentiment des uns & des autres, & nous ne prendrons de parti que quand nous y serons déterminés par la force de la vérité, qui seule est en droit de fixer nos jugements.

Quelques historiens prétendent que la loy Salique tire cette dénomination *Salique* d'un certain seigneur appelé *Salagast*, qui fut, dit-on, un de ceux qui travaillèrent à la compilation de cette loy. *Ab hoc Salagasto*, dit Othon de Frisengue, *quidam legem quæ ex nomine ejus Salica*

De terra vero Salica nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hereditas perveniat.

Othon de Fris-
sing. l. 4.
c. 2.

NNnnij

usque hodie vocatam, inventam dicunt; en quoy il est suivi par l'abbé d'Ursperg.

L. 4.

L. 6. c. 17.

Aventin, dans son histoire de Baviere, rapporte l'étymologie de ce terme Salique au mot Latin *Sala*, comme si les premières loix des Francs avoient esté dressées dans les salles de quelque palais. Isaac Pontanus dans ses origines Françoises, & Vendelin dans son traité du pays où les loix Saliques furent établies, suivent ce sentiment; & pour l'appuyer, ils citent l'ancienne édition de Herold, où l'on trouve presque à chaque article ces mots *malberg leudart*, ou *malberg trochuido*, pour désigner que ces réglemens avoient esté faits dans différentes assemblées, qui se tenoient sur le haut des montagnes & dans ces chasteaux.

Il se trouve d'autres auteurs qui tiennent que la loy Salique a pris ce nom d'une bourgade appelée *Salechim*, qu'ils placent comme il leur plaist sur les rives de Lyssel ou du Sal. Enfin, pour trouver cette origine, on a eû recours jusqu'à des fontaines & à des puits de sel, & après cela ces hommes si sçavants dans nos antiquitez ne nous ont pas épargné des allégories, dont ils font d'heureuses applications à la prudence des premiers François.

Mais sans m'arrêter davantage à ces différentes allusions, qui ne roulent que sur un jeu de mots; il paroist, ce me semble, plus naturel de rapporter l'épithete de *Salique* à cette partie des Francs qu'on appelloit *Saliens*; & qui apparemment devoient ce nom à la vitesse de leurs marches, *Salius pede*: enforte que la loy Salique ne sera autre chose que la loy des Saliens, & cette explication me paroist la plus simple & la plus naturelle. *Hac nobilissimi Francorum, qui Salici dicuntur, adhuc utuntur lege*, dit l'évesque de Frisinguen.

Mais quand je parle des loix des Saliens, il ne faut pas que ce nom si respectable de loix nous impose, ni comparer celles cy avec les loix de Solon ou de Lycurgue. Ce ne sont que de simples coutumes de peuples barbares, qui ne vivoient encore que de la chasse & de la pèche, ou du

butin qu'ils faisoient sur leurs ennemis. La principale matière de ces loix sont les crimes, comme le vol; le meurtre, les insultes, & tout ce que des peuples barbares & féroces sont capables de commettre de violent: on n'y trouve mesme aucun vestige de religion, ni payenne ni Chrestienne. On n'y fait mention ni de dieux, ni de prestres, ni de sacrifices. Tout cela marque l'extresme barbarie de cette nation. Mais il n'est pas si aisé de déterminer le temps & le lieu où ces loix furent compilées.

Nous avons deux exemplaires de cette loy assez conformes, quant au sens, mais différents dans les termes. Le plus ancien est tiré d'un manuscrit de l'abbaye de Fulde imprimé en 1557. par les soins de Jean Basile Hérold; qui prétend que les caractères de ce manuscrit paroissent avoir sept cents ans d'antiquité. On trouve dans la plupart des articles des mots barbares, qui signifient les lieux où chaque décision a esté prononcée. L'autre édition est faite sur la réformation de Charlemagne, & il y a à la fin de cet exemplaire quelques additions que les rois Childebert & Clotaire y avoient apparemment ajoutez. Mais l'un & l'autre exemplaire paroissent n'estre qu'un abrégé d'un recueil plus ancien; & ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est qu'en différents endroits on trouve les loix Saliques citées, & l'article soixantième qui traite des Rachinbourgs, ou des juges, les oblige, après en avoir esté interpellé par une des parties, de consulter & de dire publiquement ce que porte le texte des loix Saliques: Il y avoit donc un code de ces loix plus ancien avant les compilations des dernieres. Mais quels sont les véritables auteurs des unes & des autres; c'est ce qu'il faut presque deviner.

Si on en croit l'écrivain des gestes des rois de France, historien qui vivoit vers l'an 720. Pharamond a esté le premier législateur, & le *Numa* des Francs. Ce prince, selon cet auteur, ne se vit pas plustost sur le trosne, qu'il travailla, par de sages loix à adoucir l'humeur féroce de

se sujets. La commission en fut confiée à quatre seigneurs de la Nation appelez Wifogaste, Salegaste, Bifogaste & Widovalle; & ils travaillèrent à cette compilation dans les villages de Saleheim, Bodeheim & Widoheim. L'édition de Freherus marque simplement que ces villages estoient dans la Germanie, *in villabus Germania*; & le manuscrit de Cambray détermine l'endroit de la Germanie, en disant que ces villages estoient au delà du Rhin, *In villabus quæ ultra Rhenum sunt*.

*Partem Sali-
rum excepi. Ju-
li. 2. ad
Atheniensem. Li-
ban. in orat.
fun. Juliani.*

L. 15.

Comme il y avoit des François des deux costez de ce fleuve, ces deux opinions ont leurs partisans. Les uns prétendent que les premiers François qui firent la conquête des Gaules, passèrent le Rhin pour entrer dans ces grandes provinces. D'autres soutiennent que ces Francs estoient une partie des Saliens, qui depuis l'empire de Julien l'Apostat, s'estant establi dans la Toxandrie & sur les confins du Brabant & du pays de Tongre, qu'Ammien Marcellin appelle *secunda Germania*, & qui renfermoit, dit-il, les villes puissantes de Cologne & de Tongres. *Ab occidentale exorients cardine, Agrippina & Tingris munita, civitatibus amplis & copiosis*. Cette position différente est si difficile à démêler, & si j'ose dire, si peu utile, qu'il suffit, si on en veut croire l'auteur que nous avons cité, de reconnoître Pharamond pour l'auteur de ces loix, soit qu'il ait commencé à regner au delà ou en deça du Rhin.

Ce qu'on peut dire de plus certain sur l'origine & le caractère de ces loix, c'est qu'elles paroissent copiées la plupart sur ce que Tacite nous rapporte des mœurs des Germains, comme nous avons tâché de le prouver dans le discours précédent. Si Tacite nous dit que les femmes des Germains n'apportoient point de dot à leurs maris; nous trouvons cet usage devenu une loy pour les Francs, & le titre LXII. des loix Saliques les exclu de toute succession à la terre Salique. Nous voyons que c'estoient les maris qui dotoient leurs femmes, & ce présent de noces s'appelloit dans leur langue *morghangeba*. Les Ger-

main, selon l'historien Romain, persuadez que les ténébres avoient précédé la création de la lumière, compioient par nuits plustost que par jours, & nous trouvons le mesme usage prescrit par le titre 47. de la loy Salique.

La peine & le supplice, dit Tacite, différent, selon la diversité du crime; les moindres fautes se rachètent par une amende, une partie appartenoit au souverain, & le reste à l'offensé: l'homicide mesme s'expie par une pareille amende, que les plus proches parents du mort reçoivent comme une compensation à leur douleur. Qu'on lise les articles 32. 44. 45. 46. 47. & sur-tout le 55. qui porte pour titre *de compositione homicidii*, on verra que le meurtre, les blessures, & jusqu'aux injures, tout s'expie par différentes amendes, dont une partie, comme chez les Germains, devoit aller au fisc, & le reste estoit adjugé aux parties intéressées, ou à leurs héritiers.

Il faudroit faire une nouvelle dissertation, si j'entreprendois de pousser plus loin cette conformité qui se trouve entre les mœurs des Germains & les loix des premiers François. Ce que j'en viens de rapporter suffit pour faire voir que les loix ont esté faites sur les coustumes, & que ceux qui les observoient, les avoient empruntez les uns des autres, qui tous avoient une mesme patrie. Mais de sçavoir si Pharamond en est l'auteur, comme l'assurent l'historien des gestes des François, & mesme l'ancienne préface que l'on trouve à la teste de l'édition de Herold, c'est ce que je n'entreprendray point de décider; & ce qui en pourroit faire douter, c'est qu'on y voit en différents endroits qu'il y est parlé des Romains, sujets des Francs; & soit qu'on entende par ce terme de Romain un véritable citoyen de Rome, ou seulement les Gaulois qui suivoient les loix Romaines, ces passages ne peuvent jamais convenir à Pharamond, dont on ignore les conquêtes, & mesme s'il a seulement passé le Rhin. M. de Valois, si sçavant dans nostre histoire, si excellent critique, & qu'on ne peut nommer sans éloge, trouve très-suspecte cette con-

formité des noms de ces législateurs avec ceux des lieux qu'ils habitoient, comme si dans ces siècles reculez on eût déjà emprunté son nom de sa terre & de sa seigneurie. On ne doit pas faire plus de cas de l'autorité de l'historien des gestes des rois de France, ouvrage farci de fables, & dans lequel l'auteur fait venir les premiers François de la fameuse Troye, qui les fait arriver sur les bords du Tanaïs, passer de-là dans la Pannonie, & ensuite dans l'Allemagne, & qui parle de tout cela avec autant de confiance que s'il avoit escorté les Troyens depuis le Scamandre jusqu'aux bords du Danube & du Rhin. De plus, il ne paroît point que ni les Germains, ni ces premiers Francs eussent l'usage des lettres. Mais supposé que ces peuples qui demeuroient au de-là du Rhin, eussent déjà cet usage, il faut que ces loix écrites dans leur langue, ayent esté traduites dans le Latin barbare qui est parvenu jusqu'à nous : il faut, dis-je, que ce Latin ne soit qu'une traduction de l'ancien Tudesque ou Thiois, & cependant personne, à ce que je crois, n'a jamais fait mention de cette traduction.

Ces raisons, & beaucoup d'autres que je supprime, pour passer à des questions plus importantes, ont fait croire à plusieurs historiens, que Clovis estoit l'auteur de ces loix ; que ce prince, encore payen, en avoit fait faire la compilation pour servir de règle dans son nouveau gouvernement, & par rapport aux Romains ou aux Gaulois qu'il avoit soumis à sa domination ; & ils se fondent sur un endroit du décret de Childebert, dans lequel on lit ces mots : *Cuplicium legis Salicæ, libri tres, quam Clodovæus rex Francorum statuit, & postea una cum Francis pertractavit, ut ad titulos aliquid amplius adderet.*

Ces derniers mots ont fait croire à d'autres auteurs que ce prince, depuis sa conversion à la religion Chrestienne, n'avoit fait qu'adoucir & mesme changer ce qu'il y avoit de trop dur, ou mesme d'obscur dans ces loix : *Quidquid in pacto habebatur minus idoneum, per illum fuit lucidius emendatum & sanctius decretum.* C'est ainsi que s'explique l'auteur

l'auteur de l'ancienne préface qu'on trouve à la teste de l'édition de Hérold.

Le roy Childebert fit un édit daté de Cologne & de l'an 595. par lequel il abolit l'article de la loy Salique, qui porte pour titre *Chrevechruda. Chrevechruda lex quam paganorum tempore observabant, deinceps nunquam valeat, quia per ipsam multorum cecidit potestas.* Que la cession des biens pour un meurtre, que les François encore payens observoient, n'ait plus de lieu, parce qu'elle a ruiné plusieurs familles. Cependant malgré ces deffenses, nous voyons dans Grégoire de Tours, que les François attachent opiniâtrément à leurs coustumes, observoient encore celle-cy de son temps, & on trouve dans le neuvième livre de son histoire, ch. 19. qu'un François appelé Sichaire, disoit à un autre appelé Cramifinde : Vous m'avez beaucoup d'obligation de ce que j'ay tué vos parents ; ces meurtres qui m'ont ruiné, on fait entrer beaucoup de bien dans vostre maison.

Les empereurs Charlemagne & Loüis le Debonnaire son fils expliquèrent aussi cette loy, & y adjouterent differents réglemens, suivant la disposition des affaires. Ce qui fait voir que ces loix que nos ancestres avoient apportées d'au de-là du Rhin, ou que Clovis avoit establies dans ses premières conquestes, estoient encore en vigueur au commencement de la seconde race ; & ce qui prouve sans repliche combien ces mesmes loix estoient réverées en France, c'est que quand les ordonnances de ces deux empereurs, appelez en ce temps-là Capitulaires, avoient esté receûës de toute la nation, elles n'estoient plus considérées comme de simples ordonnances du prince, & émanées de sa seule autorité, mais elles avoient force de loy Salique. *Generaliter admonemus, dit Loüis le Débonnaire, ut capitula quæ præterito anno legi Salicæ, cum omnium consensu, addenda esse censuimus, jam non ulterius capitula, sed tanquam leges dicantur, imo pro legibus Salicis teneantur.*

Ainsi quoy-que Charlemagne & Louïs le Débonnaire ayent changé & adjouté différents réglemens dans les loix Saliques, comme avoient fait, avant le règne de ces princes, les rois Clovis, Childebart & Clotaire; je ne sçais si l'on doit attribuer à aucun de ces souverains le premier établissement de ces loix; d'autant plus que la matière qui en est le principal objet, les mœurs du temps qu'on y découvre par tout, les expressions barbares qui s'y rencontrent, portent naturellement l'idée d'une nation toute féroce, & qui n'estoit point encore civilisée.

Après tout, il est assez indifférent de sçavoir aujourd'huy bien précisément si ces loix, dont il est fait mention dans les plus anciens monuments de nostre histoire, ont eû pour auteur Pharamond, ou Clovis, princes qui ont vescu dans le même siècle. Il se présente une question plus importante à traiter. C'est au sujet de l'article 62. de cette loy, dans lequel on lit ces mots au paragraphe 6. *Pour ce qui est de la terre Salique, que la femme n'ait aucune part dans l'héritage, mais que tout aille aux masles.* C'est de ce fameux article dont on a fait l'application au sujet de la succession à la couronne, & l'on prétend qu'elle renferme une exclusion entière pour les filles de nos rois. C'est ce qui mérite bien d'estre approfondi.

Cet article est tiré du chapitre 62. qui porte pour titre *de Alode, de l'Alen*, & il ne fera pas inutile de rapporter tous les paragraphes, afin de nous mettre au fait du véritable esprit de la loy.

I. Si quelqu'un meurt sans enfans, & que son pere & sa mere luy survivent, qu'ils succèdent à l'hérédité.

II. Si le pere ou la mere sont morts, & que le deffunt ait laissé des freres & des sœurs, qu'ils obtiennent l'hérédité.

III. Si le mort n'a laissé ni pere ni mere, ni frere ni sœur, que les sœurs du pere luy succèdent.

IV. Que s'il n'y a point de sœurs du pere, que

l'hérédité aille aux sœurs de la mere.

V. Si aucuns de ceux-cy ne se trouvent en vie pour recueillir la succession, que les plus proches parents du costé paternel succèdent à l'hérédité.

VI. Mais que de la terre Salique nulle portion ne vienne à la femme, & que toute l'hérédité de la terre passe au sexe viril.

Voilà bien clairement deux sortes de réglemens, par rapport à deux différentes natures de terre. Les femmes sont appellées comme les masses à la succession des terres Allodiales, en mesme temps qu'elles sont excluses de tout partage dans les terres Saliques.

Cette distinction & cette différence est fondée sur le caractère & la qualité des premiers sujets de nos rois. Ces princes en soumirent quelques-uns à leur domination par la force des armes, & d'autres se joignirent depuis volontairement au corps de la monarchie. Dans les pays de conquête, nos ancestres s'emparèrent de la meilleure partie des terres qu'ils partagèrent entre eux comme le fruit de leurs conquêtes. Les Goths & les autres barbares en usèrent ainsi dans tous les pays dont ils s'emparèrent les armes à la main; le sort mesme decidoit de ces partages; d'où vient que ces sortes de portions s'appelloient *sortes Gothicae*. Ces terres ne pouvoient estre possédées que par les conquérants, & mesme par les masses. Mais dans la portion qu'on avoit accordée aux naturels du pays, ou dans les provinces qui s'esloient jointes volontairement à la monarchie, les habitants laissoient leurs héritages à leurs enfans, sans distinction de sexe; c'est ce qu'on appelloit *aleuds*, terres qu'ils possédoient en propriété héréditaire, sans charges & indépendantes de toute mouvance particulière: ce qui a duré pendant nos deux premières races, & jusqu'à l'establissement des fiefs, qui donna lieu depuis à cette maxime générale: *Nulle terre sans seigneur*. Maxime qui sappe le fondement de tous les *aleuds*, s'ils ne

sont soutenus par des titres particuliers.

Nous voyons donc par cet article de la loy Salique, qu'il y avoit dans la Gaule Françoisë & dans les commencements de nostre monarchie, des terres allodiales auxquelles les femmes succédoient comme les masles, & des terres Saliques qui estoient comme des especes de bénéfices & de commanderies affectez aux seuls masles, & dont les filles estoient exclues comme incapables de porter les armes. Nous trouvons quelque chose de semblable dans l'histoire Romaine, & nous apprenons de Lamprius, que l'empereur Alexandre Sévère avoit donné à ses soldats les terres conquises sur les ennemis de l'empire : *Ita ut eorum essent*, dit cet historien, *si hæredes eorum militarent.*

Tel est le motif & l'esprit de cet endroit de la loy Salique, qui semble ne regarder que la succession & le partage de ces terres Saliques entre les enfants des particuliers.

On a estendu depuis la loy jusqu'à l'ordre qui doit estre tenu dans la succession à la couronne. Il y a des auteurs qui trouvent cette application un peu forcée. Du Haillan, qui nous a donné un corps entier de l'histoire de France, semble insinuer que cet article, concernant la terre Salique, a esté interposé dans le chapitre des Aleuds par Philippe le Long comte de Poitou, ou du moins, qu'il fut le premier qui se servit de ce texte pour exclure sa niepce, fille de Loüis le Hutin, de la succession à la couronne. Voyons de quelle manière il rapporte luy-mesme un fait de cette importance, afin que je ne sois pas soupçonné de luy en imposer.

- » Les plus sévères censeurs de nostre histoire, dit cet écri-
 » vain audacieux, pensent que cet article de la loy Salique
 » ne fut point fait par le roy Pharamond, mais inventé par
 » Philippe le Long roy de France, pour frustrer, suivant
 » l'ancienne coutume cy-dessus déclarée, la fille de Loüis le
 » Hutin sa niepce de la succession du royaume, laquelle à la

uscitation de son oncle maternel comte de Bourgogne « y vouloit prétendre ; & le Long pour rendre cette préten- « tion plus authentique, & cette loy mesme reçeûe des Fran- « çois plus croyable, (comme il faut toujours couvrir d'une « loy d'antiquité, & d'un nom d'autorité, ce qui n'a point « esté fait, ou qui ne se doit point faire) fit croire au peuple « François, ignorant des lettres, des histoires & des titres de « l'antiquité des Francs, que la loy qui privoit les filles de « la couronne de ce royaume avoit esté faite par Pharamond. « Tel est le sentiment de cet historien.

Que cette loy ait esté établie par Pharamond ou par Clovis, princes qui vivoient l'un & l'autre dans le v. siècle, comme nous l'avons dit, cela est assez indifférent ; mais il est tres-certain que nous n'avons rien de plus ancien, ni de mieux établi que l'existence & la pratique de ce recueil des loix Saliques, & sur tout qu'il ne se trouvera aucun manuscrit, ni aucun exemplaire sans l'article soixante-deuxième, qui exclut les filles de toute succession à la terre Salique, preuve que ce n'est pas une interpolation. Le moine Marculphe qui vivoit en l'an 660. cite expressément cette loy dans ses Formules, & il y fait dire à un père, adressant la parole à sa fille : Ma chere fille, il s'est établi parmi nos ancestres une loy dure & inhumaine, qui ne permet point aux sœurs de partager la succession de leurs pères & mères avec leurs frères.

A l'égard de ceux qui estendent cette loy à nos rois, & qui en font l'application à la succession, à la couronne, ils soutiennent que nos premiers François, ayant exclus de ces terres Saliques les filles, la mesme loy doit comprendre le chef comme les membres de l'estat, & la maison royale comme les familles des particuliers.

Mais pour déclarer icy mon sentiment particulier, je serois assez disposé à croire que cet usage de n'admettre point les filles à la succession de la couronne, estoit plus ancien que l'institution mesme de la loy pour les terres Saliques, & mesme que cette coustume estoit commune à toutes

les nations barbares qui inondèrent l'empire Romain , & qui s'y établirent vers la fin de l'empire d'Honorius. Goths, Gépides, Alains, Vandales, Hérules, Huns, Sclaves ; on n'en trouvera parmi ces nations barbares aucune qui ait esté gouvernée par des reines : tous avoient des rois , & souvent ces rois n'estoient que les chefs & les capitaines qui commandoient leurs armées.

Théodoric roy des Ostrogoths , & qui s'établît en Italie du temps de Clovis I. son beau-frère , n'eût qu'une fille ; & cette princesse , après la mort du roy son père , vit son fils Athanaric placé sur le trosne des Gots , & quoyque mineur , on luy déséra la couronne par préférence à la reine sa mère fille du roy defunt : & le mesme Athanaric estant mort du vivant de cette princesse , Théodat , à son préjudice , fut reconnu pour roy , & sans qu'il fust fait seulement mention de la fille du grand Théodoric.

Tant que nos Francs restèrent dans la Germanie , cet usage qui interdisoit aux filles des rois toute part dans leur succession , n'estoit apparemment qu'une coustume. Mais depuis qu'ils se furent établis dans les Gaules , cette coustume , comme toutes les autres , prit force de loy ; & si les filles des particuliers estoient exclües des terres Saliques , & de ces espèces de fiefs militaires , si on peut parler ainsi par anticipation , parce qu'elles n'estoient point capables de porter les armes : *Quia pugnam facere non possunt* , dit M. Pithou , en parlant des fiefs *masculins* : à plus forte raison les filles des rois estoient exclües d'une dignité qui exigeoit un capitaine & un général. Et comme toutes ces filles des Francs ne pouvoient ni commander des armées , ni avoir aucune part aux travaux guerriers , il y avoit de la justice à n'admettre ni les unes ni les autres de quelque rang qu'elles fussent , au partage de cette espèce de terres affectées aux hommes seuls , comme de prix de leur sang & la récompense de leurs services.

Enfin , soit loy Salique , ou mesme coustume plus ancienne que la loy , on ne trouvera point un seul exemple ,

dans la première & la seconde race de nos rois, où les filles ayent prétendu monter sur le trône, quand le roy leur père est mort sans postérité masculine.

Je dis plus, & je soutiens qu'aucunes de ces princesses n'a jamais eût en partage aucunes des terres de la couronne dans l'espace de temps que je viens de désigner; ce qui sert de nouvelle preuve que dans la première & la seconde race, on a toujours observé à leur égard la loy Salique, telle qu'elle se trouve pour de simples particuliers dans le 62. titre des Aleuds.

Ce n'est que depuis environ deux cens ans qu'on leur a donné des appanages en fond: abus qui a même peu d'exemples. Mais à l'égard de la succession à la couronne, qu'on dépouille toute nostre histoire, qu'on parcoure les vies des rois Childebert, Charibert, Gontran, qui tous ne laissèrent que des filles, on ne trouvera point qu'aucune de ces princesses ait fait éclater la moindre prétention à la Couronne. Clotaire I. le dernier des fils de Clovis, réunit toute la monarchie sous sa domination en 558. sans égard pour les princesses Chrothberge & Chrotesinde ses nieces, & filles de Childebert son frère.

Chérébert fils du même Clotaire, étant mort en 570. ne laissa que trois filles; les deux cadettes prirent le voile: Berthe l'aînée fut mariée à Etelbert roy de Kent, & l'on ne voit point dans l'histoire de France, ni dans celle d'Angleterre, que ni cette princesse ni le roy son mari ayent jamais réclamé la couronne de France.

Gontran roy de Bourgogne ayant perdu ses enfants mâles, & ne luy restant qu'une seule fille appelée Clotilde, il institua pour son principal héritier Childebert son neveu, fils de Sigébert roy d'Austrasie son frère; il donna en même temps une tres-petite partie de ses estats à Clotaire II. fils de Chilperic I. son frère, mais il ne laissa pas un pouce de terre à sa fille. Passons à la seconde race.

Tout le monde sçait que de plusieurs enfants mâles il n'estoit resté à Charlemagne qu'un seul fils appelé Loüis

le Debonnaire, & sept filles. Quoyque ce bon prince aimast ces princesses avec tant de tendresse, que des médians n'ont pas fait scrupule d'insinuer qu'il ne les aimoit pas innocemment ; cependant après sa mort , il ne leur laissa aucune part dans ce nombre infini d'estats qui composoient un si vaste empire. Il est donc constant que dans la premiere & la seconde race de nos rois , aucune princesse , je ne dis pas succeda à la couronne, mais ne fit pas mesme paroître la moindre prétention. Est-il possible que sur une matiere aussi importante que celle d'une couronne , on trouve dans tous les siècles un usage uniforme , constant & suivi , sans que ce mesme usage ne soit fondé sur une loy solemnelle ? Mais quand il n'y auroit pas eû de loy écrite, quand ce ne seroit qu'une coustume, ne sçait-on pas que ce sont les coustumes qui ont fait les premieres loix ? Que si par la loy Salique les filles ne succèdent point aux terres Saliques, pourquoy les filles de roy succéderont-elles au domaine royal , le chef-lieu & la portion la plus considérable de ces mesmes terres saliques ? Pourquoy distinguer la nature de ces terres ? La loy n'est-elle pas également faite pour les unes comme pour les autres , & peut-il y avoir un meilleur interprete de l'esprit de la loy, que la pratique constante de la loy mesme ?

Nous n'avons veû aucune de nos princesses dans les deux premières races réclamer la couronne au deffaut de la postérité masculine dans la maison régnante. Voyons de quelle manière on a usé dans la troisième race.

Il y avoit eû depuis Hugue Capet, tige de cette troisième race , treize rois qui avoient régné en France en ligne directe , & de pere en fils , lors qu'après la mort du petit roy Jean , fils de Loüis le Hutin , la couronne passa dans la ligne collatérale, & sur la teste de Philippe le Long comte de Poitou, frere de Hutin. Cet ordre dans la succession royale fut troublé pour la première fois par les prétentions que fit éclater la princesse Clémence fille de Loüis le Hutin , qui réclamoit la couronne : mais Pa-

pire

pire Maillon nous apprend que les pairs & les barons de France se rendirent à Paris. Mézeray prétend qu'on y assembla les Estats, & qu'il y fut décidé que la loy Salique & la coustume inviolablement gardée parmi les François excluoiert les filles de la couronne.

Philippe le Long ne laissa pareillement que trois filles; & la couronne après sa mort passa sans contredit à Charles comte de la Marche son frere, connu dans nostre histoire sous le nom de Charles le Bel: ce prince non plus que les deux rois ses freres, n'eût qu'une seule fille. La couronne dans cette vacance regardoit Philippe de Valois fils de Charles comte de Valois, frere de Philippe le Bel, pere des trois derniers rois. Philippe, outre ses trois fils, avoit eû encore une fille appelée Isabelle, mariée à Edoüard II. roy d'Angleterre, d'où estoit sorti Edoüard III. Ce jeune prince réclama aussitôt la couronne du chef de sa mere. L'Anglois n'attaquoit pas directement la loy Salique, ou cette coustume ancienne de n'admettre sur le trosne que des masses de la maison régnante; mais il supposoit questant masse, l'exclusion de la reine sa mere, ni mesme le texte de la loy, ne luy pouvoit porter de préjudice; & qu'estant neveu du dernier roy, dont Philippe de Valois n'estoit que cousin germain, il avoit, outre la conformité du sexe, l'avantage d'un degré.

Une aussi grande affaire, & qui attiroit l'attention de toute l'Europe, fut portée au tribunal des pairs de France & des barons, les juges-nez, les gardiens & les protecteurs de la loy Salique. Froissart auteur contemporain, nous a rapporté tout le détail de ce procès dans le chapitre 22. de son premier livre; & afin de n'estre pas soupçonné de déterminer le sens de l'auteur de l'un ou l'autre costé, j'ay crû qu'il ne seroit pas inutile de copier ici ce chapitre entier, sur lequel on se pourra former une juste idée, & de la nature de cette affaire, & de la maniere dont elle fut décidée. Voilà comment s'en exprime cet auteur.

» Le roy Charles de France, fils au beau roy Philippe;
» fut trois fois marié, & si mourut sans hoirs males. La
» première de ses femmes fut l'une des plus belles dames
» du monde, & fut fille au comte d'Artois. Celle garda
» très mal son mariage, & le forsit. Porquoy elle demoura
» long-temps en prison au chasteau Gaillard, & y fut à grand
» mechef ainçois que son mary fut roy. Quand le royaume
» de France luy fut échû, & il fut couronné, les douze
» pairs de France & aussi les barons ne vouloient point
» que le royaume de France demeurast sans hoir male: si
» advisèrent par leur sens, comment le roy Charles fut re-
» marié. Si le fut à la fille de l'empereur Henry de Lu-
» xembourg, sœur au gentil roy de Behaigne. Porquoy le
» premier mariage fut défait de celle dame qui en prison
» estoit, par la déclaration du pape qui estoit lors. De cette
» seconde dame de Luxembourg, qui moult humble &
» preude femme, eut le roy un fils qui mourut moult jeu-
» ne, & la dame tantost après à Issoudun en Berry, & mou-
» rurent tous deux assez soupçonneusement, dequoy aucunes
» gens furent encoulpez en derriere couvertement. Après ce,
» le roy Charles fut remarié tiercement à la fille de son on-
» cle Monseigneur Loüis comte d'Evreux, sœur au roy de
» Navarre, qui adonc estoit & fut nommée la reine Jean-
» ne. Après advint qu'icelle dame fut enceinte, & ledit roy
» son mary acoucha malade au lit de la mort.

» Quand il apperceût que mourir luy convenoit, il avisa
» que s'il avenoit que ce fut un fils, qu'il vouloit que Mes-
» sire Philippe de Valois son cousin en fut tuteur & régent
» de tout son royaume, jusqu'à temps que son fils fut en
» âge d'estre roy: & s'il avenoit que ce fut une fille, que
» les douze pairs & les haults barons de France eussent
» conseil & advis entre eux d'en ordonner, & donnassent
» le royaume à celuy qui y avoit droit par droit. Tantost
» après le roy Charles mourut, & fut environ Pasque l'an
» de grace 1328. ne demura pas gramment après que la rei-
» ne Jeanne accoucha d'une belle fille, & adonc les douze

pairs de France & les barons s'assemblèrent à Paris au pluſtoſt qu'ils pûrent, & donnèrent le royaume d'un commun accord à Meſſire Philippe de Valois, & en oſtèrent la reine d'Angleterre & le roy ſon fils, laquelle eſtoit demeurée ſœur germaine du roy Charles dernier trépaſſé, par la raiſon de ce qu'ils dient, que le royaume de France eſt de ſi grande nobleſſe, qu'il ne doit mie par ſucceſſion aller à femelle.

On voit par cette relation ſimple, naïve & hors de tout ſoupçon, que ce furent les pairs & les barons de France qui obligèrent le roy à répudier ſa première femme, dans le deſir qu'ils avoient de voir naiſtre un héritier maſle & préſomptif de la couronne. Que le roy ſe ſentant proche de ſa fin, renvoya aux pairs & aux hauts barons le jugement des différens princes qui prétendoient à la couronne. On n'asſembla point les Eſtats; les ſeuls pairs & les hauts barons en décidèrent en faveur de Philippe de Valois.

Je laiſſe à ceux qui liront ces faits, d'en tirer telles inductions qu'ils aviſeront bien eſtre. Je remarque ſeulement que nos pairs & les barons eſtant les deſſenſeurs de la couronne & de ſon domaine, ils trouvèrent depuis très-mauvais que le roy ſaint Loüis, pieuſement enteſté des voyages d'outre-mer, eût voulu engager la Normandie à Henry III. roy d'Angleterre, pour en tirer des ſecours, ou du moins pour n'eſtre pas traversé dans cette expedition.

Matthieu Paris hiltorien Anglois, contemporain & le plus éclairé que nous ayons pour les affaires du treizième ſiècle, rapporte que les grands du royaume ſ'y oppoſèrent avec beaucoup de fermeté. Il ſe fit, dit cet auteur, un murmure horrible entre les grands qui ſe plaignoient que le roy entreprît une pareille affaire, ſans la participation & le conſentement de tout le baronage.

Et pour faire voir que les pairs ſont compris dans ce bernage ou baronage, la plus haute qualité qu'affectaſt alors la véritable nobleſſe, c'eſt que cet hiltorien fait dire au

Et factus eſt;
dit-il, grun-
nitur & mur-
mur horribilis
inter magnos
Francorum,
quod ſine con-
ſenſu univer-
ſalis bernagii
talia præſume-
ret rex Fran-
corum præ-
meditari.

O! utinam
duodecim pa-
res Franciæ &
baronagium
mihi consen-
tirent, certe
amici essemus
indissolubiles.

bon saint Loüis, écrivant à ce sujet au roy d'Angleterre :
O! plust à Dieu que les douze pairs de France & le baronage fussent de mon sentiment, nous deviendrions si bons amis, que nostre union seroit indissoluble.

Je n'ai rapporté ce trait d'histoire à la suite de celui de Froissart, que pour faire voir que non seulement les pairs & les hauts barons estoient les interpretes de la loy Salique & les juges nez de la couronne; mais encore qu'ils estoient en droit d'empescher qu'on n'en démembrast aucune province, de mesme que les Rachinbourgs, dans la première race, estoient préposez en qualité de gardiens & d'interpretes de la loy Salique, pour empescher qu'on n'adjudgeast une portion des terres Saliques à une fille. J'avouë, comme je l'ai déjà dit, que ce recueil de loix publiées par nos premiers souverains, semble n'avoir esté fait que pour régler l'ordre dans les successions particulieres des Francs & des Saliens; mais il faut aussi convenir qu'il se tire de ces mesmes loix une conséquence nécessaire pour le royaume mesme, qui estant par sa propre essence purement Salique, conquis par le chef des Saliens, & le plus noble & le plus excellent fief des terres Saliques, si on peut se servir de cette expression; la couronne d'un tel estat, soit par la loy Salique, ou par une coustume encore plus ancienne, ne peut jamais estre héréditaire qu'en faveur des seuls masles de la maison régnante, comme il s'est toujours pratiqué depuis près de treize cens ans.



D I S S E R T A T I O N
A U S U J E T
D E L A S A I N T E A M P O U L L E

Conservée à Rheims pour le Sacre de nos Rois.

Par M. l'Abbé DE VERTOT.

IL n'y a guere eû de marque plus sensible & plus éclatante de la protection visible de Dieu sur la monarchie Françoisé, que le miracle si célèbre de la sainte Ampoule. Le Ciel, le jour du baptême du grand Clovis, s'y déclara d'une manière particulière en faveur de ce prince & de ses successeurs, & par préférence à tous les souverains de la Chrestienté ; & l'on peut justement appliquer à chacun de nos rois, le jour de leur sacre, ces paroles du prophete roy, que Dieu les a oints d'une huile sainte par dessus leurs semblables. *Unxit te Deus, Deus tuus, oleo latitiæ præ confortibus tuis.* *Psal. XLV, 8.*

Le pape saint Grégoire le Grand a reconnu cette prééminence dès le commencement de la monarchie & vers la fin du sixième siècle, lorsqu'il dit, écrivant à Childeberrt, *L. 5. epist. 6.* que les rois de France surpassoient autant les autres souverains que la dignité royale estoit relevée par dessus la condition privée des particuliers.

Matthieu Paris, historien Anglois, qui vivoit vers le milieu du 13. siècle, & qui n'est pas soupçonné, comme on sçait assez, d'estre partisan de la France, ni de favoriser les interets de nos rois, convient cependant que la préférence leur appartient, qu'ils sont les premiers souverains du monde & les rois des rois de la terre, comme il s'exprime, tant à cause, dit cet auteur, de l'onction céleste.

*Matth. Paris
ad ann.
1254.*

qu'ils reçoivent le jour de leur sacre, qu'à cause de leur puissance & de la valeur redoutable de leurs armées.

*Idem ad ann.
d. 257.*

Le même auteur, parlant des pairs de France, reconnoît que l'archevêque de Rheims est le premier & le plus éminent en dignité, par le privilege qu'il a, dit-il, de sacrer nos rois avec une huile céleste & miraculeuse.

Hincmarç qui a esté revêtu de cette dignité, nous a décrit ce fameux miracle dans l'histoire qu'il a faite de la vie de saint Remi, & qu'il prétend avoir tirée en partie d'un ancien manuscrit qui n'a pas esté inconnu à Grégoire de Tours, & en partie de différentes histoires & de quelques épistres qui apparemment ont péri par l'injure des temps.

*Hist. Franc.
Chenii, l. 1.
p. 524.*

Ce prélat qui vivoit sous le regne de Charles le Chauve, & environ vers l'an 865. rapporte que saint Remi estant prest de baptiser Clovis, & que le clerc qui portoit la fiole du saint chresme, ne pouvant à cause de la foule du peuple, approcher des fonds baptismaux, saint Remi leva les yeux & les mains vers le ciel pour en implorer le secours; qu'une colombe plus blanche que la nége parut aussi-tost, portant à son bec la sainte Ampoule pleine d'une huile sainte, dont l'odeur agréable surprit & charma tous les assistants.

Aimoin moine de l'abbaye de Fleury sur Loire, qui vivoit dans le neuvième siècle, rapporte ce même événement dans le premier livre de son histoire, & ce dévot religieux décide nettement que ce fut le saint Esprit en propre personne, qui, sous la figure d'une colombe, apporta la sainte Ampoule.

*Hist. eccl.
Rhem. l. 1. c.
13.*

Flodoard ou Frodoard qui vivoit dans le dixième siècle, & qui fut chanoine de Rheims & curé de Culmici, parle de ce fameux miracle presque dans les mêmes termes que Hincmarc.

Guillaume le Breton moine de saint Denys, précepteur de Pierre Charlot évêque de Noyon, fils naturel du roy Philippe Auguste, & qui vivoit vers le milieu du treizième

siècle, décrit dans le livre 1. de sa Philippiade, l'histoire de ce miracle, auquel il adjoute plusieurs circonstances. Soit qu'il les ait tirées de la tradition, ou qu'il les ait inventées par une licence poétique, & pour orner son ouvrage, il prétend, contre le témoignage de Hincmarc, que ce ne fut point la foule du peuple qui empêcha le clerc qui portoit le saint chresme d'approcher des fonds baptismaux; mais que le démon, dit-il, cauteleux & fin, désespéré de la conversion de Clovis, cassa le vase du saint chresme; pour interrompre & reculer s'il pouvoit la cérémonie du baptême, & pour damner ce prince par le péché d'impatience, s'il ne pouvoit pas le perdre par l'idolâtrie, mais que le Ciel suppléa à cet effet de sa malice par un ange qui apporta la sainte Ampoule à saint Remi.

Je pourrois ajouter icy le témoignage d'un grand nombre d'historiens de différentes nations, à la vérité postérieurs à Hincmarc, mais qui tous parlent de la sainte Ampoule comme d'un gage du Ciel & d'un privilège & d'une grace spéciale accordée au premier roy Chrestien de nostre nation & au seul orthodoxe qui fust alors dans le monde.

On peut mesme dire qu'un événement si surprenant, & la plupart des circonstances miraculeuses qui l'accompagnent sont consacrées en quelque manière par l'église de Rheims, qui a formé de cette histoire des répons & des prières solennelles qui se chantent pendant qu'on sacré nos rois. *V. Godefroi*

Ces chants, ces prières, ces consécérations établies & pratiquées constamment depuis tant de siècles, doivent faire considérer l'histoire de la sainte Ampoule, indépendamment mesme du témoignage de Hincmarc; comme une de ces vérités de tradition qui passent sans s'altérer de génération en génération & de siècle en siècle, & qui se conservent dans les nations par leur propre usage, & mesme sans le secours des livres & des monuments historiques.

Il est à la vérité un peu surprenant, disent nos critiques, qu'un miracle aussi éclatant, qu'un fait de cette importance & aussi glorieux pour toute nostre nation, & qu'on dit s'estre passé à la veüe de plus de trois mille personnes, soit cependant demeuré enseveli dans un profond silence pendant près de quatre siècles, & que Hincmarc soit le premier qui ait, pour ainsi dire, ressuscité cette histoire trois cents soixante ans après le baptême de Clovis, sans qu'aucun auteur contemporain en ait laissé la moindre trace dans ses écrits, & sans qu'aucun de nos rois de la première race ait jamais jouï de ce rare privilège.

Si quelqu'un, continuent nos critiques, devoit faire mention de ce miracle, ce devoit estre saint Remi luy-mesme qui en avoit esté l'instrument & le ministre. Ce devoit estre Avitus évesque de Vienne qui avoit écrit à Clovis pour le féliciter sur son baptême. Ce devoit estre enfin ou Grégoire de Tours ou Nicétius évesque de Treves qui vivoient sous le regne des petits-enfants de Clovis, qui ont toujours parlé de ce baptême, sans faire aucune mention de la sainte Ampoule.

Nous avons, disent-ils, plusieurs épistres de saint Remi dans lesquelles ce prélat garde un profond silence au sujet de ce miracle.

*Epist. Avit.
ad Clod. Duch.
t. 1.*

Avitus évesque de Vienne, auteur contemporain, n'est pas plus exact, disent les mesmes critiques, à nous instruire de ce fait merveilleux, quoy-que nous ayons de luy une grande lettre à Clovis, où il le félicite sur son baptême.

*Greg. l. 2. c.
31.*

Grégoire de Tours, qu'on peut appeller en quelque manière le Thaumaturge de la France, par le soin qu'il a pris de recueillir dans ses ouvrages tous les miracles de son temps, ne dit pas un mot de celuy de la sainte Ampoule, quoy-qu'il nous ait donné une relation assez ample des motifs de la conversion de Clovis & des cérémonies qui se passèrent à son baptême.

Il faut mesme observer que cet historien reconnoît qu'il avoit

avoit veû l'ancienne histoire de la vie de saint Remy : *Est enim*, ajoute-t-il, en parlant de ce saint, *liber vitæ ejus qui cum narrat mortuum suscitasse* ; & il est assez vray-semblable que Grégoire de Tours n'auroit pas oublié le miracle de la sainte Ampoule, s'il l'avoit trouvé dans cet ancien manuscrit, luy sur tout à qui nos critiques reprochent que l'empressement d'écrire des miracles le détourne souvent du fil de sa narration pour courir indifféremment après le premier prodige qui n'a souvent d'autre autorité que celle qu'il tire d'une vaine crédulité populaire.

Passons à Nicétius évêque de Treves, autre auteur qu'on peut dire contemporain, & qui traite pareillement du baptême de Clovis, sans cependant dire un seul mot du miracle de la sainte Ampoule.

*Ep. Nic. ad
Chlodov.
Chen. t. 1.
p. 855.*

Nicétius entreprend dans cette lettre d'autoriser les dogmes de la religion orthodoxe contre la secte des Arriens par les miracles éclatants des évêques catholiques. Ce prélat renvoye les Arriens au tombeau de saint Martin, où, dit-il, les aveugles recouvrent la veûë, les sourds l'ouïye & les muets l'usage de la parole. Il parle ensuite des miracles qu'on a veû faire à saint Germain, à saint Hilaire & à saint Loup. De là il passe à ceux que Dieu avoit opérés par saint Remy. N'estoit-ce pas, disent nos critiques, l'endroit naturel de faire valoir celui de la sainte Ampoule, fait sur-tout en faveur d'un prince ayeul de la reine à laquelle il écrivoit. Telles sont à peu près les objections qu'on fait contre la sainte Ampoule : il faut tâcher d'y répondre.

On ne peut disconvenir que la critique ne soit d'un grand usage dans les sciences, & sur-tout dans celle des faits & dans l'histoire : c'est un flambeau qui porte sa lumière jusque aux endroits les plus obscurs de l'antiquité : on sçait combien il y faut d'érudition, de sagacité & de sens, mais il n'y faut pas moins, si j'ose le dire, de bonne foy. Sans cette qualité, souvent rare parmi les critiques, on peut dire que ce flambeau se change en un ardent qui

ne sert qu'à égarer ; & que c'est une arme dangereuse qui n'est propre qu'à offenser ; en un mot c'est un art & une science qui dégénère souvent en pure chicane & en fausse subtilité.

Il s'en faut bien que l'argument négatif que la critique employe icy contre le miracle de la sainte Ampoule ne forme une démonstration historique ; par exemple , nos critiques prétendent que saint Remy n'a point parlé du miracle de la sainte Ampoule dans ses lettres ; cela est vray, aussi n'y en estoit-il pas question. Mais ce n'est pas le seul ouvrage de ce saint prélat. Frodoard dans son histoire de l'Eglise de Rheims, imprimée par les soins du P. Sirmond, nous a conservé son testament, où ce saint prélat parlant de Clovis, dit expressément : *Quem in regiae majestatis culmen perpetuo duraturum elegi, baptisavi, de sacro fonte suscepi, donoque septiformis Spiritus consignavi, & per ejusdem sancti Spiritus sacri chrismatis unctionem ordinavi in regem.*

Voilà le sacre de Clovis nettement distingué de son baptême , & ce sacre s'est fait, dit saint Remy , avec une huile sacrée du mesme saint Esprit : *Et per ejusdem, nempe, spiritus sancti sacri chrismatis onctionem ordinavi in regem.*

Le mesme Flodoard nous a conservé dans son livre 2. c. 19. un acte de Loüis le Débonnaire sous le titre de *Ludovici Pii præceptum* , où ce prince parlant de Clovis, s'exprime en ces termes : *Sed & ipse rex nobilissimus ad regiam potestatem perungi Dei clementia dignus inventus fuit.*

Mais nous ne voyons point, disent nos critiques, qu'aucun des successeurs du grand Clovis dans la première race ait esté sacré. C'est apparemment qu'ils ne le veulent pas voir. Guillaume le Breton qui estoit plus près qu'eux de ces temps , dit expressément en parlant de Clovis :

*Idem primus , & omnes ,
Post ipsum , reges Francorum , ad sceptrum vocati
Quando coronantur oleo sacrantur eodem.*

Et Yves de Chartres, qui vivoit au commencement du 12. siècle, dans son épître 189. rapporte que Charibert & Gontran petit-fils de Clovis furent sacrez par les évêques de leurs royaumes : *Isti reges à sacerdotibus provinciarum quas regebant sublimati sunt & sacrati.*

11062

Ce qui fait voir clairement que depuis le baptême de Clovis, & dès les commencements de nostre monarchie, nos rois changèrent leur inauguration, qui se faisoit d'une manière toute militaire dans le sacre & le couronnement qu'ils recevoient par les mains des principaux évêques de leurs estats.

Passons à l'objection qu'on tire du silence d'Avitus Evêque de Vienne, mais que la lecture seule de sa lettre détruit absolument.

On est surpris, dit-on, qu'un évêque qui écrit une grande lettre à Clovis, exprès pour le féliciter sur son baptême; ne dise pas cependant un mot d'un miracle aussi célèbre que celui de la sainte Ampoule.

Mais comment voudroit-on que ce prélat en eut parlé, puisque à la vérité il avoit bien appris que ce baptême se devoit faire la nuit de Noël, mais il n'avoit pas encore reçu des nouvelles qu'il se fut fait; & par conséquent il ne pouvoit pas estre instruit de ce qui s'estoit passé dans cette auguste cérémonie, surtout eu égard à la distance des lieux & à l'éloignement qui se trouvoit de la ville de Vienne à celle de Rheims. Il ne faut pour cela que faire attention aux propres termes de sa lettre.

Ut ante baptismum vestrum, nuntius perveniret, unde nos post hanc expectationem securos, nox sacra nempe dominicæ nativitatis reperit.

La feste de Noël, dit-il, le trouva plein de joye & de confiance, dans l'attente de ce baptême qui se devoit faire; & l'impatience de congratuler Clovis sur une conversion si importante à toutes les Gaules, luy fit écrire à ce prince sur son baptême avant même qu'il eut appris qu'il s'estoit accompli.

Mais que répondre , nous dit-on , au silence de Grégoire de Tours , ce premier historien de la France , & ce zélé chroniqueur de miracles.

Je réponds que les Centuriateurs de Magdebourg , centurie 6. c. 6. ont veû apparemment un exemplaire de Grégoire de Tours où cet événement est rapporté , car voilà en quels termes ces auteurs , tout hérétiques qu'ils sont , s'en expliquent.

Porro inter alios ritus etiam chrisma addiderunt , nam ubi Remigius Chlodoveum regem baptisasset non adfuit , chisma (fortè quia non fuit necessarium) sed ait Gregorius Turonensis & Henricus & Fordiensis columbam ore attulisse vas chrismate plenum.

Mais quand même Grégoire de Tours n'en auroit pas parlé , seroit-ce une preuve démonstrative que son silence contre la vérité d'un fait aussi célèbre dans nostre nation ! Cet auteur a-t-il parlé de la loy Salique ! a-t-il fait plus de mention du premier concile d'Orleans , où les peres appellent Clovis le fils de l'Eglise catholique & leur seigneur ! S'inscrira t-on en faux contre les actes & les canons de ce concile , auquel 32. évêques ont souscrit , parce que Grégoire de Tours n'en a pas parlé. Il semble qu'on peut dire avec quelque justice que la pratique constance de nos usages depuis tant de siècles , soit dans la succession de nos rois , ou dans les cérémonies de leur sacre , doit estre considérée comme un livre bien authentique , contre lequel le silence & l'oubli de quelque chroniqueurs particuliers ne peut jamais prescrire.

Vous sçavez bien mieux que moy , Messieurs , combien il y a de causes différentes qui peuvent contribuer à la suppression d'un fait particulier. Quelquefois cet événement a esté supprimé par des copistes ou ignorants ou mal intentionnez : dans une autre occasion l'auteur l'a supprimé luy-même , ou parce qu'il peut en avoir traité exprés dans un ouvrage particulier qui aura péri par l'injure des temps , ou que ce même fait aura esté décrit par d'autres

auteurs contemporains qu'il n'aura pas voulu paroître avoir copiez, & qui auront eu depuis la même destinée; d'ailleurs il se pourroit fort bien faire que les Eglises de saint Martin de Tours & celle de Rheims, étant en quelque concurrence en ces temps-là, que Grégoire auroit passé sous silence le miracle de la sainte Ampoule, pour ne pas donner un nouvel avantage à celle de Rheims, qui prétendoit, quoy-qu'à tort, en vertu du baptême de Clovis, & d'une bulle du pape Hormide, certaine primatie sur toute les Eglises des Gaules, comme nous le verrons dans la suite, ce qui ne se pouvoit faire qu'au préjudice des métropoles, & sur tout de celle de Tours qui estoit alors la plus célèbre de la France, par les miracles continuels qui se faisoient au tombeau de saint Martin.

Passons à Nicetius évêque de Treves, qu'on veut qui devoit faire mention de ce miracle dans sa lettre à Chlodovinde. Cette objection auroit quelque force, si ce prélat, en parlant des miracles operez par les saints évêques qu'il nomme, en avoit décrit quelqu'un en particulier, & qu'il eust supprimé celui de la sainte Ampoule; mais on a pu remarquer qu'il ne parle qu'en général, sans entrer dans aucun détail; & sans spécifier aucun miracle, il cite simplement saint Germain, saint Hilaire & saint Loup comme de grands hommes & de saints personnages, dont Dieu a confirmé la doctrine par des miracles éclatants. Il passe delà à saint Remy & à saint Médard, auxquels il attribue la même grace, & bien loin qu'on puisse tirer de ce passage aucune induction qui nous puisse nuire, il y dit au contraire que saint Remy a été puissant en paroles & en œuvres, & que Dieu a opéré un nombre infini de miracles par son ministère.

Quid de domino Remigio & domino Medardo episcopis, quos tu credo vidisti, non possumus tanta exponere quanta mirabilia per illos Deum videmus facere.

C'est ainsi que les mêmes faits sous différentes faces servent souvent pour l'affirmative ou la négative, suivant la

passion & les interêts des critiques, & qu'on tire ici un argument négatif du silence d'un auteur, quand même il n'a pas dû parler en cette occasion.

J'ajoutéray qu'on ne peut sans injustice se servir du silence des auteurs qui ont précédé Hincmarc pour décrier le miracle de la sainte Ampoule, pendant qu'on ne veut pas faire attention au même silence qu'ont gardé les historiens contemporains & postérieurs à Hincmarc dont aucun n'a réclamé contre un fait si surprenant, quoique plusieurs prélats, comme Yves de Chartres & Imbert archevesque de Sens, ayent eû des demeslez avec l'église de Rheims au sujet du sacre de nos roys, & qu'ils ayent eu un intérêt particulier de ne pas souffrir qu'on publiast un aussi grand miracle sans des titres legitimes & dont les archevesques de Rheims auroient pû tirer dans la suite un nouvel avantage contre les autres métropolitains de la France, qu'ils vouloient exclure de la fonction de sacrer nos roys.

J'avoué que si quelque chose pouvoit me faire douter d'un miracle aussi éclatant que celui de la sainte Ampoule, & d'un fait aussi honorable pour la nation, & si plein de gloire & de prééminence pour nos roys, ce seroit moins l'argument négatif auquel, comme on vient de le voir, il n'est pas impossible de répondre, que l'histoire même de Hincmarc, où ce miracle est rapporté, & dans laquelle on trouve plusieurs faits supposez, & la fable jointe à tous moments avec la vérité; Hincmarc y entasse prodige sur prodige; enforte qu'il semble l'avoir voulu emporter sur l'archevesque Turpin, le plus fabuleux & le plus déterminé de nos vieux romanciers.

Non content de faire sortir les François comme les Romains des cendres de l'ancienne Troye, il marque exactement leur route, il les suit pas à pas, il les conduit par les Palus Méotides pour les faire arriver dans les Gaules, comme si luy-même les avoit accompagnez depuis le Scamandre jusque sur les bords du Rhin.

Comme saint Remy est le principal héros de son histoire,

re, tout devient prodige en faveur de ce saint prélat. *Fecit tota fabula cælum.*

Est-il question de catéchiser Clovis la nuit, veille de son baptême, le ciel, dit nostre historien, répand une lumière éclatante qui fait de cette nuit le plus beau jour du monde. *Repente lux tam copiosa totam replevit ecclesiam, ut claritatem solis evinceret.*

Le miracle ne s'arreste pas là, si on en croit Hincmar: toute cette lumière se réunit ensuite sur la personne du saint prélat, & s'y attacha d'une maniere, qu'il devint, pour ainsi dire, comme un flambeau vivant qui éclairoit toute sa maison, malgré les ténèbres de la nuit. *Tantaque claritatis gloria pontificem sanctum fulgor luminis perfudit, ut splendor ex eo procedens plus conspicuam domum in quâ sedebant reddiderit, quam lucernarum lumina ibidem lucentia.*

Mais que dirons-nous de ce flacon merveilleux rempli d'un vin excellent, & dont Hincmar prétend que S. Remy fit present à Clovis, pour luy servir dans ses expéditions militaires. Le vin dont cet admirable flacon estoit rempli, nouvelle espece de baromettre, baïssoit si le succès des armes ne devoit pas répondre aux desseins du prince; & au contraire ce flacon avoit le rare privilège de ne jamais tarir, quand le ciel approuvoit ses projets, quoy-que Clovis, la famille royale, & mesme toute son armée en bût abondamment.

Rex quoque devotissimus, pergens contra Alaricum Arrianum, benedictionem petiit à sancto Remigio, cui & benedictionem dedit, & victoriam in verbo Christi spopondit, deditque illi plenum vas, quod vulgaris consuetudo flasconem appellat, de vino quod benedixit, sicuti etiam fecerat quando post baptismum contra Condebaudum perrexerat, præcipiens illi ut tam longe ad bellum procederet quamdiu illi & suis quibus inde dare vellet illud vinum de prædicto flascone non deficeret: car s'il diminuait il falloir revenir sur ses pas: bibit ergo inde rex ac regalis familia & numerosa turba populi, & exinde uberrime satiantur, & vas vini detrimentum non patitur, sed benedictione Dei per sanctum Remigium indita more fontis inundatione repletur.

*Duch. t. 1.
p. 527. de
rebus præstis
reg. Franc.*

Je fçay le fincere refpect qu'on doit avoir pour les véritables miracles ; ce font des ouvrages de la toute puiſſance de Dieu , qui s'en fert pour manifefter fon amour ou fa juſtice envers les hommes. Je ſuis meſme très perſuadé de la maxime de ſaint Auguſtin , qu'il vaut ſouvent mieux croire qu'il eſt beaucoup de chofes au deſſus de nos connoiſſances , que de décider témérairement ſur la fauſſeté des miracles. Mais après tout , quelque ſage que ſoit cette maxime, elle doit avoir ſes bornes, & on peut dire que de pareils contes, tels que les rapporte Hincmarc, ſont bien indignes du nom de miracles & de la gravité de l'hiſtoire. Clovis eſtoit un aſſez grand roy , & ſaint Remy un aſſez grand ſaint pour n'avoir pas beſoin qu'on entrepriſt de rehausſer leur gloire par de ſemblables preſtiges inconnus à tous les hiftoriens de ces temps-là , & ſi peu vrayſemblables , qu'aucuns hiftoriens des ſiècles ſuivants n'ont oſé les adopter ni en ſeindre de pareils , ſi j'en excepte l'auteur du roman de Huon de Bordeaux, qui donne au roi Oberon un hanap merveilleux qui ſe trouvoit toujours plein d'un vin admirable pour ceux qui eſtoient en eſtat de grace, mais qui demeueroit vuide & à ſec, quand on ſe preſentoit pour en boire, eſtant en péché mortel.

Certainement rien ne ſeroit plus capable de faire douter du miracle de la ſainte Ampoule que la mauvaiſe compagnie , ſ'il eſt permis de parler ainſi , que luy a donnée Hincmarc, & que les fables qu'il a jointes à un ſi grand événement , qui heureuſement eſt paſſé juſqu'à nous par le dépôt fidelle de la tradition de nos anceſtres indépendamment de l'hiſtoire de Hincmarc, dont les écrits joints à cette meſme tradition n'ont fait tout au plus qu'ajouter une voix au ſuffrage de la multitude.

Des gens un peu deſſians ſoupçonneroient peut-eſtre que Hincmarc, prélat habile & entreprenant , & qui ſous le règne de Charles le Chauve ſe trouvoit à la teſte du Clergé de France , n'auroit pas eſté fâché de faire paſſer

à la faveur du miracle de la sainte Ampoule; tous les autres prodiges qu'il rapporte, pour donner un nouvel éclat à sa dignité, & pour y attacher une prééminence sur toutes les églises de la France, en forme de primatie & de légation perpétuelle.

Ce qui fonde cette conjecture, c'est que ce prélat rapporte dans le même ouvrage une bulle du pape Horsmide, qui pour reconnoître, dit ce souverain pontife, les travaux apostoliques du grand saint Remy, accompagnez de miracles éclatants, & comparables à ceux-même qui ont esté faits par les Apostres, l'establit son vicaire dans le royaume de France dont il vient de convertir le roy & toute la nation.

Vices itaque nostras per omne regnum dilecti & spiritualis filii nostri Chlodovoici, quem nuper adminiculante superna gratia plurimis & Apostolorum temporibus æquiparandis signorum miracula prædicationem salutiferam, comitantibus ad fidem cum gente integra convertisti, & sacri dono baptismatis consecrasti, salvis privilegiis quæ metropolitanis decrevit antiquitas, præsentī auctoritate committimus.

Hincmarc ajoute, après avoir rapporté cette bulle, que Clovis par le conseil de saint Remy envoya à Rome, pendant le pontificat du même pape Horsmide, une couronne d'or enrichie de pierreries qu'on appelloit le *régne*.

Je craindrois bien que nous ne fussions obligez de mettre la bulle & la couronne de pierreries au même rang que l'histoire du flacon de vin, s'il estoit vray que Clovis fust mort avant que le pape Horsmide parvint au souverain pontificat. C'est ce qu'il faut examiner.

Coelius Horsmida fut élu pape le septième des kalendes d'Aoust de l'année 514. suivant Baronius, Ciaconius & tous les historiens & les chronologues.

Et il n'est pas moins vray que Clovis estoit mort quatre ans auparavant, & en 511. suivant la chronique de saint Vincent de Metz. Mais ce qui le démontre, c'est l'époque du cinquième concile d'Orléans tenu en 549.

l'année trente-huitième du règne de Childebert, fils & successeur de Clovis : car des 549. ôtez ces trente-huit ans du règne de Childebert, reste l'année 511. dans laquelle le roy Clovis cessa de vivre.

Cette erreur dans la chronologie ruine un peu la légation prétendue de Hincmarc qui ne peut jamais subsister, à moins qu'on ne trouve le secret de rétablir les dates de la bulle, & de les rendre plus conformes à l'histoire. Cependant les successeurs de Hincmarc n'ont pas laissé sur la foy de cet auteur de s'en servir, non seulement pour se maintenir dans la possession de sacrer nos roys, mais mesme ils étendoient leurs prétentions jusques au droit imaginaire d'élire ces princes.

M. Pétau Conseiller au Parlement de Paris, nous a conservé un acte du sacre du roy Philippe I. fait l'an 1059. & qui est rapporté par Bodin dans sa République, par du Tillet & par Godefroy, dans lequel on voit que Gervaise archevesque de Rheims prétendoit, en vertu de la bulle du pape Horfmide, s'ériger en primate de toutes les Gaules, & mesme que le droit d'élire nos rois estoit attaché à sa crosse : si toutefois nous n'aimons mieux, pour la justification de ces prélats, expliquer le nom d'*electio* par celui d'*elevatio*, ou de *proclamatio*, dont nos anciens auteurs se sont servis indifféremment pour désigner l'inauguration & le sacre de nos rois.

Anno Incarnationis Dominicæ millesimo quinquagesimo nono, indictione duodecima, regnante Henrico rege anno trigesimo secundo eodem die completo, decimo kalendas Junii, episcopatus autem domini Gervasii anno quarto, in die sancto Pentecostes. accipiens baculum sancti Remigii, (nempe Gervasius episcopus) disseruit quiete & pacificè quomodo ad eum pertineat electio regis & consecratio regis, ex quo sanctus Remigius Hludovicum regem baptisavit & consecravat. Disseruit etiam quomodo per illum baculum hanc consecrandi potestatem & totius Galliæ primatum, Hormisda papa sancto dedit Remigio.

On voit par cet acte que cet archevesque estoit persuadé, suivant la vérité & l'ancienne tradition, que saint Remy avoit baptisé Clovis, & mesme qu'il l'avoit sacré : mais il en inféroit à tort un droit imaginaire non seulement sur toutes les églises des Gaules en qualité de primate, mais encore celui d'élire & de nommer nos rois : chose toutefois, dit Bodin, impossible & incompatible avec la foy & l'homage que ces prélats font aux rois de France leurs souverains. *Bod. l. 6. p. 235.*

Mais quelles qu'ayent esté les veûes de ces prélats, en se servant d'un terme aussi extraordinaire, il y a bien de l'apparence qu'Hincmarc n'avoit pas de si hautes prétentions, au moins n'en fait-il rien paroître dans son histoire. Je le soupçonnerois plustost d'un dessein secret, d'avoir voulu autoriser par un miracle aussi fameux que celui de la sainte Ampoule, les donations qu'il prétend que Clovis avoit faites à son église, & dont peut-estre il n'avoit pas alors des titres bien authentiques.

Ce prélat, qui semble n'avoir fait l'histoire de la vie de saint Remy que pour avoir lieu d'y insérer tout ce qui pouvoit contribuer à la grandeur & à l'utilité particulière de son église, rapporte que Clovis, par le conseil de la reine Clotilde sa femme, accorda libéralement à saint Remy toutes les terres dont il pourroit faire le circuit en se promenant, & pendant que suivant sa coustume, ce prince reposeroit sur le midi. *Rex sancto Remigio concessit ut quantum circuiret dum ipse meridie quiesceret, totum illi donaret.*

Que saint Remy envoyoit de bonne foy des signaux de tous les endroits par où il passoit, & que Clovis, à son réveil, confirma cette donation, dont l'Eglise de Rheims, dit Hincmarc, jouït encore aujourd'huy paisiblement. Manière de donation qui paroît également indigne de Clovis & de saint Remy, & qui auroit emporté une partie du domaine du prince en ce pays-là, s'il eût dormi plus long-temps, ou si le saint prélat s'estoit avisé de faire sa promenade un peu plus viste.

Après tout, je ne me suis attaché à rapporter ces différents traits de l'histoire de Hincmarc que pour faire sentir combien ce prélat a eû de tort de mesler tant de prestiges, de faits supposez & de petits contes avec un miracle aussi éclatant que celui de la sainte Ampoule, dont la notoriété publique, avant ce prélat & indépendamment de son histoire, estoit consacrée par une suite de plusieurs siècles, & par une espece de consentement général de toutes les nations.

D I S C O U R S

S U R

LES ANCIENNES SEPULTURES

D E N O S R O I S.

Par le R. P. Dom MABILLON.

QUOY-QUE les tombeaux de nos rois n'approchent pas de la magnificence des pyramides d'Égypte, il n'appartient pas moins à l'Académie des Inscriptions d'en parler. Nous y sommes d'autant plus obligez, que la gloire de nos rois nous touche de plus près, & qu'elle doit faire la principale application de l'Académie. Que si leurs tombeaux sont plus modestes, ils n'en sont pas moins considérables; & l'on trouvera peut-estre qu'ils renferment des choses plus remarquables que ces pyramides, qui sont plustost des monuments de l'art que du mérite de ceux pour qui elles ont esté érigées. On en pourra juger par le petit échantillon que nous en allons donner.

La sépulture des rois de la première race estoit fort simple, & presque sans aucune pompe extérieure. Tout ce qu'il y avoit de magnificence estoit renfermé au dedans

des tombeaux. Une grande pierre profondément creusée, & couverte d'une autre en forme de voute, leur servoit de cercueil; & on y mettoit leurs corps revestus d'habits royaux. Il ne paroissoit d'ordinaire au dehors ni tombes, ni figures, ni aucune épitaphe. Si l'on y mettoit quelque inscription, elle estoit gravée ou peinte au dedans, sur la pierre qui leur servoit de cercueil. On n'a employé que fort tard, c'est-à-dire, sous les enfants de saint Louïs, le marbre & le bronze à leurs tombeaux, si l'on en excepte un petit nombre dont on parlera cy-après. Les cercueils de plomb mesmes n'ont esté en usage que depuis quatre ou cinq siècles. On n'en faisoit d'ordinaire que de pierre, tels que ceux dont nous venons de parler, au moins depuis que les rois de la première race eurent embrassé la religion Chrestienne. Car pour les premiers rois payens, il y avoit des usages bien différens, comme nous allons voir.

P H A R A M O N D.

Sans entrer dans la difficulté qui partage aujourd'hui les sçavants touchant le premier de nos rois, nous commencerons par Pharamond, à qui l'on a donné depuis tres-long-temps le premier rang suivant la chronique de Prosper : quoy-que ni Grégoire de Tours, ni Frédégaire n'en fassent aucune mention. Dans une ancienne généalogie citée par Chifflet, il est dit que Pharamond a esté inhumé à la manière des barbares, *barbarico ritu*, hors les murs de la ville de Rheims du costé de Laon, sur un petit monticule, que l'on appelle en Latin *Pyramide*, dit cet auteur. Mais outre que cet anonyme ne paroît pas de grande autorité; les gens du pays ont donné de tout temps à ce monticule le nom d'*Arenes*, & non de *Pyramide*; dont il n'a point du tout la figure : & Bergier, célèbre auteur Rémois, prétend, conformément à l'ancienne tradition du pays, que c'est un reste d'un ancien amphithéâtre, & que c'est de là que le nom d'*Arenes*, qui en faisoient

Chifflet. Anaf.
tas Child.
P. 5.

partie, luy est demeuré. En effet, on y voit encore une élévation de terre en demi cercle, & au bas un espace qui a la forme d'Arenes.

D'autres prétendent que ce prince a esté inhumé sur une montagne de la Vosge, que les Allemands appellent Frankenberg, & les François Framont. Cette montagne est la plus haute de toutes celles qui séparent la Lorraine de l'Alsace, située à six lieuës ou environ de Molsheim, & à trois de l'abbaye de Senone en Vosge, dont elle dépend. Comme il se trouve beaucoup de choses curieuses sur cette montagne, j'espère que l'on me permettra d'en faire une description succinte.

Au pied de cette montagne, on rencontre un grand chemin qui la traverse. C'estoit anciennement la grande route de Lorraine en Allemagne. Environ 400. pas au dessus, on trouve une fontaine fort jolie, qui estoit auprès d'une métairie, dont on voit encore les ruines. Depuis cet endroit la pente devient fort roide & fort difficile à monter. Il se présente ensuite une espèce de ravelin, soutenu de part & d'autre par deux demi-bastions naturels. Au dessus, il y a un terrain d'environ cent pieds de largeur, qui s'estendant en longueur plus de 400. pas vers l'orient, se termine à un autre rocher encore plus élevé que le premier. A cent pas de celui-cy, on voit les restes d'un bastiment, dont on trouve encore tout le contour. Il avoit de long trente-sept pieds dans œuvre sur vingt de large, & treize pieds de hauteur jusqu'au toit, qui estoit encore environ de treize pieds jusqu'à la faîstère. Les deux portes, donc l'une estoit au levant & l'autre au couchant, avoient six pieds de hauteur sur deux de largeur : & les fenestres qui estoient au septentrion & au midy avoient cinq pieds de haut sur quatre de large. On ne peut distinguer si c'est du ciment ou du fer qui joignoit les pierres de ce bastiment. Les tuiles qui couvroient cet édifice estoient plates, & avoient dix pouces de largeur & un d'épaisseur, avec un rebord d'un ponce & demi d'épais qui

qui regne sur toute la largeur de la tuile.

A vingt-cinq pieds delà, on voit les restes d'une colonne de la hauteur de vingt-neuf pieds, dont on trouve encore toutes les pierres, & l'on remarque qu'elle estoit composée comme de trois colonnes entées les unes sur les autres. Il paroît qu'il y avoit une statuë au dessus de la dernière, mais on ne l'a pû trouver. Il reste encore plusieurs lettres gravées sur les pierres de cette colonne, sur l'une desquelles on lit cette inscription, qui marque qu'elle a esté faite pour un illustre Romain.

I. O. M.

C. LUCULLUS

LEPIDINUS

V. S. L. M.

En avançant environ vingt-cinq pieds vers l'orient, on rencontre les ruines d'un autre bâtiment semblable au premier; & un peu plus loin les restes d'un troisiéme tout de mesme. Il est difficile de croire que ces édifices ayent esté faits pour autre chose que pour des temples; ou pour servir de demeure aux prestres. Il paroît aussi que les payens de ces temps-là avoient en ce lieu-là leur sépulture. Car, après avoir creusé un peu avant, on a trouvé plusieurs urnes, & trois entr'autres sous le pied de la colonne dont on vient de parler.

Enfin, en montant toujours vers l'orient, on trouve le plus haut de la montagne, qui est terminé par un rocher d'environ quinze pieds de hauteur, de figure ovale, dont la longueur d'orient en occident est de cent-cinquante pas, & du septentrion au midi, de la largeur d'environ vingt-cinq pieds. Sur la surface de ce rocher, du costé du midi, on voit dans un cartouche de trois pieds de long & de deux pieds de haut, enfoncé dans le roc de quatre pouces, un lion & un sanglier en bas relief; celui-ci assailli

par le lion , avec cette inscription en grands caracteres Romains,

BELLICUS SURBUR.

Autour de ce rocher, particulièrement vers le septentrion & au midi , on trouve encore des restes de plusieurs statuës dont la plupart représentent Mercure , que les Francs ou François, aussi-bien que les Gaulois payens, reconnoissoient pour leur dieu. M. l'Abbé de Moyennoutier le Pere Allyot , qui est très curieux de l'antiquité , nous a envoyé la description des édifices dont on vient de parler , avec les crayons des statuës qu'il a découvertes, en remuant les terres de ce dernier rocher ; & c'est à luy à qui l'on a l'obligation de tout ce qu'on vient de dire. On peut conjecturer de toutes ces statuës, qu'il y avoit en ce lieu-là un temple où les gens du pays offroient leurs sacrifices à Mercure ; & les urnes que l'on y trouve sont une preuve manifeste qu'ils y enterroient aussi leurs morts. Toutes ces statuës sont estropiées, ce qui fait voir que cette montagne a esté ravagée après la destruction du paganisme.

Pour revenir à Pharamond, on n'a pas de preuves certaines qu'il y soit inhumé. Trithême dans un abrégé qu'il a fait d'un certain Hunibalde , dit que Marcomire chef des François orientaux a esté inhumé à la maniere du pays sur la montagne de Frankenberg : *In monte qui dicitur Frankenberg, more gentilitiæ sepultus* , & que Pharamond a esté aussi inhumé sur la mesme montagne. Mais il faudroit de meilleurs garants pour appuyer ce sentiment. On trouve la mesme chose attestée dans une charte de l'abbaye de Senone de l'an 1261. ce qui fait voir au moins que cette tradition n'est pas nouvelle ; & elle n'est pas sans quelque fondement, puisque les François, qui estoient encore payens, avoient leur temple & leur sépulture sur cette montagne.

C H I L D E R I C I.

Nous ne sçavons rien de certain de la sépulture des deux

deux rois suivans, qui sont Clodion & Meroüée : mais celle de Childeric I. pere du grand Clovis , est tout-à-fait considérable & digne de remarque.

On découvrit le tombeau de ce prince à Tournay l'an 1653. avant que la ville de Tournay fut réduite sous l'obéissance de Sa Majesté. Cette découverte se fit en travaillant à la réparation de l'église de saint Brice. C'est une des trois églises du diocèse de Cambray au-delà de l'Escaut , qui sépare la ville en deux parties , dont l'une est du diocèse de Tournay, l'autre de celui de Cambray.

Après avoir creusé environ sept pieds de terre jusqu'à une espece de roc ; on trouva premierement une boucle d'or : ensuite , après un coup de hoyau , on découvrit une cache dans laquelle estoient environ cent médailles d'or. L'ouvrier qui fit cette découverte , quoy-que sourd & muet de naissance , fit de si grands cris , que plusieurs personnes tant ecclésiastiques que séculieres , accoururent aussitost pour sçavoir ce qui avoit donné occasion à ce maillon de crier de la sorte. Outre ces cent médailles d'or qui estoient des premiers empereurs Romains, on trouva au mesme lieu environ 200. médailles d'argent des premiers empereurs, dont quatre estoient percées , mais toutes tellement rouillées, qu'à peine en pouvoit-on déchiffrer les caractères. Ensuite on découvrit un squelet d'une grande personne , & tout auprès un crâne qui paroissoit estre d'un jeune homme. Enfin, après avoir fouï encore environ cinq pieds , on trouva une épée dont l'acier se réduisit en poudre aussitost qu'il prit l'air. Le pommeau avec la garniture du fourreau qui estoit d'or , estoit encore tout entier. On y trouva aussi une hache ou francisque, un javelot, un *graphium* avec son stilet, & des tablettes, le tout garni d'or ; des agraffes & des attaches pareillement d'or ; des filaments aussi d'or, qui estoient des restes d'habits ; une figure en or d'une teste de bœuf , avec quantité d'abeilles aussi toutes d'or, au nombre de trois cens & plus , & un globe de cristal.

Tout le monde fut convaincu que ce tombeau estoit de quelque personne très-considérable , mais jusques-là on n'avoit aucun indice de qui il pouvoit estre. Enfin , on trouva un anneau de fin or qui leva toute la difficulté , dont l'inscription prouvoit qu'il estoit du roy Childéric. Cet anneau représente un prince assez jeune, sans barbe, avec des cheveux flottants sur les épaules , & un javelot en main , marque de la puissance royale , avec cette inscription autour de l'anneau , *CHILDERICI REGIS*.

Comme l'on trouva aussi au mesme lieu des fers d'un cheval avec des restes de houffes , des boucles & des attaches d'or , on ne douta pas que le crâne qui estoit auprès du squelet du roy , ne fust de celui qui avoit soin de son cheval. La figure en or de la teste de bœuf estoit vray-semblablement celle d'Apis adoré par les Egyptiens. Les abeilles d'or estoient sans doute le symbole de ce prince , & la figure d'Apis , au sentiment de Chifflet , pouvoit représenter leur roy. Cette riche dépouille fut donnée à l'Archiduc Léopold , qui estoit pour lors gouverneur des Pays-Bas ; & après sa mort Jean Philippe de Scomborn l'obtint de l'Empereur par le moyen de son confesseur : & comme il avoit de très grandes obligations au Roy , il crut qu'il ne pouvoit mieux témoigner sa reconnoissance à Sa Majesté , qu'en luy faisant présent de ces précieux restes du tombeau d'un de ses prédécesseurs. Il les fit présenter au Roy par le Sr. Dufresne , qu'il envoya exprés l'an 1665. & on les mit d'abord dans le cabinet des Médailles qui estoit au Louvre , d'où il a esté transporté dans la bibliothèque du Roy.

Le Sr. Chifflet qui a fait un livre de cette découverte , prétend prouver par-là que les premières armes de nos rois estoient des abeilles ; que c'est pour cette raison que l'équipage du cheval de ce prince estoit tout parsemé de ces abeilles. Que des peintres & des sculpteurs mal-habiles , ayant voulu représenter ces abeilles , y avoient si mal réussi , qu'on les avoit prises dans la suite des temps pour

des fleurs de lis, qui sont devenuës enfin les armes des rois de France.

Mais il est certain que tout cela est une pure imagination de cet auteur. Car il est constant premièrement que nos rois n'ont point eû d'armes avant le 12. siècle; que Philippe Auguste est le premier qui s'est servi d'une fleur de lis seule au contre-scel de ses chartes; que Louïs VIII. & saint Louïs ont suivi son exemple. Que dans la suite on a mis dans l'écu des armes de France des fleurs de lis sans nombre, & qu'enfin elles ont esté réduites à trois sous le regne de Charles VI. En second lieu, il n'est pas moins constant que les fleurs de lis estoient employées pour ornement à la couronne de nos rois du temps de la seconde race, & mesme dès la première. On en voit une preuve certaine dans l'abbaye de saint Germain des Prez au tombeau de la reine Frédégonde, dont la couronne est terminée par de véritables fleurs de lis, & le sceptre par un lis champestre. Ce tombeau qui est de marqueterie parsemée de filigranne de laiton, est assurément original, n'y ayant point d'apparence qu'on eût pensé à orner de la sorte le tombeau de cette reine, long-temps après sa mort, vû qu'elle a si peu mérité cet honneur pendant sa vie.

Pour ce qui est de la seconde race, on trouve plusieurs portraits de Charles le Chauve dans des livres écrits de son vivant avec de véritables fleurs de lis à sa couronne. Quelques-uns de ces manuscrits se gardent dans la bibliothèque du Roy, & dans celle de M. Colbert, & l'on en peut voir les figures dans le second tome des Capitulaires de M. Baluze.

Il doit donc passer pour constant que ces abeilles que l'on a trouvées dans le tombeau de Childeric I. n'estoient qu'un symbole de ce prince, & non pas ses armes.

C'est pour le mesme sujet que dans la découverte qu'on a faite du tombeau de Childeric II. dont nous parlerons incontinent, on trouva quantité de figures d'une espece de serpent à deux testes, appelé par les Grecs Amphibaine,

qui estoit fans doute le symbole de Childéric II. comme les abeilles l'estoient de Childéric I. Il résulte de tout ce que l'on vient de dire, que les fleurs de lys ont esté employées de tout temps, & mesme dès la première race de nos rois, pour ornement à leur sceptre & à leur couronne : mais qu'ils ne s'en sont servis pour leurs armes que depuis Philippe Auguste, qui en mettoit une seule à son contre-scel, comme ont fait Louïs VIII. & saint Louïs : que l'on a ensuite employé dans leur écu des fleurs de lys sans nombre, qui enfin ont esté réduites à trois du temps de Charles VI.

Au reste, il n'y a point de doute que le tombeau du roi Childéric que l'on a découvert en 1653. à Tournay ne soit de Childéric I. puisqu'il paroît par la figure d'Apis, & par les autres marques dont on vient de parler ; que ce roi estoit payen ; & que des trois Childéric de la première race, le second a esté inhumé dans l'abbaye de saint Germain des prez, & le troisième apparemment dans celle de saint Bertin, où il fut relégué après sa déposition.

On pourroit parler en cet endroit d'une découverte qui s'est faite il y a sept ans de quelques sépultures de nos anciens Gaulois, auprès d'un petit village de Normandie appelé Cocherel, où l'on trouva dans des tombeaux composés de pierres brutes, plusieurs corps, les uns à demi bruslez, les autres tous entiers qui regardoient au midi, & avoient sous leurs testes des pierres, dont les unes avoient les bouts pointus comme des fers de piques, les autres estoient taillées en forme de haches. Mais comme cela ne regarde pas nos rois, il n'est pas nécessaire d'en faire ici un plus grand détail. Pour suivons nostre sujet.

C H I L D E R I C II.

Quoy que nous sçachions assurément les lieux où sont enterrez la plupart des rois de la première race depuis Clovis I. on ne sçait rien néanmoins de particulier touchant leur sépulture jusqu'à Childéric II. dont on a dé-

couvert le tombeau de nos jours. Les figures de Clovis & de ses enfants & successeurs qui se voyent sur leurs tombeaux, ont esté faites long-temps après, & l'on n'en voit point d'original avant la seconde race. Il n'y a que la surface du tombeau de la reine Frédégonde, dont on vient de parler, qui soit de son temps. Les figures de Clovis I. de Childebert I. de Chilperic I. & de Dagobert aussi premier, qui paroissent les plus anciennes, ne passent guères six cens ans.

Pour revenir à Childéric II. que quelques-uns avoient crû enterré à Roüen dans l'église de saint Oüen, on découvrit fortuitement son tombeau l'an 1646. dans l'abbaye de saint Germain des Prez, lorsqu'on travailloit à l'église. En abaissant les terres, les ouvriers découvrirent deux grands cercueils de pierre, construits à la maniere dont on a parlé d'abord, & en ayant osté la pierre qui les couvroit, ils trouvèrent deux corps, l'un du roi, l'autre de la reine Bilichide, revestus de leurs habits royaux, qui n'estoient pas encore entierement pourris, avec un petit cercueil de pierre, dans lequel sans doute avoit esté inhumé le petit prince Dagobert leur fils, qui fut tué avec le roi & la reine par Bodilon & ses adhérents que le roi avoit fait fustiger. Comme cette découverte se fit en l'absence des religieux, on a lieu de croire que les ouvriers prirent une partie de la dépoüille de ces tombeaux. Tout ce que l'on pût tirer d'eux, est qu'ils rendirent une partie du diadème tissu d'or, qui avoit servi au roi. On ne toucha point pour lors à ces deux tombeaux : mais dix ans après, lorsqu'on voulut les transporter au lieu où ils sont maintenant, avec ceux de quelques autres rois inhumés dans la même église, on trouva dans le tombeau du roi les restes de son épée, sa ceinture & une agraffe ou boucle de fin or, pesant environ huit onces, toute semblable à celle de Childéric I. avec des morceaux d'un baston, que quelques-uns crurent estre du sceptre royal ; & un vase de verre rempli de parfum, qui exhaloit encore quelque odeur. On

y trouva aussi plusieurs pieces d'argent quarrées avec la figure du serpent Amphisbaine, qui estoit apparemment le symbole de ce prince. Dans le cercueil de la reine, on ne trouva rien autre chose que ses ossements avec ses habits, qui furent réduits en poudre à l'ouverture du cercueil. Enfin, après avoir nettoiyé le fond de celuy du roi, on y découvrit son nom & sa qualité écrits en lettres unciales en cette maniere :

CHILD R. REX.

Ce qui ne laissa plus aucun doute que ce ne fust le tombeau de Childeric II. fils de Clovis II. & de la reine sainte Bathilde, dont le cercueil de pierre se voit encore à Chelles, où elle se retira après la mort du roi son mari.

Il ne faut pas omettre en cet endroit la découverte que l'on fit en 1643. d'un autre tombeau dans la mesme abbaye. En remuant les terres du cloistre, on découvrit deux tombeaux de pierre semblables à ceux dont on vient de parler, à l'un desquels estoit gravée en dehors cette inscription en lettres Romaines entrelassées :

TEMPORE NULLO VOLO HINC
TOLLANTUR OSSA HILPERICI.

Et au dedans estoient écrits avec du vermillon ces mots :

PRECOR EGO ILPERICUS NON
AUFERANTUR HINC OSSA MEA.

Les pieds de ce Chilpéric estoient tournez vers l'orient. On trouva dans son tombeau une petite croix avec un crucifix de cuivre, & une petite lampe de mesme matiere. Il y a apparence que l'autre tombeau, auquel il n'y avoit aucune inscription, estoit celuy de la femme de ce Chilpéric. M. de Valois a crû que ce tombeau estoit celuy du roi Chilpéric premier du nom, mari de Frédégonde, mais il n'y a guères d'apparence : car, outre que la qualité de roi n'est pas donnée à ce Chilpéric, & qu'on ne

trouva dans ce cercueil aucune marque de royauté, il est certain que le roi Chilpéric I. a esté inhumé avec sa femme dans l'église que ce prince avoit fait rebastir, où leurs tombeaux avec leurs représentations estoient autrefois auprès de l'autel de saint Germain. De plus, il est croyable, que cet autre Chilpéric, qui estoit sans doute de grande qualité, & peut-estre de la famille royale, avoit ordonné qu'on l'enterrast en cet endroit, avec ces deux inscriptions qu'il avoit marquées luy-mesme : ce qui ne se peut dire avec assez de fondement du roi Chilpéric, qui ayant esté tué dans la forest de Chelles, n'eût pas le temps de donner ordre à sa sépulture.

Il paroist par tout ce que l'on vient de dire, que la manière d'inhumer les rois de la première race estoit fort simple, & peut-estre un peu grossière : mais après tout, elle ne laissoit pas d'avoir de la dignité. Toute la magnificence à la verité estoit au dedans ; on n'y épargnoit ni les vestemens précieux, ni l'or ni l'argent. Les gouts ont changé depuis, & l'on s'attache davantage à la pompe extérieure & à la magnificence des tombeaux. L'une & l'autre manière à ses raisons. Ce qui peut avoir porté les rois de ces temps-là à ne mettre aucune marque au dehors de leurs tombeaux, estoit peut-estre afin d'empescher qu'on ne les fouillast, & qu'on n'emportast les richesses qui estoient au-dedans. C'est du moins ce qui détermina les Goths à enterrer leur roi Alaric premier du nom d'une manière tout-à-fait particulière. Chacun scait que ce roi estant mort à Cozence dans l'Abruzze, les Goths qui sçavoient combien ce prince estoit odieux à toute l'Italie qu'il avoit ravagée, craignant avec raison qu'on ne déterrast son corps, détournèrent le cours de la rivière de Busence qui passe par cette ville, & firent une fosse au milieu du lit de la rivière, où ils mirent le corps d'Alaric avec quantité de richesses, & firent ensuite repasser la rivière par son lit ordinaire. Et pour ne laisser aucune occasion aux gens du pays de rechercher le lieu de la sépulture de ce prince,

ils mirent à mort ceux de leurs captifs qui avoient esté témoins du lieu où ce prince avoit esté inhumé. Peut-estre que ç'a esté pour une semblable raison que nos premiers rois ne vouloient pas qu'il y eût aucune marque au dehors de leurs tombeaux, afin qu'on ne les fouillast pas pour en emporter les richesses qu'ils avoient coustume d'y renfermer.

Il est vray que les sculpteurs de ce temps-là estoient si mal-habiles, qu'ils n'auroient pû réussir à faire des statues qui pussent convenir à la dignité royale. Ils n'avoient de goût ni pour le dessein, ni pour l'exécution. On en peut juger par les anciennes statues qui nous restent de ces temps-là, telles que sont celles qui sont au portail de l'église de saint Germain des Prez, & à celuy de l'abbaye de Nefle au diocèse de Troyes, que l'on tient avoir esté fondée par Clovis I. Mais quoy-que ces statues soient fort brutes, on ne laisse pas d'en tirer beaucoup de connoissance pour l'antiquité. On connoist par celles du portail de l'abbaye de saint Germain, la forme des habits des rois & des reines de ce temps-là. La statue de Clovis entr'autres est remarquable. Il est représenté avec le baston *Hypatique*, ou Consulaire, que l'empereur Anastase luy envoya par honneur avec les autres marques du consulat. Le mesme Clovis & les quatre autres rois, qui sont sans doute ses enfants, ont la barbe négligée, & les deux plus jeunes portent des cheveux flotants sur les épaules; ce qui estoit particulier pour lors aux rois & aux princes du sang royal. Grégoire de Tours appelle ces cheveux ainsi flotants *crinium flagella*; & il remarque qu'un certain Gundovalde, qui se disoit fils de Clotaire I. & qui en cette qualité portoit de grands cheveux, fut amené à Clotaire qui les luy fit couper, disant qu'il ne le reconnoissoit pas pour son fils: *Hunc ego non generavi*.

Greg. Tur. l.
6. c. 24.

Le roy Childebert I. est représenté à ce mesme portail avec un livre à la main gauche, pour marquer qu'il est fondateur de cette église, & avec un sceptre qui se termine

mine par une figure qu'il est difficile de bien distinguer. Les autres rois, excepté Clovis, ne portent point de sceptre, mais tous ont des couronnes. Leurs manteaux sont tout ronds, & pendent également de tous costez, à peu près comme les anciennes chasubles des prestres.

Outre Clovis & ses quatre enfants, on y voit les statuës des deux reines, qui ne peuvent estre autres que sainte Clotilde femme de Clovis I. & Ultrogothe femme de Childebart. Elles ont de grandes tresses de cheveux qui leur pendent jusqu'aux genoux. Leurs vestemens sont un peu différens. Celle qui est auprès de Clovis, c'est-à-dire, sainte Clotilde, est ceinte, au bas de son corcelet, d'une ceinture dont les deux cordons pendent fort bas comme celle de Frédégonde. C'est peut-estre un habit de veuve. Son manteau qui est ouvert par devant, est attaché au cou avec une attache fort précieuse. La ceinture d'Ultrogothe ne paroît pas beaucoup, estant cachée par le devant de son manteau, qui est attaché sur l'épaule droite, & ne couvre qu'à moitié les deux robes dont elle est revestue.

Il est remarquable que sainte Clotilde n'y est pas représentée avec un pied d'oye, tel qu'on le voit au portail de l'abbaye de Nefle, à ceux de saint Bénigne de Dijon, de saint Estienne de Nevers & de saint Pourçain en Auvergne.

On ne sçait d'où vient cette tradition, car nul de nos anciens auteurs n'en fait mention; & il est à croire que c'est plustost une fantaisie de sculpteurs, pour marquer peut-estre la prudence de la reine, qu'une vérité & un fait certain. Mais c'est trop parler de ces statuës Gothiques. Venons à la seconde race.

CARLOMAN ET CHARLEMAGNE.

Comme les belles lettres commencèrent à fleurir en France du temps de Charlemagne, on y voit beaucoup plus de politesse que sous la première race. Les beaux arts y fleurirent en même temps. Car c'est aux belles lettres

que l'on doit le bon goust qui perfectionne les beaux arts. C'est pourquoy tous les grands princes ont pris à tasche de cultiver les belles lettres, comme estant le principe de la politesse qui regne en toutes choses; dans l'architecture, dans la peinture, dans la sculpture, & mesme dans l'art militaire. Le premier de nos rois qui ait aimé les lettres, c'est Charlemagne, un des plus grands princes qui ait gouverné la monarchie Françoisse; & c'est à son exemple que le Roy, qui a mérité comme luy par ses excellentes qualitez, & par tant d'actions admirables, le titre de Grand, au milieu de tant de soins qui l'occupent pour le gouvernement de l'Estat, prend un soin tout particulier des Académies qui cultivent les sciences & les lettres.

Le premier ouvrage de sculpture que nous ayons du temps de Charlemagne, est un monument de marbre creusé fort profondément en forme de coffre, posé autrefois sur quatre piliers, auprès du tombeau de saint Remi à Rheims. Il est fait sur le modelle de celui de Jovin général de l'armée Romaine, que l'on voit dans la mesme ville, dans l'église de saint Nicaise dont il est fondateur, & où l'on tient qu'il est inhumé. On voit gravé sur le devant de l'un & de l'autre un combat d'hommes avec un lion, & un sanglier qui est abbatu. C'est la commune opinion que ce marbre qui est à saint Remi, a servi de monument à Carloman roi d'Austrasie frere de Charlemagne, inhumé dans cette auguste basilique; & l'on croit que c'est ce monument que Hincmar fit voir à Charles le Chauve, lorsqu'il le conduisit à l'église de saint Remi, pour lui montrer le lieu où le roy Carloman estoit inhumé.

Personne ne mérita mieux une sépulture distinguée que Charlemagne. En effet, il n'est point de roy qui de son temps en ait eû une plus magnifique. Il fut inhumé à Aix la Chapelle, où il mourut l'an 72. de son âge, & le 47. de son règne, prince le plus digne de vivre & de régner long-temps, comme il a fait plus que tous ses suc-

cesseurs, à la réserve de Louïs le Grand, qui l'a déjà surpassé par la durée de son règne, & fassé le Ciel qu'il le surpassé aussi de beaucoup par la durée de sa vie. Voicy de la manière que Charlemagne fut inhumé, au rapport d'un auteur du temps. Son corps fut embaumé, & mis sous une voûte, assis sur un siège d'or, revêtu des habits Impériaux, & au dessous d'un cilice qu'il portoit ordinairement; ayant à son costé une épée dont le pommeau & la garniture du foureau estoient d'or, & une bourse de pèlerin qu'il avoit coutume de porter lorsqu'il alloit à Rome. Il tenoit entre ses mains le livre des Evangiles écrit en lettres d'or. Sa teste estoit ornée d'une chaîne d'or en forme de diadème, dans laquelle estoit enchassée une portion de la vraye Croix, & son visage estoit couvert d'un suaire. Son sceptre & son bouclier qui estoient tout d'or; & avoient esté bénis par le pape Leon III. furent suspendus devant luy. On ferma ensuite, & on scéla mesme son sépulcre, après l'avoir rempli de beaucoup de richesses, *thesauris multis*, & de toute sorte de parfums; & l'on érigea au dessus une arcade dorée, avec cette inscription rapportée par Eginard son secrétaire:

SUB HOC CONDITORIO SITUM EST CORPUS KAROLI
MAGNI ATQUE ORTHODOXI IMPERATORIS, QUI
REGNUM FRANCORUM NOBILITER AMPLIAVIT, ET
PER ANNOS XLVII. FELICITER REXIT. DECESSIT
SEPTUAGENARIUS, ANNO AB INCARNATIONE DOMINI
DCCCXIV. INDICTIONE VII.

V. KAL. FEBRUARIAS.

C'est la première épitaphe que nous trouvions de nos rois. Ce prince est le dernier aussi qui ait pris la qualité d'Homme Illustre, *vir inluster*; qualité dont tous les rois ses prédécesseurs s'estoient servis dans leurs lettres, mais que ses successeurs ont quittée, quoy-que les papes écri-

T T t t ij

vant à nos rois, les ayant encore qualifiez du nom d'Illustre long-temps après, jusqu'à ce qu'enfin il leur ont donné par excellence le titre de Très-Chrestien, dont ils avoient déjà honoré le roy Pepin, Charlemagne son fils & plusieurs autres de leurs successeurs. Enfin, Charlemagne est le seul encore de nos rois qui ait pris, avant qu'il fut empereur, la qualité de Patrice des Romains, après celle de Roy des François & des Lombards. On pourra faire voir une autrefois en quoy consistoit cette qualité de Patrice des Romains, & quel en estoit la marque & l'habit.

D I S S E R T A T I O N

S U R

L'ANCIENNE FORME DES SERMENTS

USITEZ PARMI LES FRANÇOIS.

Par M. l'Abbé DE VERTOT.

SI les hommes avoient conservé les mœurs & l'innocence du premier âge, on n'eût point connu l'usage des serments. Une confiance réciproque en auroit tenu lieu; & la parole seule auroit été considérée comme le gage assuré de nos promesses, & comme une expression simple & fidelle de la vérité.

Mais l'intérêt, l'ambition & des passions violentes ayant amené l'infidélité & le mensonge, ces mêmes hommes, dans une défiance mutuelle, ont été obligez de chercher jusques dans le ciel la caution de leurs paroles, ou la vengeance du parjure.

Il faut bien prendre garde cependant de confondre ces serments religieux avec ceux qu'on appelle jurements, &

qui sont également condamnés par les loix divines & humaines. A Dieu ne plaise que nos études soient employées à conserver la mémoire de ces imprécations bizarres & impies que la colère & la fureur ont inventées ; & que de funestes habitudes , & comme une tradition empoisonnée , ont fait passer jusqu'à nous.

Je parlerai seulement icy des serments , en-tant qu'ils sont autorisés par l'usage & par les loix , & que les hommes les ont fait intervenir dans les traités les plus solennels , comme le supplément d'une confiance réciproque , & comme un lien nécessaire dans la société civile.

On vient , Messieurs , de vous en faire voir l'origine & les différentes cérémonies , tant parmi les Grecs que parmi les Romains. Rien n'est échappé à l'auteur sur une matière si curieuse & si peu connue. Il a su nous introduire dans les mystères de ces deux nations si célèbres dans l'histoire & dans la république des lettres , & dont les moindres usages sont encore si précieux à notre souvenir.

*M. l'Abbé
Maffieu.*

Devenus citoyens de Rome & d'Athènes , & l'esprit encore rempli de ces idées si nobles , & qu'inspirent des mœurs si polies , pourrez-vous vous résoudre à descendre jusqu'aux coutumes grossières & sauvages de nos premiers François ? Le contraste seul peut attirer votre attention. Ce n'est pas que nos statuts n'autorisent ces sortes de recherches. On y trouve d'ailleurs des usages singuliers & même intéressants , & qui sont déjà couverts par une longue suite de siècles , & par une antiquité qui semble les rendre plus respectables.

C'est au travers de ces siècles si obscurs , que j'ai tâché de démêler quels étoient les serments de nos ancêtres : ceux qu'ils prestoient à nos premiers rois , & les serments de ces princes , soit à l'égard de leurs sujets , ou par rapport à d'autres souverains. Je suivrai , pour la distribution des faits , l'ordre naturel des temps , & celui de la succession des trois races : & afin d'entrer dans une con-

noissance exacte de la nature de ces différens sermens; peut-estre ne fera-t-il pas inutile de donner icy en peu de mots une légère idée de l'origine & des mœurs de la nation Françoisë.

Il faut convenir que la plupart des estats n'ont eû qu'une origine fort obscure, & mesme qui a esté souvent l'ouvrage de la fortune & du hazard. Des brigands qui cherchoient un asile, & à échapper à la puissance des loix; jettèrent les premiers fondemens de l'empire Romain; & Carthage vit élever ses tours si superbes sur les débris de quelques cabannes que des estrangers & des fugitifs avoient basties au bord de la mer. Les uns & les autres commencèrent à estendre leur domination par des courses sur les terres de leurs voisins; & en faisant d'abord le métier de brigands & de pirates, ils apprirent insensiblement celuy de conquérans.

Telle a esté l'origine des plus grands empires; & c'est ainsi que se forma la monarchie Françoisë. Un petit nombre de barbares qui habitoient différens cantons de la Germanie, ne s'allièrent d'abord que pour se soustraire à la puissance des Romains. Ils prirent le nom de Francs, comme la marque de leur indépendance. Leur nombre se grossît. On accouroit de tous costez dans leur camp, comme dans l'asile de la liberté; & bien-tost ils ne connurent plus pour patrie que les endroits où ils establirent leur domination. Tous les François estoient soldats. Tout l'estat estoit dans l'armée. Le gouvernement militaire passa du camp dans le pays de leurs conquestes. La plupart des différens se dé-cidoient dans des combats singuliers: la justice mesme ne se rendoit que par des gens armez. On voyoit au milieu du Malle ou de l'assemblée une hache d'armes & un bouclier attachez à un poteau, comme les marques de cette juridiction militaire. Leurs chefs leur servoient en mesme temps de juges dans la paix & de capitaines à la guerre; & l'on ne parvenoit au commandement que par une valeur éprouvée & un courage déterminé.

Vero mihi videtur propior illorum opinio qui non unius populi nomen hoc putant fuisse, sed plurium qui in idem conspirantibus animis Romanorum se ab jugo vendicarunt. Pétau l. 6. p. 1.

Mezgeriæ vie de Clotaire p. 117.

S'il estoit question de prester le serment de fidélité à leurs souverains, le prince estoit élevé sur un pavois : on luy mettoit à la main un angon ou javelot en forme de sceptre, & pour luy faire comprendre qu'il alloit commander à une nation guerrière; & les François, dit Venantius Fortunatus, en tenant leurs épées à la main, luy juroient une fidélité inviolable : *Utque fidelis ei sit gens armata per arma, jurat jure suo, se quoque jure ligat.*

*Gregoir. de
Tours l. 4. c.
46.
Idem l. 11.
c. 11.
Idem l. 11.
c. 23.
L. 6. poëm.
11.*

Les armes leur servoient d'autel & de divinité; & ils juroient par leurs épées, comme par le gage & le soutien le plus sûr de leurs promesses.

Des serments plus religieux prirent insensiblement la place de ces serments militaires. Les Francs qui avoient embrassé la religion des Gaulois, empruntèrent de ces peuples l'usage de jurer sur les choses saintes; & l'on vit ces François, si fiers & si indomptables, se soumettre avec docilité aux pratiques religieuses des vaincus.

Ce passage à des mœurs si différentes ne se fit pas tout d'un coup. On n'osa toucher à cet ancien usage de soutenir son serment par son épée. Nos François en estoient trop jaloux; ils les regardoient comme le privilège de leur naissance, & comme la marque de leur liberté : *Sponde mihi pugnam, & manifestet Deus, si mendacium an veritatem jurasti contra me*, disent les capitulaires du roy Dagobert. On se contenta d'abord qu'ils fissent bénir leurs armes avant que de s'en servir, soit pour combattre, ou pour prester des serments : *Donet arma sua ad sacrandum*; & on leur insinua en mesme temps l'usage d'invoquer le saint nom de Dieu dans ces serments militaires.

Si deux voisins, disent les capitulaires de Dagobert, « sont en dispute pour les bornes de leurs possessions; qu'on « lève un morceau de gazon dans l'endroit contesté; que le « comte ou le juge le porte dans le malle; & que les deux « parties en le touchant de la pointe de leurs épées, prennent « Dieu à témoin de la vérité de leurs soutiens : *Testificen-* « *tur Deum creatorem.* Qu'ils combattent après ces serments, «

*Baluz. to.
1. p. 81.
art. 9.*

» & que la victoire décide de la justice : *Qualis de ipsis vi-*
» *cerit, ipse possideat illam contentionem.*

Cette jurisprudence barbare, & ce mélange encore bizarre de pratiques saintes avec des combats cruels & sanglants, cédèrent peu à peu à des usages plus pieux & plus uniformes. La plupart des François s'accoustumèrent enfin à jurer sur les autels, sur le livre des Evangiles, sur les tombeaux & les reliques des saints; & quelquefois même sur le saint Sacrement. Ces serments estoient composez de différentes formules que nous rapporterons dans la suite, & au travers desquelles on pourra démesler les mœurs de chaque siècle, & même les différentes faces & comme les nuances du gouvernement.

Nous n'avons point dans la monarchie de traité plus ancien que celui qui fut fait à Andelaw ville d'Alsace, vers l'an 591. & entre Gontran roy Bourgogne, Childébert son neveu roy d'Austrasie & la reine Brunehaut mère de ce jeune prince. On trouve un acte si ancien & si curieux tout entier dans le livre neuvième de l'histoire de Grégoire de Tours: & l'on y peut observer en passant, la forme que gardoient nos rois dans leurs partages, & quel estoit en ce temps-là le doüaire d'une reine de France.

Greg. Turon.
l. 9. c. 20.

Ces princes jurèrent l'observation de ce traité par le nom de Dieu tout-puissant, par la sainte Trinité, par toutes les vertus Divines, & par le jour redoutable du jugement dernier. *Jurant partes per Dei omnipotentis nomen, per inseparabilem Trinitatem, per divina omnia ac tremendum diem judicii.*

Mais quelques respectables que fussent ces serments, les plus ordinaires se prestojent sur les reliques des saints. Les François y avoient le plus souvent recours, parce qu'ils estoient persuadez que la vengeance divine suivoit de plus près le parjure, & qu'ils regardoient ces héros du Christianisme comme les arbitres de la colère & des faveurs du Ciel.

Charibert fils aîné de Clotaire I. étant mort sans postérité

rité masculine, les rois Gontran, Sigébert & Chilpéric ses frères partagèrent ses états. Paris en estoit la capitale : aucun de ces princes ne la vouloit céder aux autres. Paris dès-lors n'avoit point d'équivalent. Les trois princes convinrent d'en jouir en commun. Ils firent serment sur les reliques de saint Polieucte, de saint Hilaire & de saint Martin de n'y point entrer que de concert ; & ils établirent, dit Grégoire de Tours, ces grands saints, juges & vengeurs du parjure : *Effetque Polioctus martyr cum Hilaris & Martino, iudex ac retributor ejus.*

Mais Chilpéric emporté par une passion violente, ne laissa pas, malgré la religion de ces serments, de se jeter dans la place. Il prit seulement la précaution de se faire précéder par un grand nombre d'autres reliques qu'il fit porter comme une sauvegarde à la teste de ses troupes ; & dans l'espérance que la protection de ces nouveaux patrons se mettroit à l'abri des peines dûes à son parjure : *Ac ut maledicto carere posset, reliquiis sanctorum multorum praecedentibus, urbem est ingressus.*

Surquoy il est bon de remarquer que nos rois de la première race & ceux de la seconde conservoient religieusement dans leurs palais un grand nombre de reliques, & sur tout la chappe ou le manteau de saint Martin, & qu'ils faisoient même porter ces précieux dépôts à leur suite, & jusques dans les armées.

Les formules de Marculphe, qu'on croit composées vers l'an 660. prescrivent dans l'article 38. que tous les serments se fassent dans le palais, & sur la chappe de saint Martin : *Tunc in palatio nostro, & super capella beati Martini debeant conjurare.*

Que les prestres, disent les capitulaires de Charlemagne, n'aillent point à l'armée, exceptez ceux qui sont destinez au service divin, & à porter les saintes reliques : *Et ad sanctorum patrocinia portanda.* On envoyoit ces reliques du palais dans les provinces, lorsqu'il estoit question de presser serment de fidélité au prince : *Per pignora quae illuc*

direximus, debeant conjurare, disent les mêmes formules, quand il s'agissoit de quelque traité; & on faisoit même porter ses propres reliques jusques chez les ennemis, comme un gage inviolable de sa parole.

*Eugilbert Evêque de Paris.
Riculphe Evêque de Rheims.*

C'est ainsi qu'Ebroin maire du palais de Théodoric II. ayant défait Martin, un des ducs d'Austrasie, & voulant tirer adroitement ce seigneur de la ville de Laon où il s'estoit fortifié, luy envoya par deux évêques les chasses de la chapelle du prince; mais dont il avoit osté les reliques, & sur lesquelles cependant ces lâches prélats, & les ministres de sa perfidie, ne laissèrent pas de faire serment qu'il pouvoit venir en toute sûreté trouver le roy & le maire du palais pour traiter de la paix : *Hoc dolo se ac fallaciter super vacuas capsas ei jurantes*, dit Frédégaire.

L'Austrasien s'abandonna avec une foy entière aux serments de ces évêques : mais à peine fut-il entré dans le camp, qu'Ebroin qui croyoit ces serments nuls par le défaut de reliques, le fit assassiner par ses satellites : ministre impie & superstitieux en même temps, il craignoit le Ciel, & il se flattoit de l'avoir trompé!

Quelques-uns à la vérité évitoient de jurer sur les reliques, mais c'estoit par un pur sentiment de religion; & ils se contentoient de prester serment sur les ornements dont l'autel ou les chasses de ces saints estoient revestus. Chilpéric ayant fait demander le serment à un François qui s'estoit réfugié au tombeau de saint Martin, ce seigneur luy envoya simplement la nappe de l'autel du même saint, comme la preuve de son serment : *Pallam altaris fideijussorem dedit* : & après une telle caution, la défiance n'auroit esté guères moins honteuse que le parjure même.

Tout ce que l'usage permettoit dans ces occasions, c'est qu'on pouvoit exiger de l'accusé qu'il fit soutenir son serment par un de ses proches & de ses amis; & on multiplioit ces témoins à proportion de l'importance de l'affaire dont il estoit question. C'est ainsi que de pareils serments

décidèrent de la naissance & de la fortune d'un des plus grands rois de la première race.

Chilpéric étant mort, ce prince ne laissa pour luy succéder qu'un jeune enfant appelé Clotaire, à peine âgé de quatre mois. La conduite peu régulière de la reine Frédégonde sa mère faisoit douter s'il estoit véritablement du sang de Clovis. Je crains bien, disoit le roy Gontran son oncle, que cet enfant ne soit fils de quelque seigneur de la cour : *Sed, ut credo, alicujus ex Leudibus nostris sit filius.* Il fallut, avant que de reconnoître ce prince, quoy que né dans la pourpre & dans un légitime mariage, que la reine, trois évêques & trois cents des principaux de la nation jurassent qu'il estoit véritablement fils de Chilpéric : *Sacramenta dederunt hunc à Chilperico generatum fuisse.*

Ces témoins s'appelloient jureurs, conjureurs, sacramentaux : *Juratores, conjuratores, sacramentales.* Ils devoient estre de condition libre, d'une réputation intègre. On exigeoit même qu'ils fussent à jeun, lorsqu'ils prestoient serment ; & l'on observa dans la suite, & pour un plus grand respect, de ne point exposer les reliques à cet usage pendant le temps de l'Avent, du Carefme & des Rogations. *In his diebus, dit le concile de Bordeaux, non debent sacerdotes reliquias præstare ad jurandum.*

1255.

Ces jureurs mettoient tous la main sur l'autel ou sur la chasne où reposoient les reliques ; & celui qui prestoit le serment mettoit sa main sur toutes ces mains différentes ; & luy seul prononçoit les paroles du serment, suivant l'ordonnance du roy Dagobert : *Ista sacramenta debent esse conjurata, ut illi conjuratores manus suas supra capsam ponant, & ille solus, cui causa requiritur, verba tantum dicat, & super omnium manus manum suam ponat.*

Lex Alam.
l. 6. art. 7.

Que si on manquoit de témoins, on substituoit alors des autels ou des tombeaux en leur place, & le serment presté sur différents autels tenoit lieu d'autant de témoins. Gontran Bozon seigneur François, étant allé chercher jus-

qu'à Constantinople un aventurier appelé Gondebaud, qui se disoit fils naturel de Clotaire I. & dont il vouloit faire le chef d'une révolte, ce prince prétendu le voyant seul, & se défiant de tout ce qu'il luy disoit des forces de son parti, exigea de luy qu'il en fît serment dans douze églises différentes: *At ego*, dit-il, *per duodecim loca sancta ab eo suscipio sacramenta.*

Le choix de ces autels, ou des tombeaux sur lesquels on devoit prestre serment, appartenoit à celui qui estoit en droit de l'exiger; & il prescrivait ordinairement l'autel auquel il avoit plus de confiance, & dont le saint passoit pour punir plus sévèrement le parjure.

Grégoire de Tours, qui m'a fourni la plupart des faits que je viens de rapporter, n'échappa luy-mesme à la persécution de ses ennemis que par de pareils serments. On l'accusa du vivant de Chilpéric d'avoir parlé avec peu de respect de la conduite de la reine Frédégonde. L'affaire fut portée dans une assemblée générale des François. De faux témoins se présentoient pour soutenir l'accusation. Il avoit pour principal délateur le gouverneur de sa province, & son roy pour partie. Chilpéric, le tyran de ses sujets, & l'esclave de sa femme, demandoit hautement qu'on fît justice du calomniateur de la reine. Luy seul sembloit ignorer ses désordres, & la cruelle Frédégonde cherchoit dans la disgrâce de ce grand homme la sécurité de ses crimes & la durée de ses plaisirs. Tout concouroit à la perte du saint évêque jusqu'à la vérité mesme. Mais le clergé & le peuple prirent la défense d'un prélat qui estoit l'ornement de l'église des Gaules. Enfin, après beaucoup de disputes & d'agitations, on convint qu'on célébreroit trois messes solennelles sur trois autels différents, & qu'il prouveroit ensuite son innocence par serment sur ces trois autels: *Restitit ad hoc causa, ut dictis missis in tribus altaribus, me de his verbis exuerem sacramento.*

Ce n'est pas, continué nostre historien, que cet assujettissement à des serments à l'égard d'un évêque ne fût

Chilpericus
Nero nostri
temporis &
Herodes. L.
c. 46.

contraire aux saints canons : mais les François, dit-il, jugèrent qu'on devoit cette complaisance à la personne du souverain : *licet canonibus contraria*. Ce qui a donné lieu à quelques historiens de mettre en question, si les évêques sous la première race prestoient, mesme à leur promotion à l'épiscopat, le serment de fidélité qu'ils devoient à nos rois.

Il est certain que le clergé, & mesme les laïques qui avoient de la piété, faisoient paroître en général un éloignement infini pour toutes sortes de serments. Saint Eloy, depuis évêque de Noyon, sollicité par le roy Dagobert I. de luy prestier serment de fidélité sur les reliques, s'en défendit avec autant de fermeté que de modestie. Ce prince *L. 1. c. 6.* cessa de le presser; & saint Oüen, auteur de sa vie, nous apprend qu'il l'assêûra mesme qu'il auroit plus de créance en luy pour avoir évité le jurement, que s'il avoit fait les serments les plus solemnels : *Pollicens se plus eum ex hoc jam crediturum, quam si multimoda dedisset sacramenta*.

On trouve à la vérité dans le troisième tome de la Bibliothèque des Peres, des lettres de Didier évêque de Cahors, qui écrivant aux rois Sigebert & Dagobert, se dit évêque par leur grace, & prend la qualité de leur vassal : *Sigeberto Regi, servus vester Desiderius, &c. & per gratiam ejus episcopus. Dagoberto Regi Desiderius vester fidelis, &c.*

On voit de plus dans la vie de saint Léger évêque d'Autun, que ce prélat étant sollicité de reconnoître pour roy un prince appelé Clovis, au préjudice de Théodoric roy de Bourgogne son légitime souverain ; ce généreux évêque protesta qu'il perdrait plustost la vie que de violer la foy qu'il avoit, dit-il, promise devant Dieu de garder à ce prince. *Quousque me Deus in hac vita jussit superesse, non mutabor a fide quam Theodorico promisi coram Domino conservare.* *Du Chesne t. 1. p. 576.*

Voilà certainement une promesse de fidélité, & faite devant Dieu, *coram Domino* : cela ressemble assez à un serment. Mais il faut reconnoître de bonne foy que si on

examine à la rigueur ces différents textes, on n'y voit aucune expression qui marque qu'il eût fait un serment formel. Peut-être que la sainteté de ces prélats les mettoit au dessus des serments, & que la crainte religieuse de jurer leur tenoit lieu des jurements, même les plus solennels. Il faut de plus observer que les évêques vers le commencement de la première race n'avoient encore ni dignitez ni puissances temporelles qui les distinguast des simples particuliers. Nos rois à la vérité en honorèrent quelques-uns de leur plus intime confiance, & ces princes firent même de grands biens à leurs églises. Les François d'ailleurs touchez de l'éclat de leurs vertus, recevoient leurs avis comme des loix, & ils n'entreprenoient rien sans leur participation. Tout cela n'étoit encore cependant que des honneurs sans titres, & des richesses sans domination.

Mais de grands fiefs ayant été unis insensiblement à leurs croses, les évêques sous la seconde race se trouvant à la teste des parlements & des assemblées générales de la nation; & ces prélats ayant des vassaux, & même des troupes qu'ils estoient obligés de fournir au prince, chacun selon leur contingent, il étoit bien juste que succédant aux grands de l'Etat par leurs fiefs, on s'assêurast alors de leur fidélité par des engagements plus précis & plus solennels.

Jamais ces serments ne furent plus fréquents que sous cette seconde race, & par conséquent plus mal observés. Nos rois les faisoient même réitérer à une même personne en différentes occasions. On ne voit presque plus que serments, que parjures, que révoltes & que guerres civiles. Différentes causes y contribuèrent: le changement arrivé dans la maison regnante y eût beaucoup de part; & l'origine des fiefs, l'élévation à la puissance des grands vassaux, causèrent depuis une révolution générale dans le royaume, & donnèrent comme une nouvelle face à la monarchie.

*Jac. Sirmund.
Notæ ad T. 2.
Concil. Gallia
f. 6. 36.
Pasquier Recherches de
France c.
236.*

C'est ce qu'il faut développer aussi sommairement & en moins de paroles que nous pourrons.

Pépin chef de la seconde race, & qui venoit d'élever sa maison sur les ruines de celle de Clovis, n'ignoroit pas qu'il ne pouvoit prendre trop de précaution pour s'asseûrer de la fidélité de ses nouveaux sujets. Ce fut le premier de nos rois qui se fit couronner avec les cérémonies de l'Eglise, pour consacrer sa personne & la rendre plus auguste & plus respectable à ses peuples; & il se fit même couronner une seconde fois par les mains du pape Etienne, qui par complaisance pour ce prince, excommunia les François, s'ils reconnoissoient d'autres rois que les princes de sa race. On voit dans nos annales, & sur-tout dans la chronique d'Adelmus, tous les serments que Pépin exigea de Tassilon duc de Bavière. Il obligea ce prince de jurer successivement sur les tombeaux de saint Denys, de saint Martin & de saint Germain qu'il luy conserveroit & aux princes Charles & Carloman ses enfants une fidélité inviolable : *Fidelitatem jure jurando supra corpus sancti Dionysii promisit; & non solum ibi, sed & super corpora sancti Martini & sancti Germani simili sacramento fidem servaturum pollicitus est.*

Charlemagne, quoy-que plus autorisé par l'éclat de ses victoires, ne laissoit pas d'avoir pour suspecte la puissance & la fidélité des grands. Guillaume de Malmesbury, historien célèbre & judicieux, remarque que ce prince, pour mieux s'asseûrer de ses nouvelles conquestes, donna la plupart des grandes terres & des fonds aux églises, parce que, dit cet auteur, la foy du clergé luy estoit moins suspecte que celle des laïques, & qu'il esperoit que l'exemple & l'autorité sainte des évêques contiendrait même les laïques dans les bornes de l'obéissance : *Nolle sacri ordinis homines tam facile quam laicos fidelitatem Domini rejicere, præterea, si laici rebellarent, possent illos excommunicationis autoritate & potentie severitate compescere.*

De-là vinrent tant de loix, de canons, de formules de

752.

*Adelmi Chron.
nic. ann.
756. &
757.
Ann. rerum
Francicarum.
Annal. Ber-
niani ad ann.
757.*

prester le serment de fidélité, & qu'on voit répandus, soit dans les capitulaires de ce prince, ou dans les conciles tenus sous son règne, & auxquels il soumit le clergé comme les laïques.

Assist. Domini.

Capitulata data missis Dominicis art. 2. an. 802.

{ 813.

Que tout homme, dit-il, dans l'instruction qu'il adresse aux commissaires des provinces, qui nous a promis fidélité comme à son roy, la renouvelle comme à son empereur : *Nunc ipsum promissum Cæsaris faciat.*

Nous ordonnions, disent les Peres du troisième concile de Tours, que les évêques gardent une fidélité inviolable au prince : *Et fidem quam ei promissam habent inviolabiliter custodire studeant.*

On ne voit à la vérité encore dans ces textes différents qu'une simple promesse de fidélité à l'égard des évêques : *nunc ipsum promissum.* Il n'y est encore fait mention d'aucun serment précis. Mais sous le règne suivant quelques-uns de ces prélats n'ayant que trop profané la sainteté de leur caractère dans les guerres civiles, on exigea d'eux un serment de fidélité ; & le canon 12. du deuxième concile d'Aix ordonne qu'on dépose l'évêque qui aura violé ce serment : *Aut etiam sacramentum fidelitatis violaverit proprium gradum amittat.*

{ 836.

Fortin annal. an. 837.

L'empereur Loüis le Débonnaire son fils voulant affermer la fortune de Charles le Chauve, le dernier & le plus chéri de ses enfants, déclara en pleins Estats quel devoit estre son partage ; & il obligea, disent nos annales, les évêques, les abbez, les comtes & les vassaux de luy prester serment de fidélité : *Sicque, jubente imperatore, episcopi, abbates, &c. Fidelitatem sacramento firmaverunt.*

Le mesme Charles le Chauve devenu roi de France, se plaignit dans le concile de Toul de la perfidie de Ganelon archevesque de Sens, convaincu d'entretenir des intelligences criminelles avec Loüis le Germanique, quoy-qu'il eût presté serment de fidélité à Charles en quatre occasions différentes ; car il m'avoit engagé sa foy, dit ce prince, dans le temps qu'il n'estoit que clerc de ma chapelle : il avoit

avoit réitéré ce serment à sa promotion à l'épiscopat, & les peres du concile luy représentèrent qu'il avoit encore fait le même serment dans le temps du partage de l'empire entre les enfants du Débonnaire, & enfin au couronnement de son souverain : *Post repetita toties sacramenta.*

Je ne m'arresterais point à entasser tous les serments que l'on trouve dans cette seconde race. Je ne fais que marquer les matières en passant, & je cherche moins la multitude des faits que les différences qui s'y rencontrent. J'observerai seulement qu'il paroît par ces actes du concile de Toul, qu'il y a près de 900. ans que les évêques dans le temps de leur promotion à l'épiscopat, prestoient ce serment de fidélité à nos rois. Il faut remarquer cependant que ce n'estoit pas sans répugnance ; & que quand ils pouvoient s'en dispenser, ils ne donnoient qu'une simple promesse de fidélité sans jurement. On mit même cette différence entre les évêques & les abbez, que les évêques promettoient seulement, & que les abbez, comme les laïques, juroient la fidélité, comme on le peut voir dans les annales de saint Bertin : *Episcopi profitentes illi fidelles fore ; abbates vero sacramentis fidelitatem promiserunt.*

Mais l'establissement des fiefs sous la seconde race fit naître les serments féodaux, dont aucun ordre de l'estat ne fut exempt dans la suite. Telle en fust l'origine.

Les gouverneurs des provinces ou des villes, abusant de la foiblesse du gouvernement, se perpétuèrent insensiblement dans leurs emplois. Ils les rendirent bientôt héréditaires ; & d'officiers destituables à la volonté du prince, ils s'érigèrent insensiblement en petits souverains.

Ils s'assujétirent ensuite des vassaux, & ils ne tenoient plus à la Couronne que par les différents serments de fidélité qu'ils prestoient à nos rois.

Il y avoit deux sortes de serments : le serment simple, qu'on appelloit communément serment franc ; & le serment lige. Le premier ne regardoit que le fief que le vassal tenoit du prince ou du seigneur suzerain. Telle estoit

Artus I. duc
de Bretagne,
Pierre Mau-
clerc & Jean le
Roux avoient
fait des ser-
ments liges,
François I.
Artus III.
prélèrent ce
serment de-
bout. *Lob. t.*
1. p. 626.
& 669.
L. 1. c. 25.

la province de Bretagne, dont quelques ducs prétendoient ne devoir à la Couronne qu'un serment simple, & seulement pour la terre & le fief qu'ils tenoient originairement de la couronne; & l'on rendoit ce serment debout, l'épée au côté, les mains sur les évangiles & avec le baiser.

Le serment lige tomboit aussi-bien sur la personne que sur le fief du vassal: tel estoit le serment que les rois d'Angleterre devoient autrefois à la Couronne pour le duché de Guyenne, ainsi que le reconnut Edoüard III. & comme on le peut voir dans Froissard.

Ce mot de *serment lige* venoit, selon quelques auteurs; d'un ancien usage de lier le ponce au vassal, ou de luy serrer les mains dans celles de son seigneur, pour marquer que le vassal estoit lié par son serment. On le rendoit nuë teste, à genoux, les mains jointes, sans épée, sans éperons & sans ceinture.

Du Chesn. t.
4. p. 189.
Epist. Fulberti
45.

Ce serment renfermoit différentes obligations, que Fulbert évesque de Chartres rapporte dans une de ses lettres à Guillaume duc d'Aquitaine, & que ce prélat dit avoir prises luy-mesme des écrivains de son temps les plus autorisez: *Quæ ex librorum auctoritate notavi.*

Pendum jura-
bile.

Le vassal par son serment s'engageoit au prince de luy conserver la vie & les membres; qu'il seroit en seûreté dans les forteresses qu'il luy confioit; & il y avoit mesme de ces châteaux qu'on appelloit spécialement *siefs jurables*, parce que le vassal, outre l'homage & le serment commun de fidélité, en faisoit un particulier d'ouvrir les portes de la forteresse en tout temps à son seigneur, & soit qu'il fust en guerre ou en paix, *pacatus vel non pacatus*; & soit qu'il s'y présentast à la teste de son armée, ou avec sa maison & ses seuls domestiques, *ad magnam vel ad parvam vim*. Quelques-uns de ces vassaux en devoient sortir quand le prince y entroit; d'autres pouvoient y rester. Quelquefois ils n'estoient tenus simplement que de souffrir à chaque mutation de souverain qu'on arborast ses enseignes sur les tours, & qu'on y fît trois fois son cry de guerre;

toutes différences qui varioient selon la nature différente des inféodations.

Le vassal qui prestoit le serment lige estoit obligé de servir son seigneur en personne & envers tous & contre tous qui peuvent vivre & mourir, excepté contre son pere; & tant en guerre qu'en jugement, c'est-à-dire, à servir d'assesseur pour juger les causes de ses égaux, conformément à l'institution de la justice des Pairs. Il devoit se rendre utile à son seigneur. Fulbert explique cette utilité des secours qu'il devoit au prince quand il estoit en guerre : *Auxilium domino suo fideliter præstet*. On sçavoit le nombre de troupes que les grands vassaux devoient à la Couronne, soit qu'ils fussent laïques, ou du premier ordre du clergé.

Les grands officiers prestoient serment pour leurs charges. On y avoit annexé la justice & quelques revenus annuels. Le but de ces inféodations estoit de rendre ces offices héréditaires comme les gouvernements l'estoient devenus. Le connestable juroit Dieu son créateur, & par sa foy & sa loy, de servir le roy son maître sans épargner sa vie & jusques à la mort inclusivement, ainsi que porte la formule de ce serment.

Bertrand du Guesclin recevant l'épée de connestable des mains du roy Charles V. la tira du fourreau, & plein d'une noble confiance en son courage, je jure, dit-il, en adressant la parole au prince, que je ne l'y remettrai jamais que je n'aye chassé les anglois de vostre royaume : serment qu'il accomplit.

Vie de du Guesclin par du Chastellet
p. 188.

1370.

Le chancelier juroit de bien & loyaument conseiller le roy, de luy garder son patrimoine, & le profit de la chose publique; qu'il ne serviroit à autre maître ne seigneur qu'à luy, & que ne robes ou profit ne prendroit de quelque seigneur que ce soit, &c.

Nos rois exigeoient cette sorte de serment de leurs chanceliers dans un temps où les grands de l'estat ne faisoient point de difficulté de prendre des princes alliez de leur

maître, des pensions qu'ils appelloient fiefs de bourse, & dont ils faisoient mesme des serments particuliers. Mais il estoit bien juste que le chef de la justice & des conseils du roy n'eust point de part à ces engagements étrangers:

Mich. de l'Hopit. serm. l. 1. ad Franc. Oliberium.

*Longè qui maximus inter
Principis officia, atque togæ civilis honores,
Totius est commissa fides.*

Tous les serments de ces grands officiers estoient des serments liges. On les prestoit à genoux, nuë teste, les mains jointes, & dans celles du prince, & de la mesme maniere que les prestoient les vassaux de la Couronne.

C'est l'assujettissement à ces différentes cérémonies qui donnoit tant d'éloignement aux évêques pour les serments, & ils croyoient que l'obligation de mettre leurs mains entre celles du prince, comme une marque de vassalité & de dépendance, bleissoit la supériorité de leur caractère: *Manibus enim datis more Francico fidelitas promittebatur.*

*Ann. 858.
c. 15.*

Est-il juste, disoient ces prélats assemblez à Cressy, & qui s'expliquoient par la plume éloquente de Hincmarc, que des mains qui ont esté consacrées par une onction céleste, & que la langue des évêques qui est devenuë la clef du ciel, soient profanées par des serments qui ne conviennent au plus qu'à des laïques! *Manus enim chrismate sancto peruncta &c. & lingua episcopi quæ facta est clavis cæli.... ut secularis, super sancta juret!*

Cependant ce mesme Hincmarc ayant rendu sa fidélité suspecte au roy Charles le Chauve, ce prince l'obligea dans le concile de Pontyon de prester un serment précis de fidélité. C'est dequoy ce prélat fit depuis des plaintes si sçavantes & si amères, dans un ouvrage qu'il composa exprés en forme d'apologie. Il y employe l'autorité de l'Écriture, il cite les peres, les papes, les conciles, pour faire voir qu'on devoit se contenter à l'égard d'un évêque d'une simple promesse de fidélité: *Non aliud sacramentum nisi*

libellos professionis. Il semble à l'entendre qu'on ait violé nos plus saints mystères. Il n'étoit cependant question que du même serment que les évêques avoient fait sous le règne de Loüis le Débonnaire, que la plupart avoient renouvelé au roy son fils, que les abbez prestoient sans répugnance, & que le prince croyoit estre en droit d'exiger indifféremment de tous ses sujets. Hincmarc estoit à la vérité un des plus sçavants hommes de son siècle, ennemi des nouveautez, & zélé défenseur de la doctrine de l'Eglise, mais trop jaloux de l'honneur & du succès de ses sentimens particuliers. Il s'estoit hautement déclaré dans l'assemblée de Cressy contre ce qu'il appelloit l'abus des serments, & il se voyoit avec une douleur mêlée d'une secrete honte, l'apostat d'une opinion dont il eût voulu estre le martyr.

Ses successeurs eurent moins de vivacité. On ne parla plus de la promesse. Les évêques prestèrent serment. Arnould archevesque de Rheims, dit Hugues Capet écrivant au pape, nous a presté un serment qui doit servir de préservatif contre tous ceux qu'il avoit déjà faits, ou qu'il pourroit faire à l'avenir : *Quod contra præterita & futura valeret sacramenta* ; d'où il semble résulter que ce prélat avoit presté le serment de fidélité aux derniers rois de la seconde race.

*Duchesne. t. 4.
Hist. Franc.*

Yves de Chartres qui vivoit sous le règne de Philippe I. nous fournit de nouvelles preuves de la pratique constante de ces serments que les évêques prestoient à leur promotion à l'épiscopat. Radulphe, dit-il, dans sa lettre au pape Pascal, n'a pû obtenir le consentement du roy pour estre promu à l'archevesché de Rheims, qu'il n'eût fait le serment de fidélité que les archevesques de Rheims & les plus saints évêques de France ont toujours presté à nos rois : *Quam prædecessoribus suis regibus Francorum antea fecerunt Rhemenses archiepiscopi & ceteri regni Francorum quamlibet religiosi & sancti episcopi.* Il est vrai que ces princes pour s'accommoder à la pieuse délicatesse des évêques,

*Ep. 41. in
Duchesne. t. 4.
p. 239.*

& pour laisser mesme une juste distinction entré un ordre si respectable & les abbez ; nos rois , dis-je, se contentèrent d'abord qu'ils fissent ce serment à la simple vûe du livre des évangiles : *Inspectis sacrosanctis evangelis*, comme parle le concile de Meaux.

Forma juramenti fidelitatis facti regi Franciæ
Spic. tom.
10. p.
283.
1291.

On trouve dans le 10. tome du *Spicilegium* de Dom Luc d'Achery , la forme de ce dernier serment, tel que
 » le presta Guillaume le Maire évêque d'Angers. Je me
 » présentai , dit ce prélat , devant le roy Philippes (c'est
 » Philippes le Bel) l'étole au col & croisée , je mis la main
 » sur l'estomac en présence des saints évangiles ; pour lors le
 » seigneur de Chambery chevalier me dit , vous jurez au
 » seigneur roy & à son fils la loyauté , & que vous conserverez son corps , ses membres , sa vie , ses droits & son honneur temporel C'est ainsi que vous jurez ; & je respondis : ouïy je le jure : *Ita juratis, & nos respondimus ita juro.*

Cette sorte de serment est encore plus développée dans un compromis que firent l'archevêque de Cologne, l'évêque de Liege & le duc de Brabant vers l'an 1332. & dans la personne de Philippe de Valois.

» Ce que lesdits archevêque , évêque & duc ont promis tenir en bonne loyauté , les prélats la main au pectus
 » en la présence des saints évangiles , & sans y toucher , & selon ce qu'à leur honneste estat appartient , & l'i, duc par son serment.

La présence du confesseur du roy estoit requise dans ces mesmes serments. Celuy qui fait serment de scaulté , dit l'ancien livre de la Chancellerie de France, doit estre en habit honorable , & a-t-on acoustumé de le faire au roy après la messe , présent le confesseur du roy ; & le doit-on l'étole au col , les mains au pits ou poitrine , & non pas les mains jointes comme l'hommage.

Spicil. 1. 10. ibid. Le serment devoit se prestre pour le plus tard quarante jours après la main levée de la régale. *Ipse tamen electus, dit Philippe le Bel, tenebitur bona fide nos adire infra*

quadraginta dies post susceptionem regalium & nobis juramentum fidelitatis præstare.

Les évêques ne devoient ce serment qu'à la seule personne du roy, quand mesme leurs évêchez estoient situez dans des provinces du royaume qui avoient des comtes ou des ducs particuliers : *Sive sint duces, sive comites, aut alii domini temporales*, dit le roy Charles VII. écrivant au pape Eugene IV. *Sumus enim*, ajoute ce prince, *unicus prælatorum & ecclesiarum hujusmodi princeps, protector & conservator.*

*Spicil. t. 7.
p. 286.*

Philippe le Bel dont nous venons de citer l'Ordonnance, déclare expréssément dans la main-levée qu'il accorda à l'évêque d'Angers, que, si le comté d'Anjou venoit à estre séparé de la Couronne, l'évêque ne feroit aucun serment qu'au roy mesme : *Episcopus non teneretur facere hujusmodi juramentum comiti Andegavensi.* Et Pierre Roger archevêque de Roüen, & depuis pape sous le nom de Clement VI. estant sollicité par Philippe de Valois de prester serment de fidélité à Jean duc de Normandie son fils, ce prélat voulut s'en dispenser, & allégua pour raison, qu'il ne devoit ce serment qu'au roy de France : & il fallut que le roy Philippe luy donnast des lettres patentes en datte de l'an 1334. par lesquelles ce prince déclaroit que cette prestation de serment ne pouroit tirer à conséquence pour les ducs de Normandie qui ne seroient pas, comme le prince Jean, héritiers présomptifs de la Couronne.

Lettres patentes de Philippe de Valois en François gardées dans les archives de la cathédrale, données à sainte Marie près Pontoise, c'est Maubuisson, au mois de Juin 1334. Les Lettres de Jean duc de Normandie sont datées du Pont saint Maixante au mois de Juillet de la mesme année. Hist. des Arch. de Roüen p. 502.

A l'égard du cérémonial, il a changé dans la plus grande partie. Le prélat ne met plus d'étole; il paroît seulement en camail & en rochet, & il preste serment à genoux les mains jointes & dans celles du prince. Le grand aumosnier y tient la place du confesseur du roy. On ne fait plus de difficulté de jurer sur les saints évangiles, & ce qui paroïssoit un abus à Hincmarc est devenu un devoir pour ses successeurs. Mais c'est que la chaleur de nos disputes vient souvent moins de la différence qui se rencontre dans les sujets, que de l'émulation qui se trouve dans

les esprits , & de la supériorité que nous voulons prendre sur les opinions des autres.

Ann. Bertiniani.

Après tout , ce Hincmarc & les évêques de son temps devoient avoir d'autant moins de peine à prester ces serments , qu'eux-mêmes prenoient grand soin d'en exiger de leurs souverains pour la conservation de leurs privilèges. Ils ne mettoient point la couronne sur la teste de ces princes qu'ils n'en eussent obtenu la promesse ou le serment de les protéger & de les défendre : *à vobis perdonari petimus, &c.* Nous vous demandons, dit le même Hincmarc, en adressant la parole à Loüis le Begue qu'il alloit sacrer , que vous conserviez nos droits , nos privilèges & nos libertez. Et le prince répondit : *Promitto vobis, & per dono canonicum privilegium* : je vous promets & donne ma parole que je conserveray exactement vos privilèges.

De concordia Sacerd. & Imperii. l. 4. c. 9. p. 295.

Il est bien vray que les seigneurs & les grands de l'estat prétendoient , ainsi que le rapporte M. de Marca , que ces paroles devoient moins s'entendre d'un serment que d'une simple promesse , & purement gratuite : & ce s'avant prélat ajoute que ces termes *promitto, per dono*, que Loüis le Begue prononça , ne devoient pas avoir plus d'étendue que ceux de *concedo, indulgeo* : oùy je vous le promets, je veux bien vous l'accorder. Mais cependant, si l'on consulte l'usage, le plus sûr interprete des textes douteux, il faut convenir, comme on le voit dans les relations différentes de leurs sacres , que nos rois , après avoir prononcé le *per dono* , mettoient la main sur le livre des évangiles, ce qui sembloit faire de cette promesse un serment formel.

Cerem. de Godefr. t. 1. p. 257. Sacre de François I. en 1514. le 25. Janvier.

Peut-estre , & qu'il me soit permis de hazarder cette conjecture , qu'il estoit arrivé de ces serments de nos rois , comme de ceux des évêques dont je viens de parler. Ce ne furent d'abord que de simples promesses, si l'on s'attache avec rigueur à la lettre & au stile ordinaire de nos anciennes chroniques , mais qui passoient pour de véritables serments dans des siècles où régnoit plus de bonne foy & de

de simplicité. On les revêtit depuis de différentes formalitez, à mesure que les hommes avoient moins de probité & plus de méfiance ; & ces promesses prirent enfin le nom & le caractère de serments, par la cérémonie qu'on ajouta de mettre la main sur les choses saintes, & par toutes les imprécations dont on dévouoit les parjures à la vengeance divine.

Nous n'avons vû ni autels ni reliques dans les serments qui se firent au traité d'Andelaw, le seul qui nous soit resté de la première race.

Il ne paroît pas même de serment dans celui de Strasbourg fait vers l'an 842. entre Charles le Chauve & Loüis le Germanique. Ces princes déclarent seulement qu'ils font alliance, & qu'ils s'unissent pour l'amour de Dieu, pour le soulagement du peuple Chrestien, & pour leur commune défense : *Pro deo amur, & pro Christiano populo, & nostro commun salvament* : jargon mêlé de Latin & de Gaulois, appelé Roman, & dont s'est formée insensiblement la langue Françoisé. 59 12

Ce ne fut que sous le regne de Charles le Simple que les promesses réciproques d'observer les traités prirent la forme des serments corporels, c'est-à-dire, en touchant ou des reliques, ou le livre des évangiles. Celui de Bonn fait entre le prince & Henry de Saxe roy d'Allemagne fut signé au milieu du Rhin, où se fit l'entreveüe des deux rois ; ils en jurèrent l'observation sur les reliques ; & leur serment finit par ces paroles : *Sic nos deus adjuvet, & istæ sanctæ reliquæ*. Cap. Baluz. t. 12

Il ne se fit presque plus de traités entre nos rois & leurs alliez, qu'on n'y fit intervenir des serments, soit sur les reliques ou sur les saints évangiles, & sur tout ce que la religion a de plus sacré. J'observerai en passant que quand nos souverains traitoient avec des princes d'un rang inférieur, ils ordonnoient à quelque seigneur de leur suite de jurer & de mettre la main sur les reliques en leur pla-

Recueil de
Traitez t. 1.

ce. Jean comte de Mortain ayant fait un traité en l'ari
1192. avec Philippe Auguste ; & le prince Anglois
ayant fait les serments ordinaires , le roy de son costé fit
jurer pour luy un chevalier de sa cour appellé Barthele-
my : *Ego Joannes in propria persona juravi, rex autem
Franciæ Bartholomæum militem suum fecit jurare.*

Idem. t. 2.
p. 40.

27. Juillet.

Ces seigneurs substituez, aussi-bien que les ministres &
les ambassadeurs, juroient ordinairement au nom & par
la personne de leur souverain : *in personam constituentis.*
Georges cardinal d'Amboise, dans l'acte de foy & hom-
mage qu'il rendit pour le duché de Milan à l'empereur
Maximilien I. & comme procureur de Loüis XII. jura
par la vie & le salut de son roi. Aussi estoit-ce ce que ce
grand homme avoit de plus cher au monde : prélat, dit
l'histoire, avec un seul bénéfice ; ministre sans avarice &
mesme sans orgueil, & qui n'eût jamais pour objet que la
gloire d'un prince qui ne la cherchoit luy-mesme que dans
la félicité de ses sujets. Nous retrouvons sous cette troisié-
me race l'usage establi dés la première, de se prescrire de
part & d'autre les reliques sur lesquelles on devoit jurer.
Le second traité d'Arras fait en 1477. entre Loüis XI.
& François duc de Bretagne, porte expressement, que,
le roy de sa part, & le prince de la sienne, jureront de
garder ces presents articles, sur telles reliques que l'on vou-
dra administrer à l'autre; reservé toutefois que le roy ni le
duc ne seront tenus de faire ledit serment sur le précieux
corps de N. S. ni sur la vraye croix, estant en l'église de
Montieur saint Lo d'Angers. Cette reserve de ne vouloir
jurer sur le précieux corps de N. S. nous fait voir que cette
sorte de serment estoit en usage dans la troisième race.
Nous en avons une preuve dans le serment de fidélité que
les estats de Bretagne prestèrent en 1486. à Anne de Bre-
tagne, fille & héritiere du duc François II. & depuis rei-
ne de France, & femme successivement des rois Charles
VIII. & Loüis XII. Vous jurez, dit le chancelier de Bre-
tagne, en adressant la parole aux seigneurs des estats, par

d'Argentre p.
1081.

le précieux corps de nostre benoist Sauveur J. C. cy present sacramentalemēt, & autres saintes reliques cy estant, dites *« Lehin. l. 2 o. p. 756*
Amen. Le baron d'Avaugour & les autres membres des estats *«* députèrent, disent les historiens de cette province, Michel Guibé évesque de Rennes, afin de toucher, au nom de tous, le corps de J. C. & respondirent *Amen*, dans le temps qu'il le touchoit. C'est ainsi que s'en explique d'Argentré.

A l'égard de la croix de saint Lo, cette croix l'emportoit alors sur les reliques; mesme de saint Martin si reverées & si redoutables dans la première race. Louïs XI. ne vouloit point entendre parler d'y prester serment, sous prétexte que c'estoit manquer de respect pour l'instrument de nostre salut : mais un deses historiens nous apprend que sa répugnance ne venoit que parce que c'estoit une vielle créance de son temps, dit cet auteur, que ceux qui se parjuroient, en jurant sur cette sainte relique, mouroient misérablement dans l'année : & le bon prince, qui estoit aussi attaché à la vie qu'il l'estoit peu à sa parole, dissimuloit sa crainte sous un respect si religieux. *P. Matthieu vie de Louïs XI.*

Il est certain que la frayeur de la vengeance divine servit long-temps comme d'une barrière respectable contre l'inconstance & la perfidie des hommes. On inventa mesme différentes sortes d'imprécations pour fixer leur parole. Mais la foy n'est jamais plus mal gardée que quand on prend tant de mesures pour s'en asseûrer. Des usages si saints & si pieux eurent enfin le sort de la plupart des choses du monde ; on cessa de les révéler à force de s'en servir ; & les reliques les plus célèbres pour les serments perdirent insensiblement leur réputation, s'il est permis de s'exprimer ainsi, parce qu'on y avoit eû trop souvent recours.

On fut obligé de changer la formule des serments. On substitua à la crainte du Ciel, qui se faisoit sentir trop rarement, la frayeur des foudres ecclésiastiques toujours prêts à tomber sur les parjures ; & la plupart des souverains de

L'Europe se foudrent de concert à estre excommuniez par le Pape, s'ils violoient leur serment.

On se flattoit d'avoir trouvé le moyen d'enchaîner leur parole; mais ils échappèrent bien-tôt à ces précautions; & celui qui vouloit recommencer la guerre, ou obtenoit dispense de son serment, avant que de prendre les armes, ou, s'il avoit déjà fait quelques actes d'hostilité, il en demandoit l'absolution avant qu'on eût prononcé contre luy les censures ecclésiastiques.

Ce fut pour prévenir ce détour, & pour asséurer l'effet de l'excommunication, qu'on inventa la fameuse clause du *Nisi*. Cette clause consistoit en ce que ces princes, immédiatement après avoir signé leur traité, faisoient d'avance & de concert fulminer les censures par l'official de l'évesque diocésain de l'endroit où ce traité avoit esté conclu; & celui-cy déclaroit dans sa sentence qu'il excommunioit actuellement celui qui violeroit son serment dès à présent comme dès lors, & dès lors comme dès à présent.

Recueil de
Traitez t. 1.
p. 133. ed.
de Paris.

Ex nunc pro ut ex tunc, & ex tunc pro ut ex nunc, nisi conventa acta, conclusa & capitulata realiter & de facto adimpleantur.

Ensorte que celui de ces princes qui rompoit le traité estoit censé excommunié, sans qu'on fust obligé d'avoir recours à aucune autre forme de justice que la simple publication de la sentence de cet official.

Louis XI. dans une promesse qu'il fit à Edoüard IV. roy d'Angleterre d'une pension annuelle de 50000. écus d'or, s'y engage, dit-il, par le traité de l'an 1475. sous les peines des censures Apostoliques & par l'obligation du *Nisi*. *Obligamus nos sub pœnis Apostolicæ camerae & per obligationem de Nisi*. Mais cette clause inventée par quelques canonistes, n'estoit pas capable de fixer des princes que la crainte du Ciel ni le respect des choses saintes n'avoient pû arrêter. Il fallut enfin avoir recours à des liens d'une autre espece. Ce fut par un interest purement temporel que ces princes tascherent de s'engager mutuellement

ment à tenir leurs paroles; & des souverains, dans une défiance réciproque, n'eurent point de honte d'offrir ou d'exiger le serment de leurs sujets, & de les faire intervenir pour caution de leurs promesses. *Partem meorum hominum feci jurare*, dit Baudouin comte de Flandres, dans le traité de Péronne, & *partem jurare faciam*.

Ann. 1097.

Ces princes portèrent encore plus loin la défiance & la précaution. Ils convinrent que ceux de leurs sujets qui auroient souscrit avec serment à leurs traités, seroient en droit de passer dans le parti de celui à qui on manqueroit de parole: abus qui rendoit les sujets arbitres de leur devoir, & les interprètes de celui de leurs souverains.

J'ay donné pour sûreté de ma parole, dit Jean roy d'Angleterre, le comte d'Albemarle & tels & tels seigneurs, & ils ont fait serment de passer avec tous leurs vassaux au service du roi de France, si je rompois la paix que je viens de jurer: *Et hoc modo juramentum fecerunt quod ipsi cum omnibus feodis suis circa mare ad dominum Francie irent*.

1202.

Le fameux traité d'Arras ne se fit qu'à de pareilles conditions. Philippe duc de Bourgogne exigea du roi Charles VII. qu'il luy fournît les scelles & les serments des princes & seigneurs du sang, ainsi que portent les termes de ce traité, & que ces seigneurs s'obligeassent à passer dans son parti, si le roy violoit sa parole: stipulations à la vérité bien dures pour un souverain, sur-tout à l'égard de son vassal, mais que le malheur des temps rendoit supportables. La guerre civile & la guerre étrangère desoloient en même temps nos provinces. L'Anglois ligué avec le Bourguignon étoit maître de la meilleure partie du royaume. Ce fier ennemi, abusant de nos disgrâces, ne vouloit point de paix, & l'on ne pouvoit arrêter le progrès de ses armes, à moins que de détacher le duc de Bourgogne de ses intérêts. En un mot, il étoit question de raffermir la monarchie ébranlée jusques dans ses fondemens.

1435.

Ce fut dans cette vûe que Charles VII. ordonna à ses

plénipotentiaires de signer un traité qui eût esté hon-
teux, s'il n'eût esté nécessaire. Mais les grands hommes
sçavent se ployer aux conjonctures & se prester aux éve-
nements sans rien perdre de leur véritable grandeur. Ce
prince ayant joint ses armes à celles de Philippe, chassa
les Anglois de la France; & victorieux de ces opiniaâtres
ennemis, il maintint avec autant d'honneur que de reli-
gion le traité fait avec le duc de Bourgogne.

*Ep. 219. ad
7. Episc.
Crisp.*

On estoit deshonoré parmi les François, dit saint Ber-
nard, si on violoit son serment, quand mesme un enne-
my l'avoit exigé avec injustice: *Probro ducebatur apud
Francigenas juramentum solvere, quantumlibet male pu-
blice juratum.* Plusieurs de nos princes ont souvent mieux
aimé hazarder leur couronne, & mesme exposer leur vie,
que de signer des traitez ou de prester des serments qui
blessoient leur honneur ou leur conscience, & qu'ils pré-
voyoient qu'ils ne pourroient pas observer dans la suite.

On sçait ce qui arriva à saint Louïs après la perte de la
bataille de la Massoure. Ce prince, que son zèle & son
courage avoient conduit en Egypte, s'y trouva prisonnier
des Sarrafins avec un grand nombre de ses sujets. On con-
vint de sa rançon & de la leur. Il estoit question de part &
d'autre de prester les serments nécessaires pour confirmer le
traité. On ne pouvoit prendre trop de précaution contre
des Infidelles qui se faisoient un mérite de manquer de foy
aux Chrestiens. Saint Louïs, instruit par un Syrien ap-
pellé Nicolas Dacre, exigea des Émirs certaines formules
de serment qui, dans les principes de leur religion, pas-
soient pour inviolables. Ils firent, dit Joinville, trois ser-
ments différens: le premier, que s'ils manquoient à leur
parole, ils vouloient estre honnis comme cil qui alloit nuë
teste en pelerinage au tombeau de Mahomet, ou comme
cil qui laissoit sa femme, & la reprenoit après; ou en-
fin, comme le Sarrafin qui mange de la chair de porc.
Les Émirs de leur costé firent composer deux serments
par un renégat, & ils les firent ensuite proposer à saint

Louis. Le premier portoit, que, si le traité se rompoit de sa part, il vouloit estre séparé pour toujours de la compagnie de Dieu. Par le second, il consentoit d'estre mis au mesme rang que le Chrestien qui renie son Dieu, son baptême & sa loy, & qui par mépris pour J. C. crache sur la Croix. Saint Louis consentit à prester le premier serment ; mais il rejetta avec indignation le second, qui luy parut plustost un blasphème estudié qu'un véritable serment. Les Émirs luy portèrent plusieurs fois le poignard à la gorge pour l'y déterminer. Les uns vouloient luy couper la teste ; d'autres menaçoient de le crucifier avec tous les prisonniers. Saint Louis demeura ferme, & l'emporta. Toute la fureur des Émirs se changea enfin en admiration ; & ce prince, quoy-que captif, sçeut faire respecter jusques dans les fers sa religion & sa parole par des barbares furieux & insolents de leur victoire.

1250.

Nos souverains se sont enfin affranchis de toutes ces formules différentes. Ils ne jurent plus qu'en foy & en parole de Roy : serment plus simple, mais plus conforme à la majesté du Prince & à la dignité de sa Couronne.



D I S C O U R S

S U R

QUELQUES ANCIENS POETES,

Et sur quelques Romans Gaulois peu connus.

Par M. GALLAND.

TOUT ce qui contribue à perfectionner l'histoire des sciences & des arts doit estre précieux ; & je me flatte au moins de faire une chose agréable au public, & à l'Académie en particulier, en tirant de l'oubli plusieurs poëtes & romans Gaulois, dont le nom & les ouvrages ont esté inconnus à la Croix du Maine & à Fauchet. Ce que j'en dirai pourra servir de supplément à ces deux auteurs, & estre de quelque utilité à ceux qui entreprennent une histoire complete de la poésie Françoisë.

C'est de la bibliothèque de M. Foucault que j'ai tiré les matériaux de cet ouvrage, car tous les poëtes dont je dois parler y sont en manuscrit, & je les rapporterai dans le même ordre où je les ai placez dans son catalogue sous le titre de *Poëtes François anciens & modernes*. Par les poëtes François anciens, j'entends ceux qui ont écrit avant le regne de Louis XI. & par les modernes, ceux qui ont écrit depuis, jusqu'au regne de François I. avant Clément Marot.

Je mets à la teste de ces poëtes anciens, le manuscrit intitulé *Le Brut d'Angleterre*, roman de Maistre Eustace. Je me fers du mot de *Roman* dans son ancienne signification, au lieu de ce que nous appellons Poëme aujourd'huy. En cette signification néanmoins c'estoit un poëme en Gaulois ; langage qui dans les premiers temps fut
appelé

appelé Roman , de la langue Latine ou Romaine , d'où il tiroit son origine.

Ce roman de Maître Eustace est un petit volume *in folio* sur vélin , qui vient de la bibliothèque de Tristan de Saint-Amant , auteur des trois volumes de Commentaires sur les Médailles des empereurs Romains. En cela j'ay suivi l'exemple de Fauchet , qui l'a mis le premier des cent vingt-sept poètes François dont il a donné la liste , comme celui qui luy a paru le plus ancien par sa date.

Le roman de Maître Eustace est suivi d'un recueil de cinq autres romans très anciens , tous en vers de huit syllabes , écrits d'une même main sur vélin. C'est un gros volume *in folio*.

Le premier de ces romans est le roman de Troye , par Benoît de sainte More. Ce poète n'est pas dans la liste de Fauchet. C'est luy-même qui nous apprend son nom & son surnom au commencement du roman , à la première page ; en ces vers :

*Cette estoire n'est pas usée ;
N'en gaires livres n'est trouvée ;
La retraite ne fut encore.
Mais , Benoit de sainte More ;
L'a traduité , & fait , & dit ,
Et à sa main les mots écrit.*

Beneoit est écrit en trois syllabes à cause du vers ; il se nomme aussi dans le corps du roman de même qu'à la fin ; où il dit ;

*Je n'en fait plus , ne plus n'en dit ;
Beneoit , qui c'est Roman fit.*

Il est fâcheux qu'il ait négligé de dater son ouvrage , comme d'autres de nos poètes l'ont pratiqué.

Le second roman est le roman des Rois d'Angleterre ,
Tome II. Z Z z z

& de leurs œuvres, par Maître Gasse, qui n'est pas dans la liste de Fauchet, non plus que Benoit de sainte More; il se nomme ainsi luy-mesme au commencement :

*Maistre Gasse l'a traduité,
Qui en conte la vérité.*

Le quatrième de ces romans intitulé *Le Chevalier au Lion*, est aussi du mesme auteur. Il marque qu'il acheva ce dernier l'an 1155. en ces deux vers :

*Mil & cent cinquante-cinq ans
Fit Maistre Gasse ce Roman.*

Maître Eustace a marqué dans les vers rapportez par Fauchet, qu'il a aussi achevé le *Brut* la mesme année. Ainsi il est constant que ces deux anciens poëtes ont esté contemporains, & qu'ils ont traité à peu près le mesme sujet; Maître Eustace dans le *Brut* d'Angleterre, & Maître Gasse dans le roman des rois d'Angleterre.

Il faut bien distinguer ce Maître Gasse dont je viens de parler, de Gaces Brulet dont Fauchet fait mention à la page 122. poëte fameux du temps de Thiebaut roy de Navarre, dont il estoit ami. Le surnom de Brulet, le titre de Monseigneur, que Fauchet luy donne, & l'ortographe de leurs noms en font assez connoître la différence.

Le troisième roman du recueil est le roman de Perceval, dont le poëte, qui ne s'est pas nommé, se fait connoître pour auteur de plusieurs autres ouvrages, en ces vers, par où il commence celui-cy :

*Cil qui fit d'Enée & d'Enide,
Et les commandements d'Ovide,
Et l'art d'aimer en Roman mist,
Del Roy Mare, & d'Ufelt la blonde;
Et de la Hupe, & de l'Eronde,
Et del Rossignol la nuance,*

*Un autre conte commence
D'un vallet qui en Gresse fu ,
Del linage le Roy Artu.*

Il paroist qu'il estoit de Beauvais ; quand il dit quelques vers après , qu'il a trouvé l'original de cette histoire

*En un des Livres de l'Aumaire ,
Monsignor S. Pierre à Biauvais.*

C'est peut-estre Raoul de Beauvais , à qui Fauchet attribué seulement des chansons. Mais si tous ces ouvrages sont véritablement de luy, comme il y a grande apparence, on luy est obligé de la connoissance qu'il en donne luy-mesme.

Le cinquième des romans du recueil, est celui des sept Siges de Rome ou de *Dolopathos*, dont Hébers est auteur. Fauchet à la page 105. a traité amplement de l'auteur & du roman dont il cite un bon nombre de vers.

Voicy un autre roman fort ancien qui n'est pas mentionné par Fauchet. C'est le roman d'*Athys* & de *Prophylias*, par Alexandre, sur vélin, in fol. L'auteur se nomme au cinquième vers du commencement que voicy :

*Qui saiges est de sapience,
Se doit espandre de sa science ;
Si qu'il la puisse retenir ,
Et qu'autre puit de luy oir :
Oicis le sçavoir Alexandre ,
Qui par-tout vent son sens espandre ,
Quand il sera du siècle issu ,
Après sa mort soit ramentu.
Aiert gaires saiges de clergie ;
Mais des Aurtouts oit la vie.*

Il a voulu dire par ces deux derniers vers , qu'il n'avoit pas fort approfondi les sciences ; mais qu'il avoit beaucoup lû.

La difficulté est de sçavoir, si cet Alexandre est le mē-

me qu'Aléxandre de Paris, qui a donné le nom aux vers Aléxandrins, ou qui a donné lieu de les nommer ainfi, par le roman d'Aléxandre le Grand qu'il a composé en cette sorte de vers avec Lambert *Li Cors*, comme Fauchet l'a prouvé par des témoignages tirez de ce roman. Si cela est, le roman d'Athys fait voir qu'il a composé des ouvrages en d'autres vers qu'Aléxandrins. Ce vers,

Oicis le savoir Aléxandre,

marque que le roman a esté récité, & peut-estre mesme chanté publiquement, de mesme que le roman d'Aléxandre le Grand, & qu'un autre du mesme auteur dont Fauchet n'a point parlé. Celuy-cy est dans la mesme bibliothèque de M. Foucault sur papier *in fol.* intitulé *le Livre d'Eléne, mere S. Martin, & Brisson*. A la fin, on lit:

Cy finerai mon cronique d'Elaine, lequel a esté orthographié par le commandement & requeste de ma très-noble & puissante Loyse, Dame de Crequy Canaples & de plusieurs autres terres & seignouries. Alexandri manu propria.

Comme l'écriture de ce manuscrit, autant qu'il le paroist, n'est que du seizième, ou tout au plus que d'environ la fin du quinzième siècle, & que l'ouvrage, comme le stile le fait connoître, est beaucoup plus ancien, il peut avoir esté copié sur l'original. Et si l'auteur est Aléxandre de Paris, comme la vray-semblance y est entière, c'est encore un de ses ouvrages dont Fauchet n'a pas fait mention. Il est bon de remarquer en passant que cet ancien poëte, après avoir composé le roman d'Aléxandre avec Lambert *Li Cors*, en a composé d'autres en mesmes vers, dont il a esté le seul auteur. Celuy-cy est du mesme stile, & il commence ainfi :

*Seigneurs, plaise vous, oir bonne canchon,
Je crois que de meilleur dire ne pourroit-on.*

Ce début a rapport au livre de la vengeance d'Aléxandre

le Grand de Jean le Nivelois cité par Fauchet , qui commence aussi par ces vers :

*Seigneurs , or faites pès , un petit vous taisiez :
Sorrrez bons vers nouviaux ; car li autres sont viez.*

Il marque de plus que c'est une pièce de jonglerie , composée pour estre recitée dans des assemblées de grands seigneurs. Elle est variée de différents récits , vifs & agréables.

Fauchet n'attribuë à Robin de Compiegne que des vers en fait de Jeux Partis , ou de questions problématiques sur l'amour , & M. Foucault a de luy dans un manuscrit *in fol.* sur vélin , un ouvrage de poésie sous le titre de *Traictié*. Ce sont des dits moraux , sententieux & satyriques ; en quatrains. Son nom de Robin se trouve en celuy-cy :

*Toutes ordres sont bonnes , bien gard , cascun le soie ,
Cascun fait grand proëce , qui bien tient ce qu'il oie.
Mais on ne doit prifier , ce que Robin se loe.
Versonnenel , qui porte le venin en se coe.*

Dans le mesme poëme , Robin de Compiegne se repent d'avoir composé les vers d'amour dont parle Fauchet. C'est dans ce quatrain qui est au commencement :

*J'ay fait en me joneche , maint dit par vanité ,
Où maintegent se sont maintefois delité.
Or niendoint Diex en faire par vraie carité ,
Pour amender les autres , qui pan m'ont profité.*

Quoy-que Robin de Compiegne ne fasse pas mention de son surnom dans ce traité , son langage néanmoins qui sent le voisinage de la Picardie , le rend assez connoissable.

Avec le traité de Robin de Compiegne , il y a un roman en vers de huit syllables , intitulé *le Pelerinage de Jesus-Christ*. L'auteur , qui ne se nomme pas , témoigne au com-

inacement qu'il l'a achevé l'an 1358.

Li Bestiaires, ou de la nature des bestes, roman en vers de huit syllabes sur velin *in fol.* par Guillames ou Guillaume. Le premier feüillet est un peu rompu au haut, de manière qu'il y manque une trentaine de vers, tant d'un costé que de l'autre.

Fauchet fait mention de quatre poètes anciens du nom de Guillaume, chacun avec un surnom, qui sont Guillaume Viaux, Guillaume le Viniers, Guillaume de Lorris, Guillaume de la Villeneuve. Ainsi il paroît que celui-cy, qui ne se donne pas de surnom, est un poète différent. Il a dédié son roman à un Raoul qu'il appelle son seigneur, sans le distinguer autrement, comme il le marque à la fin, où il dit :

*Guillames, qui cest livre fist,
En la desmaille tant dist
De sire Raol son seignor,
Por qui il fu en tel labor.
Et li & bien guerdonné,
Et bien promis, & bien donné.*

Richard Dourbault, est encore un des poètes François qui n'a pas de rang dans la liste de Fauchet. Le manuscrit que M. Foucault a de luy est la *Coûtume de Normandie* en vers de huit syllabes sur papier, *in fol.* volume assez gros. Il se nomme à la fin de l'ouvrage, qu'il a daté de l'an 1280. Voicy l'endroit par où l'on pourra juger aussi de son stile :

*Mil ans deux cent quatre fois vingt,
Aprés ce que Jesus-Christ vint,
En terre pour humain linage,
Pour rendre nous nostre héritage,
C'est le regne de paradis,*

*Que Adam nous toli jadis ,
 Qui de mauvais venin ere ivre.
 Mist Richard Dourbault cest livre
 En rime au mieux qu'il seult.*

C'estoit une grande entreprise pour ce temps-là ; & l'on peut dire que Richard Dourbault s'en est acquitté en homme habile & capable. Il mérite d'autant plus d'estre mis au nombre de nos anciens poëtes , qu'il n'a pas tant composé son roman pour plaire que pour instruire.

Je ne parle icy du roman de la Rose , commencé par Guillaume de Lorris , & achevé par Jean de Meun surnommé Clopinel , que pour faire remarquer qu'à la fin d'un des deux exemplaires manuscrits que M. Foucault possède, écrits sur velin , avec des miniatures du temps , on lit ce distique :

*Nature rit , si comme semble,
 Quant hic & hæc joignent ensemble.*

Nous avons déjà parlé d'un roman de Perceval , dont Raoul de Biauvais peut avoir esté l'auteur. M. Foucault en a un autre différent sur vélin, mais défectueux au commencement & à la fin : ce qui fait que le nom du poëte demeure inconnu. Ce poëte est peut-estre Chrislien de Troyes, qui, selon Fauchet , a composé un roman sous ce titre, qu'il a dédié à Philippe comte de Flandres qui mourut l'an 1191. mais Fauchet n'a pas veû cet ouvrage. Il en parle seulement sur le témoignage de Geoffroy Thory de Bourges dans son livre intitulé *le Champ fleuri*. On peut juger du stile & de son ancienneté par ces vers qui en sont tirez :

*Perceval ce conte l'estoire,
 A si perduë la mémoire,
 Que de Dieu ne luy sovient mais.
 Cinq fois passa Avril & May,*

*Ce sont cinq ans tres tor entiers;
 Ainçois qu'il entraist aus Mostiers,
 Ne Dieu, ne sa croix aoura
 Tout einsins cinq ans demonra.*

Fauchet attribué seulement à Jean Bodel d'Arras une petite œuvre, dit-il, en forme d'adieu. Mais M. Foucault a un roman de la bataille de Roncevaux en vers Alexandrins d'un auteur inconnu ; qui marque que Jean Bodiaux, c'est le même que Jean Bodel, a traité aussi la même bataille en roman. Cet auteur dit à la fin :

*Mais dit vous en avons la plus grande partie ;
 Et encore furent tant que j'aye ass'
 L'estoire, tout ainsi comme il m'est chargé ;
 Car n'estoit que par moy soit de tout abbrelié,
 Que cele que j'ay dit fust de tout enlardie.
 Que Jean Bodiaux fit que les langue ot polie,
 De biaux savoir parler & de science aquiscé.*

Voilà en même temps une élogé de Jean Bodiaux, & un témoignage qui assure qu'il avoit traité auparavant le même sujet en vers.

A la fin de la bataille de Ronceraux de l'auteur inconnu, on lit : *Cy fine les bataille de Roncevaux, où Roll. & Olr. & leurs compagnons moururent, & Guenelon les Venetian ; Roy Marfile, & en suspendu & de trait à chevaux.*

Ensuite par une autre écriture fort ancienne, on apprend que ce manuscrit a appartenu à Jean de Flandres seigneur de Crevecœur : *Chez Romam & Monsieur Jean de Flandres seigneur de Crevecœur que Dieu gard. Amen, amen.*

A ce roman il en faut joindre un autre d'un autre poëte qui n'est pas plus connu. C'est le roman de Renaut, dont le

Le commencement manque. Il est in 4°. & écrit sur vélin en un volume assez gros. Le titre se lit à la fin dans ces deux vers :

*Ci faut le Romant de Renaut,
Qui boens est, & maint denier vaut.*

L'auteur du roman de Florimont en vers de huit syllabes sur vélin, petit in fol. n'est pas inconnu de mesme. Il est d'Aymé ou d'Aymon de Chastillon, qui témoigne au commencement qu'il estoit de la ville de ce nom. A la fin il se donne ces deux noms, où il marque aussi qu'il acheva son roman en l'an 1180. Il dit :

*Quant Ayme en fit le Roman,
Mil & cent & quatre-vingt ans
Avoit de l'Incarnation,
A dont fust retrait par Aymon.*

D'autres vers qui suivent ceux-cy font foy que le manuscrit est de l'an 1295. cent quinze ans après la composition du roman :

*Et quant cil Roman fut écri,
Corroit mil deux cens quatre-vingt
Et quinze ans el mois d'Aoust.*

Il n'est fait aucune mention du roman non plus que du poëte, ni dans Fauchet, ni dans la bibliothèque de la Croix du Maine.

M. Foucault a un autre exemplaire du mesme roman aussi sur vélin in 4°. où la mesme date de sa composition se trouve à la fin. Pour ce qui est du manuscrit, il est de l'an 1323. comme ces vers du copiste nommé Thomas le Huchier le certifient :

*L'an mil trois cens & vingt-trois;
In jors devant la sainte Croix,
Tome II.*

A A a a a

*Fist Thomas le Huchier cest livre,
Moult fu lié que en fu delivre.*

Lie signifie icy *joyeux*, de *latus*; d'où vient le mot de *liesse*. Le manuscrit est un peu effacé au commencement & en plusieurs autres endroits. A la fin il y a une partie d'histoire des Croisades, mais imparfaite & très-maltraitée du temps.

Par la date de la composition de ce roman, on voit qu'Aymon de Chastillon a suivi de près Maistre Eustace & Maistre Gasse, les deux plus anciens de nos poètes.

C'est dommage que le roman de Roland, ou de Charlemagne & du comte Aimeri soit imparfait au commencement. Le nom du poète, qui ne se trouve pas dans le reste, y estoit peut estre marqué. Il est sur vélin in 4°. & en vers de dix syllabes; par où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si ancien que les précédents. En effet, il paroît que les poésies de nos poètes les plus anciens, ne sont qu'en vers de huit syllabes ou de douze.

On trouve dans les mêmes manuscrits des contes pieux & moraux dont l'auteur ne s'est point nommé, in 4°. sur vélin. Ils commencent par ces vers, qui font juger de leur grande ancienneté:

*Aide Dex voil, Jesus-Christ,
Pere, Fils, Saint Esperit.
'Dex qui tot puet, qui tot créas;
Qui en la Croix sain te enas.*

Voicy quelques titres de ces contes: *Dou Juiveau qui se comingea ò les enfans*. C'est-à-dire: *Du petit Juif qui communia avec de petits enfans*.

De la fille au Bourgeois qui mit un enfant sur l'Ermite: c'est-à-dire, *de la fille du Bourgeois qui eût un enfant, & qui en accusa un hermite*.

De l'Ermite qui ardi sez doiz pour luy eschuiet de luxure; c'est-a-dire, qui se brûla les doigts contre la tentation de la chair.

Je mets ici en rang un livre en prose in 4^o sur vélin, à cause d'une piece de poésie qui est au commencement. Il est intitulé: *Demandes touchant l'ancienne chevalerie, faites au prince de chevaliers de Nostre-Dame de la Noble Maison.* Ce poëme commence & continuë en cette manière de vers; c'est-à-dire, de deux vers de huit syllabes, & d'un de quatre.

L'autre jour mon chemin aloie;

En allant Melun colioie,

Pour mieux sçavoir

D'où vient qu'un hom puet avoir

Du commencement se puet émouvoir;

A si grand fuit.

Il seroit curieux de sçavoir quelque chose davantage de ces chevaliers de Nostre-Dame de la Noble Maison & de leur prince; & Gioffroi de Charni eût dû dire quelque chose de plus de sa personne.

Le roman de Fortune & de Félicité, sur Boëce de Consolation. Par frere Regnault de Loüens des Freres Prescheurs, ne doit pas estre oublié. Il est in 4^o sur vélin, & c'est une traduction toute en vers du livre de Boëce de la Consolation de la Philosophie.

Le nom, le surnom & la profession de frere Regnault de Loüens se trouvent dans le prologue par acrostiches de quatre vers en quatre vers, dequoy il donne avis à la fin de son poëme, sans s'y nommer plus ouvertement. Ce qui facilite cette découverte, c'est que chaque premiere lettre des vers acrostiches est peinte dans cet exemplaire.

Le prologue & le premier livre sont en vers de seize syllabes, & les autres livres, au nombre de quatre, en vers

A A a a i j

de huit seulement. Frere Regnault avertit dans le même prologue, que son intention avoit esté de faire tout son roman en cette sorte de vers ; mais que la difficulté qu'il y avoit trouvée, l'avoit contraint de discontinuer. Il ne marque pas s'il en fut l'inventeur, ou s'il l'avoit prise de quelqu'autre qui l'eût mise en usage avant luy. Voicy comme il commence le prologue :

*Fortune, mere de tristesse, de douleur & d'affliction,
Mettre me fait en ma jeunesse, mon estude & m'inten-
tion,
De faire un roman sur Boëce, com dit de consolation ;
Qui donne confort & liesse à ceux qui ont tribulation.*

Et il explique en ceux-cy, ce qui l'obligea de changer de dessein.

*Au premier, quand je proposois du livre rimer la ma-
tiere,
En ma pensée proposois toujours garder une manière ;
Car le livre cuidai rimer tout selon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai, si j'ai rimé en plus
aigiere.*

On voit que ces vers de seize syllabes se réduisent chacun à deux vers de huit, dont la rime est alternativement masculine & féminine par quatrain ; & c'est en cela sans doute que frere Regnault de Loüens trouva de la difficulté. Il est bien remarquable que dans le premier quatrain, le premier hemistiche finit par une rime féminine, sans estre suivie d'une césure, excepté au quatrième vers :

Qui donne confort & liesse à ceux qui ont tribulation.

Nos plus anciens poëtes en vers Alexandrins se donnoient cette licence, & il y en a des exemples dans les vers de Robin de Compiègne qui ont esté citez cy-dessus.

Nous avons encore à observer que frere Regnault de Loïens ne donne pas au mot de rime la signification d'aujourd'hui, mais du *po. ὁμοῦς* des Grecs, & du *numerus* des Latins, c'est-à-dire, de l'arrangement compassé des syllabes, d'où résulte l'harmonie pratique. Au reste, frere Regnault de Loïens marque à la fin de son roman le temps qu'il l'acheva, qui fut en l'an 1336.

L'an mil trois cens sexe & trente ;

Le darrain jour de Mars prenez

Si serez quant à fin mené ;

Fut cy roman apoligné.

Si serez signifie, ainsi vous sçauvez.

A la fin du volume il y a un petit traité de moralité en prose sans nom d'auteur. C'est un enseignement pour le fils d'une dame qui n'est pas nommée.

Frere Regnault de Loïens n'est pas le seul qui a entrepris de mettre la Consolation de Boëce toute en vers, M. Foucault en a un autre roman aussi tout en vers de huit syllabes, dont le romancier ne s'est pas nommé. Il est aussi in 4^o sur vélin, & il commence ainsi :

Tous ceux que fortune enyvre ;

Qui tous de convoitise ardent ;

Quant ils étudient ce livre ,

Et diligemment le regardent, &c.

Le copiste a fini son travail par ces deux vers Latins, qui sont fort mal placez l'un près de l'autre :

Scriptor qui scripsit , cum Christo vivere possit.

Detur pro pœna scriptori pulchra puella.

Dans un volume qui contient plusieurs traitez en prose, il y en a un par quatrains, en vers de huit syllabes d'un très-ancien poëte qui n'est pas nommé, intitulé *les Proq-*

verbes des Philosophes. Virgile y est au nombre de ces philosophes , & la sentence renfermée dans ce quatrain luy est attribuée:

*Par defaute de compaignie.
Est maint amour des compaignie :
Et par defaut de bon seigneur ,
Ont maintes gens perdu du leur.*

Defaute au féminin est remarquable dans le premier vers. Un des traitez en prose est intitulé : *le livre d'Amourettes par un hermite.* C'est un traité de dévotion. Le volume est in 4^o sur vélin.

Dans un autre recueil in 4^o sur papier, il y a un ouvrage en prose & en vers de Pierre Michault, intitulé *la Danse des aveugles.*

Pierre Michault est appelé par la Croix du Maine dans sa bibliothèque Française, poëte & orateur François, secretaire du comte de Charolois fils du duc de Bourgogne en 1466. Selon le mesme la Croix du Maine, il est auteur d'un livre intitulé : *le Doctrinal de la cour*, partie en vers, partie en prose, imprimé in 8^o à Genève en 28. feüilles. Ce doctrinal de la cour est apparemment le mesme que l'ouvrage qui est ici appelé *la danse des aveugles*; le nom & le surnom de Pierre Michault se trouvent dans la dernière stance, qui dit :

*Pierre ne peut humeur de bas pretendre ,
Ne dure teste entendre à bien haut estile ;
Pour ce subjets le sens qu'on peut y prendre ,
A tous lisans à qui pourra l'entendre ,
Par élever entendement habile.
Les priant tous que par voie utile ,
Il leur plaise corriger bas & hault
Lcur escolier & disciple Michault.*

Il y a dans le même recueil une pièce de poésie Francoise, intitulée *Processus Balue*. C'est une satire contre le cardinal Baluë, sans nom d'auteur.

J'acheve ces observations par trois ouvrages de poésie d'un auteur contemporain de Pierre Michault. C'est Olivier de la Marche, maître d'hostel des derniers ducs de Bourgogne, dont il a aussi composé une histoire excellente, qui a été imprimée plus d'une fois, & que l'on trouve dans les bibliothèques.

Le premier de ces ouvrages est intitulé: *De la puissance de nature, & comment les corps celestiaux gouvernent naturellement le monde*. Il est in 4^o, sur vélin, en vers de huit syllabes, & il commence ainsi :

*Dieu glorieux, & souverain ,
De sapience & bonté plain.*

Le titre du second ouvrage est *le Parement des dames*, avec des explications en prose, où l'on trouve l'histoire de *Grifilidis*, que feu M. Perrault a mise en vers. Il est in 4^o & sur vélin. Il a été imprimé avec les explications, au rapport de la Croix du Maine. Il est par stances de huit vers de huit syllabes.

M. Foucault a un autre exemplaire du même ouvrage sans explications, en petit in 4^o sur vélin, avec des miniatures sous ce titre différent de l'autre : *Traité de l'amour des dames, au quel traité sont discouruës plusieurs raisons, qu'il faut plustost aimer les dames à cause de leurs vertus, que pour les sensualitez & concupiscence charnelle*.

Le troisième & dernier ouvrage est *le Chevalier délibéré*, sur papier, avec des figures ou mignatures qui ne sont pas fort exquises. Ce chevalier délibéré est Olivier de la Marche, qui en voyageant en chevalier errant, armé de toutes pièces, rencontre l'hermite appelé *Entendement*, qui luy fait voir les reliques de messire *Accident*. Ce sont les armes rompuës & brisées des vaillants hommes, qui ont fait le plus de bruit sur la terre. Il se bat contre Messire

Accident, auquel il ne peut résister ; de manière qu'il se rend son prisonnier. Il s'égare ensuite, & il se trouve devant le palais d'*Amour*, où *Desir* veut qu'il entre, mais *Souvenir* l'en détourne. Il vient au manoir de bonne *Avanture*, demeure de fraîche *Memoire*, & fraîche *Memoire* luy montre les sépultures des anciens trépassés ; & par les épitaphes, il reconnoît ceux qui avoient esté déconfis par *Débile* ou par *Accident* : par *Debile* il entend la mort naturelle.

En cet endroit Olivier de la Marche fait mention particulière des princes & des seigneurs qui estoient morts de son temps. Il parle ainsi de l'empereur Sigismond !

*Le mis l'œil sur un Empereur ,
Fils du puissant Roy de Béhaigne ;
Sigismond prince de valeur ,
Hardi & vaillant deffenseur
Du grand empire d'Allemaigne :
Debile qui mainte en mehaigne
L'amors , abbatu , & maté ,
Maulgré empire & royauté.*

Il dit aussi de Jacques de Bourbon , roy de Naples :

*Là fut Jacques de Bourbon
Roy de Naples , moult à prifer :
Le monde ne luy sembla bon ,
Se voüa à la Religion ,
Et fut observant Cordelier.
Mais debile , pour le monstier ;
Ne pour royale dignité ,
Ne la de la mort respisé.*

Il y a vingt-huit stances historiques de cette sorte, qui font mention d'autant de personnes distinguées.

Le Chevalier Délibéré arrive enfin au palais d'*Atropos* où *Accident* & *Débile* tranchent le cours de la vie des mortels
aux

aux portes devant la closture du palais, il mit cette inscription en lettres dorées, comme il les appelle :

*Cy fine le chemin mondain ,
Cy fine la sente de vie.
Cy se fiert le pas inhumain ;
Dont Atropos juge soudain
A le pouvoir & seigneurie.
Nul n'y entre qu'il ne desvie
Deux champions & si tres-forts
Qu'ils sont tous les ancestres morts.*

Il décrit ensuite le combat donné entre Messire *Débile* & le duc Philippe de Bourgogne; mais ce combat manque dans le manuscrit. Atropos qui y préside est décrite en cette manière.

*Atropos d'un habit divers ,
Fut paré d'esrange maniere ;
Bandulé couleurs en travers ,
Dentelé de terre & de vers ,
Séant en pompeuse chayere.
Contenance montrait très-fiere ,
Tenant un dard de défiance ,
Contre tel qui gaires n'y pense.
Son Maréchal fut Cruauté ,
Qui tint des liches l'ordonnance.
Son Hérault estoit Volonté ,
Portant un blason diapré
De couleurs de Méconnoissance.
Son Chancelier estoit Doublance ;
Portant le seau dont Me souffie
Armoié de , Nul ne s'y fie.*

On voit en cela le stile naïf du temps, qui donnoit fort dans ces sortes d'allégories.

Il y a à la fin une plainte en vers de la Justice, au nom de la Bourgogne, qui paroist estre aussi d'Olivier de la Marche.

*Prenez pitié du sang humain ,
Noble Roy Loys de Valois ;
Nous tourmentez soir & matin ,
Par guerres & piteux exploits.
Souviégne-vous , que povre & nu ;
Bourgogne vous a soustenu ,
Et souefnourri mainte année.
Mais vous avez mal reconnu
La plus dolente qui soit née.*

*La plus dolentente qui soit née ;
Est au debout de ses roëlls.
Par vous santé luy soit donnée :
Vous guérissiez des escroëlls.
Mettez jus debat & querelles :
Car vous n'aurez hercle demain.
Ains que mort trappe vos merelles,
Prenez pitié du sang humain.*



*BIBLIOTHEQUE DU LOUVRE**SOUS LES ROIS**CHARLES V. CHARLES VI. ET CHARLES VII.**DISSERTATION HISTORIQUE,*

Par M. BOIVIN le Cadet.

IL y a long-temps que je cherche à m'instruire sur un fait obscur, qui regarde la Bibliothèque du Roy. Il paroist par d'anciens inventaires, que nos Roys ont eû autrefois dans le Louvre un amas de livres assez considérable, qui ne se trouvent aujourd'huy ni dans la grande Bibliothèque de Sa Majesté, ni dans le cabinet dont M. Dacier a la garde. Je voudrois sçavoir ce que ces livres sont devenus.

J'espère que la Compagnie ne me refusera pas ses lumières & ses secours dans cette recherche. Le fait que je me propose d'examiner est un point d'histoire, qui n'a jamais esté traité par aucun historien, & qui mérite bien, ce me semble, d'estre éclairci par de sçavants Antiquaires, assemblez dans le lieu mesme où estoit la Bibliothèque dont il s'agit, & où l'on voit encore aujourd'huy le cabinet des livres du Roy.

Pour traiter à fond cette question, il est nécessaire, avant toute chose, d'expliquer ce que c'estoit que l'ancienne Bibliothèque du Louvre. C'est ce que je vais tâcher de faire. Je ne diray rien de sa première institution, que je n'ay pû encore découvrir. Je parleray seulement des acquisitions qui l'augmentèrent, des diminutions qu'elle souffrit, des inventaires qui en furent faits, & des personnes qui y exercèrent la commission de Gardes de la Librairie pen-

dant plus de cinquante ans, sous le Roy Charles V. & sous les deux Rois de mesme nom qui luy succédèrent.

Le Roy Charles V. surnommé le Sage, aimoit fort la lecture. (a) C'estoit luy faire un présent très agréable que de luy donner des livres. On luy en apportoit de tous costez. Non seulement les Auteurs & les Libraires, mais encore les Princes, les grands de sa Cour, & la plupart des officiers de sa maison, luy faisoient à l'envi de ces sortes de présents.

Tous ces livres, joints à l'ancien fond de la Bibliothèque que qui luy avoit esté laissée par son pere le Roy Jean, formoient un amas d'environ neuf cens volumes. C'estoit beaucoup pour le temps auquel a vécû Charles le Sage. L'imprimerie, qui a si fort multiplié le nombre des livres,

(a) La sage administration du pere le fit introduire en lettres moult souffisamment, & tant que competamment entendoit son Latin, & souffisamment sçavoit les rigles de Grammaire. Laquelle chose pleust à Dieu qu'ainssi fust accoustume entre les Princes, & ce seroit chose tres convecrable & pertinent aux causes des cas divers & particuliers, dont la cognoissance leur est imputée & de droit commise, de quoy ne peut avoir introduction des loys, ce n'est par estranges exposeurs tout par peresse d'un petit temps souffrir l'exercitation & labour d'estude. *Christ. de Pisan. MS. 2668. fol. 4. verso.*

Redirons nous encore de la sagesse du Roy Charles la grant amour qu'il avoit à l'estude & à science; & qu'il soit ainssi, bien le démonstra par la belle assemblée de notables livres, & belle Librairie qu'il avoit de tous les plus notables volumes qui par souverains Auteurs ayent esté compilez, soit de la Sainte Escripture, de Theologie, de Philo-

sophie, & de toutes sciences, moult bien escripts & richement adornez, & tout temps les meilleurs Escrivains qu'on peult trouver occupez pour luy en tel ouvrage. Et se son estude bel a devis estoit bien ordonné, comme il voulsist toutes les choses belles, nettes, polies & ordonnées, ne convient demander. Car mieulx estre ne peust. *Christ. fol. 66.*

Et plus bas.

A ce propos que le Roy Charles amast science & l'estude, bien le monstroît à sa très-amée fille l'Université des Clercs de Paris, à laquelle gardoit entièrement les privilèges & franchises, & plus encore leur en donnoit, & ne souffrist que leur fussent enfrains. La congrégation des Clercs avoit en grant révérence. Le Recteur, les Maîtres & les Clercs solempnels, dont il y a maint, mardoit souvent pour oyr la doctrine de leur science, uoit de leurs conseils de ce qui appartenoit à l'esperituauté, moult les honnouroit & portoit en toutes choses, tenoit benivolans & en paix. *Christ. Ibid.*

n'étoit pas encore connuë ; & elle n'a esté inventée que long-temps après la mort de ce Prince, vers la fin du règne de son petit-fils Charles VII.

La demeure ordinaire de Charles le Sage estoit dans le Chasteau du Louvre. Sa Bibliotheque y occupoit trois chambres, ou trois estages d'une des Tours du Chasteau, qui par cette raison fut nommée la Tour de la Librairie. L'espace estoit grand, veû le nombre des livres, qui n'alloit guères qu'à neuf cens, comme je viens de le dire : mais les armoires estoient apparemment fort basses, & ne s'élevoient tout au plus qu'à hauteur d'appuy ; de manière que chaque chambre ne pouvoit contenir qu'un petit nombre de volumes.

M. Félibien, dans son histoire des maisons Royales, dit que Charles V. pour garantir & conserver précieusement ses livres, fit fermer de barreaux de fer, de fil de lator & de vitres peintes, toutes les fenestres de sa Bibliotheque. Et afin, adjoute-t-il, que l'on y pût travailler à toute heure, on pendit par son ordre à la voute trente petits chandeliers, & une lampe d'argent qui estoit allumée toutes les nuits. Il dit aussi que les lambris des murs estoient de bois d'Irlande, que la voute estoit lambrissée de bois de cyprés, & que tous ces lambris estoient embellis de sculptures en bas relief.

Outre cette Bibliotheque, le mesme Roy avoit encore dans ses autres Chasteaux, (b) à Saint Germain, à Vincennes, & dans la Tour de Beauté, des estudes, ou des cabi-

(b) *Il en avoit plusieurs, & il se plaisoit fort à bastir. Christine de Pisan, dans le Manuscrit qui a déjà esté cité, fait le dénombrement des principaux édifices que ce Roy avoit construits. Au bois de Vincennes (dit-elle, fol. 65. verso) fonda Chanoines, leur assena leurs vies par belles rentes amorties. Item, les Bons-hommes d'emprés Beauté, & maintes autres Eglises & Chapelles fonda,*

amenda, & crut les édifices & les rentes.

Les autres édifices qu'il bastit, moult amanda & acrut son *hostel de S. Paul.*

Le *Chastel du Louvre* à Paris fist édifier de neuf, moult notable & bel édifice comme il appert. La *Bastille S. Antoine*, combien que puis on y ait ouvré & sus plusieurs des Portes de Paris fait édifice fort

B B b b ij

nets de livres ; mais il n'avoit dans chacun de ces cabinets que quelques tablettes de livres choisis pour son usage particulier, & presque tous tirez de la grande Bibliothèque.

On trouvoit dans celle-cy des livres de toute espece. Les plus considérables estoient des Bibles Latines & Françaises. Il y avoit aussi une grande quantité de livres d'Eglise, comme des Missels, des Breviaires, des Psautiers, des Heures & des Offices particuliers. La plupart de ces livres estoient couverts de riches étoffes, & enluminez avec un grand soin. Les ouvrages des Peres y estoient en petit nombre. En récompense il y avoit beaucoup de livres de dévotion, plusieurs exemplaires de la Légende dorée, & grand nombre de vies particulières de Saints & de Saintes.

A l'égard des livres profanes, il y en avoit peu de bons. La plus grande partie consistoit en des Traitez d'Astrologie, de Géomantie & de Chiromantie, sciences fort à la mode dans les siècles d'ignorance. On y voyoit beaucoup de livres de Médecine, la plupart d'Auteurs Arabes traduits en Latin ou en François ; beaucoup d'Historiens, & encore plus de Romans en prose & en rime ; quelques livres de Droit ; peu d'anciens Auteurs des bons siècles ; pas un seul exemplaire de Cicéron ; & pour tous poëtes Latins, Ovide, Lucain & Boëce.

Les Livres d'Histoire faisoient la partie la plus curieuse de la Bibliothèque. Outre les Chroniques & les Histoires générales, il s'y trouvoit plusieurs Histoires particulières ;

& bel. Au Palais fist bastir à sa plaisance. Item, les murs neufs, &c. Item dehors Paris le Chastel du Bois de Vincennes, qui moult est notable & bel, & avoit entencion d'y faire ville fermée, & là avoit établie en beauls manoirs la demeure de plusieurs Seigneurs, Chevaliers & autres ses mieux amez, & à chacun leur assigneroit rente à vie selon leurs personnes. Celuy lieu vult le Roy qu'il

fust franc de toutes servitudes n'aucune charge par le temps à venir ne redevance demander. Edifia Beaulté, qui moult est notable manoir. Plaisance, la noble maison. Répara l'Ortel de Saint-Oyn, & mains autres cy environ Paris. Moult fit réedifier notablement de nouvel le Chastel de S. Germain en Laye, où fist faire moult noble salle. Le Chastel de Meleun, & mains autres notables édifices.

sur tout de la vie de Saint Loüis, & des guerres d'outre-mer. Je donneray en son lieu une liste exacte de tous ces livres.

Quoy-que Charles le Sage entendist assez bien le Latin, il ne lisoit ordinairement les Auteurs Latins que dans des traductions Françoises. Il y avoit beaucoup de ces traductions parmi les livres. Dés avant son règne on avoit traduit de Latin en François Tite Live, Valere-Maxime, la Cité de Dieu, la Bible, & plusieurs autres originaux. Mais ce fut sur tout de son temps que ces sortes de versions devinrent à la mode.

Les plus sçavants hommes de son royaume, animez par le désir de luy plaire, & par la veüe des récompenses dont il payoit leurs travaux, mirent en François beaucoup de livres Latins, Espagnols & Italiens. Ils traduisirent aussi quelques Auteurs Grecs, & même des livres Arabes, non pas sur les textes originaux, mais sur les versions Latines qui en avoient esté faites dans les siècles précédents. Les plus illustres de ces traducteurs furent Nicolas Oresme, Evrart de Conty, Jean Goulain, Giles l'Augustin, Jean de Vignay, Jean de Baguay, Jean Dandin, Denys Foulechat, Jacques Banchat de Saint Quentin, le Prieur de S. Eloy de Paris, & plusieurs autres. Je serois trop long si je les nommois tous, & si j'entrois dans le détail des traductions qui furent faites par toutes ces personnes. Je me contenteray de rapporter ici le témoignage de Christine de Pisan.

Mais nonobstant que bien entendist le Latin (elle parle du Roy Charles le Sage) & que ja ne fust betoing qu'on luy exposast, de si grant providence fu pour la grant amour qu'il avoit à ses successeurs, qu'au temps à venir les volt pourveoir d'enseignemens & sciences introduisibles à toutes vertus. Dont pour cette cause fist par solempnels maistres souffisans en toutes les sciences & ars translater de Latin en François tous les plus notables livres : si comme la Bible en iij manières : c'est assavoir le texte ; & puis le texte

& les gloses ensemble; & puis d'une autre manière allégorisée. Item, le grant livre de *saint Augustin de la Cité de Dieu*. Item, le livre *du Ciel & du Monde*. Item, le livre de *saint Augustin de Soliloquio*. Item, les livres de *Aristote Ethiques & Politiques*, & mettre nouveaulx exemples. Item, *Vegece de Chevalerie*. Item, les xix. livres *des proprietez des choses*. Item, *Valerins-Maximus*. Item, *Politique*. Item, *Titus-Livius*, & très grant foison d'autres; comme sans cesse y eust maistres qui grand gages en recevoient de ce embesogniez.

En l'année M. CCCLXXIII. qui estoit la neufvième du règne de Charles le Sage, Gilles Malet, pour lors Valet de chambre du Roy, fut chargé de la garde de la Librairie, c'est-à-dire, de la Bibliothèque. Il dressa luy-mesme l'inventaire des livres qu'il y trouva. Cet inventaire se voit encore aujourd'huy en original dans un des manuscrits de la Bibliothèque de M. l'Archevesque de Roüen. Il a appartenu au Roy François premier, comme il paroist par sa signature que l'on a effacée, & que l'on ne laisse pas d'entrevoir.

C'est un grand volume en papier, couvert de cuir rouge découpé par fleurons, qui a pour titre : *Inventoire des Livres du Roy nostre Seigneur, estans au Chastel du Louvre*. Le premier feüillet est blanc. Sur le second on lit : *Cy après en ce papier sont escripts les livres de très souverain & tres excellent Prince Charles le Quint de ce nom, par la grace de Dieu Roy de France, estans en son Chastel du Louvre, en trois chambres l'une sur l'autre, l'an de grace M. CCCLXXIII. enregistrez de son commandement par moy Gilles Malet son Varlet de Chambre*.

Cet ancien Catalogue est divisé en trois chapitres. Le premier est des livres contenus dans la première Chambre; il y en avoit 269. Ce chapitre finit par l'Inventaire de quelques instruments de Musique & autres choses de peu de valeur. Le second est des livres de la Chambre du milieu, dont le nombre n'alloit pas jusqu'à 260. Le troisième

sième regarde la chambre du plus haut estage, qui contenoit 380. volumes.

C'est par cet Inventaire que nous apprenons de quels livres la Bibliotheque du Roy Charles le Sage estoit composée. Si M. l'Abbé Massieu veut se donner la peine de le feuilleter, il y trouvera peut-estre de quoy illustrer l'ouvrage qu'il a annoncé à la Compagnie, & dont il a déjà lû icy de si beaux morceaux. Il verra du moins qu'il y est fait mention d'un grand nombre de vieux poëmes François, que l'on ne connoist pas d'ailleurs. Quoy-qu'on ne puisse pas marquer précisément en quel temps ces poëmes ont esté écrits, on peut toujours assëûrer avec certitude que les plus modernes auroient aujourd'huy trois cens cinquante ans d'antiquité, puisqu'il y a presque tout ce temps-là que le Catalogue où ils sont indiquez a esté dressé.

Je ne croy pas que ce Catalogue ait esté veû de Fauchet. Il en auroit sans doute fait mention, & il n'auroit pas manqué d'en extraire les titres de plusieurs ouvrages, & les noms de quelques Poëtes fort anciens dont il n'a rien dit. La liste de toutes ces pièces nous meneroit trop loin : elle pourra trouver sa place ailleurs.

Gilles Malet, auteur de l'ancien Catalogue, n'a observé dans la distribution des titres & des inscriptions générales de chaque ouvrage, ni l'ordre alphabetique, ni celui des matières. Il s'est particulièrement appliqué à décrire les dehors des livres, la grandeur & la forme du volume, les couvertures, les fermoirs, & plusieurs choses semblables. Tout ce petit détail estoit bon du temps de Malet. On avoit alors peu de livres, & la diversité des étoffes dont ils estoient couverts suffisoit presque pour les distinguer les uns des autres dans les catalogues, où la distinction des numerots n'estoit pas encore en usage. Si l'exactitude de Malet s'estoit bornée uniquement à marquer ces circonstances extérieures, son travail nous seroit fort peu

utile présentement : mais il a fait plus ; & dans beaucoup d'endroits de son Catalogue , après avoir indiqué le titre de l'ouvrage & le nom de l'auteur, il a encore marqué à quelle occasion le livre avoit esté composé , à qui il avoit appartenu , qui l'avoit donné au Roy, & quelques autres particularitez historiques , dont la connoissance n'est pas indigne de la curiosité des Antiquaires.

Après la mort du Roy Charles le Sage , décedé le feizième jour de Septembre de l'année MCCCCLXXX. Maître Jean Blanchet Secrétaire du Roy eût ordre du Duc de Bourgogne de visiter la Bibliothèque. Il s'y transporta le fixième jour de Novembre de la mesme année. L'Inventaire écrit de la main de Malet fut collationné avec les livres qui estoient sur les tablettes ; & on n'y trouva de manque que ceux qui avoient esté donnez à diverses personnes par le feu Roy, ou *de son ordonnance*, c'est-à-dire, par son commandement exprés.

Bibliothèque
du Louvre
sous le Roy
Charles VI.

Le nouveau Roy, Charles VI. sur le témoignage que ses oncles & les gens de son conseil luy rendirent de la fidélité de Malet , & de la bonne garde qu'il avoit faite des livres qu'on luy avoit confiez , oüi le rapport du Secrétaire du Roy, qui dans sa visite avoit trouvé la Bibliothèque en bon estat & bien conservée , déchargea Malet , & le tint quitte de tous les livres que le feu Roy luy avoit donnez en garde ; & à cet effet luy fit expédier des Lettres, dont luy & ses héritiers pussent se servir en cas de besoin , sans estre obligez de rapporter autre décharge ni mémoire.

En l'année M. CCCCIX. le nombre des livres de la Bibliothèque fut augmenté d'une vintaine de volumes, qui y furent envoyez par le Duc de Guyenne, fils aîné du Roy Charles VI. Giles Malet les reçût , & en fit le catalogue , à la teste duquel il mit ce petit avertissement : *Ce sont les livres , que noble & puissant Prince Monsieur le Duc de Guyenne , aîné fils du Roy Charles le sixième de ce nom Roy de France , a envoyez en la Librairie du Roy*

*nostre dit Seigneur au Louvre par Maistre Jehan d'Arffon-
val, Confesseur & Maistre d'école de mondit Seigneur de
Guyenne, & lesquels ont esté reçûs & mis en ladite Librai-
rie par moy Gilles Malet Maistre d'Ostel du Roy nostredit
Seigneur, & Garde de ladite Librairie. Le 7. de Jenvier
mil quatre cens & nuf.*

Pour dire quelque chose de la personne & du mérite de Gilles Malet, je me serviray encore icy des propres termes de Christine de Pisan, qui dans l'histoire que nous avons déjà citée, en fait l'éloge, & raconte de luy un fait assez singulier. Le Roy Charles avoit, dit-elle, un sien Var-
let de chambre, lequel pour cause que en luy savoit plusieurs
vertus, moult amoit celuy par espécial sur tous les autres.
Souverainement bien-lisoit, & bien ponttoit, & entendens
homs estoit, comme il y pert. Car encore est vif, Chevalier
Maistre d'Ostel, sage & honoré comme il fust par ledit
Roy moult enrichis. Comme une fois à celuy (Gilles
Malet avoit nom) avenist tel inconvenient, qu'un sien pe-
tit-fils courant à tout un petit coutel pointu cheust def-
sus & se tuaist, laquelle chose n'est mie doute fu grant dou-
leur & perplexité au pere; néantmoins celuy propre jour
fu devant le Roy lisant longue pièce, par autel semblant
& chiere ne plus ne moins qu'acoustumé avoit. Dont le
sage Roy, qui la vertu de toutes choses estoit considérant,
comme il sceust le cas, moult l'en parla, & tels paroles dist
de luy en son absence: *Se cest homme n'avoit ferme vertu,
& plus grant que nature ne l'enflüë communément és hom-
mes, la pitié paternelle ne luy souffriroit couvrir son cas sous
telle constance.*

L'année m. cccc x. Gilles Malet estant mort, ses deux
enfants, Jean Maistre d'Hostel du Roy, & Charles prenant
la qualité de Licentié en Loix, conjointement avec leur
mère Nicole de Chambly, remirent les livres, dont leur
pere avoit eû la garde, entre les mains d'Antoine des Ef-
sars, nouvellement pourveû de l'office de Garde de la Li-

brairie. Ces livres ayant esté inventoriez (c) par trois officiers de la Chambre des Comptes, on trouva qu'il manquoit un grand nombre de volumes cotez dans l'ancien Inventaire; & en mesme temps on reconnut qu'il ne manquoit que ceux qui avoient esté emportez de la Bibliothèque par ordre du Roy regnant, ou de son prédécesseur.

(c) *M S. de Monseigneur de Roüen, fol. liij.* Inventoire des livres du Roy Charles nostre Sire, sixième de ce nom, estant en une tour de son Chastel du Louvre en trois chambres ou estages l'une sur l'autre, commencée à faire le xxij jour de Janvier l'an mil quatre cens & dix, & autres jours ensuivans, par Sire Michel de Laillier Maître, & Maître Nicolas Després Conseiller, & Jehan le Begue Clerc Notaire & Secrétaire & Greffier en la Chambre des Comptes du Roy nostredit Seigneur à Paris, à ce commis par le comandement de bouche de Nosseigneurs desdits Comptes, en la présence de Messieurs Guillaume de Senlis Seigneur de Praelles exécuter, & Jehan Malet Chevalier héritier en * pere de feu Messire Giles Malet, qui par l'ordonnance de feu le Roy Charles dernier trespassé en avoit eü la garde, après ce toute fois que lesdits exécuter & héritier orent premièrement juré & affirmé ausdits commissaires, qu'ils n'avoient onques veü ne sçeu que ledit defunct eust eü aucun Inventoire desdits livres devers luy, & que s'aucun Inventoire en y avoit, on le devoit trouver en l'une desdites trois chambres. En la présence aussi de Anthoine des Essars Escuyer Varlet trenchant du Roy nostredit Seigneur, & commis de nouvel par luy à la garde d'iceuls livres, & de Sire Bureau de Dampmartin Bourgeois

de Paris, qui le plus de temps y vacqua à reprendre lesdits Livres, pour & ou nom & du consentement dudit Anthoine, & lequel les reprit au plus près que faire ce pot, & non mie au juste selon l'ordre de de l'ancien Inventoire fait par ledit feu Messire Giles, commencé ou iij feüillet de ce present livre, lequel livre fut lors trouvé en la basse desdites Chambres, en la présence des dessusdits, & ne porent lesdits commis en tout garder l'ordre dudit ancien Inventoire pour la grant multitude de livres & difficulté qui y estoit, mesmement que lesdits livres n'estoient mis de rent & en ordre és dits trois estages, & que plusieurs d'iceuls livres, qui devoient estre ou bas estage ou chambre d'icelle tour, estoient en l'un des deux autres, & semblément des autres qui devoient estre és autres deux estages. Ce present Inventoire parfait & achevé par ledit le Begue, par l'ordonnance de nosdits Seigneurs des Comptes, pour les grandes occupations desdits Sire Michiel & Després, en la presence toutes voyes & du consentement dudit Messire Jehan Malet, & dudit Anthoine des Essars, ou Bureau. Après la perfection dudit Inventoire, en fut le double baillé audit Anthoine, comme il est escript & signé de sa main en la fin de ce present Inventoire, ou vjxx xij feüillet de ce Livre.

* *p. tranché*,
pour en pre-
mière appa-
remment.

En effet, le Roy Charles le Sage en avoit tiré plusieurs, les uns pour son usage, & les autres pour en faire part à différentes personnes. Son fils Charles VI. avoit en cela suivi son exemple. Les premiers Princes du sang, & surtout le Duc d'Anjou Regent du Royaume, s'en estoient approprié un assez bon nombre. Les grands & les petits officiers de la Cour en avoient emporté quantité, qu'ils n'avoient pas rendus. En un mot, il semble que la Bibliothèque du Roy estoit alors comme un magasin public ouvert à tout le monde, & une espece de Tresor Royal, d'où il sortoit autant de richesses qu'il y en entroit.

Les Commissaires de la Chambre des Comptes firent d'abord l'énumération des livres absents, c'est-à-dire, des volumes délivrez aux deux Rois en différent temps, ou à d'autres personnes par leur ordre. Ils en comptèrent environ deux cens. Après cela on inventoria le reste de l'ancien fond, qui se trouva réduit à sept cens trente volumes. Enfin, ayant trouvé dans la première & dans la troisième chambre près de deux cens volumes de nouvelle acquisition, dont il n'estoit fait aucune mention dans l'ancien Inventaire, on les adjôûta au nouveau, avec la liste des vingt volumes qui venoient du Duc de Guyenne. Tous ces livres ensemble ne passaient pas le nombre de neuf cens. Ainsi l'an M. CCCCXI. auquel temps le nouveau catalogue fut dressé, la Bibliothèque du Roy n'estoit pas plus nombreuse que près de quarante ans auparavant, n'ayant esté augmentée depuis l'Inventaire fait par Gilles Malet, qu'à proportion des diminutions qu'elle avoit souffertes.

Le nouvel Inventaire achevé, Antoine des Essars écrivit son récépissé au revers du dernier feüillet. Le récépissé est conçu en ces termes: Je Anthoine des Essars, Escuyer « Varlet trenchant, Conseiller & Garde des deniers de l'Es- « pargne & de la Librairie du Roy nostre Seigneur, con- « fesse avoir eû & reçu de Messieurs des Comptes du Roy « nostredit Seigneur, en six cahiers de parchemin contenant « lxxij feüilles, le double de ce present Inventoire, deüe- «

„ ment collationné par Maistre Jehan le Begue Notaire &
 „ Secretaire du Roy nostredit Seigneur, & Greffier en ladite
 „ Chambre, avec les livres contenus en iceluy, depuis le
 „ liij feüillet dudit présent Inventoire jusques-cy. Lesquels
 „ livres sont en une tour du Chastel du Louvre en trois
 „ chambres ou estaiges l'un sur l'autre. Desquelles cham-
 „ bres ou estaiges les clefs me furent baillées par l'ordon-
 „ nance desdites gens des Comptes dès le viij jour de Juillet
 „ dernier passé. Tesmoing mon seing manuel cy-mis le xj
 „ jour de Mars, l'an mil quatre cens onze. Signé Anthoine
 „ des Essars.

La famille des Seigneurs des Essars estoit pour lors dans son plus haut lustre. Pierre des Essars, qui en estoit le chef, possédoit luy seul sept ou huit des plus grandes charges de l'Estat : car il estoit en mesme temps Prevost de Paris, Maistre des Eaux & Forests, grand Bouteiller, grand Fauconnier, grand General, souverain Gouverneur ou Maistre des finances du Royaume, Capitaine de Paris, de Cherbourg & de Montargis &c. Il devoit son élévation au Duc de Bourgogne, auquel il s'estoit attaché, & pour lequel il avoit d'abord pris parti contre la maison d'Orleans. Antoine des Essars, Garde des deniers de l'Epargne & de la Librairie, estoit selon toutes les apparences le frere de Pierre, qui certainement avoit un frere, comme le témoinne Juvenal des Ursins, dans l'endroit où il dit que Messire Pierre des Essars & son frere s'en allèrent hors de Paris, quand ils virent la manière de faire de ceux que l'on nommoit Cabochiens. La disgrâce de Pierre entraîna celle d'Antoine. Pierre abandonné par le Duc de Bourgogne, dont il avoit perdu la confiance, fut traîné sur la claye, & eût la teste tranchée le premier jour de Juillet de l'année MCCCCXIII. Antoine fut dépoüillé de ses charges. (d)

Voyez des Ursins p. 250.

(d) Vol. 108. des Memoires de Dupuy.

Annotations sur l'Hist. de Charles VI. p. 128.

Voyez aussi les pages 748. 788. 789. 790. 791. 792.

Celle de Garde de la Librairie fut donnée dès le onzième du mois de May de l'année MCCCCXII. à Garnier de Saint-Yon, Eschevin de la ville de Paris, & sans doute parent de ces Saint-Yons, qui s'estant joints aux Gois & aux Tibers, soulevèrent les gens de la grande & de la petite Boucherie en faveur du Bourguignon contre les Orleanois.

L'an M. CCCCXXIII. peu de temps après la mort de Charles VI. les livres de la Bibliothèque du Roy furent de nouveau inventoriez par trois Commissaires de la Chambre des Comptes, qui vacquèrent pendant cinq jours à dresser un nouvel Inventaire. On nomma aussi trois Libraires pour faire la prise des livres, dont le nombre n'estoit pas augmenté depuis le décès de Giles Malet, puisqu'il ne s'en trouva que huit cens cinquante-trois. Ils furent évalués à la somme de 2323. livres 4. s. c'estoit une somme considérable dans ces temps-là.

Le 22. Juin M. CCCCXXV. les Anglois estant pour lors maîtres de la ville de Paris, le Duc de Betfort, qui prenoit la qualité de Regent du Royaume de France, se fit représenter ces mêmes livres. Garnier de Saint-Yon luy en rendit bon compte, & continua de les avoir en sa garde jusqu'en l'an MCCCCXXIX. qu'il en fut pleinement déchargé par le même Duc. C'est icy que finit l'histoire de l'ancienne Bibliothèque du Louvre; ou du moins c'est tout ce que j'en ai pu recueillir des deux Inventaires qui m'ont esté communiquez par M. Duchesne Bibliothecaire de M. l'Arch. de Roüen. Ceque j'ajoute du troisième Inventaire, je l'ai extrait d'un petit memoire manuscrit, que le R. P. Sarbourg Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Genevieve a trouvé parmi les papiers du P. Du Moulinet. Ce mémoire, dont il a eû la bonté de me donner copie, contient plusieurs choses curieuses, & mérite d'estre lû tout entier : voicy ce qu'il porte.

Le deuxième jour de Mars MDCLXXXVI. un certain Escrivain me vint apporter un gros cahier de papier, con-

» tenant soixante-huit feüillets, pour le voir & en prendre
 » copie. Je trouvay que c'estoit l'Inventaire original fait par
 » trois Commissaires députez l'an MCCCCXXIII. les 11. 12.
 » 13. 14. & 15. d'Avril, des livres de la Bibliothèque du
 » Roy, estant au Chasteau du Louvre en trois chambres,
 » après le decés du Roy Charles VI. avec la prisee qui en
 » fut faite par trois libraires, Garnier de Saint-Yon estant
 » garde de ladite Bibliothèque ou Librairie. Le nombre des
 » volumes desdits livres, tous manuscrits, la pluspart en par-
 » chemin, se monte à 853. & l'évaluation de la prisee à
 » 2323. livres 4. s.

» Dans les deux premières chambres estoient tous livres
 » François, la pluspart traductions d'auteurs tant sacrez que
 » profanes, & des vieux Romans.

» Dans la troisième estoient des livres Latins, sçavoir des
 » Bibles, des Cours de Droit Civil & Canonique, beau-
 » coup de livres d'Astronomie, Chiromancie, Médecine,
 » & dont les auteurs estoient pour la pluspart Arabes. Il y
 » avoit fort peu de bons auteurs ou Poëtes.

» A la fin du cahier est écrit, que le 22. Juin 1425. le
 » Duc de Betfort Regent de France se fit représenter les li-
 » vres contenus dans l'Inventaire par Garnier de Saint-Yon,
 » qui les avoit en sa garde, dont il demeura content, & en
 » chargea ledit de Saint-Yon; & le 15. Octobre 1429. le
 » mesme Duc de Betfort déchargea pleinement ledit de
 » Saint-Yon de tous lescits livres, & luy en donna quit-
 » tance par commandement de Monseigneur le Regent, (qui
 » estoit le Duc de Betfort luy-mesme,) signé J. de Luvain.
 » Il n'est pas dit ce que le Duc de Betfort fit desdits li-
 » vres. Il y a bien de l'apparence, que puisqu'après en avoir
 » chargé le Sr de Saint-Yon Bibliothecaire, il l'en avoit
 » déchargé, ce fut pour les envoyer en Angleterre.

» Il y a icy un grand T. Live traduit en François, écrit
 » sur du vélin, au dernier feüillet duquel on lit, qu'il fut en-
 » voyé de France en Angleterre par le Duc de Betfort Re-
 » gent au Duc de Glocestre son beau-frere. Il y a beaucoup
 de

de raison de croire qu'il fit passer de meſme la mer à tous les autres. «

J'avois deſſein de faire tranſcrire cet Inventaire de la Bibliothèque de Charles VI. mais j'y remarquay tant de fautes des copiſtes , particulièrement aux livres Latins , que j'ay eſté dégoûté de le faire. «

Fait en l'Abbaye de Sainte Genevieve, ce 4.^e Mars 1686. «
Signé *Du Moulinet*. «

A cette preuve, que le P. Du Moulinet tire du manuſcrit de Tite-Live, on peut adjoûter une preuve ſemblable, tirée d'un manuſcrit de la Bibliothèque du Roy , cotté 703 1. & qui a pour titre , *Rational du divin office*. Cet exemplaire avoit d'abord appartenu au Roy Charles le Sage. Son ſeing eſt à la fin du livre, où il a écrit de ſa propre main ; *Ceſt livre , nommé Raſional des divins offices ; eſt à nous Charles V. de noſtre nom , & le fimes tranſlater , eſcrire & tout parfaire en l'an MCCCCXIV.* Signé CHARLES.

Au commencement de ce meſme volume , au revers de la couverture, on lit : *Ceſt livre eſt à Jehan Conte d'Engoleſme , lequel l'achetta à Londres en Angleterre , l'an de grace 1441.*

Voilà donc encore un livre qui avoit paſſé de France en Angleterre , & qui certainement eſtoit de la Bibliothèque de nos Rois. La conjecture du P. Du Moulinet eſt auſſi confirmée par les Regiſtres de la Chambre des Comptes.

Il eſt dit dans ces Regiſtres , à ce qu'aſſure M. Felibien ; que les livres de la Tour du Louvre furent achetez douze cens francs par le Duc de Betfort , & que cette ſomme fut comptée à Pierre Thury entrepreneur du mauſolée du Roy Charles VI. & de la Reyne Iſabeau ſon épouſe. S'il eſt vray que le Duc de Betfort achetta les livres du Louvre , ce fut ſans doute pour les transporter en Angleterre. Que s'il ſ'en trouve encore aujourd'huy quatre ou cinq dans la Bibliothèque du Roy , & peut-eſtre autant dans

quelques cabinets, il ne faut pas s'en estonner. Nous avons déjà fait voir qu'il en est revenu quelques-uns d'Angleterre. D'ailleurs on ne peut pas douter que quelque soin que le Duc de Betfort eût pris de les rassembler tous pour les enlever, il n'en soit resté un assez bon nombre entre les mains des Princes & des particuliers, auxquels ils avoient esté prestez par les Bibliothécaires.

V I E

D E C H R I S T I N E D E P I S A N ,

E T

D E T H O M A S D E P I S A N

S O N P E R E .

Par M. BOIVIN le Cadet.

THOMAS de Pisan, père de Christine, étant à Boulogne lieu de sa naissance, y fit amitié avec un docteur qui estoit de la ville de Forli. Ce docteur, après avoir pris ses grades à Boulogne, alla s'establiir à Venise; y fût pourveu d'une charge de Conseiller, & y attira son amy Thomas, en le faisant son gendre. Les Vénitiens ne furent pas long-temps à connoistre la capacité de Thomas. Ils le retinrent chez eux, & le firent aussi Conseiller de la République. Thomas résida quelque temps à Venise, où il vivoit honorablement & fort à son aise, dans le temps que sa femme luy donna une fille, qui fut nommée *Christine*. Peu de temps après il fut obligé de faire un voyage à Boulogne, où estoit son bien, & où il avoit quelques affaires. A peine y fut-il arrivé, qu'on vint le solliciter de la part de deux Rois, qui en considération de son profond sçavoir, luy offroient chacun des conditions très avanta-

geuses, s'il vouloit se rendre auprès d'eux, & s'attacher à leur personne. Ces deux Rois estoient celui de France & celui de Hongrie.

Thomas ne délibéra pas long-temps sur le parti qu'il devoit prendre. Le mérite personnel de Charles le Sage, la magnificence de la cour de France, le désir de voir l'Université de Paris, tout cela le détermina bientôt en faveur de la France. Cependant il ne se proposa d'abord que de venir passer un an à Paris. Il laissa donc sa femme & ses enfants à Boulogne, & leur ordonna d'y demeurer sur son patrimoine : ensuite il prit congé de la Seigneurie de Venise, & vint en France.

Le Roy fut ravi de le voir, & ayant connu par luy-mesme le mérite de cet étranger, il luy donna une place dans son Conseil. Le dessein de Thomas estoit, comme je viens de le dire, de s'en retourner dans son pays lorsqu'il auroit passé un an à la cour de Charles. Mais Charles, loin de consentir à un retour si prompt, voulut absolument que ce sçavant Italien mandast sa femme, & qu'il la fît venir en France avec ses enfants & le reste de sa famille, pour s'y établir à perpétuité, & y vivre honorablement des bienfaits dont il prétendoit les combler. Enfin Thomas obéït, & sa famille passa en France. La femme & les enfants de cet Astronome, habillez magnifiquement à la Lombarde, parurent devant le Roy, qui voulut les voir, & qui les reçût très gracieusement dans son Chasteau du Louvre un jour du mois de Decembre, fort peu de temps après leur arrivée

Vers l'an
MCCCLXVIII.

Christine, qui pouvoit avoir alors environ cinq ans, fût élevée à la cour en fille de qualité. Son père qui luy voyoit d'heureuses dispositions, & une inclination naturelle pour les sciences, voulut qu'elle cultivast son esprit par l'estude des lettres humaines. Il luy fit apprendre le Latin; & elle avoit déjà fait quelques progrès dans ce genre d'estude, lorsqu'on parla de la marier. Elle fut recherchée par un grand nombre de personnes de distinction, de

robe & d'épée. Un jeune homme de Picardie , qui avoit de la naissance , de la probité & du sçavoir, l'emporta sur tous ceux qui se présentèrent. Il épousa Christine , qui estoit encore très jeune , n'estant âgée que de quinze ans : & bientoist après il fut pourveu de la charge de Notaire & Secretaire du Roy , qu'il exerça avec distinction , aimé & considéré du Roy Charles son maistre.

Christine fut fort satisfaite du choix que son père avoit fait d'un tel gendre. Voicy de quelle manière elle s'exprime , parlant elle-mesme de son mariage : A venir au point de mes fortunes , le temps vint que je approchoië l'âge auquel on seult les filles assener de mari , tout fusse-je encore assez jeunette , nonobstant que par Chevaliers , autres nobles , & riches Clercs , fusse de plusieurs demandée , (& cette vérité ne soit de nul réputée ventence : car l'auctorité de l'honneur & grant amour que le Roy à mon père démonstroit, estoit de ce cause , non mie ma valeur) comme mondit père réputast cellui plus valable , qui le plus science avec bonnes mœurs avoit ; ainsi un jone escolier gradué , bien né & de nobles parents de Picardie , de qui les vertus passoiënt la richece , à cellui que il réputa comme propre fils je fus donnée. En ce cas ne me plains-je de fortune. Car à droit eslire en toutes convenables graces, si comme autresfois ay dit, à mon gré mieux ne voulüssé. Cellui , pour sa souffisance, tost après nostre susdit bon Prince , qui l'ot agréable , lui donna l'office , comme il fut vaquant , de Notaire , & son Secretaire à bourses & à gages , & retint de sa court très amé serviteur.

* L'an
MCCCLXXX.
âgé de 44.
ans.

La félicité des nouveaux époux ne fut pas longue. Le Roy Charles mourut. * L'Astronome déchût de son crédit. On luy retrancha une grande partie de ses gages : le reste fut mal payé. La vieilleffe , accompagnée d'une longue infirmité , & peut-estre le chagrin , le mit au tombeau quelques années après la mort du Roy son bienfaicteur. Ainsi se termina la course de ce Philosophie , le plus célèbre , & apparemment le plus habile de ce siècle. Christine

sa fille assêûre qu'il décéda à l'heure qu'il avoit prédit. Elle luy donne de grandes loüanges. Si nous l'en croyons, la prospérité des armes de Charles V. & la sagesse de son gouvernement, furent en partie le fruit des bons conseils de son Astronome, qu'elle ne blâme que d'avoir esté trop libéral. Voicy l'éloge qu'elle en fait. Durant son sain entendement jusques à la fin, recognoissant son Créateur, comme vray catholique trespassa mondit père, droit à l'heure que devant ot prenostiqué. Duquel entre les Clercs demoura renommée, que en son temps durant, ne plus de cent ans devant, n'avoit vescu homme de si hault entendement és sciences Mathématiques en jugements d'astrologie. Avec ce entre les Princes, & ceux qui le fréquentoient, la vraye réputation de sa prodomie, ses bienfaits, loyauté, vérité, & autres vertus, & nul reprouche, faisoit plaindre sa mort, & regretter sa vie : en laquelle nulle répréhension n'affiert, se trop grant libéralité de non refuser riens que il eust aux povres, en tant qu'il avoit femme & enfants, ne luy donne. Et que je ne le die par faveur, de ceste vérité sont ancores aujourd'huy mains de ses cognoiscens Princes & autres certains, comme de expérience. Si fu un tel homme à bon droit des siens plaint & plouré. *

On peut juger de l'estime que Charles le Sage faisoit de cet officier, par les grandes pensions qu'il luy donnoit. Thomas estoit payé tous les mois de cent francs de gages, c'est-à-dire, si je ne me trompe, de près de 700. livres par rapport à la monnoye d'aujourd'huy. Ses livrées, & les gratifications qu'il recevoit, n'alloient à guères moins; & par-dessus tout cela on luy faisoit encôre esperer un fond de terre de cinq cens livres de revenu pour luy & pour ses héritiers; tant l'Astronomie, & particulièrement celle que l'on nomme Judiciaire, estoit à la mode dans ces temps-là, où la plupart des Princes, mesme ceux qui avoient de la piété, estoient tellement prévenus en faveur de cette science su-

* Joignez à cet
éloge ce qui se
lit dans le mes-
me Manuscrit
fol. 68.

perstitieuse , qu'ils n'entreprenoient rien de considérable qu'après l'avoir consultée.

MCCCLXXXIX

Après la mort de Thomas , Estienne Castel son gendre se trouva le chef de sa famille. Il la soustenoit encore par sa bonne conduite , & par le crédit que sa charge luy donnoit , lorsqu'il fut luy-mesme emporté par une maladie contagieuse à l'âge de trente-quatre ans. Christine , qui n'en avoit alors que vingt-cinq , demeura veuve , chargée de trois enfans , & de tous les embarras d'un gros ménage. Or me couvint (dit-elle) mettre mais à œuvre , ce que moy nourrie en délices & mignotemens n'avoie appris , & estre conduisaresse de la nef demourée en la mer ourageuse sans patron ; c'est à favoir le désolé ménage hors de son lieu & pays. A donc messourdirent Angloïsses de toutes pars. Et comme ce soient les més des veufves , plais & procès m'avironnèrent de tous léz , & ceux qui me devoient m'affaillirent , affin que ne m'avancasse de leur rien demander.

Le veuvage de Christine fut effectivement traversé d'une infinité de soins & de disgraces. Elle en passa les premières années à la poursuite des procès qu'elle fut obligée d'intenter contre des débiteurs de mauvaise foy , ou de soustenir contre des chicanneurs qui luy faisoient d'injustes demandes. Enfin , après avoir couru long-temps de tribunal en tribunal sans pouvoir obtenir justice , rebutée par les grosses pertes qu'elle faisoit tous les jours , & lasse de mener une vie si contraire à son inclination , elle prit le parti de se renfermer dans son cabinet , & ne chercha plus de consolation que dans la lecture des livres que son père & son mary luy avoient laissez. Elle-mesme nous apprend de quelle manière elle s'y prit pour se remettre à l'étude.

» Ne me pris pas , dit-elle , comme présomptueuse aux profondesses des sciences obscures &c. Ains comme l'enfant , que
 » au premier on met à l'a , b , c , d , me pris aux histoires
 » anciennes des commencement du monde ; les histoires
 » des Ebrieux , des Assiriens , & des principes des signouries ,

procedant de l'une en l'autre , deffendant aux Romains , « des François, des Bretons , & autres plusieurs Historiogra- « phes : après aus déductions des sciences , selon ce que en « l'espace du temps que y estudiai en pos comprendre : puis « me pris aus livres des Poëtes. »

Elle ajoûte que le style & les fictions poëtiques luy plû- « rent extrêmement. A donc , dit-elle , fus-je aisé quand j'os « trouvé le stile à moy naturel , me délitant en leurs soubtiles « couvertures , & belles matières , mutiées sous fictions déli- « tables & morales ; & le bel stile de leurs metres & prose , « déduite par belle & polie rhétorique. »

Alors instruite suffisamment de l'histoire & de la fable , & se sentant déjà capable de produire quelque chose d'el- « le-mesme , elle suivit tout-à-fait son génie *, & se mit à la « composition. Ce fut en l'année treize cens quatre-vingt dix- « neuf qu'elle s'y mit tout de bon , estant pour lors âgée de 35. « ans. Six ans après , elle publia le livre intitulé *Vifion de* « *Christine* , dans lequel elle assure qu'elle avoit déjà com- « posé quinze volumes.

* *Prosopopee*
Nature. fol.
61.

Depuis l'an M.CCCXCIX. (dit-elle) que je commençay « jusques à cestui M.CCCCV. ouquel ancores je ne cesse , com- « pilés en ce tandis quinze volumes principaulx , sans les au- « tres particuliers petis dictiez , lesqueulx tous ensemble con- « tiennent environ LXX. quayers de grant volume , comme « l'expérience en est manifeste. »

Ses premiers ouvrages furent ce qu'elle appelle de pe- « tits dictiez , c'est-à-dire , de petites pièces de Poësie , des « Balades , des Lays , des Virelays , des Rondeaux. Elle avoit « commencé à en faire dès le temps mesme de ses procés & « des plus grands embarras de son veuvage. La Baillade , où « elle se plaint de ce que les Princes ne la daignent enten- « dre , est de ces temps-là. C'est elle-mesme qui nous l'ap- « prend dans le récit de ses bonnes & de ses mauvaises for- « tunes , où elle dit encore expréssément , qu'au milieu de « ses adversitez & de ses plus cruels chagrins , elle ne laissoit « pas de faire des vers. Ne m'avoit ancore tant grevée for- «

Liv. 37. de la
Vifion f. 59.

Manuscrit
7217. f.
217s.

» tune, que ne fuisse, dit-elle, accompagnée des Mufettes des
» Poëtes. . . . Icelles me faisoient rimer complaints plou-
» rables, regraitant mon ami mort, & le bon temps passé, si
» comme il appert au commencement de mes premiers dic-
» tiez, ou principe de mes cent Balades, & meismement pour
» passer temps, & pour aucune gayeté attraire à mon cuer dou-
» loureux, faire dis amoureux & gays d'autrui sentement ;
» comme je dis en un mien virelay.

Ce fut apparemment à l'occasion des ces *dis amoureux*, que la médifance publia par tout, que cette veuve estoit véritablement amoureuse. Il est vray que dans ces petites pièces, que Christine avouë, il y en a de fort tendres ; & que si elle n'avoit eu soin d'avertir ses lecteurs, que les sentiments qu'elle y exprime ne sont pas les siens, mais ceux d'autrui, il n'y auroit personne qui n'y fust trompé. Les mauvais discours, que l'on fit d'elle à ce sujet, luy donnèrent du chagrin, comme elle le témoigne dans le troisième livre de sa Vision. *Ne fu il pas dit de moy par toute la ville, que je amoie par amours*, dit-elle. *Je te jure m'ame, que icellui ne me cognoissoit, ne ne savoit que je estoie : ne fu onques homme ne créature née qui me veist en public, ne en privé, en lieu où il fust. . . . Et de ce me soit Dieu tesmoing que je dis voir . . . Dont comme celle qui innocent me sentoie, aucune fois, quand on me le disoit, m'en troubløie ; & aucune fois m'en sousfrioie, disant ; Dieux & icelluy & moy savons bien qu'il n'en est riens.*

Christine eut donc beaucoup à souffrir des mauvaises langues qui attaquèrent sa réputation : mais elle fut d'ailleurs avantageusement récompensée par le succès de ses ouvrages. Les premières productions de sa Muse luy acquirent l'estime non-seulement des Francois, mais aussi des estrangers. Le Comte de Salisbery, favori de Richard Roy d'Angleterre, aimoit la poésie, & faisoit luy-mesme des vers : *Gracieux Chevalier*, dit Christine, *aimant dictiez, & luy-mesme gracieux dicteur*. Pendant le séjour qu'il fit en France, où il estoit venu à l'occasion du mariage de son
maître,

maître, & d'Isabelle fille de Charles VI. il fit connoissance avec Christine, dont les compositions luy avoient plu : il la prit en affection ; & luy voyant un fils qu'elle cherchoit à placer, il luy offrit de l'emmener en Angleterre, pour le faire élever avec le sien. Christine y consentit ; & son fils aîné, pour lors âgé de treize ans, * passa en Angleterre avec ce seigneur Anglois.

MCCCXCVIII.

* Le fils de
Christine avoit
20. ans en
1405.

A quelque temps de là Richard fut détrôné par Henry de Lancastre. Le Comte de Salisbery fut décapité. * Henry, qui venoit d'usurper la couronne, vit les *dictiez* & les autres livres que Christine avoit envoyez au Comte. Il les leût, & en fut si content, qu'il chercha dès lors tous les moyens d'attirer à sa cour cette illustre veuve. *A donc très joyeusement* (ce sont les propres termes de Christine) *prist mon enfant vers luy, & tint chierement, & en tres bon estat. Et de fait par deux de ses hairaulx, notables hommes venus par deça, Lencastre & Faucon, Rois d'armes, me manda moult à certes, priant & promettant du bien largement, que par-delà je allasse. Et comme de ce je ne fusse en rien tentée, considerant les choses comme elles estoient, dissimulé tant que mon fils peusse avoir, disant grant meris, & que bien à son commandement estoie : & à brief parler, tant fis à grant peine, & de mes livres me cousta, que congié ot mondit fils de me venir querir par deça pour mener là, qui encore n'y vois. Et ainsi reffusay leschoite de icelle fortune pour moy & pour luy ; pour ce que je ne puis croire que fin de desloyal viengne à bon terme. Or fus joyeuse de voir cil que je amoie, comme mort le m'eust seul fils laissé, & trois ans sans luy os esté.*

* Pour sa
grant loyauté
vers son droit
Seigneur, dit
Christine.

Christine
n'ayant plus
qu'un fils.

Si Christine avoit esté d'humeur à quitter la France, elle auroit trouvé des establissemens considérables dans plus d'une cour estrangère. Elle en auroit trouvé mesme dans son propre pays. Le Duc de Milan luy fit des offres très avantageuses. *Tres grandement avoit ordené de mon estat par rentes à tous-jours* (dit-elle) *se y aller vouloye : & ce scevent plusieurs gentils hommes du pays meismes, commis à*

celle ambassadeur. Quoy-que Christine ne fust pas disposée à accepter la proposition qui luy fut faite de la part de ce Duc, aimant mieux pour certaines raisons rester en France que retourner en Italie, elle fut pourtant très affligée de la mort de cet ami puissant, qui mourut très peu de temps après.

Philippe le
Bon, père de
Jean.

Les Princes de la Cour de France n'avoient pas moins d'estime pour Christine, que ceux d'Angleterre & d'Italie. Elle s'attacha d'abord, & plus particulièrement ce semble qu'à aucun de tous ses autres protecteurs, à Philippe Duc de Bourgogne. Ce Duc, voulant donner à Christine des marques réelles de son estime, prit à ses gages le fils aîné de cette Dame, nouvellement revenu d'Angleterre; & il luy fournit pendant quelque temps à elle-mesme dequoy soutenir son estat. Ce fut aussi ce mesme Duc qui luy donna la commission d'écrire la vie de Charles le Sage. Christine n'avoit pas encore achevé ce dernier ouvrage, lorsque Philippe mourut, *laquelle mort (dit-elle) fut le renouvellement des navreures de mes adversitez, & semblablement griefe partie à cestuy Royaume, si comme ou dit livre qu'il me commanda, non encore lors achevé, je recorde en pieux regrais.*

MCCCCV.

Il y avoit fort peu de temps que Christine avoit perdu ce dernier appuy de sa famille, lorsqu'elle composa le livre dont j'ay extrait la pluspart des faits que je viens de raconter.

MS. 7324.

Ni la protection des grands, ni la réputation que l'auteur s'estoit acquise dès lors par la publication de plus de quinze volumes, ne l'avoient encore enrichie. La mauvaise foy de ses débiteurs & la perte de plusieurs procès, comme on l'a déjà dit, l'avoient mise en un estat où elle avoit besoin, non-seulement de protection, mais de secours. Elle avoit à sa charge une mere âgée, un fils hors de condition, & de pauvres parentes *. Avec tout cela, elle avouë elle-mesme qu'elle conservoit un reste d'ambition, fondée sur le souvenir de sa naissance & de son ancien estat, & que

* Elle dit (fol. 57.) Qu'elle estoit trois fois double; Ce qui signifie qu'elle avoit six personnes par ses biens.

sa plus grande apprehension estoit de découvrir aux yeux du public le délabrement de ses affaires. Si te promets, « (dit-elle à dame Philosophie) que à mes semblans & abis « peu apparoit entre gens le faissel de mes ennuy : ains sous « mantel fourré de gris & sous surcot d'escarlata, non pas « souvent renouvelé, mais bien gardé, avoie espesses fois « de grans frisons, & en beau lit & bien ordené de males « nuis. Mais le repas estoit sobre, comme il affiere à femme « vefve ; & toute fois vivre couvient. «

Au reste, quelque soin qu'elle prist de cacher son indigence, il estoit impossible que l'on ne s'en apperceût, & c'est (à ce qu'elle assêure) ce qui luy faisoit le plus de peine, lorsqu'elle estoit obligée d'emprunter de l'argent, mesme de ses meilleurs amis. Mais quand il couvenoit (dit-elle) « que je feissé aucun emprunt ou que soit, pour eschever « plus grant inconvenient, beau sire Dieux, comment honteusement à face rougie, tant fust la personne de mon « amistié, le requeroie : & encore aujourduy ne suis garie « de cette maladie, dont tant ne me greveroit, comme il me « semble quant faire le m'esteut, un acés de fièvre. «

Les bienfaits du Duc de Bourgogne purent soulager la misere de Christine, mais ils ne la mirent pas à son aise. Un an après la mort de ce Duc elle se plaint du peu de secours qu'elle reçoit des grands ; de la nécessité où elle se voit réduite *de poursuivre à grant train les gens de finance, qui la promenant de jour en jour par leurs belles paroles ; de l'impossibilité où elle se trouve d'entretenir sa mere selon l'estat qui luy convient ; de ce qu'elle ne peut assister de pauvres parentes à marier, & de ce qu'enfin elle est privée de la compagnie de ses deux freres, qui n'ayant pas de quoy subsister en France, s'en sont allez vivre sur les héritages de leur pere.*

Christine estoit âgée de trente-neuf ans, lorsqu'elle se plaignoit ainsi de sa mauvaise fortune. Je ne sçay si dans la suite elle fust plus heureuse. Parmi les pièces que Denis Godefroy à adjoutées aux notes sur l'histoire du Roy

* Extrait du
quatrième &
dernier compte
d'Alexandre le
Boursier Rece-
veur général des
Aides pour le
fait de la guerre
1711. p.
791.

Charles VI. je trouve un extrait * d'un Registre de la Chambre des Comptes de l'année M. ccccxi. où il est fait mention d'une somme de deux cens livres accordée à *Damoiselle Christine de Pisan, veufve de feu Maistre Estienne Du Castel, jadis Clerc Notaire & Secretaire du Roy, pour considération des bons & agréables services que feu Maistre Thomas de Boulogne, en son vivant Conseiller & Astrologien du feu Roy Charles que Dieu pardoint, & du-dit Seigneur, & aussi pere d'elle, avoit faits, & pour certaines autres causes & considerations, deux cens livres, par Lettres du Roy du 13. May mil quatre cens onze.*

Si Christine avoit alors assez de crédit pour obtenir des gratifications de deux cens livres, ce qui estoit une assez grosse somme dans ces temps-là, il falloit qu'elle fust un peu reconciliée avec la fortune.

Au milieu de ses plus grandes adversitez elle ne fust pas sans consolation. De trois enfans que son mary luy avoit laissez, il luy restoit un fils & une fille, tous deux également recommandables par d'excellentes qualitez du corps & de l'esprit. *N'as-tu un fils*, luy dit dame Philosophie, *aussi bel & gracieux, & bien moriginez, & tel que de sa jonece, qui ne passe vingt ans, du temps qu'il a estudié en nos premières sciences & grammaire, on ne trouveroit en Rétorique & Poétique langage, naturellement à luy propice, gaires plus aperte & plus subtil que il est, avec le bel entendement & bonne judicative que il a.*

L'éloge de la fille n'est pas moins magnifique. *Ton premier fruit* (c'est encore dame Philosophie qui parle) *est une fille donnée à Dieu & à son service renduë par inspiration divine, de sa pure volonté, oultre ton gré, en l'Eglise & noble religion des Dames à Poissy, où elle, en fleur de jonece & très grand beauté, se porte tant notablement en vie contemplative & dévotion, que la joye de la relacion de sa belle vie souventefois te rend grand reconfort.*

Les portraits que nous avons de Christine dans quelques-uns de ses Livres enluminez de son temps, s'accor-

dent assez avec l'idée qu'elle mesme a eu soin de nous donner de sa physionomie, lorsqu'entre les grands avantages dont elle reconnoist qu'elle est redevable au Créateur, elle met celuy *d'avoir corps sans nulle difformité & assez plaisant, & non maladis, mais bien complexionné.*

De toutes les Mignatures, où elle est représentée, la plus parfaite, à ce qui me paroist, est celle qui se trouve dans le Manuscrit 7395. à la teste du Livre intitulé *la Cité des Dames*. On y voit une Dame assise sous un dais, la teste penchée sur la main gauche, & le coude appuyé sur un bureau. Elle a le visage rond, les traits réguliers, le tein délicat & assez d'embonpoint. Ses yeux sont fermés, & elle paroist sommeiller. Sa coëffure est une espece de cul de chapeau, bleu ou violet, en pain de sucre, ombragé d'une gaze très déliée, qui estant relevée tout autour, laisse voir à nud le visage, & ne cache pas mesme les oreilles. Une chemise extremément fine, dont on n'apperçoit que le haut, & qui est un peu entrouverte, couvre suffisamment les épaules & la gorge. Une robe bleuë brodée d'or par le bas, & doublée de feüille morte, s'ouvre sur le sein, comme aujourd'huy les manteaux de femme, & laisse entrevoir un petit corset de couleur de pourpre bordé d'un passément d'or. Le reste du tableau est rempli de trois figures, qui representent trois autres Dames, dont il est inutile de faire icy la description.

M E M O I R E S
O U V R A G E S
D E C H R I S T I N E D E P I S A N ,

V E R S .

C E N T Balades.

Lays.

Virelays.

Rondeaux.

Jeux à vendre; autrement; *Vente d'Amours.*

Autres Balades.

L'Epistre au Dieu d'Amours.

Le débat des deux Amants.

Le livre des trois Jugements.

Le livre du dit de Poissy.

Le Chemin de lonc estude.

Les dits Moraulx, ou les enseignements que Christine donne à son fils.

Le Roman d'Othea, ou l'Epistre d'Othea à Hector.

Le livre de Mutacion de Fortune.

P R O S E ,

Histoire du Roy Charles le Sage.

La vision de Christine.

La Cité des Dames.

Les Epistres sur le Roman de la Rose.

Le livre des Faits d'armes & de Chevalerie.

Instruction des Princesses, Dames de Cour, & autres Lettres à la Reine Isabelle en m. ccccv.

Les Proverbes Moraulx, & le livre de Prudence.



QUERELLE DES PHILOSOPHES
DU QUINZIEME SIECLE.

DISSERTATION HISTORIQUE.

Par M. BOIVIN le Cadet.

ENTRE un grand nombre de pièces curieuses , qui n'ont jamais esté imprimées, & qui sont répandues dans les Manuscrits de la Bibliothèque du Roy, l'on trouve une bonne partie de ce qui a esté écrit par les Philosophes du xv. siècle, au sujet de la doctrine de Platon préférée à celle d'Aristote. C'est de ces différents écrits, aussi-bien que des livres imprimez, que j'ay extrait toutes les particularitez de cette fameuse dispute, dont je ne croy pas que personne ait pris à tâche jusqu'icy de rassembler les circonstances pour en donner un détail historique tel qu'est celuy-cy.

Vers le milieu du xv. siècle, peu de temps avant que les Turcs se fussent rendus maîtres de Constantinople, il s'alluma une espèce de guerre civile dans la République des Lettres entre les Philosophes Grecs, qui fleurissoient alors en assez bon nombre à Venise, à Florence, à Rome & dans le reste de l'Italie. Gemiste Plethon, l'un des plus beaux génies de son siècle, hommes très-sçavant, & grand Platonicien, entreprit de décrier Aristote, dont la Philosophie estoit seule en regne depuis long-temps dans toutes les Ecoles d'Occident, où les disciples d'Averroës, d'Avicenne & des autres Philosophes Arabes, l'avoient fort accréditée. Il publia d'abord un petit écrit sous le titre de *Sentiments d'Aristote différents de ceux de Platon*. Cet écrit, qui est imprimé, & dans lequel la Philosophie de Platon est par-tout préférée à celle d'Aristote, fut attaqué par trois hommes également illustres.

Le premier, nommé George Scholarius, qui fut depuis Patriarche de Constantinople, connu sous le nom de Gennadius, s'appliqua particulièrement à faire voir, que les principes d'Aristote s'accordoient beaucoup mieux que ceux de Platon avec la Théologie Chrestienne. Nous n'avons de cet ouvrage de Gennadius, que ce que Plethon lui-même nous en a conservé dans l'écrit intitulé, *Réponse aux raisons que Scholarius a alléguées pour la défense d'Aristote*. Je ne crois pas que cette réponse, dont on a une copie manuscrite dans la Bibliothèque du Roy, ait jamais esté imprimée. Pléthon y parle à son adversaire avec toute l'aigreur d'un homme picqué au vif, & avec toute la hauteur d'un maître qui fait la leçon à un écolier.

Gennadius ne jugea pas à propos de repliquer sur le champ. Il attendit une occasion favorable, qui se rencontra peu de temps après, & qu'il ne laissa pas échapper. Il scût que Plethon composoit un livre à l'imitation de la République de Platon, & que dans ce livre il prétendoit établir un nouveau système de Religion, & une Théologie purement payenne. Il laissa là Platon & Aristote, & attaqua directement l'auteur du nouveau système, l'accusant de vouloir renverser la Religion Chrestienne, & rétablir celle des payens qui adoroient plusieurs Dieux.

Plethon effrayé par cette accusation, n'osa publier son livre; & il le tint caché tant qu'il vécut. Après sa mort, Demetrius, Prince Grec de la famille des Paléologues, chez qui apparemment ce livre avoit esté mis en dépôt, le fit remettre entre les mains de Gennadius pour lors Patriarche, qui le parcourut promptement, en fit la censure, & le condamna au feu. Nous avons dans un manuscrit du Roy la Lettre de Gennadius à Jean l'Exarque, où ce fait est raconté tout au long, & où la doctrine pernicieuse contenue dans le livre de Plethon est solidement réfutée.

Quoy-que la censure du livre de Plethon, publiée par Gennadius, n'attaque directement ni Platon ni les Platoniciens, on voit bien cependant que l'auteur de la censure

a eu deſſein de juſtifier ce qu'il avoit écrit autrefois contre la philoſophie de Platon, & de monſtrer combien la lecture des livres de ce Philoſophe eſtoit dangereuſe, puis qu'elle avoit tellement gaſté l'eſprit de Gemiſte, qu'elle luy avoit fait naiſtre l'idée extravagante de réformer le gouvernement & la Religion.

Après Gennadius, les deux plus illuſtres défenſeurs d'Ariſtote furent Théodore Gaza, & George de Crete, connu ſous le nom de Géorge de Trébizonde. Gaza écrivit directement contre Plethon. George commença par attaquer Beſſarion, qui raconte luy-mème l'origine de cette querelle dans ſon ſixième livre de l'Apologie de Platon. Voicy le fait.

Ariſtote, dans le ſecond livre de ſa Phyſique, dit : *Que tout ce que fait la nature, elle le fait pour quelque fin ; & que cependant elle ne fait rien à deſſein, c'eſt-à-dire, avec préméditation, avec connoiſſance, avec raiſon.* Cette thèſe ayant eſté attaquée par Plethon, qui prétendoit avec Platon que *la nature ne fait rien qu'avec raiſon & avec prudence*, Gaza prit le parti d'Ariſtote, & écrivit ſur cela au Cardinal Beſſarion, le ſuppliant de vouloir bien luy faire part de ce qu'il penſoit ſur cette queſtion.

Le Cardinal, qui eſtoit diſciple de Plethon, & qui le conſultoit tous les jours ſur les matières de philoſophie, fit une réponſe très ſuccincte, où expliquant les termes dont Platon & Ariſtote ſe ſont ſervis, il montra que ces deux Philoſophes n'eſtoient pas ſi éloignés de ſentiment qu'ils le paroiſſoient.

George de Trébizonde en vouloit depuis long-temps à Beſſarion, qui luy avoit préféré Gaza dans je ne ſçay quelle concurrence ; & par la même raiſon il en vouloit auſſi à Gaza, dont la réputation luy faiſoit ombrage. La réponſe de Beſſarion, ſur la queſtion dont nous venons de parler, luy eſtant tombée entre les mains, il ſeignit de croire que cet écrit n'eſtoit pas de Beſſarion, mais de Gaza ; & en ayant fait la réfutation, il offensa tout à la fois trois hommes d'un mérite diſtingué, Beſſarion, Gaza & Ple-

thon. Par ce moyen il scût se broüiller en mesme temps avec les défenseurs de Platon, & avec ceux d'Aristote mesme, dont il soutenoit la doctrine.

La querelle s'estant échauffée, d'autres Grecs de moindre considération s'offrirent pour seconds, les uns à Gaza, les autres à Plethon. Michel Apostolius, jeune Byzantin, attaché à ce dernier, ou plustost à Bessarion, écrivit contre Gaza & contre Aristote. Son écrit n'estoit qu'un tissu d'injures grossières, & une déclamation de jeune homme, qui décide hardiment sur des matières qu'il n'entend pas.

Andronic surnommé *Callisti*, ou fils de Calliste, y fit une réponse. Ces deux pièces, dont je ne croy pas qu'il nous reste rien presentement, parurent en mesme temps, & ne furent pas également bien reçues. On fit peu de cas de l'écrit d'Apostolius. La réponse d'Andronic fut approuvée par les personnes de bon goust, & sur-tout par Nicolas Sécondin, homme de beaucoup d'esprit, dont je rapporteray icy le témoignage, parce qu'il vient à nostre sujet, & que la Lettre dont je l'ay extrait n'a jamais esté imprimée. C'est à Andronic mesme que cette Lettre est adressée par Sécondin, qui luy écrivit en ces termes.

A Viterbe le »
5. Juin »
1462. »

» Le devoir d'Ambassadeur auprès de Sa Sainteté m'en-
» gageant à séjourner tantost à Rome & tantost à Viterbe,
» j'ay eû le bonheur de rencontrer & de lire vostre écrit
» contre un nommé Michel Apostolius. Cet homme, que
» je ne connois point, a publié contre Théodore Gaza un
» livre tout rempli d'injures & de calomnies, sous prétexte
» de défendre Platon & les Platoniciens, dont il embrassè
» la querelle. Il n'y avoit pas long-temps qu'une personne
» de mes amis m'avoit apporté cette pièce. Je l'avois seüille-
» tée & lûë avec très peu de satisfaction. En effet, s'il est
» permis de dire librement ce que l'on pense, l'auteur pro-
» met de grandes choses, & il s'en faut beaucoup qu'il
» n'exécute la moindre partie de ce qu'il a promis. J'estois
» donc véritablement indigné de voir Théodore maltraité
» & calomnié injustement, lorsque je suis tombé sur ce que

vous avez écrit pour sa défense. Jugez de ma joye. Je vous avoüe qu'elle a esté extrême par plus d'une raison. « Premièrement j'aime de tout mon cœur Théodore; je l'esti- « me infiniment. Son éloquence, son exactitude & son ap- « plication à approfondir toutes les sciences, ne sont pas les « seuls talents que j'admire en luy. J'admire plus que tout « cela ses mœurs, sa vertu, ce caractère de probité, cette « conduite sage & régulière, ces manières honnestes, cet heu- « reux naturel, & les dispositions merveilleuses que je luy « vois pour toutes les bonnes choses. Il est certain que sans « blesser la vérité, l'on peut dire que Théodore est le pre- « mier de tous les Grecs d'aujourd'huy & par ses mœurs & « par son érudition. Ainsi, mon cher Andronic, j'ay esté « d'abord très aisé de ce que vous preniez sa défense. Après « cela j'ay lû avec attention ce que vous avez écrit en sa « faveur, & cette lecture m'a fait un vray plaisir. J'y ay vû « la calomnie refutée, & l'amertume de son fiel corrigée par « la douceur, &, si je l'ose dire, par le miel de vos discours: « les taches, qui avoient esté répandues mal à propos « & d'une manière indigne sur la vérité mesme, entière- « ment effacées par vostre éloquence: la vérité devenue « par-là claire & brillante, sans emprunter d'autre éclat que « celui de sa propre beauté: l'ignorance, l'incivilité, les « grossièretés bannies à jamais du commerce des honnestes « gens. Tout cela m'a extrêmement plû. Enfin ç'a esté « pour moy un nouveau sujet de joye, de penser que vous « estiez l'auteur d'une si belle pièce, & que ce précieux tissu « se trouvoit estre l'ouvrage d'une main qui m'est très chere. »

Le reste de la Lettre est de mesme stile, & n'est pas moins bien tourné que le commencement. Mais ce ne sont que des louanges, qui ne nous apprennent rien de particulier sur la question.

Cet Andronic, à qui la Lettre de Sécondin est adressée, n'estoit ennemi ni de Plethon ni de ses partisans. Il estoit Péripateticien de profession, & par cet endroit mesme engagé à soutenir les sentiments d'Aristote. Mais son atta-

chement pour ce philosophe n'alloit pas jusqu'à l'entestement, ni jusqu'à vouloir rabaisser Platon. Il refuta donc l'écrit d'Apostolius, mais d'une manière sage & honnête. Et pour faire voir que son intention n'estoit pas d'offenser le Cardinal Bessarion, qui sembloit alors se déclarer entièrement pour Platon, & qui d'ailleurs affectionnoit Apostolius, il luy envoya l'écrit de ce jeune homme avec la réfutation qu'il venoit d'en faire, se soumettant entièrement à ce qu'il plairoit au Cardinal de décider sur les questions proposées.

Bessarion, après avoir leû & examiné avec attention ces deux nouvelles pièces, condamna Apostolius, & approuva fort les réponses d'Andronic. Nous avons dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roy deux lettres de même date sur ce sujet, qui n'ont point encore esté publiées. Elles sont toutes deux de Bessarion. La première, adressée à Andronic, n'est que l'enveloppe de la seconde, & ne nous apprend rien de remarquable. J'ay leû (dit-il) l'écrit confus & mal digéré de Michel Apostolius contre nostre ami Theodore Gaza, avec vos sages réponses à l'auteur de ce même écrit. La lecture finie, j'ay porté mon jugement, & j'ay prononcé la sentence, dont je vous envoie copie. Il est inutile que je vous fasse aussi un long discours; & j'aurois même de la peine à le faire, estant dans les remèdes comme j'y suis.

La seconde lettre, qui est fort ample, est adressée à Michel Apostolius. Elle contient d'excellentes leçons touchant la vénération que l'on doit avoir pour les grands hommes, qui ont inventé ou perfectionné les arts & les sciences, & sur tout pour ceux dont la réputation est en quelque façon consacrée par l'approbation constante & universelle de tous les siècles. La qualité de protecteur de la nation Grecque, jointe à la dignité de Cardinal, donnoit à Bessarion le droit de parler à Apostolius avec quelque hauteur. Ainsi l'on ne sera pas surpris de rencontrer dans sa lettre quelques termes un peu durs. Je ne croy pas qu'elle ait jamais

esté imprimée. Allatius l'a indiquée *, & en a rapporté trois ou quatre lignes. Voicy la traduction de la pièce entière.

* Dans son
livre De Geor-
giis, où il par-
le de cette dis-
pute.

Bessarion Cardinal du titre de Sainte Sabine , & Patriarche de Constantinople, à Michel Apostolius.

Vostre écrit pour Plethon contre Théodore Gaza m'a esté rendu plus tard que vous ne l'avez crû, mais plus châtié qu'il n'estoit sorti de vos mains. Andronic , le fils de Calliste, me l'a envoyé avec le sien , après l'avoir examiné soigneusement. Vostre zèle pour Platon & pour ses partisans m'a beaucoup plu : mais je n'ay pû approuver la maniere dont vous les défendez. Ce n'est point par des injures , c'est par des preuves , par des raisons solides & convaincantes , que l'on doit défendre ses amis, & combattre ses adversaires. Plethon a outragé Aristote ; Théodore a maltraité Plethon ; vous avez mal parlé de Théodore. Vous estes tous trois dignes de blâme. Peut-on outrager Aristote, ce grand Philosophe, à qui nous sommes redevables de tant d'excellentes choses ! Plethon est un homme très savant , & d'un génie supérieur. On ne peut rien dire contre luy , à moins qu'on ne dise qu'ayant attaqué il a mis les autres en droit de le repousser ; & Théodore est un de ceux qui tiennent aujourd'huy le premier rang parmi les Grecs. Il ne vous convient pas de parler avec mépris d'un homme comme luy. Vous estes jeune ; il est d'un âge à estre respecté. Vous n'avez pas encore bien étudié les règles de la logique : Théodore a fait son cours dans toute sorte de littérature & dans toutes les sciences. Il vous sied mal de vouloir luy tenir teste , sur tout lorsqu'il s'agit de pareilles questions. La Philosophie n'en a point de plus importantes que celles dont il s'agit icy , & certainement elles sont au-dessus de la portée du vulgaire. Il est impossible que l'on en parle exactement , ou mesme que l'on en ait une idée juste , si l'on n'a cultivé avec beaucoup d'application l'étude de la Philosophie, & si l'on n'a approfondi les

» sciences qui en dépendent. J'ay donc souffert avec peine,
» que vous accusassiez d'ignorance un homme aussi sçavant
» que l'est Théodore. Mais que vous ayez traité aussi indi-
» gnement Aristote mesme , Aristote nostre guide & nostre
» maistre en tout genre d'érudition ; que vous ayez osé luy
» dire des injures grossieres , le nommer ignorant , extrava-
» gant , ingrat , & l'accuser de mauvaise foy , juste ciel ! cela
» se peut-il ! Pour moy je ne croy pas qu'il y ait d'audace
» pareille à celle-là. A peine puis-je supporter Plethon , ou
» plustost je ne le puis supporter, quelque considération que
» mérite un homme de sa sorte , lorsqu'il luy échappe de
» semblables paroles contre Aristote. Hé comment pourrois-
» je vous souffrir , vous qui n'avez encore estudié à fond au-
» cune de ces matières ! Croyez moy , considerez à l'avenir
» Platon & Aristote comme deux hommes de la plus haute
» sagesse. Suivez-les pas à pas ; choisissez-les pour vos guides ;
» étudiez-les à loisir ; méditez-les ; & avec le secours de quel-
» que maistre habile , tafchez d'abord de bien pénétrer la
» profondeur de leurs raisonnemens. Car ces deux écrivains
» ne parlent pas d'une maniere à estre entendus de tous ceux
» qui voudroient les entendre. Après cela , s'ils sont quelque-
» fois de différent sentiment , n'allez pas les soupçonner d'i-
» gnorance ; n'avez jamais cette pensée. Regardez plustost
» cette diversité d'opinions comme une marque de la force
» de leur raisonnement , de la grandeur de leur génie , &
» de ce que les questions qu'ils traitent sont obscures & pro-
» blematiques. Admirez leur profond sçavoir , & par tous
» les sentimens d'une humble reconnoissance tenez leur
» compte des biens qu'ils nous ont procurez. C'est le meil-
» leur parti que vous puissiez prendre. Vous y trouverez
» vostre avantage , & en mesme temps vous me ferez plaisir,
» aussi bien qu'à toutes les personnes sensées. Vous avez crû
» m'obliger en faisant autrement ; & vous m'avez véritable-
» ment mortifié : premièrement, parce que vous avez outragé
» ouvertement des personnes qui ne méritoient pas d'estre
» insultées ; & en second lieu , parce que vous avez fait voir

que vous n'estiez pas fort versé dans la lecture de leurs « ouvrages. Vous ferez mieux aussi, si vous m'en croyez, de « respecter Théodore. Honorez-le comme votre maître, « & prenez de luy des leçons sur tout ce que vous pourrez. « Il est capable de vous en donner de très utiles, & à beau- « coup d'autres qu'à vous. A mon égard, je veux bien vous « défabuser, afin qu'à l'avenir l'envie de me plaire ne vous « fasse pas parler de ces grands hommes comme vous en « avez parlé. Sçachez donc que j'aime Platon, que j'aime « Aristote ; que j'ay pour l'un & pour l'autre toute la véné- « ration qu'on doit avoir pour deux grands Philosophes : « que pour ce qui est de Plethon, j'admire la grandeur de « son génie, & les talents que la nature luy a donnez ; mais « que je n'approuve point en luy cette mauvaise humeur & « cet entêtement estrange qu'il a contre Aristote. Je vou- « drois, lorsque Plethon attaque Aristote, lorsque d'autres « attaquent ou les deux princes des Philosophes, ou Plethon « luy-mesme, ou qui que ce puisse estre ; je voudrois, dis-je, « que cela se fît avec toute la modération qu'Aristote a gar- « dée, lorsqu'il a contredit ceux qui l'avoient précédé. C'est « toujours par des raisons, qu'il établit ce qu'il a à prouver ; « & le plus souvent il ne le fait, qu'en priant ceux qui « l'écoutent & ceux qu'il redresse, de luy pardonner la liber- « té qu'il ose prendre. Il ne dit jamais d'injures. Lors mesme « qu'il dispute avec plus de vehemence, il garde encore « quelques mesures. *Quant aux idées, dit-il, c'est peu de chose : il faut les laisser-là. Qu'elles subsistent ou ne subsistent pas, cela ne fait rien à la question.* Et ailleurs, parlant de quelques autres personnes : *Ces personnes-là, dit-il, n'ont aucune teinture de la Dialectique.* Voilà tout ce qu'il a jamais dit de plus injurieux. Et nous, qui en comparaison de ces grands hommes ne sommes que de très petits personna- « ges, nous avons la hardiesse de les traiter d'ignorants, « de les railler d'une manière incivile, plus que les comé- « dies n'ont jamais raillé ni Cléon ni Hyperbolus. Hé qui « sommes-nous donc ! Quelle connoissance, quelle expé- «

„ rience avons-nous des choses naturelles ! En vérité cette
 „ conduite est bien estrange & bien insensée. Car enfin,
 „ mon cher Apostolius , ne croyez pas que s'il a esté permis
 „ a des hommes animez de l'esprit de Platon & d'Aristote,
 „ à un homme sçavant & d'un génie heureux comme Ple-
 „ thon , à Plotin , à Atticus , à Porphyre , ou à leurs pareils ;
 „ de redresser Aristote & Platon , & quelquefois même de
 „ les blâmer , ne croyez pas que nous ayons le même droit
 „ vous & moy. Les anciens censeurs de Platon & d'Aristote
 „ peuvent estre excusés sur les circonstances du temps au-
 „ quel ils ont vécu , les uns contemporains , & les autres plus
 „ éloignez du siècle de ces deux Philosophes ; sur la nature
 „ de leurs disputes très vives & très opiniâtres , & sur ce
 „ que dans ces temps-là l'envie n'estoit pas encore entière-
 „ ment éteinte. La vaste érudition d'un Critique , qui possède
 „ toutes les sciences , est aussi une excuse légitime. Mais nous
 „ qui sommes si inférieurs à Aristote & à Platon , aujour-
 „ d'huy sur tout que leur autorité appuyée sur une longue
 „ suite d'années , sur l'approbation universelle , & sur le com-
 „ mun suffrage de tous les hommes , est parvenue à un si
 „ haut point , nous ne pouvons esperer aucune grace si nous
 „ osons aussi les censurer. Je vous le repete encore une fois,
 „ mon cher Apostolius , vous avez dit beaucoup de mal
 „ d'Aristote , sans avoir rien dit pour la défense de Plethon ,
 „ qui certainement n'a pas besoin de pareils discours pour sa
 „ défense. Vous avez injustement & sans raison mal parlé
 „ d'un homme considérable par son sçavoir , je veux dire de
 „ Théodore Gaza. Enfin , bien loin d'avoir rien fait en tout
 „ cela qui me fust agréable , vous avez fait une chose qui
 „ m'a extrêmement déplû. Puisque cela est ainsi , profitez de
 „ l'avis que je vous donne. Je vous aime , je vous veux du
 „ bien , & je désire autant que vous même vostre avantage.
 „ Retrachez-vous de ce que vous avez dit. Effacez l'injustice
 „ de vos calomnies par des loüanges & par des témoigna-
 „ ges avantageux. Lisez avec réflexion & d'un sens rassis les
 „ réponses d'Andronic à vos objections. Rendez-vous à la
 vérité

verité qu'il soutient : & comme luy, donnez d'abord le temps «
 nécessaire à l'estude de la grammaire , de l'orthographe , de «
 la langue , de la rhétorique : apprenez à composer avec «
 exactitude & avec élégance. Après cela, osez vous élever à «
 quelque chose de plus grand , & jusques à la Philosophie «
 mesme. Ayez soin de vostre fanté , & suivez mes conseils «
 comme ceux d'un bon amy. »

Des Bains de Viterbe le 19. May 1462.

Il seroit à souhaiter que les Apostolius d'aujourd'huy, dont le nombre n'est que trop grand , eussent des amis tels que Bessarion, qui leur défilassent les yeux , & qui leur apprissent à parler avec respect des illustres de l'antiquité, aussi bien que de ceux de nostre siècle.

La lettre du Cardinal ne fut pas sans effet. Apostolius rentra en luy-mesme , & profita des avis salutaires que luy donnoit un homme si sage. Il ne luy fut pas moins attaché depuis ce temps-là qu'il l'avoit esté auparavant : & lorsque ce mesme Cardinal fut mort, il luy donna les dernières marques de sa reconnoissance par un discours funèbre, dont la copie manuscrite est dans la Bibliothèque du Roy.

Mais reprenons le fil de nostre histoire , interrompu par la lettre que nous venons de lire. Dans le temps que cette lettre fut écrite, Gemiste-Plethon, dont la querelle partageoit ainsi les Philosophes Grecs de la cour du Cardinal Bessarion , estoit extrêmement vieux , & demouroit dans le Peloponnese, où il s'estoit retiré depuis plusieurs années. Son grand âge, & le crédit de Scholarius son ennemi, qui estoit devenu Patriarche de Constantinople, ne luy permettoit pas de défendre sa cause aussi vivement qu'il l'avoit fait dans les commencements. Cependant ses ennemis mesmes ou le craignoient encore, ou le respectoient. A peine fut-il mort, qu'ils se déchaînèrent aussi-tôt contre Platon & contre luy.

On vit d'abord paroître un livre latin, intitulé *Comparatio Platonis & Aristotelis*. A la fin de cet ouvrage, ou plustost de cette invective, qui, à proprement parler, n'est autre chose qu'un déluge de bile, & de la bile la plus noire; contre Platon & ses défenseurs, voicy ce que l'on dit de Plethon.

Il nous est né, il s'est élevé parmi nous un second Mahomet; & ce second, si nous n'y prenons garde, l'emportera autant sur le premier par les suites funestes de sa mauvaise doctrine, que le premier l'a emporté sur Platon. Eleve & disciple de ce Philosophe en matiere d'éloquence, de science & de Religion, il avoit establi sa demeure dans le Péloponnese. Son nom ordinaire estoit Gemiste. Il se donna luy-mesme celuy de Plethon. Peut-estre que Gemiste, pour nous faire croire plus aisément qu'il estoit descendu du ciel, & pour nous engager à recevoir plus promptement sa doctrine & sa nouvelle loy, voulut changer de nom à l'exemple de ces anciens Patriarches, dont il est dit, que dans le temps que leur nom a esté changé, ils ont esté appelez aux plus grandes choses. Il a écrit avec beaucoup d'art, & d'une manière très élégante, de nouvelles régles pour la conduite de la vie; & l'on croit qu'à cette occasion il a vommi un grand nombre de blasphêmes contre la Religion Catholique. Ce qui est constant, c'est qu'il estoit si zélé Platonicien, qu'il n'avoit point d'autres sentimens que ceux de Platon sur la nature des Dieux, sur celle de l'ame, sur les sacrifices, &c. Je luy ay entendu dire moy-mesme, lorsque nous estions à Florence (car il y estoit venu pour assister au Concile avec les autres Grecs) que dans peu d'années tous les hommes par toute la terre embrasseroient d'un commun consentement, & avec un mesme esprit, une seule & une mesme Religion, à la première instruction qui leur en seroit donnée par une seule prédication. Et sur ce que je luy demanday, si ce seroit la Religion de J. C. ou celle de Mahomet; *ni l'une ni l'autre*.

me répondit-il, *mais une troisième, qui ne sera pas différente du paganisme* : paroles dont je fus si indigné, que depuis ce temps-là je l'ay toujours haï, je l'ay craint comme une vipere dangereuse, je n'ay pû me résoudre ni à le voir, ni à l'entendre, &c.

Telle est l'idée que nous donne de Plethon l'auteur de la comparaison de Platon & d'Aristote. Le reste de l'ouvrage est rempli d'invectives pareilles contre Platon mesme. Un écrit de cette nature ne pouvoit pas manquer de faire beaucoup de bruit, sur-tout chez les Platoniciens. Le Cardinal Bessarion, l'un des plus interessez à la gloire de Platon, dont il avoit déjà pris la défense, fut un des plus empressez à voir ce que c'estoit que ce nouveau livre. Il le leût, & il fut très surpris de n'y trouver que des injures & des calomnies atroces. Il crût devoir les refuter; & c'est ce qu'il fit, en publiant un ouvrage qu'il intitula, *In calumniatorem Platonis*. Ce calomniateur estoit George de Trébizonde, avec qui le Cardinal avoit déjà esté aux prises sur des sentiments partitculiers d'Aristote & de Platon, comme nous l'avons remarqué. L'ouvrage de Bessarion est imprimé. Il est divisé en cinq livres, ausquels on en a joint un sixième, qui regarde les anciennes contestations.

Il y a lieu de s'estonner que dans ces cinq livres il ne soit pas dit un seul mot pour la justification de Plethon, qui sembloit n'avoir esté maltraité par le calomniateur de Platon, que parce qu'il avoit entrepris la deffense de ce Philosophe. Je ne sçay à quoy attribuer ce silence du Cardinal, qui avoit toujours regardé Plethon, non-seulement comme son maistre, mais comme un très grand personnage, sinon à l'impossibilité de démentir l'accusation que l'on formoit contre luy, à l'occasion du nouveau système dont il passoit pour estre l'auteur.

En effet, cette accusation estoit fondée sur des preuves extrêmement fortes; & George de Trébizonde n'estoit

pas le seul ni le premier qui l'eust intentée. Je croy même que le fait estoit déjà entierement averé dans le temps que le Cardinal Bessarion publia son apologie de Platon. Car ce fut environ dans ce temps-là que le livre de Plethon fut censuré par Gennadius, & condamné au feu, à cause des impietez dont ce Patriarche prétendoit qu'il estoit rempli.

Cette exécution ignominieuse flétrit tellement la mémoire de Pléthon, que ses propres amis furent apparemment obligez d'abandonner sa défense. Et véritablement, à juger de l'ouvrage, qu'il avoit composé pour établir son système, par l'extrait qui nous en reste dans la lettre de Gennadius adressée à Jean l'Exarque, on ne peut rien voir de plus impie que le dessein de l'auteur, ni de plus bizarre que la disposition même & l'arrangement des matières. Le titre général estoit : *Ce livre traite des loix, de la meilleure forme de gouvernement, & de ce qu'il faudroit que les hommes observassent en public & en particulier, pour vivre de la manière la plus parfaite, la plus innocente & la plus heureuse.* Le tout estoit divisé en trois livres. Les titres des chapitres, où le paganisme estoit enseigné ouvertement, sont rapportez par Gennadius, qui n'a pas jugé à propos d'entrer dans les questions de morale, ou de pur raisonnement. L'impiété & l'extravagance du nouveau législateur, paroissoit sur tout dans les articles qui concernoient la Religion. Il y reconnoissoit plusieurs Dieux; les

* Au dessus du Ciel.

* En deça du Ciel.

* Jupiter.

uns supérieurs, qu'il nommoit *ὑπερουρανίους* *; & les autres inférieurs, qu'il nommoit *τοὺς ἐντὸς οὐρανοῦ* *: les uns de la première antiquité, les autres plus jeunes, & de différents âges. Il donnoit un Roy à tous ces Dieux, & il le nommoit ΖΕΥΣ *, comme le nommoient autrefois les Payens. Selon luy les astres avoient une ame; les démons n'estoient point des esprits malins; le monde estoit éternel. Il établissoit la polygamie, ou la liberté d'avoir plusieurs femmes. Il vouloit qu'il y en eût de communes. Tout son ouvrage

estoit rempli de pareilles folies, & de beaucoup d'impietez dont le détail seroit trop long.

Nonobstant tout cela, il s'est trouvé des écrivains catholiques, du nombre desquels est L. Allatius, qui ont fort regretté la perte de cet ouvrage de Plethon, & qui ont prétendu que le dessein de l'auteur n'estoit nullement de renverser la Religion Chrestienne, mais seulement de développer le système de Platon, & d'éclaircir ce que luy & les autres Philosophes avoient écrit sur les matières de Religion & de Politique.

Au reste, le livre du Cardinal Bessarion effaça entièrement les mauvaises idées que celui de George de Trébizonde avoit données de Platon & de sa philosophie. Les sectateurs mesme d'Aristote revinrent de leurs préventions contre Platon. Les invectives cessèrent de part & d'autre, & la paix régna pendant plusieurs années entre les Philosophes des deux sectes.

Dans le siècle suivant, Bernardin Donat de Verone sembla vouloir renouveler la querelle par un dialogue Latin intitulé, *De Platonica atque Aristotelica philosophia differentia*, qui fut imprimé à Paris en MDXLI. pour estre joint avec le texte Grec du petit livre de Plethon, imprimé l'année précédente chez Em. Tusan. Cet ouvrage de Donat n'est autre chose que celui de Plethon réduit en forme de dialogue. Il est écrit avec beaucoup d'art, & il mériteroit d'estre leû, quand il n'auroit d'autre recommandation que celle de son stile, qui est tout-à-fait Cicéronien, surtout dans la préface adressée à Rodolphe Cardinal de Carpi, qui estoit pour lors en France en qualité de Nonce.

Le dialogue de Donat, qui alloit effectivement à rallumer le flambeau de la discorde chez les Philosophes, nation d'ailleurs assez querelleuse & facile à irriter, fit moins d'impression sur leurs esprits que les livres du Cardinal Bessarion, qui estoient pour lors entre les mains de tout le monde. Plusieurs sçavants, à l'exemple de ce grand

homme, tâchèrent dans ce mesme siècle de concilier la philosophie de Platon avec celle d'Aristote.

Dés l'année MDXVI. Symphorien Champier, premier Medecin du Duc de Lorraine, avoit fait imprimer à Paris chez Badius quatre livres en Latin, intitulez *Symphonia Platonis cum Aristotele*.

Vers le milieu du mesme siècle, un auteur Espagnol composa aussi en Latin un ouvrage divisé en cinq livres; qu'il dédia à Philippe II. pour lors Infant d'Espagne; & Roy d'Angleterre. Cet ouvrage, qui a pour titre, *Sebastiani Foxii Morzilli Hispalensis de natura Philosophiæ, seu de Platonis & Aristotelis consensione, libri V.* fut imprimé à Louvain en l'année MDLIV. C'est peut-estre ce qu'il y a de de plus solide & de mieux écrit sur cette matière; & je ne croy pas que personne ait jamais parlé plus élégamment sur de pareilles questions. Au reste, l'auteur de cet ouvrage n'entre que dans ce qui regarde la physique, & s'étudie moins à comparer les sentiments des deux Philosophes qu'à les expliquer & à les establir. En quoy il ne semble pas avoir eû assez de soin de remplir parfaitement l'idée du titre qu'il a mis à la teste de son ouvrage.

Il y avoit environ vingt ans que cet imprimé avoit paru pour la première fois, lorsqu'un Moine Augustinien de la ville d'Ancone, nommé Gabriel Buratellus, donna au public une nouvelle conciliation des deux Philosophes sous ce titre; *Præcipuarum controversiarum Aristotelis & Platonis conciliatio; opus desideratum, & à veteribus & à recentioribus pollicitum, non tamen absolutum*. Je laisse à ceux qui sont plus versez que moy dans la lecture de Platon & d'Aristote, le soin d'examiner à fond si Buratellus a exécuté fidèlement & avec succès tout ce que promet le titre de son livre, dont certainement la latinité est bien différente de celle de l'auteur Espagnol.

Ainsi finit cette grande querelle des Platoniciens & des sectateurs d'Aristote. Elle avoit commencé par des invecti-

yes ; elle fut terminée , comme la plupart des autres querelles , par des accommodements , & par la réconciliation des deux partis , qui après avoir long - temps disputé , faute de s'entendre , se trouvèrent enfin d'accord , ou peu éloignés de sentiment , dans les principaux points de leur doctrine.

F I N.







